

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MADRID

FACULTAD DE FILOSOFÍA Y LETRAS



TESIS DOCTORAL

**Análisis de conflictos y Relaciones Internacionales,
una elaboración teórica de Sociología del Poder**

Causas de la Guerra del Líbano de 2006

PRESENTADA POR:

Guillem Farrés Fernández

DIRECTOR:

Dr. Ferran Izquierdo Brichs

Octubre 2018

Programa de Doctorado:

Ciencias Humanas: Geografía, Antropología y Estudios de África y Asia

a Magali

a mis padres Esther y Albert

Resumen

Si observamos la literatura sobre la Guerra del Líbano del 2006, llama la atención la ausencia de un marco teórico claro en la mayoría de los análisis. Igualmente se perciben notables discrepancias en algo tan básico como las causas de la guerra y encontramos destacadas diferencias en la explicación de la conducta de los principales actores en conflicto. Probablemente, una de las causas de la ausencia de metodología o de marco teórico en los análisis de la guerra se halla en la dificultad de encontrar modelos teóricos adecuados para tal fin. El peso de distintas entidades subestatales (como el propio Hezbolá) y la complejidad de los sistemas sociopolíticos libanés e israelí, así como el fuerte impacto de las dinámicas que produce dicha complejidad en las decisiones de las élites políticas, desborda cualquier propuesta teórica de Relaciones Internacionales. En realidad nos encontramos frente a un remarcable problema a nivel teórico. Parece evidente que el objeto de estudio (una guerra que incumbe al menos a dos Estados) corresponde a la disciplina de las Relaciones Internacionales. Sin embargo, esta disciplina carece de herramientas operativas para el análisis en profundidad de sistemas de este nivel de complejidad que integran (lo que desde la propia disciplina se considera) distintos niveles de análisis interrelacionados entre ellos.

La Sociología del Poder en su momento ya surgió con la voluntad de ofrecer una propuesta teórica operativa que resolviera las lagunas y respondiera las cuestiones que desde otras perspectivas teóricas no tenían respuesta. Esta tesis, siguiendo los debates abiertos en Relaciones Internacionales y en el ámbito más amplio de las Ciencias Sociales, ofrece una base teórica ontológica a esta propuesta teórica. Esto nos ha permitido aclarar y definir mejor conceptos como *actor*, *agente*, *recursos de poder* y *estructura*, y explicar como interaccionan entre ellos. Asimismo consideramos que ello nos ha permitido superar críticas que se podrían haber formulado desde las Ciencias Sociales, mostrando que los agentes de esta propuesta no son “ahistóricos ” y proponiendo una solución al debate sobre la cuestión de su “*rational choice*”. Igualmente, el hecho de acercarnos al cuerpo teórico de la Sociología nos ha permitido incorporar conceptos de esta disciplina, notablemente provenientes de Bourdieu, como los *recursos de poder simbólicos* o el *campo del poder*, adaptándolos a nuestra propuesta.

Igualmente se desarrolla una propuesta específica para el análisis de conflictos internacionales. Manteniendo un diálogo con autores principalmente del ámbito de la Resolución de Conflictos, se propone una nueva metodología y nuevos conceptos teóricos basados en la Sociología del Poder para el análisis de conflictos internacionales. Esta elaboración teórica incluye una propuesta propia del concepto de *conflicto*, y desarrolla varios conceptos nuevos, como *complejo conflictual*, *conflicto dominante*, o *recursos de poder disputados*, que ayudan a desvelar dinámicas de los conflictos internacionales que hasta el momento pasaban fácilmente desapercibidas.

La aplicación de esta propuesta teórica a la Guerra del Líbano de 2006 permite desvelar las causas de este conflicto armado y establecer que, a diferencia de lo que indicaban los análisis precedentes, las dinámicas de competición para la acumulación diferencial de poder entre las élites dentro de cada uno de los Estados son la causa del estallido de la Guerra del Líbano del 2006. Dicho de otro modo, lo que lleva a los principales actores hacia la guerra no es la confrontación con el que será su adversario durante el conflicto armado, sino las dinámicas de conflicto internas en cada uno de estos Estados.

Asimismo, el estudio nos desvela, tanto a nivel teórico como en el estudio de caso, dinámicas que dificultan la resolución de los complejos conflictuales, explicando su perduración en el tiempo. A modo de ejemplo vemos la convergencia de intereses y las sinergias entre actores de distintos países que supuestamente están enfrentados, pero que salen beneficiados de la conflictividad entre ellos: no sólo justifican sus discursos mutuamente, como se había podido señalar hasta ahora, sino que incluso comparten los mismos objetivos e intereses en el campo del poder, defendiendo con sus acciones *el valor* de los recursos de poder que ambos disponen. Es decir, los distintos actores (supuestamente enfrentados) producen sinergias para defender la importancia que tienen, en el sistema estudiado, recursos de poder como el prestigio ganado a través de acciones bélicas, la ideología militarista, o la propia capacidad militar como recurso material. Sin las acciones del adversario, estos recursos de poder se irían devaluando progresivamente con el tiempo.

Résumé

Si nous examinons la littérature sur la guerre du Liban en 2006, l'absence d'un cadre théorique clair dans la plupart des analyses est étonnant. De même, des divergences notables apparaissent sur la question des causes de la guerre, tout comme dans l'explication du comportement des principaux acteurs engagés dans le conflit. L'une des causes de l'absence de méthodologie ou de cadre théorique pour l'analyse de la guerre réside probablement dans la difficulté de trouver des modèles théoriques adaptés à cet objectif. Le poids des différentes entités sous-étatiques (comme le Hezbollah lui-même) et la complexité des systèmes sociopolitiques libanais et israéliens, ainsi que le fort impact de la dynamique produite par cette complexité dans les décisions des élites politiques, dépassent toute proposition théorique issue des Relations Internationales. En réalité, nous sommes confrontés à un problème remarquable au niveau théorique. Il semble clair que l'objet de l'étude (une guerre qui concerne au moins deux États) correspond à la discipline des Relations Internationales. Cependant, cette discipline manque d'outils opérationnels pour l'analyse en profondeur de systèmes dotés d'un tel niveau de complexité et qui intègrent (ce que la discipline des Relations Internationales elle-même considère comme étant) différents niveaux d'analyse interdépendants.

L'émergence de la Sociologie du Pouvoir est issue de la volonté même d'offrir une proposition théorique opérationnelle qui comblerait ces lacunes et répondrait aux questions qui, depuis d'autres perspectives théoriques, étaient restées sans réponse. Cette thèse, à la suite de débats ouverts en Relations Internationales et dans le champ plus large des Sciences Sociales, offre une base théorique ontologique à cette proposition théorique. Celle-ci nous permet de clarifier et de mieux définir certains concepts comme ceux d'*acteur*, d'*agent*, de *ressources de pouvoir* et de *structure*, et d'expliquer comment ils interagissent les uns avec les autres. Nous estimons également que cette nouvelle proposition théorique nous permet de dépasser les critiques qui auraient pu être formulées depuis les Sciences Sociales, en démontrant que, selon cette proposition, les agents ne sont pas "anhistoriques", et en proposant une solution au débat sur la question de leur "choix rationnel". De même, le fait de se rapprocher du corpus théorique de la Sociologie nous permet d'intégrer des concepts issus

de cette discipline, notamment ceux de Bourdieu, tels que les *ressources de pouvoir symboliques* ou le *champ du pouvoir*, en les adaptant à notre proposition.

Par ailleurs, une proposition spécifique pour l'analyse des conflits internationaux est développée. En maintenant un dialogue avec des auteurs principalement issus de la discipline de la Résolution des Conflits, nous proposons une nouvelle méthodologie et de nouveaux concepts théoriques basés sur la Sociologie du Pouvoir pour procéder à l'analyse des conflits internationaux. Cette élaboration théorique inclut une proposition de définition du concept de *conflit* et développe plusieurs nouveaux concepts, tels que ceux de *complexe conflictuel*, *conflit dominant*, ou *ressources de pouvoir contestées*, qui permettent de mettre à jour certaines dynamiques des conflits internationaux jusqu'alors facilement négligées.

L'application de cette proposition théorique à la guerre du Liban de 2006 explique les causes de ce conflit armé et établit que, contrairement à ce que les analyses précédentes ont pu indiquer, les dynamiques de concurrence pour l'accumulation différentielle de pouvoir entre les élites au sein de chacun des Etats sont la cause de l'éclatement de la guerre. En d'autres termes, ce qui conduit les principaux acteurs à la guerre n'est pas la confrontation avec qui sera leur adversaire lors du conflit armé, mais les dynamiques de conflits internes dans chacun de ces États.

Cette étude met en lumière, tant au niveau théorique qu'à travers l'étude de cas, les dynamiques qui rendent difficile la résolution des complexes conflictuels, expliquant leur longévité. À titre d'exemple, nous observons une certaine convergence d'intérêts et des synergies entre des acteurs de pays différents qui sont supposés s'affronter, mais qui tirent profit du conflit qui les oppose : ils ne justifient pas seulement leurs discours respectifs, comme cela a été souligné jusqu'à présent, mais ils partagent également les mêmes objectifs et les mêmes intérêts dans le champ du pouvoir, défendant par leurs actions *la valeur* des ressources de pouvoir qu'ils possèdent. Autrement dit, les différents acteurs (supposés être en conflit) produisent des synergies pour défendre l'importance que revêtent, dans le système étudié, les ressources de pouvoir telles que le prestige acquis par des actions militaires, une idéologie militariste, ou la capacité militaire en tant que ressource matérielle. Sans les actions de l'adversaire, ces ressources de pouvoir seraient progressivement dévaluées au fil du temps.

Abstract

If we look at the literature on the 2006 Lebanon War, the absence of a clear theoretical framework in most analyses is noteworthy. In addition, there are notable disagreements on the causes of the war and outstanding differences in the explanation of the behaviour of the main actors involved in the conflict. One of the causes of the absence of methodology or theoretical framework for the analysis of the war probably lies in the difficulty of finding suitable theoretical models to this purpose. The weight of different sub-state entities (such as Hezbollah itself) and the complexity of the Lebanese and Israeli sociopolitical systems, as well as the strong impact of the dynamics produced by this complexity on the decisions of the political elites, go beyond any theoretical proposal of International Relations. We are facing a remarkable problem at the theoretical level. Indeed, it seems clear that the subject of study (a war that concerns at least two States) belongs to the discipline of International Relations. However, this discipline lacks operational tools to perform an in-depth analysis of systems with such level of complexity, systems that integrate (what from the International relations discipline itself are considered) different levels of analysis interrelated among themselves.

The Sociology of Power emerged from the desire to offer an operational theoretical proposal that would bridge these analysis gaps. Following open debates in International Relations and more broadly in Social Sciences, this thesis offers an ontological theoretical basis to this theoretical proposal. Based upon this work, we were able to clarify and better define concepts such as *actor*, *agent*, *resources of power* and *structure*, and to explain how they interact with each other. We also consider that this enabled us to overcome criticisms that could have come from the Social Science disciplines, by showing that according to this proposal, the agents are not “ahistorical”, and by suggesting a solution to the debate on the question of their “rational choice”. Likewise, approaching the theoretical body of Sociology has enabled us to incorporate concepts originating from this discipline, notably from Bourdieu's work, such as *symbolic power resources* or the *field of power*, adapting them to our proposal.

In addition, a specific proposal for the analysis of international conflicts is developed. Through a dialogue with authors belonging mainly to the field of Conflict Resolution, we

propose a new methodology and new theoretical concepts for the analysis of international conflicts based on the Sociology of Power. This theoretical work includes a proposal of definition of *conflict*, and the development of several new concepts, such as *conflictual complex*, *dominant conflict*, or *disputed power resources*, which help reveal certain dynamics of international conflicts that until now were easily overlooked.

The application of this theoretical proposal to the 2006 Lebanon War sheds a new light on the causes of this armed conflict. This work establishes that, unlike what had been found in previous analyses, the dynamics of the competition for differential accumulation of power between the elites within each State are the cause of the outbreak of the war. In other words, what leads the main actors to go to war is not the confrontation with who will be their adversary during the armed conflict, but the internal dynamics of conflict in each State.

The study identifies, both in the theoretical part and in the case study, dynamics that hinder the resolution of conflictual complexes, explaining their durability over time. As an example, we observe convergence of interests and synergies between actors from different countries that are supposedly at odds, but who benefit from the conflict: they not only mutually justify their discourse, as it had been pointed out so far, but they even share the same objectives and interests in the field of power, defending through their actions *the value* of the resources of power that they possess over the other resources. That is, the different actors (supposedly confronted) produce synergies to defend the importance that, in the given system, some resources of power have, such as prestige gained through military actions, militarist ideology, or military capacity as a material resource. Without the actions of the adversary, these resources of power would be progressively devalued over time.

Índice de Contenidos

Resumen.....	3
Résumé.....	5
Abstract.....	7
Índice de Contenidos.....	9
Agradecimientos.....	13
Introducción.....	15
Justificación del objeto de estudio.....	15
Objetivos e hipótesis de la tesis.....	21
Metodología y fuentes consultadas.....	23
Estructura de la tesis.....	26
PARTE PRIMERA Sociología del Poder y análisis de conflictos internacionales.....	29
Capítulo 1 Propuesta ontológica.....	38
1.1 Actores y agentes.....	40
1.2 Poder y recursos de poder.....	54
1.2.1 Los recursos de poder.....	62
1.2.2 Recursos de poder, Bourdieu y poder simbólico.....	65
1.2.3 Recursos de poder estructurantes.....	68
1.3 Estructuras.....	71
1.4 Entidades duales (recurso y estructura) : Las organizaciones.....	79
1.5 El campo del poder.....	82
Capítulo 2 Corolario y metodología.....	85
2.1 Actores, élites y relaciones de poder circular.....	88
2.2 Agentes, población y relaciones de poder lineales.....	95
2.3 Herramientas de análisis y conceptos metodológicos.....	99
2.3.1 Tipos y clasificación de las élites.....	100
2.3.2 Alianzas entre actores.....	103
2.3.3 Vertebración entre los distintos niveles de análisis.....	107
2.3.4 La movilización social.....	109
Capítulo 3 Análisis de conflictos internacionales desde la Sociología del Poder.....	113

3.1 Sobre el conflicto como incompatibilidad de objetivos.....	119
3.2 La conducta de los actores y el triángulo del conflicto.....	121
3.3 Los sentimientos y las emociones en la definición de conflicto.....	124
3.4 Una definición práctica y operativa: Wallensteen.....	125
3.5 Diferencias con Wallensteen y aportaciones a su definición.....	126
3.5.1 Conceptos actor y recursos.....	126
3.5.2 Los recursos disputados, la diferencia entre competición y conflicto.....	127
3.5.3 El conflicto como relación de poder.....	129
3.5.4 Propuesta de definición de conflicto.....	130
3.6 El complejo conflictual.....	130
3.7 Análisis de un complejo conflictual.....	132
3.8 La paradoja del conflicto y el campo del Poder.....	136
PARTE SEGUNDA Poder y conflictos en el Líbano.....	141
Capítulo 4 Hassan Nasrallah y las élites de Hezbolá: un poderoso actor compitiendo sobre arenas movedizas.....	148
4.1 La aparición del Partido de Dios, un nuevo actor en la escena libanesa.....	149
4.1.1 La eclosión del islamismo chií radical libanés con fuertes influencias iraníes y antiimperialistas.....	150
4.1.2 Las invasiones israelíes, el <i>frame</i> necesario para la creación de Hezbolá.....	151
4.1.3 Una fundación clandestina y nebulosa.....	158
4.2 Nasrallah y el control de Hezbolá.....	160
4.3 Evolución de los recursos de poder de la organización.....	163
4.3.1 Del 1982 al 1990: Creación del sistema de recursos de poder de Hezbolá en conflicto con los actores próximos.....	164
4.3.2 A partir del 1990: De revolucionarios islamistas a partido de masas de la Resistencia.....	174
4.3.3 Evolución y debilidades del sistema de recursos de poder que llevan al 12 de julio de 2006.....	192
Capítulo 5 El entorno Hariri.....	205
5.1 Una gran fortuna, generosidad y representación de la familia real saudí, su forma de darse a conocer en el Líbano.....	206
5.2 Un actor con contactos, influencia y alianzas con actores regionales y globales....	210
5.3 Imperio mediático y recursos de poder simbólicos de un líder comunitario y nacional, moderno y de talla global.....	212
5.4 Hariri en el gobierno: control de instituciones, corrupción y desarrollo de una economía a su medida.....	215
5.4.1 Un poderoso político <i>amateur</i> extendiendo sus redes clientelares y la corrupción en el sistema libanés.....	216

5.4.2 El recurso de poder de la coerción y el entorno Hariri.....	221
5.5 Entorno Hairi después de Rafic Hariri.....	226
Capítulo 6 Émile Lahoud.....	231
6.1 Orígenes y llegada a la Presidencia.....	233
6.2 Primer gobierno de su presidencia, la pérdida de su única oportunidad frente a Hariri	234
6.3 Política exterior y relaciones con los actores regionales.....	237
6.4 El segundo mandato, la degradación de la situación.....	240
Capítulo 7 Siria y los actores sirios en el Líbano.....	243
7.1 Mecanismos de control de las élites sirias en el Líbano.....	244
7.1.1 Legitimación política y <i>off-shore balancing</i>	244
7.1.2 El control institucional basado en lucrativas relaciones personales más allá del tratado de fraternidad.....	246
7.1.3 Ejército y servicios de coerción.....	248
7.1.4 Mecanismos de control posteriores a su retirada del territorio libanés.....	251
7.2 Intereses de las élites sirias en el Líbano.....	253
7.3 Los actores sirios en el Líbano, o cómo el conflicto dominante sirio impacta en el régimen de poder libanés.....	256
Capítulo 8 Características generales del régimen de poder libanés.....	262
8.1 Un sistema parcelado y con élites heterogéneas y poco especializadas.....	263
8.2 Un sistema permeable, tablero de las competiciones regionales y globales.....	268
8.3 La competición por el poder en Siria y su impacto en el sistema libanés, el origen de la crisis del 2004.....	270
Capítulo 9 Evolución del conflicto dominante en un régimen sometido a cambios bruscos, el camino hacia la guerra.....	277
9.1 Las sacudidas de 1998 y del 2000 en el régimen de poder libanés y el conflicto entre Lahoud y el entorno Hariri.....	278
9.2 La crisis de 2004 y sus dramáticas consecuencias, el conflicto Bashar al-Assad- entorno Hariri.....	284
9.3. Reconfiguración del régimen de poder libanés, y emersión del conflicto dominante entorno Hariri - Hezbolá.....	295
9.4 Por qué Hezbolá realiza la operación del 12 de julio.....	299
9.4.1 La justificación de los presos.....	299
9.4.2 Un régimen de poder libanés explosivo.....	303
9.4.3 Causas y cálculo de costes/beneficios en la decisión.....	316
PARTE TERCERA Poder y conflictos en Israel.....	325
Capítulo 10 Una difusa red de alianzas neoliberales, la corriente neoliberal	

.....	329
10.1 Élite económica y financiera.....	335
10.2 Élite política y alta administración del Estado.....	344
10.2.1 Alta administración del Estado.....	354
Capítulo 11 Una alianza militar-industrial-conservadora con límites borrosos, el <i>security network</i>.....	358
11.1 FDI, el núcleo del Sector de Seguridad.....	363
11.2 Industria Militar.....	376
11.3 Los políticos del <i>security network</i> y la influencia neoliberal.....	382
Capítulo 12 Características generales del régimen de poder israelí.....	393
12.1 El sesgo securitario.....	394
12.2 La securización de la frontera norte.....	398
12.3 Rápida especialización y lenta heterogeneización de las élites en un régimen de poder en paulatina desconcentración.....	403
12.4 Globalización y alianzas con actores globales.....	406
Capítulo 13 Conflicto dominante y relaciones de poder en un contexto de competición que llevan a la guerra del 2006.....	411
13.1 Conflicto dominante en Israel.....	412
13.2 El conflicto por “el conflicto”, o la batalla por y contra la securización.....	413
13.3 El conflicto por el presupuesto de defensa, la progresiva victoria neoliberal.....	422
13.4 El conflicto por la influencia en las élites políticas y el <i>policy making</i>	430
13.5 Peretz y Olmert ¿Actores débiles, o una amenaza al <i>security network</i> ? El sustrato de la Guerra del 2006.....	435
13.6 Una guerra en nombre de la disuasión que olvida a los secuestrados.....	445
Conclusiones.....	451
Reflexiones y conclusiones respecto al estudio de caso.....	451
Análisis supraestatal y reflexiones sobre el <i>complejo conflictual</i>	452
Evaluación de los objetivos del estudio empírico y validación de la hipótesis.....	463
Reflexiones y conclusiones respecto a las propuestas teóricas.....	471
Evaluación de los objetivos de la propuesta teórica.....	472
Resultados de la aplicación de la propuesta teórica.....	478
Bibliografía.....	484

Agradecimientos

La elaboración de una tesis no sería posible sin un persistente apoyo social y académico. Este caso no ha sido una excepción y estoy en deuda con numerosos colegas y amigos que han hecho posible, con su apoyo, la realización de este trabajo de investigación.

En el ámbito académico, destaca especialmente Ferran Izquierdo, director de la tesis, quien en su momento me descubrió el ámbito académico de las Relaciones Internacionales y me introdujo en los necesarios debates que requiere esta disciplina, despertándome una nueva pasión. Quiero agradecer especialmente su acompañamiento sincero y afectuoso durante todo este largo tiempo, y como director de tesis su apoyo constante y su confianza, sus notables aportaciones, los interesantísimos debates, y su saber motivarme a mejorar mi trabajo. Sin Ferran esta tesis simplemente no existiría. También quiero agradecer especialmente el importantísimo apoyo de mi tutora, Ana Planet así como su disponibilidad y su amabilidad. Estoy en deuda con ambos por mucho tiempo.

Igualmente quiero expresar mi agradecimiento por las aportaciones, el apoyo y el afecto de profesores, compañeros y amigos del ámbito académico: Laura Feliu, Oscar Monterde, Blanca Camps, Rashid Arab, Fernando Navarro, Francesc Serra Massansalvador, John

Etherington, entre muchos otros. Entre ellos quiero remarcar las generosas aportaciones de Amaia Goenaga.

En el ámbito personal, quiero agradecer muy especialmente el apoyo incondicional de mis padres a lo largo de todo este tiempo, y en circunstancias muy variadas, además de agradecer muy especialmente las relecturas de los borradores y las aportaciones de Albert. Sin el apoyo de mis padres la elaboración de esta tesis no habría sido posible. Tampoco habría sido posible sin el apoyo de una persona especialmente importante en mi vida, mi compañera Magali. Quiero agradecer especialmente su apoyo constante a este proyecto pese a las restricciones e inconvenientes que implicaba, así como su paciencia, y sus ánimos en los momentos más complicados.

También agradezco la comprensión y el ánimo de amigos y familiares que han hecho este solitario trabajo más fácil y agradable durante este período, tanto a la gente de siempre de Terrassa, Joan, Roberto, Eivi, Xavi, Tat, Lluís, Eugeni, Alicia, Alberto, Josep, Anabel, entre otros, que se han adaptado a unas circunstancias siempre cambiantes; como a los que hemos ido conociendo en los distintos lugares donde hemos vivido durante este tiempo (Vilnius, Londres, París, Bruselas, Cairo), Jakub, Margarida, Adrián, Justine, Zoé, Laura, Anna, Jacob, Yoko, Joana, Ahmed, Olinta, Hani, Yasmin, etc.; sin olvidar el apoyo y el afecto de mis hermanos David y Miquel y del resto de mi familia. Igualmente también quiero agradecer a los magníficos compañeros del Hospital de Terrassa que me han facilitado las cosas y me han apoyado de forma solidaria y afectuosa en todo momento.

Finalmente, quiero agradecer la paciencia que ha tenido, aun sin ser consciente de ello, mi pequeña Héloïse, también estoy en deuda con ella.

Introducción

Justificación del objeto de estudio

El 12 de julio de 2006, el brazo armado de Hezbolá lanza una operación con el fin de secuestrar a militares israelíes. La operación, escrupulosamente preparada, es un éxito consiguiendo el secuestro de 2 soldados heridos. La emboscada se hace coincidir con un ataque con fuego de mortero y cohetes «Katiusha» a lo largo de la línea azul, sembrando el caos en el ejército israelí, que envía horas más tarde un carro blindado para rescatar a los secuestrados. El tanque atraviesa la frontera, y a unos 70 metros tropieza con una mina antitanque que lo destruye y causa 5 bajas más al ejército israelí. El balance completo de la operación es de ocho soldados israelíes muertos, 5 heridos y dos secuestrados (que también fallecerán a causa de las heridas), sin ninguna baja por parte de Hezbolá (International Crisis Group 2006a; Pellégrini 2010).

Es una operación que, sin distar mucho del usual intercambio de golpes entre Hezbolá y las Fuerzas de Defensa de Israel (FDI), es especialmente contundente y sobrepasa alguna de las “reglas del juego” que se habían dado ambos oponentes. De hecho, en número de bajas, es el peor golpe recibido por el ejército israelí por parte de Hezbolá desde su retirada del Sur del Líbano en el 2000.

Israel responde a la operación de Hezbolá con un bombardeo masivo sobre el Líbano, dirigido no solamente contra las infraestructuras de Hezbolá, sino que también tiene como

objetivo viviendas e infraestructuras civiles (como puentes, carreteras, gasolineras, el aeropuerto internacional, etc.), e incluso ataca instalaciones militares libanesas. Igualmente impone un bloqueo naval y terrestre al país. Esta fuerte escalada de la respuesta israelí desata la guerra abierta entre Israel y Hezbolá.

El conflicto armado se prolonga hasta el 14 de agosto, que es cuando entra en vigor el alto el fuego bajo la resolución 1701 del Consejo de Seguridad de Naciones Unidas, aceptada por los gobiernos de ambos países (Hezbolá tenía dos miembros en el gobierno libanés). Las consecuencias de los 33 días de guerra son catastróficas. El Líbano ha sufrido una ola de destrucción, con 7.000 operaciones de bombardeo aéreo y 2.500 de artillería naval, con un resultado estimado de 1.191 víctimas mortales (un tercio de ellas niños), unos 4.405 heridos, y casi un millón de desplazados (UN Human Rights Council 2006). Los daños económicos se estiman en alrededor de 12 mil millones de dólares¹. Estos costes incluyen la destrucción de puertos, aeropuertos, plantas eléctricas y de tratamiento de aguas, dos hospitales destruidos y tres seriamente dañados, unos 80 puentes (o 120 según las fuentes), 94 carreteras, más de 25 gasolineras, unas 900 empresas y unas 30.000 viviendas, oficinas y tiendas (Amnesty International 2006). Además, las FDI dejaron minas antipersona y en los últimos días de la guerra (una vez acordado el alto el fuego) inundaron pueblos enteros de bombas de racimo (*cluster bombs*), lo que aseguraba que el número de víctimas (especialmente niños y agricultores) aumentaría posteriormente² (International Crisis Group 2006b).

Por el lado israelí las víctimas mortales ascienden a 44 civiles³ (7 de ellos niños, y un tercio eran árabes israelíes) y 119 militares (Israel Ministry of Foreign Affairs s. f.), 75 civiles resultaron gravemente heridos, 115 sufrieron heridas de menor consideración y 807 padecieron heridas leves (UN Human Rights Council 2006). Decenas de miles de personas fueron desplazadas⁴, y muchas se vieron obligadas a permanecer en refugios durante un

1 Según los datos ofrecidos por International Crisis Group (2006b), que especifican “It includes \$2 billion in damage to infrastructure, \$3 billion in homes and properties, \$2 billion in business, \$3 billion in both direct and indirect costs to the tourism sector, and \$2 billion from loss of economic activity”(International Crisis Group 2006b, 1). Para un análisis detallado de los costes ver: Fattouh y Kolb (2006). Encontramos otras cifras distintas, aunque dentro de parámetros similares, en Salem (2006).

2 Sobre crímenes de guerra y víctimas civiles durante la guerra, ver Bustos (2007).

3 Esta cifra incluye a 4 personas que murieron por parada cardíaca durante los ataques (Israel Ministry of Foreign Affairs s. f.).

4 Según expresa International Crisis Group (2006b), un estudio posterior a la guerra mostró que contrariamente a la impresión que se había tenido durante el conflicto, la mayoría de residentes del norte de Israel no se desplazaron, o lo hicieron durante períodos breves de tiempo. Según este estudio, el 85% de los hombres y el 66% de las mujeres no se desplazaron en ningún momento.

tiempo⁵. Las pérdidas económicas en Israel, a causa del conflicto, se estiman en 4,8 mil millones de dólares (International Crisis Group 2006b).

El conflicto supuso un reequilibrio de fuerzas en la política libanesa, en un momento extremadamente delicado para este país. En Israel, el hecho de que el ejército, pese a su agresividad, no consiguiera alcanzar ninguno de los objetivos establecidos al inicio de la guerra, dejó un amargo sabor de derrota, abriendo una crisis que afectó a las fuerzas armadas y a las élites políticas del país. Asimismo, la guerra hizo aumentar la tensión en una región especialmente estratégica, y fue considerada un episodio más de los enfrentamientos entre árabes e israelíes, un conflicto de larga duración con consecuencias globales y con un fuerte impacto en la región mediterránea. No en vano, el gobierno español participa desde septiembre de 2006, con una dotación que llegó a los 1.100 militares⁶, en las fuerzas de Naciones Unidas desplegadas en el Sur del Líbano, la FINUL⁷.

Sin embargo, pese a la importancia de dichos acontecimientos, encontramos un limitado número de obras que estudien el conflicto, y entre los análisis realizados se perciben importantes discrepancias en algo tan básico como las causas del conflicto⁸. Igualmente constatamos importantes diferencias en la explicación de la conducta de los principales actores en conflicto. En algunos casos, como Makovsky y White (2006), ni siquiera está muy claro a quién consideran actores, otorgando la *agency* indistintamente a entidades abstractas como el Estado israelí o iraní, a instituciones como el ejército, o a personas individuales como Nasrallah, dentro del mismo análisis. En realidad, en prácticamente todos los casos, los análisis encontrados, pese a ser considerados académicos, destaca la ausencia de metodología o marco teórico que los sustente⁹. Ello explica la arbitrariedad en la determinación de las causas del conflicto o en las conclusiones que puedan exponer, aunque aporten información

5 Los autores del informe para UN Human Rights Council (2006), interpretando los datos ofrecidos por el Ministerio de Exteriores de Israel, entienden que más de un millón de personas pasaron en algún momento, a lo largo del conflicto, por un refugio.

6 El contingente original de 1.100 militares fue reducido seis años después, en noviembre 2012 a 600-700 militares. Pese a las 7 bajas de soldados españoles durante este período, desde el gobierno se ha reiterado el compromiso con esta misión aún en curso.

7 La FINUL es el acrónimo en francés de la *Force intérimaire des Nations Unies au Liban*. Esta fuerza fue creada en 1978, y con el alto el fuego de la guerra de 2006 se refuerza su mandato y la cantidad de sus efectivos.

8 A modo de ejemplo podemos ver cómo no tienen nada que ver las causas propuestas en el estudio de Makovsky y White (2006), las que proponen Achcar y Warschawski (2007), o las que presentan Sheffer y Barak (2013).

9 Destaca la remarcable excepción de Sheffer y Barak (2013), sin embargo el análisis que llevan a cabo del conflicto es muy breve y superficial dado que dista mucho de ser el objeto de estudio central de su obra.

rigurosa y reflexiones interesantes.

Probablemente, una de las causas de la ausencia de metodología o de marco teórico en los análisis de la guerra se halla en la dificultad de encontrar modelos teóricos adecuados para tal fin. Los investigadores requieren herramientas teóricas que les sean útiles, es decir, que faciliten el estudio de sistemas complejos pero sin caer en simplificaciones que dejen fuera del análisis elementos claves para su comprensión. El peso de distintas entidades subestatales (como el propio Hezbolá) y la complejidad de los sistemas sociopolíticos libanés e israelí, así como el fuerte impacto de las dinámicas que produce dicha complejidad en las decisiones de las élites políticas, desborda cualquier propuesta teórica de Relaciones Internacionales.

En realidad nos encontramos frente a un remarcable problema a nivel teórico. Parece evidente que el objeto de estudio (una guerra que incumbe al menos a dos Estados) corresponde a la disciplina de las Relaciones Internacionales. Sin embargo, esta disciplina carece de herramientas operativas para el análisis en profundidad de sistemas de este nivel de complejidad que integran (lo que desde la propia disciplina se considera) distintos niveles de análisis interrelacionados entre ellos.

También se podría defender que el objeto de estudio puede ser abordado desde la teoría de Resolución de Conflictos. Sin embargo, como veremos a lo largo de la tesis, las propuestas teóricas de esta disciplina presentan serios problemas al ser aplicadas al análisis de conflictos internacionales. Entre ellos destacamos: la falta de integración sistemática de las relaciones de poder entre los actores; la poco clara y en ocasiones errática ubicación de la *agency* (es decir, la asignación de la cualidad de actor a entidades del sistema estudiado se realiza de forma confusa y con criterios cambiantes); y la problemática determinación de objetivos de los correspondientes actores, todos ellos con graves consecuencias para el análisis, como detallaremos a lo largo de nuestro estudio.

De hecho fue esta falta de herramientas teóricas la que provocó la aparición de la Sociología del Poder. El principal autor e impulsor de esta propuesta teórica, Ferran Izquierdo Brichs, en su tesis (2003) aborda el estudio del conflicto árabe-israelí, centrándose principalmente en el conflicto israelí-palestino. En la hipótesis se preguntaba si la próxima guerra sería a causa de un conflicto por el agua. Es decir, indirectamente postulaba que el principal componente en la perduración del conflicto árabe-israelí era la disputa por el control de los recursos hídricos. Sin embargo, en el proceso de realización de la tesis refutó su

hipótesis, concluyendo que los recursos hídricos muy difícilmente serían la causa de futuras guerras, implicando que, a diferencia de percepciones bastante generalizadas en aquellos momentos, la disputa de los recursos hídricos no era la causa de la perduración del conflicto (Izquierdo Brichs 2003). Este hecho dejaba abierto otra vez el objeto de estudio respecto a las causas de esta perduración, e incitaba a la reflexión sobre las propias herramientas de análisis. Como veremos, esto también será relevante posteriormente para nuestro estudio. A partir de aquí, como resultado de debates y de un serio trabajo de investigación se ha ido consolidando la nueva propuesta de la Sociología del Poder.

En 2008 finalmente se presentó la nueva teoría en forma de ensayo en el libro *Poder y Felicidad, una propuesta de sociología del poder*, del mismo Izquierdo, aunque ya antes de la aparición de esta obra encontramos algunos artículos, una tesina y el libro *¿Por qué ha fracasado la paz?: claves para entender el conflicto palestino-israelí*, (Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007), que se inspiran o adoptan dicho marco teórico. Desde entonces han aparecido numerosas publicaciones de artículos académicos, libros y tesis de autores distintos que se sustentan en la Sociología del Poder como marco teórico para llevar a cabo sus análisis y/o que realizan contribuciones teóricas a la propia Sociología del Poder¹⁰.

En este prolífico período dicha propuesta ha demostrado ser muy útil en los análisis, ha permitido explicar mejor fenómenos difíciles de comprender y ha desvelado dinámicas relacionadas con las relaciones de poder o las conductas de los actores que hasta el momento pasaban desapercibidas. Sin embargo, pese al trabajo realizado hasta ahora, no es una propuesta teórica cerrada, es muy reciente y está en constante desarrollo. Se presentó para que fuera una propuesta simple y operativa, y posteriormente se ha ido desarrollando sobre todo para adaptar su aplicación en distintos ámbitos de estudio. Ello ha implicado que pese a los buenos resultados obtenidos, sus fundamentos teóricos eran poco sólidos (como buena parte de las propuestas teóricas exitosas de la disciplina de las Relaciones Internacionales¹¹), y estaba poco integrada en los debates académicos del ámbito de las Ciencias Sociales.

Habiendo tenido la oportunidad de participar en debates para su elaboración desde que

10 Entre ellas destacamos, en el ámbito del desarrollo teórico, Izquierdo Brichs (2008, 2009, 2012, 2013), Feliu e Izquierdo (2016) e Izquierdo y Etherington (2017); y las tesis Kemou-Lampridi (2011), Navarro Muñoz (2015) y Goenaga Sánchez (2015). En el ámbito del estudio de casos (además de algunas de las citadas anteriormente), entre otras, encontramos: Velasco Muñoz (2015), Ramírez Díaz (2011), Lampridi Kemou (2008, 2009), Goenaga Sánchez (2007, 2008, 2011), Izquierdo Brichs (2007a, 2007b), Izquierdo y Farrés (2008). Para una lista más exhaustiva ver: <http://www.sociologiadelpoder.com>.

11 Como nos muestra Wight (2006).

la teoría aún estaba en fase embrionaria, y aprovechando el bagaje teórico que me han aportado los debates en mis estancias en el extranjero, me parecía necesario y extremadamente interesante realizar dicho desarrollo teórico pendiente, buscando ofrecer una base sólida al cuerpo teórico cada vez más completo de la Sociología del Poder.

Otro aspecto pendiente de desarrollo, en mi opinión, era el ámbito específico del análisis de los conflictos internacionales. A causa de mi formación previa en Resolución de Conflictos y Cultura de Paz, siempre he considerado necesario establecer un diálogo entre esta disciplina y la disciplina de Relaciones Internacionales, dado que en ocasiones tienen el mismo objeto de estudio que analizan con finalidades parecidas, pero con útiles teóricos distintos. Por ello, establecer este diálogo entre conceptos de destacados autores de la Resolución de Conflictos con la Sociología del Poder, me parecía una interesante contribución teórica que, además, contribuye a resolver la falta de útiles teóricos específicos para el análisis de conflictos internacionales en la Sociología del Poder.

Por todo ello, esta tesis tiene dos ámbitos de trabajo interrelacionados entre ellos. El primero es teórico y consiste en el desarrollo de una propuesta teórica para el análisis de conflictos internacionales desde la Sociología del Poder, así como presentar unos fundamentos teóricos nuevos para este marco teórico. Una vez desarrollada la nueva propuesta teórica, el segundo ámbito de trabajo es el objeto de estudio y consiste en analizar las causas del estallido de la Guerra del Líbano de 2006, una guerra entre dos países conocidos por el autor por haber realizado estancias en ellos (en los años 2005 y 2006 en Israel-Palestina, y en el año 2011 en el Líbano). Con ello se pretende cubrir un claro vacío en los análisis hechos hasta el momento del conflicto, pero también debería permitirnos ir más allá, desvelando dinámicas que subyacen en el conflicto árabe-israelí, contribuyendo a su comprensión. Efectivamente, aunque el objeto de estudio es un aspecto de un episodio concreto del conflicto árabe-israelí, entendemos que el análisis de las causas que llevan a la eclosión de esta nueva guerra debería permitirnos contribuir a la explicación de las dinámicas del conflicto y a la comprensión de su perduración y de las dificultades de su resolución.

La guerra del 2006 representa un conflicto armado entre dos sistemas sociopolíticos sumamente complejos que requería de nuevos útiles teóricos para su estudio. Por ello, parece un caso no sólo interesante sino también extremadamente adecuado para ilustrar (y testar) el funcionamiento de la nueva propuesta teórica. Una propuesta teórica innovadora que a su vez

nos permite desvelar nuevas dinámicas del objeto de estudio, contribuyendo a su comprensión.

Objetivos e hipótesis de la tesis

Como se deduce del apartado anterior, podemos considerar que esta tesis tiene cuatro objetivos principales, dos que se refieren al ámbito teórico y dos al estudio de caso.

En el ámbito teórico, su primer objetivo es presentar una contribución que complemente el cuerpo teórico existente de la Sociología del Poder, enriqueciéndolo, reforzando sus fundamentos teóricos, y resolviendo las lagunas detectadas hasta el momento. El segundo objetivo es desarrollar dicha propuesta teórica en el ámbito del análisis de conflictos internacionales, es decir, proponer nuevos conceptos teóricos y una nueva metodología basados en la Sociología del Poder para el análisis de conflictos internacionales.

El primer objetivo en el ámbito del estudio de caso es examinar y determinar las causas del estallido de la Guerra del Líbano del 2006. Mientras que el último objetivo de la tesis, que se espera que surja del estudio realizado para lograr cumplir el objetivo anterior, consiste en desvelar dinámicas que subyacen en el conflicto regional árabe-israelí, y contribuir a la explicación de las causas de su perduración y las dificultades de su resolución.

Respecto a los dos primeros objetivos de la tesis, al corresponder a un desarrollo teórico llevado a cabo sobre distintas cuestiones, aunque creando un cuerpo teórico cohesionado, parece difícil plantear *a priori* una hipótesis al respecto. Más bien al contrario, siguiendo el modelo de las disciplinas de las ciencias formales y los desarrollos teóricos basados en la deducción, se debería proponer un teorema deducido para presentar su demostración en el desarrollo teórico.

Así, en consonancia con los objetivos planteados anteriormente, consideramos que la contribución teórica propiamente referida a la Sociología del Poder (dos primeros capítulos) es la base para la subsiguiente propuesta de análisis de conflictos internacionales. Por este motivo veremos que, en la propuesta de análisis de conflictos, los actores únicamente pueden ser individuos (o alianzas de individuos), y para realizar el análisis será necesario estimar las

relaciones de poder que establecen entre ellos y sus recursos de poder. Esta propuesta además nos explica que las guerras o los conflictos internacionales tienen que ser abordados como *complejos conflictuales*, que integran o comprenden los sistemas sociales participantes de la guerra o del “conflicto”. Igualmente, esta propuesta nos muestra que el análisis de las relaciones de poder y de conflicto del *complejo conflictual* desvela una jerarquía de los conflictos, y en la cima de esta jerarquía, encontramos el conflicto dominante, con un gran impacto en las dinámicas del sistema. En consecuencia, a modo de teorema, podemos avanzar que **los enfrentamientos armados o las guerras están subordinados al conflicto dominante (entre individuos –o estrechas alianzas de éstos– que actúan como actores) del complejo conflictual que los comprende, su evolución y posible resolución estarán condicionadas por éste.**

En el caso de la Guerra del Líbano de 2006 nos encontramos frente a un conflicto internacional (o *complejo conflictual*) formado por dos sistemas sociopolíticos separados. Desde la guerra que implicó la fundación del Estado israelí nunca se ha firmado un acuerdo de paz entre Israel y el Líbano, y por ello ambas sociedades han vivido, a grandes rasgos, una de espaldas a la otra, con mínimos intercambios entre ellas (aparte de los propios conflictos armados). Durante el período estudiado, las relaciones entre los principales actores de ambos países son prácticamente inexistentes en la mayoría de los casos, o se circunscriben en el ámbito de la confrontación. Pero lo que es más importante, y teniendo en cuenta que en la parte teórica mostramos que el conflicto tiene que ser entendido en términos de disputa por los recursos de poder, no parece que entre los principales actores (individuos) de los distintos países haya conflictos respecto al control de los recursos de poder que justifiquen una guerra. Si a este hecho le añadimos la conclusión (o teorema) de nuestra propuesta teórica que acabamos de presentar, establecemos como hipótesis de partida que **las dinámicas de competición para la acumulación diferencial de poder entre las élites dentro de cada uno de los Estados son la causa del estallido de la Guerra del Líbano del 2006.** Esta afirmación implica que las causas de la guerra no responden a las relaciones entre ambos Estados, ni siquiera a las relaciones entre entidades subestatales (como Hezbolá o las FDI) o a los individuos de los distintos países.

Esta presuposición nos lleva a explorar las causas del estallido de la Guerra del Líbano. En la medida que algunas de estas causas sean dinámicas que perduran en el tiempo,

o si son extrapolables a otros enfrentamientos, pueden desvelarnos factores que expliquen la perduración del conflicto árabe-israelí (incluyendo el conflicto israelo-palestino). En este sentido podemos adelantar algunas preguntas a tener en cuenta durante el desarrollo de la investigación: ¿Existen componentes estructurales que empujen hacia la perduración del “conflicto” (o *complejo conflictual*) y la eclosión de nuevas guerras? Y, en caso afirmativo, ¿cuáles son y qué peso tienen en el sistema? ¿Existen actores que necesiten “el conflicto” para mantener, o reforzar, su posición en un contexto de competición constante? ¿Su peso en el respectivo sistema sociopolítico y su posición les permiten incidir en la evolución de este *complejo conflictual*? ¿Cuál es el papel y las posibilidades de los actores perjudicados por la ausencia de paz? ¿Qué efectos tiene la perduración del *complejo conflictual* en los recursos de poder que sustentan la posición de los distintos actores?

Estas son cuestiones generales orientativas a tener en cuenta en el análisis de nuestro objeto de estudio que se realizará siguiendo la metodología desarrollada en la primera parte de esta tesis.

Metodología y fuentes consultadas

El proceso de elaboración teórica ha consistido, primeramente, en la creación de un marco conceptual amplio desde el que analizar o reflexionar sobre la propia Sociología del Poder, y la identificación de las lagunas y debilidades pendientes de resolver en esta propuesta teórica. La elaboración de este mapa conceptual ha consistido esencialmente en la documentación y el debate. Por ello ha sido necesario un amplio esfuerzo de búsqueda bibliográfica en ámbitos académicos cercanos a la Sociología del Poder y un examen de los debates académicos tanto internos de las disciplinas de las Relaciones Internacionales, Resolución de Conflictos, las Ciencias Políticas o la Sociología, como de los debates más amplios, en ocasiones provenientes de la filosofía de las ciencias, y que trascienden las disciplinas para afectar a todo el ámbito de las Ciencias Sociales. Por este motivo, en esta parte de la tesis encontramos unas referencias bibliográficas notablemente multidisciplinarias que incluyen obras de Relaciones Internacionales, Resolución de Conflictos, Política Económica, Socio-política, distintos ámbitos de la Sociología, Ciencias Políticas o Filosofía.

Este ejercicio de documentación nos ha permitido, por un lado, afinar el diagnóstico de las lagunas, carencias o debilidades que presentaba el cuerpo teórico de la Sociología del Poder en aquel momento¹². Por otro lado, nos ha dado las herramientas para escoger la orientación que tenía que tomar el abordaje de dichos problemas.

Como resultado de ello, coincidiendo con la opinión de autores como Wendt (1999) y Wight (2006), se vio la necesidad (y la posibilidad) de desarrollar una base ontológica para la Sociología del Poder. Ello nos permite desarrollar una propuesta teórica que resuelve en gran parte las debilidades diagnosticadas. Se trata de un desarrollo que complementa la propuesta original de la Sociología del Poder, respetando su cuerpo teórico ya existente.

En todo este proceso, el debate y el intercambio de ideas, principalmente con el propio director de la tesis, Ferran Izquierdo Brichs, pero también con otros investigadores y colegas, fueron una herramienta indispensable. El debate en la elaboración de la propuesta ontológica fue más intenso dada la complejidad y dificultad de la tarea.

Para la elaboración de dicha propuesta ontológica, se estableció un diálogo que confronta a autores próximos de distintas disciplinas y la Sociología del Poder, desvelando los postulados que la subyacen y formulando unos conceptos básicos. Este diálogo entre distintas propuestas académicas y la Sociología del Poder es guiado y complementado a través de una metodología deductiva que asegura la continuidad lógica del desarrollo teórico. Posteriormente, siguiendo la misma metodología, se explica cómo estos conceptos básicos, a causa de sus propiedades se relacionan entre ellos, constituyendo una base teórica para la Sociología del Poder. Este ejercicio será complementado con bibliografía y aportaciones teóricas especializadas en los distintos ámbitos específicos abordados a lo largo de la propuesta.

A continuación, se presenta de forma resumida el cuerpo teórico ya conocido de la Sociología del Poder con algunas aportaciones nuevas que derivan de la propuesta teórica desarrollada anteriormente. Una vez presentado el cuerpo teórico de la Sociología del Poder, se lleva a cabo el desarrollo de la propuesta teórica sobre análisis de conflictos internacionales.

La metodología seguida en esta elaboración teórica es similar a la anterior. Un amplio

¹² Una primera impresión de estas lagunas había sido presentada por el autor en Farrés Fernández (2013, 2014).

ejercicio de documentación previo nos permite establecer un diálogo que confronta las propuestas de distintos autores respecto al concepto de conflicto, y a sus metodologías de análisis de conflictos. Posteriormente, siguiendo una metodología deductiva, se construyen, a partir del cuerpo teórico de la Sociología del Poder, nuevos conceptos y herramientas teóricas que conforman una nueva propuesta para el análisis de conflictos internacionales.

De la misma forma que en el proceso anterior, la elaboración de este bloque teórico también se ha basado en el debate, con profesores y otros académicos, entre los que destaca igualmente Izquierdo, que han aportado ideas y contrastado el desarrollo llevado a cabo.

El subsiguiente caso de estudio de la Guerra del Líbano del 2006 sigue esencialmente la propuesta de análisis presentada anteriormente. De esta forma, esta propuesta representa el marco conceptual y la pauta de análisis del estudio a través de los cuales se operacionaliza la hipótesis. Como hemos explicado anteriormente, al considerar que nos encontramos frente a un conflicto internacional (o *complejo conflictual*) compuesto de dos sistemas sociopolíticos distintos, se realiza el análisis de cada uno de ellos por separado, sin dejar de lado las interacciones que existen entre ellos. Es posteriormente, en la conclusión, donde se valida o refuta la hipótesis en función del resultado del análisis anterior.

A nivel de estrategia de documentación, se ha realizado un análisis crítico, desde la perspectiva del nuevo marco teórico, de la literatura sobre el propio conflicto. Asimismo, los análisis previos de los dos países en estudio, como del contexto regional, son una fuente de información esencial para conocer las relaciones entre los actores y los recursos de poder controlados por cada uno de éstos, y aportan otras informaciones útiles para realizar el mapa de actores y comprender las dinámicas entre éstos. Igualmente se ha consultado una abundante literatura académica sobre aspectos concretos de los sistemas estudiados. Por esto, para la realización de esta investigación, ha sido necesario dar un peso considerable a la información secundaria.

Para llevar a cabo dicha tarea se ha podido disfrutar, además de las bibliotecas universitarias de Barcelona y Madrid, de la National British Library¹³ y la Bibliothèque nationale de la France (Biblioteca François Mitterrand) ambas con un acceso casi completo a las publicaciones en inglés y francés respectivamente, y con una considerable muestra en otros idiomas (además de ofrecer excelentes ambientes de trabajo). Igualmente se usó

13 Más de un año y medio de la presente tesis se ha realizado residiendo en Londres.

ampliamente la Biblioteca especializada BULAC (Bibliothèque universitaire des langues et civilisations), ubicada en las instalaciones del INALCO, centro universitario en el cual el autor realizó una estancia de 5 meses.

La información de fuentes primarias también ha representado una fuente importante de documentación. Ha sido esencial para contrastar, verificar y actualizar las informaciones anteriores y para intentar analizar aspectos poco estudiados hasta la actualidad. Igualmente ha sido utilizada para resolver dudas o vacíos dejados por la información secundaria, o cuando ha sido necesaria información más concreta o detallada.

Las principales fuentes primarias utilizadas han sido fuentes periodísticas de prensa internacional (con la consulta de periódicos como The Guardian, Le Monde, Al-Hayat, Al Jazeera, El País, etc.) y prensa local publicada en inglés o francés (L'Orient-Le Jour, The Daily Star, Haaretz, Jerusalem Post, etc.); informes y documentos elaborados por organismos internacionales, sobre todo del sistema de Naciones Unidas (Consejo de Seguridad, Asamblea General de las Naciones Unidas, Secretaría General de Naciones Unidas, Consejo de Derechos Humanos de las Naciones Unidas, entre otros); informes y análisis de think tanks u ONGs como International Crisis Group, Amnesty International o Real Instituto de Estudios Internacionales y Estratégicos; bancos de datos (esencialmente del Banco Mundial, del FMI y del SIPRI); y documentos oficiales como resoluciones del Consejo de Seguridad de Naciones Unidas, pactos o acuerdos bilaterales entre estados (esencialmente entre Líbano y Siria) o documentos e informaciones oficiales de los gobiernos libanés e israelí.

Estructura de la tesis

Como resultado de todo lo anterior, posteriormente a la presente Introducción, la tesis se estructura en tres partes a las que sigue un capítulo de Conclusiones.

La Parte Primera, dedicada al ámbito teórico, está compuesta por tres capítulos. En una primera introducción se explica la justificación del desarrollo teórico realizado y la necesidad de complementar la Sociología del Poder con una propuesta ontológica.

A continuación, en el Capítulo 1 se presenta la propuesta ontológica de la Sociología

del Poder. Es un nuevo desarrollo en el que se aportan conceptos nuevos, como la distinción entre *actor* y *agente*, se aclaran los postulados en los que se sostiene la Sociología del Poder, se debaten y determinan las características de sus conceptos básicos, y se explican los mecanismos de interacción entre estos conceptos. Igualmente se incorporan, adaptándolos a nuestra propuesta teórica, conceptos externos a la Sociología del Poder (como el *campo del poder* de Bourdieu).

En el Capítulo 2 se explica de forma resumida el cuerpo teórico ya existente de la Sociología del Poder como corolario de la propuesta ontológica, y sus principales herramientas teóricas que serán usadas posteriormente en el análisis. Aunque en gran medida explica la teoría ya conocida (desde una perspectiva distinta), se contrasta la Sociología del Poder con algunas otras propuestas teóricas y se presentan algunas aportaciones teóricas nuevas, como la *Vertebración entre los distintos niveles de análisis*.

El Capítulo 3 se dedica al desarrollo teórico sobre el análisis de conflictos internacionales. El capítulo empieza con un diálogo con otras propuestas teóricas que nos lleva a una deconstrucción del concepto de conflicto, para posteriormente hacer una propuesta propia del concepto, basándonos en elementos de Resolución de Conflictos pero desde una perspectiva de la Sociología del Poder. A continuación, y retomando las herramientas teóricas de esta última perspectiva se construye la propuesta de análisis de conflictos internacionales.

La Parte Segunda, formada por seis capítulos, corresponde al análisis del sistema sociopolítico libanés. Siguiendo la metodología propuesta, los cuatro primeros capítulos (Capítulos 4, 5, 6 y 7) analizan los principales actores de este sistema. En ellos se abordan sucesivamente las élites de Hezbolá, el entorno Hariri, al presidente Émile Lahoud, y las élites sirias que actúan en el sistema libanés. Estas últimas han sido incorporadas en el análisis como actores del régimen de poder libanés, dado que la presencia siria en el Líbano hasta 2005 hace que estos actores hayan tenido un papel ineludible actuando dentro del contexto libanés. Por ello no pueden ser consideradas actores externos que influyen, o con los que se puede hacer alianzas, sino que, al menos durante un período, formaban parte del régimen de poder libanés.

Una vez analizados los principales actores del régimen y sus recursos de poder, en los siguientes dos capítulos (8 y 9) se analizan los rasgos generales del sistema, las relaciones de poder que se establecen entre los actores y las dinámicas de alianzas y de conflicto que estas

comportan. Asimismo se identifica el *conflicto dominante* y se explica su evolución. Finalmente vemos como las dinámicas de conflicto de este sistema explican la conducta de los actores que desencadena la guerra de 2006.

La Parte Tercera versa sobre el sistema sociopolítico israelí y está compuesto por cuatro capítulos. En el análisis de este sistema se han agrupado los principales actores en dos grandes grupos, que aunque mantienen diferencias internas considerables, nos ayudan a entender mejor las dinámicas del régimen de poder que conforman. El Capítulo 10 y el Capítulo 11 se dedican cada uno de ellos al análisis de los actores que integran cada uno de estos grupos. Los últimos dos capítulos de esta parte (12 y 13), como en la parte anterior y siguiendo la metodología propuesta, sirven para, una vez presentadas las características particulares del sistema, analizar las relaciones de poder que establecen los principales actores, y las consecuentes dinámicas de alianzas y de conflictos. Igualmente se identifica el conflicto dominante del régimen de poder y explicamos cómo estas dinámicas internas del sistema llevan a la preparación de la Guerra del Líbano del 2006.

Finalmente, un último capítulo de Conclusiones cierra la tesis. Este capítulo empieza con un breve análisis de la dimensión transnacional del *complejo conflictual* que incluye igualmente unas reflexiones sobre sus consecuencias inmediatas. Posteriormente vemos, por separado, una evaluación de los principales objetivos de la tesis, en el estudio de caso y en la propuesta teórica. Esta evaluación nos permite recoger las principales aportaciones de la tesis en ambos ámbitos, y presentar la validación de la hipótesis. Por último, se presentan unas reflexiones sobre la elaboración teórica surgidas de su aplicación al objeto de estudio.

PARTE PRIMERA
Sociología del Poder y
análisis de conflictos internacionales

El marco teórico de esta tesis se inscribe en la Sociología del Poder y por ello en esta parte de la tesis, antes de desarrollar la propuesta teórica para el análisis de conflictos internacionales, presentaremos este marco teórico. Sin embargo la Sociología del Poder ha sido presentada ampliamente y en numerosas ocasiones¹⁴, y no es el objetivo de una tesis, explicar lo que ya ha sido explicado o analizar lo que ya ha sido ampliamente analizado. No obstante, consideramos que, por ser una propuesta teórica reciente, aún hay carencias pendientes de resolver y ámbitos en los que todavía es necesario su desarrollo.

Como ya se había apuntado anteriormente¹⁵, encontramos necesaria una mejor definición del papel que pretende jugar dicha propuesta en el cuerpo de las Ciencias Sociales y una mayor concreción del ámbito o disciplina a la que pertenece y se aplica, así como una mejor inserción de la propuesta teórica en debates académicos que le afectan. Igualmente parece necesario establecer diálogos con propuestas teóricas que le son próximas, entre las que destacamos a Bourdieu en el ámbito de la Sociología, y a Wight (como representante cercano del realismo crítico) del ámbito de las Relaciones Internacionales.

Por todo ello, evitando en la medida de lo posible repetir lo que pueda ser consultado en otras obras y que no sea estrictamente necesario para la elaboración de esta tesis, el propósito de dicha presentación de la Sociología del Poder es desarrollar una propuesta complementaria al marco teórico existente, que lo enriquezca y resuelva parte de sus carencias. Con este objetivo partimos de una base teórica distinta para presentar los mismos conceptos y dinámicas de la Sociología del Poder, basándonos en destacados elementos de propuestas teóricas externas pero próximas, o estableciendo diálogos de éstas con el cuerpo teórico de la Sociología del Poder.

Ello nos lleva a plantear la presentación como una propuesta ontológica para la Sociología del Poder que, además de resolver las carencias mencionadas anteriormente, nos permita explicar también los mecanismos internos e interacciones entre los distintos elementos básicos (agentes/actores-estructura-recursos de poder) de su marco teórico. Con este enfoque nos acercamos a autores constructivistas y del realismo crítico que insisten en la necesidad de establecer bases ontológicas explícitas a los marcos teóricos de las Relaciones

14 Destacan las obras Izquierdo Brichs (2008, 2009, 2012, 2013) e Izquierdo Brichs y Etherington (2017) (2017); y las tesis Kemou-Lampridi (2011), Navarro Muñoz (2015) y Goenaga Sánchez (2015).

15 Ver Farrés Fernández (2013, 2014).

Internacionales, que le ofrezcan una base más sólida, y que permitan abordar debates sobre los problemas que subyacen en las teorías de esta disciplina académica.

Con el libro *Social theory for International Politics*, Alexander Wendt (1999) pone la cuestión ontológica en el foco de la disciplina de las Relaciones Internacionales¹⁶. Wendt plantea esta cuestión cuando presenta una propuesta teórica que incorpora elementos de las Ciencias Sociales, externos al ámbito de las Relaciones Internacionales (como sucede en el caso de la Sociología del Poder) y, para realizar este proceso, fundamenta su propuesta teórica desde una perspectiva ontológica¹⁷.

Este autor recuerda que la cuestión ontológica no es exclusiva de las Relaciones Internacionales, sino de “any human association” y que las respuestas que se den desde las Relaciones Internacionales tampoco quedan limitadas a este ámbito académico, pudiendo ser propuestas ontológicas válidas para otras disciplinas de las Ciencias Sociales. Igualmente, Wight afirma “[a]ll theories presuppose a basic ontology from which all other considerations follow. No ontology, no theory” (2006, 2). En este mismo sentido, pero ya entrando en el ámbito de las Relaciones Internacionales, Cox afirma:

“Ontology lies at the beginning of any enquiry. We cannot define a problem in global politics without presupposing a certain basic structure consisting of the significant kinds of entities involved and the form of significant relationships among them. We think, for example, about a system whose basic entities are states and of an hypothesized mechanism called balance of power through which their relationships may be understood to constitute a certain kind of world order. From such ontological beginnings, complex theories have been built and specific cases – particular inter-state relationships – can be examined. There is always an ontological starting point” (1996, 144).

16 Este autor se refiere al ámbito académico de la Política Internacional, que consideraremos equivalente a las Relaciones Internacionales. Pese a ser conocedores de la existencia de un debate sobre la denominación de la disciplina académica, este debate escapa al objeto de estudio de esta tesis y por ello consideraremos Política Internacional y Relaciones Internacionales, en tanto que ámbitos académicos, como sinónimos. Vemos a autores como Wight (2006) que actúan de la misma forma respecto a esta cuestión.

17 Anteriormente Wendt ya había tratado la cuestión ontológica en el ámbito de las Relaciones Internacionales. En realidad desde sus orígenes, con su artículo “*The agent-structure problem in International Relations theory*” (1987) ya analiza las ontologías implícitas en distintas corrientes de Relaciones Internacionales y muestra algunas de las diferencias que hay entre ellas. La cuestión ontológica también está presente en su artículo “*Bridging the theory/meta-theory gap in International Relations*” (1991) en el que analiza dos publicaciones – Nicholas Greenwood Onuf (1989) y Martin Hollis y Steve Smith (1990) – confrontando las ontologías subyacentes de ambos, y en su artículo “*Constitution and causation in International Relations*” (1998) escrito en el contexto del tercer gran debate de las Relaciones Internacionales (“positivistas”-versus “post-positivistas”) que abordaba de lleno cuestiones epistemológicas de las Ciencias Sociales. En este último artículo Wendt aborda algunas cuestiones ontológicas de las Relaciones Internacionales y remarca que algunas de las importantes diferencias entre las distintas corrientes teóricas son ontológicas.

Wendt y Wight coinciden en remarcar que, en esta disciplina académica de las Ciencias Sociales, el debate ontológico puede tener más importancia que en otras dado su objeto de estudio: “[Students of international politics] cannot do their business without making powerful assumptions about what kinds of things are to be found in international life, how they are related, and how they can be known. These assumptions are particularly important because no one can “see” the state or international system” (Wendt 1999, 5). Y posteriormente continúa: “Under these conditions empirical questions will be tightly bound up with ontological and epistemological ones; how we answer “what causes what?” will depend in important part on how we first answer “what is there?” and “how should we study it?” Students of international politics could perhaps ignore these questions if they agreed on their answers, as economists often seem to, but they do not” (1999, 5).

Efectivamente, en su obra este autor remarca las grandes diferencias entre las distintas corrientes de Relaciones Internacionales y considera que tienen una base ontológica¹⁸. De hecho clasifica las distintas corrientes de la disciplina académica en función de dos aspectos ontológicos¹⁹, haciendo explícita parte de la ontología que subyace en cada una de ellas. Por ello afirma que, partiendo de distintos postulados ontológicos, las disensiones entre las diferentes propuestas teóricas no se podrán resolver de otra forma que no sea abordando este nivel más básico de la disciplina²⁰.

De este modo, los dos factores que hacen más necesario el debate ontológico en las Relaciones Internacionales que en otras disciplinas académicas son, por un lado, el mayor nivel de abstracción de sus objetos de estudio, y por otro, el desacuerdo interno en la disciplina sobre los conceptos fundamentales. Aunque, en realidad, Wight considera que en todo el ámbito de las Ciencias Políticas, en las que incluye a las Relaciones Internacionales, es imprescindible recuperar la cuestión ontológica “Politics is the terrain of competing

18 Algo en que también concuerda con Wight. Cuando este autor aborda las diferencias en la cuestión estructura-agente en el seno de las Relaciones Internacionales, afirma: “Epistemological and methodological issues arise as a result of how differing theories resolve this problem, but these are supervenient on the more basic ontological issues. Hence, all attempts to understand the agent–structure problem in purely epistemological and/or methodological terms will fail. The only comprehensive way to address an ontological problem is at the level of ontology” (Wight 2006, 3-4).

19 Según el peso que las distintas corrientes teóricas otorgan a la estructura, los clasifica como holísticas o individualistas, y según el peso que otorgan a las ideas, las considera materialistas o idealistas, como veremos posteriormente.

20 Un punto de vista que también comparte con Walker, quien afirma: “I insist that differences between approaches to contemporary world politics must be addressed at the level of basic ontological assumptions: the possibility of empirical research strategies is a significant but decidedly secondary matter” (1993, 82)

ontologies. Politics is about competing visions of how the world is and how it should be. If there were no ontological differences there would be no politics” (Wight 2006, 2).

Por consiguiente, tanto Wight como Wendt defienden que es necesario hacer explícitas las distintas ontologías que subyacen en las diferentes propuestas teóricas de las Relaciones Internacionales, y que estas distintas propuestas ontológicas deben competir entre ellas en función de los resultados que ofrecen los cuerpos teóricos que se sustentan en ellas. Es decir, en función de su capacidad de ofrecer herramientas teóricas para la comprensión del sistema internacional, y de explicar los fenómenos que se dan en él, así como su capacidad de aportar modelos mejores (en qué debería convertirse el sistema internacional) y las herramientas para la transformación en esta dirección. Por ello defienden que las propuestas teóricas planteadas en los ámbitos de las Ciencias Sociales, y más aún en las Relaciones Internacionales, deben presentar primero su propuesta ontológica y a partir de ésta construir la teoría que superviene de dicha ontología, y la metodología resultante.

En una de las cuestiones en que Wendt y Wight discrepan es sobre la posibilidad de realizar una teoría general de las Relaciones Internacionales. Mientras que Wendt presenta su *Social theory of international politics* como una teoría general, Wight defiende que es imposible (incluso peligroso²¹) la realización de una teoría general de las Relaciones Internacionales. “The problem is that the international political system is a complex, chaotic and essentially open system that is causally overdetermined. This means that the patterns we observe are not reducible to, or explainable by, any one theory” (2006, 294). Es decir, la complejidad constituida por distintos planos, con dinámicas propias e interrelacionados entre ellos de formas cambiantes y complicadas, impide que sea posible una simplificación sin perder ámbitos esenciales para la comprensión de sus dinámicas y la explicación de sus fenómenos.

Desde su perspectiva, como resultado de su análisis ontológico sobre la cuestión agente-estructura, un aspecto que constituye esta enorme complejidad es la imposibilidad de

21 Este autor nos explica: “The attempt to construct a parsimonious theory of IR is not only flawed and doomed to failure, but also politically and ethically dangerous. It is dangerous, and this is an emotive word, because such theories are apt to provide scientific legitimacy for particular forms of political practice. The promotion of western forms of democracy based on the scientific validity of a theory of democratic peace is but one example of this process. This is not to suggest that we should never attempt to put theory into practice. Indeed practice without theory is inconceivable. However, we need to be aware of the limits of our theoretical endeavours if practice is to remain subject to the important process of political negotiation that remains an essential component of practice itself” (Wight 2006, 8).

concebir el Estado como actor en el ámbito de las Relaciones Internacionales, y la imposibilidad sostener una barrera que separe las dinámicas supra-estatales de las internas de los Estados. Esto le lleva a proclamar

“the impossibility of maintaining the disciplinary boundary between domestic and international politics. In fact, the agent–structure problem makes the breaching of disciplinary boundaries seem not only virtuous, but necessary. When viewed from an agent–structure perspective the distinction between domestic and international structures seems untenable and agents are seen to be located within a plurality of structural constraints and enablements, some domestic, some international. Accordingly, agential interests can be seen to vary according to the structural milieu of the agents, and since agents face differing structural contexts they acquire differing interests and identities. In this respect, artificial boundaries between politics and international politics represent real barriers to analytical progress. We are all ‘global sociologists’” (Wight 2006, 292).

En esta ocasión desde la Sociología del Poder coincidimos plenamente con las reflexiones de Wight, distanciándonos de Wendt. Pero entonces, en tanto que “sociólogos globales” parece necesario desarrollar unos útiles teóricos que nos faciliten hacer estudios empíricos de macrosistemas sociales asumiendo su complejidad y que incorporen en su seno la cuestión esencial del poder. Este es el objetivo de la Sociología del Poder.

Este conjunto de reflexiones de Wendt y Wight son especialmente relevantes y pertinentes a la hora de presentar nuestra propuesta teórica. Realizar la presentación de la Sociología del Poder siguiendo las aportaciones de estos dos autores nos permite resolver una de las lagunas no resueltas de esta teoría. Como se ha expuesto anteriormente, uno de los aspectos de la Sociología del Poder que sigue mal definido es el ámbito académico al que pertenece. En su origen, esta propuesta teórica, proviene de las Relaciones Internacionales, sin embargo ha sido usada en numerosas ocasiones en ámbitos más propios de la Sociología, de la Ciencia Política o de la Sociología Política que de las Relaciones Internacionales. Así parece poco clara tanto la delimitación del ámbito académico al que pertenece la Sociología del Poder, como el papel que pretende llevar a cabo dentro de cada una de estas disciplinas. ¿Pretende ser una teoría general de todas ellas, defendiendo su fusión? ¿O pretende ser únicamente una teoría que se pueda aplicar en distintas disciplinas cuando se refieren al estudio del poder? Y en este caso ¿cómo se articula dicha teoría en distintas disciplinas y cómo se relaciona con los cuerpos teóricos de éstas?

En realidad, entendemos que una formulación de la Sociología del Poder basada en

una propuesta ontológica explícita, resuelve estas incertidumbres. Es decir, esta nueva formulación debería clarificar las dudas que en este sentido haya podido despertar la presentación teórica habitual de la Sociología del Poder, aportando una respuesta a los límites académicos de nuestra propuesta teórica, y al papel que desarrolla o puede desarrollar dentro de las distintas disciplinas.

La Sociología del Poder aparece como respuesta a las lagunas y a la falta de herramientas adecuadas y satisfactorias en el cuerpo teórico de las Relaciones Internacionales para el análisis, y la explicación de fenómenos concretos como los conflictos armados y su perpetuación²² en el seno del sistema internacional. Por este motivo, buscando un nuevo enfoque que escapara de los errores y las debilidades que encontramos en las teorías de la disciplina, desde un inicio la nueva propuesta refutaba algunos aspectos básicos de las corrientes mayoritarias de las Relaciones Internacionales. Y por esto, en realidad, la Sociología del Poder parte de una propuesta ontológica propia, distinta de las demás propuestas del ámbito de las Relaciones Internacionales. Es más, consideramos que la propuesta originaria de la Sociología del Poder era básicamente una propuesta ontológica y el corolario de ésta, al aplicarla a sistemas sociales de gran tamaño con estructuras jerárquicas²³.

Quizás por su sencillez, su versatilidad (siempre que se respeten los límites del nivel de análisis) y por los buenos resultados obtenidos, la Sociología del Poder ha ido usándose en otras disciplinas próximas. Sin embargo, lo que hace posible su aplicación en distintos ámbitos de las Ciencias Sociales es que esencialmente la propuesta de la Sociología del Poder no era propiamente una teoría de Relaciones Internacionales²⁴, sino una propuesta ontológica con su corolario, y como hemos visto en Wendt, las propuestas ontológicas trascienden la propia disciplina y pueden ser usadas en ámbitos distintos en los que también puedan ser adecuadas.

Asimismo, coincidiendo con lo que considera Wight que debería ser el desarrollo teórico en el ámbito de la Ciencia Política (en el que incluye las Relaciones Internacionales),

22 Como hemos señalado en la Introducción.

23 De hecho, en su origen, el primer documento de trabajo propiamente sobre la Sociología del Poder empezaba enunciando unos postulados (bajo el nombre de premisas) la mayoría de los cuales eran, o postulados propios de su ontología (hecha explícita parcialmente), o el corolario de la parte ontológica implícita.

24 Es decir, aunque en la elaboración de esta teoría hay un debate con distintas corrientes de las Relaciones Internacionales, no se basa sobre los conceptos epistemológicos ni metodológicos del cuerpo teórico de esta disciplina.

la Sociología del Poder no pretende ser una teoría general de las Relaciones Internacionales ni de ninguna otra disciplina, sino una base ontológica, con su corolario, que puede servir de marco para el desarrollo de teorías o metodologías concretas sobre diferentes objetos de estudio que se den en sistemas sociales de gran tamaño.

Relacionado con lo anterior, y también coincidiendo con Wight, la Sociología del Poder tampoco pretende hacer encajar la complejidad y el alto nivel de caos del sistema internacional, a través de la simplificación, en una única teoría general, lo que llevaría a excluir de los análisis partes de la realidad esenciales para la comprensión de las dinámicas y los fenómenos que se dan en dicho sistema (o en otros ámbitos donde se aplique la propuesta ontológica). Todo lo contrario, aceptando la extrema complejidad del sistema internacional, la Sociología del Poder permite, por un lado, entrar en el grado de detalle (y de complejidad) que sea necesario para el análisis del objeto estudiado. Mientras que, por otro lado, la propuesta ontológica permite el desarrollo de distintas teorías específicas para las distintas realidades, fenómenos y, en general, los distintos objetos de estudio analizados desde la Sociología del Poder. De esta manera podemos ver como se han ido desarrollando distintos marcos teóricos y metodologías que se sustentan sobre la Sociología del Poder para el análisis de ámbitos específicos. Hasta el momento se ha desarrollado una propuesta teórica y metodológica para el análisis de regímenes de poder a nivel estatal²⁵; se han presentado conceptos para el análisis de los movimientos sociales²⁶; igualmente, a través de un debate con la escuela de Copenhague, se ha desarrollado un marco teórico para el estudio los procesos de securización²⁷; o con una aportación de la teoría institucionalista ha sido utilizada para el análisis de instituciones financieras²⁸. Actualmente también se está trabajando desde el IRMENA²⁹ en un marco teórico para el análisis del sector de seguridad de los Estados.

Siguiendo esta misma idea, entendemos que es especialmente pertinente el desarrollo de la propuesta teórica y metodológica para el análisis de los conflictos internacionales presentada en esta tesis, partiendo de la base de la propuesta ontológica y su corolario que conforman la Sociología del Poder. Ciertamente, es una propuesta ontológica que ya se pensó en su origen para comprender y explicar conflictos internacionales, y por lo tanto aporta una

25 Ver Izquierdo Brichs y Lampridi-Kemou (2012) y Feliu e Izquierdo (2016)

26 Vemos, por ejemplo, Izquierdo Brichs y Etherington (2017).

27 Ver Navarro (2015).

28 Ver Goenaga (2015).

29 Grupo de investigación IRMENA (International Relations in Middle East & North Africa), ver: <https://irmena.net/>

sólida base para dicho desarrollo teórico. A la vez, con la propuesta realizada en esta tesis, después de un diálogo con los principales conceptos de la disciplina académica de Resolución de Conflictos, se ofrece una nueva propuesta teórica en un ámbito especialmente adecuado para la Sociología del Poder, cubriendo uno de los ámbitos pendientes de ser desarrollado desde un inicio y aportando un enfoque más formal y nuevas herramientas teóricas y metodológicas.

Por todo ello, en el primer capítulo de esta parte presentamos una propuesta ontológica para la Sociología del Poder con la voluntad de complementar el marco teórico actual con una base teórica más sólida que nos permita resolver carencias detectadas hasta el momento. Seguidamente, en el segundo capítulo de esta parte, se desarrolla el cuerpo teórico de la Sociología del Poder, como corolario de la base ontológica del capítulo anterior, y se presentan los conceptos metodológicos de este cuerpo teórico que serán usados posteriormente. Finalmente, en el tercer y último capítulo de esta parte presentamos nuestra propuesta teórica para el análisis de los conflictos internacionales.

Capítulo 1

Propuesta ontológica

La propuesta teórica de la Sociología del Poder fue concebida para analizar grandes sistemas sociales de forma sistémica y sistematizada, y para ofrecer respuestas a cuestiones que las teorías de Relaciones Internacionales hasta el momento eran incapaces de resolver. Por ello, y como ya se ha visto, se podría entender como una propuesta para realizar análisis primordialmente macrosociológicos³⁰, lo que incluye las dinámicas internacionales. Para facilitar el análisis de sistemas con un alto nivel de complejidad, esta propuesta teórica se centra en los componentes más esenciales de los sistemas, y el análisis en sí se focaliza en los elementos relevantes del sistema estudiado.

Igualmente, en la misma dirección de facilitar el análisis de sistemas que pueden ser extremadamente complejos, pretende ser una propuesta teórica simple y práctica, es decir, fácil de usar, y por ese motivo la mayoría de definiciones son operativas, facilitando tanto su comprensión como su aplicación. Todo ello se realiza sin caer en una simplificación de la realidad que deje fuera del análisis cuestiones esenciales para su comprensión. Al contrario,

30 Con macrosociológicos nos referimos al nivel de análisis (macro), no al nivel de explicación. Con ello nos distanciamos de autores como Amos H. Hawley (1992), o Edward W. Lehman que entiende que “a social system may be viewed as macroscopic once its constituent parts (i.e. its ‘members’) are other social systems and not individual actors” (1969, 453). Para nosotros, los “actores individuales” siguen siendo partes constituyentes en todos los sistemas sociales, independientemente de su tamaño. En el capítulo “Corolario y metodología” se aborda más ampliamente la cuestión de los niveles de análisis abarcados por la Sociología del Poder.

este enfoque permite incorporar en el análisis el nivel de complejidad deseado, en función de la necesidad del objeto de estudio.

Para presentar la propuesta ontológica nos centraremos en tres elementos básicos de los sistemas sociales: los actores relevantes del sistema estudiado; los recursos de poder que controlan estos actores y que movilizan cuando establecen relaciones de poder con otros actores; y la estructura que no puede ser controlada por los actores (aunque pueden influir en ella indirectamente) y que representa el entorno y las condiciones en las que tienen que desenvolverse dichos actores. Desde una perspectiva ontológica, presentaremos las características y cualidades de estos elementos, y como se relacionan o interactúan entre ellos. Para explicar estos elementos y los mecanismos que subyacen en las dinámicas sociales, hemos incorporado algunas novedades relevantes respecto al marco teórico de la Sociología del Poder actualizado a día de hoy.

Por lo que se refiere al concepto de actor, lo complementamos con un concepto de *agente*, más propio de las Ciencias Sociales en general y de la Sociología en particular (en contraste con la aproximación desde las Relaciones Internacionales), diferenciado del de *actor*. Así, proponemos trabajar con dos conceptos, con significados distintos, según los cuales los actores serían un tipo de agentes.

En el ámbito de los recursos de poder, después de debatir sobre el concepto de poder en sí, presentamos los recursos de poder con una simple propuesta de clasificación. A continuación introducimos de manera formal en el marco teórico de la Sociología del Poder, y como resultado de un diálogo con la propuesta de Bourdieu, los *recursos de poder simbólicos*. Finalmente, cerramos la presentación ontológica de los recursos de poder incorporando los *recursos de poder estructurantes*, que nos permitirán explicar mejor los mecanismos de interacción entre los actores y agentes, los recursos de poder, y las estructuras.

Respecto a las estructuras, introducimos algunas modificaciones resultantes de los cambios e incorporaciones realizadas en los dos conceptos anteriores, y de un diálogo con la propuesta de Wight. En este apartado también pretendemos aclarar y definir el concepto de *régimen de poder*, ya utilizado en la Sociología del Poder, pero aún de forma poco precisa.

A estos conceptos expuestos hasta ahora añadimos dos conceptos nuevos. Por un lado, planteamos la existencia de entidades duales, en tanto que tienen un componente de recurso

de poder y un componente de estructura, sobre todo pensando en las organizaciones. Esta idea ya ha sido ampliamente expresada desde la Sociología del Poder, pero sin crear una categoría específica para ello, algo que desarrollamos con la voluntad de clarificar nuestra propuesta ontológica. Por otro lado, añadimos un concepto abstracto proveniente de Bourdieu, no incorporado hasta ahora en la Sociología del Poder pero que entendemos que enriquece el marco teórico en general, y que nos será especialmente útil para entender algunas de las dinámicas de los conflictos en particular. Nos referimos a lo que Bourdieu denomina *el campo del poder*.

Estos son los elementos esenciales de nuestra propuesta teórica que presentamos a continuación, sin pretender hacer una exhaustiva disertación sobre el debate agente-estructura ni sobre otras cuestiones ontológicas, sino con la voluntad de proponer unos conceptos ontológicos claros de los que superviene la Sociología del Poder.

Con ello pretendemos complementar y enriquecer la Sociología del Poder, explicando este mismo marco teórico desde unos orígenes distintos a los usados hasta el momento, formulando su base ontológica, y desarrollando los cambios que esto implica. Sin embargo no hay que olvidar que el objetivo final es enriquecer una propuesta teórica operativa (la Sociología del Poder) para la realización de estudios empíricos. Igualmente, tanto las nuevas incorporaciones teóricas como el debate con otros autores que nos son próximos, integran más nuestra propuesta teórica en los debates académicos actuales, ya sea en el ámbito más general de las Ciencias Sociales como en el específico de las Relaciones Internacionales, y nos deberían facilitar el desarrollo de nuevos útiles teóricos para el análisis de ámbitos específicos de la realidad social.

1.1 Actores y agentes

Colin Wight se muestra claro y contundente sobre el pobre abordaje que se ha realizado desde la disciplina de las Relaciones Internacionales a la cuestión del agente³¹:

31 En Relaciones Internacionales la mayoría de autores se refieren a la entidad que posee la *agency* como el actor, aunque algunos autores usan los términos actor y agente indistintamente como sinónimos, habitualmente sin haber definido ninguno de ambos conceptos (Wight 2006). Es curioso ver en cambio como en esta misma disciplina se habla del debate *agente-estructura* porque este debate proviene de las

“If the analysis of the concept of structure (with some notable exceptions) within the discipline is underdeveloped, the situation in respect of agency is nothing less than a dereliction of duty. I am aware of no systematic disciplinary treatment of the concept of agency; this despite the fact that it is a term that features regularly in the vocabulary of most theoretical approaches. Nor am I referring here to the absence of a rigorous treatment of the key unit of analysis within the discipline (the state), even though this absence is indictment enough. My concern is with the deeper ontological issue of what is agency? What entities can legitimately be called agents? How do differing theories conceptualise their key agents, and what are the conditions of possibility for effective agency?” (Wight 2006, 11).

Además, este autor señala que los pocos académicos que han abordado el tema desde la disciplina de las Relaciones Internacionales, lo han hecho teniendo muy poco en cuenta el avanzado debate al respecto que encontramos en el ámbito de las Ciencias Sociales. De hecho sugiere que generalmente, desde las Relaciones Internacionales, el concepto de *agency* toma una orientación distinta a la de los académicos del ámbito de las Ciencias Sociales, como ilustra a través del caso de Buzan:

“Barry Buzan, utilising a standard dictionary definition of agency, argues that what is particularly agential about agents is the ‘faculty or state of acting or exerting power’. This form of language is certainly common within the natural sciences where the common meaning ascribed to such usage is that of the natural force or effect on matter, an oxidising agent perhaps. It is also, perhaps, the dominant view of agency in the IR discipline with agency generally theorised as the exercise of power. But in transposing such talk into the social realm, I think Buzan is guilty of underplaying the specifics of that realm. For what sets the limits of the boundaries between the social world and the natural world are the dual notions of meaning and intentionality, and both, I would argue, are properties best reserved for human agents. On the other hand, if we accept Buzan’s definition we are forced to conclude that structures must at the same time be agents since they too possess the ‘faculty or state of acting or exerting power’. Given this, the agent–structure problem dissolves into a quagmire where no distinction can be drawn between agents and structures.” (Wight 2004, 206)

En contraste, fuera de la disciplina de las Relaciones Internacionales, pero manteniéndonos en el ámbito de las Ciencias Sociales (sobre todo en las disciplinas de las Ciencias Políticas y la Sociología, aunque también en otras, como la Antropología³²) encontramos numerosas propuestas para abordar la cuestión agente-estructura, con diferencias

Ciencias Sociales (llegando a las Relaciones Internacionales de mano de los constructivistas). Es ilustrativo en este sentido como incluso en el *Dictionnaire des relations internationales* (Smouts, Battistella, y Vennesson 2003), en el que únicamente se presenta el concepto de actor (y no el de agente) y este término es el que se utiliza generalmente en las distintas entradas del diccionario, tiene una entrada denominada “*Agent-structure (débat)*” en la que aparecen constantemente tanto el término agente como el término actor, usados como sinónimos (y sin ninguna definición previa del concepto agente).

32 Encontramos un destacado ejemplo en el ámbito de la antropología en Bourdieu y Wacquant (1992).

importantes entre ellas. Sin embargo, Keith Dowding (2008) remarca que, sin desmerecer estas diferencias, hay unos puntos de acuerdo mínimos nada despreciables. De hecho, concluye de forma terminante:

“I have examined the agency-structure problem. I have argued that the manner in which most individualists conduct research is compatible with seeing agents in a highly structured manner. I have also suggested that most ‘structuralists’ leave some room for human agency. I further suggested that many authors have ‘solved’ the agent-structure problem in very similar ways, and the differences between these solutions are more rhetorical than analytical, and minor differences need not distract us from the fact the problem is solved” (Dowding 2008a, 33).

A pesar de que continúa abordando las “diferencias menores que quedan por resolver”, establece unos puntos de acuerdo que encontramos en las distintas corrientes teóricas: todas incorporan, en el análisis de los sistemas sociales, a los agentes y a las estructuras, y estos están íntimamente interrelacionados. Así, las corrientes más profundamente individualistas no sólo aceptan la existencia de una estructura, que limita o refuerza la actuación de los agentes, sino que incluso aceptan, al menos *de facto*, que estando estos agentes socializados y ubicados en posiciones concretas de estas estructuras, sus preferencias o sus intereses son afectados por dichas estructuras, aunque sigan centrando la explicación en los individuos (Dowding 2008a, 21-24).

A su vez, los estructuralistas aceptan la necesidad de la existencia de los agentes. Incluso la corriente que el autor llama “*deep structuralist*” – por defender la construcción de unas estructuras internas en los agentes, que se producen a través de su interacción social (su aprendizaje, su socialización, sus posiciones y roles, etc.) y que condicionan su conducta – acepta en general que, en la práctica, para realizar análisis de sistemas sociales es necesario conceder autonomía y la existencia de (o hacer *como si* existiera) un libre albedrío en el agente, por limitado que este sea. Más aún, las corrientes que defienden un determinismo que surge de la intersección de estas estructuras internas en el individuo con su biología concreta, se encuentran con el problema de que, para realizar estudios empíricos, este nivel de detalle es absolutamente incalculable. Por este motivo, pese a que su modelo teórico puede encajar muy bien, para poder realizar estudios empíricos se ven obligados a incluir el sujeto en sus análisis³³, como nos explica Dowding:

33 Wight (2006, 207-10) se muestra crítico y rebate los argumentos de los defensores de la tesis de “la muerte del sujeto”, siendo especialmente contundente contra las corrientes postmodernas. Pero su defensa del sujeto no le ahorra imponerle una enorme influencia estructural:

“Now, I am clear ‘I’ am a discursively constructed subject. As Seyla Benhabib puts it, ‘a subjectivity that

“This fact suggests that even if all of our actions are fully determined by the interaction of our genes and our environment – there is no free will or autonomy as classically understood – then we would still need to leave room for individualized ‘reasons for action’ that we cannot perceive how they are structurally determined.

It is for this reason, I suspect, that even the deepest of structuralists wants to leave room for human agency. Not necessarily, because ontologically speaking there is such agency – but simply because we do not have the tools to provide completely specified structural explanations of human behaviour down to the smallest detail. Giving agents’ ‘reasons for action’ is the best explanation, and provides the most efficient predictions” (Dowding 2008a, 33).

Así, las principales diferencias entre las distintas corrientes no residen en las cuestiones esenciales del problema agente-estructura, sino en la proporción o el peso que tienen estos elementos en el momento de ofrecer la explicación de un fenómeno concreto. Wight (2006) afirma que este aspecto no se trata de una cuestión ontológica, ni siquiera epistemológica, sino que el peso que tienen la estructura y el agente en un sistema concreto debe ser determinado de forma empírica, dado que la importancia de uno u otro factor puede variar enormemente en función del sistema estudiado. Es decir, el peso que tengan los agentes y las estructuras es una característica propia de cada sistema que debe ser estudiada de forma empírica. Mientras que Dowding (2008a) defiende que en función del objeto de estudio nos puede interesar explicar los fenómenos dando más peso (en la explicación) a un elemento u otro del sistema social (siendo estas diferencias una adaptación de la metodología en función del objeto de estudio), pero que esto no cambia las propiedades de dichos elementos del sistema. De esta forma, ambas argumentaciones, que parecen complementarias, niegan que estas diferencias sean un problema, sino que son, o las diferencias que se dan entre los distintos sistemas y que deben ser estudiadas como tales, o las diferencias en la explicación de dicho objeto de estudio a causa de la metodología escogida (en función de los componentes del sistema en los que el investigador se quiera focalizar).

A estos puntos de encuentro entre las distintas corrientes de las Ciencias Sociales, Dowding añade que la mayor parte de los autores que abordan la cuestión han considerado

would not be structured by language, by narrative and by the symbolic codes of narrative available in a culture is unthinkable’. I am also aware that I am not an autonomous subject, but relate to my social world, and decide how to act in it, only through a set of praxiological formations and a complex web of discourses, which I have not created. Yet, there is still a ‘self’ who is thinking about the relationship between the discourse and that same fragmented ‘subject’. Even as I recognise that I have no choice but to live within some culturally constructed codes, I am engaged in reflection on my current position and future potentials, which alter the decision-making discourses through which future practices will be constructed” (Wight 2006, 209-10).

necesario un desarrollo teórico que aúne la estructura y el agente, y que explique la relación que se establece entre ambos conceptos. Este aspecto ha sido abordado por distintos autores, con distintos modelos, de los que Dowding afirma: “Often it is rather difficult to see precisely how they differ in their attempts to cross the divide (despite their critical comments about others’ attempts). In many cases the major differences seem to be in terminology rather than substance; the rhetoric of their arguments differ more than the analytics” (Dowding 2008a, 27).

Coincidimos con el mismo autor en que una de las propuestas³⁴ más sólidas y completas para resolver dicha cuestión es la que presenta Bourdieu. De forma extremadamente concisa podríamos decir que Bourdieu, además de afirmar que los agentes producen, reproducen y transforman las estructuras sociales a través de sus prácticas, propone el concepto de *habitus* que consiste en las estructuras que el agente incorpora de su interacción con el exterior. En palabras de Bourdieu el *habitus* sería un “système socialement constitué de dispositions structurées et structurantes qui est acquis par la pratique et constamment orienté vers des fonctions pratiques”, una propuesta que responde a “l’intention d’échapper à la fois à la philosophie du sujet, mais sans sacrifier l’agent, et à la philosophie de la structure, mais sans renoncer à prendre en compte les effets qu’elle exerce sur l’agent et à travers lui” (Bourdieu y Wacquant 1992, 97). Bourdieu expone detalladamente las cualidades que tiene este producto social³⁵ formado por estructuras incorporadas para que sea generador de prácticas, es decir, para que afecte profundamente a la conducta de los actores, que a su vez generan las estructuras sociales, estableciéndose una relación dialéctica entre “las estructuras objetivas” (exteriores al individuo) y las “estructuras incorporadas” (el *habitus*). De este

34 Wight también nos ofrece un modelo propio que consiste en una *agency* tripartita. Las tres partes que forman esta *agency* serían: La primera el “*freedom of subjectivity*”. La segunda “*refers to the way in which agency 1 becomes an agent of something and this something refers to the socio-cultural system into which persons are born and develop. In a sense agency 2 precedes agency 1. However, although ‘our’ persons are born into a socio-cultural system, they are not agents of all parts of it. Thus, they become agents of the collectives and groups with which they identify*”. Mientras que la tercera “*refers to those ‘positioned-practice places’ which agents 1 inhabit. Agency 3 refers to the social actor.*” (Wight 2006, 213). Aunque quizás podría ser una aproximación más acorde con el ámbito de las Relaciones Internacionales que la ofrecida por Bourdieu, es una propuesta con menos profundidad y mucho menos detallada que la del autor francés y su aplicabilidad no es evidente. Por otra parte, estando Wight de acuerdo con Bourdieu en la incorporación de estructuras en el agente, parece que podríamos continuar en la situación que planteaba Dowding sobre esta cuestión en la que “the major differences seem to be in terminology rather than substance”.

35 Veremos alguna de sus características posteriormente, pero no desarrollamos esta cuestión en profundidad porque, aunque nos parece útil conocerla como una propuesta de referencia sobre las propiedades ontológicas de los agentes, su desarrollo detallado nos aleja del foco de nuestra propuesta teórica como veremos a continuación. Para profundizar en la propuesta de Bourdieu ver también: Accardo (1997, 1983), Bourdieu e Inda (2001), Bourdieu (1979, 1980, 1994).

modo, según el autor podemos considerar que estamos condicionados socialmente, pero no determinados (como se le reprocha que se podría deducir de su teoría) dado que acepta la existencia de un sujeto con un cierto margen de maniobra. Sin embargo este sujeto sólo puede ser observado a través del *habitus* o en la práctica (Bourdieu y Inchausti 2001; Dowding 2008a).

Otra característica de los agentes, presente en las distintas corrientes teóricas anteriores, es que son individuos, seres humanos de carne y hueso, y como mucho, en la mayor parte de las corrientes, se acepta la posibilidad de que los agentes sean también grupos de individuos concretos³⁶. Pero en ningún caso pueden ser considerados agentes las organizaciones o las instituciones³⁷. Uno de los motivos nos lo recuerda Gayatri Chakravorty Spivak: “The idea of agency comes from the principle of accountable reason, that one acts with responsibility, that one has to assume the possibility of intention, one has to assume even the freedom of subjectivity in order to be responsible. That's where agency is located” (Spivak 1996, 294). Como afirma la autora, para que el concepto de agente tenga sentido tiene que tener “*possibility of intention*” lo que implica la necesidad de tener “*freedom of subjectivity*”. Como veíamos en Dowding, incluso las corrientes más estructuralistas se encuentran con la necesidad de reconocer de alguna forma las “*reasons for action*”, y como argumenta Wight (2006) el *freedom of subjectivity* o las *reasons for action*, implican que los agentes sólo pueden ser personas humanas.

Este autor nos aporta otros argumentos sobre la imposibilidad de que organizaciones o las instituciones puedan ser consideradas agentes³⁸. Según Wight un reducido grupo de individuos podría ser considerado como si fuera un agente en estudios concretos. Sin

36 Encontramos un ejemplo en Robert Gilpin (1981) quien señala que solo los individuos y alianzas de estos pueden ser actores, y se refiere a estos grupos como “coaliciones” de individuos. Sin embargo, su concepto de “coalicción” se basa en la propuesta de Anthony Downs, que define el concepto de la siguiente forma: “In our theory, all large organizations are not teams, but coalitions. A team is a group of persons working together who have identical goals. A coalition is a group of persons working together who have some but not all goals in common” (Downs 1967, 76). Desde nuestra perspectiva, el concepto de grupos de personas se acerca más a la definición de “teams” de Downs que a la de “coalitions”. Primero, porque los grupos no pueden ser “organizaciones” (al menos no como las define Wight más adelante). Segundo, porque entendemos que, sobre el objeto analizado o el tema en cuestión, los individuos de los grupos, para ser tratados como actores, deben tener los mismos objetivos.

37 Nos referimos al Estado, las corporaciones, las iglesias, partidos políticos, organismos internacionales, etc. Los conceptos organización e institución son presentados más ampliamente en: “Entidades duales (recurso y estructura): las organizaciones”

38 Igualmente desde la Sociología del Poder se han aportado sólidos argumentos en esta dirección. Encontramos las explicaciones más destacadas en Izquierdo Brichs (2008), Kemou-Lampridi (2011), e Izquierdo Brichs y Etherington (2017). A pesar de ello queremos desarrollar los argumentos aportados por Wight por ser complementarios a los presentados hasta el momento desde la Sociología del Poder, y por ser más adecuados al nivel ontológico de la propuesta que estamos presentando.

embargo, lo que él denomina organizaciones que consisten en grandes grupos de personas organizadas a través de estructuras de distintos tipos, no pueden ser en ningún caso consideradas actores. Wight afirma que no se puede aceptar que se considere que estas organizaciones (entre las que incluye, por ejemplo, las universidades, los ejércitos, los gobiernos, las empresas multinacionales, etc.) son capaces de razonar y de tener intenciones. Es más, los individuos que forman parte de estas organizaciones pueden verse incentivados a competir entre ellos³⁹ en vez de actuar al unísono como si fueran una sola unidad o de crear un supuesto “interés común”, y en muchas ocasiones actúan directamente en contra de los objetivos declarados de la propia organización: por un lado, Wight argumenta que la organización (o institución) no sólo tiene una estructura con unas normas, costumbres, roles, etc. sino también lo que él denomina *habitus* o cultura organizacional, que en ocasiones es contraria a los objetivos de la propia organización⁴⁰. Por otro, argumenta, de forma más concluyente, que la propia existencia de estructuras en las organizaciones, con roles determinados, otorga posiciones y por lo tanto intereses diferentes, algunos enfrentados o incompatibles, a los distintos individuos que forman la organización, y advierte: “Unless we are prepared to treat these individuals as determined by the structural configurations they inhabit, we must view the locus of intention as residing in the individuals or social group, not the organisation” (Wight 2006, 205).

Evidentemente, esta reflexión se aplica también y especialmente al Estado, que no deja de ser una institución que engloba, entre otros, a numerosas organizaciones. De esta forma, coincidimos plenamente con las argumentaciones que se han dado hasta el momento desde la Sociología del Poder, en las que se afirma que el Estado no puede ser considerado un agente⁴¹.

Hasta la actualidad, desde la Sociología del Poder, con la voluntad de ofrecer útiles teóricos para un análisis macrosociológico, el concepto de agente se ha equiparado al de actor

39 En realidad, como veremos posteriormente, desde la Sociología del Poder se argumenta que no solo *pueden competir* sino que, si la corporación sobrepasa un tamaño determinado, *deberán competir* para mantener su posición.

40 Lo ilustra claramente con el siguiente ejemplo: “The British Metropolitan Police Force, for example, has the aim of ensuring justice is served. In order to help achieve this end it also has a set of regulations relating to behavioural patterns concerning racist behaviour. The MacPherson report, however, shows how the culture of the Metropolitan Police was racist even though the organisation expressly forbids such behaviour” (Wight 2006, 204).

41 Para un amplio abordaje de esta cuestión desde la Sociología del Poder ver Lampridi (2011), Izquierdo (2008), e Izquierdo y Etherington (2017).

(Lampridi 2011, 25). Sin embargo, quisiéramos remarcar las ventajas que nos ofrece introducir el concepto de *agente* como una entidad distinta (en realidad, previa) al concepto *actor*.

Introducir el concepto agente nos permite basar nuestra propuesta teórica en los puntos de consenso que a grandes rasgos existen en las Ciencias Sociales sobre la cuestión, y que hemos visto anteriormente, acercándonos asimismo a su lenguaje y conceptos. Como nos recuerda Bourdieu, al hacer referencia a los individuos de los sistemas estudiados, “la science [sociale] les construit comme des agents, et non comme des individus biologiques, des acteurs ou des sujets” (Bourdieu y Wacquant 1992, 83).

La aproximación al cuerpo teórico de la Sociología (y otras ramas de las Ciencias Sociales) y el uso de sus conceptos nos facilita el diálogo con propuestas de este ámbito. Esto, por un lado, nos permite establecer debates sobre cuestiones concretas con algunas de sus propuestas, enriqueciendo la propia Sociología del Poder y facilitando el desarrollo de nuevos útiles teóricos específicos en su seno. Mientras que por otro, debería facilitar la participación de la Sociología del Poder en los grandes debates académicos, mejorando su impacto e incidencia en el ámbito de las Ciencias Sociales.

Es cierto que el planteamiento actual de la Sociología del Poder, como herramienta de análisis macrosociológico, deja poco espacio al uso del concepto agente, tal como es presentado a continuación, en la realización de estudios empíricos, teniendo esencialmente una función a nivel teórico. Por este motivo el desarrollo de este concepto en este estudio ha sido limitado. Aun así, entendemos que su inclusión es necesaria para la explicación teórica. La inclusión del concepto agente, con sus propias características ontológicas, nos permite explicar los mecanismos que se establecen, y cómo interactúan los principales conceptos de nuestra propuesta ontológica.

Esta construcción teórica propia de las Ciencias Sociales nos permite aclarar la naturaleza del *actor* de la Sociología del Poder, y escapar a las posibles críticas que podrían provenir desde estas disciplinas por percibirlo como un elemento “ahistórico”⁴², y al que se le atribuye un “rational choice” sin haber superado el amplio debate que encontramos en las Ciencias Sociales sobre la existencia de este concepto. Entendemos que la inclusión del

42 Es decir, que el actor, tiene las mismas características y actúa de la misma forma independientemente de su lugar de origen, de su posición social y de la época en la que le haya tocado vivir.

habitus hace que los agentes, y con ello los actores, no puedan ser considerados un ente ahistórico dado que el *habitus* está constituido por la posición social y el lugar concreto de su momento histórico⁴³. Igualmente, la existencia de este *habitus* nos permite abordar desde otra perspectiva la cuestión del “rational choice” de los actores, como veremos más adelante.

Asimismo, entendemos que la inclusión del concepto agente puede ser una base sólida para futuros desarrollos metodológicos, o de nuevas propuestas teóricas, basados en la ontología de la Sociología del Poder y que centren su análisis en ámbitos en los que la inclusión de los agentes sea necesario, como podría ser el análisis de los movimientos sociales u otras expresiones de poder lineal⁴⁴, o el estudio de la constitución de la población como recurso de poder en un sistema específico, etc.

Por todo lo anterior, proponemos introducir en el marco teórico el concepto de agente, diferenciándolo del de actor. De esta forma, los agentes serían los individuos biológicos (seres humanos) que interactúan socialmente, o en palabras de Wight “a ‘social person’, someone, that is, who has a set of socially derived powers, properties and liabilities, which make up a ‘social identity’ and allow them to ‘do’ certain things, but also place barriers to them ‘doing’ other things” (Wight 2006, 211). Lo que nos lleva a compartir también la afirmación de este autor, una vez ha desarrollado su concepto de agente: “On this reading, then, everyone is always an agent, but not all agents are equally placed” (Wight 2006, 213).

Así, entendemos a los agentes como las personas (individuos) que forman parte del sistema que se quiera analizar, o que establezcan relaciones o prácticas respecto al objeto de estudio. Ello permite distinguirlos de la población en general, que no está relacionada con la cuestión analizada o no forma parte del sistema estudiado. Igualmente nos distingue a estos individuos concretos del resto de elementos y variables, aunque ellos mismos puedan tener funciones distintas en el sistema. Según estas funciones distinguimos distintos tipos de agentes: los agentes que constituyen un recurso de poder en el sistema analizado los consideraremos agente-recurso, mientras que aquellos agentes que controlan suficientes recursos de poder como para tener una incidencia significativa en el sistema estudiado, los

43 Ello hace que con cambios históricos bruscos el *habitus* de los agentes pueda quedar desfasado: El *habitus* de Bourdieu tiene una durabilidad o una inercia que él denomina *histéresis*, lo que produce que los agentes lleven con ellos unas disposiciones del mundo en que se han socializado aunque estas hayan quedado desfasadas por cambios bruscos. Bourdieu pone el ejemplo del Quijote, que se considera caballero en un mundo en el que la caballería ya ha perdido su sentido (Bourdieu 1980).

44 Ver en “Corolario y Metodología”.

consideraremos agente-actor. Ello nos lleva al propio concepto de actor propuesto desde la Sociología del Poder (y que asumimos como propio) que define como:

“those individuals who have the capacity to interfere in the power relations. Thus, all individuals who in a relatively conscious pursuing of their interests, whether in latent or manifesting mode, accomplish to alter or influence power relations are qualified as actors. Our definition implies some indispensable elements: it is applicable only to human beings, whose action is characterised by a certain degree of consciousness and intentionality and has as outcome the modification of power relations” (Lampridi 2011, 32).

Es una definición operativa y práctica que, respondiendo a la voluntad de ofrecer útiles teóricos que nos permitan el estudio empírico de las relaciones de poder en grandes sistemas sociales, nos facilita los análisis dado que reduce el número de actores a aquellos que sean relevantes en el sistema estudiado.

A su vez, los (agentes-)actores los dividimos en dos categorías, siguiendo la clasificación habitual de la Sociología del Poder. De un lado tenemos a los agentes que, gracias a su propia movilización (ya sea individual o colectivamente), son capaces de establecer relaciones de poder relevantes (nos referiremos a los actores-población), mientras que de otro lado encontramos a los actores que forman parte de las élites, y que su posición implica el control de una cantidad suficiente de recursos de poder como para ser relevantes en el sistema⁴⁵.

Esta aproximación de actor, como el agente que tiene un poder suficientemente grande para ser relevante en la cuestión analizada, nos acerca a los “powerful agents” (o simplemente *the powerful*) de Steven Lukes, sobretodo cuando nos referimos al actor-élite. Para este autor, “the powerful agents” son aquellos agentes con capacidad de incidencia sobre la cuestión que se quiere estudiar de un sistema concreto, y que por ello tienen responsabilidad tanto moral como política de sus actos, o de su inacción, respecto dicha cuestión. Así para este autor, “the powerful agents” son un elemento central en el análisis de los sistemas sociales (Lukes 2007; Hayward y Lukes 2008; Lukes y Haglund 2005). Lo mismo sucede con los actores⁴⁶ en la

45 Estos distintos tipos de actores son desarrollados más ampliamente en el capítulo siguiente.

46 Actores nos parece un nombre más adecuado que “powerful agents” o “the powerful”. Primero porque para el lector, cuando se está hablando constantemente de poder, hace más agradable la lectura el término actor, que el término “agente poderoso”. Segundo porque, como veremos, aunque los actores no dejan de ser agentes, para los estudios empíricos su posición les otorga algunas cualidades distintas a estos últimos. Además, el concepto “powerful agents” es próximo al actor-élite, pero se distancia más del actor-población. Por último, pese a que en Relaciones Internacionales en ocasiones se utilizan como sinónimos, agente tiene una connotación más de transmisor o reproductor de prácticas y de las estructuras, mientras que un actor, que actúa, se le supone más autonomía y capacidad de incidencia.

Sociología del Poder, al estar interesados en las relaciones de poder que afectan a los grandes sistemas sociales, los actores son un elemento clave para sus análisis.

Volviendo a la definición de actor ofrecida por Athina Lampridi, queríamos remarcar que hemos escogido esta definición entre las diferentes ofrecidas desde la Sociología del Poder por ser la que modula más la intencionalidad y la conciencia de los actores. Siguiendo las aportaciones de Bourdieu en su intento de construir el puente entre las estructuras y el agente a través del *habitus*, coincidimos con los matices aportados por Lampridi y que nos llevan a abordar las cuestiones de la intencionalidad de los actores o el “rational choice”.

La formulación del *habitus* permite a Bourdieu escapar del determinismo a la vez que es crítico con el “rational choice”. El *habitus* no sólo es un producto social, sino también un

“productor social, que podría definirse como ‘un operador de cálculo inconsciente que nos permite orientarnos correctamente en el espacio social sin la necesidad de reflexión’. [...] El habitus es también concebido como un sistema de competencias sociales que implica doblemente, en tanto que competencia, de un lado una capacidad práctica de acción y de otro un reconocimiento social para ejercerla; y que es lo que va a procurar al agente en las estrategias que lleva a cabo en el juego de los diversos campos sociales una racionalidad implícita en sus respuestas espontáneas a las demandas y censuras del espacio en que se mueve” (Bourdieu y Inda 2001, 26-27).

Ello afecta directamente a la idea de intencionalidad, o al “rational choice”, como nos explica Didier Bigo:

“Bourdieu has shown the strong limitations of any economistic version of rationality (whether neo-liberal, Weberian or Marxist) and has insisted on an extended understanding of rationality or more precisely, on an understanding of plural rationalities and reasons that are ‘practical reasons.’ For him, social action has nothing to do with rational choice, except perhaps in very specific crisis situations where the routines of everyday life and the practical sense of habitus cease to operate. Social action emerges from immanent practices. [...] Practice is immanent; social action is not determined by a rational choice. A tennis player who suddenly ‘decides’ to rush the net, has, in practice, nothing in common with the reconstruction of the play by the coach or the TV commentator after the game. The reconstruction might make sense but is not the reason” (Bigo 2011, 227-28).

En Akram, Emerson y Marsh (2015) encontramos otro argumento externo a Bourdieu sobre la necesidad de poner límites al “rational choice” o a la intencionalidad de los agentes: si entendemos que el poder también incorpora un sentido positivo, es decir, que no sólo lo entendemos como un factor represor sino también como productor, “agency cannot be reduced to questions of intentionality. [...] Such a position fails to take into consideration the

generative, positive, dimension of power” (Akram, Emerson, y Marsh 2015, 349). De otro modo no se podría explicar la influencia de este poder “positivo” o “productor” en los agentes.

Por otro lado, pese a que Bourdieu se muestra muy crítico con el concepto de “rational choice”, nos ofrece una explicación alternativa de la aparente racionalidad (percibida desde el propio contexto de los agentes) en las conductas y las prácticas, basándose en el *habitus* en tanto que “productor social”.

Evitando caer en el error de atribuir reglas o razones *a posteriori* que den sentido a las estrategias escogidas por los agentes⁴⁷, Bourdieu pide incorporar en la teoría el “principio real de las estrategias”, en su caso, “le sens pratique, ou, si l’on préfère, ce que les sportifs appellent le sens du jeu, comme maîtrise pratique de la logique ou de la nécessité immanente d’un jeu qui s’acquiert par l’expérience du jeu et qui fonctionne en deçà de la conscience et du discours” (Bourdieu 1987, 77).

En realidad, el *habitus*, como resultante de la socialización, es el reflejo del mundo social en el que se ubica el agente, y por ello está estrechamente adaptado para responder de forma inmediata a las situaciones que éste debe hacer frente, sin necesidad de reflexión consciente, lo que le posiciona en tanto que productor social como principio del “sens pratique” o “sens du jeu” de los agentes.

Volviendo al ejemplo de la tenista que veíamos en Bigo (2011), ésta puede tomar estrategias durante el juego de forma consciente o inconsciente, pero la mayor parte de ellas son automatizadas no sólo en su desarrollo, sino incluso en su elección en tanto que estrategia, y no por ello son menos efectivas. De la misma forma, el *habitus* aporta al agente una respuesta automatizada en forma de estrategias para hacer frente (y adaptadas) a los retos del mundo social en el que se encuentra. Así, Bourdieu explica como los agentes habitualmente no hacen conscientemente cálculos basados en criterios racionales al escoger sus estrategias.

No obstante, teniendo en cuenta que estas respuestas ofrecidas por el *habitus* están adaptadas al contexto social del agente, y buscan la eficiencia de sus actos o sus prácticas en términos de mejorar su posición o su capital (recursos de poder), visto desde el mismo

47 Hecho que considera reprochable, expresando “on s’expose à tomber dans un des paralogismes les plus funestes en sciences humaines, celui qui consiste à donner, selon le vieux mot de Marx, ‘les choses de la logique pour la logique des choses’” (Bourdieu 1987, 77).

contexto social en el que sus prácticas tienen sentido⁴⁸ parece que el agente tuviera “rational choise”. Por ello, aunque deberíamos considerar que habitualmente los agentes no toman sus decisiones a través de un proceso que se pueda considerar “rational choice”, desde su contexto social se percibe que actúan *como si* tuvieran “rational choise”.

Además, para Bourdieu el *habitus* no es el único componente del agente que puede guiar sus acciones. En realidad, como hemos visto, Bourdieu siempre ha negado que su propuesta sea determinista, y afirma la existencia de un sujeto, aunque sólo se le pueda estudiar a través del *habitus* o en la práctica. Es decir que acepta la existencia de alguna forma de conciencia y de capacidad de reflexión en los agentes. Así, aunque el *habitus* produzca prácticas e incluso sea capaz de elegir estrategias, Bourdieu defiende que ello no es completamente automático, por la presencia de una conciencia “parcial, lagunosa, discontinua” (Bourdieu y Inda 2001, 28). De hecho, como nos recuerdan también Akram, Emerson y Marsh “Bourdieu does not reject reflexivity in agency, rather he acknowledges the difficulty of reflexivity” (2015, 353).

De esta forma podemos encontrar ocasionalmente que las estrategias de los agentes sean tomadas de manera reflexiva, notablemente, y como veíamos en Bigo, “in very specific crisis situations where the routines of everyday life and the practical sense of habitus cease to operate” (Bigo 2011, 227-28). Entendemos que ello incluye dos situaciones destacadas en las que el *habitus* no pueda hacer frente de forma automatizada a los retos que debe encarar el agente: en un caso, cuando el agente se encuentra teniendo que afrontar situaciones nuevas en un contexto que no es el suyo, y al cual el *habitus* no está “adaptado”. Y en el otro caso, cuando los agentes, aun estando en su contexto social, deben hacer frente a situaciones percibidas como críticas o de crisis para ellos mismos (tomando aquí crisis en el sentido de situación de ruptura de la continuidad, cuyo desenlace puede implicar importantes consecuencias). Esta segunda opción puede que, para algunos de nuestros actores-élites sometidos a un contexto de exigente competición permanente, no sea tan ocasional, más si tenemos en cuenta nuestro enfoque macrosociológico en el que pueden ser especialmente significativas las decisiones sobre la gestión de los recursos de poder en situaciones de cambio. Por ello, a este nivel, ciertamente muchas de las elecciones de estrategias serán

48 Vemos, como ejemplo, que rituales, discursos o estrategias destinadas a la acumulación de algunos tipos de poder simbólicos pueden no tener ningún sentido en contextos sociales ajenos, pero tener una enorme eficacia en el contexto en el que se realiza.

espontáneas y sin reflexión previa, pero un número considerable de decisiones importantes serán tomadas después de unas profundas reflexiones y análisis detallados sobre la cuestión. Esta última situación puede reabrir un espacio para un cierto “rational choice”.

En suma, podemos afirmar que, aunque Bourdieu nos muestra como no podemos considerar que habitualmente los agentes actúen según un “rational choice”, sí que podemos considerar que los agentes, si no actúan con “rational choice”, sí que lo hacen *como si* tuvieran “rational choice” en la gestión de sus distintos tipos de capital, es decir, de sus recursos de poder.

En último caso, como veremos más adelante en el caso de los actores-élites, si el actor no es eficaz en su toma de decisiones perderá su posición en tanto que actor, y por eso tenderá a actuar *como si* tuviera “rational choice”, o no será actor. Dicho de otro modo, aunque la elección de estrategias pueda ser espontánea a través del *habitus*, si este *habitus* y su “racionalidad implícita” es eficaz para tomar decisiones en el contexto en el que se encuentra el actor, este actor actuará *como si* tuviera “rational choice” en estas decisiones. Pero si su *habitus* no está adaptado al contexto y a la situación, o invierte tiempo en un proceso de reflexión y de evaluación de las distintas opciones (es decir, actúa con “rational choice”), o dejará de ser actor a causa de la pérdida de posición que comportarán sus errores (ver capítulo siguiente). Ello implica que cabe esperar que los actores(-élites), dentro de nuestros niveles macrosociológicos de análisis, actúen, como mínimo, *como si* tuvieran “rational choice”.

Finalmente, y alejándonos de la ontología para entrar en ámbitos más propios de la metodología, desde la Sociología del Poder compartimos, con Wight y varios teóricos de la acción social, que a los grupos de individuos que establezcan una alianza con objetivos comunes pueden ser considerados actores cuando la dinámica interna del grupo no sea relevante en el nivel de análisis del estudio. Es decir, cuando el grupo sea lo suficientemente pequeño y cohesionado como para que las posibles diferencias entre los miembros de la alianza no interfieran en el análisis. Si por el contrario estas diferencias son relevantes en el sistema estudiado, o si se quiere comprender las causas que llevan a la toma de decisiones del grupo, entonces deberemos considerar actores únicamente a los individuos y no al grupo.

Asimismo, para hacer viables los estudios empíricos de los grandes sistemas sociales, podemos hacer procesos de simplificación de las instituciones u organizaciones (Estados, corporaciones, iglesias, etc.), que no tengan un peso determinante en el objeto estudiado y que

queramos referirnos a ellos en términos meramente descriptivos, sin voluntad de entender las causas de sus “acciones”. En este caso, sin considerarlos actores, como resultado de esta simplificación podemos considerarlos sujetos de un predicado, es decir, entidades a las que podemos asignarles un verbo, *como si* actuaran. Sin embargo, y de forma general, como afirman Izquierdo y Kemou, “[c]uando nos referimos al Estado, la corporación, la iglesia, el partido y otras instituciones, debemos tener en cuenta que en realidad nos referimos a las élites que controlan estas instituciones. Y cuando hablamos de la población como actor, a lo que aludimos es a una alianza de individuos con objetivos comunes” (Izquierdo y Kemou 2009, 23).

1.2 Poder y recursos de poder

El poder es un concepto central de las Ciencias Sociales y por eso ha sido ampliamente estudiado y debatido⁴⁹. Aun así el debate sigue abierto, y no parece que se vaya a cerrar de forma inminente. En realidad, Lukes entiende que el poder, en el ámbito social⁵⁰, es un concepto esencialmente controvertido (*contested*), mientras que Haugaard (2010) sostiene que poder no se refiere a un único elemento simple, o no tiene un solo significado: “Power is not a singular entity, but a collection of elements” (2015, 293), “power covers a cluster of concepts and phenomena” (2012, 34).

Afirmando que el poder es un concepto esencialmente controvertido⁵¹ nos referimos no sólo a que genera un gran debate entre posiciones enfrentadas, sino que el acuerdo sobre cómo debe entenderse el poder (en el ámbito social) puede que no sea posible entre personas con puntos de vista políticos distintos, dado que el concepto de poder en sí forma parte de este debate político, como nos explica Lukes:

49 Entre la multitud de obras que abordan ampliamente la cuestión del poder y la evolución del concepto en las Ciencias Sociales, destacamos Lukes (2007), Haugaard (1997, 2002), Clegg (1975, 1989), Clegg y Haugaard (2009). Igualmente encontramos Wrong (1979), Dyrberg (1997), Scott (1994, 2001), Dowding (1996, 2011), Morriss (2002) (este último centrado en el *poder para*).

50 Lukes defiende un único concepto de poder muy general (no circunscrito a las Ciencias Sociales) que él define como: “tener la capacidad de hacer cualquier cambio, de admitirlo o de resistirse a él” (Lukes 2007, 76). Según el autor, es su aplicación en el ámbito social lo que lo convierte en controvertido.

51 El término es presentado por Gallie (1956). Connolly (1983) y Gray (1977, 1983) coinciden con Lukes en calificar el poder como un concepto controvertido (*contested*).

“When we try to understand power, how we think about it relates in a number of ways to what we are trying to understand. Our aim is to represent it in a way that is suited for description and explanation. But our conception of it may result from and be shaped by what we are trying to describe and explain. It may also affect and shape it: how we think of power may serve to reproduce and reinforce power structures and relations, or alternatively it may challenge and subvert them. It may contribute to their continued functioning, or it may unmask their principles of operation, whose effectiveness is increased by their being hidden from view. To the extent that this is so, conceptual and methodological questions are inescapably political and so what ‘power’ means is ‘essentially contested’, in the sense that reasonable people, who disagree morally and politically, may agree about the facts but disagree about where power lies” (Lukes 2005, 62-63).

Añade, que no es posible sostener un concepto no controvertido de poder “because of its links with no less contested notions of freedom, authenticity, autonomy and real interests” (Lukes 2005, 108).

Por ello, en esta propuesta partiremos de un concepto de poder amplio (como reclama el propio Lukes); operativo, es decir, simple y útil para la realización de estudios empíricos de sistemas macrosociológicos; adecuado a la propuesta teórica de la Sociología del Poder; y que nos facilite desvelar los mecanismos existentes y fenómenos relacionados con las dinámicas del poder, así como los motivos reales de las acciones concretas de los actores. Para ello nos basamos en destacados autores como el propio Lukes, Bourdieu, Haugaard, Morgenthau, etc. y sobre el cuerpo teórico, desarrollado hasta la actualidad, de la Sociología del Poder.

Por otra parte, y volviendo al principio, hemos visto que el poder no puede ser comprendido sólo como una entidad singular, sino como una “colección de elementos”. En efecto, vemos como el concepto de poder en las Ciencias Sociales ha ido evolucionado en muchas ocasiones gracias a la incorporación de nuevos elementos para superar sus limitaciones anteriores, y algunas veces, los debates que lo afectaban se han resuelto a través de una nueva propuesta que incluyera las distintas posiciones opuestas. Vemos, por ejemplo, como el poder posesión que provenía de la tradición hobbesiana⁵² difiere del poder relación webberiano⁵³, y ambos son incluidos en el concepto de poder que propone Morgenthau (Izquierdo Brichs 2008, 24), resolviendo con ello dicha división.

Más recientemente encontramos dos corrientes distintas en la comprensión y análisis

52 Recordamos que Hobbes define “The POWER of a Man, (to take it Universally,) is his present means, to obtain some future apparent Good.” (Hobbes 2009 [1651] p.122)

53 Por su lado Weber afirma: “Power (*Macht*) is the probability that one actor within a social relationship will be in a position to carry out his own will despite resistance, regardless of the basis on which this probability rest” (Weber 1978, 53).

del poder por parte de los científicos sociales: “one of power as domination, largely characterized as power over, and the other of power as empowerment, frequently theorized as power to” (Haugaard 2012, 33). Entre los primeros destacan Weber (1978), Dahl (1961), Bachrach and Baratz (1962), Mann (1986), Hayward (2000), and Lukes⁵⁴ (2005), y entre los autores que teorizan el “poder para” destacan Parsons (1963), Arendt (1970), Barnes (1988), y Morriss (2002). Sin embargo, como expresa Lampridi: “[p]ower to and power over gave birth to another approach of the concept [...] which tried to combine these two different perceptions. This view is adopted by Foucault (1980, 1982), Giddens (1984), Clegg (1989) and Haugaard (2003), each one adopting his own analysis over the concept of power” (Lampridi 2011, 17). En el caso de Haugaard defiende que el hecho de entender el poder también como positivo o productivo, y no sólo de forma restrictiva, abre la puerta a relaciones de poder que no sean de suma cero, sino que sean beneficiosas para los distintos actores implicados. Ello le permite reformular las “dimensiones” de Lukes que veremos a continuación, para entenderlas a la vez como “poder sobre” y “poder para” (Haugaard 2012).

Desde de la Sociología del Poder, ambas formas de poder nos parecen necesarias para explicar la realidad social. Pero desde nuestra perspectiva macrosociológica, y a grandes rasgos, como veremos posteriormente los actores-élites usan mayoritariamente el “poder sobre” y, aunque pueden cooperar entre ellos estableciendo alianzas, la dinámica general será que sus relaciones de poder tengan tendencia a ser de suma cero, mientras que los actores-población intentarán usar principalmente el “poder para”, y tendrán más facilidad de establecer relaciones de poder de suma positiva.

La “colección de elementos” que forman parte del poder, como decíamos, va incorporando nuevos componentes, ampliando progresivamente el concepto, para superar sus limitaciones. Varios autores han ido mostrando progresivamente como el poder está compuesto por distintas “caras” o “dimensiones” (terminología que varía en función del autor). Los primeros en ilustrar que una visión estrecha del poder dejaba fuera del análisis aspectos con importantes consecuencias fueron Bachrach y Baratz (1962).

Estos autores argumentan que no es suficiente tener en cuenta lo que se considerará la primera cara del poder, es decir, el hecho de prevalecer sobre el otro en un debate, en un

54 En el caso de Lukes, entiende que el “poder sobre” (power over) es una “subespecie” del “poder para” (power to) (Lukes 2007, 76), sin embargo su trabajo se centra casi en exclusiva al poder como dominación.

conflicto, o en un proceso de *decision-making*. Hay que incorporar también en los estudios empíricos la capacidad de control sobre la agenda (decidir sobre lo que se va a tomar decisiones), o sobre el *nondicision-making*. Dicho de otra manera, es aquella forma de poder que consiste en impedir que se tomen decisiones, que emerja un debate, o que se aborden problemas, sobre temas que a uno le pueden ser perjudiciales. Por ello podemos considerar que consiste en desempoderar a los que de otro modo, defendiendo sus intereses, podrían llevar al espacio público cuestiones que ponen en riesgo la posición del actor o actores que ejercen este tipo de poder, lo que implica también evitar que se aborde un conflicto cuya resolución puede ser perjudicial para dichos actores. Centrados en proceso de *decision-making*, Bachrach y Baratz lo planteaban de la siguiente forma:

“Of course power is exercised when A participates in the making of decisions that affect B. But power is also exercised when A devotes his energies to creating or reinforcing social and political values and institutional practices that limit the scope of the political process to public consideration of only those issues which are comparatively innocuous to A. To the extent that A succeeds in doing this, B is prevented, for all practical purposes, from bringing to the fore any issues that might in their resolution be seriously detrimental to A’s set of preferences?”
(Bachrach y Baratz 1962, 948)

Esta propuesta de Bachrach y Baratz, también representa un tímido avance en ofrecer una visión del poder más amplia incluyendo en el concepto los valores y las normas sociales, y ofreciendo una (demasiado –según Lukes) limitada crítica al conductismo (*behaviorism*) que imperaba en el concepto de poder del momento.

Lukes defiende que hay que ir más allá, y en 1974, propone una tercera cara o (en sus palabras) dimensión del poder. En su propuesta confronta abiertamente la concepción conductista que reina, lo que supone no sólo limitarse a analizar las decisiones que toman los actores, sino analizar también el propio proceso de toma de decisiones. Esto le permite, mediante un análisis sociológico, desvelar su tercera dimensión del poder que consiste en la capacidad de un actor de moldear las preferencias de otros, lo que puede llevar a estos últimos a actuar en favor de dicho actor y contrariamente a sus propios intereses y que lo consideren como un hecho “natural” o sin que ni siquiera sean conscientes de ello.

Es una cara del poder más sutil y a la vez más eficaz que las anteriores, dado que el actor que ostenta este tipo de poder ni siquiera necesita entrar en confrontación con el subordinado. Haugaard sintetiza este proceso de la siguiente forma: “In essence, what is

proposed by Lukes' concept of three-dimensional power (Lukes 1974), and much of Foucault's work on the relationship between power and knowledge (1980), is that here is a direct mapping between the tacit social knowledge that actors use to reproduce social structure and the reproduction of relations of domination" (Haugaard 2012, 42).

Por todo ello, esta tercera dimensión nos acerca a las cuestiones estructurales, porque para su ejercicio los actores operan con elementos concretos de los distintos niveles de las estructuras sociales (como pueden ser las hegemonías ideológicas de Gramsci y los regímenes de verdad de Foucault⁵⁵); y porque a partir del momento en que los agentes subordinados, por medio de este poder, asumen como propio el cambio de sus preferencias -y este cambio perdura una vez ha cesado la actividad del actor-, habremos pasado de una relación de poder, a través de su tercera cara, a una transformación (y posterior reproducción) en los niveles estructurales sociales que acabamos de ver.

Más adelante, Digeser (1992) propone una cuarta cara del poder basándose de forma remarcable en las propuestas realizadas por Foucault. Esta cuarta cara consiste en tener en cuenta las relaciones de poder que afectan a la constitución del propio sujeto. Es una cara más profunda, y desde nuestra perspectiva macrosociológica la entendemos como aún más estructural que la anterior, distante de cualquier posible control por parte de los actores. Por este motivo, aunque esta propuesta puede ser útil para entender algunos fenómenos concretos y que autores como Haugaard la incorporan en su propuesta teórica, queda muy alejada de nuestra propuesta para realizar análisis macrosociológicos, y de hecho, desde la formulación inicial de la Sociología del Poder, las aportaciones de Foucault han sido consideradas más como parte de la estructura, que como una cara del poder en sí.

Así vemos como el concepto de poder ha ido incorporando una notable variedad de elementos. En vista de ello, ya en la presentación de la Sociología del Poder, en Izquierdo (2008), se hacía referencia a la definición operativa de Morgenthau, que de forma simple incorpora un concepto amplio y abierto de poder: "Power may comprise anything that establishes and maintains the control of man over man. Thus power covers all social relationship which serve that end, from physical violence to the most subtle psychological ties by which one mind controls another" (Morgenthau 1993, 11).

55 Estos ámbitos estructurales son desarrollados en el apartado "Estructuras". En "Recursos estructurantes" veremos como se articulan estas estructuras sociales con los agentes y los recursos de poder.

Por nuestro lado, queremos hacer un par de precisiones sobre el concepto de poder que vamos a usar en nuestra propuesta teórica. Sobre el debate abierto en torno de dónde reside el poder⁵⁶, coincidimos con Lukes (2007) y con Dowding (2008a): entendemos que el poder sólo reside en los agentes (y, sobre todo, en los actores⁵⁷) y no en la estructura. La estructura ofrece oportunidades (y constricciones⁵⁸) a los actores, puede reforzar sus recursos de poder (o devaluar los del adversario), ofrecer un contexto favorable, etc., es decir, puede empoderarlos o desempoderarlos, pero quien ostenta el poder y quien actúa son los actores. De hecho, las oportunidades que decíamos que ofrece la estructura a algunos actores concretos muchas veces es el resultado de las distintas dinámicas que crean las relaciones de poder de los agentes y los actores del sistema estudiado. En cualquier caso, aunque entendemos que incorporar la estructura es esencial en el estudio de los sistemas sociales, en esta propuesta teórica el concepto de poder que usaremos puede ser ejercido únicamente por sujetos concretos, es decir por los agentes o los actores.

En realidad, tal y como argumenta Lukes, el poder en el ámbito social tiene que ser entendido como una *capacidad de los agentes*⁵⁹. Concebirlo como una capacidad es otro aspecto a incorporar que ayuda a clarificar el concepto del poder. Recordemos que se refiere al poder en general (no referido sólo al ámbito social) como: “tener poder es tener la capacidad de hacer cualquier cambio, de admitirlo o de resistirse a él. Aunque sea sumamente general, esto tiene varias implicaciones concretas. Implica que el concepto de poder es disposicional. Identifica una capacidad: el poder es una potencialidad, no una realidad. De hecho una potencialidad que quizá no se actualice [no se haga real] nunca” (Lukes 2007, 76, corchetes en el original). Posteriormente volveremos a las otras implicaciones a las que Lukes se refiere, pero en un primer momento queremos remarcar que, ya focalizándose en el poder

56 Una muestra del debate sobre si el poder reside en los agentes, o también en la estructura, lo encontramos en Hayward y Lukes (2008).

57 Recordemos que lo que distingue a los actores de los agentes es que los primeros tienen un peso relevante en el sistema por los recursos de poder que poseen. Pero esto no quiere decir que los agentes no puedan tener ningún recurso de poder, ni que no establezcan relaciones de poder, simplemente que para nuestro análisis su peso es insignificante. En realidad la naturaleza del agente y el actor es la misma, lo que es diferente es su posición en el sistema, y como veremos, si cambiamos la dimensión del sistema estudiado nos podemos encontrar que un actor pase a ser agente, o al revés. Lo que queremos remarcar aquí es que en nuestra propuesta ontológica el poder reside en los agentes (que en ocasiones son actores) y no en la estructura.

58 Como nos presenta Giddens (2007, 169). Esta cuestión la desarrollamos en el apartado “Estructuras”.

59 Como acabamos de explicar, y hemos visto a lo largo de la presentación ontológica, los actores son un subgrupo de agentes. La cualidad de poseer recursos de poder, y de establecer relaciones de poder, es de los agentes (frente a las estructuras), otra cuestión es si la ejercen o no, y qué intensidad tienen en su ejercicio. En función del peso de esta capacidad en relación al sistema analizado, serán o no actores, además de agentes.

en el ámbito social, Lukes subraya que “el poder en relación con la vida social, se refiere a las capacidades de los agentes sociales” (Lukes 2007, 78). De hecho, en su obra del 2005, en la que actualiza y se muestra crítico con algunos aspectos de su publicación del 1974, entre ellos la propia definición del poder, propone “a better definition of power in social life than that offered in PRV [Power: a Radical View] is in terms of agents’ abilities to bring about significant effects, specifically by furthering their own interests or affecting the interests of others, whether positively or negatively” (Lukes 2005, 63). De esta forma, consideraremos el poder como una *capacidad de los agentes*.

Ello nos lleva (volviendo a las implicaciones que Lukes anuncia en su definición más general) a que el poder no puede reducirse únicamente a su ejercicio, lo que llevaría a caer en la “falacia del ejercicio”, ni únicamente a su vehículo, cayendo en la “falacia del vehículo”. La “falacia del ejercicio” consiste en considerar el poder únicamente como las consecuencias de las relaciones de poder. Lukes pone como ejemplo a los politólogos conductistas, refiriéndose a Dahl, Polsby y otros, que equiparan “el poder con el éxito en la toma de decisiones. Ser poderoso es ganar: prevalecer sobre otros en situaciones de conflicto” (Lukes 2007, 77). Mientras que caer en la “falacia del vehículo”⁶⁰ representa equiparar el poder a “todo lo que se pone en funcionamiento cuando el poder se activa. Esta idea ha llevado a sociólogos y analistas militares a equiparar por ejemplo el poder con los recursos de poder, tales como riqueza y el estatus, o las fuerzas militares y las armas” (2007, 77).

Empero, Dowding, en su artículo “Power, Capability and Ableness: The Fallacy of the Vehicle Fallacy” (2008b) remarca que justamente el poder entendido como capacidad⁶¹, permite analizar el poder a través de los recursos de poder, dado que, de hecho, la capacidad debe ser entendida como recurso de poder. Nos aclara que la falacia del vehículo sería analizar los recursos de poder de un actor olvidando que el poder es necesariamente relacional, como afirman Martin (1977) o Bourdieu (2001). Es decir, la falacia no es analizar los recursos de poder al realizar el estudio de un sistema, sino que sería intentar interpretar los recursos de poder en términos absolutos, y no relativos, de un individuo aislado de su contexto⁶². De forma simple, resume: “Power undoubtedly is a resource of actors, but we can

60 Concepto reintroducido en el debate más actual sobre el poder por Morriss (2002), en la nueva introducción de la segunda edición de su obra clásica *Power: A Philosophical Analysis* (1987).

61 “capability” en el original.

62 En el siguiente capítulo (“Corolario y metodología”) se desarrolla ampliamente la cuestión de los recursos de poder relativos, y de la acumulación diferencial de poder, explicando la propia aportación de la Sociología del Poder, sus orígenes, y contrastándola con otras propuestas cercanas.

only analyse that resource in relationship to the resources of other actors” (Dowding 2008b, 255). Ciertamente, no tienen sentido a nivel sociológico intentar interpretar los recursos de poder de un actor en términos absolutos y no relativos al resto de actores, y sin situarlo en su contexto social, teniendo en cuenta el carácter relacional del poder. Pero una vez incorporado el aspecto relacional en el análisis, y analizando los recursos de poder en términos relativos, coincidimos con Dowding en considerar que incorporar en el análisis a los recursos de poder, entendidos como capacidades de los actores para los estudios de sistemas, no es caer en una falacia⁶³, sino que es la mejor forma de realizar los estudios empíricos de los sistemas sociales. En realidad, no hacerlo sería caer en la “falacia del ejercicio”.

Para la realización de estudios empíricos de sistemas sociales, desde la Sociología del Poder nos centramos en el análisis de *las relaciones de poder* y de *los recursos de poder* que controlan los distintos actores, incorporando ambas vertientes del concepto poder. De hecho, las relaciones de poder entre los actores están integradas plenamente en el marco teórico de la Sociología del Poder, y son una parte esencial de sus análisis. Igualmente, como veremos, los recursos de poder no son analizados nunca de forma absoluta, sino relativa. Y coincidiendo con Lukes, Morriss y Dowding consideramos el poder como una capacidad (o *capability*) de los agentes (o actores). En suma, lejos de caer en la supuesta falacia del vehículo, entendemos como Dowding que para realizar estudios empíricos de los sistemas sociales es clave incorporar el análisis de los recursos de poder en tanto que capacidades de los agentes.

De ese modo, a continuación centraremos nuestra explicación en los recursos de poder, primeramente clarificando cómo entendemos dicho concepto desde nuestra propuesta ontológica, y posteriormente desarrollando dos aspectos aún no abordados en el cuerpo teórico actual de la Sociología del Poder: primeramente, incorporamos en este marco teórico el poder simbólico propuesto por Bourdieu, además de contrastar sus propuestas teóricas con las propias respecto a los recursos de poder. Seguidamente presentamos los *recursos de poder estructurantes*, que nos permiten explicar una cuestión esencial sobre la relación entre los actores y las estructuras: cómo, y en qué medida, los actores ejercen su influencia en las estructuras sociales.

63 De hecho cuando Morriss presenta “la falacia del vehículo” (2002, 18-19) especifica que el problema no es analizar los recursos de poder, sino el suponer que los recursos de poder en sí, y de forma aislada, son poder.

1.2.1 Los recursos de poder

Como resultado de las reflexiones anteriores sobre el concepto de poder, entenderemos como *recurso de poder*⁶⁴ todo aquello que sirva a los actores para tener, en un contexto dado, esta capacidad a la que consideramos poder. Parafraseando a Morgenthau, ello incluye desde la posesión de destructivas unidades militares hasta los mecanismos más sutiles de control psicológico o social. Destaca el hecho que debe poder ser utilizado por los actores, es decir, los actores deben tener el control sobre ello, a diferencia de la estructura que es ajena al control de los actores.

Un ejemplo extremo, pero que puede servir para ilustrar esta diferencia entre estructura y recurso de poder, podría ser el de un actor (pongamos político o militar) que sale reforzado a causa de una epidemia de Ébola, ya sea porque esta hunde al gobierno del partido político rival, o porque el caos social consecuente refuerza su posición, o simplemente porque gana prestigio gracias a su gestión eficaz de la epidemia. Lo más probable es que en un estudio empírico tengamos que entender la epidemia como un fenómeno puramente estructural que favorece la posición de este actor, dado que el fenómeno (epidemia de Ébola) está completamente fuera del control de los actores del sistema analizado⁶⁵. Ahora bien, si se descubriera que dicho actor tenía capacidad de (y de hecho ha participado en) iniciar el brote epidémico, influir en su evolución y/o en el caos social que mejora su posición, entonces este mismo fenómeno lo deberíamos entender como un recurso de poder en manos de un actor (en este caso criminal).

Otro ejemplo podría ser un presidente de gobierno que su popularidad se vea desgastada a causa de un brote de delincuencia común y criminalidad. En el caso que los actores del sistema no tuvieran capacidad de influencia sobre este fenómeno, lo

64 En el ámbito de la Sociología del Poder, ver Navarro Muñoz (2015, 74-80) para un análisis más detallado del concepto recurso de poder basado en Rogers (1974), Korpi (1985) y Marfo y Schanz (2009).

65 Dowding, coincidiendo con nuestra visión, afirma: “All sorts of natural disasters such as AIDS, floods or earthquakes might have massive economic and political effects, but they are exogenous to social explanation. In social explanation we explain the fall of governments due to natural disaster not in terms of the agency of disaster itself but rather in terms of the state responses to that disaster: state responses which can be decomposed into the actions of biological human beings” (Dowding 2008a, 22). Es decir, no se puede considerar a los desastres naturales como agentes en sí. Solo pueden ser agentes seres humanos, por lo que, como nos explica a continuación, el fenómeno natural (tanto si tiene un componente social, como si no) son considerados como estructurales.

consideraríamos simplemente una cuestión estructural que beneficia a sus competidores. En cambio, si dicho fenómeno ha sido impulsado y su evolución ha sido controlada por algún actor, ya sea, por ejemplo, a través de la propia policía, los servicios secretos, o el ejército, y le sirve, pongamos el caso, para preparar un golpe de estado, entonces veremos este fenómeno como un recurso de poder en manos de este actor que tiene capacidad para controlarlo. Una opción más frecuente es que el brote de delincuencia común y criminalidad no esté controlado por ningún actor, pero que algunos actores lo aprovechen para mejorar sus posiciones, por ejemplo, mediante el control de los medios de comunicación (o sea, a través de hacer llegar una narración a la población que les beneficie), y/o a través de un discurso securitario⁶⁶. En este caso el brote de criminalidad sería un fenómeno estructural, y el discurso securitario y los medios de comunicación serían recursos de poder.

De esta manera comprobamos como un mismo elemento puede ser recurso o estructura en dos sistemas sociales distintos⁶⁷. En realidad, estos elementos o fenómenos son recurso o estructura en función del papel que juegan en el sistema estudiado, no son recursos o estructura *per se*.

Estos ejemplos también ilustran lo variados que pueden ser los recursos de poder. Como hemos visto en el apartado anterior, necesitamos partir de un concepto amplio de poder para evitar dejar fuera del análisis de los sistemas sociales, partes esenciales para su comprensión, y ello conlleva incorporar una gran variedad de distintos tipos de recursos de poder. Por ello, a la hora de realizar estudios empíricos, hay que tener presente la gran variedad de recursos que pueden usar los actores, para que no se nos pasen por alto mecanismos sutiles, pero importantes para explicar las dinámicas del sistema. Aunque es habitual que los principales actores de un sistema se sustenten sobre un limitado número de recursos en los que se centrará el análisis, estos recursos deben ser identificados cuidadosamente.

Queremos añadir que debemos tener en cuenta dos cuestiones más al analizar los

66 La cuestión del discurso securitario usado como recurso de poder ha sido ampliamente abordado en Navarro (2015).

67 Esto también sucede cuando hacemos distintos niveles de análisis de un mismo sistema. En un análisis macro o mega (por ejemplo el Oriente Medio a nivel regional) es frecuente encontrar que hay unos actores que controlan unos recursos de poder característicos de este nivel, y cuando analizamos un subsistema concreto del anterior (podría tratarse de la región libanesa del Monte Líbano), si en este último no encontramos a los actores a los que nos referíamos anteriormente, lo que antes percibíamos como recurso puede devenir estructura, al no haber en este subsistema actores con posibilidad de ejercer su control sobre ellos.

recursos de poder. La primera: como vimos en el apartado anterior, los recursos de poder sólo tienen sentido como tales en las relaciones de poder, y por este motivo, más que fijarnos en la acumulación de un recurso por parte de un actor, sobre todo nos interesa el diferencial que consigue acumular este actor respecto a los otros, es decir, *la acumulación diferencial*, un concepto que desarrollamos en el próximo capítulo. La segunda: aunque también nos refiramos a recursos de poder materiales, para entender la conducta de los actores basada en estos recursos, tenemos que hacerlo a través de las percepciones y la interpretación que los actores tienen tanto de los recursos en sí como, si se diera el caso, de los resultados de una posible confrontación de dichos recursos con los del oponente.

A grandes rasgos, estos recursos de poder los podemos clasificar, por un lado, entre materiales o inmateriales. Dentro de los inmateriales encontramos los recursos simbólicos que representan un subgrupo dentro de ellos. Por otro lado, y estableciendo un cuadro de doble entrada (ver gráfico), los podemos clasificar entre coyunturales, acumulativos, y estructurantes. Los coyunturales son aquellos recursos de poder que son útiles únicamente en la situación concreta en la que son necesarios. Se refieren al corto plazo, normalmente a relaciones entre grupos pequeños de gente. En consecuencia, en muy pocas ocasiones son relevantes para el análisis macrosociológico, siendo más adecuados para el análisis de sistemas micro⁶⁸. Los recursos de poder acumulativos son aquellos en los cuales su naturaleza permite que se acumulen en cantidades diferentes y que perduren en el tiempo. Al ser acumulativos son los más característicos de los actores, dado que su acumulación en grandes cantidades les permite distinguirse del resto de agentes, es decir, ser actores. Asimismo, son útiles en la competición entre los actores, lo que implica relaciones de poder que perduran durante un cierto tiempo (el que dure la competición), y podemos considerarlos adecuados para el medio plazo. Por todo ello, son muy presentes en los análisis macrosociológicos realizados desde la Sociología del Poder. Los recursos de poder simbólicos y los recursos de poder estructurantes, por no haber sido expuestos aún en la teoría de la Sociología del Poder, serán presentados más ampliamente en los subapartados siguientes.

68 Como vemos en el cuadro, nos referimos, por ejemplo, al hecho de disponer de una información concreta que refuerce nuestra posición en una relación de poder en un momento específico. O disponer de un arma o una herramienta que, en una situación dada, refuerce nuestra posición respecto a otro/s actor/es.

Recursos de poder	Materiales		Inmateriales	
				Poder Simbólico (otorgado por la población subordinada)
Coyunturales (habitualmente irrelevantes para los análisis macrosociológicos)	dinero, una herramienta, una arma	una información concreta	“tener razón” “la verdad”	
Acumulativos	capital, bienes inmobiliarios, unidades militares	conocimiento, tecnología,	legitimidad, prestigio	
Estructurantes (generalmente usados a través de amplias alianzas de actores, para el control de la población, o frente a otra alianza de actores)	medios de comunicación, sistemas educativos, creación organizaciones	ideología, establecimiento de normas e instituciones	iconos o referentes que se emulan, de los que se asumen como propios sus prácticas, sus ideas, etc.	

1.2.2 Recursos de poder, Bourdieu y poder simbólico

Nuestra propuesta de recursos de poder se distancia notablemente de la propuesta de Bourdieu. El autor francés se refiere a los recursos de poder como distintos tipos de capital⁶⁹ en manos de los agentes, y propone un sistema de campos que se interseccionan entre ellos, en los que los agentes compiten para obtener estos distintos tipos de capital. De forma resumida, propone tres tipos fundamentales de capitales (capital cultural, capital económico y capital social) que los agentes intercambian, en los campos donde se desarrolla la competición, por otros tipos de capitales específicos de cada campo. Los agentes usarán sus distintos tipos de capitales (invertirán) actuando para posicionarse mejor en los campos en los que compiten, lo que les otorgará un mayor capital específico del campo. Así un artista actuará usando su conocimiento, sus recursos económicos, y sus contactos para mejorar su posición en el medio de los artistas, es decir, para conseguir más prestigio y reconocimiento

⁶⁹ En ocasiones Bourdieu aclara que con capital se refiere a poder, es decir, a un tipo o especie particular de poder, ver por ejemplo, Bourdieu (1989, 376).

en tanto que artista. Del mismo modo los agentes actúan simultáneamente en los distintos campos en los que se desenvuelven para conseguir distintos tipos de capital.

Sin embargo, para facilitar la realización de análisis macrosociológicos, desde la Sociología del Poder, como hemos visto, prescindiendo de los campos, nos centramos simplemente en los recursos de poder que controlan los actores. Entendemos que la competición es por el poder, es decir, por la acumulación diferencial de poder respecto al resto de actores(-élite), indistintamente del tipo de recurso de poder (o capital) en el que este actor se sustente, o del campo del que este actor provenga. La segmentación de dicha competición por el poder en distintos campos representa añadir una complejidad difícilmente manejable a niveles de análisis macrosociológicos, haciendo nuestra propuesta inoperativa, sin aportar más que una herramienta de análisis muy específica para el proceso de creación del capital simbólico a través de las estructuras particulares de cada campo, algo que queda muy alejado de nuestro nivel de análisis. Por todo esto, desde la Sociología del Poder, para facilitar la realización de estudios empíricos a escala macrosociológica, se simplifica la cuestión de los capitales y los campos de Bourdieu, haciendo únicamente referencia a los recursos de poder que utilizan los actores para su acumulación diferencial de poder⁷⁰.

No obstante, en la propuesta de Bourdieu sobre los *capitales* de los que disponen los agentes, encontramos una aportación que nos es de especial interés: su propuesta del *capital simbólico*. Para Bourdieu, el capital simbólico es la forma que toma cualquiera de los distintos tipos de capital cuando “est perçue à travers des catégories de perception qui en reconnaissent la logique spécifique ou, si vous préférez, qui méconnaissent l'arbitraire de sa possession et de son accumulation” (Bourdieu y Wacquant 1992, 94). Dicho de otro modo, es aquella forma de capital que funciona a través del reconocimiento del subordinado, es decir, por la percepción de este como natural o legítimo. Por eso Bourdieu afirma “on doit savoir le découvrir là où il se donne le moins à voir, là où il est le plus parfaitement méconnu, donc reconnu : le pouvoir

70 En realidad, como veremos posteriormente, simplificamos la competición entre los actores que en la propuesta teórica de Bourdieu se da a dos niveles: en cada uno de los campos específicos, y en el campo del poder, en el que se disputan su posición los actores mejor posicionados de los anteriores campos, intentando mejorar el valor de sus recursos de poder (tipos de capital) respecto al resto. Desde la Sociología del Poder, y avanzándonos a lo que presentamos en el Capítulo 2, los actores (que no los agentes), en tanto que actores, compiten continuamente y con todos los demás actores, indistintamente de si son de su campo o de otro. Ello permite, incluso a niveles de análisis inferiores al macrosociológico, analizar fácilmente distintos tipos de sistemas o subsistemas, independientemente de si en el subsistema estudiado se refiere al ámbito en el que se desarrolla la competición por el control de un tipo de recurso (lo que para Bourdieu representa un campo, por ejemplo el campo religioso, campo económico, intelectual, etc.), o de un subsistema de otro tipo (por ejemplo, territorial) que englobe a varios de los campos propuestos por Bourdieu.

symbolique est en effet ce pouvoir invisible qui ne peut s'exercer qu'avec la complicité de ceux qui ne veulent pas savoir ils le subissent ou même ils exercent" (Bourdieu 1977, 405). De esta forma Bourdieu se refiere al prestigio, al estatus, al reconocimiento social, al honor, etc., que pueden tener los agentes y que pueden devenir recursos de poder importantísimos en algunos contextos.

Como hemos visto, para Bourdieu el capital simbólico no es más que una forma que adquieren los tres tipos de capital fundamentales, ello le permite incluir por ejemplo a los objetos (por ejemplo piezas de arte, o productos lujosos) en formas de capital simbólico que refuerzan el de su poseedor. Inda lo expone de la siguiente forma:

“‘‘ Toda especie de capital (económico, cultural, social) tiende (en diferente grados) a funcionar como capital simbólico (de modo que tal vez valdría más hablar, en rigor, de *efectos simbólicos del capital*) cuando obtiene un reconocimiento explícito o práctico (...). En otras palabras, el capital simbólico (...) no es una especie particular de capital, sino aquello en lo que se convierte cualquier especie de capital cuando no es reconocida en tanto que capital, es decir en tanto que fuerza, poder, o capacidad de explotación (actual o potencial) y, por lo tanto, reconocida como legítima'. El capital simbólico es así el poder de representar y otorgar valor, importancia social, a las formas de capital. Como tal, el capital jurídico se concibe precisamente como un capital simbólico, y el Estado como el monopolio estatal de dicho capital jurídico-simbólico.” (Bourdieu y Inda 2001, 17-18)

No obstante, en los estudios empíricos realizados desde la Sociología del Poder, el interés recae en los recursos de poder de los actores. Por esto nos centraremos en los distintos tipos de capital simbólico que poseen los actores más que en el análisis detallado del proceso de constitución de estos. Por ello nos referiremos a los recursos de poder simbólico como aquellos recursos de poder inmateriales que obtiene un actor a través de algún tipo de reconocimiento por parte del grupo de agentes subordinados que otorga este recurso de poder. Es decir, es un recurso de poder otorgado por los propios subordinados, y que emana o proviene del efecto que tienen algunas estructuras (como los regímenes de verdad, las hegemonías ideológicas, los roles, o los valores de la población) sobre ellos. Como hemos visto, nos referimos al prestigio (que puede tomar distintas formas en distintos contextos), al estatus, al honor (en algunos tipos de sociedades), etc.

1.2.3 Recursos de poder estructurantes

Anteriormente hemos visto que los actores-élites evolucionan en unas estructuras sociales que les limitan y les ofrecen oportunidades, y que en tanto que agentes, estas estructuras les afectan de forma remarcable dado que es en el entorno en el que se socializan y adquieren su experiencia. A pesar de ello, ¿pueden éstos actores ejercer una influencia y cambiar o transformar las estructuras sociales? Y si es así, ¿de qué forma pueden hacerlo y cuáles son sus límites? Entendemos que el desarrollo del concepto de *recurso estructurante* nos permite explicar como se relacionan los actores-élites con la estructura social (no con la estructura propia del régimen de poder, ni con las estructuras materiales⁷¹).

En primer lugar debemos recordar que las estructuras sociales están constituidas por las prácticas de los agentes y no de los actores en tanto que actores. Evidentemente, los actores, en tanto que agentes, también participan en la producción y reproducción de las estructuras, pero sólo en tanto que agentes, lo que en el caso de actores-élites diluye completamente su posible incidencia por su mínimo peso en número⁷². Es decir, siendo los actores-élites una parte minúscula en proporción a los agentes, su influencia a través de sus prácticas es ínfima.

Sin embargo encontramos algunos recursos de poder específicos que permiten a ciertos actores(-élites) influir en las prácticas de los agentes, lo que a su vez les permite influir en las estructuras sociales. Así pues, esta influencia sobre las estructuras es indirecta, por medio de los agentes. Dichos recursos operan en el ámbito de la tercera cara (o dimensión) del poder propuesta por Lukes (2005), es decir, permiten influir en las preferencias de los agentes. La influencia puede ser duradera si los actores-élites, a través de estos recursos, consiguen incorporar dicha influencia en los *habitus* de los agentes. De esta forma, los actores pueden provocar cambios duraderos en las prácticas de los agentes, lo que implica cambiar la

71 Ver siguiente apartado para una explicación de estas distintas estructuras.

72 Como vemos, nos referimos a los actores-élites, aquellos que son relevantes en el sistema por los recursos de poder que acumulan. El caso (infrecuente) de un actor colectivo multitudinario sería una situación completamente distinta (ver capítulo siguiente). En este último caso estamos frente a un importante cambio en las prácticas de un gran número de agentes, pudiéndose producir, por ejemplo, cambios importantes en los valores de la población (Izquierdo y Etherington 2017). Esto, sumado a los cambios en los equilibrios de poder que puede provocar la aparición de estos actores multitudinarios, los cambios estructurales consecuentes pueden ser mayores.

estructura.

Vemos, por ejemplo, el nivel estructural de la hegemonía ideológica o cultural de Gramsci, que explicaremos más ampliamente en el siguiente apartado. Como estructura social que es, sólo puede funcionar por la apropiación o la incorporación que han realizado los agentes de dicha ideología. Si la hegemonía se sostuviera en los actores(-élites), sería un recurso de poder en manos de estos actores, no una estructura. Ciertamente, la ideología en muchas ocasiones es un recurso de poder (estructurante) en manos de los actores, pero una vez se instaura como hegemónica es porque los agentes ya la han incorporado. Así, el recurso deviene estructura a través de los agentes. Una manera de visualizar este hecho sería: si de forma súbita desaparecieran las élites que usan una ideología como recurso de poder, esta ideología desaparecería con ellos, mientras que si su desaparición se produjera una vez esta ideología hubiera devenido una hegemonía cultural o ideológica, entonces la ideología perduraría dado que estaría incorporada en los agentes, y sería necesario un proceso posterior para transformarla o eliminarla.

Por todo lo anterior, consideraremos recursos de poder estructurantes aquellos recursos que tienen la capacidad (y son usados con la voluntad) de influir de forma significativa en las prácticas y, en último término, los *habitus* de los agentes, para transformar a través de ellos las estructuras sociales. Nos referimos a recursos que pueden ir desde la posesión de influyentes medios de comunicación, hasta el control de los temarios en los sistemas educativos, aunque pueden incluirse en ellos distintas formas de producción y difusión cultural e ideológica, o recursos de poder simbólicos⁷³. Pero la identificación de estos recursos no siempre es sencilla. Su eficacia justamente reside en su sutileza, como nos recuerda Lukes, coincidiendo con Bourdieu, dado que los agentes no deben ser conscientes de ello, o deben considerarlo un hecho “natural”. Situándonos a los niveles estructurales de la hegemonía ideológica gramsciana, y los regímenes de verdad foucaulianos (Izquierdo y Etherington 2017), nos referimos con ello al “sentido común” hegemónico, o a la *doxa* de Bourdieu a la que el autor francés considera un conjunto de ideas preconcebidas y un tipo de (des)conocimiento que llevan a una “soumission indiscutée au monde quotidien, [...] lorsqu'elle se réalise dans certaines positions sociales, notamment chez les dominés, elle représente la forme la plus radicale d'acceptation du monde tel qu'il est, la forme la plus

73 Entendemos que, en algunos casos, recursos de poder simbólico pueden llevar a ciertos individuos a ser iconos, o referentes, que se emulan o de los que se asumen como propios su formas, sus valores, etc.

absolue du conformisme. Il n'y a pas d'adhésion à l'ordre établi plus entière et plus complète que cette relation infrapolitique d'évidence doxique qui porte à trouver naturelles des conditions d'existence qui seraient révoltantes pour quelqu'un qui, étant socialisé dans d'autres conditions, ne les saisisrait pas à travers des catégories de perception issues de ce monde” (Bourdieu y Wacquant 1992, 53).

Varios de estos recursos estructurantes son recursos de poder que también se pueden usar directamente para la acumulación diferencial de poder respecto a otros actores. El ejemplo de los medios de comunicación, al que hemos hecho referencia, ilustra bien el caso, pudiendo usarse para la difusión de productos que transmitan un tipo de cultura o de ideología que modifiquen las preferencias de los agentes y con ello sus prácticas, lo que acaba produciendo cambios en la estructura, o simplemente pueden usarse directamente en el enfrentamiento con otros actores para reforzar la propia posición y debilitar la de los otros. Sólo cuando los medios de comunicación son usados en primer modo los consideraremos recursos de poder estructurantes. No obstante, en este caso, será frecuente que un recurso de poder como los medios de comunicación sea usado de ambas formas al mismo tiempo, siempre que se lo permitan las limitaciones (también estructurales) que encuentren los actores en su uso.

Hay que tener en cuenta que el uso de recursos de poder estructurantes para modificar la estructura en beneficio propio es un proceso lento y costoso, que escapa al corto plazo de la competición entre los actores-élites. Por ello es habitual que los actores individuales se centren en la competición del día a día, y que sean amplias alianzas de estos actores las que movilicen recursos estructurantes para reforzar su posición ya sea frente a los propios agentes o frente a otras alianzas de actores, aunque en sistemas especializados (como las democracias occidentales) no es difícil encontrar actores en los que los recursos de poder estructurantes son una de sus principales bazas. Quizás Robert Murdoch podría ser un ejemplo de actor a nivel global en este sentido.

El segundo ejemplo citado, el de los sistemas educativos, nos sirve para visualizar los distintos niveles de profundidad en los que pueden trabajar estos recursos de poder, y los distintos plazos de tiempo que puede suponer su actuación. Ciertamente, como más “profunda” es la estructura a la que se pretende influir, más inaccesible es para los actores y más esfuerzo deben dedicar para su manipulación. Aun así, en este ejemplo, las permanentes

disputas sobre el sistema educativo español y reformas que éste ha sufrido en cada cambio de gobierno, evidencian su importancia. Igualmente lo ilustra el interés que muestran las instituciones religiosas para mantener la máxima influencia en él.

1.3 Estructuras

Como hemos intentado explicar en el apartado “Actores y agentes”⁷⁴, las estructuras sociales no pueden existir ni tienen sentido sin los agentes, que a su vez están profundamente influidos por las estructuras, no sólo por el hecho de que las estructuras limitan y ofrecen oportunidades a los agentes, sino porque les confieren también unas preferencias, unas identidades, o unas disposiciones para la producción de sus prácticas. Por ello, desde las corrientes constructivistas de las Relaciones Internacionales “posent comme hypothèse l'idée de la co-constitution et de la co-détermination de l'agent par la structure et vice-versa” (Smouts, Battistella, y Vennesson 2003, 6). Es Nicholas Onuf quien propone el concepto de co-constitución (Battistella 2003, 289), que nos explica con claridad: “In other words, social relations *make* or *construct* people--ourselves--into the kind of beings that we are. Conversely, we make the world what it is, from the raw materials that nature provides, by doing what we do with each other and saying what we say to each other. Indeed, saying is doing: talking is undoubtedly the most important way that we go about making the world what it is.” (Onuf 1998, 59).

Asimismo, desde la Sociología del Poder, Izquierdo y Kemou, basándose en Bhaskar (1979) y Giddens (1981, 1984), afirman que la estructura es dual, siendo “al mismo tiempo el medio en el que se desarrollan y el resultado de las prácticas que constituyen los sistemas sociales” (Izquierdo y Kemou 2009, 48). En esta misma línea, y basándose en Dessler (1989), Izquierdo y Etherington afirman que “la estructura es el medio en el que se desarrolla una actividad, y que puede ser alterado por esta misma actividad. Cualquier acto reproducirá o transformará alguna parte de la estructura social, lo que puede ser o no intencionado. En

74 El debate agente-estructura ha sido abordado en dicho apartado, por eso en el actual nos centraremos únicamente en el concepto de estructura en sí, desarrollando sus características para facilitar su uso en los estudios empíricos.

general, una actividad social es a la vez un producto (un acto deliberado) y una consecuencia (la reproducción de normas y recursos)” (2017, 218). En tanto medio o marco en el que se desenvuelven los actores, dichos autores identifican varios orígenes de las constricciones u oportunidades que afectan a los actores:

“a) Presiones de la población o colectivos capaces de generar relaciones lineales que obliguen a las élites a llevar a cabo algunas actuaciones o les impidan otras; b) Presiones de otras élites, lo que forjará los equilibrios de poder en el sistema; c) Presiones de instituciones y normas, como por ejemplo el Estado, leyes constitucionales, costumbres, etc.; d) Presiones de ideologías, sobre todo en lo que hemos definido como los niveles foucaultiano y gramsciano (régimen de verdad y hegemonía cultural); e) Presiones de valores impuestos por la población en su defensa del bienestar; f) Recursos que generan mayor acumulación de poder” (Izquierdo y Etherington 2017, 219).

Entendemos que estos puntos propuestos los podríamos agrupar en dos bloques, los primeros, que se refieren a la estructura constituida por las relaciones de poder que encontramos en el sistema, y los últimos, dejando de lado el punto f), que se refieren a las estructuras que consideraremos sociales, estando co-constituidas por los agentes del sistema. El apartado f) no lo abordaremos ahora dado que, en nuestra propuesta, el valor relativo que tienen los distintos recursos, y que establece su capacidad de acumulación de poder, se determina en el *campo del poder*, un concepto que posteriormente presentamos y adaptamos a la Sociología del Poder.

En contraste, Wight, después de su minucioso análisis de la cuestión agente-estructura, propone cuatro planos en los que se desarrolla la actividad social, y la estructura tendría que ser entendida como la interrelación de estos cuatro planos: “Since all four planes have an impact on social life, then structure can be considered to be the relations that hold between the planes; it is the relations between the conditions for activity that constitute the structures of the social world. Each plane of activity has its own structural logics, but equally, the planes stand in series of complex relations that change over time and place” (Wight 2006, 298).

El primer plano de la existencia humana es el que se refiere a nuestras transacciones materiales con la naturaleza. En él incluye los aspectos biológicos y materiales que afectan y son afectados por la vida social: desde nuestra relación con el medioambiente, a los objetos materiales que son construidos socialmente – armas, edificios y tecnología, por ejemplo (Wight 2006, 296), y a nivel más básico nuestra propia naturaleza biológica. Según el autor, en este plano material también se incluyen fenómenos que afectan con crudeza algunos

sistemas sociales, como es la pobreza o la guerra (entendemos que se refiere a los aspectos materiales de ésta).

“The second plane of human existence is that of intra/intersubjective activity. This represents that aspect of social life that we share in common with other humans. This is not a territorial designation but rather delineates, at its most basic, the realm of meaning. It can be shared rules and norms, but it also importantly represents language, an important (to many the most important) aspect of social life. The third plane is that of social roles. These are the specific roles individuals play through their social lives. As such, any particular individual may be playing multiple roles at any one point in time and the types of roles they can be asked to play will vary across time and place. [...] The fourth plane of social activity is that of personal subjectivity. How the role of president is undertaken depends upon the specific individual who occupies that role; hence neither the role, the intersubjective understandings that govern it, nor the material context in which the role is situated determines the practice of the role.” (Wight 2006, 297).

La propuesta de Wight nos permite tener una perspectiva amplia de la estructura situándola en los planos de la existencia humana. Su aportación nos es útil para remarcar la ausencia, en la propuesta de Izquierdo y Etherington, del plano material en un sentido amplio⁷⁵ (tanto los elementos materiales socialmente construidos, como los niveles más medioambientales y “biológicos”). En este aspecto Wight coincide con Wendt en no dejar de lado los elementos materiales: “[different aspects from the ideas world that matter in social structure] need not deny a role for material forces, but the idealist claim is that material forces are secondary, significant insofar as they are constituted with particular meanings for actors. The material polarity of the international system matters, for example, but *how* it matters depends on whether the poles are friends or enemies, which is a function of shared ideas” (Wendt 1999, 24). Coincidimos de esta forma con estos autores en la necesidad de incorporar, aunque en ocasiones pueda ser en una posición secundaria, o en la medida en que sea necesario, el ámbito material de la estructura en los análisis.

Vemos, por ejemplo, como Wight afirma que las cuestiones biológicas, que incluimos como uno de los aspectos de este ámbito material, “nunca son completamente ausentes” pero probablemente sólo jueguen un rol mínimo (Wight 2006, 296-97). Ciertamente en el análisis de sistemas sociales occidentales actuales, algunos de estos aspectos pueden ser completamente insignificantes. Pero si volvemos al ejemplo de los países afectados por una epidemia de Ébola, es claro que las dinámicas sociales que en ellos se dan no se pueden

75 En realidad lo encontramos incluido de forma muy indirecta al tener en cuenta, en la estructura, los valores relativos que tienen los recursos de poder entre ellos, algunos de los cuales son materiales.

entender sin incorporar dichos aspectos biológicos. Igualmente sucede si analizamos un sistema social afectado gravemente por una hambruna, o afectado por una fuerte degradación del medio ambiente, etc. En estos casos, estas cuestiones materiales pueden afectar fuertemente a las dinámicas sociales del sistema, y a los propios recursos de poder de los actores. Dependerá pues del sistema analizado, el tener más o menos en cuenta este plano en el análisis.

En el plano de la “intra/intersubjective activity”, que como hemos visto “represents that aspect of social life that we share in common with other humans” (Wight 2006, 297), aunque con otros términos, Wight se acerca al grupo de estructuras sociales que veíamos en la propuesta de la Sociología del Poder. En estas estructuras sociales también incluimos el tercer plano de Wight, los roles. Ciertamente, el autor defiende que son dos planos distintos por ser posiciones concretas que tienen los agentes, pero reconoce que están regidos por el “reino de la intersubjetividad” y se basan en significaciones y acuerdos intersubjetivos. Para nosotros, sin dejar de lado las características propias de los roles, entre las que destacamos su capacidad de otorgar, en ocasiones, unos poderes simbólicos propios, agrupamos este plano de Wight con lo que hemos denominado las estructuras sociales.

Desde la Sociología del Poder encontramos distintos niveles de profundidad en estas estructuras sociales. En un primer nivel podríamos encontrar a las instituciones y normas, seguidamente encontraríamos el nivel de las hegemonías ideológicas de Gramsci, y en un nivel más profundo, los regímenes de verdad de Foucault. Otro componente estructural que formaría parte de este grupo, y que quizás deberíamos entender como transversal a los dos anteriores, son los valores.

En el caso de las ideologías, como hemos visto, cuando están en manos de un actor las consideramos recurso de poder, pero éste es un recurso de poder estructurante, y en la medida que la ideología va siendo incorporada en los agentes ésta deviene estructura, siendo una hegemonía cultural o ideológica cuando esta incorporación es mayoritaria. El concepto de hegemonía cultural, proveniente de Gramsci (1999 [1929-1935]), y desde la Sociología del Poder se resume como:

“un sistema de creencias universalizado que hace que el interés de un grupo determinado sea aceptado como provechoso para toda la sociedad. La capacidad de hacer aceptar los propios intereses como universales permite a las élites establecer la agenda y las prioridades de la sociedad. La hegemonía se establece a

partir de una gran coalición de un sector importante de la sociedad, prácticamente de una clase, por lo que tampoco es manipulable, al menos a corto plazo; pero está más definida que el «régimen de verdad» de Foucault y pueden entablarse luchas abiertas para debilitarla o para establecer contrahegemonías” (Izquierdo y Etherington 2017, 222).

Por su lado, el nivel foucaultiano de “régimen de verdad” como vemos es más profundo y por esto más difícil de manipular y de combatir (Izquierdo Brichs 2008). Foucault nos recuerda que “la verdad no está fuera del poder, ni carece de poder [...]. La verdad es de este mundo; es producida en este mundo gracias a múltiples imposiciones, y produce efectos reglados de poder” (1999, 53). Asimismo entendía que todas las sociedades tienen su régimen de verdad que “define los tipos de discurso que acoge y hace funcionar como verdaderos; los mecanismos y las instancias que permiten distinguir los enunciados verdaderos o falsos, la manera de sancionar a unos y a otros: las técnicas y los procedimientos que son valorados en orden a la obtención de la verdad, el estatuto de quienes se encargan de decir qué es lo que funciona como verdadero” (Foucault 1999, 53).

Como nos recuerdan Izquierdo Brichs y Etherington, los valores pueden tener una función contraria a las ideologías “cuando la población es capaz de imponer valores que se convierten en constricciones para las élites. Como veremos, es necesario distinguir entre valores e ideologías, pues su función es totalmente contraria: los valores están al servicio de la población, las ideologías al servicio de algunas élites para utilizar a la población como recurso” (2017, 221). De esta forma, entendemos que los valores, sin poder escapar a las limitaciones que impone el nivel foucaultiano que actúa como sustrato, representan ideas y conceptos que, a diferencia de la ideología, provienen del propio sujeto de los agentes. Por esta razón, nunca es un recurso de poder como la ideología, dado que no puede ser controlado por los actores(-élite), y su manipulación es mucho más indirecta que las hegemonías ideológicas, probablemente sólo se puede realizar a través del régimen de verdad. Pero lo que es más importante para la Sociología del Poder, al surgir de los propios agentes, no impone los intereses de otros, sino que responden a un establecimiento del propio interés respecto al tipo de sociedad en el que quiere vivir. Esto implica que si las hegemonías ideológicas servían a los actores para utilizar a la población como recurso, los valores representan un factor emancipador de la población que limita la actuación de las élites⁷⁶.

76 Por esta razón, en los momentos revolucionarios en los que la población ha escapado del control que las élites mantenían a través de las hegemonías ideológicas, la población ha tenido la capacidad de establecer nuevos valores e imponerlos socialmente como líneas rojas a la actuación de las élites. De esta forma,

En este plano también encontramos, finalmente, a las instituciones y normas a nivel estructural. La Sociología del Poder, a este nivel se basa en la perspectiva de Veblen (2010 [1899]) y entiende *institución* “como una forma de pensar o de actuar que se ha convertido en habitual en la cultura humana” (Izquierdo y Etherington 2017, 157). Mientras que las normas a nivel estructural representan aquellas normas (tácitas o no) asumidas por la sociedad en su conjunto, normalmente por ser aceptadas como acuerdos en común, o por ser “naturalizadas” por los agentes. Debemos distinguir las normas en tanto que estructura, de las normas en tanto que recurso de poder de la misma forma que sucede con la ideología: En el momento que las normas son asumidas de forma mayoritaria por los agentes podemos considerarlas estructurales. En cambio, si sólo se sustentan en la defensa que hacen de ellas unos actores que han conseguido imponerlas en su beneficio usando los organismos o instituciones que controlan, las deberemos considerar sólo recurso de poder.

Si desde el constructivismo nos señalaban: “In an ideational international structure, idea shifts and norm shifts are the main vehicles for system transformation. Norm shifts are to the ideational theorist what changes in the balance of power are to the realist” (Finnemore y Sikkink 1998, 894), desde la Sociología del Poder, incorporando las relaciones de poder a este plano ideacional, podemos entender que los cambios en las normas equivalen a los cambios del equilibrio de poder de los realistas como motor de cambio del sistema, porque en realidad las normas mismas en sí son el resultado de un equilibrio de poder a este nivel estructural.

En realidad, como nos explican Izquierdo Brichs y Etherington (2017) estas normas estructurales provienen de los equilibrios de fuerzas entre la ideología usada por los actores-élites, y los valores defendidos por la población. Por ello, de alguna forma, podríamos considerar estas normas el resultado histórico y estructural de la correlación de fuerzas a nivel ideacional de dos enfrentamientos simultáneos, por un lado, la propia dinámica de competición entre actores-élites (con la voluntad de imponerse unos tipos de élites a otras) y, por otro (y a la vez), entre las ideologías (opresoras para la población) usadas por los actores, y los valores como componentes emancipadores de la población.

Dejando atrás las estructuras sociales, y volviendo a la propuesta de Wight queremos remarcar que vemos dos problemas nada despreciables en su propuesta. El primero nos será útil para desarrollar más ampliamente un ámbito ya incluido en la propuesta de la Sociología

históricamente se ha terminado con inaceptables privilegios que habían tenido las élites.

del Poder y presentar brevemente el término *régimen de poder*. El segundo nos servirá para intentar aclarar el concepto de estructura que proponemos.

Así, primeramente, echamos de menos en su concepto de estructura la red de conflictos y relaciones de poder entre los actores de un sistema social, con sus alianzas y sus equilibrios de poder, que pese a ser de una naturaleza distinta, entendemos que tiene que ser considerada como tal. Como señalan en la misma línea Izquierdo y Kemou, en la estructura “los cambios se pueden producir por el aumento o disminución de poder de algunos actores primarios capaces de generar nuevos equilibrios” (Izquierdo y Kemou 2009, 49).

En este sentido podría parecer que incluimos una perspectiva de estructura parecida a la propuesta por los neorealistas, como apuntan Izquierdo y Etherington (2017). Pero hay unos puntos que nos diferencian sustancialmente de sus propuestas. En primer lugar, nuestro concepto de actor dista mucho del que utilizan estos autores. Para los neorealistas, los actores que constituyen dicha estructura, formada por sus relaciones de poder y que establece equilibrios de poder, son Estados-potencia, muy distintos de nuestros actores individuales que, siendo numerosos, pueden trazar tupidas redes de relaciones de poder entre ellos. En segundo lugar, como señala Izquierdo, los autores neorealistas entendían que este poder se basaba en la capacidad militar o de coacción de dichos Estados, mientras que nuestro concepto de poder incluye una enorme variedad de recursos de poder distintos que son usados en las relaciones de poder. Finalmente, dicha estructura en nuestro caso no representa “la estructura” como para los neorealistas, sino que es *una* estructura, si hablamos de *las estructuras*, o si usamos el lenguaje de Wight, uno de los distintos planos que forman la estructura, no *la* estructura en sí.

Así, a diferencia de este autor, sí que incluimos esta estructura (o plano) dado que limita y ofrece oportunidades a los actores, e influirá en sus dinámicas de alianzas y de conflicto. Pero no sólo eso. Dicho plano interactúa con el resto de estructuras, teniendo una profunda influencia en el sistema. Los equilibrios que generan los principales actores de un sistema también afectarán al valor que tienen los distintos recursos de poder, o influirán en los tipos de ideología en competición, dados los diferentes intereses de los distintos actores en distintas posiciones. Igualmente, un cambio en los equilibrios de poder entre los principales actores puede dejar en una situación más ventajosa, o menos, al resto de agentes, en función por ejemplo de lo necesarios que sean estos agentes como recurso de poder para los actores que salen reforzados, o de la capacidad de los agentes de establecer alianzas con algunos

actores para defender sus propios intereses. Incluso la capacidad de control ideológico de los nuevos equilibrios puede mejorar o empeorar la situación de los agentes. Todo ello ilustra tanto la necesidad de incorporar esta estructura en nuestro análisis, como su interrelación con el resto de estructuras.

Esta estructura, juntamente con los actores que la configuran, las posiciones particulares que estos tienen, y las dinámicas que genera el conjunto de dichos elementos será lo que consideraremos *el régimen de poder* de un sistema. Es decir, el régimen de poder está formado por las élites, las estructuras que estas generan con sus relaciones de poder, y sus dinámicas, lo que no sólo determina los equilibrios de poder del sistema, sino que también afecta al valor de los distintos recursos, a los tipos de ideología usados en la competición, a su relación con los agentes y a la posición resultante de estos últimos en el sistema.

El otro aspecto en el que discordamos con Wight es en el hecho de entender que la estructura es el conjunto de *las relaciones* entre los planos que él propone. Entendemos que los distintos entes, para ser estructura, ciertamente tienen que estar relacionados, y especialmente tienen que estar relacionados con sus planos segundo y cuarto (“intra/intersubjective activity” y “personal subjectivity”). Evidentemente algo que no esté en contacto con ninguna “personal subjectivity”, ni tenga ningún referente para los agentes de una sociedad (es decir, algo que para dicha sociedad no exista), no puede ser estructura. Igualmente somos conscientes del peso que pueden tener las representaciones colectivas de los hechos sociales o la importancia de tener presentes las percepciones de los actores. Sin embargo, esta necesidad de que las cosas estén relacionadas para ser estructura no implica que la estructura sea el conjunto de relaciones en sí.

Desde la Sociología del Poder entendemos que la teoría, además de explicarnos los mecanismos de la realidad social, nos tiene que servir para realizar estudios empíricos concretos. Dejando de lado que no podremos contrastar una teoría si no nos permite la realización de dichos estudios. Por este motivo, como en el caso del concepto *poder*, con el concepto *estructura* nos queremos referir a entidades reales, ya sean entidades materiales, o hechos sociales como valores, costumbres, instituciones, etc. existentes e identificables que encontramos empíricamente en el sistema analizado. O dicho de otro modo, y volviendo a Cox y Sinclair “ontologies are sets of shared meanings, which come to define reality” (Cox y Sinclair 1996, 9). Por ello difícilmente un concepto tan abstracto y difícil de identificar, y bien

poco “shared meaning” como “the relations that hold between the planes” lo podemos considerar “la estructura” para la realización de estudios empíricos como propone Wight.

En suma, proponemos que el concepto de estructura se entienda como el conjunto de elementos que interactúan con los agentes y actores, pero que no pueden ser controlados por estos (dado que si fuera así serían recursos de poder), y por consiguiente podemos entender que constituyen el marco o entorno en el que agentes y actores se desenvuelven. De hecho hablaríamos de tres estructuras distintas: la formada por las relaciones de poder entre los actores (que forma parte del régimen de poder); la estructura social, co-constituida por los agentes a través de sus prácticas; y la estructura constituida por los aspectos biológicos y materiales que afectan y son afectados por la vida social, pero que no co-constituyen los agentes al no tener capacidad de afectar a su *habitus*. En los estudios empíricos realizados desde la Sociología del Poder es de esperar que, habitualmente, la primera de estas tres estructuras sea la que tenga más peso en el análisis, y que la última sea la menos relevante. Sin embargo, todas ellas forman parte del sistema y por ello deben ser tenidas en cuenta.

1.4 Entidades duales (recurso y estructura) : Las organizaciones

En la literatura de la Sociología del Poder ya se indica la existencia de un grupo de entidades que tienen propiedades tanto de estructura como de recurso de poder, entre ellas, sobre la que se ha escrito más, el Estado: “Our hypothesis is that the state, as well as other socio-political hierarchical organisations, is an institution wherein significant power capabilities are enclosed. These capabilities convert the state to a significant power resource at the disposal of those agents, physical persons, who have the capacity to control it or to compete over its control. Therefore, the state can only be comprehended as power resource, or power structure” (Lampridi 2011, 40) Especificando a continuación: “The state can also be perceived as structure” (2011, 40). Izquierdo, de forma más directa afirma: “El Estado, desde la Sociología del Poder, tiene una doble condición: recurso y estructura, pero no la de actor.” (Izquierdo y Etherington 2017, 130)

De esta forma, vemos como el Estado, y el conjunto de organizaciones que lo forman,

tienen que entenderse a la vez como recurso de poder y como estructura⁷⁷. Pero esta situación no es exclusiva del Estado (aunque ciertamente es sobre el Estado que se centra el debate teórico al ser un elemento clave de la literatura académica de Relaciones Internacionales), ni siquiera de las organizaciones socio-políticas jerarquizadas como apuntaba Lampridi, sino de cualquier organización.

Pero empecemos aclarando los conceptos de organización e institución. Aunque, como nos recuerda Wight, en el lenguaje corriente pueden ser usadas como sinónimos, para el análisis sociológico es necesario distinguirlos.

Hemos visto anteriormente que desde la Sociología del Poder ya se ha descrito a la *institución* como “una forma de pensar o de actuar que se ha convertido en habitual en la cultura humana”. Sin alejarse mucho de este concepto, Bull, al que en ocasiones se refiere a los Estados como instituciones, aclara que “By an institution we do not necessarily imply an organisation or administrative machinery, but rather a set of habits and practices shaped towards the realisation of common goals” (Bull 1977, 71). Mientras que Wight, manteniéndose en una posición similar, aunque discrepando de la necesidad de tener establecidos unos objetivos comunes, nos explica su concepto de institución y su relación con el concepto organización:

“By institution, I mean a custom, practice, relationship or behavioural pattern of importance in social life: the institutions of marriage and the family, for instance. Capitalism, for example, is a particular kind of economic institution, which in the contemporary world consists of a range of organisations, one of which, of course is the multi-national corporation. Although some organisations can become institutions, it is often complexes of organisations that constitute an institution. However, not all institutions are composed of organisations. The English language is an institution, but not an organisation” (Wight 2006, 202-3).

De esta forma vemos como las instituciones en ocasiones pueden tener el sentido únicamente estructural que hemos visto en el apartado anterior, o pueden estar compuestas por una organización o por un conjunto de organizaciones. Así, parece que es en el concepto de organización donde reside la dualidad “recurso-estructura” en un mismo elemento. El concepto de organización que propone Wight nos ayuda a entender esta dualidad. Para Wight:

“Organisations consist of an embodied formal structure of interlocking positions,

77 Para una amplia explicación de por qué hay que entender el Estado como recurso de poder y a la vez como estructura, y no como actor cómo proponen las corrientes clásicas de Relaciones Internacionales, ver las obras de Lampridi (2011, 38-52) e Izquierdo y Etherington (2017).

roles and relations. Hence the defining element of an organisation is the structure of interlocking positions/roles standing in relation to one another. By embodied I mean that specific individuals occupy the roles. However, the identity of the particular agents occupying any given role is not constitutive of the organisation, whereas for social groups it clearly may be. Organisations, that is, are identified in terms of the structure they embody, kind of activity they undertake, and functions (and ends) they serve” (Wight 2006, 202).

Lo ilustra de la siguiente manera:

“when an organisation is understood as a set of embodied positions, roles and structures, it is easy to appreciate how organisations have a temporal existence beyond that of the individuals who occupy the roles. Oxford University, for example, is, to all intents and purposes, the same organisation it was fifty years ago, even though few, if any, of the individuals occupying the roles are the same as fifty years ago. When considered as a set of particular individuals standing in certain relations – a social group – however, it is clear that Oxford University is not the same as it was fifty years ago. Other examples of organisations are governments, business corporations, armies and so on” (Wight 2006, 203).

Así, como ya habíamos avanzado, las organizaciones tienen una estructura propia, con unos roles, normas, costumbres, etc. incluso un *habitus*, entendido como la cultura propia de la organización. Por esto, sus élites, o los actores que controlan dichas instituciones, tienen un control sólo parcial dado este lado estructural. De este modo serán recurso de poder en tanto que puedan ser controladas por los actores, mientras que la parte que escape a este control será estructura. La proporción del componente estructural frente al componente recurso es una característica propia de cada organización y por eso deberá ser determinado por el propio estudio empírico. Es evidente que un gobierno de un Estado centralizado, autoritario, y en el que la corrupción está normalizada, tendrá una proporción mayor de recurso de poder respecto a estructura, que un gobierno de un Estado democrático sometido a estrictas normas de transparencia, y a contrapesos institucionales. Esto no quiere decir que el peso de ese último en tanto que recurso de poder no pueda ser mayor (si nos referimos por ejemplo a un país de dimensiones muy superiores, o con una presencia estatal superior), nos referimos únicamente a la proporción recurso/estructura del propio gobierno en tanto que organización.

La naturaleza dual recurso-estructura no sólo la encontramos en las organizaciones, pero ellas representan el elemento más claro y más importante para el análisis macrosociológico. Podemos considerar que algunos fenómenos sociales, que sean parcialmente controlables por algunos actores y que les sean útiles como recurso de poder, también tienen esta naturaleza dual. Igualmente, la ideología, en el periodo que está pasando

de ser recurso de poder estructurante a ser estructura, por ser incorporada en los agentes (es decir, cuando está en proceso de devenir hegemonía cultural), podríamos entender que tiene parte de ambas naturalezas. Sin embargo, como decíamos, es en las organizaciones donde este concepto es más necesario y donde encontramos su expresión más clara.

1.5 El campo del poder

Otra aportación de Bourdieu que incorporamos en esta tesis al cuerpo teórico de la Sociología del Poder es su concepto de *campo del poder*. Este concepto, una vez adaptado a nuestra propuesta, deviene una útil herramienta para desvelar dinámicas en las relaciones de poder y en la competición por el control de recursos de poder que hasta el momento podían pasar fácilmente desapercibidas. En sus propias palabras:

“Le champ du pouvoir est un champ de forces défini dans sa structure par l’état du rapport de force entre des formes de pouvoir, ou des espèces de capital différents. Il est aussi, inséparablement, un champ de luttes pour le pouvoir entre détenteurs de pouvoirs différents, un espace de jeu où des agents et des institutions ayant en commun de posséder une quantité de capital spécifique [...] suffisante pour occuper des positions dominantes au sein de leur champs respectifs, s’affrontent dans des stratégies destinées à conserver ou à transformer ce rapport de force.” (Bourdieu 1989, 375)

Por ello,

“Ces espèces [de capital] différentes sont elles-mêmes des enjeux des luttes qui ont pour objectif non plus l’accumulation ou même le monopole d’une espèce particulière de capital (ou de pouvoir), économique, religieux, artistique, etc., comme celles qui se déroulent au sein de chaque champ, mais la détermination de la valeur et de la force relatives des différents pouvoirs” (Bourdieu 1989, 376).

Dicho de otro modo, el campo del poder es el espacio en el que compiten los actores para determinar el valor que poseen los distintos recursos de poder. Los actores especializados en un tipo de recurso de poder lucharán para que dicho recurso tenga más valor que los otros, mejorando así su posición, lo que Bourdieu describe como una “lutte pour l’imposition du *principe de domination dominant* qui aboutit, à chaque moment, à un état d’équilibre dans le partage des pouvoirs” (Bourdieu 1989, 376).

Los valores (que Bourdieu califica de “taux de change” o “de conversion”) de dichos recursos, en un momento dado, determinarán la posición final de los diferentes actores en el sistema social estudiado⁷⁸. Esta dinámica de competición implica que los actores realicen muchas de sus acciones con una estrategia destinada a buscar a la vez aumentar el control sobre un recurso de poder en concreto con relación al resto de actores, y mejorar el valor de dicho recurso en el campo del poder respecto a los otros recursos. Bourdieu las considera estrategias de “doble golpe” (Bourdieu y Inda 2001, 21), pese a que, como nos advierte, en muchas ocasiones los actores no sean plenamente conscientes de ello. Entendemos que los actores luchan por aumentar sus recursos (en términos relativos) y, por consiguiente, incrementar tanto su “cantidad” como su “valor” relativos⁷⁹.

Quizás para acercarlo a la terminología de la Sociología del Poder, en la que no se ha introducido el concepto de los *campos*, sería más adecuado referirse al campo del poder como el *espacio de cotización*, o el *mercado de valores* de los recursos de poder, siendo el ámbito en el que los recursos de poder cotizan al alza o a la baja en función de cada coyuntura. Aun así, para visualizar que tiene una dinámica propia de un campo (en este caso un campo de campos) en el que los recursos no sólo “cotizan” sino que los agentes provocan una competición entre los distintos recursos de poder (aunque en realidad eso también sucede indirectamente en el mercado de valores), y respetando el origen de la propuesta del concepto, mantendremos la terminología de Bourdieu, refiriéndonos por lo tanto al *campo del poder*.

Finalmente queremos precisar que no entramos en profundidad en el debate sobre si es posible usar el concepto del *campo del poder* de Bourdieu en un ámbito transnacional o supranacional⁸⁰ porque, en realidad, el concepto *campo* es ajeno a la Sociología del Poder y, como acabamos de ver, no es el concepto de *campo* en sí lo que nos interesa aportar de la teoría de Bourdieu, sino el espacio de competición entre los valores de los distintos recursos de poder que ostentan los actores del ámbito estudiado, y esta competición la explicamos desde la actuación de dichos actores, defendiendo su propio interés o su propia posición (o

78 Para Bourdieu esta posición final, en un momento dado, es el resultado de la posición del actor en los distintos campos en los que compete, lo que le atribuye un recurso de poder específico en cada uno de ellos, y la posición de estos campos en el campo del poder, lo que determina el valor que tiene cada recurso. Como hemos visto anteriormente, en nuestro marco teórico eludimos los campos específicos, dado que la competición es por el poder indistintamente del origen de estos recursos.

79 Queremos recordar que el hecho de que sean “relativos” implica que el actor puede maniobrar tanto para aumentar la cantidad de sus recursos, y el valor de éstos, como puede actuar saboteando a sus rivales para disminuir tanto la cantidad, como el valor de sus recursos.

80 Encontramos una introducción a este debate en Vauchez (2011) y en Bigo (2011).

como veremos, maximizando su acumulación diferencial de poder respecto a sus competidores), sin recurrir al concepto de campo.

Hay que añadir que discrepamos de los autores que argumentan que el *campo del poder* únicamente puede referirse al Estado por ser esta institución la que permite la competición entre los distintos valores de los recursos de poder. Desde el momento en que los actores de un Estado interactúan con otros actores externos, establecen relaciones de poder con ellos, y en consecuencia, de competición, lo que les llevará a necesitar mejorar el valor de sus recursos con las estrategias de “doble golpe” que veíamos. Los mecanismos para influir en el valor relativo de distintos recursos de poder son múltiples y pueden variar en función del contexto, distando de limitarse únicamente al Estado por mucho peso que éste pueda tener en el sistema estudiado, y los actores usarán aquellos mecanismos que tengan a su disposición para hacerlo.

Por último, queremos recordar que Bourdieu sí que presenta la posibilidad de la existencia de campos transnacionales, por ejemplo en Bourdieu y Coleman (1991), pese a que sus estudios se realicen generalmente dentro del ámbito Estatal⁸¹, y hace referencia explícita tanto al *campo del poder* a nivel estatal, como a nivel global (Bigo 2011). Igualmente numerosos autores defienden exportar las herramientas teóricas de Bourdieu al ámbito internacional⁸².

81 Vemos otra notable excepción en “On the Cunning of Imperialist Reason” (Bourdieu y Wacquant 1999).

82 Vemos, a modo de ejemplo: Bigo (2011), Jackson (2008, 2009), Mérand y Pouliot (2008; 2013), Adler-Nissen (2011, 2013), Berling (2012), Cohen (2011a), Georgakakis (2011).

Capítulo 2

Corolario y metodología

Una vez presentados los elementos ontológicos básicos de la Sociología del Poder, expondremos las dinámicas del sistema resultantes de las propiedades de estos elementos, y las relaciones que se establecen entre ellos. Igualmente ilustraremos las consecuencias prácticas que tienen estos conceptos y, ya entrando en metodología, expondremos algunos conceptos propuestos anteriormente en la Sociología del Poder para la realización de análisis.

Antes de empezar con el desarrollo del corolario que se deriva de la ontología propuesta anteriormente, queremos abordar una cuestión previa: los límites o las condiciones necesarias para que se pueda aplicar la propuesta teórica que viene a continuación. Estos límites o condiciones son esencialmente dos, aunque el segundo queda en la práctica implícito en el primero.

Como se ha dado a entender, el objetivo de esta propuesta teórica es facilitar la comprensión y la explicación de las dinámicas, fenómenos y conductas de los actores que se dan en grandes sistemas sociales y en sistemas internacionales. Dicho de otro modo, ser un útil teórico que permita la realización de estudios empíricos en sistemas sociales de gran tamaño y con un alto nivel de complejidad. Para ello, esta propuesta teórica desvela unas dinámicas sistémicas que son consecuencia de las propiedades ontológicas de los elementos que la forman, y que se dan únicamente a partir de un cierto nivel de análisis. El hecho de

tomar en cuenta estas dinámicas permite focalizarse en los elementos más relevantes, y facilita una metodología y el establecimiento de unas líneas de investigación que posibilitan estos análisis de sistemas extremadamente complejos. Por este motivo, el límite en el nivel de análisis, para que podamos usar en los estudios empíricos el corolario presentado a continuación, es sólo inferior.

De esta manera, el límite inferior del nivel de análisis queda establecido por aquel umbral en el que encontramos un número suficientemente grande de actores compitiendo entre ellos como para que la competición devenga la principal (pre)ocupación de los actores, siendo así el principal condicionante a su conducta. Evidentemente habrá otras motivaciones y factores, pero estos quedarán subordinados a la competición a causa del nivel de exigencia de ésta. En último caso, cuando se realicen análisis de sistemas más pequeños, cercanos a este umbral, será el propio estudio empírico quien deberá determinar si este marco teórico es aplicable o no.

Siguiendo los niveles para el análisis social propuestos por Bunge⁸³ (1999, 387-88), entendemos que están fuera de los límites de esta propuesta teórica: el nanonivel, que se refiere a la unidad del sistema, el individuo, y sus relaciones inmediatas; el micronivel, o sistemas sociales pequeños (familia, grupo de amigos, equipo de fútbol); y el mesonivel, o sistemas de tamaño mediano (un clan, un negocio mediano, una escuela, una parroquia, etc.). Aunque todos ellos serán elementos que usaremos en la explicación de los sistemas más grandes, no pueden ser analizados en tanto que objeto de estudio desde la propuesta que presentamos a continuación, dado que en ellos no se desarrollan las dinámicas y estructuras que sí que encontramos en los niveles superiores, es decir, quedan debajo del umbral a partir

83 Nos alejamos, en esta explicación, de los niveles tradicionalmente usados en Relaciones Internacionales (el nivel global o internacional, el nivel estatal, el nivel de las burocracias intra-estatales, y, en ocasiones, el nivel individual) dado que como señala Wight son niveles de organización política, pero que podemos encontrar en la realidad social otros niveles distintos referentes a otras realidades (económica, cultura, legal, etc.) (Wight 2006, 107-12). La propuesta de Bunge, más detallada y dirigida al análisis social, nos es más adecuada para esta explicación. Ello no significa que los niveles clásicos de Relaciones Internacionales no puedan ser útiles para la realización de estudios empíricos, o en desarrollo de metodologías en los que los niveles de organización política sean dominantes. Aunque como vemos en Izquierdo y Etherington (2017, 25-29), dado que la limitación de los sistemas debe efectuarse en función de la independencia respecto a otros sistemas, en el período histórico actual, a diferencia de otros períodos anteriores, estamos frente a un sistema global. En consecuencia, hay que tener en cuenta en los análisis que todos los otros sistemas en niveles inferiores en realidad son subsistemas de este sistema global. En esta misma obra, respecto a los niveles de análisis propuestos desde Relaciones Internacionales, vemos como se discrepa de los niveles propuestos por Cox (1986), se exponen las limitaciones de la propuesta de Wallerstein (1974b), y se refuta las tres imágenes de Waltz (1959).

del cual la competición por la acumulación diferencial de poder de las élites deviene el principal factor para explicar su conducta⁸⁴.

Para la realización de estudios empíricos desde nuestra propuesta sí que son adecuados los niveles que Bunge denomina macronivel, es decir, los sistemas sociales grandes (que entendemos que incluyen desde una corporación, grandes ciudades, regiones intraestatales, etc.) y meganivel, o sistema “supergrande”, en el que se refiere desde los Estados y grandes multinacionales, a regiones planetarias, o hasta al propio sistema mundial. Desde esta perspectiva, en lo que se refiere al objeto de estudio o nivel de análisis⁸⁵, podría ser adecuado referirnos a nuestra propuesta teórica como “Macrosociología” del Poder.

La segunda condición que posibilita el corolario y que da sentido a la propuesta de la (macro)Sociología del Poder como herramienta de análisis es que tiene que aplicarse a sistemas sociales jerarquizados. Sin embargo, tal y como se ha presentado la condición anterior, refiriéndonos a sistemas de nivel mega o macro, que también incluyen a actores (recordamos que se diferencian del resto de agentes por el hecho de poseer recursos de poder con capacidad relevante de influir en el sistema), esta condición parece prácticamente implícita en la anterior. Ciertamente, parece bastante remota la posibilidad de encontrar, tanto en la actualidad como en la historia reciente, sistemas sociales de estos tamaños que no sean jerarquizados. En cualquier caso, únicamente podrán ser objeto de estudio desde esta propuesta teórica los sistemas sociales de niveles macro y mega que sean jerarquizados.

De esta forma, dentro de los límites expuestos, y a partir de los conceptos presentados en el capítulo anterior, se desarrolla el cuerpo teórico de la (macro)Sociología del Poder. Este marco teórico ha sido presentado en numerosas ocasiones y lo encontramos desarrollado de forma amplia y rigurosa en Izquierdo y Etherington (2017) y Lampridi (2011)⁸⁶, por eso en este apartado nos limitaremos a presentar de forma resumida esta propuesta, añadiendo los cambios que resultan de las incorporaciones a la teoría presentadas en el capítulo anterior.

84 Estas dinámicas y conceptos se explican en el apartado siguiente.

85 Sin embargo, y como ya se ha comentado, no coincidimos con el nivel de explicación que algunos autores atribuyen a la macrosociología. A diferencia de autores como Amos H. Hawley (1992), o Edward W. Lehman (1969) que consideran que macrosociología se caracteriza por un nivel de explicación en el que las unidades básicas son sistemas sociales, y no individuos, como hemos visto, para nosotros, independientemente del tamaño del sistema estudiado, los actores individuales siguen siendo una parte esencial de nuestros análisis.

86 Destacan también las obras: Izquierdo (2008, 2009, 2013, 2012), Navarro (2015), y Goenaga (2015).

2.1 Actores, élites y relaciones de poder circular

La Sociología del Poder señala que las sociedades jerárquicas implican la existencia de unas élites⁸⁷, que deben su posición al control de unos recursos de poder, y una población que, sin disponer de estos, se encuentra en la base de la pirámide social. Entendemos la jerarquía como un sistema con una estructura hecha de las relaciones de poder de sus componentes. En su vértice más alto encontramos al grupo de individuos con más recursos de poder (por lo tanto, actores) de la jerarquía que, a través de movilizar dichos recursos de poder cuando establecen relaciones con los demás miembros de la jerarquía, consiguen dicha posición privilegiada que les otorga control sobre el sistema jerárquico. Dicho de otro modo, las élites son actores, y como tales controlan suficientes recursos de poder como para ser relevantes en el sistema estudiado, lo que los posiciona en la cumbre de las jerarquías formadas por relaciones de poder.

De ello destacamos varios aspectos. En primer lugar, las élites están formadas por grupos de actores. De hecho, en algunos sistemas actores y élites pueden usarse prácticamente como sinónimos. Pero el término élite hace referencia a la cúpula de individuos (actores) que controla a una jerarquía concreta, es decir, son actores ubicados en una posición determinada y que tienen el control sobre una jerarquía determinada. Ahora bien, cuando nos referimos a los actores, nos referimos al conjunto de individuos que tienen posiciones relevantes en un sistema, y ello puede incluir a distintas élites de distintas jerarquías. Ocasionalmente, como veremos más adelante, podemos encontrar un tipo de actor formado por población movilizada que no formará parte de la élite de ninguna jerarquía.

En segundo lugar, el hecho de que la posición de las élites, en tanto que élites, dependa de los recursos de poder que controlan en una relación competitiva respecto al resto de integrantes de la jerarquía (y de los actores del resto de jerarquías), nos lleva a desvelar una

87 Como aclaran Izquierdo y Kemou (2009), nos distanciamos de los enfoques que analizan las élites desde una perspectiva de clase, o de privilegio, como en el caso de Veblen (2010 [1899]) que propone el concepto de “la clase ociosa” que se distingue del resto de la población. Entendemos el concepto de élites en términos de poder, es decir, centrándonos en las relaciones de poder y los recursos de poder que permiten a estos actores mantener su posición destacada. Entre los autores clásicos en el abordaje de la cuestión de las élites, encontramos: Pareto (1968), Mosca (1939) y Mills (1956). También destacamos las aportaciones de Clifford-Vaughan (1960), Mannheim (1940), Giddens (1972), Aron, (1950a, 1950b).

dinámica fundamental en la Sociología del Poder que gobernará la actuación de los actores, en palabras de Izquierdo:

“el interés de las élites debe definirse en términos de poder pues su misma existencia como élite, su identidad y sus capacidades dependen de su poder. Su objetivo prioritario será siempre mejorar su posición en la jerarquía compitiendo con las demás élites. La relación que se establece entre las élites es de competición circular, sin fin, pues sus aspiraciones son siempre relativas, al medirse constantemente con la posición del resto de actores. El interés de las élites es entonces lo que definimos como ‘acumulación diferencial de poder’, es decir acumular más poder que sus competidoras” (Izquierdo Brichs 2011, 37).

Por ello se podría entender, visto desde otra perspectiva, que lo que guía la actuación de las élites en tanto que actores también es una cuestión ontológica: para seguir siendo actores en sociedades jerarquizadas tienen que competir con el resto de agentes que pretenden ser actores, y con los otros actores que necesitan reforzar su posición. En ello se juegan la existencia en tanto que actores, pudiendo devenir de nuevo agentes sin capacidad de influencia en el sistema, por falta de recursos de poder, si pierden posiciones en la competición.

Ello ya implica una primera consecuencia importante: la competición determina que el principal objetivo de los actores, en tanto que actores, no puede ser otro que la acumulación diferencial de poder respecto a sus competidores para seguir siendo actores. Los objetivos de sus actos estarán subordinados a este objetivo principal, y serán objetivos relativos en función de las posiciones de los otros actores con los que compiten, actualizándose según las circunstancias. Ello implica que los objetivos que los actores declaran como propios, para explicar su conducta, en muchas ocasiones no son sus objetivos reales, y debemos analizarlos como parte de su discurso, entendido este como un recurso de poder.

En armonía con esto, y ampliando su explicación anterior, Izquierdo añade:

“la posición de un actor en una jerarquía determinada dependerá siempre de su capacidad para competir con el resto de los miembros de la jerarquía, o con aquellos otros que están aspirando a entrar en ella. Así, identificamos las relaciones de las élites entre sí como de permanente competencia mutua, o relaciones de poder y por el poder. Y como acabamos de señalar, sus objetivos serán siempre relativos, sujetos a la capacidad de acumulación de sus rivales. De ese modo, la supervivencia como élite de cada actor depende de su capacidad de acumulación diferencial de poder: la acumulación de más poder que el resto de los actores. El poder concreto de cada actor es medido siempre en comparación con las demás élites, por lo que las relaciones que se establecen construyen un

sistema en el cual la competición no se detiene nunca. Al mismo tiempo, la lógica de la competición se hace más feroz cuanto mayor es el poder que controlan las élites. Esta dinámica competitiva es propia de los sistemas jerárquicos, por lo que cualquier individuo que se encuentre en esta posición elitista, deberá competir o perderá su poder. La posición de cada una de las personas que forman parte de la élite dependerá de sus recursos, sus capacidades y sus alianzas en la competición con los demás. Esta dinámica de competición constante, y de alianzas dentro ella, se extiende a todos los recursos de poder y a todas las épocas y latitudes que han conocido organizaciones jerárquicas” (Izquierdo Brichs 2011, 39).

Ello establece la dinámica de relaciones de poder circulares, sin fin, entre los actores de un sistema, sometidos a una competición constante, y siendo su principal guía de conducta la maximización de la acumulación diferencial de poder respecto al resto de actores y agentes.

El término acumulación diferencial es un concepto que presentan y desarrollan ampliamente Nitzan and Bichler⁸⁸, aunque ya lo encontramos en Michal Kalecki (1972). De forma similar, en el ámbito de las Relaciones Internacionales, pero sin usar explícitamente el concepto de acumulación diferencial de poder, el realismo ofensivo afirma que los actores tienen que actuar para “maximizar sus poderes relativos” respecto los demás. Ésto lleva a dicha corriente teórica, capitaneada por John Mearsheimer, a describir una dinámica de competición constante y sin fin entre los actores. En sus palabras: “the best way for a state to survive in anarchy is to take advantage of other states and gain power at their expense. The best defense is a good offense. Since this message is widely understood, ceaseless security competition ensues” (Mearsheimer 2001, 36).

Igualmente coincide con la Sociología del Poder en remarcar que la inevitable dinámica de competición sin fin (y de conflictos) entre los actores se debe al sistema en el que se encuentran sumergidos los actores, negando que ello sea consecuencia de la naturaleza humana como afirman Morgenthau o Hobbes. Vemos Izquierdo que escribe en este sentido:

“La concreción en el individuo como actor básico en la competición no debe hacernos caer en la visión hobbesiana de la persona. Desde nuestro punto de vista, el hombre no es un lobo para el hombre, ni su naturaleza es la de un inagotable deseo de poder. Desde la sociología del poder vemos que no es la persona la que

88 En sus primeras obras (Nitzan 1992; Nitzan y Bichler 1995; 1996) el concepto tenía una dimensión puramente económica refiriéndose a la acumulación diferencial pecuniario. Es a partir de la concepción del capital como poder (*capital as a crystallization of power*) presentada en Nitzan (1998) *Differential Accumulation: Toward a New Political Economy of Capital*, cuando el concepto de acumulación diferencial toma el mismo sentido que el usado en la Sociología del Poder. Vemos por ejemplo como expresan: desde el ámbito de la economía política “capitalist power [...] is measured *relative* to the power of other owners. [...] In short, the real issue is not absolute accumulation, but *differential* accumulation.” (Nitzan y Bichler 2002, 36-37). Así, la acumulación diferencial de poder pasa a ser un concepto destacado de su propuesta teórica.

genera la competición permanente por la acumulación diferencial de poder, sino su posición en una relación circular de poder” (Izquierdo Brichs 2008, 85-86)

O quizás mejor cuando expresa:

“¿Es el hombre un lobo para el hombre? No, o mejor dicho, no importa, pues la respuesta no se encuentra en la naturaleza de las personas, sino en el sistema. Es la dinámica de las relaciones de poder, la competición circular entre las élites, lo que lleva a la humanidad a su destrucción a través de la acumulación, el crecimiento y la insensibilidad ante el objetivo de la felicidad” (Izquierdo Brichs 2008, 18-19).

Mejor por ser más precisa, porque para el sujeto que abordamos no nos incumbe, ni vamos a deliberar sobre la naturaleza humana más de lo que ya se ha presentado en la propuesta ontológica, dado que escapa de nuestro objeto de estudio. Dicho de otro modo, y como expresa Lampridi, no abrazamos la primera imagen de Waltz (1959), dado que “System’s dynamic is not characterised by the human nature but by the hierarchical character of the system. It is neither egoism or ambition nor the thirst for power that forces elites to compete for differential accumulation of power but their position in the system.” (Lampridi 2011, 27). Desde el realismo ofensivo, Mearsheimer lo expresa con las siguientes palabras:

“It should be apparent that both offensive realism and human nature realism portray great powers as relentlessly seeking power. The key difference between the two perspectives is that offensive realists reject Morgenthau's claim that states are naturally endowed with Type A personalities. On the contrary, they believe that the international system forces great powers to maximize their relative power because that is the optimal way to maximize their security. In other words, survival mandates aggressive behavior. Great powers behave aggressively not because they want to or because they possess some inner drive to dominate, but because they have to seek more power if they want to maximize their odds of survival” (Mearsheimer 2001, 21)

Por ello el realismo ofensivo se considera una propuesta estructuralista, la conducta de los actores está sometida a la estructura. Una situación que se puede percibir de forma similar en los actores de la Sociología del Poder sumergidos en esta dinámica, como afirma Izquierdo:

“La sociología del poder solo es estructuralista —la estructura determina la actuación/agency— en el ámbito concreto de las relaciones circulares de poder: la estructura jerárquica del sistema genera, entre las élites, la inevitable competición por la acumulación diferencial de poder. Las decisiones de las élites no pueden escapar a la competición por la acumulación diferencial de poder, pues si abandonan la prioridad de la maximización del poder pierden su posición como élites” (Izquierdo Brichs 2011, 162)

Pero como remarca Izquierdo, ello se refiere exclusivamente a *una* dinámica de la

Sociología del Poder. De hecho, usando la terminología de Wendt, y siendo coherentes con nuestra propuesta ontológica, deberíamos considerar a la Sociología del Poder una propuesta holística⁸⁹ más que estructuralista. Ciertamente, la dinámica descrita es la misma en la Sociología del Poder y en el realismo ofensivo, sin embargo en el caso de la Sociología del Poder esta dinámica sólo se aplica a una parte de la realidad social, la dinámica entre los actores. Por otra parte, las diferencias ontológicas⁹⁰ entre estos marcos teóricos son tan importantes que nos parece adecuada la propuesta de Wendt, que distingue al estructuralismo neo-realista de un holismo más general y que, adicionalmente a su propia propuesta constructivista, incluye la Escuela Inglesa, las propuestas de Relaciones Internacionales postmodernas, las feministas, y el *World Society school*, además del *World-Systems Theory* en el que destaca la propuesta de Wallerstein (1974a), o las propuestas neomarxistas o neogramscianas (Wendt 1999; Battistella 2015).

Y aún siendo coherentes con nuestra propuesta ontológica, pese al importante peso de las estructuras en la conducta de los agentes, preferiríamos decir que las estructuras explican, condicionan, e incluso que nos permiten estimar o prever dichas conductas⁹¹, más que afirmar que las estructuras las determinan. Entendemos que, aunque sea únicamente por razones de análisis práctico, tenemos que mantener la subjetividad en el actor. La dinámica del sistema que hemos visto, efectivamente marca hacia donde tiene que ir el actor en una circunstancia concreta, pero el modo concreto de hacerlo, a partir de sus propios recursos, frecuentemente nos ofrece sorpresas provenientes de aquellos rincones inescrutables para el analista, de aquellos niveles de detalle absolutamente incalculables de la percepción de la situación concreta por parte del actor, de sus propias estructuras profundas (*habitus*), etc.⁹²

Finalmente, para terminar la relación con el realismo ofensivo, coincidimos con esta propuesta en que lo que activa la dinámica competitiva en ambas teorías es este componente de tipo ontológico en el comportamiento de los actores causado por la estructura. En último

89 Según Wendt “Holism holds that the effects of social structures cannot be reduced to independently existing agents and their interactions, and that these effects include the construction of agents in both causal and constitutive sense” (Wendt 1999, 26).

90 Como hemos explicado en nuestra propuesta ontológica, los agentes no están únicamente “determinados” por la estructura, sino que entendemos que la estructura y los agentes se co-constituyen.

91 En este sentido coincidimos con Bourdieu cuando expresa: “Actuar siempre implica socialmente hacerlo desde un interés: no existen actos gratuitos, sociológicamente hablando. En toda conducta existe una razón de ser que la ciencia pretende desentrañar (y que hace que la ciencia tenga sentido). Toda conducta, por lo mismo, es razonable (se puede dar razón de ella), aunque no sea racional” (Bourdieu y Inda 2001, 23).

92 Ver apartado “Actores y agentes” del Capítulo 1.

término, lo que obliga a los actores a actuar de esta forma, es decir compitiendo, es la amenaza de dejar de existir en tanto que actores en ambas propuestas teóricas.

Con ello terminan nuestras similitudes con el realismo ofensivo. Como se ha comentado anteriormente respecto al neorealismo en general, nuestras diferencias son profundas, y tenemos conceptos ontológicos opuestos en lo que se refiere a: los actores, el poder y la estructura. Mientras los realistas consideran al Estado como actor, la Sociología del Poder refuta este planteamiento⁹³, y sólo acepta a los individuos o grupos de individuos como actores. Si Mearshaimer entiende el poder en un sentido casi exclusivamente militar (Battistella 2003), desde la Sociología del Poder, no sólo entendemos que los recursos de poder inmateriales y simbólicos tienen un peso importante, sino que incluso los recursos de poder materiales los tenemos que analizar desde las percepciones y las ideas de los actores. Y, como hemos visto, desde la Sociología del Poder entendemos las estructuras como algo bastante más complejo que simplemente el resultado de las relaciones de poder entre los actores. Ello permite a la Sociología del Poder una mayor profundidad de análisis, integrando la complejidad de los sistemas internacionales, y desvelando cuestiones y resolviendo preguntas que no se pueden responder desde los ámbitos realistas.

Otro autor que describe una dinámica similar de competición permanente entre los actores (agentes en su caso) es Bourdieu, autor que nos es más próximo que los anteriores en su ontología y por su aproximación sociológica, pero no en el nivel de análisis al que van dirigidas sus propuestas teóricas. Como se ha comentado, para Bourdieu la estructura está formada por varios campos en los que los distintos agentes compiten para mejorar su posición usando sus recursos de poder (distintos tipos de capital en Bourdieu) y esta posición a su vez les otorga un tipo concreto de capital o recurso de poder. Estas estructuras, los campos, se generan por las prácticas de los agentes compitiendo entre ellos, como sucede en el caso de la Sociología del Poder, en la que los actores se ven obligados a competir a causa de la competición de los otros actores.

Igualmente, de forma parecida a nuestra propuesta, en último término esta competición puede suponer la exclusión del agente del campo, dado que “El *capital* específico del campo es a la vez la condición de entrada en cada campo social, y el objeto y el

93 Ver Lampridi (2011), Izquierdo (2008) e Izquierdo y Etherington (2017). Vemos también una contundente crítica a este planteamiento en Wight (2006).

arma de la actividad en dicho campo. O desde la perspectiva del juego, como veremos a continuación, el requisito para jugar socialmente, el objeto del juego y la apuesta o puja” (Bourdieu y Inda 2001, 17).

Bourdieu establece de esta forma una dinámica similar entre los agentes que forman parte de un campo y la competición por el capital específico del campo, y nuestra competición entre los actores que compiten por la acumulación diferencial de poder. Por ello, como no podría ser de otra forma, en estos campos lo que importa no es la cantidad de recursos de poder que los actores controlan en términos absolutos, sino relativos. Precisamente Inda nos explica que cada campo social también puede ser entendido “como un *sistema de diferencias*, en el que el ‘valor’ de cada posición social no se define en sí misma, sino que se mide por la *distancia social* que la separa de las otras posiciones, inferiores o superiores” (Bourdieu y Inda 2001, 16-17).

Volviendo a la metáfora del juego que Bourdieu utiliza en numerosas ocasiones para ilustrar la dinámica de competición permanente que se da en los agentes dentro de un campo:

“on peut imaginer que chaque joueur a devant lui des piles de jetons de différentes couleurs, correspondant aux différentes espèces de capital qu’il détient, en sorte que sa *force relative dans le jeu*, sa *position* dans l’espace de jeu, et aussi ses *stratégies au jeu*, ce que l’on appelle en français son «jeu », les coups, plus ou moins risqués, plus ou moins prudents, plus ou moins subversifs ou conservateurs, qu’il entreprend, dépendent à la fois du volume global de ses jetons et de la structure des piles de jetons, du volume global de la structure de son capital” (Bourdieu y Wacquant 1992, 74)

De esta forma, Bourdieu nos explica como cada jugador establecerá su estrategia y su actuación en función de los recursos de poder (tipo concretos y cantidad) relativos que puede usar en la competición de un campo concreto desde su posición.

No obstante, como hemos explicado anteriormente, desde la Sociología del Poder, por nuestra aproximación macrosociológica, podríamos decir que simplificamos todos los campos en un único campo. Entendido de otra forma, sería como si fusionáramos todos los campos y sólo viéramos la competición resultante en el campo del poder⁹⁴. Como nos explica Izquierdo, consideramos que los actores compiten por la acumulación diferencial de poder

94 Como hemos visto en “Recursos de poder, Bourdieu y poder simbólico” Bourdieu entiende que los agentes compiten en cada campo en que se encuentran para conseguir el recurso específico que éste otorga, y pueden estar compitiendo en varios campos simultáneamente obteniendo diversos recursos de poder específicos. A la vez luchan en el campo del poder para mejorar el valor de los capitales (recursos de poder) específicos que otorgan los campos en los que compiten. Este valor determina su posición final en el campo del poder.

indistintamente del campo al que pertenezcan:

“El poder será el factor analítico fundamental en cualquier relación social, económica y política competitiva y continua. La competición es una sola y única: la del poder, en la cual los actores se enfrentan utilizando diversos recursos, en función de sus capacidades, en distintos procesos de acumulación de poder. El análisis no se puede hacer de forma diferenciada para cada uno de estos ámbitos ya que, si la competición es siempre por el poder, los actores implicados en la competición juegan todos contra todos en un solo y único juego: el del poder.” (Izquierdo Brichs 2007b, 151).

2.2 Agentes, población y relaciones de poder lineales

Hemos visto como la Sociología del Poder divide las sociedades jerárquicas entre élites y población, y desde esta perspectiva la población “se encuentra en la base de la pirámide social” (Izquierdo y Etherington 2017, 16). Es una propuesta útil para el análisis macrosociológico al que está destinada, pero pensamos que la inclusión, en nuestra propuesta ontológica, de los agentes como concepto distinto de los actores, nos puede ayudar a comprender los matices internos del concepto población (al que no renunciamos) y sobre todo facilitar la vertebración entre distintos niveles de análisis, por ejemplo si se quisiera estudiar en detalle un subsistema de un sistema más amplio estudiado previamente.

Aunque en la propuesta de la Sociología del Poder encontrábamos implícita la respuesta, no era inmediato ver qué posición tenían individuos que podríamos suponer en estratos medios de la pirámide. Así, ¿dónde se situaría en este marco teórico un pequeño empresario? ¿y un empresario mediano, o un gran empresario? ¿Y en el caso de un intelectual o un periodista reconocido? ¿O de un director de un influyente diario regional? En realidad, como no puede ser de otra forma, dada la definición de actor que usamos, la respuesta dependerá del nivel de análisis escogido. Es decir, en función de la capacidad de incidencia que tengan dichos individuos en el sistema que hemos establecido como objeto de estudio.

Tomando como ejemplo el último caso, el director de periódico regional, podemos encontrarnos que gracias a sus contactos y alianzas con políticos, empresarios, u otros actores regionales, y como no, por su propia capacidad de influir en un sector de la población a través

de su periódico, lo tuviéramos que considerar actor-élite cuando realizamos un análisis del sistema de su región. Sin embargo, en niveles superiores, por ejemplo estatal o global, este individuo posiblemente no disponga de una capacidad de incidencia relevante en el sistema, y por ello no lo consideraremos actor, sino agente. Lo mismo puede suceder con un empresario mediano, teniéndolo que considerar actor o agente en función del nivel de análisis seleccionado. No obstante, el pequeño empresario difícilmente lo podremos llegar a considerar actor, porque para poder considerarlo actor deberíamos analizar sistemas tan pequeños que nos encontraríamos fuera de los límites establecidos en el marco teórico de la Sociología del Poder.

La población, formada por agentes que no son actores por el hecho de no disponer de (suficientes) recursos de poder, en un sistema jerárquico está subordinada a las élites:

“la relación que establecen las élites con la mayoría de la población es de sujeto a objeto, de actor a recurso, y la posición de la población es de subyugación al interés de las élites en términos de acumulación de poder. Así, por ejemplo, el uso de la ideología o de la información para controlar a la población serán elementos clave en la competición de las élites. La ideología, entendida como un sistema de creencias, será contraria a la conciencia de la población de cuáles son sus intereses reales en términos de mejora de la condición de vida, lo que se reflejará en una competición muy dura por imponer una u otra ideología, por ejemplo entre nacionalismo e Islam, para poder utilizar a la población como recurso en beneficio de la acumulación de unos u otros.” (Izquierdo y Farrés 2008, 111).

Por ello generalmente la población no saldrá beneficiada de las relaciones de poder circular de las élites, que tenderán a preservar sus recursos de poder, el peso que estos tienen en el sistema, y, sobre todo, procurarán mantener su *status quo* respecto a una población que utilizan como recurso de poder para su propia competición, volviendo a Izquierdo y Kemou:

“La población como grupo social acostumbra también a ser un recurso para las élites. La vida cotidiana de una persona suele estar basada en la cesión — consciente, inconsciente o forzada— de la capacidad de decidir. La democracia representativa, las relaciones de producción, el propio Estado, las ideologías, el control de la información, la coacción... son instrumentos en manos de las élites para extraer y acumular el poder de la población.” (Izquierdo y Kemou 2009, 23).

El hecho de entender la dominación como resultado de la dinámica sistémica, producida por las relaciones de poder circulares entre los actores, nos acerca de nuevo a Bourdieu. Inda, haciendo referencia a la dinámica de competición que se da en el *campo del poder*, nos lo presenta de la siguiente forma:

“Las relaciones de dominación en una sociedad o espacio social, desde esa noción, vienen dadas por cuál sea la estructura de distribución de ese campo del poder en el que luchan quienes ocupan las posiciones de dominación en los diversos campos y no es simplemente el efecto *directo* de ‘la acción ejercida por un conjunto de agentes (“la clase dominante”) investidos de poderes de coerción’; es decir, que la noción del campo del poder permite según el sociólogo francés ir más allá de la idea de clase dominante o dirigente para entender la relación de dominación. La dominación es “el efecto *indirecto* de un conjunto complejo de acciones que se engendran en la red de coacciones [*contraintes*] cruzadas que cada uno de los dominantes, igualmente dominado por la estructura del campo a través del cual se ejerce la dominación, sufre de parte de todos los otros” (1994a: 57)” (Bourdieu y Inda 2001, 21-22).

No obstante, desde la Sociología del Poder, entendemos que además de esta dinámica sistémica que lleva a la dominación de la población por parte de las élites, esta dominación igualmente puede ser resultado de acciones directas y premeditadas, generalmente mediante amplias alianzas o consensos entre las élites para defender -o reforzar- su posición frente a la población, en muchas ocasiones a través de recursos de poder estructurantes.

Sin embargo, en los casos que la población llega a ser consciente de sus necesidades reales y puede actuar para lograr satisfacerlas, puede ser capaz de afectar de forma importante la dinámica de relaciones circulares de las élites:

“cuando una mayoría de la población establece relaciones de poder lineales para alcanzar objetivos propios se convierte en un actor transformador con capacidad para provocar cambios en la sociedad. Estos cambios, definidos por los objetivos que busque la población, pueden ser menores y coyunturales, como por ejemplo un convenio colectivo en una empresa o la lucha por la mejora de un barrio, o grandes y estructurales como la exigencia de derechos y libertades en contra de una potencia colonial o una dictadura” (Izquierdo Brichs 2011, 40).

De esta forma, si antes veíamos como las relaciones de poder circulares son la dinámica que gobernará generalmente el sistema, únicamente en algunas ocasiones encontramos otra relación de poder distinta: las relaciones de poder lineales. Entendemos como relaciones de poder lineales:

“Las relaciones que establece la población cuando es capaz de identificar de forma consciente sus necesidades y se moviliza para alcanzarlas. En estos casos, los objetivos del actor-población no son relativos y, por lo tanto, cuando se consiguen, la relación de poder se extingue. El carácter lineal de dichas relaciones deriva del hecho que se puede marcar un principio –el momento en el cual el proceso de toma de conciencia evoluciona en acción colectiva–, y un fin –cuando la movilización tiene éxito y se consiguen las reivindicaciones o cuando es derrotada y se abandona la acción–” (Izquierdo y Kemou 2009, 21-22).

Mediante este proceso, la población, que generalmente es un recurso de poder en manos de las élites, se convierte en un sujeto activo que, al ejercer este poder lineal, puede llegar a tener un enorme impacto en el sistema⁹⁵. Este impacto puede ir más allá del régimen de poder y afectar a las estructuras sociales. Para que la población sea capaz de identificar sus propias necesidades y movilizarse es necesario un cierto grado de emancipación frente a las hegemonías ideológicas de las élites. Pero en el momento del ejercicio del poder lineal, la población, empoderada a través de su movilización, puede hacer surgir nuevos valores y establecerlos socialmente convirtiéndose en estructuras sociales que limiten la actuación de las élites frente a la población, haciendo respetar sus intereses y necesidades.

Queremos recordar que la población, al estar formada por los agentes que no son actores(-élite) (es decir, la gran mayoría), tiene un papel clave en las estructuras sociales que están constituidas a través de sus prácticas. Es importante tener en cuenta este factor porque gracias a él, incluso fuera de estos momentos excepcionales de movilización en los que se establecen relaciones de poder lineal, el progresivo surgimiento y establecimiento de nuevos valores, y a través de los cambios en sus prácticas, puede hacer evolucionar las estructuras en este mismo sentido, mejorando sus condiciones de vida y protegiéndose de la actuación de las élites en su contra. Igualmente, de esta forma los agentes pueden mantener la batalla para ir desgastando las hegemonías ideológicas, o incluso pueden entrar en una lucha a largo plazo para la transformación de los regímenes de verdad.

Respecto a esta cuestión encontramos los progresos que pueden darse a través de distintos ámbitos, como la socialización de los agentes en algunas “culturas” reivindicativas (ya sea en el ámbito laboral, universitario, etc.), o mediante valores que pueden surgir favorecidos por profesores de un sistema educativo progresista, impulsados por movimientos sociales para temas específicos (feminismo, medio ambiente, cultura de paz, vivienda, etc.), o incluso promovidos por intelectuales y periodistas críticos. Estos agentes, sin poseer los

95 Ferran Izquierdo Brichs también relaciona estrechamente este poder lineal con el concepto de democracia en sí:

“Estos momentos en que una persona o la población se convierte en actor y establece relaciones lineales de poder, se encuentra en la posición más democrática, pues está decidiendo sobre ella misma. El concepto de democracia sobre el cual se basará la sociología del poder se refiere a la proximidad de las personas a los procesos de toma de decisiones que afectan a sus vidas, en todos los ámbitos de su existencia. Esta proximidad se puede medir desde dos variables distintas: 1) la proximidad de la mayoría de la población al control de los recursos de poder —siendo el grado máximo de democracia cuando la población participa directamente en las decisiones sobre uso de estos recursos y consigue que sus decisiones se respeten—; y 2) la proximidad de las decisiones a los intereses y objetivos concretos de las personas afectadas —situándonos entonces en la democracia representativa—.” (Izquierdo Brichs 2011, 40).

recursos necesarios como para que los podamos considerar actores⁹⁶ del sistema estudiado, tienen una sutil pero eficaz capacidad de incidir en las estructuras. Sin embargo, como se ha explicado cuando presentábamos los recursos estructurantes, las élites también tienen capacidad de influir indirectamente en la estructura, influyendo en los agentes de forma que estos cambien sus prácticas. Es un proceso costoso, y lento, pero que las élites usan para reforzar su posición, a veces estableciendo amplios consensos entre ellas. De esta forma encontramos dos fuerzas opuestas, una emancipadora y otra conservadora, que moldean las estructuras sociales en beneficio y en contra de la población respectivamente. En algunos estudios podría ser adecuado incorporar estas dinámicas que subyacen dentro de la estructura.

Para terminar, queríamos remarcar otro aspecto importante, a nivel teórico, de la introducción del concepto agente y su relación con la estructura en nuestra ontología: Teniendo en cuenta que las estructuras incluyen los regímenes de verdad, las hegemonías ideológicas, los valores imperantes, e influyen fuertemente en los procesos de socialización (y por lo tanto en los *habitus* de los agentes), el hecho de que sean las prácticas de los agentes (y no de los actores en tanto que actores) las que constituyen las estructuras sociales es lo que permite que haya disonancias en el sistema, que no esté todo dominado por los actores que controlan los recursos de poder, y por sus relaciones de poder circular. Es decir, que las estructuras estén (co-)constituidas por agentes que escapan a las relaciones de poder circulares es lo que posibilita la crítica, y la toma de conciencia de la población. Dicho de otro modo, la dialéctica entre las prácticas de los agentes y las estructuras, difícilmente controlable por los actores, deja espacio a la resistencia de la población frente a las élites, y con ello, hace posible la movilización de los agentes y, en último término, la revolución en un sistema concreto.

2.3 Herramientas de análisis y conceptos metodológicos

96 Podríamos considerar actores, por ejemplo, los movimientos sociales, en caso de que consigan una movilización importante que les permita tener una capacidad de influencia relevante en el sistema frente al resto de actores, estableciendo una relación de poder lineal. En este caso, que nos vuelve a lo explicado anteriormente sobre el poder lineal, los cambios pueden ser mucho más rápidos, importantes y perdurables, tanto en el régimen de poder del sistema analizado, como en sus estructuras. Posteriormente abordamos la cuestión de los movimientos sociales.

En este apartado nos limitamos a presentar conceptos y herramientas metodológicas para la realización de estudios empíricos desde la Sociología del Poder, ya existentes en el momento de realizar esta propuesta, quizás con la excepción de la vertebración entre los distintos niveles de análisis, que hasta la actualidad no había sido formulada tan explícitamente y de forma tan desarrollada. Por ello, expondremos de forma resumida los conceptos ya conocidos, centrándonos en aquellos conceptos que nos serán útiles para nuestro estudio de caso. Como veremos, en algunas ocasiones que se ha considerado pertinente, se ha aprovechado para enriquecer dichos conceptos con las aportaciones ontológicas realizadas desde esta propuesta, o se han contrastado con el marco teórico de Bourdieu.

2.3.1 Tipos y clasificación de las élites

En la obra *Poder y regímenes en el mundo árabe contemporáneo*, Ferran Izquierdo y Athina Kemou (2009) nos proponen una serie de conceptos teóricos para facilitar el estudio y clasificación de las élites. Así, en los sistemas estudiados, encontramos élites primarias o secundarias, que a su turno pueden ser homogéneas o heterogéneas, pueden tener un poder más o menos concentrado, y pueden ser más o menos especializadas en el control de los distintos recursos del sistema.

La primera clasificación, y la que nos es más útil para nuestro cometido, es la distinción entre élites primarias y secundarias. Según estos autores las élites primarias son aquellas que “poseen la capacidad de competir por el control de los recursos que permiten mayor acumulación en cada momento, y al mismo tiempo, al relacionarse entre sí, delimitan los equilibrios de poder que estructuran todo el sistema. Como apuntábamos, refiriéndonos al mundo árabe, serán élites primarias aquellas que puedan competir eficazmente por el control del Estado, la renta, la coacción y, en ocasiones, por el capital privado y la ideología.” (Izquierdo y Kemou 2009, 29) En cambio, las élites secundarias “se mueven en la estructura generada por las élites primarias, ocupando puestos subalternos en la jerarquía, por lo que su acceso a los recursos dependerá de sus alianzas con las élites primarias” (Izquierdo y Kemou 2009, 29).

Así vemos como en esta explicación se presenta la ubicación o la función de cada una de ellas, pero es la última característica de las élites secundarias a la que se hace referencia lo que nos permitirá distinguir las mejor: su dependencia de las élites primarias para mantener el control de sus recursos de poder. Ésta es la característica que nos delimita qué actores pertenecen a las élites primarias o a las élites secundarias. Es decir, si un actor depende de otro para mantener el control sobre sus recursos de poder será élite secundaria del último, en caso contrario, lo consideraremos primaria. Ello es importante ya que nos podemos encontrar actores con importantes recursos de poder que sea difícil distinguir su posición, y saber si es élite primaria o secundaria nos aporta información relevante porque determina su capacidad de autonomía respecto a las demás élites y, con ello, su influencia en el sistema.

Encontramos otra forma de determinar si una élite es primaria o secundaria en el sistema objeto de estudio:

“analiza[r] si estas son fácilmente reemplazables a la hora de formar alianzas, sin una merma importante de poder para la élite aliada. Un actor primario puede sustituir fácilmente su alianza con un actor secundario sin que ello afecte a su capacidad de acumulación, mientras que un actor secundario depende de su alianza con el primario.

Por el contrario, los cambios en las alianzas entre los actores primarios forman parte del “gran juego” y tienen repercusiones directas en los equilibrios de poder del sistema” (Izquierdo y Etherington 2017, 55).

Evidentemente la posición primaria o secundaria de las élites evoluciona y varía con las circunstancias, y actores concretos pueden pasar de primaria a secundaria o al revés. Sin embargo, cualquier modificación en las élites primarias significa un cambio importante en el propio sistema.

La concentración del poder y la especialización de las élites por recursos son otras dos características que se pueden tomar en cuenta. Habitualmente en los Estados democráticos encontramos élites especializadas en distintos recursos de poder. En estos sistemas acostumbra a haber unos actores que controlan el recurso de poder capital o financiero, otros los medios de comunicación, otros las instituciones estatales, etc⁹⁷. Por ello el poder también acostumbra a ser más descentralizado.

En cambio, en sociedades autoritarias normalmente percibimos una concentración de

97 Aunque podemos encontrar notables excepciones cuando, por ejemplo, los grupos financieros controlan medios de comunicación, o cuando multimillonarios como Trump o Berlusconi obtienen el control de gobiernos, en el caso de este último además con un importante control de los medios de comunicación.

poder entre muchas menos manos y un nivel de especialización de las élites muy bajo, con una misma élite pudiendo controlar varios recursos de poder esenciales. Aunque como nos advierten Izquierdo y Kemou “es muy difícil que en las sociedades contemporáneas, sea cual sea la estructura de su sistema de poder, exista la completa especialización en un recurso o se posea control absoluto sobre todos los recursos, pues estos están mucho más diversificados que en épocas anteriores”. (2009, 25).

Tanto los grados de especialización como el de concentración de poder pueden influir en la situación de la población en dicho sistema. Aunque no podemos asimilar la descentralización del poder, que puede llevar a la poliarquía, con la democracia, sí que puede facilitar la influencia de la población en el sistema:

“Cuanto más élites participen en la competición, más dura será ésta y más posibilidades tendrá la población de establecer relaciones lineales por sus propios intereses. Como apunta Mannheim, cuantas más élites haya en una sociedad, más tiende cada élite individual a perder su función y su influencia como líder, pues se compensan entre ellas. En una sociedad democrática de masas, sobre todo si existe una gran movilización social, ningún grupo puede conseguir influenciar profundamente a toda la sociedad” (Izquierdo y Kemou 2009, 25).

De modo opuesto, una sociedad con el poder concentrado en pocas manos tiende a la oligarquía, al monopolio en su dimensión económica, y a la autocracia en la política.

Otra característica de las élites es su grado de homogeneidad o de heterogeneidad. Ello tiene consecuencias en la gestión de los conflictos entre las élites. Ciertamente en el seno de las élites homogéneas la competición continúa con el mismo grado de intensidad, sin embargo las disputas entre los actores están más reguladas, existen más mecanismos para resolver la confrontación y evitar los enfrentamientos abiertos o la violencia. Así, las disputas entre las élites del Líbano (notablemente heterogéneas) tienden más fácilmente a ser confrontaciones abiertas, e incluso violentas, con dificultad para encontrar mecanismos de gestión de conflictos que sean aceptados por las distintas partes. Mientras que en las élites de Arabia Saudí (claramente homogéneas), aunque pueden hacer frente a importantes conflictos internos, y en cualquier caso la competición es igual de intensa, parece existir una tendencia a autorregularse, con normas (como la Ley Fundamental de 1992), o incluso con la creación de instituciones (como la Comisión Bay’á de 2007) si es necesario, respetadas por todos los actores (Izquierdo Brichs 2009). Quizás para estos actores, la pertenencia al grupo de la élite es más importante que una disputa concreta. La posibilidad de ser excluido de este grupo es

mucho más grave para su posición que constreñirse a aceptar unas normas que les sean desfavorables en un situación concreta. En el caso contrario, dado que la pertenencia al grupo no es un requisito para formar parte de las élites, ni para poder ser actor, será más difícil que un actor acepte una norma para la gestión de los conflictos entre las élites si esta norma le perjudica.

Relacionada con esta homogeneidad, encontramos otra característica, el grado de abertura del acceso a la élite, que Izquierdo y Kemou exponen de la siguiente forma:

“es también importante tener en cuenta hasta que punto el acceso de otros actores a la élite está abierto o bloqueado. Si bien una élite cerrada suele ser más homogénea y por tanto conllevar una competición menos conflictiva, esta misma cerrazón puede provocar que el acceso de otros competidores externos al grupo, de suceder, se produzca mediante métodos más traumáticos y provoque cambios importantes en la estructura del sistema. Por ejemplo, en Arabia Saudí una nueva élite ajena a la familia Saud solo podría llegar a competir por el control del Estado con una revolución que transformara de forma radical el sistema.

Por el contrario, la democratización efectiva del sistema político podría abrir de una forma ordenada el acceso de nuevas élites al control del Estado, reduciéndose entonces las posibilidades de inestabilidad y de violencia. Sin embargo, esto debilitaría claramente a los dirigentes actuales, que podrían perder el poder, por lo que las élites dominantes harán todo lo que esté en su mano para impedir el acceso de otros competidores” (Izquierdo y Kemou 2009, 28)

2.3.2 Alianzas entre actores

En unos sistemas sociales con multitud de actores, en muchas ocasiones con una tendencia a la especialización, y con distintos niveles de sistemas interrelacionados entre sí, las alianzas son un componente esencial en las dinámicas de las relaciones de poder entre los actores. Las alianzas entre los actores pueden establecerse con distintos grados de implicación y a través de diversos mecanismos, pero todas tienen algunos aspectos comunes.

El objetivo de toda alianza será reforzar la posición de los actores, es decir, aumentar la acumulación diferencial de poder de los actores que participan en la alianza respecto al resto. En este sentido se podría decir que las alianzas se basan en una relación en la que todos ganan (win-win) respecto a los no integrantes de la alianza. Esto no significa que la competición entre los diferentes individuos que participan en la alianza se detenga. Al

contrario, la competición entre los actores de la alianza también es permanente, pero aun así la alianza les es útil frente al resto de actores.

A partir de aquí encontramos alianzas muy diversas, desde amplias alianzas establecidas sobre acuerdos tácitos, o consensos, entre los actores, hasta pequeños grupos o parejas de actores fuertemente cohesionados y con acuerdos formales (o informales). Igualmente, vemos alianzas que son subconjunto de otras, o que agrupan a actores que pertenecen a distintas alianzas, estableciéndose en función de otras características. Por lo tanto cada actor lo podemos encontrar formando parte de varias alianzas al mismo tiempo. Muchas razones estratégicas o tácticas pueden llevar a los actores a estar interesados a establecer alianzas entre ellos. Vemos a continuación algunos de estos motivos, así como los tipos de alianzas que conllevan.

Uno de los motivos identificados por Navarro, para el establecimiento de alianzas entre los actores, es la defensa de los recursos de poder: “aquellos actores que tienen la capacidad de acceder a estos, generalmente est[án] interesados en su conservación y se un[en] para este fin, aunque no tengan el control de los mismos permanentemente. Es más, incluso en aquellos actores que compiten ordinariamente por el control de los recursos, pueden darse alianzas muy estrechas cuando la continuidad de alguno de estos recursos está en peligro” (Navarro Muñoz 2015, 99-100).

A ello debemos añadir que las alianzas no sólo se establecen para asegurar la conservación de un recurso de poder concreto, sino también para defender y mejorar su valor en el campo del poder. Así, por ejemplo, las élites del sector financiero de un sistema puede establecer alianzas para mantener y aumentar el peso de este sector económico en dicho sistema, o las élites que basan su posición en el control de unas ciertas instituciones, se aliarán para mejorar su prestigio y prevenir que su autoridad sea cuestionada, etc.

Otro factor que facilita el establecimiento de alianzas entre distintos actores es, como hemos avanzado, la especialización en el uso de los recursos de poder. En muchos contextos, un recurso puede dar una posición muy privilegiada en un sistema concreto, pero a la vez ser vulnerable sin alianzas con actores que dispongan de otros recursos de poder. Nos lo ilustra bien Schumpeter, como nos recuerda Izquierdo (2008):

“Within a protecting framework not made of bourgeois material, the bourgeoisie may be successful, not only in the political defensive but also in the offensive,

especially as an opposition. For a time it felt so safe as to be able to afford the luxury of attacking the protective frame itself. [...] But, without protection by some non-bourgeois group, the bourgeoisie is politically helpless and unable not only to lead its nation but even to take care of its particular class interest” (Schumpeter 2003, 138).

Por ello, Izquierdo y Etherington expresan que “la especialización conduce a la complementariedad” (2017, 127). Así, es habitual ver alianzas entre actores de los medios de comunicación con actores políticos, o de políticos con actores de sectores económicos concretos, etc. A fin de cuentas, en general,

“los actores tienen capacidad para controlar unos recursos limitados y, en ocasiones, para poder utilizarlos de la forma más eficaz, es necesario hacerlo de forma complementaria con otros recursos controlados por otros actores. La posición de unos y otros en la competición por la acumulación diferencial de poder depende en muchos casos no sólo de su control de recursos de poder, sino también de su capacidad de generar alianzas complementarias. Las alianzas sólo encuentran límites en las necesidades de los actores implicados y en las resistencias que puedan ofrecer los contrincantes” (Izquierdo y Etherington 2017, 127-28).

Asimismo, puede ser una causa de constitución de alianzas la búsqueda de la exclusión del resto de actores (y de agentes) del control de los recursos de poder. Ello nos acerca de nuevo al concepto de campo de Bourdieu. Según la propuesta de este autor, en cada campo concreto se necesita cumplir unos requisitos (distintos para cada campo y que incluyen la posesión de recursos de poder específicos) para situarse dentro de las fronteras que delimitaban el campo⁹⁸, lo que permite participar en el juego que en él se da (competición) para adquirir el recurso de poder específico otorgado por el campo. Bourdieu nos recuerda que los actores no sólo compiten entre ellos para mejorar su posición dentro del campo, sino que además “ils travaillent aussi à exclure du champ une partie des participants actuels ou potentiels, notamment en élevant le droit d'entrée ou en imposant une certaine définition de l'appartenance” (Bourdieu y Wacquant 1992, 76).

Volviendo al lenguaje de la Sociología del Poder, Navarro nos explica que “[e]xisten diversos mecanismos de exclusión [...], desde aquellos que tienen carácter estructural hasta otros que se establecen *ad hoc*. Un buen ejemplo de los primeros es el estatus, un sistema de

98 Sobre esta cuestión, Bourdieu nos aclara: “La question des limites du champ *est toujours posée dans le champ lui-même* et, par conséquent, n'admet pas de réponse *a priori*. [...] Ainsi, les frontières du champ ne peuvent être déterminées que par une investigation empirique. Elles ne prennent que rarement la forme de frontières juridiques (avec, par exemple, le *numerus clausus*), même si les champs comportent toujours des ‘barrières à l'entrée’, tacites ou institutionnalisées” (Bourdieu y Wacquant 1992, 75-76).

distinción interiorizado a través de la ideología, la costumbre, instituciones, etc. El estatus puede obstaculizar el acceso de nuevos actores a las élites. Por otro lado, existen mecanismos más inmediatos, como una ley electoral que restrinja la participación de partidos” (Navarro Muñoz 2015, 101).

Igualmente Izquierdo entiende el estatus como un importante mecanismo de exclusión de la competencia:

“Un sistema de alianzas interiorizado, incluso a través de la ideología y la costumbre, es el estatus. Las divisiones sociales por el estatus no son más que mecanismos para reducir la competencia de otros actores. El estatus social hace más difícil el ascenso de otros a la posición de las élites y, por tanto, reduce el número de competidores. Se trata de un sistema de alianzas y sabotaje contra los demás, que puede ser más valioso y duradero que el control directo del capital o de otros recursos de poder. Un apellido, una educación especial y unas relaciones selectas son instrumentos de promoción en las relaciones circulares de poder, y también útiles para apartar a otros contrincantes que no cumplan los requisitos sociales del estatus. Esto no impide, sin embargo, que la competición dentro del grupo sea asimismo muy dura” (Izquierdo Brichs 2011, 46-47).

Otro tipo de alianzas que se dan para condicionar las políticas de los Estados son las *policy networks*, o redes de políticas públicas⁹⁹. Gracias a ellas, actores que quizás tendrían una capacidad de incidencia limitada, consiguen influir de forma eficaz en la determinación de las políticas estatales en función de sus intereses particulares. Izquierdo y Etherington reflexionan sobre esta cuestión respecto un ámbito de decisión estatal que nos interesa especialmente para nuestro estudio:

“El análisis de las alianzas entre las élites también nos es útil para entender por qué los Estados siguen políticas de cooperación o de enfrentamiento. Las políticas cooperativas y las políticas de conflicto e incluso las guerras, son más fáciles de analizar si las observamos desde la perspectiva de las necesidades de alianzas o de antagonismo de los actores. Cuando se crean alianzas entre aquellos que necesitan la cooperación, si consiguen controlar el Estado, aplicarán políticas cooperativas. Y, al contrario, cuando lo rigen los actores que necesitan políticas de rivalidad nos situaremos en el antagonismo e incluso en la guerra” (Izquierdo y Etherington 2017, 105-6).

99 Ver, por ejemplo, Rhodes (1997) y Peterson (2003). Barak y Sheffer (2006) nos proponen el término de *security networks* para referirnos a las alianzas entre los actores relacionados con el ámbito de la seguridad. Fernando Navarro Muñoz, que introduce este concepto en el cuerpo teórico de la Sociología del Poder en Navarro (2015, 102-6), nos recuerda como ejemplo la “red ligada a las políticas de defensa en los EEUU conocida como complejo militar-industrial (CMI); formado por la cúpula militar del Pentágono, el Departamento de Defensa, las principales firmas de la industria armamentística y algunos sectores del Congreso y el Senado norteamericano, pero que tiene además, numerosas ramificaciones a lo largo de la alta burocracia estatal y también en el sector corporativo” (2015, 103).

2.3.3 Vertebración entre los distintos niveles de análisis

Otra de las ventajas de la propuesta de la Sociología del Poder es que facilita la vertebración entre los distintos niveles de análisis, siendo útil especialmente para la realización de estudios empíricos, pero también para explicar teóricamente la interrelación entre sistemas de distintos niveles. En este aspecto, la incorporación del concepto agente diferenciado del concepto de actor vuelve a ser útil para mejorar la capacidad de explicación de la Sociología del Poder.

Coincidimos con Wight en que lo que vertebra los distintos niveles de análisis es el agente, o los agentes. Con ello nos distanciamos, junto con este autor, de la lógica de los debates sobre este tema en el ámbito de las Relaciones Internacionales. En estos debates sobre el nivel de análisis se entendía que lo que era el actor (es decir, donde se ubicaba la *agency*) variaba en función del nivel de análisis que fuera más adecuado:

“On this treatment of the level-of-analysis problem, the levels are related as agents to structures. This formulation forces/allows the relocation of agency at every move up or down the levels, so that what appears as a structure on one level becomes an agent on another. Hence, at what Hollis and Smith call the first debate, the international system plays the role of structure with the nation state as an agent. At the level of the second debate, the nation state appears as a structure with the role of agent now played by bureaucracies. Individuals only appear on this model at the level of the third debate, where bureaucracies now constitute the structure and individuals play the role of agents” (Wight 2006, 107).

Desde esta perspectiva, los individuos son el cuarto nivel que aparece en el último gran debate de las Relaciones Internacionales según Hollis y Smith (1990, 211-13) (los otros tres serían el sistema internacional, el Estado nación y las burocracias internas de los Estados), y sólo pueden existir como agentes en el nivel de las burocracias. En cambio, desde la Sociología del Poder no analizaremos a los individuos como nivel de análisis (estaría fuera de los límites que hemos definido para dicha propuesta teórica) sino que los individuos serán los agentes en todos nuestros niveles de análisis. Wight en este sentido hace una propuesta similar y por ello, desde este punto de vista, afirma que “on this understanding of levels there is no need for a distinct individual level since individuals feature in every level and are tied

into their social contexts; in this sense the micro and macro levels are linked through human agency. The location of individuals at every level is important since it highlights the fact that it is through the differing ‘positioning’ of individuals that the various levels interact. In effect, this way of thinking of the issue links micro and macro phenomena” (Wight 2006, 111-12).

Coincidiendo plenamente con esta idea, nuestra propuesta además facilita los estudios empíricos que impliquen distintos niveles de análisis gracias a las definiciones operativas de actor, de agente y élite primaria o secundaria que clarifican los distintos papeles que puede estar realizando el mismo agente en función del nivel de análisis realizado. Como nos recuerda Izquierdo:

“La capacidad de ser actor depende, por lo tanto, directamente del poder que se consigue acumular. Por esta razón, un actor tiene que ser analizado en el contexto del subsistema en el que tiene influencia. Diferentes espacios generan diferentes sistemas con distintas estructuras. En ese sentido, en el sistema global deberemos tener en cuenta sólo a aquellos actores que tengan capacidad para utilizar recursos “globales” como: Estados-potencia; grandes corporaciones transnacionales; hegemonías e ideologías globales (como las grandes religiones, el neoliberalismo, el socialismo o el comunismo, pero no ideologías nacionalistas que solo serán útiles como recursos de poder en ámbitos nacionales); capacidad de coacción internacional; capacidad informativa internacional; normas e instituciones internacionales... Pero puede haber también sistemas regionales, estatales, locales o incluso referidos a una institución como una iglesia, un partido, una corporación, etc. De esta forma, actores primarios en el análisis de un sistema inferior pueden ser secundarios en el sistema superior” (Izquierdo Brichs 2011, 68).

O viéndolo en el sentido opuesto, desde abajo hacia arriba, en un sistema municipal (o de una dimensión similar, como por ejemplo una gran empresa) podemos encontrar actores primarios que en un nivel superior, pongamos estatal (o un conglomerado multinacional), sean actores secundarios, y que a su vez no tengan el peso necesario para poder ser considerados actores en un sistema global, en el que pasarían a ser considerados únicamente agentes. Evidentemente también podemos encontrar actores que, por ser actores globales, sean actores primarios en todos los niveles de análisis de los sistemas en los que están presentes. Es decir, el peso del actor, resultante de sus recursos de poder y de su capacidad de hacer alianzas, definirá hasta qué nivel de análisis puede ser considerado actor en función de si aún tiene una capacidad de incidencia relevante en el sistema o no.

Sin embargo, el primer supuesto que hemos presentado como ejemplo, lo podemos encontrar con frecuencia porque en muchas ocasiones la posición de los actores de un

subnivel depende de su alianza con élites primarias del nivel superior, y ello hace que sean élites secundarias en este nivel superior (y muy probablemente sólo agentes en un nivel por encima). Como nos expone Lampridi ello implica, como no podría ser de otro modo, una fuerte influencia de los sistemas superiores en los inferiores:

“In this respect we find competitive subsystems existing within main systems, and the alliances of elites in one subsystem with those in a superior system will be, accordingly, a common power resource. For example, power competition in a tribe will be partly shaped by the alliance capacity of determined tribal elites with elites who control the state. Or, at a higher level, the alliance of elites on the global periphery with global elites will constitute a power resource that ensures the position of the former.

In the Arab world, the ruling caste is largely independent of production processes and social class, but heavily dependent on the outside world. The globalisation of relations of production gave rise to bourgeois and political elites who largely depend on the core elites. As the power accumulation of peripheral elites in the globalised system depends partly on their function as intermediaries with core elites, the main objectives of both will be to keep these societies in a state of pre-modernity. This encourages dependence of pre-modern societies on the modernity developed at the core of the global system, thus paralysing their modernising capacity. This dependence on and alliance with core elites is also reflected in cultural terms, with an important westernisation of the elites in contrast with the more ‘oriental’ popular classes” (Lampridi 2011, 80)

Así, para los actores de un sistema, la capacidad de establecer alianzas con élites de un sistema superior puede ser un importante recurso de poder, y por ello los cambios en el régimen de poder del nivel superior pueden afectar de forma drástica a los niveles inferiores. Por otro lado, el nivel superior está constituido por el conjunto de subsistemas inferiores, y sus agentes (fueran agentes o actores en los niveles inferiores) siguen co-constituyendo sus estructuras sociales en los que tienen que desenvolverse los actores de este nivel superior.

2.3.4 La movilización social

Desde la Sociología del Poder también se han ido incorporando conceptos y útiles teóricos para facilitar el análisis de los movimientos sociales y la movilización social. Desde un primer momento ya se incluyó en el marco teórico el concepto de poder lineal descrito anteriormente y que refleja el efecto que tiene dicha movilización a nivel macrosociológico. Posteriormente Izquierdo y Etherington distinguieron los grados de movilización entre las

acciones de protesta reactivas, la oposición, la resistencia y la revolución:

“Las acciones reactivas tienen en muchas ocasiones la forma de protestas puntuales y gozan de cierto grado de espontaneidad. Son movimientos de respuesta a hechos concretos, o demandas generadas por una gran presión ejercida sobre la población hasta el punto de que a esta le es difícil continuar soportándola. La oposición se distingue de la protesta porque está más estructurada. La diferenciamos de la resistencia si se lleva a cabo desde dentro del sistema, aceptando sus reglas del juego. Normalmente la abanderan las organizaciones políticas, religiosas o de la sociedad civil legales o paralegales (no clandestinas)” (Izquierdo y Etherington 2013, 19)

La resistencia y la revolución responden a la voluntad de transformar el sistema, o algunos de sus factores que sostienen al régimen. Ello implica desafiar directamente la posición de las propias élites y los recursos de poder en los que se apoyan, es decir, desafiar en último término su existencia en tanto que actores. Por este motivo, si “la respuesta de las élites a las protestas y la oposición puede oscilar entre la represión, la negociación, la cooptación o concesiones para aumentar la legitimidad, en el caso de los movimientos de resistencia y revolucionarios la respuesta es siempre la represión” (Izquierdo y Etherington 2017, 87). Así, la resistencia y la revolución, que aspiran a una transformación más profunda que las otras dos formas de movilización, implican organizaciones clandestinas. Entre ellas se distinguen en que “[l]a resistencia no solo se sitúa fuera de los canales establecidos por el régimen sino que también cuestiona su legitimidad. La revolución va más allá, y propone un cambio de régimen que se apoye en una visión distinta de la justicia social” (2017, 87). Y por ello estas formas de movilización “solo tienen fuerza en momentos de fragilidad del régimen de poder que controla el sistema” (2017, 87).

En el documento de trabajo *Barcelona en Comú. ¿Partido político o movimiento social?* (Izquierdo Brichs s. f.), y en el libro de reciente aparición *Poder Global, Una mirada desde la Sociología del Poder* (Izquierdo y Etherington 2017), se desarrolla los útiles para el análisis de la movilización social entendida como un proceso compuesto por tres fases: “A) La toma de conciencia de las problemáticas y la configuración de las redes; B) La movilización propiamente dicha; C) La finalización de la movilización” (Izquierdo Brichs s. f.).

De forma resumida diremos que la fase A consiste en la toma de conciencia de las problemáticas por parte de la población, pero también de “la construcción de valores, el marco conceptual en que se mueven y las identidades que generan, lo que la literatura

anglosajona conceptualiza como *frame* y en un sentido más amplio podemos considerar una cultura política de resistencia” (Izquierdo y Etherington 2017, 88). Esta fase es determinante dado que la dimensión del movimiento social dependerá de su capacidad de generar una conciencia de las condiciones de vida de las personas y sus problemáticas, de extender esta visión a la población y crear una cultura política de resistencia, superando las ataduras provenientes de las distintas ideologías que facilitan que la población siga siendo un recurso de poder en manos de las élites. Ello conlleva la creación de nuevas identidades que pueden cohesionar y dar fuerza al movimiento, de hecho Izquierdo afirma que la “capacidad de movilización y el compromiso de las personas están ligados a la identificación con el movimiento social” (Izquierdo Brichs s. f., 13).

Otra cuestión problemática que deben afrontar en esta fase inicial los movimientos sociales es su estructuración y organización. Oscilando entre los más espontáneos y asamblearios, hasta los más centralizados y burocratizados. Igualmente pueden ser más cohesionados, o facilitar la aparición de facciones (Izquierdo y Etherington 2017; Gamson 1990).

La Fase B empieza cuando la población ejerce la relación lineal enfrentándose a las élites. Esta movilización puede ser de muy diversas formas y organizada de distintas maneras. En ella, el movimiento social tendrá que hacer frente a los recursos de poder de las élites, movilizados en forma de distintas tácticas que pueden ir desde la propaganda, desprestigio, compra de voluntades o división del movimiento, “hasta la represión más dura pudiendo llegar al genocidio” (2017, 92) como nos advierten Izquierdo y Etherington. El éxito del movimiento dependerá de la debilidad del régimen, de su fuerza en el ejercicio de la relación de poder lineal y de su resistencia, pero también de su capacidad de atraer a la población, así como de hacer alianzas, tanto con actores externos al sistema, como con élites secundarias (o incluso primarias) beneficiadas por la movilización.

Una de las estrategias de las élites para frenar el movimiento social es hacer concesiones parciales, pero considerables desde la perspectiva de una parte del movimiento, con la voluntad de romper el *frame* capaz de movilizar de forma masiva a la población.

La movilización social puede terminar (Fase C) con distintos grados de victoria o de derrota, y tanto una como otra pueden tomar formas muy diversas¹⁰⁰. La victoria puede

100 Como afirma Koopmans “there is no typical way in which protest waves end. The range of possible endings

representar la obtención de los objetivos establecidos en la creación del poder lineal, lo que conlleva la desaparición de la movilización. También puede ser una muestra del éxito del movimiento su aceptación como interlocutor frente a las élites¹⁰¹ (Gamson 1990; Izquierdo Brichs s. f.). En cualquier caso, al finalizar la movilización social, la dinámica de relaciones de poder circulares volverá a dominar el sistema. Sin embargo, si la movilización ha sido exitosa, esta competición entre las élites puede darse en unas nuevas condiciones mucho más beneficiosas para la población. Ello dependerá tanto de los logros en forma de mejores condiciones de vida para la población, o una mejor posición frente a las élites, como de las garantías que ésta haya sabido imponer para la perduración de estos logros. Dichas garantías deben ser estructurales y pueden tomar forma de normas jurídicas, nuevas instituciones, etc. pero, como vemos en Izquierdo Brichs y Etherington (2017), las más importantes, para la consolidación de los logros, son las transformaciones estructurales referentes a los valores de la población, a las hegemonías ideológicas y a los regímenes de verdad.

Mientras dure el movimiento social, desde nuestra propuesta teórica y a causa de su nivel de análisis, en tanto que movimiento social, aunque pueda tener una estructura en red, será considerado un actor colectivo ejerciendo una relación de poder lineal. Si evolucionara hacia una entidad distinta, como un partido político, un sindicato o una milicia, con estructuras jerárquicas y controlados por una cúpula de pocos individuos, entonces devendrá un recurso de poder en manos de sus élites en vez de un actor. Y estas élites, para perdurar en tanto que actores se verán obligadas a integrar la dinámica conservadora de las relaciones de poder circular. Por ello Izquierdo, coincidiendo con Chantal Mouf (2015), afirma que los partidos políticos que pretenden transformar el sistema, sólo lo podrán realizar si consiguen mantener una naturaleza dual de movimiento social-partido político.

is principally unlimited and includes regime replacement through revolution, civil war or foreign intervention, repression, elite closure, reform, institutionalization, co-optation, altered conflict and alliance structures, a new balance of electoral power and changes in government incumbency, or any combination of these. Moreover, the endings of waves of contention may be sudden and dramatic, or take the form of an unspectacular “petering out” of protest” (2004, 36).

101 Sin embargo, una plena aceptación de los representantes del movimiento social que les integre en el sistema, pero sin conseguir objetivos establecidos por el movimiento (y por lo tanto beneficios para la población) puede llevar a la desmovilización a través de la cooptación.

Capítulo 3

Análisis de conflictos internacionales desde la Sociología del Poder

“The statement ‘this is a conflict’ should always be taken as an hypothesis – not as something obvious, even trivial, about which consensus is easily obtained”

(Galtung 1996, 70)

Si, como hemos visto, la Sociología del Poder aparece como resultado de las lagunas y la incapacidad de ofrecer respuestas por parte de las teorías de Relaciones Internacionales, el desarrollo que proponemos de ésta en el ámbito del análisis de conflictos internacionales es fruto de las carencias en el cuerpo teórico de la Resolución de Conflictos y su incapacidad de cubrir las lagunas dejadas desde las Relaciones Internacionales a la hora de analizar conflictos de nivel macrosociológico.

Una propuesta teórica para la realización de análisis de este tipo debería proponer una metodología, y aportar unos útiles teóricos, que nos permitan abordar los conflictos extremadamente complejos que encontramos en la actualidad. Vemos como ejemplo la complejidad de los conflictos en el propio Líbano, con innumerables facciones con alianzas variables y con la intervención de numerosos Estados regionales y potencias globales, pese al reducido tamaño del país. O la Segunda Guerra del Congo, en la que, en el terreno congolés,

se desarrolla un conflicto armado en el que encontramos a una decena de países directamente implicados, a más de una veintena de grupos armados, y que incluye distintas dinámicas de sublevación por parte de la población (Farrés Fernández 2009).

Los útiles teóricos ofrecidos desde las corrientes mayoritarias de las Relaciones Internacionales son claramente insuficientes para abordar este tipo de conflictos y dejan de lado amplios aspectos clave para poder entender su evolución. Ciertamente la Resolución de Conflictos nos ofrecen útiles teóricos más flexibles y más adecuados que las Relaciones Internacionales para este tipo de conflictos internacionales complejos que no son únicamente interestatales. Aun así sus propuestas son insuficientes para abordar dicha complejidad de forma sistemática, y para desvelar las dinámicas que subyacen en estos conflictos armados, y que nos permiten explicar la evolución del conflicto, la conducta de los actores, o, en ocasiones, las dificultades de su resolución.

Desde nuestra perspectiva, pese a las notables aportaciones realizadas por la disciplina de Resolución de Conflictos o Conflictología¹⁰² (algunos de ellas las veremos a continuación), queremos destacar tres problemas presentes en sus corrientes mayoritarias que limitan su capacidad de análisis y con ello su capacidad de resolución y de transformación a nivel macrosociológico¹⁰³.

El primer problema teórico que encontramos desde la Sociología del Poder es la voluntad en las corrientes mayoritarias de la Resolución de Conflictos de hacer una teoría

102 En el ámbito de la resolución de conflictos destacamos: Azar (1990); Azar y Burton (1986); Boulding (1962); Burton, y Dukes (1990); Burton (1990a, 1990b); Curle (1971); Deutsch, Coleman y Marcus (2006); Fisas (1998); Galtung (1978, 1998, 2003); Gurr (1980); Jeong (1999, 2008, 2009); Lederach (1998); Lederach y Jenner (2002) Ramsbotham, Woodhouse y Miall (2011); Rapoport (1989); Romeva (2003); Sáez (1997); Zartman (2008); Wallensteen (2007).

103 Rapoport nos presentaba un posible cuarto problema de la disciplina, que podía llevarla a convertirse en una simple herramienta teórica de *solving-problems* para élites políticas y militares, sin capacidad transformadora. Se refería a los objetos de estudio a los que va destinada la producción del cuerpo teórico de la disciplina. Este autor critica que desde la Resolución de Conflictos se trabaja, o en el ámbito de *solving-problems* que, corre el riesgo de “naturalizar” la guerra y que, como decíamos, al final acaba representando técnicas para resolver las dificultades a las que hacen frente élites políticas y militares en su gestión diaria; o trabaja en un ámbito abstracto, de soluciones ideales que quedan en nada porque no se incorpora en sus propuestas su aplicabilidad: “Projects for a world government, for restructuring the United Nations, for disarmament, or for reorganizing world economics can make no impact unless the research that inspired them also produces knowledge of how actually to implement these projects” (Rapoport 1970, 285). El autor quiere remarcar la falta de instituciones que apliquen el conocimiento que se produce desde la disciplina, pero sobre todo, que la propia disciplina no sea capaz de identificar bien y resolver dicha falta. Así, la Resolución de Conflictos parece quedar, en la práctica, en una capacidad transformadora bien pobre. Hay que reconocer que desde entonces, seguramente la única transformación remarcable en este sentido ha sido una cierta propagación de los valores de la Cultura de Paz entre amplias capas de distintas poblaciones a nivel mundial.

general sobre el conflicto¹⁰⁴, que integre los distintos niveles de análisis, desde los conflictos intrapersonales e interpersonales a los conflictos globales¹⁰⁵.

Como hemos visto, desde la Sociología del Poder, las sociedades que superan un tamaño concreto¹⁰⁶ generan unas estructuras y desencadenan unas dinámicas de relaciones de poder entre sus élites que no existen en los grupos de individuos o en las relaciones interpersonales. Este hecho afecta profundamente la conducta de los actores de un conflicto y las dinámicas del sistema en el que éste se da. Por eso, muchas de las herramientas teóricas para el análisis de los conflictos y su resolución propuestas por la disciplina de Resolución de Conflictos pueden ser muy útiles para entender y resolver conflictos interpersonales, intragrupalos o intergrupales, pero no para los conflictos internacionales, dado que ignoran estas estructuras y dinámicas existentes en estos niveles superiores. También, por esta razón, nuestra propuesta teórica de análisis de conflictos se limita únicamente a los conflictos de los niveles sociales superiores (macro y mega) en los que se incluyen los conflictos internacionales.

Otro problema que destacamos es la pobre o nula incorporación del poder en los análisis realizados desde las corrientes mayoritarias de la disciplina¹⁰⁷. Consideramos que ello es un problema mayor porque sin una incorporación del poder en el análisis, este no será capaz de explicar la evolución de los conflictos (resultado de las dinámicas de poder que subyacen en éstos) ni explicar las conductas de los actores (como hemos visto en los capítulos anteriores), ni, en consecuencia, hacer buenos diagnósticos para su gestión. Quizás esta pobre incorporación de poder (en cualquier caso, nunca de forma sistemática) en el análisis responde, por un lado, a la voluntad de alejarse de la geopolítica, o de corrientes de

104 “Desde la Conflictología, el conflicto adquiere un valor universal que es abordado de manera integral, reconocido en todas las actividades humanas y sociales de todo tipo de sociedades y épocas que posee un factor común determinante en su análisis y comprensión” (Vinyamata 2007, 278).

105 Vemos como ejemplos: Ramsbotham; Woodhouse y Miall (2011, 8). «In contrast to older established fields, such as international relations, conflict resolution was to be: *multilevel*: analysis and resolution had to embrace all levels of conflict: intra-personal (inner conflict), interpersonal, intregroup (families, neighbourhoods, affiliations), international, regional, global, and the complex interplays between them»; o Johan Galtung (Galtung 1978, 486).

106 En la presentación de esta propuesta teórica nos hemos referido a los niveles macro y mega de Bunge (1996).

107 Encontramos una notable excepción en las propuestas de Resolución de Conflictos a través del *power-sharing*, una técnica ampliamente usada en la resolución de conflictos internos en el Líbano. Vemos a modo de ejemplo: Lemarchand (2007), Kerr (2006), Mühlbacher (2009). Sin embargo sus resultados también son cuestionados, y desde la Sociología del Poder podríamos criticar su falta de análisis sistemático sobre los recursos y relaciones de poder de los actores, siendo el poder que estos controlan una cuestión esencial en el *power-sharing*. Otra corriente (minoritaria) en la disciplina de Resolución de Conflictos que incorpora (o pide la incorporación) del poder en su cuerpo teórico, es la corriente crítica, como vemos en Hansen (2008).

Relaciones Internacionales, que parece que justifiquen la guerra más que intentar acabar con ella, y por otro, a una cierta voluntad de “neutralidad” por parte de amplias corrientes de la disciplina.

Sin embargo, la forma como se plantea en ocasiones esta neutralidad a la hora de hacer un análisis, o de mediar o intervenir en un conflicto, puede suponer ignorar los desequilibrios de poder que encontramos en el conflicto, como nos advertía Eide: “[a] hidden assumption behind this analysis was also that the parties are roughly equal in power” (1972, 512). En el mismo sentido, Hansen afirma que “the true neutrality is not possible in conflict resolution as the societal elites benefit from such a position, holding power and privilege outside the conflict resolution process itself. Hence conflict resolution processes would be biased toward societal elites rather than ‘underdogs’, reinforcing the status quo” (2008, 410).

Efectivamente, no tomar en consideración las relaciones de poder que se establecen en el conflicto, implica reforzar la posición de los poderosos¹⁰⁸. Como nos advertía Lukes, no desvelar ni tener en cuenta en el análisis las formas en las que opera el poder, refuerza a quien tiene este poder, porque se oculta su posición de predominio y porque, a consecuencia de lo anterior, no se cuestiona ni la posición privilegiada de este actor, ni los recursos de poder en los que sustenta esta posición, ni se le atribuye la responsabilidad que ésta posición debería implicar¹⁰⁹.

En suma, no tener en cuenta de forma sistemática las relaciones de poder que se establecen entre los actores de un conflicto, no sólo nos impide entender las razones de su conducta y las dinámicas del propio conflicto, sino que podemos estar aumentando las desigualdades en las relaciones de poder, reforzando a los actores más poderosos, con el riesgo de acentuar la opresión y, en ocasiones, dificultar la propia resolución del conflicto.

Esto nos lleva al otro problema mayor en la disciplina, la indefinición de “los actores” (o de “las partes en conflicto”) y, derivado de ello, del cómo se establecen los objetivos de estos. Aunque a grandes rasgos en la disciplina de Resolución de Conflictos hay una mayor flexibilidad que en las Relaciones Internacionales sobre estas cuestiones, en general están igualmente mal definidos. Esta cuestión ontológica, que se ha abordado ampliamente en los capítulos anteriores, afecta de lleno a la disciplina dado que, como veremos, en muchas ocasiones la propia definición de conflicto se basa en las necesidades o los objetivos de los

108 Vemos como Eide afirma en este sentido que “peace researchers were aiding the established power-elites of the world in their continued dominance of their respective spheres of influence” (1972, 513).

109 Ver Lukes (2005), y Hayward y Lukes (2008).

actores, y se considera a los actores una parte esencial del análisis.

Así podemos encontrar análisis en los que las partes sean indistintamente Estados, comunidades religiosas, poblaciones de regiones subestatales, grupos armados, etc. aunque es cierto que en numerosos casos, en la práctica, se entiende que los actores son las élites del sistema analizado, tomando de forma tácita una posición próxima a la Sociología del Poder en la identificación del actor-élite. Pero hacerlo de forma no explícita, y sin una definición clara, implica otros problemas, que desde nuestra propuesta hemos abordado en los capítulos anteriores, como son “the assumption that leaders of groups have substantial control over their followers and that they have sufficient scope of action to pursue rational policies” (Eide 1972: 514). Yendo más allá, sin una formulación clara que defina los actores y sus relaciones con el resto de elementos del sistema, es muy fácil caer en la confusión de tomar los objetivos del actor-élite por los objetivos de la población¹¹⁰, o no tener capacidad de cuestionar los objetivos que los actores declaran pero que pueden no ser más que su discurso usado como recurso de poder, como vemos a continuación.

Esta aproximación también puede priorizar la estabilidad, para preservar a estos actores como interlocutores y facilitar la gestión del conflicto, lo que puede implicar de nuevo reforzar el *status quo* de estas élites Hansen (2008).

En relación con los actores, en la Resolución de Conflictos aparece con fuerza el concepto *spoiler* para explicar la dificultad en la resolución de algunos conflictos¹¹¹. Stephen John Stedman los define como “leaders and parties who believe that peace emerging from negotiations threatens their power, worldview, and interests, and use violence to undermine attempts to achieve it” (1997, 5) y los considera la mayor amenaza de los procesos de paz.

Esta aproximación nos parece interesante por suponer una incorporación bastante consistente del poder, especialmente en la propuesta de “capabilities based model” de Greenhill y Major (2007), y por tomar (de facto, y sin una definición previa) un concepto de actor en algunos casos bastante próximo a la Sociología del Poder. Sin embargo nos parece un enfoque parcial. Primero, porque para la mayoría de sus autores se limita a las guerras civiles,

110 A ello evidentemente también puede contribuir el hecho de no desvelar, o tomar conciencia de las hegemonías culturales a las que se está sometido, como hemos visto en los capítulos anteriores.

111 Entre los prolíficos escritos sobre la cuestión, destacamos: Greenhill y Major (2007), Hoddie y Hartzell (2010), Höglund y Zartman (2006), Newman and Richmond (2006a, 2006b), Nilsson and Söderberg Kovacs (2011), Pearlman (2009), Schneckener (2009), Stedman, (1997), Zahar, (2003).

es decir, al ámbito interestatal. En segundo lugar, la distinción entre actores y *spoilers* nos parece limitante y que responde más al hecho de señalar a unos culpables del fracaso del proceso de resolución de conflictos que a entender las dinámicas de su fracaso. En este sentido coincidimos con la crítica de Greenhill y Major (2007) por la falta de inclusión de los componentes estructurales en los que los actores devienen *spoilers*. Así, refiriéndose al marco teórico propuesto respecto a los *spoilers*, Greenhill y Major afirman:

“this framework, however, greatly underestimates the considerable influence that structural factors continue to exert on the trajectory of the implementation of peace processes. Although individuals do play an important role in peacemaking, the prevailing opportunity structure and the relative power of parties to peace accords remain the primary determinants of the course of negotiations once a peace process has begun. Thus, the causal mechanism behind the generation of spoilers actually operates in reverse of the way the spoiler model suggests. That is, the type of spoiler does not determine the kinds of outcomes that are possible; instead, the kinds of outcomes that are possible determine the type of spoiler that may emerge at any given time.” (2007, 8).

En realidad, y yendo más lejos que estos autores, parece que numerosas propuestas en este ámbito caen en un individualismo que les permite hacer responsable al *spoiler* de su actitud, una actitud que a grandes rasgos se resuelve con “palo y zanahoria”, lo que acerca a estas corrientes al análisis que podríamos considerar conductista. Desde nuestra perspectiva, la división entre *spoilers* o actores es artificial y no nos aporta ventajas en el análisis. Fácilmente podemos encontrar actores que cambien de posición en varias ocasiones en un proceso de paz, en función de como evolucionan las negociaciones. En realidad todos los actores ejercerán toda la presión que puedan en unas negociaciones que perciban como determinantes para su posición en el futuro, y los que vean que con los acuerdos finales van a perder mucho intentarán boicotearlos, mientras que los actores que salen beneficiados por los acuerdos intentarán reforzarlos, pero si el resultado fuera el inverso, también lo sería la actitud de los actores. De esta forma, entendemos que nuestra propuesta de élites-actores, en los términos que se ha presentado en los capítulos anteriores es más integradora y más completa que la artificiosa división entre *spoilers* y actores (o partes).

Por todo ello, a continuación, presentamos nuestra propuesta de análisis de conflictos internacionales (o conflictos de los niveles sociales macro y mega) basada en la Sociología del Poder. Con esta finalidad, primeramente, se lleva a cabo un diálogo sobre el concepto “conflicto” entre la Sociología del Poder y las propuesta de distintos autores, con el objetivo

de desarrollar una propuesta propia adecuada a nuestro marco teórico.

Seguidamente, una vez establecidas estas bases, se presenta propiamente el desarrollo teórico de la Sociología del Poder en el ámbito del análisis de conflictos, con la introducción del concepto *complejo conflictual*, entre otros. Finalmente, presentamos “la paradoja del conflicto y el campo del poder”, resultado de la intersección del desarrollo propuesto en el ámbito de análisis de conflictos con las aportaciones realizadas a la Sociología del Poder en los capítulos anteriores. Esta paradoja no sólo nos aclara conceptos y nos aporta útiles para el análisis de conflictos y para la vertebración de distintos niveles sociales, sino que además nos sirve para ilustrar las contradicciones implícitas en los marcos teóricos clásicos de análisis de conflictos.

3.1 Sobre el conflicto como incompatibilidad de objetivos

El concepto de conflicto ha sido abordado por algunos de los clásicos de las Ciencias Sociales y por algunos autores del ámbito de las Relaciones Internacionales¹¹². Sin embargo, su estudio minucioso nos llegará con la disciplina de Resolución de Conflictos (o Conflictología). Es esta joven disciplina la que hace la disección de este concepto y lanza su estudio en profundidad. Por esta razón nuestro análisis del concepto conflicto parte de los teóricos de esta disciplina, con alguna aportación desde el ámbito de la Sociología. Aun así, como hemos visto, pronto nos distanciamos de las teorías propuestas por la disciplina de

112 Esta disciplina se centra más en conceptos próximos como: la guerra, la anarquía del sistema internacional, los equilibrios de poder, relaciones de suma 0, el dilema de seguridad, etc. No obstante encontramos distintos autores que destacan por su trabajo propiamente sobre el concepto conflicto, entre ellos vemos por ejemplo: Raymond Aron (1962), Kalevi J. Holsti (1967) y Jean-Baptiste Duroselle. Este último aborda la cuestión en su artículo *La nature des conflits internationaux* (1964) en el que propone tres definiciones distintas basadas en aspectos distintos del concepto conflicto. Así entiende el conflicto como “le choc entre des volontés opposées quels que soient les moyens envisagés ou utilisés par les adversaires pour assurer le triomphe de leurs ambitions”; “les situations successives dans lesquelles deux ou plusieurs partenaires considèrent un objet comme un enjeu dont la possession (à conquérir ou garder) mérite que on coure des risques”; y “le conflit international est un ensemble complexe de tensions où action de l’homme État s’accompagne de réactions émotionnelles collectives” (Duroselle 1964, 295-97). Mientras que Esther Barbé define el conflicto como “una situación en la que los actores tienen intereses incompatibles que les llevan a oponerse, bien sea por la posesión de bienes escasos o por la realización de valores incompatibles, llegando incluso al uso de la fuerza para alcanzar sus objetivos” (Barbé 2003, 221). Los distintos aspectos de estas definiciones los encontramos en los conceptos de conflicto que analizaremos y a través de estos serán abordados a continuación.

Resolución de Conflictos.

En los orígenes de la disciplina de Resolución de Conflictos destaca Johan Galtung, quien realiza un importante trabajo sobre el concepto de conflicto. En 1978 nos propone una definición simple seguida de una breve explicación:

“I shall define ‘conflict’ here as *incompatibility between goal states, or values held by actors in a social system*. This simply means that what one actor, or part of an actor wants to realize excludes, fully or partly, what another actor or part of actor wants to realize. In other words, there are at least two goal states that cannot be realized; one comes in the way of the other. It should be noticed that we are not necessarily thinking of simultaneous realization. The conflict is no less real if my satisfaction along this or that dimension today rules out my satisfaction on some other (or for the matter the same) dimension tomorrow’ (Galtung 1978, 486).

Así, para Galtung el conflicto es una incompatibilidad entre actores, y esa incompatibilidad, aunque en la definición incluye el concepto “valores”, en la explicación se reduce a los objetivos o proyectos futuros de dichos actores (suponemos que el autor entiende que el conflicto de valores también puede dificultar algunos proyectos compartidos).

En esta misma dirección encontramos, a modo de ejemplo, la definición de Raül Romeva (2003, 30): “El conflicto, el cual se percibe como algo connatural al ser humano y, por lo tanto, como un proceso dinámico en cuanto que actores diferentes persiguen objetivos cuya consecución al unísono, estas personas o grupos consideran incompatibles por responder a intereses contrapuestos”. Ramsbotham, Woodhouse y Miall (2011, 9) usan el término conflicto “to refer to the widest set of circumstances in which conflict parties perceive that they have mutually incompatible goals -although we do see a difference between conflicts, on the one hand, and sporting encounters, economic competitions and legal cases, in which the rules of contestation are not themselves called into question, on the other”.

En ambos casos, como en Galtung, el concepto conflicto se basa en la incompatibilidad de los objetivos de los actores. Esta aproximación, aunque conceptualmente es correcta y puede ser muy útil en el análisis de conflictos interpersonales, nos parece poco conveniente para los conflictos internacionales. Desde la Sociología del Poder hay que recordar que no se puede tener en cuenta para el análisis lo que declaran los actores como sus propios objetivos, porque estos objetivos forman parte de su discurso usado como recurso de poder. Por otro lado, el objetivo de los actores sólo puede ser la acumulación diferencial de poder que el resto de actores, porque sino pronto se verían expulsados de la competición

dejando de ser actores.

Así, si somos estrictos, existe efectivamente una incompatibilidad en los objetivos de los actores, dado que todos quieren acumular más recursos de poder que el resto. Pero este objetivo es siempre el mismo para todos los actores en todos los conflictos, lo que hace poco apropiado basar la definición o el análisis de conflictos en los objetivos de los actores. La única excepción, en esta cuestión, es la población cuando se convierte en actor y ejerce un poder lineal, teniendo como objetivo la mejora real de sus condiciones de vida. Pero el resto de actores a los que se enfrenta la población siguen sin tener otro objetivo que el de acumular más diferencial de poder que el resto de los actores (incluido, en este caso, la población), y, en consecuencia, la relación entre estos actores seguirá basándose en la competición por los recursos de poder.

En definitiva, en el nivel de análisis de los conflictos internacionales, la única incompatibilidad entre los actores es por el control de los recursos de poder. Por eso nos parece mucho más útil basar la definición de conflicto, y el análisis de este, en los recursos de poder en sí, y no en los objetivos de los actores.

3.2 La conducta de los actores y el triángulo del conflicto

Volviendo a Galtung (1978), en su desarrollo del concepto conflicto introduce *la conducta* y *la actitud*. Estos dos conceptos están estrechamente relacionados con el conflicto y forman lo que él denomina “el triángulo del conflicto”. Para él este triángulo es importante porque explica la escalada del conflicto, entendiendo que ésta es una espiral negativa del triángulo en la que los vértices se potencian mutuamente.

Este triángulo irá evolucionando. El mismo autor, posteriormente, cambia el vértice *conflicto* por *contradicción* (o incompatibilidad), entendiendo que el conflicto es el resultado de los tres vértices, acercando el triángulo a una definición de conflicto (Galtung 1998, 2003, 108-10). A su vez, la *actitud*, en algunos casos es sustituida por actor, entendiendo que este tiene que ser analizado como un sujeto que, entre otros aspectos, a causa de su cultura, sus

conocimientos, etc., tendrá implícita una actitud. De esta manera, el triángulo pasa a estar formado por los tres elementos (actor, conducta y contradicción/incompatibilidad) esenciales para realizar un mapa del conflicto. Encontramos numerosos autores (Adam Curle, John Burton, Paul Wehr o Johan Galtung) que entienden este mapa como el primer paso para realizar el análisis del conflicto¹¹³.

El vértice que permanece sin cambios es el vértice de la *conducta (behavior)*, un concepto que para algunos autores tiene un peso determinante dentro del concepto conflicto. A modo de ejemplo, encontramos la presentación del concepto conflicto de John Burton (1990a) o la definición que nos propone Hubert M. Blalock (1989, 7) en el ámbito de la Sociología: “By social conflict we shall mean the intentional mutual exchange of negative sanctions, or punitive behaviors, by two or more parties, which may be individuals, corporate actors, or more loosely kind quasi-groups”. En esta última definición no aparece la palabra incompatibilidad (esencial en la definición de Galtung), ni contradicción, ni enfrentamiento, ni nada parecido. En este caso, el conflicto se determina en función de *lo que hacen* los actores, sus acciones o su comportamiento.

Wallensteen discrepa de este enfoque del conflicto¹¹⁴:

“To some [conflict] refers to *behaviour* or *action*. There is conflict when a trade union goes on strike or an employer locks out its employees. It is also conflict when two states are at war with on another and battlefield events determine their relations. The actions constitute the conflict. If there were all, however, it would mean that a conflict would end once this behaviour ended. Few agree to this. A cease-fire is not the end of a conflict. [...] Obviously, conflict is more than the behaviour of the parties alone” (2007, 13-14).

Desde la perspectiva de la Sociología del Poder, entendemos que efectivamente en un conflicto los actores tienen una conducta y realizan unas acciones concretas. Aunque estamos de acuerdo con Wallensteen cuando afirma que el conflicto no termina con un “alto el fuego”, entendemos que los actores, si hay conflicto, seguirán actuando y realizando acciones aunque sean sin violencia, aunque sólo sean, por ejemplo, sigilosos movimientos diplomáticos para buscar aliados o movimientos en la clandestinidad para conseguir armamento. Entendemos que un actor que no actúa es incapaz de mantener su posición en el enfrentamiento de un conflicto (sean cuales sean los medios de tal enfrentamiento) y pronto será derrotado. En

113 Como vemos en Romeva (2002).

114 Coincidiendo con otros autores, como Galtung (2003) o Ramsbotham, Woodhouse y Miall (2011), que también entienden que la conducta o la acción de los actores es la parte visible del conflicto, pero no el conflicto en sí.

términos de la Sociología del Poder, si un actor se para en la competición y deja de intentar acumular diferencial de poder, pronto perderá posiciones, siendo expulsado de la competición y, por lo tanto, dejará de ser actor. Por esto, el actor está obligado a *actuar* en un conflicto, aunque no siempre sea de forma visible.

No obstante, compartimos la crítica de Wallensteen en el sentido de que una definición de conflicto no puede basarse en la conducta de los actores. Primeramente porque entendemos que la conducta es la forma en que se manifiesta el conflicto, como se nos hace evidente, pero no el conflicto en sí mismo. Como indica Wallensteen, el conflicto es más que la conducta de las partes.

Pero lo que es más importante, desde nuestro punto de vista, en el ámbito de los conflictos internacionales, es que la conducta de los actores está subordinada a la dinámica del sistema en el que tienen que competir, la estructura que los rodea y la situación concreta a la que deben enfrentarse. Por esta razón vamos más lejos que Wallensteen en la crítica a como se toma en cuenta la conducta de los actores en el análisis de Resolución de Conflictos. En numerosas ocasiones, como hemos comentado, al intentar hacer una teoría general del conflicto para todos los niveles de análisis, se olvida la influencia que tiene la estructura sobre los actores en los niveles de análisis superiores (entre ellos el ámbito internacional). Esto lleva a estos autores, seguramente sin darse cuenta, a tomar una posición individualista en la clasificación ontológica de Wendt (1999), situándose, en esta cuestión ontológica¹¹⁵, al lado de los autores realistas o neoliberales del ámbito de las Relaciones Internacionales.

En cambio, desde la Sociología del Poder entendemos que es imprescindible para el análisis tomar en cuenta la fuerte incidencia de la dinámica del sistema y de su estructura en la conducta de los actores. Así pues, como hemos visto, siguiendo con la clasificación de Wendt, nos situamos en una posición holística (próximos a las corrientes estructuralistas, constructivistas, críticas, feministas, etc., de las Relaciones Internacionales) y, por ello, priorizamos otras variables antes que la conducta de los actores para el análisis del sistema. Esto no quiere decir que no nos interese la conducta de los actores en el análisis, sino que para la Sociología del Poder es más importante conocer los factores que condicionan y explican

115 Nos referimos a la clasificación propuesta por Alexander Wendt (1999) en relación con la posición ontológica de las diferentes teorías en el debate agente-estructura. En ella ofrece una clasificación de las diferentes teorías de Relaciones Internacionales en función de la incidencia que éstas estiman que tiene la estructura en los actores, considerando «individualistas» aquellas que creen que su incidencia es baja y «holísticas» las que defienden que la incidencia de la estructura en los actores es importante.

esta conducta.

Este hecho también nos hace ser críticos con la utilidad del triángulo del conflicto como herramienta de análisis. Aunque este triángulo no nos parece incorrecto conceptualmente, y puede ser útil para los conflictos interpersonales, para la Sociología del Poder, como acabamos de ver, el vértice *conducta* no es una variable prioritaria. Igualmente, el vértice *incompatibilidad*, como hemos comentado en el apartado anterior, nos parece problemático para el análisis de conflictos internacionales.

3.3 Los sentimientos y las emociones en la definición de conflicto

En cambio, coincidimos con Blalock en su crítica a las definiciones de conflicto que incluyen los sentimientos o las emociones de los actores (aunque él no descarta que tengan que ser incluidos en el análisis):

“we also wish to exclude various emotional states from our definition, though they may be incorporate in our conflict models as separate variables, where appropriate. [...] Many of these subjective factors will be difficult to measure and many be disguised or otherwise manipulated so as to influence the opponent. This does not mean that they do not belong in our theoretical models, however, even though seems unwise to build them into the definition of conflict itself” (1989, 9-10).

Esta crítica a la inclusión de los factores subjetivos en la definición se puede aplicar a numerosas definiciones del ámbito de la Resolución de Conflictos¹¹⁶. En nuestra literatura encontramos varios ejemplos:

– *Enciclopedia de Paz y Conflictos* (López Martínez 2004, 149): “Podemos definir conflicto como aquellas situaciones de disputa o divergencia en las que existe una contraposición de intereses, necesidades, sentimientos, objetivos, conductas, percepciones, valores y/o afectos entre individuos o grupos que definen sus metas como mutuamente incompatibles. El conflicto es algo consustancial e ineludible en la naturaleza humana y puede existir o no una expresión violenta de las incompatibilidades que genera”.

116 Igualmente desde la disciplina de Relaciones Internacionales podemos considerar dentro de este ámbito la tercera definición de Duroselle, recordamos: “le conflit international est un ensemble complexe de tensions où action de l’homme État s’accompagne de réactions émotionnelles collectives” (Duroselle 1964, 297).

– Eduard Vinyamata (2007, 278): “Conflicto: lucha, desacuerdo, incompatibilidad aparente, confrontación de intereses, percepciones o actitudes hostiles entre dos o más partes. El conflicto es connatural con la vida misma, está en relación con el esfuerzo por vivir. Los conflictos se relacionan con la satisfacción de necesidades, se encuentran en relación con procesos de estrés y sensaciones de temor y con el desarrollo de la acción que puede llevar o no hacia comportamientos agresivos y violentos”.

Así, incluir los sentimientos cuando se trabaja en conflictos interpersonales ciertamente es de suma importancia, pero como afirma Blalock, en el ámbito social la subjetividad y la facilidad de manipulación de estos hacen que tengan que ser tratados con prudencia, y que no sean un factor que se deba introducir en la definición. Estos argumentos aún toman más peso en el ámbito de los conflictos internacionales. De hecho, en este ámbito, y a diferencia de Blalock, no nos es útil tener en cuenta los sentimientos y emociones de los actores, ni siquiera en el análisis, dado que las decisiones que toman los actores no se explican por sus sentimientos sino por la competición por el poder con el resto de actores. Si un actor actuara en función de sus sentimientos, en caso de que estos fueran contrarios a priorizar la acumulación diferencial de poder, pronto se vería expulsado de la competición, desapareciendo como actor.

3.4 Una definición práctica y operativa: Wallensteen

Otra explicación cercana de qué es un conflicto la encontramos de la mano de Vicenç Fisas:

“El conflicto [...] es un “proceso interactivo” que se da en un contexto determinado. Es una construcción social, una creación humana, diferenciada de la violencia (puede haber conflictos sin violencia, aunque no violencia sin conflicto), que puede ser positivo o negativo según cómo se aborde y termine, con posibilidades de ser conducido, transformado y superado (puede convertirse en paz) por las mismas partes, con o sin ayuda de terceros, que afecta a las actitudes y comportamientos de las partes, en el que como resultado se dan disputas, suele ser producto de un antagonismo o una incompatibilidad (inicial, pero superable) entre dos o más partes, el resultado complejo de valoraciones, pulsiones instintivas, afectos, creencias, etc., y que expresa una insatisfacción o desacuerdo sobre cosas diversas” (1998, 29-30).

Como las dos definiciones anteriores (*Enciclopedia de Paz y Conflictos* y Vinyamata), desde nuestro punto de vista ésta es una buena explicación para dar a entender qué es un conflicto. Todas ellas incluyen distintos ámbitos del conflicto, lo que puede ser adecuado para trabajar sobre conflictos interpersonales o de pequeños grupos. Pero al intentar incluir tantos aspectos del conflicto, e intentar a la vez abarcar todo el amplio espectro (de niveles de análisis) que pueden presentar los conflictos, nos encontramos con unas definiciones excesivamente complejas. Además, desde la perspectiva de la Sociología del Poder, estas definiciones no toman en cuenta variables y aspectos del conflicto que son realmente necesarios para el análisis de conflictos internacionales. En este sentido, la definición que propone Wallensteen nos parece más útil al ser más concisa y simple, y, por lo tanto, más operativa a la hora de realizar un análisis. Asimismo, desde nuestro punto de vista, en ella se incluyen conceptos esenciales: “definition of a conflict as: a social situation in which a minimum of two actors (parties) strive to acquire at the same moment in time an available set of scarce resources” (Wallensteen 2007, 15).

3.5 Diferencias con Wallensteen y aportaciones a su definición

3.5.1 Conceptos actor y recursos

Desde nuestra perspectiva, tanto la definición de Wallensteen (2007) que acabamos de citar, como la argumentación y el desarrollo que hace este autor sobre el concepto de conflicto, nos parecen sumamente interesantes y adecuados. Pero discrepamos en dos conceptos esenciales con este autor. En primer lugar, el concepto de actor en el que se basa Wallensteen dista mucho del de la Sociología del Poder. Aunque este autor no define lo que es un actor (ni las partes), en la explicación del concepto conflicto deja claro que las instituciones o las organizaciones pueden ser consideradas actores (incluyendo los Estados).

En segundo lugar, estamos de acuerdo con Wallensteen en que la incompatibilidad debe entenderse en función de los recursos, como nos dice en la primera aproximación que hace al concepto conflicto: “It is a severe disagreement between at least two sides, where their demands cannot be met by the same resources at the same time. This is an *incompatibility*.”

Positions are incompatible. There is some form of scarcity” (2007, 14). Efectivamente, para nosotros son los recursos los que crean la incompatibilidad entre dos actores, pero no cualquier tipo de recursos, sino recursos de poder que se están disputando los actores. Así, no es la escasez de un recurso lo que provoca la incompatibilidad, sino el hecho de que, siendo un recurso controlable por los dos actores, es percibido por ambos como indispensable para hacer frente a la competición, a causa de su valor determinado en el campo del poder. Un recurso de poder, aun siendo muy abundante, su control puede ser esencial por parte de unos determinados actores para seguir compitiendo, lo que les llevará al conflicto entre ellos. Por el contrario, el control de un recurso escaso puede no tener ninguna repercusión en la competición por la acumulación de poder, y por lo tanto, no ser causa de ningún conflicto.

Desde nuestro punto de vista, para evitar tener que considerar como conflicto cualquier disputa¹¹⁷, en la relación de competición entre las élites, añadiremos que, para que produzca incompatibilidad, este recurso de poder disputado tiene que ser esencial o determinante para los actores a fin de poder mantenerse en la competición. Es decir, la incompatibilidad entre los actores la provoca su necesidad de controlar un mismo recurso esencial (o determinante) para poder seguir compitiendo en su posición jerárquica.

3.5.2 Los recursos disputados, la diferencia entre competición y conflicto

La definición de Wallensteen, vista desde la Sociología del Poder, puede llevar a la confusión entre conflicto y competición. Aunque ambos conceptos están estrechamente relacionados, compartimos el interés con Hubert M. Blalock por diferenciarlos:

“Some authors consider conflicts and competition to be basically interchangeable or treat conflict as representing an extreme form of competition. For instance, Kenneth Boulding (1962, 5) defines conflict as “a situation of competition in which the parties are *aware* of the incompatibility of potential future positions and in which each party *wishes* to occupy a position that is incompatible with the wishes of the other” (*italics in original*). [...] For our purposes, however, it is inadvisable to build the notion of competition into the definition itself. Although many if not most instance of conflict will involve competition for scarce resources, we wish to allow for other possibilities so as to broaden the concept”

117 Una preocupación que compartimos con Burton (1990a).

(Blalock 1989, 8-9).

Pero discrepamos de este autor en la forma de hacer la distinción entre ambos conceptos. Para empezar, para Blalock, pese a que la mayoría de los conflictos implican competición, no tiene necesariamente que ser así, ya que existen conflictos sin competición. Para este autor, lo que distinguirá un conflicto de una competición será la intencionalidad (en la aplicación mutua de sanciones negativas). En cambio, para la Sociología del Poder todos los conflictos implican una competición entre los actores. Así el conflicto es un subconjunto dentro de la (o un tipo de) competición. Esto es así porque la relación entre actores es siempre de competición de unos con otros para incrementar el diferencial de poder. Desde nuestro punto de vista, lo que distingue un conflicto de una competición es que, en el conflicto, los actores *se disputan el control de un recurso de poder (o más de uno) esencial para no desaparecer como actores*.

En otras palabras, puede haber muchas formas de competir por el control de recursos, y es habitual que ello se haga mediante alianzas de distintos actores. Además, las élites se han especializado cada vez más en el control de unos recursos concretos (Izquierdo y Etherington 2017), con lo cual, a modo de ejemplo, no es extraño encontrar la alianza entre un actor perteneciente a la élite política y un actor que controla los medios de comunicación. Aunque esta alianza refuerza a ambos actores, entre ellos la competición no se detiene, pero cada uno de ellos competirá acumulando en recursos de poder distintos, lo que les permite mantener una alianza útil para los dos. Sin embargo, si, por ejemplo, el político considera que para él es necesario apoderarse de los medios de comunicación o limitar el control del otro actor sobre estos medios, se desencadenaría un conflicto entre ambos actores, pues para ellos el control de esos medios de comunicación es percibido como esencial para mantenerse en la competición, es decir, para perdurar como actor. Si en la primera situación ambos actores competían entre ellos sin conflicto, en la segunda, además de competir, mantienen una relación de conflicto. Así, nos distanciamos de la intencionalidad de los actores de Blalock para distinguir conflicto y competición. Eso era necesario ya que, como hemos explicado anteriormente, no consideramos ni las emociones ni la conducta de los actores variables esenciales desde la Sociología del Poder para definir el conflicto.

Nuestra propuesta implica la existencia de dos tipos de recursos en un conflicto: los recursos de poder *usados* en el conflicto y los recursos de poder *disputados*. Aunque al

tratarse de relaciones de poder circulares, los recursos disputados, normalmente también serán usados para la competición, pero no todos los recursos usados en la competición son recursos disputados. Esta visión nos permite identificar fácilmente, encontrando los recursos disputados, qué actores están en conflicto (entre ellos) en un sistema.

3.5.3 El conflicto como relación de poder

Por otra parte, consideramos que el conflicto en sí es una relación de poder, y que este aspecto es suficientemente importante como para ser tenido en cuenta en la definición. El desarrollo o la explicación del concepto de conflicto que hacen la mayoría de los autores de Resolución de Conflictos, más allá de la definición, implica que el conflicto es una relación de poder entre los actores que participan: según ellos, los actores implicados en un conflicto intentan imponer unos a otros cambios conductuales y/o de objetivos, lo que es claramente una relación de poder. Pero dentro de esta disciplina no hemos encontrado definiciones que incluyan este concepto de poder de forma explícita. Incluso, en algunos casos, nos parece que se cae en lo que Bourdieu denomina el “error interaccionista” que, en sus palabras, “consiste à réduire les rapports de force à des rapports de communication” (1977, 408), es decir, confundir las relaciones de poder con simples interacciones.

En cambio, en la Sociología encontramos numerosos ejemplos en los que se incorpora el concepto de poder: “Coser (1956, 8) defines social conflict as ‘a struggle over values and claims to scarce status, power and resources in which the aims of the opponents are to neutralize, injure or eliminate their rivals.’ [...] Joseph Himes (1980, 14) defines social conflict as ‘purposeful struggles between collective actors who use social power to defeat or remove opponents and to gain status, power, resources, and other scarce values’.” (Blalock 1989, 9). También desde el ámbito de las relaciones internacionales, aunque no se haya trabajado con tanta profundidad el concepto de conflicto en sí mismo, siempre ha sido considerado una relación de poder.

3.5.4 Propuesta de definición de conflicto

Por todo ello, a la definición de Wallensteen (2007), para usarla en el análisis de conflictos desde la Sociología del Poder, le haríamos las siguientes modificaciones: por conflicto entendemos una relación de poder entre un mínimo de dos actores que se disputan, en un momento concreto, el control de un recurso de poder (o más) percibido como esencial, o indispensable, para no desaparecer en tanto que actores (es decir, no perder su capacidad de competir para mantener o mejorar su posición en la jerarquía).

3.6 El complejo conflictual

Una vez clarificado el concepto de conflicto entre dos (o más) actores desde la Sociología del Poder, y de haber presentado los recursos disputados como una forma de identificar los conflictos que existen en un sistema, debemos recordar dos conceptos básicos de la Sociología del Poder antes de continuar. En primer lugar, los actores, como ya hemos explicado repetidamente, no pueden ser organizaciones o instituciones como la nación, la corporación, etc., sino que sólo pueden ser individuos concretos (o grupos de individuos) que controlan suficientes recursos de poder como para tener capacidad de incidir en el sistema. En segundo lugar, la población generalmente es un recurso de poder en manos de las élites (y frecuentemente disputado por las élites). Pero, en ocasiones, cuando es capaz de identificar sus necesidades básicas y actuar para conseguir objetivos concretos, puede convertirse en un actor que ejerce un poder lineal (es decir, es el único actor que no entra en las relaciones circulares de poder creadas por el sistema jerárquico). Esta naturaleza dual de la población hace que, al analizar un sistema, sea muy importante determinar si la población, en aquel momento, está actuando como actor o está siendo usada como recurso.

Estos dos conceptos implican que los sistemas que analizamos (los conflictos internacionales), no estarán formados por un número reducido de actores, sino por una multitud de estos, entre los que puede estar presente o no la población. Todos estos actores compiten entre ellos por la acumulación diferencial de poder (excepto la población), y varios

de ellos pueden estar en conflicto. De esta manera, desde la Sociología del Poder, el conflicto internacional no se reduce a un único conflicto, sino que incluye a numerosos actores que se encuentran en conflicto entre ellos. Así, lo que considerábamos un conflicto internacional, para la Sociología del Poder es un sistema formado por una multitud de actores, con sus recursos de poder, que traman una red de conflictos y relaciones de poder entre ellos. Nos referiremos a este conjunto como «complejo conflictual».

Para explicarlo de una forma más visual, podríamos suponer el conflicto armado entre dos Estados. Desde nuestro punto de vista, este no sería un conflicto entre dos actores; en realidad los dos Estados son instituciones formadas por numerosas organizaciones, de modo que representan estructuras y recursos de poder en manos de algunos actores. Los actores reales son los individuos que tienen capacidad de control sobre suficientes recursos de poder como para ser relevantes en el sistema analizado; esto puede incluir en momentos excepcionales a la población. Entre estos actores se realizan alianzas que benefician a sus miembros, pero las dinámicas de competición se dan entre todos los actores del sistema, indistintamente de si forman parte de un Estado u otro, si forman parte de una alianza u otra, o si son actores externos a ambos Estados pero están presentes en el complejo conflictual. Entre todas estas relaciones competitivas encontraremos algunas que además serán conflictos. Estas relaciones de conflicto serán prioritarias para los actores afectados (frente a las de competición) dado que en ellas está en juego directamente su capacidad de perdurar como actores.

Habitualmente, en caso de conflicto armado, los actores del sistema analizado están fuertemente afectados por las relaciones entre ambos Estados. Unos refuerzan su posición en la competición con la escalada bélica (en nuestro caso ficticio podrían ser, por ejemplo, las élites militares, industria bélica, líderes autoritarios, etc.), mientras que otros se debilitan (élites económicas que controlan el sector turístico, industria civil, líderes opositores al gobierno, etc.). Por ello, las élites que tienen la capacidad de controlar (o influir en) las relaciones entre ambos Estados usarán este recurso, dentro de los límites de su capacidad, según su conveniencia en la competición. Así, entendemos que el conflicto armado entre ambos Estados es el resultado de las relaciones de poder y de conflictos entre un gran número de actores que forman parte del sistema, y por eso proponemos analizarlo, no como un simple conflicto entre dos actores, sino como un complejo conflictual.

Visto desde esta perspectiva, la dinámica de un complejo conflictual difícilmente podrá ser controlada por un único actor, siendo múltiples actores los que habitualmente influenciarán en su evolución. Sin embargo, los actores pueden establecer amplias alianzas constituyendo *policy networks* (o *security networks* como hemos visto anteriormente) con esta finalidad, obteniendo una influencia real en la evolución del complejo conflictual. El control sobre un fenómeno social de la envergadura de un complejo conflictual no representa tener el control sobre un recurso de poder común. Su capacidad de transformar el contexto social hace que sea un recurso de poder con un enorme peso en el sistema, a la vez que es un poderoso recurso estructurante, y al mismo tiempo tiene una importante capacidad de influencia en el *campo del poder*, provocando fuertes cambios en el valor de los recursos de poder en la competición.

3.7 Análisis de un complejo conflictual

Para analizar un complejo conflictual, después de establecer el sistema, o sistemas, que comprende el propio complejo conflictual (que serán el objeto de estudio del análisis), entendemos que será útil empezar por determinar cuáles son los actores reales del sistema analizado. Para ello deberemos encontrar cuáles son los individuos (o grupos de individuos concretos) que tienen la capacidad de movilizar suficientes recursos de poder como para incidir en el sistema, y determinar el rol que tiene la población en el período analizado. Es decir, valorar si la población está siendo usada como recurso de poder o si tiene que ser considerada actor.

A continuación, será necesario detallar los recursos de poder controlados por los distintos actores. Esto nos permitirá evaluar el peso que tiene cada actor en el sistema, y su dependencia respecto a otros actores para el control de sus recursos de poder. Ambos aspectos serán importantes para poder hacer un mapa de las jerarquías del sistema analizado, y estimar el poder que cada una de estas tiene respecto a las otras.

Para determinar las diferentes jerarquías es importante tener en cuenta las dependencias que tienen unos actores de otros para el control de sus recursos de poder. En

este sentido son especialmente útiles los conceptos presentados anteriormente de *élites primarias* (a aquellos actores-élite que, por estar en la cima de su jerarquía, no dependen de otros actores para mantener su posición) y *élites secundarias* (aquellos actores-élite que, aunque disponen de importantes recursos de poder, su posición está supeditada a las élites primarias de su propia jerarquía).

Estas dependencias revelan la pertenencia de los actores a una misma jerarquía y la posición de cada uno de ellos en esta. Mientras que el peso en el sistema de los recursos controlados por los actores nos permitirá determinar cuáles son los actores mayores en el sistema y cuáles son actores menores, independientemente de sus dependencias y su posición en la jerarquía. Es decir, en un complejo conflictual formado por diferentes jerarquías, podemos encontrar que las élites primarias de una jerarquía, pese a tener autonomía en su propia jerarquía, en realidad pueden tener mucho menos poder que las élites secundarias de otra jerarquía del mismo sistema, siendo por esta razón un actor menor con poca capacidad de actuación en el complejo conflictual.

Retomando el caso genérico anterior de conflicto armado entre dos Estados, podemos encontrar fácilmente distintas situaciones en las que un actor primario de una jerarquía tenga menos peso que actores secundarios de otra. Por ejemplo, si el recurso de poder Estado es mucho más fuerte en uno que en el otro (guerras entre estados muy desiguales en términos de poder), las élites que controlan ambos Estados podrían ser élites primarias de su jerarquía (dependiendo de la estructura del sistema), pero la que controla el Estado más débil podría controlar menos recursos de poder que una élite secundaria del Estado más fuerte (que podría ser, por ejemplo, una élite militar dependiente de los actores que controlan el recurso Estado), con menos influencia – en el complejo conflictual – la primera que la segunda. Otro ejemplo podría ser un grupo terrorista, o una guerrilla, que actuara de forma autónoma dentro de alguno o de ambos estados. La élite que controlara este grupo armado podría ser un actor primario, dado que no depende de ningún otro actor. Pero si el grupo no es muy importante, probablemente élites secundarias de otras jerarquías podrían controlar muchos más recursos de poder que este actor. Por eso es importante tener en cuenta ambas variables, la dependencia respecto a otros actores y el peso de cada uno de ellos.

El análisis de los recursos de poder también nos ayudará a entender las alianzas entre los actores y a encontrar los conflictos existentes entre ellos. Recordamos que para determinar

los conflictos del sistema es necesario encontrar qué recursos de poder son disputados entre dos actores (o más). En el caso de que sean recursos de poder con suficiente peso en el sistema como para que los actores se enfrenten entre sí por su control (dado que de ellos depende su capacidad de permanecer en la competición), estaremos frente a un conflicto entre estos actores. Esto nos permitirá determinar los conflictos reales que encontramos en el complejo conflictual.

Finalmente, nos parece de sumo interés el análisis de la estructura formada por el conjunto de conflictos y relaciones de poder del complejo conflictual. Esta estructura está jerarquizada, ya que los conflictos y las relaciones de poder entre los actores se afectan unos a otros, y algunos de ellos tienen más incidencia en el complejo conflictual porque son prioritarios para los actores más poderosos del sistema. Sin embargo, otros conflictos son menos importantes, dado que sólo afectan a actores menores del sistema, o porque son conflictos menores para los actores más poderosos. Es decir, los conflictos entre los actores menores tienen poca repercusión en los demás conflictos del sistema. Estos conflictos sólo afectan a la conducta de los actores menores y están muy condicionados por las dinámicas de los conflictos más importantes, dado que los actores menores deben adaptarse constantemente a los cambios y dinámicas marcadas por los actores mayores. Por el contrario, los conflictos entre los actores mayores no sólo marcan su propia conducta, sino que vertebran las dinámicas y los equilibrios del sistema y, por lo tanto, afectan al resto de conflictos y relaciones de poder del complejo conflictual.

Esto nos lleva a localizar, en el extremo superior de esta estructura jerárquica de conflictos y relaciones de poder, el *conflicto dominante* del complejo conflictual. Este conflicto, aunque no es la causa de los otros conflictos del complejo conflictual (muchos de los cuales son sistémicos), es el conflicto al que están sometidas las dinámicas de las demás relaciones de poder y conflictos del sistema, puede afectar profundamente a la conducta de los actores y, en muchas ocasiones, da sentido al propio complejo conflictual como elemento de análisis. Por ejemplo, una decisión de guerra (o de paz) tomada por un Gobierno para ganar unas elecciones pone en evidencia que, en este caso, el conflicto central se daría entre los actores domésticos por el control del Estado, y que la estructura del complejo conflictual se construiría alrededor de este conflicto y de los actores primarios implicados, sin que ello implicara que los demás conflictos del complejo fuesen menos reales.

Realizar el análisis de los conflictos internacionales desde esta perspectiva, desvelando los actores y los conflictos reales, así como la jerarquía de estos conflictos y, por lo tanto, el conflicto dominante del sistema, es esencial, desde nuestro punto de vista, para intentar resolverlos. Hemos visto numerosos análisis realizados siguiendo teorías clásicas que desde nuestro punto de vista confunden un conflicto menor del complejo conflictual (o incluso inexistente) con «el conflicto». Esto provoca que los recursos destinados a la resolución del conflicto se dediquen a un objetivo equivocado, sin conseguir ningún avance en su resolución. En muchas ocasiones no es un simple error de análisis, sino que es caer en la trampa del discurso de las élites usado como recurso de poder. Encontramos numerosos ejemplos en los que el pretendido conflicto es usado por algunos actores como recurso de poder, ya sea para mantener (o aumentar) el control sobre la población, para mantener (o aumentar) un presupuesto militar, para justificar políticas contrarias a los intereses de la población, etc. Si esto no se tiene en cuenta, todo intento de resolución será en vano.

En conclusión, hemos visto que, como resultado de un diálogo entre algunas teorías clásicas sobre conflictos y la Sociología del Poder, entendemos el conflicto como una relación de poder entre un mínimo de dos actores que se disputan, en un momento concreto, el control de un recurso de poder (o más) percibido como determinante para no desaparecer como actores. Asimismo, el hecho de que para la Sociología del Poder los actores sean individuos o alianzas de individuos, pero no puedan ser instituciones u organizaciones como el Estado, la Corporación, etc. implica que los sistemas analizados en el ámbito internacional están formados por numerosos actores que tienen múltiples conflictos entre ellos. Así vemos que lo que considerábamos un conflicto internacional (o entre grandes grupos sociales) es un sistema formado por el conjunto de conflictos y relaciones de poder entre una multitud de actores implicados: nos referiremos a este sistema como *complejo conflictual*.

Para realizar su análisis, definimos el sistema o los sistemas (o mejor subsistemas) comprendidos por el complejo conflictual. A continuación, debemos determinar cuáles son los actores del complejo conflictual, las diferencias de poder entre ellos y su posición primaria o secundaria en el sistema. El análisis de los recursos de poder que éstos poseen, y de las disputas que se abren para su control, nos permite identificar cuáles son realmente los conflictos del complejo conflictual y entre qué actores se producen. Esto nos permitirá

entrever la estructura de relaciones de poder y de conflictos del complejo conflictual. En esta estructura, no sólo está presente la jerarquía de los actores y los equilibrios de poder entre ellos, sino que también encontramos la estructura formada por los conflictos, en la que unos están subordinados a otros, al ser estos últimos prioritarios para los actores primarios, mientras que los subordinados representan conflictos menores de los actores primarios, o son conflictos de los actores secundarios y en consecuencia tendrán menos impacto en el sistema y afectarán menos a la conducta de los actores. Esto nos lleva a ubicar en la cima de esta estructura jerarquizada al *conflicto dominante* del complejo conflictual. Éste, aunque en ocasiones no es el más visible, es el conflicto al que están sometidas las dinámicas de las demás relaciones de poder y conflictos del sistema, y puede afectar profundamente a la conducta de los actores. Desvelar la estructura de los conflictos de un complejo conflictual e identificar el conflicto dominante parece clave para poder abordar la resolución de cualquier complejo conflictual.

3.8 La paradoja del conflicto y el campo del Poder

Lo que denominaremos *la paradoja del conflicto y el campo del poder*, consecuencia o corolario del marco teórico expuesto anteriormente, no sólo nos parece una útil herramienta para desvelar dinámicas a veces desapercibidas, y en ocasiones ocultas, que se dan en las relaciones de poder, sino que también pone de relieve una importante contradicción en las definiciones tradicionales sobre conflictos. Esta paradoja hace evidente que los actores que, desde las aproximaciones tradicionales de la Conflictología se entiende que están en conflicto, en realidad muy a menudo tienen objetivos (o intereses) comunes y opuestos a la vez, pudiendo ser, en algunas ocasiones, más importantes para los actores los objetivos (o intereses) comunes que los intereses opuestos.

Como nos recuerda Lukes (2007, XXII), los agentes no tienen un único interés, sino que tienen numerosos intereses diferentes, tanto materiales como inmateriales, y fácilmente pueden ser contradictorios entre ellos. Sin embargo esto es distinto en el caso de lo que desde la Sociología del Poder consideramos actores. Como se ha explicado en su presentación

ontológica, para los actores, en tanto que actores, sus objetivos están ligados a la acumulación diferencial de poder respecto al resto de actores.

Si las definiciones de conflicto tradicional se basan en un concepto similar al de nuestros agentes, parece que tendría poco sentido el concepto de conflicto basado en la existencia de objetivos opuestos o incompatibles, dado que estos agentes tienen múltiples objetivos muy variados, incluso incompatibles entre ellos, lo que implica que probablemente también tendrán objetivos incompatibles y comunes con la mayor parte de los otros agentes, tanto con los que se ha considerado que están en conflicto, como con el resto. No obstante, como veremos a continuación, tampoco nos es útil si su definición se basa en un concepto con más peso del “*rational choice*”¹¹⁸ o más próximo a nuestro concepto de actores.

El hecho de haber incorporado el concepto de *campo del poder* en el marco teórico de la Sociología del Poder, nos desvela una doble dinámica en la competición entre los actores. La acumulación diferencial de poder ya no se limita únicamente a aumentar la cantidad de los recursos de poder que posee un actor y/o hacer disminuir los recursos de los competidores, sino que además incluye mejorar el valor de dichos recursos en el campo del poder (respecto al resto de recursos en manos de los otros actores), y como hemos visto, en palabras de Bourdieu, intentar que devengan el recurso “de dominación dominante”, o que sean establecidos como el “principio legítimo de dominación” (Bourdieu y Inda 2001, 21). Esta doble dinámica hace que los actores tengan frecuentemente intereses u objetivos comunes en una de las dinámicas de competición, y opuestos en la otra.

Volviendo a nuestro concepto de conflicto, dos actores que están en conflicto, están compitiendo por el control de un recurso de poder disputado que perciben como indispensable para mantener su capacidad de competir¹¹⁹. Es decir, al menos tienen en común el control (o la capacidad de competir por el control) de un recurso de poder que para ellos es determinante. Por ello, aunque estén compitiendo por su control, muy probablemente (mientras aún tengan posibilidades de controlar dicho recurso) compartirán el interés por mantener en una buena posición ese recurso en el campo del poder. Es decir, cuando actúen, según Bourdieu siguiendo estrategias de “doble golpe”, al mismo tiempo que intentarán afirmar su control de

118 Sobre nuestro debate del *rational choice* ver apartado “Actores y agentes” del Capítulo 1.

119 Remarcamos que nuestra definición (presentada anteriormente) no incorpora ninguna referencia a los objetivos de los actores, sino que se basa en la disputa por recursos de poder percibidos como esenciales o indispensables. Por otro lado, el hecho de referirse a estos recursos como indispensables o esenciales para los actores implica incorporar de forma implícita el valor que tienen dichos recursos en el campo del poder.

este recurso frente al otro actor, también intentarán reforzar el valor del recurso en sí respecto a los otros recursos. Y este será un interés común entre los dos actores en conflicto, que les hará seguir estrategias, que quizás no podemos considerar de alianza, pero sí, en muchas ocasiones, de sinergia entre los actos de ambos actores, respecto a la defensa de dicho recurso. A través de sus actos (o de sus prácticas), los actores en conflicto estarán colaborando de facto entre ellos, reforzando sus posiciones mutuas frente al resto de actores.

Es fácil encontrar esta dinámica en el análisis de los complejos conflictuales. A modo de ejemplo, centrándonos en el caso que nos incumbe, podemos recuperar un párrafo en el que Corm se lamenta de la dificultad de poner fin a la guerra civil libanesa: “La violence a été mise en route et est restée entretenue par les noyaux durs des milices qui ont pratiqué avec une régularité d’horloge la provocation religieuse grossière, surtout lorsqu’un règlement apparaissait possible à l’horizon” (Corm 2005, 174).

Los señores de la guerra libaneses, que basaban su posición en la fuerza de su poder militar, no estaban dispuestos a permitir que este recurso perdiera peso en el campo del poder, y dejara de ser el recurso que dominaba el tablero libanés¹²⁰. Por eso, los distintos enemigos actuaban creando una sinergia entre ellos que les ayudaba a mantener las respectivas posiciones¹²¹.

Esta dinámica se puede encontrar en todos los ámbitos y todos los niveles. Por ejemplo, a nivel global, las élites de dos grandes multinacionales pueden tener un conflicto importante por el control de ciertos mercados, pero ambas a la vez estar colaborando para reforzar el poder de las corporaciones en el orden global. O grupos financieros que, pese a que puedan tener conflictos entre ellos, seguirán reforzando el peso del recurso de poder financiero en el campo del poder.

En esta dinámica creada por el campo del poder, no encontramos únicamente “sinergias” entre supuestos “enemigos”, sino que también alianzas más o menos estables, y

120 De hecho, Corm continúa explicando que varios actores que intentaron frenar esta destructiva dinámica fueron eliminados. Ello sucedía porque estos actores que tenían la capacidad de establecer puentes y rebajar la tensión, al hacerlo provocaban una fuerte devaluación de los recursos de poder de los señores de la guerra que estos no estaban dispuestos a permitir.

121 Para evitar este bloqueo, los acuerdos de paz se basaron, en parte, en otorgar posiciones importantes a los líderes milicianos que tenían capacidad de sabotearlos. Es decir, que para que facilitaran un cambio en el peso de la fuerza militar en el campo del poder, se les otorgaron a cambio otros recursos de poder que les permitían mantener su posición. Vemos por ejemplo el papel que se concede a W. Jumbhatt o N. Berri en la Segunda República.

más o menos amplias, en algunos casos institucionalizadas de distintas maneras, en ocasiones incluso creando organizaciones. La institucionalización y la creación de organizaciones son formas de convertir la alianza en estructural¹²², intentando así asegurar la cooperación en la defensa del peso de un recurso de poder por encima de los conflictos que aparezcan entre sus miembros.

Podemos encontrar muchos ejemplos de esta institucionalización a distintos niveles en forma de asociaciones y *lobbies*, quizás uno de ellos a nivel global podría ser la OPEP. Es cierto que los importantes conflictos que han mantenido las élites de sus Estados miembros han afectado de manera notable su eficacia y su capacidad de tomar decisiones en varios periodos. No obstante, si lo miramos desde una perspectiva distinta, pese a que varios de sus miembros han mantenido importantes conflictos, incluidas guerras devastadoras entre ellos, la organización sigue existiendo y sigue teniendo una capacidad de incidencia nada despreciable sobre el precio del petróleo, un recurso de poder común para estas élites.

Igualmente podemos encontrar numerosas organizaciones a nivel estatal que son fruto de las alianzas entre diversas élites de empresas que compiten duramente entre sí, pero que se alían para defender sus intereses en la política estatal. Ello es más fácil aún cuando las alianzas estables son a un nivel superior al que compiten los distintos actores y si su tamaño en tanto que actores es demasiado pequeño como para tener incidencia en este nivel superior. Por ejemplo, las élites de estas mismas empresas nacionales, a nivel europeo fácilmente crearán estructuras conjuntamente para hacer valer su peso en las instituciones europeas.

En conclusión, la introducción del campo del poder en el análisis de conflictos nos muestra la paradoja de que, a nivel del campo del poder, en tanto que espacio en el que compiten los actores para determinar el valor que poseen los distintos recursos, es mucho más probable que compartan objetivos e intereses los actores en conflicto, que actores aliados que se apoyen en recursos de poder distintos. Los primeros tienen en común al menos un recurso de poder especialmente importante para ellos (el que se disputan), debido a lo cual ambos coincidirán en el interés de defenderlo. Mientras que los segundos estarán interesados en reforzar la posición relativa de sus recursos respectivos, y por ello en el campo del poder tendrán una posición antagónica.

Por otro lado, vemos que la introducción del campo del poder en el análisis de

122 Izquierdo y Etherington (2017), desarrollan ampliamente esta cuestión.

conflictos nos presenta un nuevo factor que explica las dificultades que encontramos en su resolución. La propia existencia del complejo conflictual crea una dinámica que refuerza a los actores que poseen recursos de poder que ganan peso con el complejo conflictual. Es decir, el complejo conflictual no sólo refuerza la posición de unos actores concretos mejorando su posición, sino que además refuerza unos recursos de poder, como puede ser el poder militar, las ideologías nacionalistas, el prestigio de los combatientes, o similares, que asimismo refuerzan al propio complejo conflictual y a los actores que se benefician de éste.

Teniendo en cuenta, como hemos comentado anteriormente, que el complejo conflictual también provoca transformaciones en las estructuras sociales, por ejemplo, reforzando hegemonías ideológicas militaristas, la cultura de la violencia, etc., nos encontramos que la dinámica del propio complejo conflictual puede tener tendencia a reforzarse a tres niveles distintos: en el régimen de poder (reforzando a los actores beneficiados del conflicto), en el nivel de las estructuras sociales, y en el nivel del campo del poder. Quizás las únicas estructuras causadas por la propia dinámica del complejo conflictual que pueden tener la tendencia a representar una resistencia a su perduración son los valores sociales, que la población puede llegar a establecer en respuesta al hartazgo de las consecuencias del enfrentamiento armado, imponiendo unos límites a la actuación de las élites que se benefician de la conflictividad.

PARTE SEGUNDA
Poder y conflictos en el Líbano

Siguiendo el marco teórico que acabamos de presentar, esta parte se consagra al estudio del sistema social libanés. En primer lugar encontramos cuatro capítulos centrados en los principales actores del régimen de poder libanés, y en los recursos de poder en los que se sustentan para mantener sus posiciones privilegiadas. El último de estos capítulos (Capítulo 7) lo dedicamos al análisis de los actores sirios que formaron parte del régimen de poder libanés. Hemos considerado necesaria esta incorporación ya que el Líbano estuvo bajo control sirio hasta 2005, con una importante presencia militar y de servicios secretos sirios. Ello hacía que el peso de algunos actores sirios en el régimen de poder libanés fuera importantísimo y, por ello, no pueden ser dejados de lado, o ser considerados simplemente unos actores externos con los que se establecen alianzas. Asimismo, el contexto de crisis política en que se encuentra el Líbano en el período estudiado proviene de los conflictos y alianzas de los actores libaneses con estos actores sirios, de la fuerte movilización social contra la presencia siria en el Líbano, y del reequilibrio de poderes que se produce con la retirada siria en 2005.

Una vez realizado el análisis de los principales actores del régimen de poder libanés, en los Capítulos 8 y 9 vemos los rasgos generales del sistema libanés y las relaciones de poder y conflictos que condicionarán la conducta de estos actores. Como se propone en la teoría presentada anteriormente, se determina el conflicto dominante del sistema, que en este caso consideramos que va variando a lo largo del período analizado. Esta red de relaciones de poder y conflictos entre los actores libaneses (y sirios), que se estructura de forma jerárquica en el régimen de poder, con el conflicto dominante como vertebrador de todos ellos, nos permite explicar la conducta de los actores que hicieron detonar la guerra del 2006.

Este análisis de los actores y del sistema libanés es más detallado que el que se ha realizado respecto a Israel por diversas razones. Primeramente, la literatura sobre las élites libanesas y las dinámicas que establecen entre ellas es escasa. Y no se encuentra ningún estudio, desde una perspectiva teórica similar a la nuestra, sobre las élites libanesas que aborde las dinámicas de conflictividad con Israel. De hecho, incluso a nivel histórico, encontramos autores, como Corm (2002, 2005) o Meur (2012), que se lamentan de la falta de una historiografía amplia, rigurosa y completa sobre el Líbano. Ello hace más pertinente y necesario un análisis más detallado.

Entre la literatura existente sobre las élites libanesas destaca especialmente la obra de

Amaia Goenaga (2015), con remarcables aportaciones y realizada desde la perspectiva teórica de la Sociología del Poder. Por ello, es una referencia indispensable en nuestra investigación. Sin embargo, su análisis se centra en las élites financieras y económicas del Líbano, alejándose mucho de nuestro objeto de estudio. De esta autora también destacamos: Goenaga (2008, 2013), y Goenaga y Sánchez (2009). Sobre el Líbano, desde perspectivas teóricas distintas y con ámbitos de análisis más amplios, en nuestro país destacan: Alvarez-Ossorio (2005), Gutiérrez de Terán (2000, 2003), Lion (2012, 2014), Martín (2005), Ruiz (2007, 2011) y Velasco (2015).

En segundo lugar, y en armonía con dicha necesidad de un análisis más detallado, se ha querido ilustrar la dimensión histórica de la constitución de los recursos de poder, de las estructuras y de los actores, mostrando que nuestra propuesta teórica no es ahistórica, como se ha explicado ampliamente en el marco teórico. En el análisis del sistema israelí esta dimensión histórica también la encontraremos presente, pero en el caso libanés veremos más detalladamente la evolución de algunos actores y sus recursos de poder en los últimos tiempos.

Como se indica en el marco teórico, para realizar el análisis de cualquier sistema social desde la Sociología del Poder es necesario clarificar el rol de la población en el sistema, y discernir si ésta actúa como recurso o como actor en el período analizado. En caso que actúe como actor, tendrá que ser especialmente tenida en cuenta, dado que un actor de estas características puede tener la capacidad de afectar profundamente el régimen de poder del sistema estudiado.

Tanto en el sistema libanés como en el israelí, en el momento del estallido de la guerra, la población no está movilizada ejerciendo un poder lineal, y por lo tanto no puede ser considerada actor. No obstante, en el caso del Líbano, el país acaba de presenciar una de las movilizaciones más masivas de su historia, con un fuerte impacto en el régimen de poder. Por esto queremos clarificar más ampliamente la cuestión de la población en esta introducción.

La población libanesa, como en la mayoría de sistemas sociales organizados jerárquicamente, se limita la mayor parte del tiempo a ser un recurso de poder en manos de los actores que tienen capacidad para controlarla o influir en ella. Además, la parcelación del régimen de poder libanés a través del ámbito comunitario, dificulta aún más la toma de consciencia y la identificación de las propias necesidades de la población que, como hemos

visto, es el primer paso para poder activarse como actor.

No obstante, la sociedad libanesa de después de la Guerra Civil ha demostrado, en momentos puntuales, su capacidad de activarse y de influir en el régimen de poder libanés, aunque de forma limitada, en episodios breves, y sin conseguir vertebrar verdaderos movimientos de resistencia. Así, pese a los breves episodios de movilizaciones que han cuestionado aspectos concretos del régimen, siempre se ha mantenido la supremacía de las dinámicas de poder circulares de las élites, que son quien verdaderamente controlan el sistema. Como nos relatan Goenaga y Sánchez, ello no es debido a la falta de tejido asociativo:

“Líbano es un país con una gran tradición asociativa, pero la mayor parte de estas asociaciones son de carácter asistencial, cultural, profesional, económico o de reivindicación de derechos de colectivos muy específicos. Por otro lado, normalmente, las asociaciones más importantes entran dentro de la esfera de influencia de algún líder o bloque político, o reproducen internamente las rivalidades que se producen en el ámbito socio-político. Así, normalmente no se llegan a articular movimientos de reivindicación capaces de influir en las políticas del gobierno” (2009, 324).

Sin embargo, las mismas autoras, en su análisis recuerdan distintos momentos en los que la movilización de la población ha conseguido afectar la agenda política libanesa. En el período comprendido entre la Guerra Civil y la guerra del 2006 destacamos, en primer lugar, la fuerza del movimiento sindical en la década de los noventa, que consigue desafiar la política económica de Rafic Hariri con grandes movilizaciones pese a la fuerte represión. El gobierno de Hariri finalmente conseguirá desarticular este movimiento sindical con una estrategia de división e intervencionismo (con la sustitución de sus cuadros dirigentes por personas próximas) (Dibeh 2005). Seguidamente encontramos la movilización por las elecciones municipales, que consiguió la convocatoria en 1998 de los primeros comicios locales en 30 años, y las movilizaciones igualmente importantes en defensa de derechos civiles, como la legalización del matrimonio civil, o la reducción de la mayoría de edad a los dieciocho años, en este caso sin la consecución de sus objetivos (Goenaga y Sánchez 2009, 324).

Posteriormente, en un contexto en el cual el papel de Siria en el Líbano ya estaba siendo cuestionado por una parte de la población libanesa, el aumento de tensión política y social que implica la imposición de la prolongación de la presidencia de Lahoud estalla con el

asesinato de Rafic Hariri¹²³. Esto llevará a las movilizaciones más importantes de la historia reciente del Líbano con su apogeo en las dos famosas manifestaciones del 8M y 14M¹²⁴.

Coincidimos con Goenaga y Sánchez en que toda esta movilización “fue orquestada por las élites político-comunitarias de principio a fin, tanto en el caso del 14-M como en el del 8-M” (Goenaga y Sánchez 2009, 325). Efectivamente, la movilización de la población en contra de la presencia siria es incitada e impulsada por la alianza temporal que establecen los distintos actores antisirios, es decir, aquellos actores perjudicados por la presencia siria en el Líbano y que necesitan reducir la influencia del régimen sirio para reforzar su poder en este país. Sin embargo, si se consiguió una movilización de esta envergadura era porque también se movilizó población que escapaba del control de dichos actores, y esto sucedía porque parcialmente dicha movilización también respondía a algunas demandas reales de la población.

Como expresa Corm (nada sospechoso de ser próximo al 14M), “il existe un ras-le-bol évident contre cette présence [syrienne]” (Corm 2005, 272) en la población libanesa de todas las comunidades. Efectivamente no eran las élites, sino la población quien pagaba los costes de esta presencia, y estos costes no se limitaban al desempoderamiento de la población que provocaban los servicios coercitivos sirios en nombre de la estabilidad, sino que suponía directamente unos enormes costes económicos y sociales¹²⁵. Y la “estabilidad” que asegura la presencia siria no es una cuestión menor, en un sistema estancado, carcomido por la corrupción (de la cual las élites sirias también eran unos de los principales beneficiados como veremos posteriormente), y con unas enormes desigualdades sociales, la imposibilidad de cambio puede ser en sí una fuente de desesperación. Si a todo ello añadimos las fuertes y cada vez más evidentes injerencias sirias en el sistema (supuestamente) democrático libanés, es fácil entender que una parte importante de la población percibiera como una necesidad propia la retirada de Siria, a la que una buena parte de la población, a causa de su comportamiento, ha acabado equiparando a una potencia ocupante.

123 La explicación detallada del proceso la veremos posteriormente a lo largo de esta Parte Segunda.

124 Como se explica posteriormente de forma más amplia, la alianza pro-Siria, para hacer frente a la fuerte movilización social del campo antisirio después del asesinato de Hariri, organiza una manifestación el 8 de marzo en la que consigue una importante movilización (por ello, esta alianza será conocida como el 8M). Como respuesta, el campo antisirio convoca el 14 de marzo, justo un mes después del asesinato de Hariri, una manifestación masiva que desborda Beirut (esta alianza será conocida como 14M).

125 Para una presentación de estos costes, ver el apartado “Intereses de las élites sirias en el Líbano” del Capítulo 7.

Como nos explica Herrero, la movilización integraba demandas básicas de la población:

“si la unidad o la ilusión de la misma pudo existir, fue porque de algún modo se consiguió unificar a los diferentes actores en virtud de una coincidencia coyuntural de intereses que encontró en la exaltación de Hariri un discurso emocional y mítico capaz de proporcionar al movimiento una cobertura mediática y una repercusión internacional. [...] [E]l movimiento contestatario había conseguido agrupar tres tendencias reivindicativas: una demanda soberanista en contra de la tutela siria, un componente civil contra los aparatos de servicios secretos y la cúpula militar, así como un clamor a favor de la democracia y de una mayor participación popular” (Ruiz Herrero 2007, 66).

De esta forma se consiguió, durante un breve espacio de tiempo, una sinergia entre los intereses de numerosos actores-élite con reivindicaciones reales de buena parte de la población.

Sin embargo, esta sinergia entre actores y población es efímera, y con la retirada de Siria se evidencia que los objetivos de unos y otros eran muy distintos, sino contrapuestos en ocasiones, como nos recuerda Herrero:

“parece claro que la ambición mayor que condicionó la unión de la Oposición tras la retirada siria era la aspiración al poder, manifiesta en la llamada a la organización de las elecciones sin aplazamiento alguno. De este modo, a medida que los componentes del grupo veían su futuro político asegurado de manera autónoma, los elementos añadidos a sus intereses naturales desaparecían progresivamente y los discursos de carácter casi libertario volvían a dejar lugar a contenidos más apropiados a la condición y recorrido de la mayor parte de personalidades del movimiento. Si su hostilidad a la tutela siria y a su clonación a través de los servicios de seguridad en el Líbano- así denominada por Ghassan Salame- era sincera en tanto que constituían obstáculos que impedían su llegada al poder, no resultaban por el contrario creíbles en el ámbito de las peticiones democráticas, habida cuenta, en la mayor parte de los casos, de sus biografías y del carácter de su visibilidad política. Del mismo modo, el panegírico de Hariri se diluía cuando los individuos ya no necesitaban la etiqueta del mártir para ser elegidos” (Ruiz Herrero 2007, 67).

Aunque esta estrategia finalmente no fue útil a todos los actores, y algunos de ellos¹²⁶, justamente por ser percibidos como continuidad del sistema anterior, pese a haber impulsado las movilizaciones, cayeron en la contienda electoral frente a posiciones que fueron percibidas como más reformadoras o rupturistas (como, por ejemplo, el movimiento aounista

126 Sobre todo son remarcables, en el ámbito cristiano, las derrotas en las regiones de Metn y en el Kesrwan, quizás por quedar excluidos del discurso comunitario de Hariri, y a la vez tener la “nueva” alternativa que representa el regreso de Aoun, siendo los representantes del 14M en la región vistos como la continuación de la “antigua” política (Ruiz Herrero 2007).

que fue expulsado de la alianza del 14M). Este detalle es importante porque la derrota de estos actores frente Aoun no permitió que la alianza del 14M controlara 2/3 del parlamento, y por lo tanto no pudiese expulsar al presidente Lahoud.

Este proceso electoral puso en evidencia la estrategia de los actores políticos que pronto se olvidaron de las proclamas de transformación democrática que habían usado para reforzar su posición a través de las movilizaciones. Mientras que, por otro lado, los partidos, recuperando las dinámicas habituales de la competición libanesa, dejaron de lado a los jóvenes activistas implicados en las fuertes movilizaciones, produciendo como resultado de ambas dinámicas una fuerte sensación de frustración en algunos ámbitos de la población. Como nos cuenta Blanford:

“These elections would prove no different and, as the electoral horse-trading began in earnest in early May, it became clear that there was little room for those youthful champions of the independence intifada who sought to trade street activism for a seat in parliament.

The sight of the familiar former warlords, powerful businessmen and scions of Lebanon’s political families bickering and bartering to ensure political survival left many Lebanese jaded, disillusioned and bitter.

‘It’s a betrayal of all those demonstrations which represented a moment of true popular anger with the system,’ Karim Makdissi, a young professor of politics at the American University of Beirut, told the author. ‘It could have gone in a different positive direction but it was taken over by the political sharks who used that idealism to serve their own purposes’.” (Blanford 2006, 167).

Antes del la guerra del 2006, éste fue el último episodio remarcable de movilización de la población, ejerciendo, aunque fuera sólo parcialmente y de forma efímera, un poder lineal. Una vez se extingue esta movilización que se activó con el asesinato de Rafic Hariri, las lógicas de las relaciones circulares volvieron a dominar completamente el sistema. Por este motivo, en el análisis de las causas de la guerra del 2006 la población no es considerada un actor, sino un recurso de poder en manos de los actores.

Finalmente queremos remarcar que, aunque en el presente estudio se realiza un análisis del régimen de poder libanés en general, nos centramos especialmente en los factores y las dinámicas que explican la conducta de los actores-élites que desembocó en la guerra del 2006 entre el Líbano e Israel.

Capítulo 4

Hassan Nasrallah y las élites de Hezbolá: un poderoso actor compitiendo sobre arenas movedizas

Hassan Nasrallah es el líder indiscutible de Hezbolá. El control de Hassan Nasrallah sobre Hezbolá hace que éste sea uno de los actores primarios con más peso del Líbano (ver 2. *Nasrallah y el control de Hezbolá*). Los amplios recursos de poder de la organización chií eran tanto materiales como de poder simbólico, y formaban un sistema bien trabado en el que los recursos de poder generalmente se refuerzan entre ellos (ver 3. *Recursos de poder de la organización y su evolución*). Sin embargo como veremos, con el cambio de escenario a consecuencia de la aprobación de la resolución 1559, el asesinato de Rafic Hariri, las movilizaciones consecuentes y la retirada de Siria, algunos de los engranajes clave de esta poderosa maquinaria controlada por Nasrallah son cuestionados, tanto por líderes internacionales, como por el propio gobierno libanés. El solo hecho de cuestionar la legitimidad de Hezbolá a tener su brazo armado y su rol de resistencia nacional, ya debilita su posición. Si sus adversarios consiguieran pasar de las palabras a los hechos y se eliminara su milicia, el peso de la organización y sobre todo la posición de sus élites se vería muy seriamente dañada. Pero el enfrentamiento armado con Israel, que ya fue la principal causa de la constitución de Hezbolá como grupo armado, sigue siendo la mejor defensa contra los ataques a la legitimidad de su milicia. Así, paradójicamente este enfrentamiento con Israel,

que sería la razón principal de la comunidad internacional (según su discurso) para someter a una enorme presión al Partido de Dios, poniendo en riesgo la posición de sus élites en el régimen libanés, también es la tabla de salvación, en los momentos más difíciles de su sistema de recursos de poder. Al parecer, en 2006, Hezbolá, cogiéndose a esta tabla de salvación, convergió de forma explosiva con los actores israelíes interesados en la escalada del enfrentamiento armado.

Al ser las élites de Hezbolá el actor protagonista más visible del complejo conflictual, a modo ilustrativo se realizará un análisis más detallado de la evolución de éste desde el marco teórico propuesto. Se pretende ofrecer una visión más amplia para la comprensión de la conducta de este actor concreto y se quiere mostrar la ineludible dimensión histórica intrínseca en los recursos de poder que controlan los actores en general. Así, en una primera parte de este capítulo se explicará, desde una narrativa propia de la Sociología del Poder, la aparición del Partido de Dios. Posteriormente se presentará la figura del destacado líder Hassan Nasrallah y su posición en la organización, y se proseguirá con la narración de la evolución de Hezbolá y sus recursos de poder hasta llegar al 12 de julio de 2006.

4.1 La aparición del Partido de Dios, un nuevo actor en la escena libanesa

La aparición de Hezbolá se produce a principios de la década de los 80, en un Líbano en plena guerra civil, en el que numerosas milicias de distintas comunidades o de partidos políticos laicos se enfrentan en el país. La comunidad chií, históricamente la más marginada social, económica y políticamente en el país¹²⁷, se encuentra inmersa en un continuo de cambios radicales y transformaciones internas como ninguna otra: durante las décadas de los sesenta y setenta desarticulaban un sistema feudal abusivo que hacía insostenible la situación social dentro de la comunidad, debilitando sus élites tradicionales; hubo una ascensión de clases medias que militan principalmente en partidos laicos de izquierda; y sus clases más bajas se movilizaban alrededor del llamado “Movimiento de los Desheredados”, liderado por el clérigo Musa al-Sadr, que dará lugar a la organización miliciana laica Amal con el inicio de

127 Para un análisis detallado de la situación de desigualdad y marginación económica, social y política que lleva a la movilización de la población chií, ver Amal Saad-Ghorayeb (2003).

la Guerra Civil (Corm 2005, 183-84; Goenaga Sánchez 2013, 88-90; International Crisis Group 2007). Pero, como nos explica Goenaga Sánchez, “tras la desaparición de Sadr en 1978, la nueva dirección, formada por un grupo de líderes laicos, cambió totalmente la orientación de la organización, perdiendo gran parte de su impronta religiosa y reivindicativa. El nuevo Amal asumió totalmente la lógica propia de la guerra civil, y su objetivo principal fue el fortalecimiento de la organización y sus líderes en la escena nacional” (Goenaga Sánchez 2013, 88).

4.1.1 La eclosión del islamismo chií radical libanés con fuertes influencias iraníes y antiimperialistas

A su vez, durante las dos décadas anteriores a la aparición de Hezbolá, los chiíes que estudiaban en las escuelas religiosas de Najaf y Karbala en Iraq, son fuertemente influenciados por un islamismo revolucionario, en un contexto de movilización y de confrontación entre la población chií y el régimen Baazista (que en aquellos momentos recibía el apoyo de EUA entre otros). Así, como nos explica Ranstorp “the activity of the Shi'i clergy in Najaf has been at the heart of most revivalist or revolutionary movements in the Muslim world and has contributed to most of Islam's current political vitality. In particular, it was in Najaf that Rúhallah al-Khomeini spent fourteen years in exile and where he formulated his own revolutionary brand of Shi'i Islam” (Ranstorp 1997, 26). Y prosigue a continuación: “Apart from an extensive campaign of antireligious repression against Shi'i clergy and institutions in Iraq, the Ba'th regime launched a policy resulting in the massive deportation of foreign clerics. As consequences, a number of Najaf-schooled Lebanese clerics returned to Lebanon where they established Shi'ite educational institutions, based on the Najaf model, to a young generation of students, indoctrinated in radical Islamic theory” (Ranstorp 1997, 27).

En este contexto, la revolución iraní de 1979 produce un importante impacto en el mundo árabe en general, pero aún más intenso en la sociedad chií libanesa. La población árabe, “y voient une victoire de l'option anti-impérialiste menée par un mouvement populaire contre l'alternative pro-américaine du Shah et son pouvoir despotique” (Meur 2012, 78). Hay que tener en cuenta que el Líbano en particular, y sobre todo su comunidad chií, mantiene unas relaciones especialmente próximas con Irán y con la nueva élite surgida de la revolución,

tanto por las estancias en territorio libanés de los exiliados iraníes durante el régimen del Shah, como por las redes sociales creadas por los estudiantes de los centros religiosos chiíes, sobre todo de Najaf, pero también de Karbala y Qom, y por la presencia de estrechas relaciones personales y lazos familiares resultantes de las relaciones históricas entre Irán y la población chií libanesa. A lo que hay que añadir que, para su comunidad religiosa, la revolución iraní representa un cambio en la imagen de sí misma, dejando de ser percibida como pasiva y marginal, para ser claramente protagonista del cambio. A su vez, el nuevo régimen iraní tiene la voluntad de extender su revolución a otros países y, sobre todo, romper su aislamiento, apoyando distintos grupos islamistas. El resultado es una expansión y activación del islamismo en la comunidad chií libanesa, agravando las diferencias y conflictos internos de la propia comunidad. (Azani 2009, 56-57).

4.1.2 Las invasiones israelíes, el *frame* necesario para la creación de Hezbolá.

A la revolución iraní, que impulsó con fuerza la aparición de Hezbolá, hay que añadir el peso decisivo de las invasiones militares en el Líbano por parte del ejército de Israel. La operación Litani, realizada en 1978, es la primera de las dos invasiones israelíes efectuadas durante la Guerra Civil libanesa. Aunque esta operación militar se realiza contra la OLP y está limitada tanto en el tiempo, con una duración de alrededor de una semana, como en el espacio, el sur del Líbano hasta el río Litani excluyendo la ciudad de Tiro, provoca un gran número de chiíes desplazados, numerosas víctimas civiles¹²⁸, y refuerza la guerrilla cristiana proisraelí Ejército del Sur del Líbano. Avi Shlaim explica resumidamente la operación en estos términos: “Un gran dispositivo de las FDI peinó todo el sur del Líbano hasta el río Litani para eliminar las bases de la OLP. Esta no fue una de las operaciones militares más eficaces de las FDI. La mayoría de los guerrilleros de la OLP huyeron hacia el norte y la población civil sufrió la peor parte de la invasión israelí. Varios pueblos fueron destruidos, se cometieron crímenes de guerra y cientos de pacíficos ciudadanos huyeron aterrorizados de sus hogares” (2003, 407). Como afirma Azani “This operation directly harmed the Shiite population in southern Lebanon and transformed thousands of the community into refugees.

128 Según McDowell (1996), esta intervención provocó 2.000 víctimas y 250.000 desplazados.

Following the operation, the need in the community for the foundation of a force capable of protecting its interests and living areas became much clearer” (2009, 56).

Operación Paz para Galilea de Sharon, el germen de Hezbolá

No obstante, la invasión israelí realizada cuatro años más tarde, denominada Operación Paz para Galilea, será mucho más trágica y destructiva para el Líbano y costosa para Israel. En junio de 1982 Israel realiza una invasión a gran escala del territorio libanés. Esta operación militar fue una iniciativa del ministro de defensa Ariel Sharon, que aunque disponía de un apoyo parcial del primer ministro Menahem Begin, para llevarla a cabo engaña al propio gobierno israelí y a sus contrapartes estadounidenses (Shlaim 2003). De hecho su plan de invasión del Líbano había sido presentado en el consejo de ministros en diciembre de 1981, donde quedó claro que el gobierno no le daría su apoyo. A pesar de ello, Begin y el ala dura de su gobierno esperaban la oportunidad para lanzar el ataque sobre el Líbano, y cuando ésta se presentó, Begin y Sharon llevaron al consejo de ministros una versión muy reducida de su plan anterior, asegurando ambos que no se penetraría más de 40 kilómetros la frontera libanesa. Sharon incluso aclaró que sería una operación de 24 a 48 horas y que Beirut y sus alrededores no eran objetivos de la operación. Begin aseguró que no se desviarían en ningún momento del plan sin el apoyo del Consejo de Ministros (Shlaim 2003, 444-45). Al día siguiente, el 6 de junio de 1982, Sharon y el Jefe del Estado Mayor Rafael Eitan, empiezan la ejecución del plan presentado en diciembre anterior, que no había sido aprobado por el Consejo de Ministros, y que contemplaba la invasión masiva del Líbano, el sitio de Beirut, la eliminación de la OLP, e instalar un gobierno de las Falanges Libanesas. Sharon actuará de forma unilateral en diversas ocasiones e incluso a espaldas de Begin¹²⁹.

Israel no inicia su retirada parcial de forma unilateral e incondicional hasta verano de

129 Las dos más dramáticas son: la primera, cuando el Primer Ministro israelí empieza negociaciones con el gobierno libanés, frente a las presiones de Estados Unidos y en el momento que éstos, junto con Francia, ofrecen tropas para un despliegamiento multinacional en el Líbano, Sharon lanza un intenso bombardeo sobre Beirut en el que mueren al menos 300 personas, boicoteando las negociaciones; la segunda, y la más grave, cuando para vengarse del asesinato de Bashir Gemayel, el hombre clave para su plan en el Líbano, Sharon después de pasar a controlar el espacio que separaba a las milicias cristianas de los campos de refugiados palestinos de Sabra y Chatila da la orden de dejar entrar a los milicianos en los campos de refugiados palestinos, donde realizan una terrible masacre, torturando y asesinando a hombres, mujeres y niños durante tres días bajo los ojos del ejército israelí. Begin se enteró a través de la BBC el 2º día de la masacre (Shlaim 2003).

1983, volviendo a desestabilizar con ella las relaciones de fuerzas entre comunidades libanesas (en plena guerra civil). En este caso, sobre todo, a causa de su apoyo a las milicias falangistas y al haber permitido el flujo de armas hacia distintos grupos, con su retirada provocará un fuerte aumento de tensiones en Beirut y las matanzas del Chuf¹³⁰. La retirada se realizará por etapas, pero excluye la franja del sur del Líbano fronteriza con Israel, que se mantiene ocupada alegando cuestiones de seguridad.

Israel, la raison d'apparaître de Hezbollah

Norton (2007, 33) afirma que aunque Israel no hubiera lanzado su invasión en junio de 1982, las circunstancias previas ya eran tales que Hezbollah se hubiera fundado igualmente apoyado por Irán y tolerado por Siria, aunque él mismo añade que la intervención militar israelí, y la prolongación de la ocupación del Sur del Líbano, “pushed the Shi‘a further in this direction, creating conditions for the establishment and flourishing of Hezbollah”. Mientras que autores como Pellégrini¹³¹ (2010, 27) y, sobre todo, Saad-Ghorayeb¹³² (2003) opinan que sin esta agresión israelí, probablemente Hezbollah simplemente no habría existido y que “the Israeli invasion could be considered Hizbu'llah’s initial *raison d’être*” (Saad-Ghorayeb 2003, 100). En esta cuestión coincidimos con estos dos últimos autores en que probablemente sí que la operación Paz para Galilea fue determinante para la aparición de un Hezbollah con las capacidades, el potencial y el apoyo social necesarios como para desarrollarse y perdurar en un entorno tan hostil, consiguiendo mantenerse desde entonces como una organización ineludible a nivel libanés, y en ocasiones a nivel regional. Destacamos tres principales

130 En ambos sitios, como también en la zona cristiana, Israel apoya y controla la milicia falangista y les permite actuar bajo su protección, aumentando la tensión, mientras que, a la vez, facilita que los grupos rivales se rearmen (los chiíes en Beirut y las milicias drusas de Kamal Jumblatt en el Chuf). Con la retirada israelí, en el Chuf las milicias drusas derrotan rápidamente a las falangistas, causan una terrible matanza de maronitas y obligan a abandonar la región al resto de esta comunidad, con un resultado de unos 6.000 muertos total y 150.000 cristianos expulsados (Corm 2002, 525-28, 2005, 123).

131 Así concluye: “Si la révolution khomeyniste en Iran est la principale inspiratrice du Hezbollah, l’invasion israélienne du Liban de 1982 est bien le déclencheur de ses actions. Le parti n’aurait peut-être pas existé sans cette intervention militaire de grande envergure” (Pellégrini 2010, 27).

132 “While the factors cited above served to accelerate communal politicization and thereby played an indirect role in the emergence of Hizbu'llah, the pre-eminent factor responsible for the movement’s birth was the Israeli invasion of 1982. Thus, although the process of radicalization had already taken root more than a decade before Israel’s invasion of 1982, the scope of this radicalism was expanded and its intensity reinforced by the invasion. The destruction wreaked by Israel, the brutality of its subsequent occupation of the South, and the West’s concomitant intervention in Lebanon, spawned a clutch of Shii Islamic resistance groups, which coalesced to form Hizbu'llah.” (Saad-Ghorayeb 2003, 298-99).

motivos para ello, uno derivado directamente de la invasión y otros dos que serán consecuencias indirectas de ésta.

Refuerzo de la imagen de Israel como enemigo y necesidad de resistir contra el invasor, la creación del *frame*

En primer lugar, el impacto de la masiva invasión israelí en el Líbano fue enorme, muy superior a la operación Litani, por su brutalidad y por las masacres y la destrucción cometidas¹³³, afectando con dureza a Beirut (donde Hezbollah tendrá más apoyo social posteriormente). Este hecho refuerza, en el Líbano (y en el resto del mundo árabe), la percepción de Israel como “el enemigo” y como una amenaza real y peligrosa¹³⁴.

Recordemos que, aunque el acuerdo de paz firmado poco antes entre Israel y Egipto tuvo un rechazo frontal del resto del mundo árabe, la posterior retirada de Israel del Sinaí, desmontando colonias y cediendo el control de los yacimientos petrolíferos, entre otros, mejoró la imagen de este Estado a ojos árabes. Pero la guerra del Líbano echó por los suelos esa ligera mejora, como nos explica Shlaim:

“la guerra de Líbano tuvo un efecto muy negativo en la percepción árabe de Israel. Al cumplir con su compromiso de retirada del Sinaí, Israel había obtenido gran crédito en Egipto y algo en el resto del mundo árabe. Egipto podía mantener la cabeza muy alta y mostrar a los escépticos que la paz con Israel podía producir beneficios tangibles. Tras la invasión de Líbano, Israel perdió todo el crédito y colocó a Egipto en una posición muy incómoda. La masiva fuerza que Israel desplegó en Líbano, la magnitud del sufrimiento que produjo, el sitio a Beirut y la masacre de Sabra y Chatila sorprendieron a todo el mundo árabe.” (Shlaim 2003, 458)

Así, la invasión israelí ofrece a Hezbollah un marco común claro (*frame*) que le permite por un lado aglutinar los distintos grupúsculos ya existentes y por otro obtener el apoyo de

133 Las bajas causadas directamente por Israel son, según Saad-Ghorayeb, 19.000 muertos, 32.000 heridos, la casi completa destrucción de 7 poblados del Sur del Líbano, y afectaciones de distinto grado del 80% del resto de pueblos. Además del asedio a Beirut, los desplazamientos masivos de la población, los crímenes de guerra, detenciones masivas, etc. También hay que recordar que una parte de los chiíes desplazados encontraron refugio en campos de refugiados palestinos, por esta razón, casi un cuarto de los asesinados en la masacre de Sabra y Chatila eran chiíes. (Saad-Ghorayeb 2003, 300).

134 Esta percepción y su actitud perjudicarán incluso a sus supuestos aliados libaneses. Vemos a modo de ejemplo como el propio Bachir Gemayel, el hombre de Israel en el Líbano, cuando es elegido Presidente gracias a la presión israelí en medio de la ocupación, bien pronto intenta marcar distancias con el país ocupante y mostrar una “orientación más árabe que israelí” (Shlaim 2003, 454) para tener posibilidades de afianzar su poder, y se niega frente a Begin y Sharon a aceptar un acuerdo de paz con Israel y la normalización de relaciones. Les pidió tiempo en primer lugar, y como mucho ofrecía un pacto de no agresión. Aun así fue asesinado una semana después, probablemente por los servicios de inteligencia sirios (Shlaim 2003).

una parte importante de la población chií cada vez más movilizada en contra de la invasión (sobre todo cuando se va haciendo evidente que el ejército israelí quiere mantener ocupado el Sur del Líbano), y una cierta aceptación en el resto del mundo árabe. Es cierto, retomando a Norton, que las condiciones de la población chií, y el apoyo de Irán ya habían provocado la creación de grupúsculos islamistas radicales chiíes. Pero la existencia de un claro enemigo común que invade el propio territorio es una “causa” común clara, y crea una “necesidad” de actuar. Sin la invasión israelí, sin este enemigo común, le habría sido muy difícil a la milicia chií encontrar un *frame* suficientemente amplio que le permitiera (y presionara hacia) la federación de estos grupos y grupúsculos previos, de orígenes diversos, con fines variados y con distintos liderazgos¹³⁵. Así, Hezbolá se crea contra Israel y el resto de potencias occidentales imperialistas, y contra éstos dirige sus primeras contundentes y espectaculares acciones que le servirán de presentación y le harán publicidad.

Pérdida de popularidad de Amal y debilitamiento de Siria, efectos colaterales de la invasión israelí en favor de Hezbolá

De hecho, la invasión provoca además dos consecuencias indirectas que favorecerán claramente la creación y el desarrollo de Hezbolá. La primera será una dura crítica en algunos sectores chiíes (y libaneses) a la actitud tibia, sobre todo en un inicio, de Amal, la milicia referente del chiísmo en aquel momento, frente a la invasión de Israel. Amal se había fundado con la ayuda (en armas y entrenamiento) de la OLP, pero a medida que la organización chií se había ido reforzando, la OLP representaba un problema para su expansión en el Sur del Líbano donde, con una fuerza superior, los grupos armados palestinos imponen su autoridad, lo que provoca pronto la ruptura de la alianza entre las dos organizaciones, llevándolas a enfrentarse en distintas ocasiones entre 1978 y 1982 (Samaan 2007, 36; Velasco Muñoz 2015). En este sentido, tampoco ayudaban (siendo Amal un aliado cercano a Siria) las tensiones e incluso enfrentamientos entre Siria y la OLP (Corm 2002). Así, como nos explica Norton:

“Although Amal resistance fighters actively opposed the continuing Israeli occupation of Lebanon, especially after 1983, Amal tacitly welcomed the Israeli

135 El propio Secretario General de Hezbolà, Hassan Nasrallah afirma, en una entrevista de la publicación del partido Al Ahd, que “sans l'invasion israélienne, je ne sais pas si le Hezbollah existerait. J'en doute fortement” (Charara y Domont 2006, 69). También Saad-Ghorayeb afirma, citando a uno de los líderes y parlamentarios de Hezbolá: “In the words of Fnaysh, ‘The Israeli invasion helped these groups think more about coalescing,’ which may not otherwise have been the case.” (2003, 299).

invasión de June 1982 because it broke the power of the Palestinian fighters in the South. Amal leaders, especially Nabih Berry and Daoud Suleiman Daoud [...] sought a modus vivendi with Israel and the United States. Berri's participation in the National Salvation Committee – which had been created by Lebanese president Elias Sarkis to foster dialogue among Lebanon's most powerful militia leaders during the Israeli siege of Beirut – was castigated by young radicals within Amal who described the Committee as no more than an “American-Israeli bridge” allowing the United States to enter and control Lebanon. There is no doubt that Berri's willingness to contemplate a deal that would favor Syria's enemies also provoked Damascus to lend support to Hezbollah as a counterweight to Amal” (Norton 2007, 22-23).

Desde su perspectiva, participar en el Comité de Salvación Nacional representaba compartir responsabilidades junto a Béchir Gemayel (líder falangista y de la milicia Fuerzas Libanesas apoyado por Israel) y Walid Joumblatt. Además Amal acepta la mediación estadounidense en el conflicto y la expulsión de la OLP de Beirut (Avon y Khatchadourian 2010, 36).

Estos hechos, sumados a sus enfrentamientos con la OLP, no sólo restarán apoyo social a Amal dejando más espacio a Hezbolá, sino que aumenta sus divisiones internas que desembocan en una escisión en la milicia. A partir de ésta, Hussein Mûsawî, uno de los antiguos líderes de Amal que criticaba su laicismo, crea la milicia denominada Amal Islámica, uno de los grupos que fundarán Hezbolá. Otro de los líderes que deja Amal en este período es Hassan Nasrallah, siendo también uno de los fundadores de Hezbolá, aunque en un primer momento sin estar en su dirección.

La segunda consecuencia indirecta de la invasión israelí es que reforzará los lazos entre Siria e Irán. Si Siria, enfrentada a Irak y con desconfianza hacia Jordania, después de que Egipto firmara el acuerdo de paz con Israel ya se sentía aislada, ahora percibe como un gran riesgo la posibilidad de perder el Líbano. Pero además, Israel, durante la invasión lanza un ataque contra las tropas sirias, demostrando su supremacía aérea absoluta (Shlaim 2003). Hasta aquel momento Siria había apoyado a Amal y a milicias de partidos laicos (apoyo que variará según le parezca más beneficioso en la correlación de fuerzas de cada momento) y mostraba sus reticencias en la creación de un partido islamista que compitiera con Amal en el ámbito chií, pero con la aproximación a Irán, la amenaza que representa Israel y el alejamiento del partido chií laico, el régimen sirio se mostrará mucho más tolerante a la creación de un Hezbolá profundamente antiisraelí. Así vemos que mientras Siria en junio de 1982 impide el paso, en la frontera sirio-libanesa, a un comando iraní que pretendía entrar en el Líbano para apoyar la formación de Hezbolá, y dicho comando tiene que ser repatriado a

Irán, “en novembre, après les bouleversements de l'été, 1500 Pasdarans s'installent dans la Bekaa sous contrôle de l'armée syrienne pour former bataillons contre Israël” (Avon y Khatchadourian 2010, 37). Esta unidad de la Guardia revolucionaria iraní está especializada en la formación y entrenamiento militar, realizando cursos para futuros formadores y así multiplicar el alcance de su estancia en el Líbano. De esta forma, para Siria, una vez aceptada la creación de Hezbolá, “the new militant Shi'i party was a fortuitous instrument for preserving Syrian interest: supporting Hezbollah allowed Syria to maintain its alliance with Iran, gain the means for striking indirectly at both Israel and the United States, and keep its Lebanese allies, including the Amal movement, in line” (Norton 2007, 35).

En suma, sin la movilización y la radicalización que crea la invasión israelí en sí misma, sin que un sector social chíí (y un grupo considerable de combatientes) rompieran con Amal, sin un *frame* amplio que uniera a las distintas facciones, y sin el apoyo (o al menos tolerancia) de Siria (teniendo en cuenta que es un actor decisivo en el Líbano y que la mayor parte de armamento llega a Hezbolá a través de este país) a lo sumo el Partido de Dios podría haber sido un grupúsculo terrorista de jóvenes extremistas, con un apoyo popular pobre o nulo, dependiente estrictamente de Irán, y por lo tanto sin autonomía y capacidad de desarrollar una agenda libanesa propia. Todo ello implicaría una pérdida progresiva del poco apoyo social, y su desaparición cuando Irán cortara el suministro (de hecho, sufre una fuerte reducción en los años 1989-90), o cayendo frente a Amal o Siria, o frente a cualquiera de los que se supone que son sus enemigos reales (Israel, EEUU, etc.) dado que es el apoyo social lo que le ofrece autonomía, resiliencia, combatientes, capacidad de influencia política, etc., como se explica más adelante. Según Saad-Ghorayeb, líderes del propio Partido de Dios consideran que en caso de no haber habido la invasión, si los distintos grupos y grupúsculos islamistas hubieran conseguido coordinarse, lo que (como hemos visto) varios de ellos ponen en duda, en vez de Hezbolá, “a Shia Islamic party with social and political goals might still come to be, but the resistance movement of hizbu'llah would not have materialized” (Saad-Ghorayeb 2003, 276) o “a Shii Islamic movement that pursued strictly internal social and political objectives, such as the establishment of an Islamic Republic in Lebanon, would most likely have been born in its place.” (Saad-Ghorayeb 2003, 300).

4.1.3 Una fundación clandestina y nebulosa

Dadas estas circunstancias que posibilitaron su aparición, el proceso de creación del Partido de Dios se dio en la clandestinidad. Avon & Khatchadourian (que han tenido acceso a los textos para las formaciones internas de Hezbolá), y Walid Charara y Frédéric Domont (que han realizado entrevistas a algunos de sus miembros), explican cómo, según la versión oficial del partido:

“pendant l'invasion, le parti n'était pas officiellement constitué. Il y avait plutôt des groupes islamiques qui ont entamé un dialogue pour constituer un parti. Ainsi ces groupes ont participé aux combats contre l'armée israélienne principalement dans les quartiers de Khaldé et Ouzai, situés au sud de Beyrouth. À l'époque, le Hezbollah n'avait pas encore vu le jour. Il y avait d'autres appellations, comme les Jeunes croyants, ou les Croyants, ou les Comités islamiques. Certains combattaient sous la bannière du mouvement Amal. Quelques mois plus tard, ces groupes se sont rassemblés, le Hezbollah a vu le jour et s'est montré actif au Sud-Liban et à Beyrouth.” (Charara y Domont 2006, 79-79, citando una entrevista propia con Naïm Kassem).

Así según estos autores, unos meses después de la invasión, estos distintos grupos se federan para coordinarse (con el apoyo -o bajo la presión- de Irán), pero aún sin un mando central, bajo el paraguas de Hezbolá. A modo de fundación, los tres grupos más importantes (Ulemas de la Bekaa, Amal Islámico, y los Comités Islámicos), con tres representantes de cada uno (estableciendo “el Consejo de los Nueve”), firman lo que denominan el “Documento de los Nueve”¹³⁶ que tendrá la posterior aprobación de Irán (Charara y Domont 2006, 99; Avon y Khatchadourian 2010, 34). Según este relato, éste sería el documento fundacional de Hezbolá.

Aparte de los tres grupos principales, otros grupos islamistas se suman bajo el paraguas de Hezbolá, incluso grupos chiíes o combatientes individuales que habían luchado al lado de la OLP (o de otras milicias) a cambio de un salario y que con la expulsión de ésta del Líbano (otra consecuencia de la invasión israelí), se encontraban en búsqueda de “empleo”¹³⁷. En este sentido Hezbolá ofrecía unas condiciones inigualables por las otras guerrillas a sus combatientes¹³⁸, siendo especialmente atractivas tanto para estos veteranos en “paro” como

136 “Qui proclame sa volonté de mettre en place une organisation unifiée, se donnant l'islam comme référent, se revendiquant des principes du Wilâyat al-Faîh (la Guidance du théologien-juriste), reconnaissant en Khomeini le Guide et défendant la nécessité de construire une résistance armée contre Israël” (Lamloum 2009, 173).

137 Para un listado más detallado de los grupos que formarán parte de Hezbolá ver Azani (2009).

138 “For example, newly trained Hizbu'allah and Islamic Amal Fighters in the Biq'a received approximately 150-

para la incorporación de nuevos reclutas (Ranstorp 1997).

De esta manera, el relato oficial de Hezbolá afirma que su fundación fue en 1982, y reivindica como propios los espectaculares y contundentes atentados y secuestros realizados antes del 1985 contra las fuerzas occidentales en el país¹³⁹. Aunque curiosamente, este relato deja de lado otros hechos realizados por estos mismos grupos que se encontraban bajo su paraguas. Así, vemos como Mohammad Raad¹⁴⁰ no acepta como del propio Hezbolá la creación de lo que Corm (2002, 541-42) califica de una “cuasi-república islámica a modo iraní” al sur de la carretera Beirut-Damasco, con la persecución de comunistas y reivindicaciones para establecer una república islámica, o como narra Ranstrop (1997, 35), en la zona de Baalbek los grupos que forman Hezbolá, apoyados por los Pasdaran, imponen una estricta normativa basada en el islam fundamentalista, redactan un borrador de constitución inspirado en el régimen iraní, y proclaman la República Islámica:

“Nous avons en majorité retenu l'option consistant à donner priorité à la résistance. Toutefois, notre projet de libération nationale n'a nullement occulté notre identité intellectuelle et culturelle islamique. Je pense que la source d'incompréhensions et de malentendus avec les médias occidentaux vient de ce fait. Ces médias affirmaient que notre combat aboutirait à la création d'une république islamique au Liban. Or cet objectif ne figurait pas à notre ordre du jour. Nous ne nions cependant pas qu'au cours de la lutte contre l'occupant, certains s'étaient emportés au point d'appeler à la création d'une république islamique, mais nous n'avions aucune relation organisationnelle avec ceux-là. Pendant deux ou trois ans, nous ne nous connaissions pas tous. Certains groupes islamiques résistaient sans entretenir de liens organisationnels avec nous. En outre, il n'existait pas de commandement central pour diriger les opérations contre l'occupant avant la finalisation du projet politique” (Charara y Domont 2006, 99-100).

De esta forma, la nebulosa de lo que es Hezbolá entre 1982 y 1985 parece flexible incluso para el mismo partido, dado que a quien en su momento proclaman Presidente de la república islámica según Ranstrop (1997, 35), el Sheikh Subhi al-Tufayli, no es un desconocido para Hezbolá, sino que será su primer secretario general. Así parece que el hecho de no tener un mando central ayuda a hacer una narración a medida de las necesidades.

200\$ per month. In addition, these fighters are also offered special privileges in terms of cost-free education and medical treatment for themselves and their families. It is, therefore not surprising that a sizeable number of Amal fighters defected regularly to the ranks of Hizb'allah and that the pay of South Lebanon Army (SLA) fighters, Israel's proxy in southern Lebanon, is indexed against those received by their Islamic enemies” (Ranstorp 1997, 36).

139 Ver su propia web: <http://almashriq.hiof.no/lebanon/300/320/324/324.2/hizballah/> (consultada 26/02/2014)

140 Parlamentario y miembro de la ejecutiva de Hezbolá.

En cualquier caso, aunque el conjunto de grupúsculos que actúan bajo el paraguas de Hezbolá sean muy activos durante estos tres años, Hezbolá no aparece como un grupo cohesionado y efectivamente organizado hasta 1985 (Norton 2007, 34). Es en este año que presentan un primer proyecto político propio en forma de carta abierta, son capaces de dotarse de un mando central, y aparecen como una organización vertebrada. Por este motivo, además del peso que ya ha conseguido la organización en el Líbano, podemos considerar que es a partir de este año que la élite que controla Hezbolá ha conseguido consolidarse como un actor en el terreno libanés. Quizás todavía tienen una fuerte dependencia del régimen iraní, están lejos de ser la milicia más poderosa del país, el poder dentro de la organización en esta época aún está poco concentrado y la rotación de los altos cargos es alta. Pero han conseguido ser una pieza ineludible del contexto libanés, consiguen mantener su propia agenda frente a Irán, tienen sus primeras élites establecidas orgánicamente que controlan la organización, y además demuestran que están dispuestas a competir con el resto de actores para mejorar su posición, es decir, competir por la acumulación diferencial de poder.

4.2 Nasrallah y el control de Hezbolá

Hassan Nasrallah¹⁴¹ se convierte en el Secretario General de Hezbolá en 1992 después del asesinato, por parte de Israel, de su antecesor Abbas Al-Mosawi. Nasrallah era hombre de confianza de Al-Mosawi¹⁴² y en el momento de su asesinato el responsable de las finanzas y cuestiones militares de Hezbolá en el Consejo de la Shura¹⁴³ -Ejecutivo- (Azani 2009). Ambos tenían en común el hecho de ser clérigos respetados y que provenían del brazo armado del partido¹⁴⁴.

141 Podemos encontrar su biografía, entre otros, en: Avon y Khatchadourian (2010), Matar (2015) o Gambill (2004).

142 Ya cuando Al-Mosawi regresa de su formación religiosa en Najaf (Irak), organiza una escuela en el Líbano en la que Nasrallah “became his student and protégé” (Norton 2007, 31).

143 El Consejo de la Shura es el órgano ejecutivo y con más poder de la estructura de Hezbolá, compuesto por 7 miembros, entre los que se encuentra el secretario general. Para una descripción detallada de la estructura de Hezbolá, ver: Hamzeh (2004).

144 Desde ámbitos judiciales de Estados Unidos se defiende la participación de Nasrallah en el atentado más espectacular de los orígenes de la organización: “On 30 May 2003, a U.S. District Court judge ruled that Iran and present Hizbollah leaders were responsible for the 1983 bombing of the barracks in Beirut that killed 241 U.S. Marines. An unidentified witness, who claimed to be a former member of Hizbollah, testified in graphic detail about the involvement in the attacks of current Hizbollah leader Hassan Nasrallah, then a senior official in one of the myriad radical Shiite factions that later coalesced under the umbrella of

Cuando consigue hacerse con el cargo de secretario general, éste es un cargo con un mandato de 3 años sin renovación posible y con mucho menos poder que el que tendrá posteriormente. Pero como nos resumen Goenaga y Sánchez:

“el clérigo shíí trabajó para supeditar la compleja estructura de la organización a su persona. En aquellos años la dependencia de Hezbolá respecto Irán era muy alta, y el organigrama de la organización muy complejo. Las primeras decisiones de Nashralá al frente de la organización estuvieron encaminadas a reducir la autoridad de los grandes clérigos que controlaban el Consejo Supremo, el órgano más importante de la organización por aquel entonces. Para ello, reubicó a algunas personas en órganos inferiores y reestructuró el Consejo con gente más joven proveniente de los brazos armados de la organización. En poco tiempo, Nashralá consiguió ser el líder religioso más importante del partido y se ganó la fidelidad del brazo militar de la organización, sector que también colocó bajo su supervisión directa. Ya en la segunda mitad de los noventa, Nashralá redefinió el papel de los servicios de inteligencia internos, creando las primeras células especializadas para la seguridad y el control de los altos cargos de la organización. Por otro lado, diversificó las fuentes de financiación del partido para ganar independencia, y, ya en 2001, tomó el control directo del aparato de propaganda de la organización. En definitiva, el líder shíí consiguió estructurar la organización de forma piramidal en torno a su persona” (Goenaga y Sánchez 2009, 322).

Para poder ir realizando estos cambios, en un momento especialmente complejo para Hezbolá¹⁴⁵, durante los primeros meses trabaja para consolidar su liderazgo en la organización. Para ello, inicialmente se sirvió tanto de la legitimidad de su antecesor (del que era discípulo) proclamando la continuidad en el camino que éste había tomado, como del hecho de que él había sido escogido por unanimidad, y que las decisiones generalmente también se tomaban por unanimidad en la dirección del partido.

Sin embargo, una de las primeras diferencias respecto a sus predecesores es el uso de los medios de comunicación, siendo muy consciente de su importancia en el nuevo contexto libanés, tendrá una notable presencia en ellos. Pese a su pobre experiencia, pronto demuestra que se desenvuelve muy bien en este ámbito gracias a su gran capacidad retórica (Azani 2009, 91-92). Azani nos remarca como en un primer momento, apoyándose en la legitimidad de la línea continuista y las decisiones colectivas, acostumbraba a usar en los medios la primera persona del plural en sus frases para referirse a la dirección de Hezbolá, pero pronto empezará a capitalizar el protagonismo pasando a hablar en primera persona del singular. De hecho ésta será una de las características del nuevo liderazgo, llevado cada vez con más personalismo y

Hizbollah.” (International Crisis Group 2003, 6)

145 Como podemos ver en “A partir del 1990: De revolucionarios islamistas a partido de masas de la Resistencia” en este mismo capítulo.

buscando un importante apoyo de la comunidad (Lamloum 2009). De esta forma Nasrallah consigue acumular estos recursos de poder a nivel individual, a los que hay que añadir el prestigio de su hábil gestión, el uso de la ideología también a nivel interno, el prestigio y los contactos por proceder del ala militar, y sus contactos con actores iraníes. Esta acumulación de recursos de poder en su persona será lo que le permite llevar a término la transformación de la organización que nos resumían Goenaga y Sánchez reforzando su posición a nivel institucional.

Esta reestructuración lo convierte en referente religioso dentro del partido y le permite controlar directamente el brazo militar y los servicios de inteligencia, también da aún más peso a estos últimos en los órganos de dirección del partido¹⁴⁶. Esto hace que la mayoría de las élites que controlan el Partido de Dios estén relacionadas directamente con el sector militar del partido, y por lo tanto la desmilitarización de éste debilitaría de forma considerable su posición a nivel interno. Éste es un factor más a tener en cuenta para explicar la feroz resistencia de Hezbolá a desarmarse.

De esta manera, vemos como Nasrallah pasa de ser secretario general de Hezbolá por 3 años con poderes limitados, a ser un líder indiscutible y cuasi-vitalicio, con un fuerte control de la estructura del partido, y un apoyo popular muy importante¹⁴⁷. Si tenemos en cuenta el destacable peso de esta compleja organización en el Líbano, es fácil afirmar que Hassan Nasrallah es uno de los actores primarios con más poder en el sistema libanés.

Aún así no hay que pensar que el control de Nasrallah sobre todo el complejo asociativo que representa Hezbolá es absoluto, como nos recuerdan desde ICG:

“Power is heavily concentrated in the hands of the “Decision-making Consultative Council” (Majlis Shura al-Qarar), a seven-member body that is presided over by Secretary General Hassan Nasrallah. His authority, although considerable, is not absolute. Partly in order to avoid a situation in which the leader’s death would cause lasting damage to the party, power is distributed among other Council members. Decisions typically are reached by consensus and, occasionally, through a formal vote. Resulting directives are binding on all of Hizbollah’s constituent bodies” (International Crisis Group 2003, 2).

Esto permite la existencia de un grupo de actores secundarios (no tienen la capacidad de desafiar o intentar relevar la autoridad de Nasrallah, pero disfrutan de importantes recursos

146 Ver, en este mismo capítulo: “La milicia armada y la Resistencia”.

147 Dicho apoyo es notable tanto en el Líbano (donde no se limita a la comunidad chií), como en el resto del mundo árabe, ver: Arar (2007).

de poder y un cierto margen de maniobra) que forman parte de la élite que controla Hezbolá.

4.3 Evolución de los recursos de poder de la organización

A diferencia de otros partidos políticos, grupos religiosos, o grupos mediáticos, Hezbolá, aunque destaca por su milicia, no está especializado en controlar un único, o unos pocos recursos de poder, sino que controla una notable variedad de recursos que se interrelacionan entre ellos y, generalmente, se potencian unos a otros actuando como un sistema. De esta forma tiene una gran capacidad de adaptarse y hacer frente a las distintas situaciones que se le presentan. A lo largo de su historia no ha dudado en priorizar algunos de estos recursos de poder dejando en segundo plano a otros en función del contexto. Así vemos como en ocasiones ha exhibido músculo militar, mientras que en otras ha reforzado su perfil político. El peso de su perfil comunitario y/o religioso también varía en función de las circunstancias. En un inicio se ha presentado como revolucionario, para posteriormente adaptarse al sistema, institucionalizándose, al menos parcialmente, y cambiar “revolución” por “resistencia”, etc. Encontramos algunos autores que se refieren a las “mutaciones” (Achcar y Warschawski 2007, 28-32) del partido chií, a “*Its Changing Identities*” (Saad-Ghorayeb y Ottaway 2007), “*Les méthamorphoses du Hezbollah*” (Samaan 2007), o a “*Le camaleon libanais*” (Géré, François. Préface de: Samaan 2007, 7-12). Estos últimos autores entienden que muestra identidades diferentes o que tiene una “*identité mutante*”, aunque desde nuestra perspectiva su imagen y su discurso también son recursos de poder que utiliza en la competición. Entendemos que estos cambios surgen de priorizar la movilización de los recursos de poder más adecuados para hacer frente a situaciones distintas, ciertamente acomodando su discurso y su imagen en la misma dirección, a veces haciendo equilibrios para intentar mantener la coherencia y la continuidad.

Pero veamos más detalladamente a qué recursos nos referimos, cómo han ido evolucionando a lo largo del tiempo, y cómo se relacionan entre ellos.

4.3.1 Del 1982 al 1990: Creación del sistema de recursos de poder de Hezbolá en conflicto con los actores próximos

En un primer momento, Hezbolá, formada principalmente por jóvenes de alrededor de 20 años, con algunos de sus líderes más destacados que apenas llegaban a la treintena¹⁴⁸, como recursos de poder materiales, disponía de poco más que los otorgados por Irán (financiación y armas), además de los propios jóvenes fuertemente movilizados. En el ámbito de los recursos inmateriales controlaban lo que en el contexto era una fuerte baza, el poder simbólico de ser los referentes de la ideología islamista antisistema y revolucionaria. Éste era un recurso muy importante para el que sería el Partido de Dios, que en realidad lo precedía (dado que ya estaba en manos de algunos de los clérigos que lo integraron en su fundación), pero su difusión, en un primer momento, se hacía por métodos rudimentarios¹⁴⁹, lo que claramente representa una limitación tanto para su uso como para su desarrollo. También disponían de otros recursos inmateriales menores, igualmente proporcionados por Irán, como son formación y entrenamiento, y su apoyo político (básicamente frente a Siria). Con este modesto conjunto de recursos de poder, Hezbolá se lanza a competir con el resto de actores libaneses. En varias ocasiones esta competición se convertirá en conflicto y en fuertes enfrentamientos por el control de recursos de poder percibidos como esenciales para los distintos actores. Entre estos *recursos disputados* que le llevarán al conflicto con otros actores libaneses destaca el control de la población chií, tan importante para Hezbolá que invertirá buena parte de los recursos de que dispone, y desarrollará de nuevos para reforzarlo.

El control de la población, un recurso esencial y disputado con fuertes conflictos por su control

De esta manera, si Hezbolá quería perdurar y desarrollarse, o en otros términos, si sus élites querían acumular más diferencial de poder para tener la capacidad de jugar como actores la partida en el tablero libanés, uno de sus principales objetivos tenía que ser

148 Raghieb Harb y Sayyid Abbas al Musawi tenían 30 años en el 1982, y Shaikh Subhi al-Tufayli, su primer secretario general 35, y Hassan Nasrallah solamente 22 (Norton 2007, 34).

149 En un primer momento, la transmisión era principalmente oral, en las mezquitas controladas por sus líderes (tres en los suburbios de Beirut y una en Baalbek), y con cintas de casete. Los recursos más sofisticados del momento ligados a la ideología islamista son un simple periódico de 8 páginas que aparece de forma más o menos regular, y una radio instalada en junio 1982 en Baalbek, en territorio controlado por Siria, y que se considera subordinada a Irán (Lamloum 2009).

conseguir el control o apoyo de la población chií¹⁵⁰ (sin excluir el apoyo del resto de comunidades), por diversas razones. En un primer momento por cuestiones materiales muy pragmáticas: es de esta población movilizadada de donde saldrán la gran mayoría de combatientes y militantes civiles. Igualmente a nivel financiero, la población le ofrece recursos económicos que le permiten ir ganando autonomía frente a Irán. Esta autonomía, a su vez es esencial para poder tener una agenda propia que encaje mejor en el contexto libanés y permita hacer una narración más adaptada a la misma población libanesa. De hecho, la propia movilización de esta población, en forma de manifestación, *sit in*, etc. en muchos casos será un recurso de poder muy importante para Hezbolá. Pero incluso a nivel militar y de inteligencia (información), como nos muestra Szekely¹⁵¹, el apoyo de la población a una milicia en un contexto así puede ser determinante, otorgándole resiliencia, subterfugio, información, etc.

El apoyo de la población también es decisivo para obtener o mantener varios recursos inmateriales de mucho peso: este apoyo es el que da sentido y justifica la propia existencia de Hezbolá, legitimándole y permitiéndole hacer una narración y un discurso “coherente” de su existencia, incluso para el resto de comunidades. Pero, además del peso electoral que le aporta esta población, en el Líbano del momento, que una comunidad se identifique con un grupo y lo considere su representante, le otorga a este grupo no sólo una fuerte legitimidad, sino incluso un considerable poder político en un sistema dividido por comunidades. Por otro lado, en los momentos en que Hezbolá consigue el control de un territorio o crea lo que distintos autores (Goenaga Sánchez 2007; Saad-Ghorayeb, Amal, y Sueur 2007) califican de “un Estado dentro del Estado” con su gestión y prestación de servicios, sin el apoyo (o al menos la no oposición) de la población, este hecho habría sido conflictivo y difícil de mantener. Así, este apoyo social, que no pretende limitarse en exclusiva a la población chií¹⁵², ni siquiera a la

150 Coincidimos en este aspecto con autores como Azani: “The existence of Hezbollah as a movement in the first few years was conditional on its abilities to develop as a popular movement. This task was not easy at all. [...] One of the main issues facing the leaders of Hezbollah during 1982–1985 was how it should act to broaden its base and establish itself as a popular movement with firm roots in the community” (2009, 63). Szekely (2012) considera que justamente una de las debilidades de Hezbolá en sus primeros años, en comparación con su posición en 2006, es que en estos primeros momentos aún no tenía una apoyo social firme en la comunidad chií.

151 Según esta autora uno de los factores decisivos para el éxito de Hezbolá en 2006 frente al Tsahal, en comparación con el fracaso de la OLP en 1982, es la diferencia de apoyo social entre ambas guerrillas, remarcando la importancia de este apoyo social incluso en el ámbito militar (Szekely 2012).

152 Ya en sus orígenes un grupo formado por miembros de distintas comunidades, incluidas las cristianas, próximo a Fadlallah (clérigo muy influyente en el Líbano que colabora en la creación de Hezbolá sin formar parte de él) pasan a formar parte de Hezbolá. Otro grupo que integrará Hezbolá es el *Tajamu Al Ulama Al*

población del Líbano, es una pieza clave en el sistema de recursos de poder de Hezbolá.

Unos primeros pasos consagrados a ser el referente de la Resistencia contra Israel

Para conseguir ese recurso de poder esencial, el apoyo de la población, en los años anteriores a 1985 se emplean a fondo usando y desarrollando su recurso más importante en estos primeros momentos, el militar. Como nos afirmaba Mohammad Raad¹⁵³, la lucha contra Israel y las fuerzas occidentales era su prioridad. En ella se jugaban un recurso inmaterial muy valioso en aquel momento en el Líbano (y para sus aliados de Siria e Irán), el poder simbólico de representar la imagen de Resistencia Nacional/Árabe. La misma lucha era una forma de entrar en escena y darse a conocer, es decir, hacerse publicidad, lo que conseguirá con creces con sus espectaculares atentados, con una determinación en combate que nadie cuestiona, y los numerosos secuestros que llevarán de cabeza durante años a las diplomacias occidentales. De hecho, conseguir este recurso de poder simbólico (ser la imagen o la representación de la Resistencia Nacional/Árabe) era tan importante que las distintas milicias libanesas se boicoteaban unas a otras e incluso se enfrentaban entre ellas para tener el control del territorio fronterizo con la zona ocupada para poder realizar sus acciones y establecer un “monopolio de la lucha armada” contra Israel (Achcar y Warschawski 2007, 31). Lo que ilustra que, aunque querían la liberación frente a Israel, la prioridad era que el propio grupo llevara a cabo la lucha y sobre todo que capitalizara el prestigio de estas operaciones, aunque también era una forma de mostrar su poder militar. En este sentido, Hezbolá llega a 1985, cuando presenta su proyecto político, con un considerable prestigio militar y la imagen indiscutible de ser un actor de la Resistencia:

“The letter had been issued at a time of real exultation born from a string of military and political successes that humiliated both the United States and Israel. Hezbollah had played a major role in the departure of the American marines from Lebanon and the scuttling of the U.S.-brokered May 17, 1983, agreement between Lebanon and Israel, and the organisation held the world at bay over the fate of Western hostages, the last hostage not released until 1991. Equally impressive was that it forced an Israeli withdrawal from most of Lebanese territory. In January 1985, only a month before the letter was issued, Israel announced its decision to “redeploy” its forces and then retreated to the border region where its self-

Muslimin Fee Lubnan, que según Azani (2009, 61), aunque se inspiraba en la revolución iraní, estaba formado tanto por ulemas sunníes como chiíes.

153 Como hemos visto en el apartado “Aparición del partido de Dios” de este mismo capítulo.

declared “security zone” became a magnet for Hezbollah attacks that continued through the 1990” (Norton 2007, 41).

La guerra oculta contra el Partido Comunista, el conflicto con un competidor en los ámbitos de la ideología y de la Resistencia

La competición con el resto de actores será dura y en ocasiones violenta, con conflictos importantes por el control de algunos de los recursos de poder que parecen determinantes. Así vemos como el apoyo de la población deviene el principal recurso disputado. Hezbolá no es la única organización que tiene como población diana a la comunidad chií libanesa, sino que Amal y varios grupos políticos laicos se disputan el control de la población de esta comunidad. Por ese motivo, en este primer período, el conflicto más violento se dará contra dos de estos grupos, el propio Amal y el Partido Comunista.

Con el Partido Comunista Libanés, Hezbolá no solamente compite por el control de la población, sino también por la ideología¹⁵⁴. Representan una ideología enfrentada, igualmente revolucionaria y antisistema y que podía tener fácilmente los mismos destinatarios. Teniendo en cuenta que la ideología es un recurso estructurante, ésta podía ser una cuestión esencial para el futuro desarrollo de Hezbolá.

Pero también, como nos explican Achcar y Warschawski, se disputaban el prestigio de ser “la Resistencia” a la ocupación israelí:

“Una de las fuerzas que [Hezbolá] consideró naturalmente un rival a apartar fue el Partido Comunista Libanés, cuya implementación chiíta era importante y que, además, había tomado la iniciativa de la resistencia anti-israelí en 1982, lo que le ponía en posición de captar el potencial de radicalización creado por la invasión en detrimento de Amal. Con los comunistas, el combate no fue sólo ideológico: se sospecha que Hezbolá fue responsable del asesinato de varios militantes comunistas, incluidas algunas conocidas personalidades comunistas chiítas, en los años que siguieron a su proclamación oficial en 1985” (Achcar y Warschawski 2007, 30).

Norton afirma que “Hezbollah proved to be especially intolerant of the Communist Party. Dozens, if not hundreds, of members were killed in a brutal, bloody campaign of suppression and assassination in 1984 and 1985” (Norton 2007, 37). Además, el partido

154 Para una explicación de la propia ideología de Hezbolá según su vice secretario general ver Qāsim (2005). Para un análisis en profundidad del pensamiento político y estructura intelectual de Hezbolá, ver Saad-Ghorayeb (2002).

comunista saldrá fuertemente perjudicado por los “monopolios de la lucha armada” establecidos por Hezbolá y Amal, siendo agredido habitualmente por estos grupos cuando intentaba acercarse a las fuerzas de ocupación israelíes para combatirlos (Achcar y Warschawski 2007).

Conflicto con Amal por el control de la comunidad y la progresión de Hezbolá a través de los recursos de poder simbólicos

Pese a este enfrentamiento con el Partido Comunista, Hezbolá se vanagloriaba, según Avon & Khatchadourian (2010), de no haber entrado en la lucha fratricida en la que estaban inmersas las demás milicias libanesas en plena guerra civil, al parecer, sin tener en cuenta que en estos tiempos también estaba dando apoyo a los palestinos enfrentados en duros combates con Amal.

En efecto, del 1985 al 1988 Amal, que parece haber olvidado los costes de sus anteriores enfrentamientos con la OLP, se enfrenta en una sangrienta guerra contra los combatientes palestinos que quedan presentes –o que se han reintroducido aprovechando la invasión israelí– alrededor de los campos de refugiados palestinos (lo que será denominado la Guerra de los Campos¹⁵⁵) para eliminar definitivamente su presencia en las zonas que ella controlaba (Corm 2005, 127). Yendo más lejos, Amal se enfrentó también a los mismos refugiados palestinos, en ocasiones con acciones propias de una limpieza étnica, para expulsarlos y con ello ampliar su control territorial (Velasco Muñoz 2015). Este enfrentamiento también respondía a la voluntad de Siria de asegurarse que la OLP no se instalara de nuevo en el Líbano. Por ese motivo Siria apoya a Amal en este conflicto, y mantiene cada vez más tensión con Hezbolá, que se resiste a su control. Pero este hecho, según Azani, “It acted as a lever for Hezbollah to ram its opponent and to erode away its public support by portraying this war as inefficient and lacking in an intra-Lebanese solution, military or political. Hezbollah’s message to the Shiite community was clear and easy to remember. It claimed that Amal’s involvement in the War of the Camps harmed the advancement of the most important interests of the community in the Lebanese system, such as the management of the abolition of ethnic discrimination and of the resistance against Israel. This war affected its prospects. It caused a schism in the movement’s leadership, a

155 Sobre “La guerra de los campos”; las relaciones entre los refugiados palestinos, Amal y Hezbolá; y la lucha por el control territorial de estos últimos durante este periodo, ver Velasco Muñoz (2015).

phenomenon of internal rebellions, and activists' desertion of Amal for Hezbollah" (Azani 2009, 65).

Amal, hasta entonces, había conseguido ser el referente mayoritario de la población chií, y militarmente se había convertido en una de las milicias más poderosas del Líbano –la más poderosa de las musulmanas (Azani 2009, 63-64)– alcanzando su cenit en 1984, cuando miles de combatientes de la 6ª Brigada del ejército libanés (formada principalmente por chiíes) desertan¹⁵⁶ y se unen a Amal, consiguiendo también el control del Beirut Oeste (Azani 2009, 63-64). Pero a partir de entonces, “a process of disintegration started in the Amal movement, and it lost its assets to its adversaries. Its leader, Berri, joined the Lebanese national unity government as a minister in 1984, a factor that made it difficult for him to advance community goals. Amal became, in the opinions of many, part of the very Lebanese establishment it acted to change. It also failed to fulfill the socioeconomic expectations of its supporters” (Azani 2009, 64). Efectivamente, las élites de Amal de esta época ya no son una vanguardia de un poder lineal que moviliza la población para mejorar sus condiciones de vida, como podía haber sido en su origen el movimiento de los desheredados, sino que están sumergidas en una competición circular por el poder, tanto dentro de la propia organización, como con el resto de actores libaneses. Este hecho, como hemos ido viendo, le lleva a actuar en ocasiones de forma difícilmente aceptable para muchos de sus propios miembros y por parte de la comunidad chií.

De esta manera, Hezbolá, frente a un movimiento de las dimensiones de Amal y fuertemente arraigado en la comunidad chií, sabe aprovechar sus incoherencias y los espacios sociales a los que deja de dar respuesta con su institucionalización. Desde un principio, atacarán sus recursos de poder inmateriales, cada vez más descuidados por el propio Amal. Por un lado Hezbolá, con su ideología fuertemente islamista, critica el laicismo de Amal y el haber dejado de tener un liderazgo religioso (pese haber sido desde un origen una organización laica) con la desaparición del clérigo Musa Sadr, el líder fundador. De hecho, siguen considerando a este desaparecido fundador de Amal un clérigo de referencia¹⁵⁷ y

156 “En février 1984, suite aux terribles bombardements par l'armée libanaise de la banlieue sud de Beyrouth, fief de la communauté chiite et de ses organisations paramilitaires, la milice chiite Amal prendra le contrôle de Ras Beyrouth, poussant la 6e brigade de l'armée libanaise, a dominante chiite, à entrer en dissidence et à se joindre à elle” (Corm 2005, 127).

157 Junto con Muhammad Husayn Fadlallah son los dos clérigos libaneses de referencia para Hezbolá. Ambos tuvieron un papel muy importante en la movilización de la población chií, y Fadlallah un rol destacado en la creación de Hezbolá, y aunque nunca formó parte del partido, tuvo una relación muy estrecha con éste, sobre

critican el cambio de orientación de Amal realizado por sus sucesores. De esta forma Hezbolá intenta apropiarse del personaje mítico, considerándose sus sucesores legítimos, y presentando su propuesta islamista como la evolución natural frente a los acontecimientos de la movilización y las reivindicaciones empezadas por él, mientras que Amal sería quien se habría desviado de sus orígenes. Este discurso, también justifica y es coherente con el hecho que muchos de los miembros (y de sus líderes) de Hezbolá provengan de Amal. En este mismo sentido, criticarán duramente la institucionalización de Amal y que haya entrado a participar del clientelismo y la corrupción del sistema político libanés. Como bien expresa Norton “Unlike the Amal politicians, who were intent on comprising the new Shi‘i bourgeoisie, the leaders of Hezbollah-brimming with revolutionary passion- refused to accommodate a corrupt political system, or so they said in the 1980s” (2007, 45).

Así Amal ve fuertemente degradada su legitimidad como actor transformador (o revolucionario) y antisistema, defensor de los más desfavorecidos. Asimismo como ya hemos visto, Hezbolá criticará muy duramente la posición blanda de Amal frente a Israel y las potencias occidentales en un principio de la invasión israelí y, posteriormente, los duros enfrentamientos contra los palestinos y otras milicias. De esta forma, mientras Hezbolá mantiene una imagen intachable de Resistencia libanesa/árabe frente a Israel y las potencias occidentales, Amal se va desprestigiando repetidamente en este ámbito. Y sin dejar escapar la oportunidad, Hezbolá será activo en hacer propaganda y campañas de información, con la ayuda iraní, para atraer a los combatientes de Amal, consiguiendo desertiones importantes en distintos períodos (Azani 2009, 64).

Recursos financieros iraníes con gestión eficaz: una nueva ventaja de Hezbolá frente a Amal

Otro recurso de poder disputado y a la vez usado en el conflicto entre las élites de Amal y de Hezbolá era el prestigio en la prestación de servicios sociales, cubriendo la ausencia del Estado tanto en los barrios periféricos de Beirut como en el sur del país. En este ámbito, Hezbolá incluso superaría a sus competidores:

“Los fondos concedidos por Irán a Hezbolá fueron rápidamente superiores a los que disponía Amal, carente de un suministrador de fondos tan importante y rico

todo en su primer período, aunque distanciándose o criticándole en ocasiones, como por ejemplo en el caso de los secuestros, que lo enfrentará al secretario general del momento (Azani 2009, 70).

como Teherán. Inteligentemente utilizados, con una inmunidad notable a la corrupción en comparación a las demás fuerzas libanesas, los fondos iraníes sirvieron a Hezbolá para poner en pie una red de servicios sociales convergente con la de Amal y superándola en importancia, que permitió al partido construirse una base de masas imponente en el seno de la comunidad chiíta. El crecimiento de su base comunitaria redundó en un aumento de sus medios financieros, debido principalmente a la recaudación de un impuesto religioso entre sus partidarios” (Achcar y Warschawski 2007, 29-30).

Así, esta diferencia de recursos financieros respecto a Amal es usada hábilmente por Hezbolá. Como hemos visto, le servirá tanto para dejar en segundo lugar a Amal en la prestación de servicios a la comunidad, como para ofrecer a sus combatientes unas prestaciones insuperables por las demás milicias, lo que por otra parte facilita la atracción de los combatientes de Amal. Incluso le permitirán un cierto desarrollo de sus medios de comunicación, en estos momentos aún de forma muy limitada, con la creación de un periódico y una radio propios¹⁵⁸, que a su vez le posibilitan reforzar sus recursos de poder simbólico vistos anteriormente, aunque en esta primera época centrándose sobre todo en la difusión de la ideología islamista, con un islam que guía y justifica sus actos políticos, pero sin dejar de lado la Resistencia contra Israel (Lamloum 2009, 176-77). Sin embargo, el financiamiento por parte de Irán a Hezbolá será usado por sus adversarios en su contra, deslegitimándolo como actor autónomo, calificándolo de marioneta de Irán y cuestionando su grado de “libanesidad”. De hecho, otro de los aspectos que tratarán sus medios de comunicación, aunque no sea un tema central, es la justificación de la alianza con Irán presentándolo como referente ideológico y político, y un importante aliado estratégico frente a Israel (Lamloum 2009, 178-79).

Es muy difícil conocer las cifras de financiación del Partido de Dios, pero se estima que las donaciones que Hezbolá recibe de Irán son entre 65 y 100 millones de dólares anuales (International Crisis Group 2002, 4), aunque con importantes variaciones sujetas al contexto político de este país y de la relación de sus élites con las de Hezbolá. Una parte considerable de esta cantidad se destina a la milicia, y el resto se distribuye en la red de asociaciones y entidades creadas por Hezbolá o que están en su periferia, aunque esta red disfruta de más

158 Los primeros medios subordinados directamente a los actores que controlan Hezbolá son: en un primer momento, el diario al-'Ahd que aparece ya en junio de 1984, aún muy rudimentario en un inicio, de publicación semanal y que a finales de la guerra civil todavía no superaba los 5.000 ejemplares (Lamloum 2008), será durante bastante tiempo el principal órgano de difusión ligado directamente a Hezbolá. Posteriormente, en mayo de 1988 la radio Al-Nûr empieza a emitir en Beirut, con el nombre Sawt al-Dâhiya, pero que cambia a su nombre actual a las pocas semanas (Lamloum 2009).

fondos locales que iraníes, a través tanto de donativos como de un impuesto religioso (Norton 2007, 110). Asimismo recibirán cantidades considerables provenientes de la diáspora chií, y como nos explica Avon y Khatchadourian, en un período inicial, del cultivo (en las zonas bajo su control en la Bekaa) y tráfico de drogas (adormidera y hachís), en este caso con la colaboración de su supuesta milicia rival, las Fuerzas Libanesas, que controlaban el puerto de Joünié por el que se distribuía buena parte de la producción (Avon y Khatchadourian 2010, 45-46). Esta capacidad de obtener recursos financieros propios, cada vez más importante, ha sido clave para conseguir tener autonomía frente a Irán y convertirse realmente en un actor independiente.

El recurso militar en lucha por el control territorial y el liderazgo de la Resistencia, una guerra que debilita a ambos grupos chiíes

Pero el conflicto entre las élites de Amal y Hezbolá no se va a limitar al uso de recursos no cruentos. A partir de 1985, con el progresivo aumento de poder de Hezbolá¹⁵⁹, la tensión entre las milicias de ambos grupos va aumentando, con escaramuzas y enfrentamientos locales ocasionales, que no van a más porque a ninguna de las dos les interesa un enfrentamiento directo (Azani 2009, 64). A esta tensión creciente se le añaden distintos acontecimientos entre los que destacamos: por un lado, Hezbolá (o grupos afines) realiza un elevado número de secuestros, actos con poco apoyo popular en Líbano, que lo enfrentan directamente con la estrategia de las élites de Amal de ser un actor institucionalizado y decisivo para la estabilidad, más aún cuando estos secuestros ocurren en el territorio controlado por la milicia laica. En algunos casos Amal intenta presentarse como mediador de la crisis lo que no es aceptado por Hezbolá, aumentando más la tensión (Norton 2007, 41-43).

Por otro lado, en agosto de 1987, en el Sur del Líbano donde Hezbolá todavía tiene una presencia reducida pero en crecimiento, el Jefe político de Amal en la región amenaza a cualquiera que cuestione su autoridad, expresa su oposición a Hezbolá y prohíbe la difusión de sus publicaciones. Y finalmente, en febrero de 1988, el Teniente Coronel de los Cascos Azules William R. Higgins, saliendo de un encuentro con uno de los líderes de Amal, es

159 Azani estima que probablemente en “1986–1987, it seems that, as estimated above, Hezbollah was at the climax of a process of growth and influence within the Shiite community, at the expense of the Amal movement” (Azani 2009, 64).

secuestrado (Avon y Khatchadourian 2010, 49). Amal intentará liberar al militar, pero éste será asesinado. Ante este acontecimiento, Amal toma represalias que conducen a la guerra entre las dos fuerzas libanesas. Este hecho es igualmente resultado de la tensión entre Hezbolá y Siria, que ha ejecutado a varios milicianos del Partido de Dios en una operación para someterlo a un cierto control (Corm 2005, 127; Norton 2007, 72; Avon y Khatchadourian 2010, 47). Según Meur, citando fuentes de una entrevista, “l'objet de la guerre pour Amal est le contrôle quasi exclusif du sud et l'imposition d'un agenda syrien à la résistance au Liban” (Meur 2012, 80).

Efectivamente, en un primer momento Hezbolá perderá su posición en el Sur del Líbano (lo que dificulta su capacidad de enfrentarse a Israel y pone en riesgo su poder simbólico de ser la Resistencia frente a este país), pero en cambio desplaza a Amal en Beirut, donde Hezbolá consigue un amplio control. Posteriormente, en 1989 Hezbolá consigue de nuevo presencia en el Sur aunque Amal sigue manteniendo unos niveles altos de apoyo (Norton 2007, 43-44; Avon y Khatchadourian 2010, 49). La guerra entre los dos grupos chiíes es sanguinaria y fratricida¹⁶⁰, con numerosas víctimas civiles, decenas de miles de desplazados (Azani 2009, 79), y con un fuerte impacto en el oeste de Beirut.

Este enfrentamiento incluso creará tensiones entre Siria (que apoya a Amal) e Irán (que apoya a Hezbolá), y pone de relieve las diferencias de objetivos entre las élites de estos dos estados. A pesar de esto Irán, ya en 1988, envía oficiales a Beirut para resolver el enfrentamiento y mantiene la comunicación con Damasco intentando preservar su relación estratégica. Ambos gobiernos muestran su interés en la pronta resolución del conflicto (Samii 2008). La violencia llega a un punto que, incluso a las élites iraníes, se les hace difícil mostrar su apoyo a una milicia que se enfrenta de forma tan violenta a otro grupo chií, con consecuencias dramáticas para la población, y el nuevo presidente Rafsanjani, condena la violencia cometida por ambas partes por igual. Por otra parte, el cambio del contexto iraní, y de orientación de las élites de Irán después de la muerte de Jomeini, provocan un considerable distanciamiento con Hezbolá (Norton 2007, 44-45). Pese a ello, Amal salía más perjudicada del enfrentamiento con Hezbolá, tanto por el fuerte desgaste de los enfrentamientos como por su pérdida de legitimidad. El número de víctimas es desconocido, pero Amal ha perdido tres de sus principales líderes, y Hezbolá sale reforzado con “une réputation de force et d'intégrité

¹⁶⁰ Se comenta como anécdota ilustrativa que el propio hermano de Hassan Nasrallah (Hussein), combatía al lado de Amal (Avon y Khatchadourian 2010, 49).

bien supérieure à celle de son rival” (Avon y Khatchadourian 2010, 50). El enfrentamiento termina con un acuerdo de paz entre los líderes de las dos milicias chiíes, el Ministro de Exteriores iraní, y el Ministro de Exteriores sirio, en noviembre de 1990, una vez la guerra civil libanesa ya ha llegado a su fin.

4.3.2 A partir del 1990: De revolucionarios islamistas a partido de masas de la Resistencia

Con el final de la Guerra Civil el contexto en el que se desenvuelve Hezbolá sufre una sucesión de cambios mayores que le afectan directamente de manera desfavorable y para los que no está preparado. Sin embargo, pese a las dificultades, sabrá adaptarse con éxito a la nueva situación evolucionando rápidamente, lo que varios autores consideran una nueva mutación (la segunda, si se considera que la primera es su presentación pública de 1985). Para ello realiza importantes avances en su institucionalización en el sistema político libanés, y lleva a cabo un progresivo cambio de imagen, a la vez que desarrolla su red de instituciones y refuerza los recursos de poder que mejor se adaptan a la nueva situación. Sus objetivos prioritarios son expandir aún más el apoyo de la población convirtiéndose en un partido de masas (que además le otorga capacidad de influencia en las instituciones estatales) y reforzar la imagen de la Resistencia, un poder simbólico esencial para mantener la legitimidad de su brazo armado.

En el siguiente subapartado vemos los cambios, tanto en el régimen de poder libanés como a nivel regional, a los que debe hacer frente Hezbolá, y a continuación vemos las adaptaciones realizadas en distintos recursos de poder que evolucionan junto con los eventos históricos de cada momento.

Transformaciones en el Líbano y en la región que amenazan el auge de Hezbolá

En el 1990 termina la Guerra Civil Libanesa, haciéndose efectivo el acuerdo de Taif de 1989 que consolida el comunitarismo en el ejercicio del poder y la ocupación siria. Las distintas milicias libanesas irán siendo progresivamente desmilitarizadas, con la excepción de

Hezbollah.

Asimismo, el principal apoyo y suministrador de recursos de Hezbollah, Irán, después de la muerte de Jomeini en 1989 y la renovación de sus élites dirigentes, se encuentra frente a un nuevo contexto internacional, saliendo de una larga y dura guerra contra Irak que ha supuesto un enorme desgaste, y con una situación geopolítica nueva, tanto a nivel global (con la desintegración de la URSS), como en la región (con el inicio de la Primera Guerra de Irak liderada por Estados Unidos). Este contexto hace que sus élites dirigentes muestren distancia con Hezbollah, muy marcado en la opinión internacional por los numerosos secuestros de occidentales y los violentos atentados, y en el ámbito chií, por la violencia intra-chií (enfrentamiento con Amal). En consecuencia, Hezbollah sufre una drástica reducción de los recursos que recibe de Irán.

Aunque la guerra con Amal ha terminado, la competición por el control de la comunidad sigue bien vivo, y los líderes de Amal se encuentran en una situación ventajosa para hacer frente al nuevo contexto libanés surgido de los acuerdos de Taif y el fin de la guerra civil. Estos acuerdos y el sistema que se implanta están en armonía con su ideología, y con sus prácticas, y sus élites han estado moviéndose para tener buenas posiciones en el gobierno (ya habían tenido representantes en gobiernos durante la guerra civil) y en las instituciones importantes del Estado (como el ejército o el parlamento). También les permite dejar atrás los enfrentamientos armados que han perjudicado claramente su imagen y su legitimidad en los últimos años. Mientras que a Hezbollah, con su islamismo dogmático y un fuerte peso de la milicia en su sistema de recursos de poder, el cambio de escenario lo coge a contrapié. Mantener su discurso ideológico radical y de confrontación puede hacerle perder buena parte del apoyo de la comunidad en manos de su competidor, que está consiguiendo plazas de poder considerables en el sistema. Asimismo, si antes el uso del poder militar (un recurso importante para Hezbollah) ya era mal visto en los enfrentamientos entre libaneses, ahora ya no es un recurso válido a ojos de la población en la competición interna del Líbano, es decir, es un recurso que pierde peso drásticamente en el *campo del poder* libanés. De esta forma, como nos explica Azani:

“the new order pulled the carpet out from under the feet of Amal’s opponent, Hezbollah, and weakened its standing in the community because of the obvious incompatibility between Hezbollah’s platform, which called for overthrowing the Lebanese government, and the new order, which required acting within the

framework of the existing political system and obeying its laws. Therefore, the Amal leadership aimed its attacks at Hezbollah's soft spot—its stance on the Lebanese government. Amal claimed that Hezbollah was trying to overthrow Lebanon's legitimate government and intentionally thwarting efforts to end the civil war and achieve national reconciliation" (Azani 2009, 85).

Así nos encontramos con un Hezbolá que ha conseguido un apoyo importante en la comunidad chií libanesa, que ha demostrado ser una fuerza armada de primer orden en el Líbano y que ha salido reforzado de su reciente enfrentamiento con Amal. Pero por primera vez se encuentra frente a la posibilidad del desarme, siguiendo el camino de las demás milicias; ha perdido una parte importante de los recursos habitualmente suministrados por Irán; Siria, con quien ha tenido serios desencuentros los últimos años, impone su hegemonía en el país; y su competidor dentro de la comunidad tiene más facilidad para adaptarse al nuevo contexto. Es decir, un Hezbolá con un gran poder, pero que tiene que adaptarse con urgencia a un nuevo contexto que amenaza claramente sus principales recursos de poder.

Esta necesidad de adaptación fuerzan el debate y aumentan las tensiones a nivel interno: "La organización se dividió en torno a dos hombres que representaban dos formas de entender la organización y, sobre todo, las dos tendencias contrapuestas de la alta jerarquía clerical iraní: Husain Musawi aliado del imam Jamenei, más pragmático en sus propuestas; y el sheij Mustafa Tufaily, aliado de Montashemi, y los Pashdarán, empeñado en seguir con los principios revolucionarios de la organización" (Goenaga Sánchez 2007, 26). La primera corriente –mayoritaria en Hezbolá y con el apoyo de Fadlallah (Avon y Khatchadourian 2010, 55; Azani 2009)– que aceptaba de forma tácita el acuerdo Taif y por lo tanto, renunciaba a la imposición de una república islámica en el Líbano, se beneficia de la victoria de sus aliados iraníes, y Husain Musawi es proclamado secretario general de Hezbolá en 1991. Tras su asesinato por un misil israelí, en febrero de 1992, Hassan Nasrallah, considerado su discípulo y hombre de confianza, toma su puesto. Este nuevo liderazgo lleva a cabo una reestructuración interna del partido para agilizar la toma de decisiones, pero sobre todo para reforzar de forma importante su propio poder, como hemos visto anteriormente. Y con una visión mucho más pragmática será el artífice de esta mutación de Hezbolá.

Un nuevo recurso de poder con riesgos, el acceso a las instituciones del Estado a través de elecciones

La primera evidencia importante del cambio de estrategia de Hezbolá y de su

aceptación del acuerdo de Taif es su decisión de presentarse a las elecciones legislativas de agosto de 1992. Aunque son el último partido en inscribirse en el proceso electoral, y que hasta el mismo mes de las elecciones no hacen públicas sus listas de candidatos, en realidad esto era el resultado de un proceso ya iniciado un par de años antes, aprobado por amplia mayoría del propio Consejo de la Shura al que se había sometido la propuesta, y en mayo de 1992 había sido emitida una fatua de Jamenei que permitía a Hezbolá presentarse a las elecciones y participar del juego político libanés. Este hecho sobre todo servía para darle cobertura a nivel moral y religioso y para ofrecer una imagen de continuidad en los propios valores, a la vez que le ayudaba a desarmar de argumentos los reductos internos más dogmáticos, dado el importante cambio de discurso que supone aceptar el sistema político libanés (Azani 2009, 97-98).

Este cambio que respondía a la imperiosa necesidad de adaptarse, también implicaba riesgos. Tenían que afrontar la dificultad de hacer el cambio de discurso evitando que se les pudiera acusar de ser incoherentes o de haber renunciado a sus ideales, aunque, como veremos a continuación, el recuso de poder simbólico de ser los referentes del islamismo radical estaba perdiendo valor. El cambio hacia la institucionalización igualmente podía poner en riesgo el recuso de poder simbólico de la lucha contra la injusticia social y la corrupción, siguiendo el mismo camino que debilitó a Amal. Para evitar esta pérdida, pese a tener presencia en el parlamento libanés, no aceptarán participar en ningún gobierno, ni reclamarán la presidencia del parlamento, hasta después de la retirada de Siria del Líbano. Esto les permite mantener su papel en este ámbito y presentarse “como el principal grupo de oposición o reivindicación dentro del sistema. Es decir, sin cuestionar el papel de Siria, mant[iene] un discurso político dirigido a los grupos sociales más perjudicados por el modelo económico vigente, intentando capitalizar las reivindicaciones sociales de amplios grupos de población” (Goenaga y Sánchez 2009, 322). De esta forma reducen el riesgo de casos de corrupción a nivel nacional, que habría arruinado su recurso de poder simbólico, y el desgaste de su presencia en el gobierno sin conseguir mejoras concretas para la población o avances importantes en los puntos esenciales de su programa, aunque también se les reprochará que, por no implicarse demasiado en política, renunciaran en ocasiones a luchar por estas mejoras¹⁶¹. Asimismo, esta ausencia en los gobiernos y en la presidencia del Parlamento, les

161 “This resulted in at least some disenchantment among those Shiites who wanted it to become an alternative to the other party representing their interests, Nabih Berri’s Amal, which they perceived as corrupt and

permite sentirse libres de mantener los ataques contra Israel y un discurso fuertemente beligerante, sin ser considerados parte del Estado libanés, evitando así la implicación de éste¹⁶².

Es decir, el motivo para no participar en los gobiernos ni en la presidencia del parlamento es preservar al máximo sus recursos de poder simbólico y la independencia de la milicia, pese al cambio de estrategia realizada. Evidentemente, este hecho facilitará la convivencia con Amal que se beneficia directamente de esta renuncia por parte de Hezbolá.

Así Hezbolá, en plena evolución, se presenta a las elecciones de 1992 con un programa que pone el acento en “des thèmes nationaux: résistance contre ‘l’ennemi’, abrogation du système confessionnel, défense des libertés politiques et médiatiques, correction des déséquilibres sociaux et régionaux” (Avon y Khatchadourian 2010, 60). En sus primeras elecciones Hezbolá y sus aliados consiguen 12 escaños de los cuales 8 son chiíes (Norton 2007, 101) lo que consideran un importante éxito. Ciertamente, este nuevo paso refuerza su sistema de recursos de poder: “The success of the Hezbollah candidates in the parliamentary elections strengthened the stand of the leaders who spearheaded the change, established the movement’s status, and improved its image in the community and the Lebanese political system. This provided the movement with tools and additional means, such as the platform of the parliament” (Azani 2009, 102). Con ello va consolidando el cambio de dirección, evolucionando cada vez más hacia lo que algunos autores han calificado de partido de masas (Achcar y Warschawski 2007). En las siguientes elecciones legislativas mantiene unos resultados similares, y en las del 2000, cuando tenía la posibilidad de capitalizar el éxito de la retirada israelí, Siria le impuso una alianza electoral con Amal.

En las elecciones municipales, donde Siria ofrece más independencia, en 1998 Hezbolá obtiene un importante éxito frente a Amal en los barrios chiíes de Beirut (en los que demostrará su eficiencia en la gestión municipal), pero un resultado irregular tanto en el Sur, donde Amal consigue importantes victorias, como en el Valle de la Bekaa, donde además de los competidores habituales, tiene que hacer frente al movimiento creado por el antiguo

elitist. Instead, Hizbollah was viewed by many Shiites as insufficiently attentive to their needs [...] This apparently cost the party some popular support” (International Crisis Group 2003, 17-18).

162 “A Hizbollah official explained with surprising candour: ‘If, for example, we take the position of speaker of Parliament [now held by Amal], we would become part of the Lebanese state. As a result, the whole country would be held responsible for our operations against Israel’. ICG interview with Muhammad Fnaysh, Beirut, 7 July 2003.” (International Crisis Group 2003, 18).

secretario general de Hezbolá al-Tufayli en forma de “revueltas del hambre”¹⁶³ y que se presenta a las elecciones, consiguiendo el control de varios ayuntamientos en la región. Este hecho muestra a un inexperto Hezbolá cómo el electorado no se contenta sólo con proclamas genéricas:

“As the al-Tufayli episode illustrates, Hezbollah cannot afford to take its electoral success in Lebanon for granted.

In the next set of municipal elections, in 2004, Hezbollah offered a more palatable political program in the Beqaa and Hirmil regions that it had in 1998. Building on a proven track of efficient governance, and profiting from its leading role in the liberation of the South, the party was a steamroller in both Beqaa and in the Beirut suburbs, as well as in the South. The voters' enthusiasm for Hezbollah also had been bolstered by the German-mediated release, in January 2004, of hundred Palestinian and twenty-three Lebanese prisoners from Israeli jails in return for a captured retired lieutenant colonel and the bodies of three Israeli soldiers. Not only did Hezbollah capture the municipality of Baalbek, but it gained control of twenty-six other local governments in the Beqaa where it lost only three contest. Throughout Lebanon it topped its main rival, Amal, by 2 to 1 in local government seats won” (Norton 2007, 106-7).

De esta forma vemos como, aunque le requiere un cierto aprendizaje, la entrada de Hezbolá en las instituciones libanesas es todo un éxito para el partido, que aumenta de forma considerable sus parcelas de poder con su presencia en el parlamento y con el control de numerosos ayuntamientos. Pero aceptar el sistema democrático, participar en el sistema político libanés y tener que asumir el día a día de la gestión de los municipios representa un cambio drástico en la imagen de Hezbolá que requerirá una adaptación de los recursos de poder simbólicos a las nuevas circunstancias.

Transformaciones en la ideología y la imagen de Hezbolá: la Resistencia y la prestación de servicios dejan atrás el islamismo revolucionario

En este nuevo contexto parece claro que sus prioridades pasan a ser la justificación del

163 Al-Tufayli después de perder su posición de secretario general siguió representando el ala más radical de Hezbolá, criticando que Hezbolá participe en el sistema electoral, y defendiendo que había que luchar hasta conseguir una república islámica y que la paz con Israel no era posible. También criticará a Irán. Con esta revolución armada que se sustenta en la situación de pobreza y de abandono, por parte del gobierno, del Valle de la Bekaa, con una importante población chií, pretende crear de nuevo una milicia similar al Hezbolá de los años 80, atraer militantes desafectos de Hezbolá, desplazar su influencia en la comunidad chií, y extender la revolución al Sur del Líbano y a Beirut. Aunque sus éxitos serán efímeros y quedarán contenidos geográficamente al Valle de la Bekaa, temporalmente representa un serio desafío tanto para el gobierno como para Amal y Hezbolá, que además del riesgo a perder parte de su influencia en su comunidad, temen que pueda haber de nuevo enfrentamientos armados dentro de la propia comunidad. Esta revuelta cuenta con la cobertura de Siria, que quiere frenar el crecimiento de la influencia de Hezbolá y de Irán en el Líbano (Azani 2009, 131-35).

mantenimiento de la milicia armada, adaptarse al nuevo contexto político libanés controlado por Siria, diversificar su financiación y, sobre todo, ampliar su base de apoyo popular, es decir, el recurso de poder del control de la población. Para conseguirlo, la ideología islamista irá quedando en segundo plano, aunque sin renunciar a ella, alejándose del fervor revolucionario y de la voluntad de instaurar una república islamista en el Líbano. Oficialmente no renuncia al programa político radical hecho público en 1985, pero pronto se hace evidente que ya se considera algo del pasado. Efectivamente, como hemos visto, dicho programa no encaja con los acuerdos de Taif que Hezbolá irá aceptando de forma tácita, ni con la hegemonía siria sobre el Líbano, ni con la relación de fuerzas interna entre los actores libaneses. Pero hay otro elemento a considerar, y quizás más importante que el anterior, la ideología islamista radical también dificulta tanto la expansión de su apoyo como la diversificación de su financiación, como nos aclara Norton:

“Meantime, there is little doubt that Hezbollah has proved responsive to the attitudes and the aspirations of its domestic constituency. This constituency includes a large portion of the expanding Shi‘i middle class that grew skeptical of the Amal movement and its corruption, and came to admire Hezbolla's relative integrity.

The party's broadened constituency brings with it new requisites for sustaining support, as the new Shi‘i middle class does not yearn to live in an Islamic Republic, least of all the Islamic Republic of Lebanon” (Norton 2007, 45-46).

Efectivamente, Hezbolá está muy atento a la evolución de la opinión de la comunidad:

“statements by senior Hezbollah figures from the mid-1990s onward show that the movement was not only merely aware of the direction the wind was blowing in the community with which it was in daily contact through its various institutions and organs, but also actually relied on surveys and analyses of the situation which it conducted both routinely and before making major decisions. In a January 1997 interview, Nasrallah said, ‘Before the 1992 elections, we conducted a data survey in all the areas in which we would have an electoral presence.’ Similar surveys were conducted before the 1996 elections and the 1998 municipal elections” (Azani 2009, 96-97).

Los resultados de estas encuestas y estudios realizados por Hezbolá no son públicos, pero en 1993, en coherencia con lo que afirmaba Norton, según una encuesta analizada por Judith Palmer Harik (1996)¹⁶⁴, sólo el 24% de la población chií eran favorables a la

164 Un par de datos curiosos de la encuesta son, por un lado, que sólo un 12% de los encuestados a la pregunta “How do you identify yourself first?” respondían “Chiíes”, frente a un 19% que respondían “Árabes”, un 25% “Musulmanes” y un 43% “Libaneses”, lo que también puede ayudar a explicar la evolución en el discurso de Hezbolá, con un giro más nacionalista. Por otro lado, en una pregunta sobre el líder libanés preferido, sorprendentemente el cristiano maronita Michel Aoun (en aquel momento exiliado en Francia) se sitúa en tercera posición, sólo superado por el clérigo desaparecido y fundador de Amal Musa al-Sadar y el

instauración de una república islámica similar a Irán (mientras que el 41% preferían el sistema libanés reformado y un 33% se decantaban por sistemas más occidentales). Pese a ello, Hezbolá es el partido con más apoyo en la comunidad, con un 41% frente a un 31% de Amal (y un 28% a partidos no ligados a la comunidad, laicos o de izquierdas, destacando en primera posición el Partido Social Nacionalista Sirio) entre los encuestados que responden la pregunta¹⁶⁵. Uno de los factores que pueden explicar esta divergencia entre los apoyos a Hezbolá y los apoyos a su ideología es seguramente el hecho que, con diferencia, los chiíes consideren a Hezbolá la organización que más ha hecho por la educación, la atención a la salud y las necesidades sociales de la comunidad, con un 64% (frente a un 20% de Amal, un 11% de la Fundación Hariri y un 5% de partidos laicos). Esta enorme diferencia con sus competidores muestra que el apoyo a Hezbolá seguramente sería superior (al 41% que acabamos de ver) si no fuera por la desconfianza que genera su imagen islamista –y su estrecha relación con Irán– (Harik 1996), teniendo en cuenta que el Partido de Dios en esta época encima se beneficia de una fuerte popularidad por ser el referente de la Resistencia.

Estos datos también muestran la envergadura, la eficacia y la buena consideración de la red de servicios básicos puesta en marcha por Hezbolá. Un entramado de instituciones que se sigue desarrollando de forma importante después de la guerra civil, financiado principalmente por fuentes libanesas (impuesto religioso, recolectas en festividades, donaciones de la diáspora, etc.), que aporta dos importantes recursos de poder para las élites de Hezbolá (Norton 2007). El primero por el prestigio que otorga al Partido de Dios ofrecer estos servicios sociales cubriendo las carencias (o el abandono) del Estado, demostrando que además lo hace de forma bastante eficiente, y con relativamente poca corrupción. Mientras que la amplia red de instituciones, edificios, recursos humanos, etc. es un importante recurso en sí, que permite establecer redes clientelares con la población. Es decir, por un lado otorga un recurso de poder simbólico, a la vez que también es un recurso de poder material, ambos con un peso considerable.

clérigo Sayyid Fadlallah, por delante de Naib Berri que ocupa la cuarta posición. Este resultado de Aoun hace menos extraña la alianza que realizará, mucho tiempo después, este actor con Hezbolá.

165 Como nos aclara Harik, una parte considerable de los encuestados no respondieron esta pregunta: “Of the respondents, 31% did not choose a party, thereby deflating the image of the Shiites as a dangerously polarized community. Of the nonpartisan group, 91% explained in answer to an open-ended question that they had not made a choice because they mistrusted the motives of all parties, doubted the parties' ability to represent their interests adequately, or desired truly national parties uninfluenced by external interests (n = 115). Judging by the number of responses to the other political preference questions, this unaffiliated group, although highly cynical, is not politically disinterested” (Harik 1996, 50).

Esta encuesta, además de poner de relieve la importancia de su red asistencial, nos confirma la necesidad del cambio de Hezbolá si sus élites quieren seguir siendo un actor de peso en el contexto libanés. Si en sus orígenes la ideología islamista radical les fue muy útil para movilizar y captar miembros en un contexto de guerra civil y ocupación extranjera, la identificación de Hezbolá con el islamismo radical en estos momentos (aunque sigue habiendo un sector minoritario, nada despreciable, de la población chíí marcadamente islamista) parece ser un freno a su desarrollo en la comunidad.

El cambio en la imagen y el refuerzo de los recursos de poder simbólicos pasa por el desarrollo de los Mass Media

Para realizar este cambio de imagen que siga justificando su milicia armada, y para reforzar sus recursos de poder simbólicos que le permitan mantener el control de la población, Hezbolá se toma muy en serio, en este contexto posterior a la guerra civil, el desarrollo de los medios de comunicación y la producción cultural. Mientras que anteriormente estos medios de comunicación habían sido bastante rudimentarios, progresivamente se irán modernizando y ampliando la cantidad y tipos de medios usados, y se irán convirtiendo en un recurso de poder destacado dentro del sistema de Hezbolá.

Bien pronto, en los precarios recursos procedentes de la época anterior, el cambio de imagen se puede apreciar en los símbolos usados en sus distintas formas de difusión, donde vemos como “[l]a thématique de la ‘révolution’ passe à l’arrière plan : sur l’emblème du Hezbollah, l’expression ‘la révolution islamique au Liban’ est remplacée par ‘la résistance islamique au Liban’” (Avon y Khatchadourian 2010, 56). En esta misma línea, la radio Al-Nûr que había empezado a emitir en 1988, pasa a apodarse “radio de la Resistencia” y los contenidos de estos medios de comunicación también irán cambiando para dar prioridad a la Resistencia en la imagen del partido (Lamloum 2009, 181).

El primer gran salto de este período en el desarrollo de su sistema de medios de comunicación, es la obtención de una televisión propia: “La chaîne de télévision Al-Manâr qui voit le jour le 3 juin 1990, s’inscrit dans cette nouvelle posture. Fondée vraisemblablement par ‘un groupe de personnalités non affiliées au Hezbollah’, elle ambitionne d’apporter appui et visibilité à la résistance islamique. Le Hezbollah qui projetait à la même époque de créer sa propre télévision, choisit finalement d’investir la chaîne déjà

existente” (Lamloum 2009, 181-82). Vemos como un ejemplo remarkable de esta voluntad de visibilizar la Resistencia y hacerle publicidad, el hecho que la cadena emita las operaciones militares realizadas por Hezbolá, cámara en mano, contra Israel o contra la milicia del Ejército del Sur del Líbano:

“Devenus au fil des ans la marque distinctive de la ‘résistance islamique’ et de la chaîne Al-Manâr, ces enregistrements sont apparus comme la manifestation de la puissance spectaculaire de Hezbollah. Leur fonction est double. Ils tentent à la fois de battre en brèche le mythe de l’invincibilité de l’armée israélienne et de faire exister un espace de familiarité avec les héros du parti et leur action. Ils confèrent par là même à la théâtralisation et la dramatisation de son pouvoir une force d’irruption et d’émotion inégalée” (Lamloum 2009, 182).

En realidad, el primer vídeo de sus operaciones militares en el territorio ocupado del Sur del Líbano se remonta al 1986, pero en aquellos momentos su difusión era artesanal, a base de copias de cintas de vídeo. La obtención de Al-Manâr (así como la actualización tecnológica constante) le permiten hacer una difusión masiva de dichas operaciones, haciendo una narración propia de los combates, y reforzando de forma importante los recursos de poder simbólicos ligados a la Resistencia (Houry y Saber 2010).

No obstante, pese al cambio de imagen que pone en primer plano a la Resistencia, el Partido de Dios no hace una ruptura con su pasado islamista. De hecho, no solamente la ideología islamista está muy presente en sus medios, sino que en 1991 se crea el Instituto cultural Jomeini, con la voluntad de dar a conocer el islam y la revolución iraní, y empiezan la publicación de una revista mensual titulada *Baqiyatu Allâh*: “Éditée par son instance culturelle, elle se présente comme une revue islamique et généraliste ; elle devient, de fait, un espace consacré aux questions théologiques chiïtes. Elle ne traite pas de l’actualité et le politique n’y est abordé qu’à travers l’hommage rendu aux martyrs ou les commémorations de manifestations rituelles et publiques” (Lamloum 2009, 181). Así, según Lamloum, la forma en que se aborda el islam y la revolución iraní, y el hecho que sea editada por su instancia cultural y que se separe de la acción política, parece una forma de, sin renunciar ni romper con la propia historia, ir dejando la revolución islamista como patrimonio del pasado. El islamismo sigue siendo un apoyo ideológico para el partido, pero ha renunciado a la revolución islamista como modelo de movilización (Lamloum 2009, 181).

En su voluntad de convertir sus medios en realmente medios de masas, que trasciendan la comunidad y reflejen la transformación que igualmente va sufriendo el partido

hacia un partido de masas mucho más pragmático, el contenido de los medios también se va abriendo y profesionalizando progresivamente. Así, tanto Al-Nûr¹⁶⁶ como Al-Manâr van incorporando programas de entretenimiento, que se añaden al contenido religioso y político (sobretudo visualización de la Resistencia, pero también de los servicios sociales prestados por la propia organización), y en 1992 inician un programa de fútbol que será todo un éxito situando a estos medios en las primeras posiciones de audiencia del Líbano, no sólo consiguiendo el objetivo de ser un medio de masas que va más allá de la propia comunidad, sino consiguiendo incluso un buen rendimiento económico de ellos. Viendo estos buenos resultados, irán introduciendo nuevos programas deportivos, llegando a realizar siete semanales con distintos deportes. Pero la prioridad en el contenido de los medios es muy clara y no dudarán en interrumpir la difusión de un partido de fútbol para dar informaciones de última hora sobre la Resistencia (Lamloum 2009, 183).

La apertura política en los medios será más lenta, pero hacia 1999 sus programas de debate político y entrevistas pasan a ser llevados por periodistas independientes, afines a la Resistencia pero que no pertenecen a Hezbolá. Por otra parte, este hecho va a ir acompañado de una profesionalización y de una reducción de la presencia de los clérigos, que también en la organización van perdiendo peso frente a los “expertos” o “elegidos”, además de una evolución estética, con estilos más occidentales (Lamloum 2009).

Durante la última mitad de la década consiguen consolidar las licencias para emitir legalmente, tanto de Al-Manâr, con una licencia provisional en 1996 –que le permite únicamente emitir información de ámbito nacional (Goenaga Sánchez 2008)– regularizada completamente en 1997, como de Al-Nûr, en 1999, ambas fruto de una intensa campaña política, avanzando de esta forma en el proceso de institucionalización del partido (Lamloum 2009).

A partir del 2000, después de la retirada israelí del Líbano y en plena *intifada* palestina, Al-Manâr y Al-Nûr empiezan su emisión vía satélite, con la clara voluntad de extender su apoyo en la región. A partir de este momento, después del 11 de septiembre de 2001 y más aún después de la Guerra de Irak, en que la actividad de la milicia armada disminuirá de forma importante, su aparato mediático va ganando protagonismo en su sistema

166 En su origen, en 1988, la radio Al-Nûr prácticamente se había limitado a difundir programas de contenido religioso, con un horario de emisiones bastante limitado (Lamloum 2009, 180).

de recursos de poder, acentuando la visibilidad de la Resistencia¹⁶⁷ y potenciando los demás recursos de poder simbólicos del Partido de Dios: “su aparato de comunicación y propaganda se ha convertido en una de sus principales armas de acción política, social, y hasta militar, incluso allende las fronteras del Líbano” (Goenaga Sánchez 2008, 32). Sin embargo, su expansión geográfica retrocede a partir de 2004, cuando la propia cadena es considerada una organización terrorista en Estados Unidos y progresivamente su emisión es prohibida en Estados Unidos, Francia, España, Sudamérica, etc. (Baudot et al. 2007).

En todo caso, Hezbolá consigue tener dos medios de comunicación de masas, con un peso importante en el Líbano, y con capacidad para llegar a toda la región. Pero además, progresivamente ha ido desarrollando formas de comunicación y de producción cultural de todo tipo:

“Depuis la première apparition publique du Hezbollah en février 1985, son édifice médiatique n’a cessé de se développer. De toutes les formations islamistes, il est certainement celui qui s’est le plus investi dans la théâtralisation de son pouvoir. En 24 ans, il a déployé une multitude de ressources pour transmettre ses messages : formations musicales (dont al- Wilâya – la Guidance – et Wa’d – la Promesse) ; maisons d’édition (Lebanese Cultural Center, les Éditions al-Hâdi) ; maisons de production (Ressalat – Messages – ou Dâr al-Manâr) ; commémorations religieuses rituelles (Achoura, la journée d’al-Ghadîr) ; sites Internet ; expositions ; foires ; jeux vidéos ; gadgets, etc.” (Lamloum 2009, 171).

Así, adaptándose también a las nuevas tecnologías, han desarrollado un conjunto de medios de comunicación y producción cultural que se han convertido en un engranaje imprescindible en el sistema de recursos de poder de Hezbolá.

La milicia armada y la Resistencia

El brazo armado de Hezbolá, y el hecho de ser considerados el referente de la Resistencia (sobre todo libanesa, aunque también árabe, e islámica¹⁶⁸), son dos recursos de poder centrales en el sistema de recursos de poder de las élites de Hezbolá. Como se ha explicado anteriormente, el primero es un recurso material fundacional y fundamental de Hezbolá: son diversos grupúsculos islamistas que luchan contra Israel los que se federan para hacer frente a un enemigo común, siendo este enemigo común el *frame* que los moviliza y los

167 Para un análisis de la importancia de Al-Manâr y la “propaganda de liberación” para la Resistencia, ver: Harb (2011).

168 Con su imagen moldeable, Hezbolá en función de la situación remarca, o pone más en primer plano, una resistencia nacionalista libanesa, o árabe, sin perder de vista que desde los primeros años de su existencia se han considerado la Resistencia Islámica, que es el nexo de unión con el régimen iraní.

une. Mientras que el segundo, el poder simbólico de ser el referente de la Resistencia es desde un primer momento un objetivo fuertemente perseguido para asegurarse el apoyo de la población, y un recurso disputado que les enfrentó a otras milicias que tenían el mismo objetivo.

Al final de la guerra civil, con los acuerdos de Taif, se crea una situación en la cual dos de los recursos de poder más importantes de Hezbolá pasan a depender directamente uno del otro:

“The resistance activities were the main justification for its claim that Hezbollah was not just another Lebanese militia, since its weapons were intended only for use against Israel. Therefore, it claimed, the agreement to disarm militias, which was anchored in the Ta’if Accords, did not apply to Hezbollah. This claim was the main ammunition against the demand to disarm and was emphasized repeatedly in statements by the movement’s leaders. Hezbollah also declared that its obligation to implement the agreement was contingent upon receiving guarantees of freedom of activity, political expression, and managing the resistance against Israel” (Azani 2009, 82).

A la vez que, si desapareciera su brazo armado o la actividad de éste, el hecho de haber sido el referente de la Resistencia les otorgaría como un aura de prestigio que se iría disipando rápidamente en la competición del día a día. En otras palabras, el poder simbólico de la Resistencia quedaría como un trofeo del pasado al que se podría apelar, pero ya no sería un recurso de poder competitivo, devaluándose drásticamente en el campo del poder. Por este motivo seguirán entregándose a fondo en la lucha contra la ocupación israelí y, como hemos visto, usando el recurso de poder de los medios de comunicación, con cada vez más peso, para darle más visibilidad y capitalizar los éxitos obtenidos. De esta forma “durante la segunda mitad de los años noventa la organización consiguió que un amplio sector de la población, y no exclusivamente la comunidad shií, considerara el papel de la resistencia como fundamental” (Goenaga y Sánchez 2009, 321-22).

Dejando a un lado el prestigio que le otorga¹⁶⁹, su brazo militar en sí representa una diferencia cualitativa con el resto de competidores libaneses. Ningún otro grupo político controla una milicia similar, y el ejército libanés es inoperante en la mayoría de circunstancias, y en caso de acciones unilaterales de Hezbolá es improbable que el ejército se

169 A nivel de recursos de poder simbólicos, su brazo militar y su actividad exterior, además de otorgarle este prestigio de ser la Resistencia, también es útil para mantener la imagen de movimiento antisistema permitiéndole mantener un discurso radical en este ámbito en los momentos que adopta posiciones menos revolucionarias a nivel interno (Di Peri 2014a).

podría enfrentar directamente contra la milicia¹⁷⁰. Así, Hezbolá es en muchos contextos el poder militar más importante del Líbano. Esto representa un recurso de poder extremadamente valioso por distintos motivos. Primeramente, es capaz de controlar parcialmente la evolución del conflicto con Israel, lo que le permite producir (o amenazar de producir) un fuerte impacto en la agenda política interna e incluso regional si es necesario en función de sus necesidades (o las de sus aliados). En segundo lugar, por sus propios servicios de inteligencia, también es un poder coercitivo y de información a nivel interno, y teniendo en cuenta que el resto de servicios de inteligencia y de seguridad en el Líbano están controlados por el Presidente libanés o por Siria, ambos aliados suyos, con la excepción de la Fuerza de Seguridad Interna (FSI) normalmente bajo el control del Primer Ministro, Hezbolá se encuentra muy bien situada en este ámbito, sin menospreciar el contrapeso que puedan ejercer el Mosad y otros servicios de inteligencia de otros países. Además, aunque sólo de forma excepcional, puede movilizar su milicia a nivel interno haciendo una demostración de fuerza, ya sea bloqueando infraestructuras estratégicas del país (como realiza en la crisis posterior a la Guerra del 2006), realizando desfiles militares, etc., para presionar a sus rivales.

Pero se da la paradoja que estos usos de la milicia en la competición interna del sistema libanés pueden debilitar fuertemente el poder simbólico de ser la Resistencia y con ello la legitimidad de la existencia misma de la milicia. Por lo tanto, si Hezbolá no quiere desbaratar su sistema de recursos de poder, tiene que ser prudente en cómo usa su milicia para preservar su legitimidad, y cualquier uso que no se limite estrictamente a la defensa frente a Israel debe justificarse muy bien, o ser sigiloso y pasar inadvertido. Incluso la actividad contra Israel, que provoca fuertes tensiones con el propio gobierno, en algunos períodos se auto-limita por esta razón.

De hecho, durante todo el primer período de Rafic Hariri como Primer Ministro (del 1992 al 1998), hay una tensión constante entre su gobierno y las élites de Hezbolá respecto a

170 Por un lado, el ejército tiene una afinidad considerable con Hezbolá. Primeramente por la formación, el adoctrinamiento y la selección realizada de la cúpula militar de este cuerpo bajo la supervisión siria. Segundamente, por la simpatía y admiración que despierta en el ejército las actuaciones de los combatientes de Hezbolá frente a Israel. Pero además, aunque el grado de infiltración de Hezbolá en el ejército es desconocido, su presencia en el interior del cuerpo, o al menos la lealtad a Hezbolá de una parte de su importante componente chíí, no la discute nadie. Por ello no está nada claro que el ejército libanés pueda ejecutar una orden que represente un enfrentamiento abierto con Hezbolá sin sufrir al menos una división en su seno, con fuerte riesgo de una desintegración del cuerpo militar similar a la que se produjo en la guerra civil. De hecho, como reconoce Lahoud, el ejército ha colaborado en ocasiones activamente con Hezbolá. Por otro lado, no parece que el ejército tenga la capacidad militar para enfrentarse a Hezbolá, y en caso de hacerlo las consecuencias podrían ser devastadoras para el país.

su milicia. El gobierno es consciente que no tiene la capacidad para desarmar a Hezbolá que goza de un importante apoyo social y además está apoyado por Siria e Irán, pero intentará limitar su actividad y que ésta se coordine con el gobierno y que acepte su autoridad. Para ello usa los distintos recursos de los que dispone, principalmente para intentar quitarle legitimidad (confrontando la legitimidad democrática del propio gobierno con la de la milicia, haciéndole responsable de las escaladas de violencia y destrucción, o de dificultar el proceso de paz, etc.), pero también en ocasiones movilizándolo al ejército, o intentando dificultar su financiación (Azani 2009, 158-72). Por el contrario, Hezbolá exigirá al gobierno que dé prioridad a la Resistencia y a la situación del Sur del Líbano, y en consecuencia que apoye y colabore con su milicia. Así, Hezbolá también hará uso de sus recursos para mantener su independencia e intentar marcar la agenda al gobierno (a través de su apoyo popular, usando los medios de comunicación, provocando una escalada de tensión -en ocasiones Israel le hará el trabajo en este sentido- o, por ejemplo, con el discurso de que poner trabas a la Resistencia es ayudar a Israel). Con altos y bajos, esta tensión estará siempre presente, pero respetando claramente unas líneas rojas por parte de ambos actores que evitan una confrontación militar interna. Pese a que, durante algunos períodos, el gobierno tendrá un cierto éxito en contener la actividad de Hezbolá, “the government’s achievements in this field were minor; it had difficulties restraining the movement’s activities and stopping the escalation in southern Lebanon and was actually being dragged by the events more than influencing them” (Azani 2009, 171).

Hay otro ámbito en el que la milicia y los servicios de inteligencia son muy importantes para las élites de Hezbolá: su uso como recurso de poder en la competición interna del propio Partido de Dios¹⁷¹. Así, para las élites que controlan el partido, la amplia mayoría de las cuales proviene del brazo armado, son de especial utilidad para mantener su posición en el partido por distintas razones. Por un lado, la gran influencia de los distintos cuerpos del brazo militar (milicia y servicios de inteligencia), tanto orgánica (sus miembros disfrutaban de privilegios en el voto en las Convenciones Generales y el antiguo comandante en jefe tradicionalmente pasa a formar parte del Consejo Consultivo) como en lo relativo a poder simbólico (el respeto y prestigio que se otorga en la organización a los veteranos de la milicia les facilita el acceso a los altos cargos), dificultan el acceso a los competidores que provienen del sector político (entre ellos, los parlamentarios, miembros del politburó, etc.). Mientras que por otro, se ha otorgado a los propios servicios de inteligencia y de contra-espionaje unos

¹⁷¹ Como hemos visto en “Nasrallah y el control de Hezbolá” de este mismo capítulo.

enormes poderes de control y vigilancia incluso sobre los altos cargos del Partido de Dios, teniendo la capacidad de restringir sus movimientos y contactos fuera del partido, de sancionarlos, o incluso expulsarlos (International Crisis Group 2003, 2-3).

La situación se volverá más compleja a partir del año 2000, cuando Israel se retira unilateral e incondicionalmente de la zona ocupada en el Sur del Líbano. Lo que es considerado una gran victoria de Hezbolá, también va a desbaratar su argumento más contundente para proteger a la milicia: el derecho internacionalmente reconocido a la resistencia frente al ocupante. Este hecho representa, para Hezbolá, entrar en un nuevo contexto en el que (con altos y bajos) cada vez le será más difícil la justificación de su milicia.

Su primer paso frente a la nueva situación es intentar capitalizar todo el prestigio de la victoria, reivindicándose como el autor de la misma, “con motivo, ciertamente, pero ocultando también el papel nada despreciable de las demás corrientes, laicas o de izquierda, en la resistencia” (Achcar y Warschawski 2007, 31). A la vez, no acepta que la retirada de Israel haya sido completa, como había certificado en un primer momento Naciones Unidas, estableciendo la Línea Azul, sino que junto al Gobierno libanés declara que las granjas de Chebaa son territorio libanés y no han sido liberadas¹⁷² (International Crisis Group 2002, 7), lo que para Hezbolá justifica continuar la actividad de la resistencia. Asimismo le serán útiles para esta justificación los presos libaneses detenidos en Israel y, sobre todo, la ayuda que le brindará Israel con las constantes violaciones de la soberanía libanesa “por tierra, aire y mar, manteniendo al país bajo la amenaza de una nueva invasión” (Achcar y Warschawski 2007, 37).

En un primer momento la milicia centra su actividad en el territorio de las granjas de Chebaa, donde las escaramuzas con el ejército israelí son frecuentes, pero quedando, en general, el enfrentamiento armado encapsulado en esta reducida zona. También intentará conseguir la liberación de presos a través de secuestros de militares israelíes, teniendo éxito

172 Consiste en un territorio inhabitado de 25km², que Líbano reclama (12 días antes de que se haga efectiva la retirada israelí) como pertenecientes al pueblo libanés de Chebaa, que sus habitantes cultivaban cuando fue invadido por Israel en 1968, como parte de los Altos del Golán sirios. Siria confirmó telefónicamente a Kofi Annan su pertenencia al Líbano mientras se negociaba la Línea Azul y lo ratificó posteriormente por escrito, pese a que tanto en los mapas sirios como en los libaneses constaba como territorio sirio. Aunque parece complejo determinar la pertenencia real del territorio, posiblemente el gobierno libanés esté en lo cierto y la confusión podría provenir de un error realizado ya en 1920 por los cartógrafos franceses que se ha mantenido hasta la retirada de Israel. Para un análisis detallado ver: Kaufman (2002, 2004, 2009) y Tarraf (2007). Hay otros contenciosos menores entre la frontera israelo-libanesa, ver: International Crisis Group (2002).

en dos operaciones antes de terminar el 2000, una en la zona de las Granjas con el secuestro de 3 soldados, y la otra con el de un militar retirado (según Israel) o un miembro activo de los servicios de inteligencia, según Hezbolá, que es engañado para que viaje al Líbano.

Así, pese a estos éxitos, la actividad de la milicia se ha reducido y circunscrito en un territorio muy concreto, y este hecho se agravará primero con la llegada de Sharon al poder en febrero de 2001, y posteriormente con los atentados del 11S y la Guerra contra el terrorismo lanzada por la administración Bush, que sitúa a Hezbolá, Siria e Irán en el punto de mira de la agresiva política estadounidense, llegando casi a una situación de parálisis de la milicia, que prácticamente se limita a realizar actos simbólicos¹⁷³. Pero la parálisis y la calma perjudican a Hezbolá, debilitando el poder simbólico de la Resistencia, y por lo tanto debilitando a su vez, indirectamente, su brazo armado. En 2002, para romper esta situación, aprovechará las incursiones aéreas israelíes, lanzando cohetes antiaéreos (en ocasiones hasta media hora después de haber pasado el avión) que caen en suelo israelí, aunque sin provocar ninguna baja en ninguna ocasión (International Crisis Group 2002).

En este período, la segunda *intifada* palestina iniciada en el 2000 ayudará a Hezbolá a mantener el conflicto con Israel en el debate público. Mostrará un fuerte apoyo verbal a la *intifada*, en ocasiones con un tono agresivo y contundente (recordando que el último objetivo de la milicia es la liberación completa de Jerusalén). Pero la fuerte presión a la que se encuentra sometido hace impensable una implicación directa de Hezbolá en el territorio palestino (International Crisis Group 2003). Sin embargo, parece que sí que realizó un apoyo económico, armamentístico y de formación al brazo armado de Hamás¹⁷⁴, aunque es difícil estimar la dimensión de esta ayuda.

Posteriormente al rápido colapso del régimen de Saddam Hussein frente al ataque de EEUU, la presión que siente Siria (que en esta ocasión, a diferencia de la primera, se ha opuesto a la guerra de Irak) por parte de este agresor se redobla. Y vemos como el propio régimen sirio desautoriza la retórica más beligerante de Hezbolá e impone un tono que no sea

173 Como realizar ruidosas explosiones en el lado libanés de la frontera o lanzar globos en el espacio aéreo israelí con la imagen de Arafat (International Crisis Group 2002, 9).

174 Pese a que Hamás siempre había negado tal colaboración, en 2006 el brazo militar de Hamás revela en su web que tuvo la colaboración (con armamento, financiación y formación) de Hezbolá en la creación de su primera célula armada en Cisjordania, con el inicio de la Segunda *intifada* (L'Orient le Jour, 16 febrero 2006). También podría ser que Hezbolá estuviera implicado en un intento de introducir armas en Gaza por vía marítima, frustrado por Israel en Mayo de 2003, aunque en ICG (2003, 9-10) consideran este hecho como un caso aislado.

percibido como demasiado agresivo: “Significantly, Syria’s President Bashar al-Asad [...] stressed that Hizbollah was focused on Israel’s occupation of Lebanese territory, noting that “no one suggests” that its aims include eradicating Israel or that it would oppose Syria’s potential resumption of negotiations with Israel. Syria also welcomed (and, according to some sources, quietly encouraged) the ceasefire agreement announced by various Palestinian groups.” (International Crisis Group 2003, 8). Incluso Irán (en una situación igual o más delicada que Siria) apelará a la contención de Hezbolá en sus acciones (International Crisis Group 2003, 5).

Esta enorme presión que prácticamente paraliza Hezbolá, paradójicamente, también frena las críticas internas en el Líbano que a partir de la retirada israelí de 2000 habían sido cada vez más intensas –incluso desde personalidades del ámbito chií (Azani 2009, 224)– pidiendo el desarme de Hezbolá:

“A highly tense and polarised atmosphere in which Washington appears to be asking regional players to choose sides is one in which even Lebanese actors inherently hostile to Hizbollah are reluctant to be seen as backing the U.S. Lebanese who in recent months had become more assertive in their denigration of both Hizbollah and Syrian policies toward and presence in their country have felt compelled to mute their criticism since Damascus has become an overt U.S. target” (International Crisis Group 2003, 1-2).

En este contexto, Hezbolá percibe que el enfrentamiento por las granjas de Chebaa pierde soporte popular incluso en el Sur, donde la población está muy cansada de los enfrentamientos y la tensión constante, y que la mayoría de población aceptan que Israel se ha retirado efectivamente del Líbano (International Crisis Group 2003, 7-8).

En esta nueva situación Hezbolá hará nuevas modificaciones a su imagen: “Instead, resistance has become, in effect, deterrence. Hizbollah’s self-proclaimed goal is to make it far more difficult and costly for Israel to attack Lebanon or Syria. [...] Accordingly, Hizbollah has shifted its public emphasis from “liberating” Shab’a to “protecting Lebanon and Syria and empowering all Arab positions in facing the Israeli challenges” as a result of its military presence in southern Lebanon.” (International Crisis Group 2003, 8). Incluso, más adelante ofrecerá de forma vaga integrarse en una estrategia conjunta de defensa con el gobierno, al considerarse la pieza más útil para frenar cualquier ataque israelí (Azani 2009, 235). Este nuevo acento, en presentarse como un poder disuasorio frente a Israel y como actor determinante en la seguridad libanesa, se convierte en el argumento más eficaz para seguir

justificando su milicia y mantener el recurso de poder simbólico de ser la Resistencia, pese a su disminución de la actividad y sus objetivos poco claros del momento (Martín 2005, 228-29).

A pesar de ello, esta reducción de actividad no significa que deje en segundo plano la obtención de armamento. Al contrario, muy consciente que tanto Estados Unidos como Israel –que animado por el discurso belicista del anterior también sube el tono y exige urgentemente el desarme de Hezbolá (International Crisis Group 2003, 5)– pueden pasar de las palabras a los hechos, y que la tensión creada y la situación de Irak pueden evolucionar de formas inesperadas, se abastece de más y más sofisticado armamento (International Crisis Group 2002, 16), asimismo mejorará la infraestructura de la milicia y seguirá invirtiendo en nuevas tecnologías¹⁷⁵. En este período, además del armamento suministrado por Irán, también contará con el suministrado por el régimen sirio (Azani 2009, 233), con el que se han estrechado aún más los lazos después de la sucesión de Bashar al-Assad, y posteriormente en respuesta a la agresiva política estadounidense (e israelí).

En 2004 su brazo armado todavía obtiene otra victoria con el éxito del intercambio de los secuestrados en el 2000 por numerosos prisioneros. Esto representa una nueva bocanada de aire, reforzando su poder simbólico como Resistencia. Como hemos visto, esto le será útil para movilizar y ampliar su electorado en las elecciones municipales de este mismo año.

4.3.3 Evolución y debilidades del sistema de recursos de poder que llevan al 12 de julio de 2006

Como se ha explicado, durante la década de los noventa Hezbolá ha sido capaz de adaptarse exitosamente a las nuevas circunstancias, lo que le permite llegar a la crisis libanesa de 2004 con un sistema de recursos de poder muy desarrollado, teniendo en cuenta los límites que impone el propio régimen de poder libanés. Hassan Nasrallah es claramente un ineludible actor primario con un destacable peso en el Líbano, y con una cierta capacidad de influencia regional. No obstante, su sistema de recursos de poder aún se mantiene a distancia del

¹⁷⁵ Vemos un ejemplo del nivel de estas infraestructuras y de los recursos tecnológicos en la explicación realizada por Pellégrini (2010) de la preparación del secuestro del 12 de julio, con interpretación de las comunicaciones del ejército israelí, cámaras de muy alta resolución con un programa (norteamericano) de identificador de personas, una red de comunicaciones por cable propia, etc.

principal actor libanés del momento, Rafic Hariri¹⁷⁶.

El Partido de Dios ha conseguido un apoyo mayoritario de la población chíí (y, aunque de forma minoritaria, también de población no chíí). De esta forma, ha consolidado el recurso de poder población, uno de los objetivos que tenía desde un principio y que es determinante para su supervivencia. Para mantener este apoyo se sostiene principalmente en recursos de poder simbólicos, siendo clave el hecho de ser considerado la Resistencia frente a Israel, porque éste, además del apoyo popular que le proporciona, justifica la existencia de su brazo armado. También es un factor muy importante el prestigio que le otorga la prestación de servicios sociales de forma eficiente, y con un nivel de corrupción relativamente bajo. Finalmente, y en menor medida, pero sin ser nada despreciables, encontramos por un lado la ideología islamista, con mucho menos peso que en los orígenes, aunque vuelve a ganar protagonismo en función del contexto; y por otro lado, el hecho de presentarse como referentes de la lucha contra de la injusticia social y la corrupción que en algunos períodos concretos vuelve a reforzarse, pero que en general y pese a los esfuerzos realizados por Hezbolá para que no se debilite, como más se institucionaliza más se degrada. A su turno, todos estos recursos de poder simbólicos son reforzados por el uso eficiente de los medios de comunicación que controla el partido. Además, en el control de la población también tiene un peso importante el clientelismo que puede llevar a cabo gracias a su amplia red asociativa y de organizaciones.

Añadido a los recursos de poder citados hasta ahora, en el sistema de Hezbolá destaca el hecho de ser la milicia más poderosa del Líbano con lo que esto representa en capacidad de influencia tanto en la política interna, como en las dinámicas regionales. Esta milicia, junto a los propios servicios de inteligencia, también otorgan un considerable poder coercitivo a los líderes del partido. Todo ello facilitado y reforzado por una importante capacidad financiera gracias a la generosa aportación iraní, y a una remarcable capacidad de generar recursos económicos propios. Además, disfruta de una considerable influencia en las principales instituciones del Estado a través de diversos mecanismos, entre los que destaca su alianza estratégica con Bashar al-Assad y con los aliados de éste en el Líbano (sobre todo el presidente Lahoud y Amal)¹⁷⁷. Esto le asegura que difícilmente se tomarán decisiones políticas

176 Ver capítulo dedicado a este actor.

177 Fuera de estas alianzas, las dos otras formas más importantes de influir en las instituciones estatales son su gran capacidad de movilización de la población, y como acabamos de decir, el cuerpo militar más poderoso del Líbano y sus servicios de inteligencia. Ambos otorgan a las élites de Hezbolá una fuerte capacidad de

que debiliten su sistema de recursos de poder, y en ningún caso decisiones estratégicas como un acuerdo de paz con Israel, o el desarme de su milicia y sus cuerpos de seguridad que le perjudicarían enormemente.

Sin embargo, si la situación de Hezbolá se ha ido complicando progresivamente desde la retirada israelí del Sur del Líbano, a partir del 2004, con un Líbano especialmente inestable, el brazo militar de Hezbolá se verá fuertemente cuestionado. Además algunos de sus aliados estratégicos pierden peso drásticamente en el sistema libanés. Todo ello lleva a poner en riesgo los recursos sobre los que se apoya la élite del Partido de Dios, que viéndose contra las cuerdas empieza a planificar la operación de secuestro de soldados israelíes como evasión de la situación en la que se encuentran.

Dado que los conflictos que afectan el Líbano en este período serán analizados con detalle posteriormente, en este apartado nos centramos en la evolución del sistema de recursos de poder de Hezbolá y las estrategias de adaptación de sus élites, frente a los distintos eventos que sacuden el régimen de poder libanés hasta el 12 de julio de 2006.

La crisis libanesa de 2004 y su contexto internacional ponen en el punto de mira también a Hezbolá

Así, el sistema de recursos de poder de Hezbolá, aparentemente muy sólido y bien trabado, sufre una creciente presión desde la retirada israelí del 2000, que se refuerza, primero con “la guerra contra el terrorismo” de la administración Bush a partir del 11 de septiembre de 2001; segundo, con la llegada de Sharon al poder en Israel y tercero, con el final de la guerra de Irak el 2003, cuando Estados Unidos pone la alianza Irán-Siria-Hezbolá-Hamás en el punto de mira. Pero en 2004 esta presión se dispara al ser percibido por la administración Bush el Líbano como el eslabón débil de esta alianza donde se podían conseguir dos victorias importantes: la retirada siria (haciendo tambalear el propio régimen de este país) y el fin militar de Hezbolá (Achcar y Warschawski 2007, 15). Este hecho, sumado al cambio de la política francesa en la región, y su voluntad de recuperar su influencia en el Líbano en particular, llevan a que se apruebe la resolución 1559¹⁷⁸ del Consejo de Seguridad de Naciones

boicot y de presión hacia los actores que controlan las instituciones del Estado. A pesar de esto, en caso de desatarse un conflicto abierto contra estas élites, Hezbolá sin sus aliados no tiene ningún mecanismo institucional para impedir que se usen las instituciones del Estado en su contra.

178 La resolución 1559 del Consejo de Seguridad de Naciones Unidas S/RES/1559 (2004), se aprueba el 2 de septiembre de 2004. Abordamos posteriormente la elaboración de esta resolución y sus consecuencias, en el

Unidas que pide el desarme de Hezbolá, la salida del ejército sirio del Líbano, y que no se prolongue el mandato del presidente Lahoud, enfrentado abiertamente con Hariri y pieza clave tanto para Hezbolá como para al-Assad.

En este momento, los frentes regionales abiertos tampoco facilitan la situación a Hezbolá. La elección de Mahmud Abbas como Presidente de la Autoridad Nacional Palestina, con la voluntad de negociar con Israel, y el progresivo final de la segunda Intifada (añadido a los enfrentamientos inter-palestinos) no sólo limitan su capacidad de intervención en dicho escenario sino que debilitan su discurso de defensa de la lucha armada para la liberación de Palestina, y por lo tanto su poder simbólico de ser los referentes de la Resistencia, en un momento en el cual su actividad en el escenario libanés también es limitada, como hemos visto anteriormente. Algo parecido sucede con la evolución del teatro iraquí, donde Hezbolá había apelado a la insurgencia contra la ocupación estadounidense¹⁷⁹: Mientras que las milicias y grupos chiíes iraquíes moderados llegan a acuerdos y colaboran con Estados Unidos (proceso además apoyado por clérigos moderados de Nafja con influencia en el Líbano), la insurgencia antiestadounidense (que devino casi exclusivamente sunní) empieza a lanzar ataques contra la población chií (International Crisis Group 2005a, 20). Ambos frentes debilitan su capacidad de influencia y su peso a nivel regional, y ello implica una cierta pérdida de poder simbólico a nivel libanés.

Mientras que a nivel interno Lahoud, que había generado grandes expectativas al inicio de su primer mandato, se encuentra con unos niveles de popularidad muy bajos, haciéndose visible una fuerte oposición a su prórroga¹⁸⁰, la presencia siria se cuestiona abiertamente, y al mismo tiempo, la resolución 1559 ha puesto también el tema de las armas de Hezbolá en el centro del debate político libanés. Como hemos visto, el solo hecho que se cuestione la legitimidad de su brazo armado, ya debilita su poder simbólico y limita su capacidad de actuación.

El asesinato de Hariri y la posterior movilización masiva de la población en contra de Siria, que provoca la retirada de sus tropas, aún debilitan más la situación de Hezbolá. Sólo la

apartado "La crisis de 2004 y sus dramáticas consecuencias, el conflicto Bashar al-Assad-entorno Hariri" del Capítulo 9.

179 Hezbolá pensaba que la ocupación estadounidense podía crear una situación similar a la libanesa con la invasión israelí, y que, por consiguiente, se crearía una fuerte insurrección de la que podía resultar algo similar a la Resistencia libanesa, que incluyera las distintas comunidades iraquíes, y colaboró en un primer momento en esta dirección según Martín (2005, 229-30).

180 Como veremos en el Capítulo dedicado a este actor.

envergadura de las movilizaciones ya ponen en evidencia que Hezbolá y sus distintos aliados han perdido la supremacía en la movilización de la población que poseían hasta el momento. Pero es más grave para Hezbolá la progresiva pérdida de su influencia en las instituciones del Estado a causa de la retirada de Siria del país y la debilidad del Presidente, en un momento especialmente delicado. Y además, la impopularidad de sus aliados (tanto de la élite siria, como de Lahoud) le sitúa en una compleja situación incluso cara a sus propios apoyos. Por un lado su estrecha alianza con ellos es una pieza muy importante de su sistema de recursos de poder, mientras que por otro, la defensa de estos actores aliados le puede suponer poner en peligro un recurso de poder esencial para su supervivencia, el apoyo de la población. De esta forma, como bien explican en ICG:

“Significantly, Hizbollah took some time prior to organising its own public demonstration and, rather than openly attack the opposition for its anti-Syrian stance, urged all parties to work in the interest of national unity. Although party members voted for Lahoud's extension, Hizbollah was careful to justify this as stemming from ‘strategic reasons’, and made clear it opposed attempts to ‘politically isolat[e] Jumblatt’.[...]

When it finally organised a mass demonstration on 8 March 2005, the speech, slogans and symbols were chosen to project the image of a national -- not partisan -- movement and a message that was sympathetic to Syria without being aligned with it. Lebanese flags, not Hizbollah banners, were on display; and the core slogan was opposition to outside interference and ‘gratitude’ toward Syria, which most read as a way to bid its troops an honourable farewell rather than urge them to stay” (International Crisis Group 2005a, 21).

De esta manera, Hezbolá sabrá mantener una cierta distancia con sus aliados, evitando verse demasiado afectado por su progresivo hundimiento en el sistema libanés. Seguramente son muy conscientes de la gravedad de la situación provocada por el asesinato de Hariri. Incluso el principal socio de Hezbolá y soporte esencial de Damasco, Irán, retira el apoyo a la ocupación siria del Líbano (Harris 2006, 303; Blanford 2006, 148). Es difícil saber si también influye en esta actitud distante con Siria, pese a ser un aliado imprescindible para Hezbolá, la relación personal establecida a partir de 2004 entre Nasrallah y Hariri¹⁸¹. En cualquier caso, pese a resistir mejor el temporal que Lahoud y otros aliados libaneses, Hezbolá se encuentra en posición sumamente compleja y delicada.

181 Después de un incidente que afecta a ambos actores pasadas las elecciones municipales de 2004 (y que ambos actores sospechan que es una trama de los servicios de inteligencia) se va estableciendo una relación de confianza entre Nasrallah y Hariri y mantendrán reuniones secretas (o discretas) frecuentes. Ver explicación más detallada en el apartado “La crisis de 2004 y sus dramáticas consecuencias, el conflicto Bashar al-Assad-entorno Hariri”.

Nuevas (y viejas) alianzas y cambios de estrategia para (re)hacer equilibrios en un contexto complejo

En el nuevo contexto libanés surgido de la retirada de Siria, Hezbolá tiene que hacer nuevos movimientos para consolidar su situación, proteger a su brazo armado y evitar su aislamiento en el interior del país. Uno de los primeros pasos en esta dirección es realizar alianzas electorales puntuales junto a Amal, con el Movimiento del Futuro de Saad Hariri y el PSP de W. Jumblatt. A cambio de pedir a la población chií de algunos distritos que votaran a dichos candidatos en las elecciones legislativas de 2005, Hezbolá conseguía que estos líderes del 14M se comprometieran a considerar su milicia como la Resistencia legítima libanesa frente a Israel, y a protegerla de las presiones exteriores (Saad-Ghorayeb 2007), a la vez que se asegura la posibilidad de formar parte del gobierno. En base a estos acuerdos, tanto el gobierno como Jumblatt realizarán contundentes afirmaciones defendiendo a la Resistencia frente a la resolución 1559¹⁸². Por su lado, parece que Berri aseguraba su reelección a la Presidencia del Parlamento con dicho pacto (International Crisis Group 2005b).

Otro cambio importante en la estrategia de Hezbolá es justamente su voluntad (y su exigencia) de formar parte del gobierno, intentando de esta forma suplir la pérdida de influencia en las estructuras del Estado, y asegurándose la información de primera mano de los debates del gobierno. Aunque a nivel interno de la organización, a partir del 2000 ya había considerado tal posibilidad, hasta la retirada de Siria no había sentido la necesidad de hacer este nuevo paso avanzando en su institucionalización (Saad-Ghorayeb 2007). Por un lado, porque hasta entonces obtenía el control que necesitaba de las instituciones a través de sus alianzas con la familia al-Assad, que controlaba las decisiones estratégicas del gobierno (y de esta forma le ofrecía la tranquilidad de estar protegido contra las presiones tanto de actores externos como de actores libaneses para su desarme), y con los actores libaneses aliados de Siria presentes en las instituciones. Mientras que por otro, como hemos visto, el hecho de no entrar en el gobierno le había sido útil para preservar sus recursos de poder simbólicos,

182 Desde el gobierno se afirma: “The government considers that Lebanon’s resistance is a sincere and natural expression of the Lebanese people’s right to defend its land and dignity in the face of Israeli aggression, threats, and ambitions as well as of its right to continue its actions to free Lebanese territory” (Saad-Ghorayeb 2007, 2-3).

Mientras que Jumblatt expresa de forma efusiva a ICG:

“I’m side-by-side with Hizbollah. It’s a big asset against any Israeli aggression. I oppose 1559 because it was designed to serve Israel. As long as Israel won’t abide by international law, the Lebanese Army and Hizbollah should both survive in the South”(International Crisis Group 2005b, 21).

pudiendo mantener un discurso crítico y contundente, estando al margen de las responsabilidades y manteniendo una imagen de actor no integrado plenamente en el sistema político que criticaba. Este nuevo paso también supone entrar en la competición por el control directo de las instituciones del Estado, lo que comporta implicarse directamente en el conflicto con el resto de los principales actores libaneses, que a su vez perciben que el control de dichas instituciones es esencial para mantener su posición en la competición.

No obstante, con el cambio de contexto no sólo Siria ha perdido su influencia, sino que pronto el parlamento y el gobierno pasan a estar controlados por los grupos del 14M, y todo bajo la presión de la resolución 1559. Así, tener presencia en el gobierno parece más necesario que nunca para el Partido de Dios. A la vez, el discurso que ha mantenido durante el último período ha sido más moderado (Meur 2012), hecho que facilita este avance hacia la institucionalización sin afectar gravemente a sus recursos de poder simbólicos, aunque evidentemente el discurso sufrirá algunos ajustes y se debilitarán los ámbitos más radicales de sus poderes simbólicos. Incluso así, y seguramente a causa de su debilidad, siguiendo la dinámica general de los distintos actores de refugiarse en el comunitarismo y la religión durante la campaña electoral del 2005, Hezbolá recupera para la ocasión su discurso sectario para movilizar a su electorado: “Entre mayo y junio de 2005, la campaña electoral de Hezbolá estuvo llena de referencias sectarias y religiosas. De hecho, la organización emitió una *fatwa* específica para la circunscripción de Baada/Aley, en la que prohibía a los chiíes votar al CPL de Aoun” (Goenaga Sánchez 2008, 55). Hezbolá muestra de nuevo su capacidad de adaptación movilizand o unos u otros recursos de poder, tanto simbólicos como materiales en función de las circunstancias. En este caso vuelve a usar el recurso religioso y sectario para movilizar a sus electores después de un largo período en el que este recurso de poder simbólico había quedado en segundo plano. Aunque poco después, retoma el discurso de la moderación y, adaptándose nuevamente a las circunstancias cambiantes, admitirán que este hecho fue un error, retirarán la fatua, y se comprometerán a no usar la religión con fines electorales (L'Orient le jour, 11 febrero 2006).

Esta evolución en su discurso y el refuerzo de su imagen de responsabilidad, facilitarán al Partido de Dios otro sorprendente cambio estratégico para hacer frente al nuevo contexto, su alianza precisamente con Michel Aoun, sellada el 6 de febrero de 2006. Según las propias fuentes del partido de Aoun, llevaban meses (desde el retorno de Aoun de su exilio)

con contactos con Hezbolá para llegar a este acuerdo (L'Orient le Jour 11 febrero 2006). Antes de las elecciones del 2005 ya se había evidenciado un acercamiento de posiciones para pedir (sin éxito) que antes de la contienda electoral se cambiara la ley electoral que había sido impuesta por Siria. Como hemos visto, la contienda electoral les volvió a enfrentar, pero posteriormente Aoun se posicionó con las fuerzas del 8M para oponerse a la destitución de Lahoud. Sin embargo, la firma del “Document d’Entente Mutuelle Entre le Hezbollah et le Courant Patriotique Libre”¹⁸³ representa un cambio considerable en el tablero político libanés.

Evidentemente que un líder cristiano laico, referente por haber combatido las milicias y que alardeaba de haber colaborado en la elaboración de la resolución 1559, llegue a firmar un pacto político con Hezbolá es ciertamente sorprendente. No obstante hay que tener en cuenta sus numerosos puntos de encuentro, que aunque quizás menos visibles, también tienen un peso considerable. Para empezar no se trata de una alianza entre dos extraños. Hay que recordar, como hemos visto, que Aoun es un personaje con una importante popularidad entre la población chií, en ocasiones superando algunos de los principales líderes de la comunidad. Y sus relaciones podrían venir de lejos: Amal acusaba a Hezbolá en las postrimerías de la guerra civil “of befriending Maronite Christian leader Michel Aoun with the aim of forging a coalition to oppose the Ta’if Accord and establishing a new Lebanon” (Azani 2009, 81). En aquellos momentos el general Aoun estaba en guerra con Siria, y Hezbolá con Amal, siendo sus respectivos enemigos estrechos aliados entre ellos, y efectivamente ambos se opusieron a los acuerdos de Taif. Durante su exilio, Aoun, aunque era absolutamente antisirio y criticaba a Hezbolá, igualmente era implacable con la política económica y la corrupción del clan Hariri y de Jumblatt, y las estrechas relaciones personales de éstos con sus aliados sirios, hecho que ciertamente también ha criticado en ocasiones Hezbolá. Además ambos mantienen un fuerte discurso nacionalista libanés y antiisraelí, y ambos piden que se termine la confesionalización de las instituciones del Estado, es decir que se avance hacia una democracia representativa sin cuotas en la representación en el parlamento y los cargos políticos, así como en los puestos de la administración pública. Aunque ofreciendo modelos distintos, la crítica a las desigualdades, la injusticia social y la corrupción que afecta al sistema político-económico libanés también forma parte del discurso de ambos. De forma más inmediata, como hemos visto, ambos

183 El documento de 10 puntos y 7 páginas accesible en la web de “*Rassamblément pour le Liban -Frances*”, una organización de apoyo al CPL y al General Aoun:
<http://www.rplfrance.org/documents/060206CPLHezbollah.pdf> (accedido en 3 setiembre 2015).

exigen una reforma de la ley electoral impuesta por el responsable de la inteligencia siria Ghazi Kanaan para la contienda electoral del año 2000, que consideran injusta y que les perjudica claramente.

El acuerdo no huye de los temas que los separan, y en su último punto, trata la cuestión de las armas de Hezbolá. En él se establece que “le maintien des armes du Hezbollah doit se baser sur des justifications qui font l’unanimité nationale et qui constituent une source de force pour le Liban et les Libanais, et deuxièmement, définir les circonstances objectives qui aboutiraient à la suppression des raisons et des justifications de leur existence”. De esta forma, Hezbolá acepta por escrito en un pacto que en algún momento sus armas pueden (y deberían) dejar de estar justificadas, y que entonces habrá que abrir un diálogo sobre la forma de resolver, tanto su desarme, como la seguridad del Estado libanés. Sin embargo, se entiende que las condiciones son la liberación de los presos libaneses en Israel, la retirada de este país de las granjas de Chebaa, y la elaboración de “une stratégie de défense nationale acceptée par tous”. Evidentemente, el hecho de exigir un acuerdo unánime deja en manos también del propio Hezbolá la evolución del proceso, en caso que Israel hubiera realizado las dos primeras, algo que parece poco probable.

De esta forma, yendo más allá del discurso de los actores, parece que Hezbolá consigue la cobertura, por parte de Aoun, de su brazo armado en la situación actual, condicionado a unos cambios improbables y que representarían un escenario distinto para el contexto libanés. Este hecho es criticado a Aoun desde el 14M, dado que en este momento la cuestión de las armas de Hezbolá ya estaba encima la mesa del debate político.

Además, para Hezbolá, este acuerdo con el popular líder cristiano representaba romper su progresivo aislamiento, sobretodo a causa de la impopularidad de sus aliados tradicionales, y al hecho de que en el resto de comunidades el bloque antisirio y antiiraní era mayoritario, dando un empujón a las fuerzas minoritarias que hacían frente al 14M (Achcar y Warschawski 2007). Por otra parte mejora su influencia en las instituciones del Estado, actuando juntos en el parlamento en las cuestiones estratégicas. Aunque la alianza de ambos grupos está lejos de tener la mayoría o de disponer de una capacidad de control de las instituciones estatales, al menos junto con el resto de fuerzas del 8M sí que impiden medidas que requieran una mayoría cualificada, como por ejemplo, forzar la destitución del Presidente. También reclaman tener derecho de veto en las cuestiones estratégicas en un supuesto gobierno de

unidad nacional, por el peso que consideran que les corresponde dentro de dicho gobierno (un tercio más uno). Esta cuestión abrirá una fuerte crisis institucional posteriormente a la guerra del 2006.

Un Hezbolá contra las cuerdas, el camino hacia el 12 de julio

El clima de atentados (la gran mayoría contra figuras antisirias) y violencia que sigue al asesinato de Hariri no hace sino tensar y polarizar más el contexto libanés. El ambiente prebélico que vive el país y que despierta fantasmas que parecían dejados atrás, hace que se cuestione más la existencia de milicias y más específicamente el brazo armado de Hezbolá. Tanto el entorno Hariri, como Jumblatt, pese a haber pactado con Hezbolá que protegerían “la Resistencia” de las presiones internacionales en el acuerdo para las elecciones legislativas de 2005, o no pueden hacer frente a la fuerte presión de Estados Unidos, o no pueden resistirse a la oportunidad histórica de desarmar a su rival¹⁸⁴. Así, estos líderes del 14M, exigen que se aborde urgentemente la cuestión de las armas de Hezbolá, y éste será uno de los puntos importantes del Diálogo Nacional iniciado en marzo de 2006. Por si esto no fuera suficiente para que Hezbolá se apercibiera que dichos líderes no mantienen su palabra de proteger a su brazo armado, tanto S. Hariri (y el primer ministro Fuad Siniora) como W. Jumblatt, durante este período, mantienen una alta actividad de encuentros con líderes de las potencias internacionales y países árabes opuestos a Hezbolá, lo que evidencia para Hezbolá la relación entre ellos, mientras la retórica de los líderes del 14M va subiendo de tono. A modo de ejemplo, vemos como los líderes del Partido de Dios se muestran profundamente indignados y piden una suspensión temporal del Diálogo Nacional cuando, una vez empezado éste, W. Jumblatt viaja a Estados Unidos, donde se reúne entre otros con Condoleezza Rice y Paul Wolfowitz, y desde allí hace unas declaraciones que Hezbolá considera incendiarias¹⁸⁵.

Esta renovada presión interna viene a sumarse a la frenética actividad internacional

184 Vemos como uno de los actores del 14M, Amine Gemayel, se expresa abiertamente en este sentido de aprovechar el momento histórico: “Le Liban est au centre des préoccupations du Conseil de sécurité, qui a pris au cours des derniers mois un certain nombre de résolutions concernant le pays du Cèdre. Nous sommes par conséquent appelés à exploiter cette situation dans notre intérêt, parce que le Liban bénéficie pour la première fois d’un tel soutien de la part de la communauté internationale, et la diplomatie internationale est active au service de notre pays. Il est nécessaire pour nous de ne pas manquer cette opportunité, de ne pas la laisser passer. [...] Nous devons soutenir la communauté internationale pour qu’elle puisse nous soutenir à son tour” (L’Orient le jour, 24 Noviembre 2005).

185 Entre sus declaraciones encontramos que las granjas de Chebaa no son más que un pretexto y que la misión de Hezbolá ha acabado; que hay que abordar la cuestión de las armas de Hezbolá; califica al régimen sirio de mafia y pide más sanciones de Estados Unidos contra este país (L’Orient le jour, 7 de Marzo 2006).

que Hezbolá percibe como agresiva. Además de la hiperactividad de Naciones Unidas, con numerosas declaraciones¹⁸⁶, la resolución del Consejo de Seguridad 1595 (que crea la comisión de investigación por el asesinato de Hariri, con la que todos los Estados tienen que cooperar) y la resolución 1614 (que además de la prolongación habitual del mandato de la FINUL, pide que el Estado libanés tenga el monopolio del uso de la fuerza en todo el territorio y que evite los ataques hacia Israel, reforzando la anterior demanda de desarmar las milicias -léase Hezbolá- de la resolución 1559), son constantes las declaraciones de dirigentes occidentales (principalmente franceses y estadounidenses) que contribuyen a la polarización social del Líbano (Corm 2005).

Pero la implicación internacional no termina aquí, como bien nos resume ICG:

“A Core Group – the U.S., UK, France, Italy, the European Union, Russia, Egypt, Saudi Arabia, the UN and the World Bank – coordinates Lebanon’s political and economic future and reviews a reform program which “will set the stage for international assistance”. Member states and institutions are in the process of defining aid conditionality in advance of a December 2005 meeting. The U.S., France and UK are helping overhaul the security sector: France is compiling an inventory and audit of security forces, and a blueprint for reconstruction of the security sector of security services; and the UK is helping to streamline multiple and overlapping security agencies under the defence ministry. The U.S. reportedly was asked by the government to assist in securing the mountainous frontier with Syria with physical barriers, lethal platforms and sensors. Washington and Paris have sent separate teams to investigate the cycle of recent car-bombs; since June, three FBI teams reportedly have investigated attacks against the journalist Samir Kassir, May Chidiac, a news anchor for the Christian-owned Lebanese Broadcasting Corporation (LBC), and Defence Minister Elias, which cost the first his life. The French criminal investigation department has launched its own investigation into Kassir’s murder at his wife’s request” (International Crisis Group 2005b, 8-9).

Corm va más lejos afirmando que “depuis la résolution 1559, l’influence des ambassadeurs américain et français grandit tous les jours. Ce sont eux qui gouvernent en coulisse, composent de concert avec l’Arabie saoudite le nouveau gouvernement, organisent et fixent la date des élections (refusant tout report, même d’une ou deux semaines, pour amender la loi électorale)”(Corm 2005, 309). Esto significa para Hezbolá que no sólo Siria ya no controla las cuestiones estratégicas del Líbano, sino que algunos ámbitos especialmente sensibles están pasando a ser controlados, o estar bajo la influencia de las potencias occidentales que exigen su desarme.

186 Ver Corm (2005, 305-8) para una detallada descripción de esta actividad con las distintas declaraciones.

Este hecho ilustra como, en el conflicto entre los principales actores libaneses por el control de las instituciones del Estado, que se acentúa con la retirada siria (International Crisis Group 2005b), Hezbolá (que se incorpora en ese momento de pleno en el conflicto) y sus aliados están perdiendo posiciones. En este ámbito, Hezbolá sufre la desventaja de tener una representación parlamentaria que no corresponde a su peso como actor en el contexto libanés, ni a su apoyo popular, y su alianza con Aoun (que se encuentra en una situación similar) no parece suficiente para frenar la pérdida que sufre el 8M en este recurso de poder. La batalla por el control de las instituciones del Estado es especialmente dura, provocando la parálisis de buena parte de ellas, y con el bloqueo de numerosos nombramientos de funcionarios y altos cargos¹⁸⁷. Entre ellas destaca el bloqueo del Tribunal Superior de la Magistratura¹⁸⁸ así como la mayoría de los servicios secretos (International Crisis Group 2005b). Los principales actores primarios libaneses son conscientes que después de la retirada siria, el control de las instituciones del Estado es decisivo en la competición, y en último término para la supervivencia de su capacidad de competir como actores. Por ese motivo el Estado deviene el recurso disputado entre Hezbolá (y sus aliados), y los principales actores del 14M.

Para poner las cosas más complicadas a Hezbolá, a principios del 2006 se habla de una posible retirada de Israel de las granjas de Chebaa durante el mismo año, lo que supondría un duro golpe a los argumentos de Hezbolá para mantener su brazo armado, dado que al no haber territorio ocupado, no puede haber una “resistencia” legítima. Aunque dicha información surge de las propias fuentes diplomáticas libanesas, que refieren haber recibido la información a través de la FINUL (L'Orient le jour, 26 Enero 2006).

De esta forma, bajo la presión de los distintos factores descritos anteriormente, las élites de Hezbolá son muy conscientes que la desaparición de su brazo armado supondría convertirse en un actor secundario de la escena libanesa. Efectivamente, en un Líbano que mantiene su parcelación del poder institucional manteniendo la comunidad chií en desventaja, y en el cual Hezbolá ni siquiera ha conseguido que se aplique la reforma electoral que se había acordado entre las principales fuerzas para derogar la ley impuesta por Siria en 2000 y que perjudica notablemente a Hezbolá y, sobre todo, a su aliado Aoun, el Partido de Dios

187 A modo de ejemplo, según ICG, a finales de 2005 una treintena de directores generales de la administración y numerosos embajadores estaban pendientes de la firma del Presidente, quien bloqueaba dichos nombramientos (International Crisis Group 2005b, 6).

188 El bloqueo en la elección de los miembros vacantes del Tribunal Superior de la Magistratura termina con una revuelta de los propios jueces que proponen su propia lista de miembros (L'Orient le jour, 27 y 30 Mayo, y 13 de Junio 2006).

parece condenado a un papel secundario en el ámbito político e institucional, pese al importante apoyo popular. Pero, también, para una buena parte de estas élites de Hezbolá, la desaparición de su brazo armado podría representar perder el control a corto o medio plazo de la propia organización y desaparecer completamente como actores. Recordemos que la mayor parte de la cúpula de Hezbolá -incluido Nasrallah- provienen del brazo armado y que varios de los recursos de poder personales para el control de la organización, incluso su prestigio, está muy vinculados a este sector militar. Así, en este contexto que pone en riesgo la posición de sus élites, el Partido de Dios empieza a preparar el secuestro del 12 de Julio. Este secuestro, representa seguramente la acción más contundente que son capaces de realizar contra Israel y que a la vez sea percibida como legítima por sus apoyos y una gran parte de la población libanesa. Les asegura romper la dinámica en la que están sometidos dentro del contexto libanés, y volver a poner el conflicto con Israel en primer plano de la agenda política, revalorizando sus recursos de poder relacionados con su brazo armado, tan cuestionados en este momento.

Desde esta perspectiva, la decisión de Hezbolá de lanzar la operación de secuestro, no responde a la evolución de su relación ni con Israel, ni con sus fuerzas armadas, ni con ningún tipo de actor israelí, sino que responde a su posición de debilidad frente a los actores libaneses con los que sí que mantiene una relación de conflicto. Es decir, la decisión que toman las élites de Hezbolá de realizar esta operación militar “agrediendo a Israel” no responde a un supuesto conflicto con este Estado, ni con sus militares, sino a un intento de mejorar su posición en el conflicto que tiene con actores libaneses con los que compite, entre otros, por el control de las instituciones del Estado y que está poniendo en peligro algunos de los recursos de poder esenciales para su supervivencia como actores.

Capítulo 5

El entorno Hariri

En la realización del análisis del complejo conflictual libano-israelí que lleva a la Guerra de 2006, consideraremos *el entorno Hariri*¹⁸⁹, al propio Rafic Hariri más el grupo de actores estrechamente aliados de éste. Muchos de estos actores de su núcleo más próximo mantienen una alta dependencia con este poderoso actor (es decir, su propia posición depende más de la posición de R. Hariri, y de la propia relación con este actor primario, que de los propios recursos). Esto les lleva a actuar fielmente y en una cierta armonía, siendo Rafic Hariri su cara visible principal (aunque hay otras varias de secundarias) y su líder indiscutible. Esta élite secundaria, estrechamente ligada a Hariri, la forman fundamentalmente su familia y miembros de máxima confianza provenientes de su conglomerado de empresas a los que otorga importantes cargos políticos y en la administración, o devienen sus consejeros particulares.

Rafic Hariri conseguirá acumular una enorme cantidad de recursos de poder que le convertirán en un actor primario con un enorme peso. Su llegada al gobierno en 1992 le permite reforzar los recursos de poder que ya poseía antes y desarrollar de nuevos, deviniendo en un actor de talla global y el actor con más peso en el contexto libanés. Sólo la alianza de Lahoud y Bashar al-Assad consigue hacer sombra al multimillonario de Sidón, desatándose entre ellos un duro conflicto por el control de las instituciones estatales, que vertebrará el

¹⁸⁹ Vloeberghs (2012) utiliza el término “Hariri conglomerate” en el mismo sentido y para visualizar las distintas empresas e instituciones controladas por el clan, pero consideramos que el término entorno Hariri visualiza más que Rafic es la piedra angular de un grupo de la élite libanesa. Para una descripción más detallada de los miembros de dicho grupo consultar el propio artículo de Vloeberghs (2012), o Blanford (2006).

régimen de poder libanés. El asesinato de Hariri acaba debilitando tanto a su entorno como a sus principales rivales, y Siria se ve obligada a retirarse del Líbano poco después de este suceso. El conflicto por el control del Estado continuará pero, con estos actores más desgastados y sin el control directo de Siria, otros actores se hacen visibles. Entre ellos destaca Hezbolá, que preocupado por la pérdida de control en el ámbito de las instituciones estatales, que ejercía a través de Siria y de Lahoud, parece dispuesto a ir entrando en la competición por un recurso de poder que el entorno Hariri también percibe como esencial.

Por todo esto, parece imprescindible un análisis de los recursos de poder del entorno Hariri y su evolución, así como de la adaptación de este conjunto de actores al nuevo contexto surgido del asesinato del propio Rafic Hariri y de la posterior retirada siria.

5.1 Una gran fortuna, generosidad y representación de la familia real saudí, su forma de darse a conocer en el Líbano

Rafic Hariri va apareciendo progresivamente como actor en la escena libanesa en plena Guerra Civil. Empezará financiando instituciones filantrópicas en su ciudad natal, Sidón, fuertemente afectada por la guerra, principalmente orientadas al ámbito de la educación. Rápidamente la creación de infraestructuras y realización de actividades se ampliarán a Beirut y a las principales ciudades libanesas (a partir de 1984 ya en forma de Fundación Hariri) mostrando una gran generosidad económica. Los ámbitos de acción también se irán ampliando más allá de la educación, yendo desde ofrecer indemnizaciones a los afectados por la invasión israelí, hasta la limpieza de los escombros y derribos en la capital después de los bombardeos y combates del 1982¹⁹⁰, pasando por ofrecer atención sanitaria o apoyo en otros ámbitos sociales. Asimismo, a partir de 1983, empieza a implicarse políticamente intentando realizar mediaciones y facilitar negociaciones en búsqueda de un acuerdo que ponga fin a la guerra civil que está destrozando el país. Para conseguirlo no ahorrará esfuerzos ni dinero (Ortiz de Zárate 2015b; Blanford 2006).

Nacido en 1944, proveniente de una familia humilde, su aparentemente interminable fortuna provenía de su éxito empresarial en Arabia Saudí, donde había emigrado después de

190 En este caso realizado de forma gratuita por su empresa de construcción Oger Líbano.

realizar un primer curso de administración de empresas en el Líbano y al no disponer de recursos suficientes para terminar sus estudios. En Arabia Saudí había sabido aprovechar el auge del sector de la construcción muy beneficiado por el fuerte incremento de petro-dólares que entraban en el país. En el 1969 (con 24 años) funda CICONEST, su propia constructora. Gracias a sus éxitos precedentes, su capacidad emprendedora, y a su don de gentes, en 1977 el crecimiento de su fortuna llega a un punto de inflexión al conseguir llevar a cabo de forma satisfactoria un complejo y ambicioso proyecto para el monarca saudí. Este hecho no sólo le abrió las puertas a importantes encargos de la amplia familia real así como de las grandes fortunas del país, sino que además le permitió devenir con el tiempo un hombre de confianza de la familia real, y acabar convirtiéndose en su representante en las cuestiones libanesas (Ortiz de Zárate 2015b; Blanford 2006).

A partir de este momento el nuevo magnate diversifica sus inversiones en distintos ámbitos, y entra de lleno en el sector financiero. A finales de la Guerra Civil poseía un holding financiero formado por varios bancos y su nombre figuraba en la lista Forbes entre los multimillonarios más ricos del mundo no estadounidenses, atribuyéndole una fortuna que superaba los mil millones de dólares (Ortiz de Zárate 2015b).

Por si eso fuera poco, además de su propia capacidad económica, tenía acceso a los fondos saudí. Con estos fondos también se llevaron a cabo actividades de beneficencia en el Líbano durante la guerra, pero en ocasiones se iba mucho más allá, como por ejemplo en 1985 realizando una inyección de 500 millones de dólares en el Banco Central Libanés para evitar el hundimiento del valor de la libra libanesa, o pagando medio millón de dólares mensuales al ejército para pagar sueldos y evitar así que los soldados desertaran y se incorporaran a las milicias, además de ofrecer grandes cantidades a actores clave para facilitar las negociaciones (Blanford 2006), lo que otorgaba a Hariri una capacidad logística y financiera inmensa. Asimismo, esta confianza obtenida de la familia real¹⁹¹, y el hecho de devenir el representante de Arabia Saudí en las distintas negociaciones del Líbano, le permite irse incorporando en la política libanesa y hacerse conocer entre las élites de este país, así como entre las élites sirias que se convertirán en sus aliados. Aparte de contactos y mediaciones menores, su primera gran actuación en este ámbito fue en las Conferencias de Ginebra (noviembre 1983) y de Lausanne (marzo 1984), como nos explica Blanford:

191 Ya en un primer momento, en 1978 esta confianza se mostró con el raro privilegio de concederle la nacionalidad saudí (Gambill y Abdelnour 2001).

“Despite the failure at Lausanne, Hariri was fast proving himself an indispensable component of wartime mediation. He commanded respect and attention by virtue of his connection to King Fahd, as well as his wealth.

‘Hariri had real power,’ recalls Elie Salem. ‘When Hariri was talking it was King Fahd talking. He would come up with ideas that were very forceful and say that this is what King Fahd wants. And what Fahd wants is what Hariri tells him. Fahd, of course, was not interested in the details. Any other person might have made nothing out of it. But Hariri was a catalyst in Lebanese politics. He befriended everybody, through me Gemayel, Berri, Jumblatt. He was very close to the Syrians. He was always playing the role of conciliator to bring consensus.’” (Blanford 2006, 28)

Desde entonces seguirá implicándose en distintos procesos de mediación e intentos de resolución de la guerra civil. En estos procesos no dudará en gastar grandes cantidades de dinero, no sólo en cuestiones logísticas, sino también en persuadir y cambiar las opiniones de actores tanto libaneses como sirios. “Indeed, money was one of Hariri’s most useful assets in his mediation efforts. A few suitcases stuffed with US dollars were often more persuasive and achieved swifter results than patient dialogue. For Hariri, money was a tool in negotiation much as a plumber uses a wrench to stop a leak or a sculptor uses a chisel to fashion a block of wood” (Blanford 2006, 30)

Esta generosidad en dinero o en regalos será usada para ganarse personalmente la amistad de élites libanesas (notablemente milicianas) y sirias, dándose la situación de estar financiando a actores opuestos que usan sus milicias para el enfrentamiento entre ellos. Sus críticos afirman que estaba financiando milicias opuestas que destruían un Beirut que él quería reconstruir¹⁹² (ganando grandes cantidades de dinero en el proceso) (Gambill y Abdelnour 2001). También usará su enorme fortuna para crear una sólida red de informantes y una extensa red logística (Blanford 2006).

Esta manera de usar su fortuna para abrirse puertas, hacerse amigo de personajes clave, y el hecho de usar sus amplios recursos personales para el apoyo logístico de sus actividades políticas, continuará una vez llegado al gobierno. Por ejemplo, usando en este período sus (al menos) cinco aviones, incluyendo un 777 de alta gama, capaz de realizar vuelos intercontinentales; o usando para reuniones de trabajo del gobierno su yate en Cerdeña (Corm 2005, 269); o disponiendo para él y sus próximos viviendas en capitales occidentales o sus propios Mercedes blindados dotados de última tecnología (Blanford 2006); etc. Pero

192 Ya en 1982 había presentado su proyecto de reconstrucción del centro de Beirut al presidente Amine Gemayel (Blanford 2006).

también será un importante recurso en los momentos que se verá relegado a la oposición, como por ejemplo el período de 1998-2000, gastando enormes cantidades de dinero en la campaña electoral del 2000. Estos gastos, con los que difícilmente sus rivales podían competir, no le representaban ningún problema, según vemos en Ortiz de Zárate, en esta época se estimaba que poseía “una fortuna personal cuantificada por *Forbes* en los 3.800 millones de dólares, aunque algunos observadores elevaban esta cifra a los 10.000 millones” (Ortiz de Zárate 2015b).

Además de todo ello, Hariri también consigue cooptar a una amplia mayoría de la élite económica y financiera. La reforma drásticamente neoliberal que Hariri pretende implementar¹⁹³, junto a los megaproyectos para la “reconstrucción” que harán fluir enormes cantidades de dinero, y su voluntad de integrar el Líbano en la economía global, seducen a muchos de los que podrían haber sido sus competidores directos. Así, se establece una amplia alianza, o consenso, a su alrededor que le ayudará a llegar al poder, y lo seguirá apoyando posteriormente¹⁹⁴. Estas élites serán las principales beneficiarias de las políticas de los gobiernos de Hariri (Goenaga Sánchez 2015).

El gran éxito en sus esfuerzos como mediador y en su apoyo logístico para las negociaciones de un acuerdo de paz llega el año 1989 en Taif, donde se organiza una sesión extraordinaria del Parlamento libanés con los supervivientes electos en 1972, para negociar un acuerdo de reconciliación nacional. Hariri se encargó de la compleja logística del evento y asume sus costes (Ortiz de Zárate 2015b). Según Blanford (2006), incluso el borrador del que parte la discusión proviene de un documento de trabajo realizado por Hariri. El resultado de estas negociaciones que duraron un mes, fue el acuerdo de reconciliación nacional conocido como Acuerdo de Taif, el acuerdo de paz sobre el que se basa el final de la Guerra Civil.

De esta forma, Hariri llega al inicio de la Segunda República libanesa en una inmejorable posición para competir con el resto de actores. Una vez acallado el ruido de las armas (un aspecto en el que no podía competir con los líderes milicianos) su prestigio, su enorme fortuna, su red de contactos, habiendo cooptado o establecido alianzas con actores clave como la élite siria responsable del dossier libanés, y apoyado por la élite económico-

193 A causa de las fuertes resistencias que encontrará en el sistema libanés, solamente podrá implementar una parte de su programa de reformas neoliberales, para ver las dimensiones de su programa original y las resistencias que se encuentra, ver Goenaga Sánchez (2015).

194 Esta alianza se empezará a resquebrajar con el posterior enfrentamiento de Hariri a Bashar Al-Assad, tanto por las maniobras de la élite siria, como por los intereses que tiene parte de esta élite en el sistema sirio.

financiera libanesa sale muy bien posicionado para disputar un papel preeminente en el nuevo contexto libanés.

5.2 Un actor con contactos, influencia y alianzas con actores regionales y globales

Como acabamos de ver, Hariri invirtió grandes cantidades de dinero en ganarse la amistad de las élites sirias que tenían un papel relevante en la gestión del dossier libanés. Entre los actores, además del propio Hazef al-Assad (a quien construyó un palacio de lujo que éste usó como hotel y palacio de congresos), destacan el vicepresidente Abdul Halim Khaddam, el jefe de la inteligencia siria en el Líbano, Ghazi Kanaan, y el Jefe del Estado Mayor, el General Hikmet Shihabi, quienes, junto a Jumblatt formaban una alianza facilitada por la fortuna de Hariri¹⁹⁵, que otorgaba a sus miembros una enorme influencia al estar formada por los pesos pesados, tanto libaneses como sirios, de la gestión del Líbano. Esta relación fue más allá de ser una simple alianza estratégica, con el desarrollo de negocios y actividades económicas comunes entre sus miembros (Meur 2012; Blanford 2006).

Pero Hariri no sólo usaba su “generosidad” (añadida a sus dotes sociales) con las élites libanesas o sirias, también la usaba para establecer y cuidar sus relaciones personales con personajes clave tanto a nivel regional como a nivel global. Como él mismo reconocía:

“Explaining once the purpose of his largesse to a Lebanese politician, Hariri asked what he would gain if he had \$100 million and gave \$50 million to his family and the other \$50 million to help people. A lot of friends, the politician replied. Exactly, Hariri said. And Hariri was winning a lot of powerful friends – presidents, kings, politicians, warlords, statesmen and diplomats from the Arab world to Europe, the Far East and the United States” (Blanford 2006, 30-31).

Entre estos actores, hemos visto anteriormente que los más próximos fueron la familia real saudí que, interesados en tener influencia en el Líbano, consiguen un aliado inmejorable con Hariri cuando éste deviene Primer Ministro. Su otro muy destacado aliado y protector fue el presidente francés Jacques Chirac, con el que ya establece estrecha amistad cuando éste era un popular y ambicioso alcalde de París, y continuará el resto de la vida de Hariri con

¹⁹⁵ Estos destacados actores sirios también habrían disfrutado de los aviones privados de Hariri, así como de su yate y sus mansiones en Europa (Nassif 2001).

frecuentes encuentros. Los beneficios conocidos de esta relación fueron notables. Hariri facilitó el contacto con las élites de Arabia Saudí y la concesión de contratos importantes a empresas francesas en este país (Blanford 2006). Esta fue una cuestión clave cuando el gobierno francés cambia de estrategia después de la Segunda Guerra de Iraq, pasando a ser un competidor “amistoso” con Estados Unidos. La mediación de Hariri facilita conseguir un importante mercado armamentístico para Francia, a la vez que Arabia Saudí pasó a ser el tercer suministrador de petróleo del país galo (Achcar y Warschawski 2007). Hariri comprará compañías francesas en dificultades (Blanford 2006), y parece que Chirac habría influido para que se otorgara una privatización francesa a una empresa libanesa (Lecadre 2007). Gambill y K. Abdelnour (2001) van más lejos afirmando que Hariri habría financiado con grandes cantidades las campañas electorales de Chirac¹⁹⁶, aunque ninguna irregularidad en este sentido ha podido ser probada por la justicia. Según estos autores, la relación con Hariri también habría provocado un cambio en la actitud de la presidencia francesa respecto a una Siria aliada de Hariri en los inicios del primer mandato de Chirac, con una actitud mucho más indulgente que su antecesor François Mitterrand¹⁹⁷. Una vez terminado su segundo mandato en la presidencia, cuando deja el Palacio del Elíseo, la familia Chirac se instalará en un duplex de 180m² al lado del museo del Louvre, en Quai Voltaire de París, cedido por la familia Hariri (Gurrey 2007; Lecadre 2007). Esta relación personal, que será usada sin vacilar por Hariri en sus momentos difíciles con Lahoud y Bashar al-Assad, afecta directamente a las relaciones de las élites entre cuatro Estados (Arabia Saudí, Líbano, Siria y Francia).

Pero, como decíamos, además de estos dos importantes apoyos de talla global, desarrolló una amplia red de amigos, contactos y apoyos, entre los que se encuentran actores estadounidenses, figuras clave del mundo árabe, de Europa, y de las instituciones internacionales, siendo amigo próximo, por ejemplo, del presidente del Banco Mundial, James Wolfensohn (Goenaga Sánchez 2008). Y cuando se encuentra en la oposición, junto a sus alianzas internas en el sector bancario, ejerce fuertísimas presiones sobre el gobierno de turno, afectando la propia economía libanesa y haciendo “imprescindible” su retorno (Goenaga Sánchez 2008; Corm 2005). Aunque ciertamente ningún otro actor en el Líbano habría

196 También vemos como: “Didier Schuller, ancien directeur de l’office HLM des Hauts-de-Seine [...] affirmait ainsi que des sociétés de construction du groupe Hariri, de Bouygues et de la SAE auraient, entre 1992 et 1994, versé six millions de francs en vue de financer les campagnes électorales du RPR” (Lecadre 2007).

197 La relación entre Hariri y Chirac también provocó enfrentamientos entre el Ministerio de Exteriores francés y el Palacio del Elíseo que monopolizó el dossier libanés.

conseguido organizar con éxito las distintas conferencias de donantes, que mantuvieron la economía libanesa a flote en sus períodos más complicados (asfixiada por la inmensa deuda pública acumulada por los gobiernos del propio Hariri), ni las generosas y repetidas inyecciones de capital realizadas por Arabia Saudí. Su red de contactos también facilitó que Beirut reapareciera en el tablero internacional, siendo la sede de la cumbre de la Francofonía, y de la Liga Árabe en 2002.

Evidentemente, estos contactos también le eran útiles en sus conflictos con otros actores libaneses. Vemos, por ejemplo, como parece que Arabia Saudí presionó a Siria para que permitiera el retorno de Hariri al gobierno en el 2000 (Corm 2005). O, a un nivel más global, aunque no está muy claro el papel que tuvo Hariri en la aprobación de la resolución del Consejo de Seguridad 1559¹⁹⁸, sí que queda patente que gracias a su red de contactos (en este caso sobre todo su proximidad al Presidente francés) influyó directa o indirectamente en su redactado, y que la parte que pide la no prolongación del mandato del presidente Lahoud era directamente destinada a satisfacer sus demandas.

Además del importante peso de este recurso de poder *per se*, Hariri también sabrá usar esta red de contactos para reforzar su imagen de líder internacional, moderno, integrado en la sociedad global, y debilitar a su rival Lahoud, quedando éste como un líder aislado a nivel internacional. Una imagen reforzada a la vez por su imperio mediático.

5.3 Imperio mediático y recursos de poder simbólicos de un líder comunitario y nacional, moderno y de talla global

Para consolidar su posición en el sistema libanés, Hariri irá desarrollando un imperio mediático. Su medio más importante es Future TV (*Televiziyon Al Mustaqbal*), fundada en 1993 y que a finales de 1994 ya empezaba sus pruebas para la emisión a través de satélite, lo que le permite tanto tener influencia en el resto de la región árabe como llegar a la diáspora libanesa. También posee Radio *Orient* (que emite en toda la región, en Francia y en Reino Unido) y un periódico con el mismo nombre que la cadena de televisión, *Al Mustaqbal*. Además posee participaciones en el grupo Ghassan Tuéni (que publica el influyente diario

198 Ver Capítulo 9.

An-Nahar), en la televisión pública Télé Liban, así como en varias televisiones de los países de la península arábiga. Además realiza pagos regulares a propietarios de otros medios para asegurarse su influencia (Naba 2011; Goenaga y Sánchez 2009; Corm 2005).

Pero para mejorar su posición en la competición, además de desarrollar su imperio mediático, también dificultaba el desarrollo de otros que le hicieran la competencia e intentaba controlar su contenido. Así, en sus primeros mandatos, aprovechó su posición para limitar la acción de otros actores promulgando leyes muy restrictivas sobre el control de la información y reprimiendo las protestas que este hecho provocaba (Kraidy 1998; Harris 2006, 282-83). En 1994 se prohibió la retransmisión de noticias políticas a todas las televisiones privadas, quedando limitada dicha información a la televisión pública (en la que Hariri poseía acciones). En el 1996 se otorgaron cuatro licencias a canales afines a las élites establecidas¹⁹⁹ y se impone un ultimátum al resto de televisiones emitiendo en el país (una sesentena en total) para su clausura, lo que supuso fuertes conflictos y tensiones. Aunque a causa de las presiones se irán concediendo algunas licencias más, decenas de televisiones (y algunos periódicos) serán clausuradas. También se aplicará, en algunas ocasiones, la censura sobre los medios privados prohibiendo desde el gobierno la emisión de reportajes concretos sobre temas polémicos, o de entrevistas a personajes opositores a las élites del momento (Kraidy 1998, 1999).

El control de los medios de comunicación, y por lo tanto de la narración que llega de la realidad a la población es un recurso de poder importantísimo en sí mismo. Pero para Hariri, además, al ser él mismo un personaje político, este control de los medios de comunicación también le servía para reforzar sus propios recursos de poder simbólicos (y hundir a los de sus adversarios).

Hariri, para conseguir el apoyo de la población se apoyaba en una imagen hecha con componentes tradicionales y componentes modernos. Por un lado era uno de los pocos grandes líderes libaneses que no provenía del liderazgo de una milicia o del ejército. Es más,

¹⁹⁹ Los medios que obtuvieron dichas licencias en 1996 fueron “Futur TV y Radio Orient propiedad del mismo Hariri; la cadena Murr TV perteneciente al hermano del todo poderoso ministro del interior Michel Murr, la cadena LBC y Free Lebanon Radio, y New TV [...] . Esta última, fue la única cadena relativamente crítica con la gestión de Hariri, que consiguió su licencia. Esta emisora televisiva pertenecía a un amigo personal del importante líder chií Hussain Husaini. Esta licencia se habría concedió a petición expresa del presidente Harawi, quien había decidido aunar fuerzas con Huseini, a fin de contrarrestar el potencial electoral de Hezbolá en el Sur, lugar del que provienen ambos líderes” (Goenaga Sánchez 2008, 32). Mientras que la cadena de Hezbolá, al-Manar TV, en un primer momento obtuvo permiso para emitir solamente noticias del ámbito nacional.

ni siquiera provenía de una de las grandes familias tradicionales que controlaban el país. De esta forma, como explica Herrero (2007), encajaba perfectamente en una imagen de “triunfador” *self-made man*. A la vez, su actividad en el Líbano en el sector privado y público supo dar una imagen de armonía, de que tenía una visión clara, un proyecto para el Líbano que lo insertaba de nuevo en un mundo globalizado, haciendo aceptar ampliamente, de paso, un modelo económico neo-liberal. En este ámbito le ayudaba, como hemos visto, su red de contactos internacionales que le permitía codearse frecuentemente con el presidente francés, o movilizar actores globales para sus propósitos.

Mientras que por otro lado, y pese a esta imagen moderna, Hariri no renunciaba a usar los resortes y estructuras tradicionales libanesas para acumular más poder simbólico, y pronto se erigió como el líder que necesitaba la comunidad sunní, huérfana en este sentido al acabar la guerra civil, durante la cual se había debilitado su peso político (International Crisis Group 2010). Ya en el acuerdo de Taif, el propio Hariri había conseguido mejorar la posición política de la comunidad, consiguiendo más poder en las instituciones, sobre todo otorgando más poder a la posición de Primer Ministro que posteriormente ocuparía él mismo. Posteriormente, con el enorme peso que Hariri consigue en el sistema libanés, será percibido como el sunní que había recuperado una posición digna para su comunidad. Evidentemente esta posición de liderazgo en la comunidad también implicaba una actuación de acuerdo con los patrones tradicionales, mostrándose pío y caritativo. En este sentido la Fundación Hariri, abastecida de generosos recursos, le sirve para mostrar su lado caritativo, cubriendo las necesidades de la población que el Estado (del cual él es uno de los máximos representantes) deja de lado. Asimismo, mantenía en ocasiones, cuando era conveniente, marcados tics conservadores o incluso de simpatizante con islamistas para reforzar su identidad sunní. Vemos, por ejemplo, como se opuso a la existencia de la boda civil en el Líbano o como antes de las elecciones del 2000 paga la fianza de un grupo islamista de Trípoli. También cooptó el Muftí de la república que le mostró su apoyo en período electoral (Goenaga y Sánchez 2009; Goenaga Sánchez 2008).

En general, este resorte comunitario tendía a ser sutil, implícito en sus actos, pero no demasiado evidente (Ruiz Herrero 2007). Es cuando pierde otros recursos de poder, como por ejemplo en 1998, cuando pierde su posición en el gobierno y pasa a la oposición, que utiliza

este recurso de forma explícita²⁰⁰, asegurándose la movilización de su comunidad (Goenaga Sánchez 2008). También jugó la baza territorial, pese a que sus actividades filantrópicas estaban dirigidas a todos los libaneses indistintamente de su religión y de su lugar de nacimiento, su ciudad de origen Sidón y la capital Beirut eran claramente sus feudos y estaban especialmente cuidados por el multimillonario.

De esta forma vemos como “[l]os esfuerzos desplegados por Hariri para devolver a los sunnís un peso central a través de una política abiertamente comunitarista le aseguraron así el respeto y las alabanzas reservadas al líder tradicional que se ocupa de ‘su gente’. No obstante, su influencia y su poder desbordaron el marco de su taifa, y es precisamente esta ramificación expansionista en consonancia con sus ambiciones, la que permitiría considerarlo un político moderno, a nivel estatal, más allá de los esquemas clásicos de actuación a los que no renunció en absoluto pero que pudo ampliar” (Herrero 2007, pp.56-57).

Estos recursos de poder simbólicos serán intensamente magnificados después de su asesinato por los medios propios del entorno Hariri y por los medios de comunicación controlados por los actores que formaban parte del 14M, convirtiéndolo rápidamente en un mito nacional (Ruiz Herrero 2007). Este hecho fue fundamental para que los herederos del multimillonario ex primer ministro no sólo heredaran su fortuna, sino también se apoderaran de buena parte de su capital político.

5.4 Hariri en el gobierno: control de instituciones, corrupción y desarrollo de una economía a su medida

Además de su fortuna personal, uno de los recursos de poder más importantes de Hariri era su control de las instituciones del Estado, que ejerció a través de su posición de Primer Ministro y de la posición de varios de sus aliados en estas instituciones. Al ser el líder de un gobierno de reconstrucción posterior a la Guerra Civil, esta posición tenía un gran poder, dado que la necesidad de crear nuevas infraestructuras, instituciones y mecanismos facilitaba crear o configurar estas instituciones en función del modelo deseado por el primero ministro, o directamente que fueran útiles para sus ambiciones. Este recurso de poder le

²⁰⁰ En este período es cuando se acerca a los Islamistas de Trípoli y coopta al Muftí. También durante este período usará esta cuestión para atacar a su sucesor – de forma infundada según Corm (2005) – en el cargo de Primer Ministro, Selim al-Hoss, de no hacer respetar a la comunidad sunní al no defender suficientemente las prerrogativas de su cargo.

permitió desarrollar aún más su enorme red clientelar y mantener su influencia a través de la corrupción, a la vez que desarrollaba un ambiente adecuado para sus propios negocios privados y los de una cierta élite económica que le apoyaba. De esta manera consiguió cooptar la mayor parte de los actores importantes del país, tanto a la mayoría de las élites milicianas de la guerra civil, como a las nuevas élites económicas (Corm 2005) deviniendo claramente el personaje con más poder del Líbano (Goenaga y Sánchez 2009).

Sin embargo, el control de las instituciones del Estado en el Líbano no es una cuestión sencilla, por la parcelación del poder en función de las comunidades, por el peso territorial de las familias tradicionales y, sobre todo, por el control sirio de la actividad política libanesa. Además Hariri empezó siendo un inexperto como político e intentaba aplicar modelos ajenos (e inaplicables) a la gestión de la *res publica* libanesa. Por eso lo habitual era que Hariri, incluso en sus períodos de bonanza, tuviera que hacer frente a constantes trabas y dificultades para realizar sus proyectos, manteniendo conflictos con actores con un peso mucho menor que él, pero que no dependían de sus recursos de poder, es decir, otros actores primarios que, a pesar de tener muchos menos recursos de poder, lucharían para mantener sus parcelas en las instituciones. Un ejemplo claro podría ser N. Berri, el eterno Presidente del Parlamento que, pese a ser próximo a Hariri, defenderá su posición a capa y espada, aunque esto le oponga abiertamente con el Primer Ministro²⁰¹. No obstante, el gran conflicto por el control de las instituciones llega con la elección a la presidencia de Émile Lahoud. Este enfrentamiento le costará en dos ocasiones el cargo de Primer Ministro y representará una batalla sin cuartel por el control de este recurso de poder hasta el asesinato de Hariri.

5.4.1 Un poderoso político *amateur* extendiendo sus redes clientelares y la corrupción en el sistema libanés

Rafic Hariri había demostrado en Arabia Saudí su capacidad emprendedora y de llevar a cabo proyectos complejos en un sector privado en un contexto de pleno boom económico, pero no tenía ninguna experiencia como político, ni conocimientos de derecho o sobre los procesos y mecanismos institucionales, que en general consideraba un estorbo. Según

²⁰¹ Un ejemplo de tantos lo encontramos cuando Hariri, para acelerar los proyectos de reconstrucción, pide poderes especiales para que su gobierno pueda legislar por decreto, a lo que Berri se niega porque vacía de poder al Parlamento y a su figura (Blanford 2006, 49).

algunos, su modelo de gobierno era el de Arabia Saudí, “where the king orders what he wants” (Blanford 2006, 49), mientras que otros lo acusarán de intentar gestionar el Estado como si fuera su corporación (Naba 2011). Su única experiencia que tenía en el Líbano eran las mediaciones durante la guerra civil. Aunque fue un trabajo fructífero, en el que demostró su talento y seguramente facilitó el final de la guerra, mucha de esta actividad se realizaba en un contexto desestructurado, sin un marco normativo claro y (como hemos visto anteriormente) con maletines llenos de dólares, para ayudar tanto en la logística como a persuadir a los actores que negociaban.

Esta inexperiencia le llevará frustraciones y lo enfrentará incluso a sus próximos, ya sea a su propio gobierno, al Presidente Harawi o al Presidente del Parlamento Berri, en ocasiones dando una imagen de inmadurez: amenazando con dimitir en varias ocasiones; dimitiendo (en mayo 1995) sabiendo que sería propuesto de nuevo para su puesto; o, como en mayo de 1994, declarándose en huelga sin salir de su domicilio; o, peor aún, yendo en varias ocasiones la troica (el presidente, el Primer Ministro y el Presidente del Parlamento) a Damasco para resolver los enfrentamientos que tenían entre ellos, desprestigiándose a sí mismos y a las instituciones que representaban (Blanford 2006). Evidentemente estas actitudes tendrán un coste en los recursos de poder simbólico de Hariri. Seguramente este desgaste, sumado a la corrupción generalizada y las fuertes dificultades económicas que atraviesa el país en 1998, harán que la proclamación de Lahoud como Presidente y la salida de Hariri del gobierno fueran bien vistas por un amplio espectro de la población en su momento.

La corrupción en el Líbano de la Segunda República deviene una constante que afecta gravemente a todo el sistema político-económico. Hariri, no sólo no luchará contra este extendido problema, sino que participará en su propagación²⁰². Como hemos visto en los apartados anteriores, Hariri tenía la costumbre de abrirse las puertas o solucionarse los problemas a base de maletines llenos de dólares. Con relación a su cargo de Primer Ministro, quizás es ilustrativo ver como, ya a finales de la guerra civil, parece que ofreció sin éxito 30 millones de dólares al presidente Bashir Gayamel, para que renunciara antes del término de su mandato y lo sucediera un presidente que lo proclamaría a él Primer Ministro (asegurando además que con 500 millones -saudíes- más contentaría a los sirios y terminaba con la guerra) (Gambill y Abdelnour 2001; Blanford 2006). Igualmente, a finales de su último mandato

202 Para un análisis más detallado de la extensión de la corrupción ver Leenders (2012).

ofrecía 20 millones a Rustom Ghazaleh, el entonces jefe de la inteligencia siria en el Líbano, para que dijera a Damasco que no había podido conseguir los apoyos políticos necesarios en el Líbano para extender el mandato del presidente Lahoud, algo que el general sirio no podía permitirse de ninguna manera (Blanford 2006). Si el primer caso mostraba, según los testigos, la inmadurez política de Hariri, y en el segundo caso su desesperación, ambos reflejan el mecanismo habitual desde el principio²⁰³ al fin de su carrera como político. Estas prácticas llevan a Blanford a afirmar, a través de una cita de un conocido del multimillonario, que “[h]e was a corrupter, rather than corrupt” (2006, 30).

Pero no fue sólo un “corruptor” a nivel personal con sus prácticas individuales. Una vez en el gobierno, las reformas institucionales que implanta y las dinámicas que facilita que se creen en la administración, impulsan un ambiente de corrupción cada vez más generalizado. Así, poniendo como ejemplo el principal organismo de la “reconstrucción”, el Consejo para la Reconstrucción y el Desarrollo (CRD), Goenaga nos explica:

“Todo lo relacionado con la reconstrucción de grandes infraestructuras, la planificación, la financiación, y la ejecución pasó a ser gestionado desde el CDR. Asimismo, consiguió que el Consejo dejara de estar sometido al control de las agencias de supervisión, y del Parlamento, únicamente respondería ante la oficina del primer ministro. El dinero que recibiría, tanto las donaciones y préstamos externos, que eran la mayoría, como la financiación pública, no estaría sometido a ningún control oficial, ni a ningún tipo de auditoría, ni interna, ni externa; y no habría controles en la contratación de personal, ni en la concesión de contratos y licencias, etc. Así, una vez que asumió el poder Hariri tomó el control directo, casi privativo del mismo” (Goenaga Sánchez 2015, 352).

Efectivamente, el control obtenido de las instituciones, añadido a su enorme proyecto de reconstrucción que impulsaba a través de éstas, le permite ampliar su capacidad de “corromper”, repartiendo contratos, el control de empresas públicas, o de instituciones, etc. Dos otros ejemplos son: el Fondo para los Desplazados, asignado a W. Jumblat, y el Consejo del Sud a N. Berri, que permitirían a ambos fortalecer su propia red clientelar en su territorio (Corm 2005). Según Bibeh (2005), estos fondos en 2004 acumulaban 1200 millones de dólares el primero y 850 millones el segundo desde 1993, cuando Hariri tomó el cargo de Primer Ministro. Parece ser que Berri también controlaba la empresa pública *Electricité du Liban* (EDL) (Goenaga Sánchez 2008, 69). De esta manera Hariri se aseguraba la alianza con

203 Otro caso remarcable, que también nos aporta Blanford, de sus inicios en la política era “the allegation that some 40 MPs in 1991 (before Hariri was prime minister) were bribed with cash sums of \$50,000 to \$100,000 or interest-free loans of up to a million dollars from Hariri’s banks to approve the law establishing Solidere” (Blanford 2006, 61).

los que probablemente eran los dos líderes milicianos más poderosos al final de la Guerra Civil y dos claros líderes de comunidades que no eran la suya. Mientras para él y sus próximos, como hemos visto, se reservaba la joya de la corona de las instituciones públicas, el CRD, con presupuestos muy superiores a los anteriores²⁰⁴, fue en palabras de Dibeh, “a haven for Hariri loyalists”.

De esta forma, como corruptor, consolida una enorme red clientelar que llega a todos los rincones del país. En palabras de Samir Atallah “This is the first time since independence that everything – from the state of the local currency, to the economy in general, reconstruction, the standard of living, electricity, water and telephones – is linked to the prime ministry, which in turn is linked to Rafik Hariri” (Blanford 2006, 46).

Pero es difícil afirmar que además de corruptor, no fuera también corrupto. Aunque él directamente no ha sido acusado formalmente por la justicia como tal, su entorno sí que lo ha sido (incluyendo su mano derecha y futuro Primer Ministro Siniora). Además ha habido importantes irregularidades que le han beneficiado directamente, como el caso de la atribución de las dos licencias de telefonía móvil a dos empresas en las que participan ampliamente él y su entorno (además de France Télécom en una de ellas) (Corm 2005, 236). Pero el principal problema de su gestión en este sentido era que los límites entre lo público y lo privado no eran nada claros y los conflictos de intereses tomaban unas magnitudes alarmantes.

El caso más destacado es Solidaire, la compañía privada responsable de la realización de una reforma masiva del centro de Beirut, que requería la expropiación a unos 120.000 afectados entre propietarios y otros titulares de derechos²⁰⁵ (Verdeil 2002, 71), con importantes inyecciones de dinero público (Goenaga Sánchez 2008) y de la cual Hariri era el principal accionista, con el 7 % declarado de las acciones, aunque se considera que a través de intermediarios (legalmente no se podía poseer más del 10%) poseía entre el 12 y el 19% (Verdeil 2002, 83). Esto implicaba que mantenía una enorme inversión en la empresa²⁰⁶, a la

204 Blanford sobre el CRD escribía: “It became in effect a super ministry, reporting to the prime minister and directing almost every facet of the \$18 billion reconstruction programme” (Blanford 2006, 44).

205 Los propietarios o titulares de derechos (que incluía arrendatarios) fueron obligados a transferir sus títulos de propiedad, o a renunciar a sus derechos a cambio de acciones de la compañía que pasa a ser propietaria de los antiguos edificios, fue un proceso polémico y con muchas críticas por infravaloración de los edificios expropiados y desprotección legal de los propietarios.

206 Esta gran cantidad de acciones también le otorga una gran influencia en Solidaire, lo que refuerza a Nasser Chamaa, uno de sus próximos en la presidencia de esta empresa privada (Verdeil 2002, 83).

vez que desde el gobierno establecía las condiciones en las cuales ésta tenía que operar.

Igualmente legislaba sobre el sector de los medios de comunicación poseyendo una importante presencia en los mismos (Kraidy 1998), o peor aún, en el sector financiero manteniendo las finanzas del Estado a cambio de unos intereses desorbitados – artificialmente altos según Corm (2005), lo que suponía un fuerte endeudamiento para el Estado y una importante ganancia para los bancos y las élites que controlaban el sector financiero, entre las cuales encontramos al propio Hariri. Algo similar se podría decir del sector de la construcción, en el que también poseía grandes inversiones; o del sector inmobiliario, del que se convirtió en el mayor propietario del Líbano (Gambill y Abdelnour 2001); etc. Podemos afirmar que, como mínimo, el proyecto de reconstrucción diseñado por Hariri, su modelo económico y su actividad en el gobierno encajaba perfectamente con sus empresas privadas y sus inversiones, siendo éstas muy favorecidas por las condiciones creadas por el propio gobierno²⁰⁷.

En este sentido, la pérdida de la posición de Primer Ministro, con la llegada a la presidencia de Lahoud y la lucha anticorrupción que este lanzó, debilitó su extensa red clientelar. A partir de entonces empezó una fuerte lucha por el control de las instituciones entre los dos actores. El regreso de Hariri como Primer Ministro muestra su superioridad en recursos de poder frente al Presidente, pero con el Presidente manteniendo su cargo, el conflicto para el control del recurso de poder Estado se prolongó hasta el asesinato de Hariri.

207 El modelo económico de reconstrucción de Rafic Hariri se basaba en la realización de obras faraónicas, entre ellas destaca el proyecto ejecutado por *Solidaire* para todo el centro de Beirut, pero también el aeropuerto, las infraestructuras de telefonía fija, así como las infraestructuras de producción de electricidad (con una ineficiente red de distribución) todas ellas claramente sobre-dimensionadas y con costes altísimos (Dibeh 2005). Además, esta reconstrucción se realiza con una insuficiente planificación económica (Dibeh 2005) y basándose en el endeudamiento del Estado (que pasa del 31% en 1993 del PIB al 141% en el 2000 (Dibeh 2005)). Y éste, a su vez, para conseguir capitales y para mantener el precio de la moneda ofrece, como hemos visto, unos intereses desmesuradamente elevados según Corm (2005). Dibeh afirma: “The policy of the central bank of high interest rates and its conduct of the Lebanese Treasury bills (T-bills) auction market allowed banks to make super profits in the period 1993-97 ” (Dibeh 2005, 2005/44:14). Dichos intereses contribuyen a disparar el endeudamiento público. Así se desarrolla una economía rentista, basada en la construcción, la especulación inmobiliaria y, sobre todo, el sector financiero (los ámbitos en que Hariri tiene grandes inversiones), mientras el “average annual rate of growth for industry in the postwar period from 1993-2003 was -0.4 per cent while for manufacturing it registered -1.8 per cent annually” (Dibeh 2005, 2005/44:17).

5.4.2 El recurso de poder de la coerción y el entorno Hariri

Como se ilustra en los apartados anteriores, Hariri no se caracterizó por una defensa de los valores democráticos, las libertades individuales y el estado de derecho. Pero además, no dudará en ser, al menos, beneficiario del poder coercitivo del Estado, aunque posteriormente su relación con los actores que tienen más control sobre este recurso de poder devendrá tortuosa y conflictiva. De hecho los servicios secretos sirios y libaneses son los principales sospechosos de su asesinato para buena parte de la población libanesa.

Los servicios de inteligencia tienen un importante peso en el sistema libanés, como afirman Goenaga y Sánchez, “[l]os servicios de inteligencia libaneses, junto con la inteligencia militar siria, fueron probablemente los instrumentos de control sociopolítico más importantes del régimen, responsables de descabezar cualquier tipo de contestación al sistema” (2009, 314).

Efectivamente, la contestación en el sistema libanés de los noventa podía ser tanto de origen comunitario como social. Por el lado comunitario, se salía de una guerra civil de 15 años de duración, con la mayoría de los líderes cristianos pidiendo el boicot a las elecciones de 1992 por la forma que se aplica el acuerdo de Taif y la nueva ley electoral. El boicot fue ampliamente seguido en la comunidad (con sólo un 5% de participación cristiana en Beirut y un 20% en las zonas como el Norte del país con menos seguimiento), lo que restará legitimidad de la representación cristiana elegida y, más en general, a las nuevas instituciones de gobierno de la Segunda República (Corm 2005, 231; Kerr 2006, 174). Además, el exiliado general Aoun (con amplios grupos de seguidores cristianos, algunos de ellos movilizados) no aceptaba el texto en el cual se basaba el acuerdo de paz y se mostraba muy crítico con la política del gobierno. Mientras que Samir Geagea (y la facción de la Fuerzas Libanesas que le es fiel) acepta el acuerdo de Taif pero se niega a participar en el gobierno de unión nacional, se muestra muy crítico con Siria y es encarcelado en 1994 (el único líder miliciano encarcelado en la posguerra). También el poderoso grupo chií Hezbolá, con gran capacidad de movilización, aceptaba tácitamente Taif, con objeciones, pero se muestra crítico con el gobierno y su política económica. Igualmente seguía habiendo grupos palestinos armados, en algunos momentos encontramos grupúsculos islamistas radicales sunníes activos, etc.

Mientras por otro lado, y seguramente más importante, el riesgo de una fuerte

movilización social también es notable. Hay que recordar que, en mayo de 1992 el gobierno de Omar Karamé se ve obligado a dimitir a causa de la presión social, con huelgas y manifestaciones en respuesta al empeoramiento de las condiciones de vida causadas por la difícil situación económica que afecta al país. Así, aunque los datos macroeconómicos mejoran mucho al inicio del gobierno Hariri, los motivos para la movilización persisten en un contexto de postguerra con una población sufriendo importantes carencias (con necesidades básicas sin atender) y con un gobierno que dedica sus recursos a construir proyectos faraónicos y extiende sus redes clientelares a través de la corrupción y el nepotismo, a la vez que reduce el gasto social y se opone a las demandas sindicales de subidas salariales. De esta forma nos encontramos que, incluso en los mejores momentos de crecimiento económico (con tasas del 8%), se mantienen porcentajes superiores al 25% de población viviendo bajo el umbral de pobreza (Gambill y Abdelnour 2001), se mantiene la ausencia de servicios públicos prestados por el Estado en amplias zonas del país y sólo las élites y una clase alta se benefician del aumento de la riqueza (Gambill y Abdelnour 2001).

La respuesta del gobierno de Hariri a las movilizaciones sociales que provoca esta política económica y su consecuente crecimiento de las desigualdades será la coacción y la represión sin contemplaciones, saltándose los principios del Estado de derecho y aplastando las libertades civiles. Así en 1994 suspende la libertad de manifestación²⁰⁸ apelando al ejército para hacer respetar dicha prohibición (Gary C. Gambill & Ziad K. Abdelnour 2001); se coharta gravemente la libertad de prensa; se procede a detenciones arbitrarias de estudiantes que muestran su oposición a la presencia siria; posteriormente también se interviene para conseguir que los colegios profesionales y los sindicatos se dividan y tengan cúpulas dirigentes fieles a las élites (Corm 2005; Dibeh 2005); y frente a la convocatoria de huelga general de 1996, cuando el crecimiento económico empieza a desvanecerse, no se duda en movilizar al ejército para impedirlo y aplastar las consecuentes movilizaciones, y en declarar un toque de queda (Dibeh 2005).

Sin embargo, es cierto que en un ámbito tan opaco y poco estudiado como los servicios de inteligencia, es difícil conocer qué relaciones de poder se dan entre los actores que participan de él. Seguramente este hecho alimenta que se encuentren dos narrativas distintas respecto a la relación de R. Hariri con los servicios de inteligencia. La primera, que

208 Estos derechos civiles se recuperarán con el gobierno de El-Hoss (Corm 2005).

defienden actores como Bosco (2009) o Blanford (2006), es la de un R. Hariri víctima permanente de los servicios secretos sirios, que le imponían las políticas que tenía que realizar, que le extorsionaban económicamente, que le ponían trabas constantemente (y por eso muchas de sus políticas no eran exitosas), que le tenían vigilado con escuchas telefónicas y con micrófonos en casa, etc. Mientras que autores como Corm (2005) argumentan que Hariri fue el principal actor en el desarrollo institucional y en la creación de las estructuras estatales posteriores a la guerra civil, participó en el desarrollo de los servicios de inteligencia libaneses y en las relaciones de estos con los sirios. Según esta narrativa, R. Hariri, se beneficiaba de las actuaciones y de la información de dichos servicios, también de los sirios, dada su estrecha relación con su jefe, el general Ghazi Kanann, al que visitaba frecuentemente.

Parece claro que Hariri sólo tendría control directo sobre la Fuerza de Seguridad Interna (FSI) (Goenaga y Sánchez 2009), y por lo tanto, a grandes rasgos, escapaban de su control los cuerpos dependientes de la Dirección General de Seguridad y de la Dirección de la Seguridad del Estado, además de los cuerpos de inteligencia militar, así como los cuerpos de inteligencia sirios que actuaban en el país. Sin embargo, como puntualiza Goenaga, “en la práctica la interacción de las tres agencias quedó a merced de las relaciones personales, e intereses establecidos entre los actores que las controlaban. En realidad, al menos hasta abril de 2005, la única autoridad ampliamente reconocida por todas estas agencias sin distinción, incluido el ejército, ha sido la cúpula militar-securitaria de Siria y su servicio de inteligencia” (Goenaga Sánchez 2008, 93).

De esta forma parece que de modo general se cumple lo que autores como Blanford (2005), Harris (2006, 281) y Geukjian (2014, 527) presentan como una división del trabajo en el Líbano entre las élites sirias, que controlan el dossier libanés, y Hariri, en la que el último se encargaría de las políticas económicas y sociales del Líbano, mientras que los primeros tendrían un peso indiscutible en el uso de los recursos coercitivos en el territorio libanés. Pero este hecho no implica necesariamente una sumisión de Hariri a la voluntad de los actores sirios que controlaban estos recursos de poder. En realidad, hasta el 1998, los actores sirios que controlaban el dossier libanés eran estrechos aliados de Hariri, incluso en algunos casos con actividades económicas conjuntas, que se beneficiaban de esta alianza para también

mejorar su posición en el tablero sirio²⁰⁹.

Aun así, como decíamos, es difícil saber cómo era la relación de poder entre ellos, pero si nos fijamos en el control de los recursos de poder de los distintos actores, claramente Hariri tenía un peso muy superior a los actores secundarios sirios. También vemos que, en la medida de sus posibilidades, estos actores apoyan a Hariri frente a Lahoud, aunque ello les pueda crear tensiones con Bashar al-Assad. Incluso con posterioridad a la pérdida de sus posiciones en el tablero libanés, a causa de su enfrentamiento con Bashar, siguen mostrando buenas relaciones e incluso afecto en público por sus aliados libaneses²¹⁰. Por otro lado, Hariri en su primer mandato, mientras se desarrollaba el marco institucional de la 2ª República, no cuestionó en ningún momento ni la articulación institucional de los distintos servicios de inteligencia (ni sirios, ni libaneses) ni sus actuaciones en el Líbano (Corm 2005). De este modo, parece que en su primer período como Primer Ministro, hasta 1998, Hariri no era una víctima de los servicios de inteligencia sirios, sino que (por lo menos) éstos, estando en manos de sus estrechos aliados, le eran útiles para mantener la “estabilidad” del sistema y controlar cualquier oposición política.

Sin embargo, la llegada de Lahoud a la presidencia y su salida del gobierno inician una pérdida de influencia sobre este recurso de poder, que se acentuará gravemente en 2002 con el cambio de ubicación –impuesto por Bashar a petición de Lahoud (Meur 2012)– de su estrecho aliado Ghazi Kanaan, hasta entonces jefe de inteligencia siria en el Líbano, siendo sustituido por Rustum Ghazaleh. A partir de este momento, dado que los servicios de inteligencia responden en último término a sus homólogos sirios, Hariri sí que ha perdido prácticamente toda la capacidad de influencia en los poderes coercitivos del Estado²¹¹. Y sus

209 Abordamos esta la relación entre Hariri y las élites sirias de forma más amplia en el capítulo dedicado a los actores sirios y en el Capítulo 8.

210 Encontramos varios ejemplos en Blanford. El más destacado es la ley electoral que impone Kanaan para facilitar la vuelta de Hariri al poder: “In a further attempt to dilute Lahoud’s power, Kanaan, with the assistance of Jamil Sayyed, hammered out an electoral law (subsequently dubbed the ‘Ghazi Kanaan Law’) designed to help Hariri succeed in the parliamentary elections planned for late summer 2000” (Blanford 2006, 78). Pero también nos explica como “In early 2000, Kanaan intervened to dampen Lahoud’s campaign against Hariri, inviting the former premier and Fouad Siniora to a party in the Bekaa attended by senior Syrian military intelligence officers and pro-Syrian politicians. ‘He announced to everyone that “there is no zaim [leader] but Rafik Hariri”,’ recalls Qassem Qanso, the then secretary-general of the Lebanese branch of the Baath party, who attended the gathering. ‘It was a message to Lahoud that, if he tried to break Hariri, Kanaan would break Lahoud.’” (Blanford 2006, 77-78). O En 2004 cuando Jumblatt (en aquellos momentos abiertamente enfrentado con Bashar al-Assad) y Abdel-Halim Khaddam se abrazan en público delante del hospital donde está ingresado Abdel Samad, próximo de Jumblatt y Hariri, después de haber sido víctima de un atentado (Blanford 2006, 110).

211 Probablemente con la excepción del FSI en el período en el cual ostenta el cargo de Primer Ministro, aunque

adversarios en aquel momento, tanto Lahoud como Bashar al-Assad, escasos de otros recursos, no dudarán en usar este poderoso recurso en el sistema libanés en su enfrentamiento con Hariri. Ciertamente, en este período no ayudó a Hariri el hecho de que antes hubiera, por lo menos, tolerado el desarrollo de unos servicios de inteligencia múltiples, hipertrofiados y poco controlados, y haber promovido la aceptación general de una actitud muy poco respetuosa con las libertades civiles y el estado de derecho. Es a partir de entonces que Hariri empieza a sufrir más las consecuencias del enfrentamiento con Lahoud a través del poder coercitivo. Parece entonces que si hasta este período la narrativa de Corm del Hariri cómplice y beneficiado de los cuerpos coercitivos estatales y sirios era plenamente adecuada, a partir de este momento se adapta más a los hechos la narrativa del Hariri víctima de éstos.

Así nos encontramos un Hariri presionado por Damasco²¹², convencido que tiene micrófonos incluso en su propio domicilio; que descubre que uno de los jefes del FSI en realidad es un infiltrado que trabaja para Siria; y que sospecha que extraños sucesos como violentos disturbios que aumentan la tensión en el complejo sistema libanés, o amenazas veladas a él o a sus aliados, son en realidad acciones de estos cuerpos de inteligencia (Blanford 2006). Vemos como ejemplo el ataque que sufre en junio de 2003 su cadena de televisión, Future TV, destruyendo un estudio televisivo, pero sin provocar heridos (Blanford 2006, 90). Otro ejemplo curioso lo encontramos poco después de las elecciones municipales de 2004, en las que Hezbolá había tenido un molesto éxito para algunos. En un barrio de Beirut controlado por el partido chií escalan unos violentos disturbios que acaban en enfrentamientos con el ejército, y que ponen en dificultades a Hariri y desgastan la imagen del Partido de Dios. Pero parece que ambos actores son conscientes muy rápidamente de la trampa que se les ha preparado y Hezbolá acusará a los servicios de seguridad y no al gobierno de Hariri, afirmando además que tenía pruebas de ello. Por su lado, fuentes cercanas a Hariri relacionan el suceso con la voluntad de Amal de perjudicar la imagen de Hezbolá²¹³. Curiosamente este incidente contra dos actores considerados adversarios, llevará a una aproximación personal entre Hariri y Nasrallah, llegando a establecer una relación de confianza y respeto mutuo. Desde entonces y hasta el asesinato de Hariri estos dos actores

las infiltraciones que este cuerpo sufrió hacen difícil poder afirmar que fuera un recurso en manos del entorno Hariri.

212 A través del presidente Lahoud, o directamente con indicaciones de Damasco, Hariri cada vez ve más reducido su margen de maniobra, y en 2003 se le impone un gobierno controlado por prosirios.

213 Para una explicación más detallada del suceso y sus consecuencias ver apartado: “La crisis de 2004 y sus dramáticas consecuencias, el conflicto Bashar al-Assad-entorno Hariri”.

mantendrán reuniones secretas de forma periódica (Blanford 2006).

La tensión entre Hariri y Bashar al-Assad se dispara a raíz de la prolongación de Lahoud y la aprobación de la resolución 1559 del Consejo de Seguridad de Naciones Unidas, en la que Hariri, por lo menos, influyó en su elaboración²¹⁴. Y en este contexto, Hariri es asesinado el 14 de enero por una enorme explosión en el centro de Beirut, situando como principales sospechosos del atentado, para una amplia mayoría de la población, a estos servicios secretos sirios y libaneses. Después de la retirada de Siria del Líbano y de la victoria electoral de los herederos políticos de Hariri, pero con Lahoud aún en la presidencia, se retomará de nuevo con más fuerza la lucha por el control de los servicios de inteligencia y los cuerpos represivos del Estado. Una batalla en la que Lahoud, con una Siria más lejana, irá perdiendo posiciones progresivamente frente a un gobierno apoyado por países occidentales y árabes.

5.5 Entorno Hairi después de Rafic Hariri

El asesinato de Rafic Hariri representa un golpe terrible para el entorno Hariri. Evidentemente a nivel personal y emocional debió ser devastador. Pero centrándonos en su análisis en tanto que actores, la pérdida de Rafic representaba perder un actor primario esencial para todo su entorno, el actor con más peso en el Líbano que permitía a muchos de ellos ser actores (secundarios) con un cierto peso en el sistema libanés. Además, la desaparición del actor primario de una jerarquía fácilmente podía desencadenar una lucha entre los actores secundarios para ocupar su puesto. Sin embargo, parece que este conjunto de actores fueron muy conscientes de la situación en la que se encontraban, gestionaron eficientemente los recursos de que disponían, y supieron ver la ventana de oportunidad que abría el trauma colectivo que había representado para la población libanesa el asesinato del multimillonario Primer Ministro, cuando empezaba a plantar cara abiertamente a Siria.

De esta forma, consiguieron realizar el traspaso de la herencia política y económica en la familia sin disputas públicas, como afirma Vloeberghs, “the configuration of the succession appears as a carefully negotiated compromise rather than the outcome of a power struggle

214 Para una ampliación de esta cuestión ver Capítulo 9.

between a dominant and a lesser branch of the family” (2012, 243). Según este autor, el hecho que el heredero político de Hariri fuera su segundo hijo Saad, en vez de Bahaa, el hijo mayor y por lo tanto tradicionalmente el heredero, fue a causa de varios factores. Parece que Bahaa, al contrario de Saad, tenía una personalidad “fuerte” y “extravagante”. Por esta razón, y también por su gestión de la empresa familiar en Arabia Saudí, Saad tenía mejor relación con la corona de este país. También parece que Jumblatt, que acompañó en este proceso a la familia Hariri, veía más adecuado Saad que Bahaa, y no está claro si puede haber influido también el hecho que Saad era más próximo a su madrastra, a la que consideraba su madre, quien también tuvo su papel y pasó a gestionar la Fundación Hariri²¹⁵. En cualquier caso, sin dejar ver ningún enfrentamiento entre ellos, Bahaa afirma que prefiere dedicarse a sus propios negocios, y Saad le compra las acciones que tiene en las empresas familiares.

Así, Saad deviene el líder del partido político de su padre (iniciando de esta forma una nueva dinastía en el Líbano), a la vez que también hereda gran parte de sus recursos de poder, como los medios de comunicación, buena parte de su capital económico (e influencia en sector financiero), y goza de buenas relaciones con los importantes aliados globales de su padre, que dolidos y enfurecidos por su asesinato, están dispuestos a apoyarlo. Sin embargo, Saad sólo tiene 34 años cuando muere su padre, y pese a haber tenido una importante responsabilidad en la gestión del emporio familiar, como su padre cuando llegó al poder, no tiene ninguna experiencia en política.

Seguramente por este hecho, en una situación tan compleja como la libanesa (y quizás también por razones de seguridad) pese a que Saad es cabeza de lista y líder del partido, será Fuad Siniora quien ocupará el cargo de Primer Ministro después de las elecciones del 2005. Saad alegará que pese a su amplia victoria, no ha conseguido, junto con sus aliados, el control de los dos tercios del parlamento que le permitirían expulsar a Lahoud de la presidencia y no quiere compartir el consejo de ministros con este Presidente que considera, al menos, corresponsable de la muerte de su padre (Blanford 2006, 172). De esta forma condiciona la toma del puesto a que Lahoud sea derribado o termine su mandato²¹⁶, entre tanto seguirá gestionando su legado político y empresarial, aunque pasando la mayor parte del tiempo auto-exiliado en París.

215 Para un análisis más detallado del proceso de transmisión que incluye a la familia cercana más allá de sus hermanos y madre, ver: Vloeberghs (2012).

216 En realidad no será hasta 2009 que será Primer Ministro.

De este modo, Fuad Siniora se convierte en Primer Ministro y, por lo tanto, en la persona con más poder institucional del partido y su principal cara visible. Siniora había sido, hasta su asesinato, la fiel mano derecha de Rafic Hariri, del que era amigo de infancia en Sión. Siniora había terminado un MBA en la Universidad Americana de Beirut de la que también fue profesor. También trabajó en el sector bancario y en el Banco Central del Líbano antes de incorporarse, en 1982, en el creciente emporio de R. Hariri, donde fue su hombre de confianza y el director del conglomerado Groupe Méditerranée del que forman parte cuatro Bancos en manos de Hariri, entre otros cargos (*BBC* 2008; Moubayed 2005). En el ámbito político, sigue fielmente a R. Hariri y formó parte de todos sus gobiernos, generalmente como ministro de finanzas, además de ser consejero personal y participar en sus proyectos. De esta forma Siniora no sólo es un veterano en la política y en el gobierno, sino que conoce al detalle las políticas y proyectos de Hariri, de las que será continuista.

Para enfrentarse a la nueva situación, el entorno Hariri, en los días posteriores al asesinato, supo hacer una buena gestión de los recursos de poder simbólico. Aprovechando la oportunidad consiguen canalizar muy bien la conmoción producida por el asesinato que se sumaba a la frustración y hartazgo generalizado de la política libanesa (de la que Hariri, por cierto, era su máximo exponente), y ciertamente también, y de forma importante, de la presencia siria en el Líbano. De esta forma el entorno Hariri, con sus aliados que formarán el 14M aprovecharán la posición en la que se encuentran, junto con toda su maquinaria mediática, para instigar y para apropiarse de la movilización masiva en contra de la presencia siria, que (junto con las presiones internacionales) acabarán llevando a su retirada. Como explica Herrero:

“Las movilizaciones que siguieron al atentado que costó la vida al ex-Primer Ministro libanés Rafiq Hariri el 14 de febrero de 2005 se vertebraron alrededor de la exaltación del político que había dominado la escena oficial nacional de la posguerra, dentro de un ambiente de fascinación iconográfica y de elogio fúnebre llevados hasta la exageración, en abierto contraste con las críticas de las que tanto persona como legado habían sido objeto hasta el momento de su asesinato. La máquina mediática y el complejo económico Hariri favorecieron el proceso de santificación del multimillonario de Saida y de su entorno, exonerándolo de sus responsabilidades a lo largo de diez años al frente del poder ejecutivo y rescribiendo así la historia reciente de Líbano para presentarlo como figura central en la lucha por la salvación del país y, con su sacrificio, padre de una segunda independencia” (Ruiz Herrero 2007, 55).

Así el entorno Hariri creará un mito del nuevo “mártir” de la liberación del país, del

que sabrán apropiarse, haciéndose los legítimos herederos del dicho “padre de la segunda independencia”. Con posterioridad a la retirada siria, Lahoud será el blanco central de su discurso, pudiendo mantener así la movilización hasta las elecciones, a la vez que desgastaban aún más la ya degradada imagen de su principal rival en el control de las instituciones del Estado. No importaba que pese a que éste fuera el argumento central para pedir el voto, se hicieran alianzas electorales con Amal y Hezbolá (aliados de Lahoud) en algunos distritos. Estas elecciones también estuvieron fuertemente marcadas por el factor comunitario que surgía con fuerza después de la retirada siria, y también en este ámbito el entorno Hariri supo movilizar a una población sunní temerosa de perder su *status* con el debilitamiento de su liderazgo (International Crisis Group 2010). Aunque tampoco parece que fuera un problema para este resurgimiento del discurso comunitarista, la contradicción de realizar alianzas electorales con los partidos chiíes (considerados prosirios) y cristianos, y se llegó a pedir el voto por su partido en las mezquitas del norte del país, donde la competición con la alianza de Aoun (supuestamente antisirio en este período) estaba muy disputada (Corm 2005).

Una vez ganadas las elecciones y ser nombrado Primer Ministro, Fuad Siniora volverá a retomar el conflicto por el control de las instituciones del Estado con Lahoud lo que producirá una severa parálisis en algunas de ellas, entre las que destacan la inoperatividad de los servicios de seguridad y la parálisis del sistema judicial (International Crisis Group 2005b, 5-6). Siniora reforzará su posición en este frente gracias a las alianzas con actores internacionales del entorno Hariri, llegando a acuerdos con ellos que permiten un alto intervencionismo de las potencias occidentales en la gestión libanesa:

“Certainly, the level of international involvement in Lebanon since the Syrian disengagement has reached unprecedented levels, including a raft of UN Security Council resolutions and the involvement of at least three senior UN officials in Lebanese affairs. The US, Britain and France have assisted in the process of overhauling Lebanon’s cumbersome and unsophisticated security agencies while the FBI and French investigators provided technical assistance in the investigation of some of the bombings in Lebanon. A ‘core group’ was established in September 2005 bringing together the US, the UN, the World Bank, Britain, France, Italy, the European Union, Russia, Egypt and Saudi Arabia to examine and assist Lebanon’s political, economic and administrative reform effort. A donor conference organised by the ‘core group’ was scheduled for late November to attract international funds to bankroll Lebanon’s reform programme” (Blanford 2006, 191-92).

De esta forma, lo que parecen ser claramente cesiones de soberanía en los ámbitos de

seguridad y de política económica, al cederse esta soberanía a aliados de Siniora, éste sale netamente reforzado frente a Lahoud (produciéndose una situación inversa al período anterior bajo el control sirio). Evidentemente este hecho será fuertemente criticado por actores como Hezbolá (que tenía más dificultades para realizar esta crítica cuando la interferencia era siria), con un discurso coherente con su nacionalismo y con su antiimperialismo. Pero para el entorno Hariri, en medio del clima de terror que se vive con numerosas explosiones y atentados contra destacadas figuras libanesas²¹⁷, tomar el control de los servicios de seguridad parece una cuestión esencial.

Así, con un Lahoud fuertemente cuestionado²¹⁸, con el control de las instituciones como su único recurso de poder remarcable y en el que va perdiendo posiciones, y con un fin de mandato cada vez más cerca, pese a ser aún un actor determinante, su peso en el tablero libanés va empequeñeciéndose por momentos. Sin embargo, la retirada de Siria y la desaparición de Rafic Hariri permiten que nuevos actores entren en esta competición por el control de las instituciones, haciendo aún más compleja su gestión. Entre estos nuevos actores (entre los que encontramos también al general Aoun) destaca Hezbolá, que no competía en este ámbito y que empieza a presentarse como un rival a ser tenido en cuenta.

Como se ha explicado, el Partido de Dios ha visto como pasaba de tener una fuerte influencia sobre las instituciones estatales (al menos sobre decisiones estratégicas) a través de su alianza con Siria, a que varias de estas instituciones pasen a estar bajo la influencia de actores internacionales que piden su desaparición o al menos su desarme, o en manos de aliados libaneses de éstos. A la vez, con las diferentes amenazas que le acechan, como la resolución 1559 del Consejo de Seguridad, o el complejo contexto regional, necesita más que nunca tener una fuerte capacidad de influencia en las decisiones estratégicas que toma el Estado. Y la situación aún podría empeorar gravemente para Hezbolá, cuando Lahoud deje la presidencia, en caso que el 14M consiguiera imponer un presidente afín. De esta forma, el entorno Hariri y Hezbolá, que competían en varios ámbitos pero que hacía tiempo que habían establecido un *modus vivendi* que había minimizado los enfrentamientos, se encuentran opuestos compitiendo por un recurso de poder con mucho peso en el contexto libanés, y que ahora ambos actores perciben como esencial para su supervivencia en la competición.

217 Para un análisis de los asesinatos contra figuras relevantes en el Líbano, ver: Knudsen (2010).

218 Vemos, por ejemplo, que durante el Diálogo Nacional consigue mantener su cargo más por el apoyo de Aoun, y gracias a los tejemanejes de la política libanesa, que por sus propios recursos. Ver capítulo “Émile Lahoud”.

Capítulo 6

Émile Lahoud

Émile Lahoud es nombrado Presidente del Líbano en 1998, hecho que lo convierte en uno de los actores primarios con más peso en el país. Su posición y sus alianzas lo enfrentaron directamente con el actor más poderoso del Líbano en aquel momento, Rafic Hariri, frente al que fue perdiendo posiciones progresivamente a causa de la gran diferencia de los recursos de poder que controlaban ambos. Como advierte Corm, “la partie est donc complètement inégale entre les deux têtes du pouvoir exécutive” (Corm 2005, 270).

Lahoud es un actor bastante especializado en sus recursos de poder, en comparación con otros actores primarios libaneses. Previamente a su llegada a la Presidencia, siendo Jefe del Estado Mayor, no poseía otros recursos materiales que el propio control de las fuerzas armadas, y sus servicios de inteligencia, que le otorgaba su cargo. En cambio sí que disfrutaba de unos considerables recursos de poder simbólico disfrutando de un importante prestigio y una notable popularidad. A éstos hay que añadir su alianza con Bashar al-Assad y con algunos actores libaneses (básicamente los aliados de al-Assad en el sistema libanés), un recurso que le será determinante para llegar a la Presidencia. Una vez en el cargo, sus recursos de poder simbólico se irán degradando progresivamente. Los aspectos que influyeron más en esta pérdida fueron: su falta de independencia respecto a una Siria cada vez más impopular y más aislada internacionalmente; las campañas realizadas contra él y contra sus gobiernos cuando Hariri no forma parte de éstos²¹⁹; la imposición de la prolongación de su mandato y finalmente

219 Ver capítulo “El entorno Hariri”.

el asesinato de R. Hariri.

Una vez desgastados sus recursos de poder simbólico, le quedan dos recursos destacables: el control de las instituciones del Estado que le otorga el hecho de ser presidente, y su estrecha alianza con Bashar al-Assad. El primero es el recurso de poder con más peso de los que dispone y es el que le permite ser uno de los principales actores en el tablero libanés. Entre dichas instituciones del Estado destaca su control directo, o indirecto, de la mayoría de servicios de seguridad e inteligencia libaneses²²⁰. Pero cuanto más degradados tiene sus recursos de poder simbólicos, más ilegítimo parece este control de las instituciones del Estado y por lo tanto más oposición se encuentra. Además éste será un recurso de poder disputado con el entorno Hariri, que sabrá poner en evidencia esta, cada vez más pobre, legitimidad en su ejercicio del poder, más aún en los momentos en los que las formas de Lahoud tampoco acompañan. Mientras que el segundo recurso de poder que le queda a Lahoud, el apoyo que recibe de Bashar al-Assad (y de los aliados en el Líbano de éste), es el que le permite prorrogar su cargo tres años más y posteriormente aguantar en su posición hasta la finalización de esta prórroga. Pero justamente esta alianza con Bashar es una de las principales causas de la pérdida de sus recursos de poder simbólicos, entrando en una espiral en la cual cuanto menos de éstos dispone, más dependiente queda de dicha alianza para permanecer en el cargo, minando así más sus recursos simbólicos. Por este motivo, y desbordado por los eventos, Lahoud termina su presidencia aislado internacionalmente, con un muy pobre margen de actuación y completamente dependiente del apoyo de sus alianzas para resistir hasta el final de su prórroga.

220 Una de las críticas que recibirá serán los “*répétés des services de sécurité dans les administrations publiques et les Ministères, de même qu'une politisation des dossiers judiciaires*” (Meur 2012, 65). Aunque, como vemos en Goenaga (2008), la politización de los asuntos judiciales no es exclusivo de Lahoud, sino un hecho bastante generalizado y que precede a la presidencia de Lahoud (y que continuará con posterioridad). Algo parecido sucede con los medios de coerción y servicios de inteligencia. En este caso es cierto que Lahoud y Siria (al menos durante el período anterior a su retirada) controlan directa o indirectamente (el Ministerio del Interior tiene un peso especial en esta cuestión y ha estado en manos de los Murr -padre e hijo- la mayor parte de la presidencia de Lahoud, en este período ambos son estrechos aliados de las élites sirias y el hijo está casado con la hija de Lahoud) la mayor parte de estos servicios durante su presidencia, lo que representa un importante recurso de poder en el Líbano (Goenaga Sánchez 2008, 93-95).

6.1 Orígenes y llegada a la Presidencia

Lahoud proviene de una familia maronita de la región de Metn estrechamente relacionada con el ejército. Su padre, que participó en el movimiento por la independencia, fue general del ejército y ministro, reputado por ser honesto y progresista. Siguiendo la trayectoria de su padre, Émile ingresó en la academia militar en 1956, cursando parte de su formación en Reino Unido y Estados Unidos (Ortiz de Zárate 2015a). Su neutralidad durante la guerra civil le otorgó el respeto de la mayoría de los actores libaneses y en 1989 fue proclamado Comandante en Jefe de las Fuerzas Armadas, posición desde la que se enfrentó en 1990, en las postrimerías de la Guerra Civil, al lado de Siria, al General Aoun y a la facción del ejército que le apoyaba en su “guerra de liberación” contra Siria. Una vez terminada la guerra civil, desempeña con éxito la tarea de unificar y reformar las fuerzas armadas (y sus servicios de inteligencia), trabajando para su despolitización y haciendo sus unidades intercomunales.

La reconstrucción del ejército se realizó con el apoyo material de Siria, que también asumió un papel relevante en sus programas de entrenamiento y adoctrinamiento. Pese a esta dependencia de Siria, Lahoud, percibido como honesto e independiente frente a las redes de Hariri, deviene muy popular y acumula un gran prestigio incluso en los sectores cristianos enfrentados a Siria (Ortiz de Zárate 2015a; Goenaga y Sánchez 2009). Esta imagen también será reforzada por una campaña de comunicación para abrirse las puertas a la Presidencia (Blanford 2006, 68). Además de estos recursos de poder simbólico, Lahoud mantiene buenas relaciones con Estados Unidos y logra la simpatía de Francia y los países árabes en general. Esto no sólo refuerza su posición a nivel personal, sino que también facilita su elección por parte de los al-Assad, que tienen interés en quedar bien con la comunidad internacional en su período de traspaso. Pero el recurso de poder decisivo para hacerse con la Presidencia es precisamente esta alianza con Hafez y Bashar al-Assad, que representa un fuerte apoyo por parte de éstos a cambio de la probada fidelidad del Jefe de las Fuerzas Armadas.

Según las entrevistas realizadas por Meur, los líderes sirios ya le habrían prometido la presidencia a Lahoud bastante antes de su proclamación, en recompensa por su cooperación. Según estas fuentes, en 1995, un año después de que Bashar al-Assad fuera designado sucesor, Hafez al-Assad hace un primer intento de que Lahoud sea proclamado Presidente del

Líbano para facilitar la sucesión de su hijo, pero no lo consigue, entre otros motivos por la resistencia del entorno Hariri que consigue que sea prorrogada tres años la presidencia de Elias Harawi (Meur 2012, 64). En cualquier caso, cuando finaliza la prórroga de Harawi y poco después de que se le asignara a Bashar al-Assad la gestión del dossier libanés, Lahoud es proclamado Presidente, gracias al apoyo de este último, por una amplia mayoría del parlamento (118 de 128 parlamentarios). Su llegada al poder genera grandes expectativas:

“La elección del muy popular Lahoud generó optimismo y expectación en la sociedad libanesa, para la que su reputación de hombre honesto y reacio a fastos y ostentaciones le convertía en el más adecuado para reconducir la administración y la economía por unos derroteros más racionales y transparentes. En sus primeras alocuciones Lahoud prometió combatir los sectarismos, extender el imperio de la ley, reforzar la sociedad civil y las instituciones democráticas y acabar con el desorden en la gestión de las finanzas públicas y la corrupción, que con niveles preocupantes habían caracterizado al Gobierno de Harawi” (Ortiz de Zárate 2015a).

6.2 Primer gobierno de su presidencia, la pérdida de su única oportunidad frente a Hariri

Su llegada a la Presidencia supuso la caída del gobierno de Hariri y Jumblatt, sus principales rivales en el sistema libanés²²¹. Y tal como había anunciado, creó un gobierno encargado de hacer frente a la fuerte crisis económica y social que dejaba como herencia el gobierno anterior²²². Para ello el nuevo gobierno se propuso realizar importantes reformas para transformar el modelo económico –hecho a medida del hasta entonces Primer Ministro (Corm 2005)–, a la vez que lanzó una campaña anticorrupción que afectó de lleno también al entorno Hariri (Harris 2006, 288; Blanford 2006, 76). De esta forma, Lahoud intentaba ganar popularidad mejorando la situación del país y luchando contra la corrupción, a la vez que debilitaba los importantes recursos de poder de su adversario. De hecho, algunos autores entienden que este primer gobierno de Lahoud era un gobierno “anti-Hariri”: “Pour le

221 Vemos en Pakradouni, Wurth y Lackner (2012) que las diferencias entre Hariri y Lahoud ya habían empezado con la llegada al poder de Hariri en noviembre del 1992. Su primer encuentro siendo Hariri Primer Ministro y Lahoud Jefe del Estado Mayor fue tenso y desagradable por las negativas de Lahoud a mover altos cargos del ejército en función de la voluntad de Hariri y no según las propias normas del ejército (según Lahoud).

222 Para una descripción más detallada de dichas crisis y por la situación encontrada por el nuevo gobierno ver, entre otros, Dibeh (2005), Corm (2005), Baroudi (2002).

journaliste Samir Kassir, la ‘désignation’ du général à la tête de l’État était surtout dirigée contre Rafic Hariri : ‘le nouveau gouvernement sera une simple machine de guerre anti-Hariri, tandis que la militarisation du régime réduit encore plus les libertés’ [...] En effet, l’arrivée de Lahoud ‘a été comme une défaite pour les projets politiques de Hariri’ explique un analyste politique” (Meur 2012, 74-75).

Sin embargo, según Georges Corm –Ministro de Finanzas de aquel gobierno– la situación que encuentra dicho gobierno es calamitosa, prácticamente sólo dispone de un año y medio operativo hasta las siguientes elecciones, y además el gobierno que se constituye no tiene un programa de reformas ya definido, sino que es necesario acordarlo entre sus miembros²²³. Así el gobierno, que también encuentra la resistencia de algunos sectores de la administración próximos a Hariri (sobre todo en el último tramo de su mandato, cuando intenta realizar reformas clave), no dispone del tiempo necesario (ni en ocasiones los apoyos) para llevar a buen término muchas de sus reformas y menos para hacer visibles los resultados de las que se consiguen realizar (Corm 2005).

Pese a estar debilitado por haber perdido el control de varias instituciones del Estado, los recursos de poder del multimillonario sunní y sus próximos son tales que tiene capacidad para hacer frente tanto al nuevo gobierno, como al Presidente. No sólo presenta una feroz oposición en el parlamento, sino que moviliza los medios de comunicación sobre los que ejerce su poder, ya sea por que es propietario, o a través de sus influencias (tanto nacionales como internacionales), realizando duras campañas de desprestigio contra el gobierno²²⁴. Además sabrá sacar a relucir las actitudes, en ocasiones poco democráticas, del Presidente y denunciará la militarización de la administración, por la asignación de los puestos claves de ésta a sus fieles del ministerio de defensa (2006, 77). En su conflicto con el Presidente, Hariri también hará valer sus alianzas con actores regionales e internacionales (incluidos sus contactos en Arabia Saudí, Francia, EEUU, el FMI, etc.). Además, en este período Hariri juega por primera vez de forma abierta la baza comunitaria, presentándose como “El líder” político sunní. Para ello se aproxima a los islamistas sunníes y coopta al Muftí de la República

223 Según Corm, y contrariamente a lo que expresaba Meur, hay que tener en cuenta que algunos de estos ministros habían estado presentes en los gobiernos de Hariri, o sentían admiración por su política económica (o salían beneficiados de ésta).

224 Ver capítulo “El entorno Hariri”. Corm muestra, a modo de ejemplo, la campaña llevada a cabo por el periódico *Le Monde* en contra de este gobierno y pidiendo el retorno de Hariri, quien precisamente era el causante de la situación (Corm 2005, 289). Estas campañas, según Corm afectarán también a la credibilidad de la economía del país, y por lo tanto dificultarán su recuperación.

(Goenaga y Sánchez 2009, 310) y acusaba a Lahoud de querer volver a la Primera República, imponiendo la supremacía de la presidencia cristiana por encima de los otros poderes (asignados a las demás comunidades) (Corm 2005). Por otro lado, la popularidad de la campaña anticorrupción de Lahoud se va desgastando a medida que se hace evidente que dicha campaña es selectiva y que no cuestiona el importante papel que tienen en la corrupción algunas élites sirias o sus aliados libaneses (Blanford 2006, 77).

Incluso la retirada unilateral e incondicional de Israel del territorio ocupado libanés, uno de los grandes éxitos durante este gobierno, se giró en contra de Lahoud. No sólo no supo capitalizar este éxito, sino que le supuso un factor más de desgaste, como veremos en el próximo apartado.

Así, las elecciones parlamentarias del 2000 son un fracaso estrepitoso para Lahoud y su primer gobierno (pese a los buenos resultados de aliados como Hezbolá), y Hariri obtiene una abrumadora victoria en Beirut. Este hecho significa el final del gobierno próximo a Lahoud y el regreso de Hariri a la cabeza del gobierno. De esta forma, el período en el que Lahoud tuvo una posición más ventajosa respecto a Rafic Hariri, por estar éste fuera del gobierno y tener menos control de las instituciones del Estado, termina con derrota para Lahoud. Aun así, Lahoud, en una posición más débil que antes, continúa siendo un actor de primer orden en el Líbano, y el conflicto entre ellos proseguirá hasta el asesinato de Rafic Hariri, y posteriormente con los herederos políticos de éste, hasta el fin de la prórroga de Lahoud. Pero a partir de la vuelta del multimillonario sunní al gobierno, la diferencia de poder entre ellos será insalvable para el Presidente del Estado, que se enroca aferrándose a los recursos de poder que le quedan (las instituciones del Estado que todavía controla – entre ellas la mayoría de los cuerpos coercitivos y de inteligencia, su alianza con Bashar y los apoyos de los aliados de éste en el Líbano).

Corm hace una reflexión personal, diciendo que quizás fueron ingenuos de pensar que un grupo de “personnalités intègres” en su gobierno podían llevar a buen término una “révolution réformatrice et chasser les ‘marchands du temple’, sans que la société tout entière se mobilise pour opérer les changements tant souhaités” (Corm 2005, 292). Efectivamente, desde nuestro punto de vista y realizando el análisis con posterioridad, parece que no tuvieron suficientemente en cuenta la relación de fuerzas real, y como sugiere Corm, reequilibrar esta relación de poder desfavorable y conseguir tomar ventaja para ser capaces de realizar las

transformaciones requeridas seguramente sólo era posible con el apoyo de una población movilizada²²⁵.

6.3 Política exterior y relaciones con los actores regionales

Lahoud, ya desde su carrera militar, siempre ha mantenido una posición clara en su política exterior regional. Entiende que el Líbano pertenece al mundo árabe, e Israel (que aún ocupa el sur del país cuando él llega a la presidencia) es el enemigo con el que se está en guerra, y para hacerle frente, dados los limitados recursos del ejército libanés es imprescindible una estrecha alianza con Siria y facilitar la tarea de la Resistencia (Hezbollah). También defiende que los refugiados palestinos no deben instalarse en el Líbano, sino que deben poder volver a su tierra. Con esta concepción entendía que el ejército sirio y el libanés deben coordinarse, teniendo en cuenta que además el libanés depende en gran medida del sirio. Defiende el acuerdo de defensa mutua con Siria, y la imposibilidad de negociar un acuerdo de paz con Israel que no incluya a este país. Por ello, la alianza con su vecino árabe es incuestionable. Algunos autores como Meur (2012) entienden que este hecho representa en realidad una renuncia a una política exterior y de defensa propia, dejando éstas completamente supeditadas a Siria²²⁶.

Sin embargo, parece que Siria otorga un amplio margen de maniobra a su primer gobierno. Su estrategia de apoyo discreto a la Resistencia da sus frutos durante este período, con la retirada unilateral e incondicional del ejército israelí del sur del Líbano en 2000, un éxito sin precedentes en este ámbito durante la Segunda República. Pero, a diferencia de Hezbollah, el gobierno, con una capacidad de comunicación inferior a sus oponentes, no sabrá

225 Entendemos que por “personnalités intègres”, se refiere a las personalidades independientes que no tenían más recursos de poder que el prestigio y una cierta popularidad (recursos de poder simbólicos), no a personajes como los Murr, u otros ministros que su posición se debía a sus alianzas con el *establishment*, o que formaban parte de éste, que también integraban el gobierno. Justamente por la independencia de estas personalidades respecto al *establishment* (y por lo tanto por el hecho de no controlar grandes recursos de poder) tenían la independencia para poder actuar para transformar el sistema, pero justamente por la ausencia de recursos de poder importantes, sólo podían llevar a cabo estas reformas si se aliaban con una población movilizada, ejerciendo un fuerte poder lineal. La ausencia de éste parece que sentenciaba la posibilidad de realizar reformas en profundidad.

226 La autora afirma que esta renuncia es el resultado de su enfoque, y que éste era conocido antes de ser proclamado Presidente. También añade que existe la posibilidad de que esta política exterior prosiria fuera un “choix stratégique honnête et sincère de la part d’un bon connaisseur des affrontements israélo-libanais, convaincu que, seul, le Liban peut rien face à Israël” (Meur 2012, 63).

capitalizar dicho éxito. Peor todavía, la retirada israelí abre un nuevo frente de críticas al Presidente.

Por un lado se critica que, con la retirada israelí, el ejército libanés no se despliegue en el Sur del Líbano, dejándolo en manos de Hezbolá, y que no asuma el control de la frontera con Israel. Mientras que por otro lado, se reprocha a Lahoud no haber aprovechado esta ocasión única para solicitar también la retirada de las tropas de una Siria cada vez más contestada a nivel interno. Una buena parte de la población lo percibe como una oportunidad perdida hacia la independencia y la plena soberanía del país (Meur 2012, 69). Así, para los críticos con Lahoud, estos hechos no son el resultado de una elección estratégica, sino de la sumisión del Presidente a Siria. A partir de este momento, la retirada de las tropas sirias será una demanda recurrente, que aparecerá ya con fuerza en las elecciones del 2000, y desde entonces será constante, aunque con altos y bajos.

En 2002 la élite siria intenta mejorar su imagen (y la de Lahoud) en el Líbano a través de varios actos simbólicos importantes, como “la visite de Bashar al-Assad au palais de Baabda le 3 de mars et la reconnaissance explicite du Liban dans le serment constitutionnel du chef d'État syrien. Il s'agit de la première visite d'un président syrien depuis 1970, et elle suscite forcément beaucoup d'espoirs dont la reconnaissance de l'indépendance du Liban et l'instauration de relations d'État à État. La venue de Bashar al-Assad à Beyrouth représente donc un succès pour le président Lahoud marquant, dans une certaine mesure, une rupture dans les relations personnelles, ‘quasi fusionnelles’ qu'entretenait son prédécesseur avec la Syrie” (Meur 2012, 68). En este mismo año el Líbano tiene dos éxitos diplomáticos más en su vía hacia la normalidad como Estado soberano, siendo la sede de la cumbre de los jefes de Estado de la Liga Árabe y la sede de la cumbre de la Francofonía de este año. Además Siria realiza un repliegue considerable de sus tropas en el Líbano, pasando de 40.000 a 14.000 durante el primer mandato del presidente Lahoud (Corm 2005). Sin embargo, Siria, en un contexto internacional cada vez más adverso, muestra su creciente desconfianza en un gobierno libanés liderado por Hariri, aumentando sus interferencias en el sistema libanés para reforzar a Lahoud. Pero con ello perjudica tanto la imagen de Siria como la de Lahoud en el Líbano.

La posición de Lahoud, no será solamente un motivo de crítica a nivel interno, sino que también le opondrá a poderosos actores regionales e internacionales. Si en el momento de su proclamación como Presidente tenía la simpatía de Francia, Estados Unidos y varios países

árabes, su defensa de Hezbolá y sus afirmaciones de que el ejército debe colaborar con la Resistencia hace que varios de ellos le giren la espalda. Su enfrentamiento abierto con Hariri, que disfruta de relaciones privilegiadas con varios de estos actores, empeora marcadamente la situación²²⁷. Su sumisión al Presidente de Siria cuando este Estado pasa a formar parte del “eje del mal” para Estados Unidos aún lo pondrá en una situación más difícil, llegando a un nivel de boicot y de oposición abierta por parte de las administraciones de Estados Unidos y de Francia, que por otro lado reciben con todos los honores a Hariri (Corm 2005). La oposición de éstos es tan grande que el Consejo de Seguridad pide, en la resolución 1559, que no se prorrogue el mandato a Lahoud. Al día siguiente, desafiando a la comunidad internacional, una Siria que se siente acorralada fuerza al parlamento libanés a prorrogar el mandato de Lahoud tres años más²²⁸. Posteriormente al asesinato de Hariri, las relaciones de muchos de estos actores respecto Lahoud son absolutamente hostiles.

Ciertamente la posición de Lahoud se podía explicar por razones estratégicas. Pero a la vez, desde el punto de vista la Sociología del Poder, para Lahoud su alianza personal con el presidente Bashar al-Assad representa uno de sus recursos de poder más importantes, tanto para conseguir la presidencia como para permanecer en ella, y más cuando sus recursos de poder simbólico van reduciéndose a medida que pasa su primer mandato, deviniendo éste el principal recurso para mantener su posición. Sin embargo, su alianza con al-Assad, no es una alianza entre iguales. Mientras que para Lahoud su posición depende de esta alianza, para al-Assad Lahoud le puede ser especialmente útil para controlar el Líbano, pero sus recursos de poder (muy superiores que los de Lahoud) no dependen del actor anterior. Es decir, que si ampliamos el análisis a un sistema sirio-libanés, Bashar al-Assad es claramente un actor primario en este sistema más amplio, mientras que Lahoud sería un actor secundario dependiente del Presidente sirio. Esta misma dependencia le impedía tener margen de maniobra para desarrollar una posición estratégica propia en política exterior y de defensa, que le permitiera mantener una posición más reconciliadora con los actores regionales e internacionales, acentuando este aislamiento y su dependencia de Bashar.

227 A modo de ejemplo, parece que el príncipe heredero de Arabia Saudí intercedió ante Bashar al-Assad para que Hariri pudiera volver a ser Primer Ministro (Corm 2005, 287), lo que representó la primera gran derrota para Lahoud.

228 Encontramos una explicación más amplia sobre esta cuestión en el apartado “La crisis de 2004 y sus dramáticas consecuencias, el conflicto Bashar al-Assad-entorno Hariri”.

6.4 El segundo mandato, la degradación de la situación

La percepción de que Lahoud es un subordinado de Siria, cuando la presencia de ésta es cuestionada en el Líbano, añadida a las campañas que han organizado Hariri, Jumblatt y el Kornet Chewan²²⁹ (Corm 2005, 297) en contra del Presidente, provoca que, cuando éste anuncia que aspira a prolongar su mandato, se encuentre una fuerte oposición interna. Aunque la oposición más contundente vendrá del exterior en forma de resolución 1559 del Consejo de Seguridad de Naciones Unidas, que no hace más que ampliar las tensiones internas. Incluso Hassan Nasrallah, uno de los aliados próximos de Lahoud, sugiere a Bashar que quizás sería más prudente no prolongar su mandato, dada la situación. Pero Bashar, que se siente atacado directamente, entiende que no prorrogar a su hombre de confianza sería debilitar su posición en el Líbano y mostrar debilidad en su gestión (International Crisis Group 2005a; Blanford 2006).

Después del enfrentamiento entre las potencias occidentales y Siria respecto a la Presidencia libanesa, difícilmente se puede percibir en el Líbano, la prórroga de Lahoud, como un acto soberano del parlamento que representa a su población y no como una imposición de Siria frente la presión de las potencias impulsoras de la resolución 1559 (Meur 2012, 71-72), lo que debilita fuertemente su legitimidad como Presidente del Líbano. Posteriormente Hariri dimite y, como en 1998, activa su maquinaria mediática contra el gobierno y se prepara para la campaña electoral del 2005. Pero en este caso, a diferencia de la ocasión anterior, actuará de forma más combativa, enfrentándose abiertamente a las élites sirias que controlan el Líbano (y que han impuesto la prolongación del mandato de Lahoud)²³⁰.

En este contexto, para Lahoud, el atentado terrorista que acaba con la vida de R. Hariri (y 19 personas más, entre ellas el ministro de economía), representa el fin de su principal rival, pero también un golpe definitivo a los recursos de poder propios. Efectivamente, como responsable final de los servicios de inteligencia libaneses, y siendo el principal rival de Hariri, para muchos libaneses es el responsable directo, o al menos indirecto²³¹, del asesinato.

229 Se conoce como Kornet Chewan una plataforma cristiana antisiria, que incluye a destacados políticos libaneses, bajo la cobertura del Patriarca Maronita. Fue fundada en 2001 en un encuentro en el municipio Kornet Chewan que dio nombre a la plataforma.

230 Ver Capítulo 9.

231 Entendiendo que difícilmente se podría realizar un atentado de estas características sin que los distintos

Las movilizaciones masivas en respuesta del asesinato lo señalarán a él, igual que a Bashar, y pedirán su dimisión. Por el mismo motivo la presión internacional aumentará de forma drástica, contra él y más aún contra el régimen sirio. Y este régimen, consciente que su supervivencia está en riesgo, y con varios frentes abiertos a la vez, condiciona fuertemente la actuación del Presidente libanés.

Una vez desprovisto de toda legitimidad en el cargo, la presión internacional y la dependencia de Siria le reducen aún más la autonomía. Asimismo, pierde influencia en las propias instituciones: los ministerios de interior y de justicia pasan a manos del entorno Hariri en el gobierno provisional. Paralelamente, el régimen sirio que le apoya, con la retirada de sus tropas del Líbano, pierde capacidad de influencia en este país. Incluso los servicios de seguridad y de inteligencia de los que era responsable devienen inoperativos²³² por su dependencia logística con su contraparte siria, por la dimisión de sus superiores (Jamil al-Sayid y Ali al-Hajj) y la posterior detención de éstos y de otros dos altos cargos²³³, pero también afectados por las divisiones internas en el Líbano y por miedo a represalias en función de la evolución de la situación (International Crisis Group 2005b). A continuación la coalición del 14M gana las elecciones legislativas del 2005 y el partido de Hariri vuelve al poder. Ciertamente el entorno Hariri se encuentra debilitado por la pérdida de Rafic, pero disfruta de un fuerte apoyo de una comunidad internacional que mantiene un altísimo intervencionismo en el sistema libanés. De esta forma, Lahoud, huérfano de Siria, ve todavía más restringida su capacidad de maniobra.

Durante el Diálogo nacional que empieza en 2006, y que intenta desbloquear la situación del país, el 14M sigue pidiendo que Lahoud deje su cargo. Resistirá en su posición gracias a las maniobras de N. Berri y, irónicamente, gracias al apoyo indirecto de su mítico enemigo durante la Guerra Civil, Michel Aoun²³⁴ (L'Orient le Jour, 21 junio 2006) que le

servicios de inteligencia no estuvieran, al menos, informados. Aunque muchos no dudarán en ir más lejos afirmando que justamente han sido estos servicios de inteligencia quienes han realizado el atentado, bajo sus órdenes. En último caso, como responsable de la seguridad del país, parece como mínimo un fracaso político.

232 De hecho, no se realiza ninguna detención ni acusación por iniciativa propia en relación con la treintena de atentados que se dan en el Líbano después de la crisis del 2004.

233 Jamil al-Sayid y Ali al-Hajj dimiten frente a la fuerte presión de la oposición a Lahoud. Formaban parte de los siete nombres para los que se pedía la dimisión con posterioridad al asesinato de Hariri. Las posteriores detenciones se realizan a raíz de la investigación Mehlis. Cuatro años después serán puestos en libertad sin cargos y se les facilitarán los nombres de falsos testigos para que puedan presentar una querrela contra éstos.

234 Aoun es la propuesta de la minoría parlamentaria (la alianza del 8M) para sustituir a Lahoud. Pero como no es aceptado por el 14M, Aoun expresa que no apoyará un cambio en la presidencia, dejando a los opositores a Lahoud sin la mayoría de dos tercios del parlamento necesaria para tumbar al Presidente.

sirven de muletas. Pero sabiéndolo en el ocaso de su mandato, fuertemente impopular y desprovisto de capacidad real para actuar, incluso sus aliados más próximos, como el Jefe del Ejército (y su sucesor a la Presidencia) Michel Suleiman (Goenaga Sánchez 2008), Aoun o Hezbolá, marcan distancias respecto al Presidente.

Capítulo 7

Siria y los actores sirios en el Líbano

Los regímenes de poder sirio y libanés, pese a tener enormes diferencias entre ellos, están profundamente interrelacionados a causa, sobre todo, de los casi 30 años de presencia militar siria en el Líbano, aunque también por las estrechas relaciones históricas y su proximidad geográfica y cultural. Las élites sirias juegan un papel fundamental en el sistema libanés por su peso y su enorme capacidad de influencia a través de distintos mecanismos. A la vez, parte de estas élites son actores con importantes intereses en el país del cedro, por lo que su intervención será intensa y permanente. Por esto analizaremos de forma especial el papel que tienen estos actores externos al sistema libanés pero fuertemente integrados en su régimen, en el que además tienen en juego importantes recursos de poder. Así, en este capítulo se exponen tanto los mecanismos de control de las élites sirias en el sistema libanés, como las motivaciones y los recursos en juego para estas élites. Finalmente veremos la actuación de los principales actores sirios en el Líbano en función de los conflictos que mantienen entre ellos por la acumulación diferencial de poder en el régimen sirio, y el papel que juega el sistema libanés en estos conflictos.

7.1 Mecanismos de control de las élites sirias en el Líbano

7.1.1 Legitimación política y *off-shore balancing*

Siria entra militarmente en el Líbano a petición del presidente Suleiman Frangieh y otros líderes cristianos (como el expresidente Camille Chamoun), para defender las milicias cristianas frente a las milicias palestinas y progresistas (situándose curiosamente en una posición próxima a la israelí en el Líbano), para re-instaurar el equilibrio de poder en el sistema libanés previo al inicio de la guerra. Esta intervención fue bien vista por Estados Unidos, y la Liga Árabe aprobó el envío de “una fuerza de disuasión árabe” que estuvo formada esencialmente por la fuerza siria (sobre todo a partir de 1978 cuando, frente a la degradación de la situación, los demás países se retiran), con 30.000 hombres (Corm 2005, 120). De esta forma, su entrada en el territorio libanés tuvo una legitimación tanto interna en el propio Líbano, como a nivel regional e internacional.

Los principales argumentos del discurso sirio para justificar su entrada son dos: primero, evitar la desintegración de este país, aportando estabilidad y protegiendo a las minorías, y segundo, evitar que el Líbano caiga en la órbita israelí. Sin embargo, desde un primer momento actuó interfiriendo en el régimen libanés para reforzar su influencia y su posición en este territorio (en ocasiones con un alto precio para los libaneses). Por ejemplo, ya en 1976 impone al parlamento la elección de su candidato a la presidencia, Élias Sarkis²³⁵, en vez de Raymond Eddé, que tenía un apoyo mayoritario (Corm 2005).

Desde su intervención en este país, en los inicios de la Guerra Civil, la estrategia de Siria para controlar el Líbano consiste en mantener los equilibrios de poder entre los distintos actores libaneses, para impedir que ninguno de ellos adquiriera demasiado peso en el sistema libanés y pudiera imponerse a los demás actores, estableciendo un nuevo régimen de poder en el cual Siria ya no fuera necesaria, o peor aún, que adquiriera tal poder que directamente pudiera desplazar la presencia Siria. Al mismo tiempo Siria actúa para impedir que estos actores libaneses realicen amplias alianzas entre ellos que les permitan cuestionar su

235 Aunque en realidad fue un craso error por parte de Siria, por el acercamiento a Israel que tuvo este Presidente.

presencia. De esta forma, los actores sirios pueden actuar en el Líbano siguiendo una estrategia de *offshore balancing*²³⁶, siendo decisivos en cualquier disputa interna, y haciendo necesaria, por parte de los actores libaneses, la alianza con (o al menos el beneplácito de) los actores sirios para poder permanecer en la competición libanesa. En caso contrario, el apoyo de Siria a algún otro actor en competencia implica la pérdida de posiciones en la competición del actor que no goza del apoyo sirio. Los actores que se oponen directamente a la voluntad siria corren un fuerte riesgo de caer en desgracia (como el líder de las falanges libanesas Samir Geagea, que será expropiado y encarcelado en los inicios de la 2ª República), o en función del contexto, desaparecer físicamente (como Kamal Jumblatt, presumiblemente asesinado por Siria).

Como hemos visto²³⁷, un claro ejemplo de actuación siguiendo la estrategia del *offshore balancing*, durante la Guerra Civil lo encontramos cuando Siria primero facilita el crecimiento de Hezbolá para mantener a la poderosa Amal a raya, y posteriormente no dudará en enfrentarse militarmente a Hezbolá al lado de Amal para imponer su autoridad al Partido de Dios. Posteriormente también ha forzado a ambas fuerzas a hacer alianzas electorales para no alterar el equilibrio entre ellas, sosteniendo así una situación de debilidad y dependencia frente a su aliada Siria por parte de los dos actores que tienen más incidencia sobre la comunidad chií.

De esta forma, quien quiera ser actor en el sistema libanés y permanecer en la competición tiene interés en tener buenas relaciones con Siria. Por este motivo, durante la década de los noventa, la oposición a Siria provenía únicamente de grupos de jóvenes cristianos, de seguidores del General Aoun que estaba exiliado en París, de periodistas críticos, etc. pero de ningún actor primario que estuviera compitiendo por el poder en el sistema libanés. Quizás una excepción fue el Patriarca maronita, cuya posición no dependía de Siria, y su condición de líder religioso cristiano y sus apoyos internacionales (dependiendo del Vaticano y con históricas relaciones con Francia), lo hacían bastante intocable para las élites

236 Este concepto estratégico de Relaciones Internacionales consiste en que un poderoso actor, externo pero con notable influencia en un sistema, interviene para mantener los equilibrios internos de este sistema, con el objetivo de que ninguno de sus actores devenga hegemónico (o suficientemente grande) y pueda cuestionar su influencia. Es un concepto que autores como Mearsheimer (2001) utilizan refiriéndose a los Estados como actores (en su caso, el actor que aplica el *offshore balancing* es una gran potencia –a Great Power–), sin embargo, adaptándolo a nuestro concepto de actor, nos es útil para explicar la tradicional estrategia de los actores sirios en el Líbano.

237 Ver capítulo “Hassan Nasrallah y las élites de Hezbolá”.

sirias. Pero pese a su notable capacidad de influencia²³⁸, las fuertes divisiones del campo cristiano, así como el peso de las familias tradicionales y los señores de la guerra, debilitan su posición como actor clave del sistema político libanés.

La estrategia siria del “*offshore balancing*” se terminará por dos razones. Por una parte, Rafic Hariri²³⁹ gana tanto peso en el sistema libanés que no sólo rompe el equilibrio entre los distintos actores primarios, sino que, tiene una capacidad de cooptación tan grande que aglutina a su alrededor actores primarios de las distintas comunidades libanesas, e incluso establece alianzas con las élites sirias encargadas de la gestión del dossier libanés. Por otra parte, cuando Bashar al-Assad hereda el dossier libanés, sin la autoridad, ni el prestigio, ni la experiencia de su padre, y teniendo que reforzar su posición también en el sistema sirio frente a los aliados sirios de R. Hariri, no tiene la capacidad de revertir el desequilibrio de Hariri, y abandona la estrategia del “*offshore balancing*”, (que en el Líbano requiere un alto nivel de conocimiento del contexto y de capacidad de relación con las distintas élites), para pasar a realizar estrechas alianzas permanentes con actores clave que defiendan su posición, en este caso, Lahoud, N. Berri, Nasrallah, los líderes del Partido Socialista Nacionalista Sirio y del Baath libanés, etc.

7.1.2 El control institucional basado en lucrativas relaciones personales más allá del tratado de fraternidad

Una vez terminada la Guerra Civil, las relaciones entre Siria y Líbano se formalizan a través del “Tratado de fraternidad, cooperación y coordinación entre la República Libanesa y la República Siria”²⁴⁰ firmado el 22 de mayo de 1991 (con el territorio libanés ocupado por tropas sirias), que además de legalizar de forma indefinida²⁴¹ la presencia militar siria en el

238 Su papel destaca como mediador de una comunidad cristiana fuertemente dividida. También asumirá un papel destacable gracias a esta invulnerabilidad frente a las élites sirias, que le permitirá dar cobertura a algunas muestras de oposición a Siria (muy moderadas en un principio) desde el ámbito cristiano, posteriormente bendice y apoya activamente la plataforma cristiana antisiria conocida como el Komet Chehwan.

239 Ver capítulo “El entorno Hariri”.

240 Este tratado será la base para numerosos acuerdos, protocolos y convenios posteriores entre estos dos países. Se puede encontrar una lista de estos en: <http://www.syrleb.org/conference.asp?confotype=1> (consultado en 11 noviembre 2015). Traducción propia del autor.

241 El tratado se limita a hablar de un posible repliegue de tropas (y no de retirada) con posterioridad a la realización de unas reformas políticas que la propia Siria tiene capacidad de impedir.

Líbano, establece la cooperación en “la quasi-totalité des domaines relevant de l'autorité étatique: politique, sécurité, culture, recherche scientifique, économie, droits de douane, transports, agriculture, commerce, communications, etc.” (Meur 2012, 35), a la vez que establece un pacto de defensa mutua y la coordinación de sus políticas exteriores. El hecho de abarcar una gran cantidad de materias permite a Siria controlar casi cualquier actividad de las instituciones estatales libanesas en las que tenga interés.

Dicho tratado también contempla la creación de las instituciones que supuestamente aseguran esta cooperación y coordinación, con numerosos comités para los distintos ámbitos. Entre ellos destacan sus órganos superiores que consisten en un Secretariado General con sede en Damasco, y un Consejo Superior formado por los presidentes, los primeros ministros, los vice-primeros ministros de ambos países, y los presidentes del Parlamento libanés y de la Asamblea del pueblo de Siria²⁴². Como argumenta Meur (2012), aunque la representación tanto en el consejo superior como en las otras instancias es paritaria, Damasco obtiene el control de todas ellas dado que, mientras los representantes de Siria obedecen disciplinadamente a su líder, la contraparte libanesa, no sólo no tiene una posición única, sino que muchos de sus representantes en realidad son prosirios que de igual modo obedecen al régimen de Damasco. Este hecho lo podemos visualizar con el propio Consejo Superior, donde los presidentes libaneses, tanto Lahoud como Harawi son prosirios, y el presidente del parlamento N. Berri también. Incluso el primer ministro R. Hariri, hasta 1998 era claramente prosirio. De esta forma, todas las instituciones estaban dominadas de facto por el Presidente sirio, o por quien gestionara el dossier libanés desde Siria.

Aunque en la práctica los asuntos libaneses eran gestionados a través de relaciones personales más que a través de las instituciones previstas para ello, es decir, a través de alianzas entre los actores sirios que gestionaban el dossier libanés, y los actores primarios libaneses aliados de éstos. Incluso, yendo más lejos, Meur sostiene que “selon les affirmations de plusieurs journalistes, [...] durant toute la décennie 1990, le traité de fraternité ait servi de couverture aux réseaux d'intérêts mafieux syro-libanais” (Meur 2012, 36).

Los actores más importantes que formaron parte de estas alianzas hasta el 1998 son, por el lado libanés, los actores primarios Rafic Hariri, el presidente Harawi, W. Jumblatt y N. Berri. Mientras que por el lado sirio destacan tres actores a los que Hazef Al-Assad había

242 Ver: <http://www.syrleb.org/> (consultado en 20 de abril de 2015)

cedido la gestión de las cuestiones libanesas y que, pese a ser actores secundarios en el sistema sirio, acumulan un enorme poder. Se trata del vicepresidente Abdul Halim Khaddam, del cual se considera que desde el 1975 ya ejerce una enorme influencia sobre el Líbano; el jefe de la inteligencia siria en el Líbano Ghazi Kanaan; y el Jefe del Estado Mayor el General Hikmet Shihabi (International Crisis Group 2005a; Meur 2012). Esta alianza iba más allá del ámbito político e incluía también intereses económicos personales de dichos actores y la participación de varios de éstos en distintos negocios comunes. Además, dadas las posiciones que disfrutaban estos actores en ambos países, dicha alianza no sólo les otorgaba el control de las relaciones sirio-libanesas, sino que incluso controlaban tanto las principales instituciones del Estado libanés como la actuación siria en el Líbano. Esto incluía, en consecuencia, la práctica totalidad de servicios de inteligencia de ambos países que actuaban en territorio libanés.

7.1.3 Ejército y servicios de coerción

Como se ha explicado, el sistema establecido en el Líbano posterior a la Guerra Civil parecía basarse en una división del trabajo, en la que el gobierno libanés asumía las políticas económicas y sociales, y Siria se adjudicaba el control en cuestiones de seguridad y militares, incluyendo los distintos servicios de coerción, tanto sirios actuando en territorio libanés, como los propios servicios de seguridad libaneses. Como afirma Goenaga:

“había un ámbito que el régimen se preocupó en controlar muy de cerca desde el principio, nos referimos al aparato militar y securitario libanés. Siria dirigió directamente todo el proceso de reforma del Ejército y de las Fuerzas de Seguridad del Estado, amplió notablemente su tamaño y capacidades y "sirianizó" completamente estos cuerpos. En esta línea, Damasco colocó a sus aliados más fieles en los cargos relacionados con el ámbito militar y securitario” (Goenaga Sánchez 2015, 336).

De esta forma, en el ámbito militar, como hemos visto, Siria mantuvo como Jefe del Estado Mayor al General Lahoud, que había demostrado su fidelidad durante la Guerra Civil, para reunificar y reformar el ejército e integrar una parte de los miembros de las milicias desmovilizadas. Siria participó directamente en dicha reforma, tanto a nivel material y armamentístico, como a nivel formativo y de adoctrinamiento ideológico, consiguiendo una fuerte influencia sobre las fuerzas armadas y en sus servicios de inteligencia.

Igualmente sucedió con los distintos organismos de inteligencia no militares, reconstituidos por Siria y con una fuerte dependencia de sus homólogos sirios. Hasta el año 2000 el poderoso ministerio del interior estuvo en manos de Michael Murr y posteriormente (hasta el 2005) de Elias Murr (hijo del anterior), estrechos aliados de Siria hasta 2004²⁴³. Desde este ministerio supuestamente se coordinaba a los servicios de inteligencia civiles, dado que su control había sido repartido en función de las comunidades: la Dirección General de Seguridad quedó bajo el control de la comunidad chií; la Dirección de Seguridad Interna en manos de los sunníes; y la dirección de la Seguridad del Estado quedó en la órbita de las comunidades cristianas (Goenaga Sánchez 2008, 93).

La Dirección de Seguridad Interna, responden al Primer ministro, y a esta Dirección esta vinculada la Fuerza de Seguridad Interna (FSI). Este era el único cuerpo de seguridad que estuvo bajo el control de Rafic Hariri siendo ministro, mientras que el resto estaba en manos de actores aliados (y dependientes) del régimen sirio. De hecho, hasta 1998 R. Hariri todavía era un estrecho aliado de las élites sirias. Es decir, que hasta el año 2000 en que R. Hariri vuelve al gobierno, las élites sirias no tienen ninguna traba en el control de los servicios de coerción libaneses. Este control les servirá para asegurarse la fidelidad de sus contra-partes libanesas, y usarlos no sólo para conseguir un control social, sino también político sobre las posibles disidencias libanesas.

En la práctica, este control de los servicios libaneses acababa siendo más basado en fidelidades personales que institucionales, como nos ilustra desde ICG, y escapan en gran medida al control judicial:

“The Fitzgerald report [...] described a bewildering situation in which security agencies had overlapping purposes, undefined or vague mandates, ambiguous

243 En septiembre de este año se enfrenta a Rustom Ghazaleh (responsable de la inteligencia siria en Líbano) a causa de un turbio suceso: Un grupo presuntamente de Al-Qaeda fue descubierto (por los servicios de inteligencia militar italianos) intentando poner una gran cantidad de explosivos supuestamente en la embajada italiana y en el consulado ucraniano. Pero según Blanford, los miembros del grupo no sólo no parecían formar parte de Al-Qaeda, sino que posiblemente tenían conexión con la inteligencia siria. Asimismo, dicho autor especula que los explosivos no iban destinados a la embajada italiana. Esta embajada se encuentra en la zona de máxima seguridad de Beirut, al lado del parlamento y de un café donde Hariri solía frecuentar. Por consiguiente, Blanford especula si los explosivos no iban destinados (directa o indirectamente) a R. Hariri. En aquel momento era reciente la aprobación de la resolución 1559 y la prolongación de la presidencia de Lahoud. El enfrentamiento entre E. Murr y Ghazaleh (que parece que intercambiaron insultos y amenazas) se dio porque E. Murr informó del suceso a los oficiales estadounidenses antes que a los servicios sirios (Blanford 2006, 108-9). Después de este incidente, E. Murr (que estaba casado con la hija del presidente Lahoud, de la que posteriormente se divorcia) pasa de ser un estrecho aliado de al-Assad, a ser próximo del 14M. E. Murr sufrió un atentado terrorista en julio de 2005, al que sobrevivió.

lines of authority, and ability to infringe on civil rights without judicial oversight. It confirmed widespread suspicion they were answerable and more loyal to individuals rather than political institutions, in clear violation of constitutional and legal requirements. With such impunity and the prevalence of informal, unsupervised arrangements, security agencies regularly violated human rights” (International Crisis Group 2005b, 25).

De esta manera, estos servicios secretos, desorganizados y con prácticas mafiosas, están controlados por individuos próximos al régimen sirio, y subordinados en último término a los servicios de inteligencia sirios en el Líbano. Este hecho, junto con la impunidad y las prácticas mafiosas, así como el control político que ejercían estos cuerpos, otorgaba un enorme poder a los actores sirios sobre el Líbano.

Pero sobre esta cuestión es ilustrativa la anécdota de Kerr: Cuando este autor le pregunta al embajador de USA en el Líbano, por qué desde este país no se ha obligado a Siria a respetar los límites que le imponía el acuerdo de Taif, la respuesta del embajador es “The Lebanese government didn't ask us to” (Kerr 2006, 159). Ciertamente, como hemos visto, el sector Hariri también había participado de lleno en la creación institucional de los servicios de coerción, y en ningún momento había mostrado ninguna oposición a cómo se estaba realizando, porque en realidad él era uno de los principales beneficiados. Es decir, efectivamente a grandes rasgos había una división del trabajo en la que Siria se encargaba de los servicios de coerción y esto le ofrecía un enorme control del sistema libanés. Pero esta división del trabajo se hacía dentro de un mismo régimen de poder que beneficiaba a sus élites primarias, entre las que también encontramos a los que hacían la otra parte del trabajo, destacando el entorno Hariri que, en su caso, era un estrecho aliado de los anteriores.

Las primeras tensiones por el control de los servicios de coerción empieza cuando Hariri vuelve al gobierno en el año 2000, estando enfrentado a Lahoud y a una parte de las élites sirias. Y el enfrentamiento aumentará a medida que aumente la tensión política en el país. A partir de este momento R. Hariri, como hemos visto, se ve más perjudicado que beneficiado de estos servicios de coerción, e intenta mantener el control de la FSI con un relativo éxito, dado que él mismo descubre que uno de los máximos responsables de este cuerpo es en realidad un infiltrado que trabaja para las élites opuestas a él (Blanford 2006).

Posteriormente al asesinato de Hariri, con la retirada siria y el cambio de los máximos responsables de dichos servicios, se visualiza tanto la dependencia de estos cuerpos con sus homólogos sirios, como el control basado en relaciones personales. El resultado es una

completa parálisis de estos servicios de seguridad en plena ola de atentados, tensión e inseguridad, con sus miembros situados en medio del conflicto entre Lahoud y el sector Hariri, sin saber a quien debían ser leales y si, en el caso que la correlación de fuerzas cambiara rápidamente, no saldrían perjudicados por sus acciones. Asimismo, su dependencia logística de los servicios sirios parece que limitaba severamente su capacidad de actuación (International Crisis Group 2005b).

7.1.4 Mecanismos de control posteriores a su retirada del territorio libanés

Posteriormente a la retirada de sus tropas en el Líbano, Siria irá perdiendo su capacidad de control de dichos servicios de seguridad. De hecho, el gobierno de Siniora establece acuerdos con potencias occidentales para que se impliquen en la realización de una reforma de las fuerzas de seguridad libanesas que los haga funcionales y leales al gobierno. No obstante, como explican desde ICG, Siria conserva importantes resortes de poder.

“Syria certainly possesses a variety of tools to implement a destabilising policy in Lebanon and, in Bashar’s words, to ‘harm or defeat [the enemy]’. Although the last of its forces were seen leaving the country on 26 April 2005, Syria still can rely on powerful allies there. These include political loyalists, such as Hizbollah, Amal, the Syrian Socialist Nationalist Party and the Lebanese Baath party, as well as President Lahoud. It also has a long history of sponsoring Palestinian militant groups with an armed presence in Lebanon, most notably the Popular Front for the Liberation of Palestine – General Command, led by Ahmad Jibril. Finally, there are unconfirmed reports of continued Syrian intelligence presence” (International Crisis Group 2005b, 10-11).

De hecho el propio Bashar al-Assad declaraba: “the power and the roles of Syria in Lebanon are not dependent on the presence of Syrian forces there”²⁴⁴.

Es difícil confirmar la presencia ilegal de la inteligencia siria en el Líbano, y saber qué actividades realizaba. Pero lo que es evidente es que en el Líbano se instaura un clima de inseguridad y de terror que recordaba a épocas que parecían dejadas atrás. Durante este período se suceden una serie de explosiones producidas por coches bomba en el barrio cristiano, la mayor parte de ellos sin víctimas pero creando una fuerte sensación de inseguridad y despertando los fantasmas de los miedos comunitarios. A éstos se añaden los

²⁴⁴ Citado en Harris (2006, 309).

atentados que asesinaron a conocidos personajes antisirios entre los que destacan George Hawi, ex-líder comunista, Samir Kassir, periodista, ambos muy críticos con la presencia siria en el Líbano, y el intento de asesinar a Elias Murr. A esto se suman los rumores de la existencia de una lista, de los servicios secretos sirios, de personalidades libanesas a eliminar (International Crisis Group 2005b, 11). Algunos ven en los enfrentamientos una clara voluntad de Siria de desestabilizar completamente el país.

Una de las víctimas de este clima de tensión son los trabajadores sirios en el Líbano, contra quienes se multiplican las agresiones de forma alarmante (Meur 2012, 121), lo cual no ayuda precisamente a calmar los ánimos. Igualmente las declaraciones incendiarias de actores internacionales aumentan la tensión en el país, al que, sobre todo, mantiene en vilo la investigación Mehlis²⁴⁵, a la que Hezbolá y otros grupos prosirios acusan de estar politizada (International Crisis Group 2005b, 7).

Ante esta coyuntura Siria no dudará en hacer evidente que, después de tanto tiempo de relaciones tan estrechas, las dependencias son mutuas, y por el peso de la población siria y por su situación geográfica, una ruptura de las relaciones puede perjudicar de igual modo al Líbano. Así llevan a cabo un bloqueo en las fronteras de los camiones con productos frescos, causando estragos en la agricultura y el comercio libanés. Siria es ciertamente para el Líbano un importante mercado, pero además es la única ruta terrestre abierta para exportar a otros países de la región. Se estima que el comercio bilateral se redujo un 30%, y también se retrasan proyectos comunes, como la conexión del gas sirio a las centrales eléctricas libanesas que representaba un importante ahorro económico para estas últimas (International Crisis Group 2005b, 11).

La situación de confrontación, la inoperatividad de los servicios de seguridad, y la tensión creciente junto a la ola de atentados, carga de argumentos al gobierno antisirio de Siniora para pedir a las potencias occidentales (Estados Unidos, Francia y Reino Unido) que ayuden en la realización de un programa de reforma de los cuerpos de seguridad, ofreciendo así en bandeja la influencia en los cuerpos de inteligencia y de seguridad libaneses, de las

²⁴⁵ Es la investigación internacional, liderada por el juez Detlev Mehlis, y que responde a la resolución del Consejo de Seguridad de Naciones Unidas 1595. Era precedida por el informe preliminar realizado por Peter Fitzgerald a petición del Secretario general de Naciones Unidas, y que sin identificar a los culpables, había sido muy duro con la responsabilidad política de Siria, del gobierno libanés y los servicios de seguridad de este país, poniendo en evidencia la falta de interés de éstos en la investigación de los hechos y acusándolos de falsificación, manipulación y destrucción de pruebas, y pidiendo una reforma urgente de estos servicios si se quería llevar a cabo una investigación internacional.

potencias enfrentadas a Siria y a Hezbolá.

7.2 Intereses de las élites sirias en el Líbano

El control del Líbano por parte de Siria es una cuestión esencial para el régimen de este último país, como expresan en ICG “Syria's influence over Lebanon was long considered by the Baathist regime a core interest, second only to regime survival” (International Crisis Group 2005a, 8). Entre los beneficios que obtiene el régimen de poder sirio encontramos, por un lado, los beneficios socio-económicos generales, que mejoran en parte la calidad de vida de la población siria, contribuyendo a la estabilidad del régimen y facilitando mayores beneficios de sus élites económicas gracias a mejorar la situación económica del país. Por otro lado encontramos los importantes beneficios que obtienen directamente algunos actores sirios a través de su actividad en el sistema libanés.

En el primer caso, los trabajadores sirios inmigrantes en el Líbano y la exportación de productos, sobretodo agrícolas, aunque también manufacturados, son los dos principales beneficios socio-económicos que obtiene Siria. Éstos serán formalizados a través del segundo de los acuerdos que se firmarán entre ambos países (sólo después del acuerdo de defensa y seguridad) basados en el “Pacto de Hermandad”. Nos referimos al “Agreement for Economic and Social Cooperation and Coordination between the Lebanese Republic and the Syrian Arab Republic”, firmado en 1993²⁴⁶.

La cuestión de los trabajadores sirios en el Líbano aporta importantes beneficios en el sistema socio-económico sirio, a la vez que se convierte en una importante cuestión política en el Líbano. A causa de la proximidad, la estrecha relación y la interdependencia entre ambos países, ya en la década de los 70 se encontraban unos 300.000 trabajadores sirios en el Líbano (Meur 2012, 119). Después de la Guerra Civil, con el Líbano bajo la presencia militar siria, con el pacto de libre circulación de trabajadores, y en pleno boom de la construcción, el

246 En el primer artículo de dicho acuerdo, ya se establece:

“1. Freedom of persons’ movement between both countries; 2. Freedom to stay, work, employ and practice economic activity in conformity with the laws and regulations in force in each country; 3. Freedom of exchanging national commodities and products; 4. Freedom of capital transfer between both countries;” Posteriormente, en octubre de 1994, se firma el “Bilateral Agreement in the Field of Labor between the Government of the Lebanese Republic and the Government of the Syrian Arab Republic” que desarrolla el anterior. Ambos disponibles en <http://www.syrleb.org/conference.asp?conftype=1>, consultado en 8/12/2015.

número de inmigrantes aumentó y el asunto pasó a ser una cuestión política de primer orden. Serán usados en ocasiones como chivo expiatorio; servirán para despertar los temores de las comunidades cristianas especulando con una supuesta nacionalización masiva de trabajadores sirios que convirtiese a los cristianos en una minoría política; fueron vistos como peones de los servicios de inteligencia siria²⁴⁷; se provocó el miedo a la dilución de la especificidad libanesa; etc. Por este motivo, el número de trabajadores sirios se politizó y es difícil conocer las cifras reales. Si bien autores como Goenaga (2008, 97) o desde ICG (2005a, 8) ponen la cifra de casi 1 millón de trabajadores sirios en el Líbano, y desde el sector antisirio se han publicado cifras de hasta 1.4 millones de trabajadores, según los órganos de coordinación entre ambos países (controlados por Siria), esta cifra se reducía a 253.000 como ilustra Meur (2012, 119). Según los datos que propone esta autora, la cifras reales se habrían mantenido en general por debajo de los 500.000, y no habrían superado nunca los 700.000. En cualquier caso, hay que tener presente que durante la década de los noventa, según las estimaciones del Banco Mundial²⁴⁸ la población del Líbano llegaba apenas a los 3 millones de habitantes, y su población activa no llegaba a un millón de trabajadores (actualmente estas cifras se estiman en 4'5 millones y 1'6 millones respectivamente), lo que significa que cualquiera de las cifras anteriores representaba un impacto brutal en su mercado laboral.

Estos trabajadores inmigrantes son principalmente mano de obra no cualificada y en muchas ocasiones contratados de forma ilegal y con salarios más bajos, lo que produce unos enormes beneficios para los empresarios, y facilita el boom de la construcción, pero perjudica de lleno a la mano de obra no cualificada libanesa, lo que según Corm llega a ser en el ámbito musulmán, “un facteur d'exaspération” (2005, 272). Después del asesinato de Hariri, aumentan de forma dramática los ataques contra trabajadores sirios incluyendo atentados, incendios de campamentos y saqueos, provocando una treintena de muertos (Meur 2012; Corm 2005, 308), y posteriormente a la retirada de las tropas sirias, el número de trabajadores que permanece en el país se reducirá. A consecuencia de ello, y posteriormente a la Guerra del 2006, la cuestión de los trabajadores sirios desaparece del debate político entre las élites libanesas (Meur 2012, 118), quizás porque incluso los actores antisirios, pese a su discurso en

247 Parece que los trabajadores también han sido víctimas de las prácticas de los servicios de inteligencia de su propio país, que en ocasiones se han hecho pasar por trabajadores sirios, por ejemplo, para entrar en campos palestinos (Meur 2012, 121).

248 Información obtenida del banco de datos disponible en <http://databank.bancomundial.org> (consultado en 8/12/2015)

contra de estos trabajadores, eran unos de los más beneficiados de la mano de obra barata.

Por otro lado, para el régimen sirio, esta migración es especialmente útil a nivel socio-económico dado que reduce significativamente el paro en la población no cualificada, reduciendo de esta forma las protestas y el riesgo de revueltas en su país. Se estima que Siria ingresa en forma de remesas alrededor de 7.000 millones de dólares entre 1993 y 2005 (International Crisis Group 2005a, 8).

El segundo beneficio que obtiene la economía siria de su control sobre el Líbano, es la aplicación desigual del libre mercado. En este sentido, Goenaga afirma que

“[e]n la práctica, la libertad aduanera se ejercía en una sola dirección. El Estado sirio siguió controlando las importaciones que llegaban desde el Líbano, mientras el mercado libanés absorbía una gran parte de la producción manufacturera y agrícola del país vecino, aun a costa de la suya propia. En el año 2000, las exportaciones de Siria hacia el Líbano alcanzaron los 309 millones de dólares. Mientras, el montante de las importaciones no superó los 26 millones de dólares” (Goenaga Sánchez 2008, 97).

Esto evidentemente daña tanto al sector industrial libanés, ya perjudicado por la propia política económica de su gobierno²⁴⁹, como a la agricultura. En este sentido, los trabajadores del sector agrícola son doblemente agraviados dado que tienen que competir con los salarios más bajos que ofrece la mano de obra siria, y competir con unos productos agrícolas sirios que se benefician de unas subvenciones que no disfrutaban los libaneses. Este hecho afecta fuertemente a la población chií rural del Sur del Líbano y de la región de la Bekaa, lo que facilita que una parte de esta población tenga una posición distinta respecto a Siria que sus propios líderes más destacados (International Crisis Group 2005a, 17).

Además de estos beneficios socio-económicos, las élites sirias obtienen importantes beneficios personales de este control del Líbano. Para la burguesía siria, con una economía en el propio país estancada, la posibilidad de participar de la economía libanesa les aporta una interesante alternativa²⁵⁰. Si bien eran las élites al más alto nivel las que, en ocasiones operando a través de prácticas mafiosas, obtenían grandes fortunas. Blanford explica distintos mecanismos a través de los cuales los responsables de los servicios de seguridad siria, el responsable de los cuales era el general Kanaan, aliado de Hariri, obtenían holgadas

249 Ver capítulo “El entorno Hariri”.

250 Participan especialmente en los sectores de la construcción de carreteras, canteras, distribución de combustible, telecomunicaciones y banca (International Crisis Group 2005a, 8).

comisiones a cambio de permitir actividades ilegales en territorio libanés²⁵¹, o simplemente a cambio de “la seguridad” que ofrecían a algunas actividades económicas. Según este autor, un informe de Naciones Unidas de 2001 “estimated that Lebanon was losing approximately \$1 billion a year through graft, a ‘conservative’ figure at that. Joe Faddoul, after sifting through published accounts of corruption and racketeering that occasionally made the local press, concluded that the Syrian-endorsed racketeering had been netting an estimated \$2 billion since 1990 in direct and indirect takings” (Blanford 2006, 64).

Por otra parte, disfrutando de contactos privilegiados, esta élite también aprovechaba los beneficios que ofrecían las corruptelas de la economía libanesa, y por ejemplo vemos como Khaddam y Shehabi, estrechos aliados de Hariri, forman parte de las polémicas concesiones a dos empresas de telefonía móvil en las que igualmente participaba el entorno del Primer Ministro y que aportan grandes beneficios. En este sentido Goenaga explica que estas élites, “[g]racias a sus amistades y al tráfico de influencias con la élite política libanesa, [...] obtenían licencias para la apertura de empresas, o permisos de construcción; participaban en los consejos de administración de diversos bancos o compañías, etc.” (Goenaga Sánchez 2008, 97). Asimismo, su participación en los bancos libaneses era importante, con la presencia de 7.000 millones de dólares sirios (International Crisis Group 2005a, 8), lo que les permitía disfrutar de los importantes beneficios que la banca obtenía gracias a la política económica implantada por Hariri.

Para los actores sirios, la obtención de estas fortunas a través de sus actividades en el territorio libanés era de especial importancia, porque representaba la obtención de un valioso recurso de poder en contexto sirio, que les permitía mejorar su posición en la competición que libraban en este país.

7.3 Los actores sirios en el Líbano, o cómo el conflicto dominante sirio impacta en el régimen de poder libanés

En los apartados anteriores hemos visto cómo los actores sirios obtienen importantes

251 Estas actividades ilegales iban desde servicios ilegales de telefonía internacional que desviaban hasta el 50% de las llamadas internacionales realizadas (con un valor de hasta unos 232 millones de dólares al año), hasta las plantaciones y/o refinado de drogas en la Bekaa.

recursos de poder en forma de capital del sistema libanés, que a su turno usan en la competición en el sistema sirio, además de otros recursos menores que pudieran obtener a través de su presencia en este país, como contactos con actores internacionales, favores, prestigio por la gestión, etc. Por esta razón, el Líbano se convierte en una pieza importante en la competición interna en un momento tan delicado para el régimen sirio como la sucesión de Hafez al-Assad. Por este motivo,

“For Syrian observers, it is no coincidence that Hafez al-Asad programmed his son's rise to power by handing him the Lebanon file in 1998 and simultaneously sidelining Khaddam and Shihabi. Nor is it surprising that, in an attempt to consolidate his authority, Bashar sought to reconfigure both the power structure in Syria and the tight networks of power and influence that had been established in Lebanon. Bashar and his allies were convinced that members of the so-called old guard ‘used their connections in Lebanon to strike lucrative business deals, subsequently using their profits to buy loyalty and leverage in Syria’ [Citando a un asesor del propio gobierno sirio en una entrevista con ICG]” (International Crisis Group 2005a, 27-28).

Efectivamente Hafez al-Assad, desde que tomó la decisión de que su hijo Bashar fuera su sucesor, aprovechando su autoridad incuestionable, había ido eliminando como actores a los que mostraban su oposición a Bashar²⁵², o había debilitado a los actores que acumulaban demasiado poder y que posteriormente podían poner dificultades a la presidencia de su hijo. Varios de los actores que gestionan la cuestión libanesa serán afectados por estos cambios, más aún siendo el Líbano considerado como una fuente de recursos de poder para dichos actores.

De esta forma, en 1998, el Jefe del Estado Mayor, General Hikmet Shihabi (estrecho aliado de Jumblat), que se le percibe como una amenaza y muestra su desacuerdo con que Bashar sea el heredero (Haddad 2005a), es obligado a dimitir, y se exilia con su familia por miedo a represalias. Igualmente, Hafez al-Assad retira el control del dossier libanés al vicepresidente Abdul Halim Khaddam, para ponerlo directamente en manos de su hijo Bashar. Éste a su turno impone la presidencia de Lahoud en el Líbano, un actor de confianza que le permite debilitar a los aliados libaneses de los anteriores²⁵³.

Tras la muerte de Hafez, todas las élites del régimen sirio –con la excepción de su tío

252 Para una explicación detallada de dicho proceso y las purgas que implicó, ver: Ziadeh (2012).

253 Como hemos visto, sus aliados libaneses eran principalmente el entorno Hariri y W. Jumblatt, aunque también N. Berri, sin embargo este último no tendrá dificultades en cambiar de alianzas en el lado sirio y convertirse en un nuevo aliado de Bashar.

Rifaar, pero que al estar exiliado no tenía capacidad real de influir en el proceso (Ortiz de Zárate 2015c)– colaboraron estrechamente en la sucesión. En realidad, como escribe Álvarez-Ossorio, “todas las élites, ya fueran políticas, militares o económicas, convinieron en que la propia continuidad del régimen estaba en juego, y con ella, su propia supervivencia. Además, la perspectiva de que un joven e inexperto presidente ocupara el lugar del todopoderoso Hafez ofrecía infinitas oportunidades de ascender en la pirámide de poder para determinados sectores bien situados en la jerarquía del Estado, dado que Bashar no poseía las cualidades de su padre ni tampoco sus dotes de liderazgo” (2009, 180).

Según Corm (2005, 287), la debilidad de Bashar al-Assad a su llegada al poder en el año 2000, frente a la vieja guardia aliada de Hariri, será una de las causas de que el multimillonario libanés consiguiera de nuevo la posición de Primer Ministro. No en vano hemos visto como en este período Ghazi Kanaan, que había mantenido su posición gracias a mostrarse fiel y apoyar sin fisuras la sucesión de Bashar, es capaz de diseñar una reforma electoral que perjudica a Lahoud y beneficia a Hariri, además de mostrar su claro apoyo a este último delante de las élites libanesas prosirias y de los miembros de la inteligencia siria en el Líbano (de los que él era responsable) (Blanford 2006).

Sin embargo, Bashar al-Assad, usando una supuesta lucha contra la corrupción (que a su vez le sirve para ganar popularidad en un primer momento) y, sobre todo, apelando a la necesidad de modernización, fue reforzando su poder frente a los antiguos actores de la época de su padre, a través de mutaciones en los cargos, o directamente cambiando a estas élites secundarias por miembros más jóvenes y más leales. Así, Álvarez-Ossorio explica: “pocas semanas después de hacerse con la presidencia, Bashar cambió a los directores de periódicos estatales *Al-Zawra*, *Tishin* y *Al-Baaz* y, algunos meses más tarde, hizo lo propio con todos los gobernadores provinciales y el aparato regional del Baaz. En sus dos primeros años como presidente reemplazó a dos de cada tres altos cargos políticos administrativos y militares” (2009, 178).

Este hecho provocó el enfrentamiento entre lo que se conoce como la nueva guardia, jóvenes supuestamente mejor preparados – algunos con estudios en el extranjero – y con una gran proporción de alauís, y la vieja guardia que, si esperaban ver recompensados sus años de fidelidad con el sistema y su colaboración en la sucesión de la presidencia, se encontraban que estaban siendo apartados de sus posiciones. Es en este contexto que en 2002 Ghazi Kanaan es

sustituido pasando a ser ministro de interior, perdiendo su posición clave en el sistema libanés.

Parece que la desconfianza de Bashar respecto a los aliados sirios de Hariri podía estar justificada. Según algunos rumores que nos cuenta Martín (2005, 233), Hariri habría estado conspirando con el vicepresidente Khaddam “para descabezar la minoría alawí que regenta el país”, y a continuación, este mismo autor, remarcando la importancia del Líbano en aquellos momentos en la política siria afirma: “igual que la política libanesa siempre dependió de Siria, desde hace años la partida de ajedrez siria se disputa en el Líbano” (Martín 2005, 233).

Khaddam en junio de 2005 (posteriormente al asesinato de Hariri) critica públicamente la política siria en el Líbano y dimite de su cargo de vicepresidente. A continuación se exilia en Francia, desde donde a finales del 2005 acusa al régimen sirio de haber amenazado en varias ocasiones a Hariri antes de su asesinato²⁵⁴, a lo que el régimen le responde acusándolo de traición (The Guardian, 31/01/2006). A principios de 2006 participa junto a los Hermanos Musulmanes, kurdos, liberales, comunistas, en la creación de un grupo de oposición (Frente para la Salvación Nacional de Siria) que en marzo de 2006 hace una llamada a la sublevación contra el régimen de Bashar (The Daily Star, 18/03/2006).

Por su lado, Ghazi Kanaan no tendrá tanta suerte y muere de un disparo en la cabeza el 12 de octubre de 2005. La versión oficial del régimen sirio es que se trata de un suicidio, pero es una versión fuertemente cuestionada. Las dos versiones más aceptadas dan por hecho que es un asesinato del régimen y discrepan en las causas de éste para asesinarlo. Una de las hipótesis nos la expone Blandford. Según este autor, a principios de octubre corrían rumores de que Estados Unidos buscaba el remplazo de Bashar al-Assad por alguien afín de dentro del propio régimen sirio. Kanaan tenía contactos con Estados Unidos (había hecho de intermediario y tenía sus hijos allí) y con Turquía.

Además era estrecho aliado de Shehabi, que en aquellos momentos estaba exiliado entre UK y Estados Unidos, y de Khaddam que, como hemos visto, estaba actuando activamente contra el régimen sirio desde Francia. El mismo día de su muerte Kanaan habría

254 Según vemos en el *The Guardian* Khaddam declaró “Hariri was subjected to many threats from Syria. Dangerous things were said. Once he was summoned to Damascus ... and spoken to in extremely harsh words by President Bashar Assad” y continua “He quoted the president as telling Mr Hariri, months before he was killed: "You want to bring a [new] president in Lebanon ... I will not allow that. I will crush whoever attempts to overturn our decision." [...] After the warning, Mr Hariri left with "high blood pressure and his nose bleeding", Mr Khaddam said” (Karam 2005).

intentado contactar con ambos desde la embajada francesa de Damasco (Blanford 2006, 203-4). Meur añade que en dicho complot el Tribunal Especial para el Líbano podría haber servido para tumbar a Bashar²⁵⁵ (Meur 2012, 174). De esta forma, los aliados sirios con más peso del entorno Hariri podrían haber intentado derrocar a Bashar al-Assad y tomar el control del régimen con ayuda exterior (Scott Lasensky y Mona Yacoubian 2005). En este complot, Kanaan habría sido el que debía hacer el trabajo interno, pero se convirtió en la víctima del fracaso de la conspiración, según esta hipótesis.

Mientras que la otra hipótesis que se ha defendido es que el régimen, fuertemente presionado por la investigación internacional del asesinato de Hariri, lo elimina para que no se pueda seguir el rastro que lleva hasta al-Assad²⁵⁶. Pero es difícil pensar que Kanaan hubiera participado en el asesinato de Hariri²⁵⁷, teniendo en cuenta que se había implicado personalmente para que éste perdurara en el poder; había puesto trabas a Lahoud para beneficiar a Hariri y había pedido a al-Assad que la presidencia de aquél no fuera prorrogada; y lo que es más importante, su alianza con el entorno Hariri era uno de sus recursos de poder más fuertes. Como mucho habría podido conseguir alguna prueba que implicara al régimen y podría estar dispuesto a usarla para tumbarlo... pero esto nos lleva a un escenario muy similar a la primera opción.

En conclusión, podemos ver como el Líbano pasa a ser un elemento clave en el conflicto sirio que se abre con la sucesión de Hafez al-Assad y que se agrava con la renovación que lanza su hijo, una vez en el poder, para retener el control del país, provocando el enfrentamiento entre la “vieja guardia” y los jóvenes fieles a Bashar. Por esta razón, el nivel de análisis requerido para comprender la dinámica libanesa previa a la guerra del 2006

255 Hay que tener presente que la investigación sobre el asesinato de Hariri se refuerza con la Resolución 1636 del Consejo de Seguridad que se aprueba bajo el capítulo VII de la carta de Naciones Unidas, y que obliga a la colaboración de Siria en la investigación del asesinato de Hariri, incluso con la detención de las personas propuestas por los investigadores, además de exigir que Siria no interfiera en los asuntos del Líbano.

256 De hecho, Kanaan había sido interrogado en setiembre como testigo por la investigación internacional liderada por Mehlis. El día antes de su muerte, una televisión libanesa difundía que Kanaan había reconocido en el interrogatorio los sobornos que recibía de Hariri, pero había negado tener ninguna relación con el asesinato. Y el mismo día de su muerte Kanaan leyó una declaración desmintiendo la acusación anterior, y despidiéndose diciendo ‘I believe this is the last statement I might make’ (Blanford 2006, 203).

257 Tampoco parece que pudiera ser obligado por el régimen a cometer dicho asesinato dado que el Líbano ya no formaba parte de sus responsabilidades y hacer participar a un aliado de Hariri en la operación ponía a esta en riesgo. La otra opción posible sería que, como profundo conocedor del Líbano, Kanaan hubiese hecho asesinar a Hariri para hacer caer el régimen sirio a consecuencia de la retirada del Líbano y la inestabilidad que ello representaría. Pero es difícil imaginar que Kanaan estuviera dispuesto a asesinar a un aliado fuente de un importante recurso de poder, y que se arriesgara a ponerse en contra al entorno Hariri y a todos sus poderosos aliados, por un retorcido y peligroso plan con un resultado incierto.

necesita tener en cuenta los principales actores individuales sirios que afectan al Líbano, o las alianzas que estos establecen. De este modo, por un lado encontramos a la alianza Khaddam-Kanaan (y Shehabi) que formaban parte de la “vieja guardia”, y dentro de ésta ellos son los actores realmente relevantes para el Líbano (y los que probablemente llegaron más lejos en la contienda por derrocar a Bashar y asumir el poder en Siria durante este período). Y por otro lado al propio Bashar al-Assad, que había asumido directamente la gestión del Líbano en el 1998, con el grupo de actores secundarios fieles aliados, por su dependencia con el actor primario sirio, que participaban en la gestión del Líbano.

Curiosamente a partir de 2005, mientras que en el Líbano los aliados de la alianza Khaddam-Kanaan (el entorno Hariri y sus aliados) ganan batallas y afianzan su posición, en Siria éstos son derrotados estrepitosamente. Seguramente el asesinato de R. Hariri empujó en esta dirección, provocando la retirada de las tropas sirias a causa de las consecuentes movilizaciones, mientras que probablemente debilitó la alianza Khaddam-Kanaan al quedarse sin un estrecho enlace, que no sólo les podía ofrecer grandes cantidades de recursos materiales, logísticos y mediáticos, sino también inestimables contactos internacionales.

Parecería que si bien la desaparición de Hariri mejoró la posición de Bashar a nivel sirio frente a la “vieja guardia”, esto le supuso perder gran parte del control sobre el Líbano (pese a que conserve aún una fuerte influencia, al menos, a través de sus aliados), además de las nefastas consecuencias internacionales que también tuvo para el régimen sirio.

En consecuencia, llegamos al 2006 con un régimen sirio bajo una terrible presión internacional y que depende de sus aliados libaneses para mantener su capacidad de influencia sobre este país. Con el presidente Lahoud cada vez más acorralado, Hezbolá se va convirtiendo en un actor cada vez más necesario para Bashar al-Assad, a pesar de que su capacidad para proteger a este actor, que a su vez se encuentra bajo una enorme presión, es menor que nunca. Así, si para las élites de Hezbolá el mantenimiento de su brazo armado es esencial, también es un recurso estratégico esencial para Siria, que vive con preocupación la amenaza sobre éste. Por esto es fácil entender que Siria, pese a que poco antes del asesinato de Hariri y de su retirada del Líbano estaba frenando la actividad de Hezbolá para evitar una escalada de tensión, en este período no impida la operación de secuestro de julio de 2006.

Capítulo 8

Características generales del régimen de poder libanés

El Líbano es un país con unos rasgos inusuales por lo que su régimen de poder presenta unas características bastante singulares. En este sistema libanés destaca la parcelación que afecta de forma estructural a varios recursos de poder esenciales del sistema, como las instituciones del Estado o el control de la población. Al tratarse de recursos centrales del sistema, el régimen de poder libanés está fuertemente marcado por dicha parcelación. A su vez esta característica también facilita la existencia de unas élites bastante heterogéneas y poco especializadas.

Otra característica de este régimen de poder es su elevada permeabilidad, facilitando una fuerte influencia exterior. Esta característica está estrechamente relacionada con lo anterior, por ser a la vez causa y consecuencia, con tendencia a reforzarse entre ellas, lo que facilita la perduración de ambas.

La tercera particularidad destacada del régimen de poder libanés es la presencia siria durante tres décadas y la compleja relación posterior con su vecino árabe. De hecho, las dinámicas que se dan en el Líbano no se pueden entender sin tener en cuenta el papel que juegan las élites sirias en este país. Por este motivo, después de explicar más ampliamente las principales características del sistema libanés, presentaremos una breve descripción del sistema sirio y un análisis de las relaciones de poder entre los principales actores sirios y libaneses en el período que nos incumbe. Todo ello nos permitirá entender mejor el contexto

en el que se desenvuelven los actores y en el que se desarrollan sus conflictos y relaciones de poder que analizaremos en el capítulo posterior.

8.1 Un sistema parcelado y con élites heterogéneas y poco especializadas

El Líbano se caracteriza por una fuerte diversidad comunitaria y religiosa. Sin embargo, como nos recuerda Corm (2005), éste no es el único país que disfruta de esta diversidad, otros Estados árabes tienen las mismas comunidades que encontramos representadas en el Líbano, notablemente en Siria e Iraq. Y continúa afirmando que lo que sí es característico del Líbano es la proporción de la población cristiana, un hecho que ciertamente no se encuentra en ningún otro país de la región. Según el autor, este hecho es el desencadenante del comunitarismo libanés moderno, a causa del uso hecho por parte de Francia de esta comunidad, para desestabilizar el Imperio Otomano y conseguir el control de sus territorios. Otros grupos caerán también en la tentación de ser “protegidos” por potencias exteriores. Esta intervención externa, en la que destacan las futuras metrópolis europeas, lleva a la polarización y a la reafirmación de las distintas comunidades que entran en conflicto, o agudizan los existentes, con el resto.

Posteriormente, un confesionalismo, que en un origen proviene de la propia representación del Estado islámico reflejada en los *millet* otomanos, fue reforzado en toda la región durante los protectorados. Así vemos como en el Líbano, el colonialismo francés, lejos de forjar un proyecto de construcción nacional, reforzó el confesionalismo y manipuló los sentimientos confesionales para su beneficio, facilitando el control social (Gutiérrez de Terán 2003). Con la llegada de la independencia este comunitarismo se institucionaliza a través del “Pacto Nacional” y la Constitución de la Primera República, con una división de los poderes políticos en función de las comunidades, creando una democracia consensuada o consociacional²⁵⁸. Lo mismo sucederá después de la Guerra Civil con el acuerdo de Taif, también pensado en la lógica del “Power sharing”²⁵⁹, y que por lo tanto consolida la lógica

258 Para la explicación de este concepto, de su aplicación en el Líbano y sus consecuencias respecto la Guerra de 2006, ver: Goenaga (2007).

259 Kerr (2006) considera que el problema no es el *consociationalismo* basado en *power-sharing*, sino que éste no se aplica correctamente dado que no hay una toma de decisiones conjunta, sino una división de las

comunitaria que según el texto del propio acuerdo de paz pretende superar. En este sentido, Dibeh afirma que “[t]he Second Republic reinforced sectarian divisions by focusing reform on power sharing and redistribution rather than the formation of a secular democratic system” (2005, 2005/44:22).

Pero la parcelación de la sociedad libanesa no es únicamente religiosa y comunitaria, las grandes ideologías del siglo XX que afectaron al mundo árabe también tuvieron un fuerte impacto en el Líbano. Entre otros factores, contribuyeron las enormes desigualdades y las tensiones sociales inter e intracomunitarias, con poblaciones predispuestas a la movilización, que facilitaron la penetración de estas distintas ideologías transnacionales, en muchas ocasiones apoyadas desde el exterior. En este sentido el mismo Corm nos señala que la mayoría de partidos políticos libaneses, o responden en exclusiva a una única comunidad -por ejemplo, Amal a la comunidad chií o el partido Falangista a la comunidad cristiana- o son partidos transnacionales -como los partidos Baath de obediencia siria o iraquí, el Partido Social Nacionalista Sirio, o anteriormente los partidos naseristas, o nacionalistas árabes-, con escasa presencia de partidos estrictamente de ámbito nacional (Corm 2005, 22).

Estas divisiones comunitarias y de raíz ideológica son profundas, con una fuerte componente estructural a distintos niveles, y han creado distintas visiones propias de la realidad libanesa que refuerzan esta parcelación. En este sentido, tanto Meur (2012) como Corm (2005) se lamentan de la falta de una narración histórica mayoritariamente aceptada²⁶⁰. De hecho, este último autor denuncia que, además, las distintas narraciones históricas (en ocasiones antagónicas) están plagadas de mitos que se modifican en función del contexto (es decir, de las necesidades de las élites), y en este sentido denuncia la falta de estudios históricos rigurosos no centrados únicamente en una comunidad, sino en el Líbano como tal²⁶¹.

A esta parcelación social, hay que añadir las tradicionales estructuras de poder libanesas con liderazgos ligados a la territorialidad y a la familia. Así, la suma de todos estos

funciones del Estado entre las distintas comunidades, lo que refuerza el comunitarismo.

260 Para una aproximación de las distintas versiones de la Historia y las distintas visiones del propio Líbano, ver Salibi (1988).

261 El hecho que este país ciertamente haya sido precedido por dichas comunidades, según el autor, no impide su existencia, su especificidad y por lo tanto poder ser considerado objeto de estudio en sí mismo. La realización de investigación histórica rigurosa debería ser un primer paso para evitar los factores confusos que propician la manipulación de la historia por parte de los distintos líderes para facilitar la movilización (o el control) de la población creando una narración propia que es usada como recurso de poder, en ocasiones a costa del enfrentamiento entre las poblaciones.

elementos crea un sistema con un gran número de jerarquías independientes (en comparación con el reducido tamaño del país) y, por lo tanto, con un elevado número de actores primarios en la cumbre de dichas jerarquías. Es decir, nos encontramos numerosos actores, que pueden no tener un gran peso en el régimen de poder libanés, pero que tienen su propia base con sus propios recursos de poder, lo que les ofrece una considerable independencia respecto al resto de actores. Como consecuencia, en el sistema libanés de la Segunda República, la producción y reproducción de las élites estará relacionada con dichas estructuras que lo caracterizan, a las que se añade el sector financiero por su peso en dicho régimen²⁶². Por ello, Goenaga y Sánchez resumen los orígenes de estas élites a: “el espacio territorial regional directamente unido a la pertenencia familiar, el liderazgo confesional —laico y religioso—, las finanzas y la guerra” (2009, 308). Como hemos visto, el control de las grandes ideologías también tuvo un peso importante en la creación de algunas de estas élites, como en el caso de Hezbolá o del Partido Comunista (u otros anteriores a la Guerra Civil), pero de éstos solamente llegan con un peso importante a la Segunda República los que han destacado como actores armados durante la Guerra Civil²⁶³, siendo por lo tanto éste el factor de producción de estas élites de la Segunda República.

Sin embargo, dado que los actores tenderán a usar todos los recursos de poder que tengan a su disposición y que les sean útiles para la competición, en numerosos casos se produce una combinación de varios de estos componentes. Así nos encontramos con líderes territoriales o confesionales que devienen importantes líderes milicianos durante la guerra civil (como los Jumblatt), o como el caso de Rafic Hariri que podríamos considerar que proviene del mundo de las finanzas, pero consigue ser un líder comunitario, reforzando de esta forma su posición. A la vez, la gran mayoría de ellos participan en negocios privados (tanto del sector financiero, como otros), lo que les permitirá amasar considerables fortunas, deviniendo éstas otro recurso de poder²⁶⁴.

Independientemente de su origen, un recurso de poder fuertemente codiciado es el

262 Para un acurado análisis del sector financiero del Líbano y de su importante peso en su régimen de poder, ver Goenaga (2015).

263 En el caso de Hezbolá, aunque la ideología tiene un peso fundamental en un inicio, no es éste el recurso que les lleva a devenir un actor. Como hemos visto, lo que movilizó y federó los distintos grupúsculos fue la guerra contra Israel, y fue su papel como grupo armado durante la guerra civil (y el apoyo popular que consiguen) lo que hace que sus élites devengan un actor primario en el régimen de poder libanés.

264 Para un análisis detallado de esta participación de las distintas élites en la economía del país, y la competición entre ellas en este ámbito, ver: Goenaga (2015).

Estado. Éste es ciertamente un recurso de poder (e institución) central en el régimen de poder libanés. Aunque se trata de un Estado débil, parcelado, fuertemente marcado por la lógica comunitaria y con poca presencia en regiones enteras del país, el hecho de que se gestionen sus instituciones como si fueran parcelas personales y con un elevado nivel de corrupción, otorga importantes recursos a los actores que controlan dichas instituciones, ya sea a través de la creación de redes clientelares, obtención de alianzas e intercambio de favores, o directamente a través de la obtención de capital a través de la corrupción. Algunas de estas instituciones tienen un peso especial. Entre ellas destaca el gobierno y el Banco Central que determinan las políticas económicas del país y por lo tanto moldean directamente su régimen de poder, en este caso reforzando fuertemente las élites económicas, sobre todo del ámbito financiero, o ligados a la construcción y el sector inmobiliario. Evidentemente las capacidades de gobernar, promulgar leyes, otorgar o retirar licencias²⁶⁵, es decir, las prerrogativas normales de un gobierno y del parlamento, también representan una importante capacidad de condicionar el régimen de poder del país, y los términos en los que se realiza la competición. Como hemos visto, otro de los pesos pesados de las instituciones estatales en el Líbano son los servicios de coerción. Aunque, hasta la retirada siria, este país ejerce una gran influencia sobre ellos, su control basado en relaciones personales otorgaba un gran poder a los actores que los dirigían (motivo por el cual Siria procurará que siempre estén bajo el control de sus aliados). Después de la retirada de las tropas del vecino árabe, se abre una fuerte competición por el control de estos servicios de coerción.

Así, por este papel central, la competición para el control de los distintos sectores o parcelas del Estado en función de las comunidades será muy exigente y, como afirman Goenaga y Sánchez (2009), únicamente los actores que disfrutaban de las mejores posiciones consiguen entrar a formar parte del ámbito político-institucional, es decir, obtener cargos o posiciones que les permiten tener el control o influencia en algunas instituciones estatales. Y generalmente este control quedará limitado a su parcela comunitaria²⁶⁶, teniendo que cohabitar con el resto de actores que controlan las demás parcelas.

En consecuencia, estamos frente a un sistema con el poder poco concentrado, a causa de la multitud de actores primarios que lo forman y de esta parcelación de las instituciones del

265 A modo de ejemplo, una forma que hemos visto que usan los actores que controlan el gobierno es retirar licencias de medios de comunicación de los actores con los que mantienen conflictos, o restringir su contenido, dada la importancia que también tienen los medios de comunicación en el sistema libanés.

266 Hariri será una excepción, por ese motivo tendrá la capacidad de desestabilizar el sistema.

Estado en función del factor comunitario. Aun así, la acumulación de poder que irá obteniendo Hariri durante la década de los noventa, y los distintos conflictos dominantes que se establecerán con este actor, marcarán profundamente la estructura de relaciones de poder libanesa, y por lo tanto, afectará a estos numerosos actores primarios, que no tendrán más remedio que adaptarse a ella.

La división comunitaria del sistema, y sobre todo las características y orígenes diversos de los actores también nos lleva a afirmar que se trata de un sistema con élites heterogéneas y, como hemos visto, poco especializadas. Ciertamente, encontraremos pocos actores primarios que tengan suficiente peso como para estar en el ámbito político-institucional y que basen su posición en un solo recurso de poder, y en algunos casos, como hemos visto en el análisis de Hezbolá, algunos de ellos disponen de una gran cantidad de recursos de poder distintos que se refuerzan entre ellos creando un sistema²⁶⁷. Quizás el ejército y el mundo financiero sean la excepción, con algunos actores con capacidad de influencia especializados en un solo recurso. Este es el caso de Lahoud, que proviene del ejército y, aunque también proviene de una prestigiosa dinastía cristiana y disfruta de alianzas decisivas, posee un número mucho más limitado de recursos de poder que actores como Hariri, o (con menos peso) Berri o Jumblatt, siendo por lo tanto un actor más especializado. Pero en general, en este sistema parcelado, parece que tener el peso suficiente para competir en el ámbito político-institucional requiere el control de diversos recursos de poder, y por este motivo son amplia mayoría los actores no especializados.

Por otro lado, en el régimen de poder libanés, como en la mayoría de casos, la población no consigue articularse como un actor y juega mayoritariamente el papel de recurso de poder. En este caso, además de los mecanismos de dominación habituales, el comunitarismo libanés dificulta aún más la toma de conciencia de las necesidades reales por parte de la población, siendo el enfrentamiento comunitario un recurso usado habitualmente por las élites en la competición. Pese a ello, el Líbano tiene un denso tejido social (aunque en gran parte estrechamente controlado por las élites) y de forma puntual ha presenciado movilizaciones importantes²⁶⁸, aunque en ningún caso se ha vertebrado un verdadero

267 Forman un sistema en el sentido de ser una pequeña red formada por distintos recursos de poder interrelacionados entre sí, que se refuerzan entre ellos (y por lo tanto que el todo -es decir el conjunto de recursos- es más que la suma de las partes), y que las variaciones en uno de ellos afectan al resto de recursos de poder.

268 Como hemos visto, en la década de los noventa hubo importantes movilizaciones, tanto relacionadas con el ámbito laboral y económico, como con el ámbito democrático y civil (en este caso consiguiendo que se

movimiento de resistencia de la población. En el período que nos incumbe, el Líbano vive las movilizaciones más importantes de su historia, que llevan a la retirada de Siria. Aunque en dichas movilizaciones pudo haber un componente de poder lineal de una porción de la población, fueron claramente incentivadas y dirigidas por las distintas élites del país, que también supieron posteriormente aprovechar los beneficios de estas movilizaciones. Con la retirada siria, y la frustración causada por el aprovechamiento de las propias élites, el poder lineal que alguna vez pudo existir se desvaneció. Así, la población persiste en su papel de recurso de poder en manos de las élites.

En suma, nos encontramos un país salido de una larga guerra civil, con unas instituciones débiles y un régimen de poder que se caracteriza por ser un sistema parcelado, con el poder poco concentrado, con élites heterogéneas y poco especializadas, y con la población actuando como recurso de poder. En un origen parece un sistema ideal para facilitar la presencia siria, con una capacidad muy pobre de los actores libaneses de oponerse a ésta, aunque quizás este hecho no es casualidad, dado que el régimen sirio también ha participado en el desarrollo del sistema libanés posterior a la guerra civil.

8.2 Un sistema permeable, tablero de las competiciones regionales y globales

Siria no es el único país que interviene en el sistema libanés. En realidad podemos considerar el Líbano como un sistema extremadamente permeable a los actores externos por distintos motivos. Primeramente, por la existencia de numerosas élites primarias con capacidad de hacer alianzas exteriores, y que compiten en un complejo y exigente sistema libanés que les exige usar todos los recursos a su alcance para mantener su posición. Entre estos recursos, las alianzas exteriores tienen un papel nada despreciable, y además algunos de estos actores tienen lazos históricos con potencias exteriores (como la élite de la comunidad maronita), o fuertes alianzas estratégicas (como Hezbolá²⁶⁹), o sólidos lazos de amistad (como R. Hariri con Chirac o la familia real saudí²⁷⁰), mientras que otros sólo consiguen apoyos

convocaran las primeras elecciones municipales de la Segunda República en el 1998).

269 Aunque predomina su alianza de carácter estratégico, mucho más concreta y fuerte, la comunidad chií libanesa e iraní también disfrutaban de lazos históricos.

270 Evidentemente estas relaciones de amistad también suponían una alianza estratégica que, como se ha

coyunturales y cambian sus alianzas en función de la situación y de la oferta exterior. En cualquier caso estas alianzas exteriores son un recurso de poder importante y habitual en la competición interna.

En segundo lugar, facilita esta permeabilidad del sistema libanés la debilidad del propio Estado surgido de una guerra civil de quince años de duración, con su poder dividido por zonas de influencia entre las diferentes comunidades, ausente en algunas regiones del país y afectado por importantes tensiones sociales. Esta debilidad hace que sea incapaz de ejercer un control real sobre todo su territorio, y no dispone ni de la capacidad política ni militar para imponer el monopolio del uso de la fuerza, con la presencia remarcable de Hezbolá, pero también de milicias palestinas, y en la guerra del 2006, grupos que se suponían completamente desmilitarizados aparecen de nuevo (aunque con dimensiones muy pequeñas) combatiendo al lado de Hezbolá. Esta debilidad hace, por lo tanto, al Estado incapaz (en caso que quisiera) de impedir esta fuerte influencia extranjera.

Y en tercer lugar, por la posición estratégica del pequeño Estado libanés, Estado tampón ya desde el período colonial (Corm 2005), posteriormente frontera con Israel y Siria, y codiciada pieza en distintos enfrentamientos y competiciones por la supremacía entre actores regionales, son numerosos los actores externos interesados en intervenir en el país. Sólo como recordatorio, en la Guerra Civil, además de los dos ocupantes, Siria e Israel, que sumaban a su presencia militar el control de sus propios grupos locales, y de la importante presencia palestina, encontramos que a nivel regional intervinieron, al menos, Irán, con el importante apoyo militar y económico a Hezbolá, pero que también tuvo militares en suelo libanés, aunque no participaron directamente en combates; Iraq, que además del apoyo al Baath de obediencia iraquí, al acabar su conflicto con Irán, apoya con gran cantidad de armas a la sección del ejército liderada por Aoun y a las milicias cristianas (Corm 2005, 174); Libia, que financia generosamente a partidos naseristas (Corm 2005, 185); Arabia Saudí, quizás de forma más discreta, pero más efectiva, a través de un generoso financiamiento consigue una importante influencia en este país a través del primer ministro Rafic Hariri. A nivel global, Francia y EUA tendrán tropas sobre el terreno, y este último también apoyará a las milicias cristianas como Israel (Corm 2005, 146-47). También, ya desde 1978, encontramos la presencia de la FINUL, lo que supone la presencia de miles de soldados extranjeros bajo la

explicado en “El entorno Hariri”, eran usadas por los distintos actores para su propio beneficio.

bandera de Naciones Unidas. Asimismo, algunas embajadas (notablemente la estadounidense y la francesa) tienen un considerable peso en la gestión de los asuntos políticos libaneses, y es conocida la presencia de servicios secretos de distintos países operando en el territorio libanés, la última evidencia importante, antes de la guerra de 2006, fue la desarticulación de una red ligada al Mossad, en mayo del mismo año, considerada responsable de varios asesinatos (L'orient le jour, 15/05/2006).

A su vez, la permeabilidad del sistema libanés y la consecuente intervención de numerosos actores regionales y globales es también una causa de la perpetuación de la debilidad del Estado y de la parcelación del poder interno, haciendo especialmente vulnerable el sistema libanés a la inestabilidad regional y a los cambios políticos globales.

En suma, el Líbano deviene un excelente terreno de competición entre los distintos actores regionales y globales. Por este motivo, las potencias globales y regionales están muy presentes en los principales acontecimientos que afectan a los actores analizados, desde la creación de Hezbolá (con el apoyo iraní) hasta la retirada siria posterior a varias resoluciones de Naciones Unidas, pasando por las intervenciones saudíes para mantener la economía libanesa o para facilitar el retorno de Hariri en el 2000, por poner sólo algunos ejemplos. La competición por la influencia en el tablero entre las potencias extranjeras siempre está activa. Si como hemos visto, Siria tenía una posición dominante en este terreno (aunque ella misma también estaba afectada por presiones externas) hasta su retirada, a partir de este momento y durante la primera mitad de 2006, la balanza se desplaza a favor de las potencias occidentales (entre las que destacan Estados Unidos y Francia) y los aliados árabes del entorno Hariri.

8.3 La competición por el poder en Siria y su impacto en el sistema libanés, el origen de la crisis del 2004

Si tuviéramos que buscar un origen en la crisis libanesa del 2004, podríamos argumentar que éste se da en Siria en 1998, cuando se hizo responsable de la gestión del dossier libanés al designado como sucesor de Hafez al-Assad, su hijo Bashar. Este hecho implicó convertir el Líbano en uno de los terrenos de enfrentamiento por el poder en Siria, pero era necesario para afianzar la posición de Bashar al-Assad y hacer posible tanto su

llegada a la presidencia, como el posterior control del propio país frente a la vieja guardia con la que tenía que competir. Es decir, era necesario para favorecer a Bashar en la acumulación diferencial de poder respecto a sus competidores, y que, de esta forma, le fuera posible conseguir ser actor primario en la jerarquía siria sustituyendo a su padre en esta posición.

Siria, con su sistema autoritario y personalista²⁷¹, tiene un régimen de poder muy distinto al libanés. Sus principales diferencias son su centralización del poder, y que las élites son más homogéneas que en el Líbano, aunque manteniendo cierto grado de diversidad. Sin embargo, esto no significa que esta centralización del poder detenga la competición dentro del sistema. Bashar al-Assad, a causa de su inexperiencia, falta de legitimidad y de preparación, es un actor débil que su padre quiere que se convierta en actor primario en Siria. Entre los pesos pesados del sistema sirio de Hafez al-Assad (lo que pasará a llamarse la vieja guardia) destacan tres actores muy vinculados a la gestión del Líbano, con un gran peso en el sistema sirio, y con estrechas relaciones entre ellos, se trata del vicepresidente Abdul Halim Khaddam, el Jefe del Estado Mayor, el General Hikmet Shihabi, y el responsable de la inteligencia siria en el Líbano, el General Ghazi Kanaan. Como se ha explicado, los tres son aliados de R. Hariri y W. Jumblat, y tanto su gestión del Líbano, como su alianza con estos actores primarios libaneses les aporta importantes recursos de poder que usan en su competición en el sistema sirio en el que competirán con Bashar.

Por este motivo, en 1998 Hafez al-Assad le retira las prerrogativas de la gestión del Líbano a Khaddam, para otorgarlas a Bashar, y obliga a dimitir a Hikmet Shihabi. De esta forma vemos como los movimientos realizados por Hafez Al-Assad van destinados a aumentar la acumulación diferencial de poder de su hijo frente a sus competidores en el tablero sirio, dado que éstos pueden poner en riesgo su posición. En este caso, lo realiza a la vez boicoteando la acumulación de recursos de poder que los rivales de Bashar obtenían a través del control del dossier libanés, y procurando que el hecho de convertirse en el responsable de un dossier tan sensible como el libanés ofrezca una importante experiencia, posible prestigio y considerables recursos de poder de distintos tipos al futuro heredero. Posteriormente en 2002, en esta misma dirección, Bashar cambiará la posición de Ghazi Kanaan, retirándolo de su responsabilidad en el Líbano. Asimismo, Bashar para fortalecer su posición y debilitar la de sus opositores necesita desgastar la posición de los aliados de éstos

271 Para un análisis en profundidad de su régimen de poder, ver Álvarez-Ossorio y Gutiérrez de Terán (2009).

en el contexto libanés, especialmente a Hariri y a Jumblatt, dado que el resto de actores libaneses que fueron próximos de los tres actores sirios de la vieja guardia no tenían la capacidad de resistir al régimen sirio y, o desaparecieron como actores, o cambiaron sus alianzas del lado sirio²⁷². Con esta finalidad, en el mismo 1998, cuando termina la prolongación del mandato²⁷³ del presidente Élias Harawi, Siria impone a Lahoud como presidente del Líbano, lo que a su turno provoca la caída del gobierno de Rafic Hariri.

Lahoud, desde un primer momento, se muestra partidario de una institucionalización de las relaciones con Siria frente al funcionamiento basado en lazos personales, para retomar su control, y a la vez lanza una campaña anticorrupción que afecta de lleno al sector Hariri²⁷⁴. Mientras que Bashar, considerando a Lahoud como su interlocutor, parece dispuesto a dar más independencia a la política interna libanesa, para reforzar tanto la imagen del propio Lahoud, como la de la presencia siria, y acepta un gobierno con pocos ministros con vínculos claros con Siria. Pero eso sí, este nuevo gobierno, que deshace (o al menos intenta) varias de las políticas llevadas a cabo por los anteriores gobiernos de Hariri, contará con pocos partidarios del exministro sunní, y ningún druso próximo de Jumblatt (Corm 2005). Como resultado de estos hechos, Jumblatt pasará de ser un estrecho aliado de Siria, a ser uno de los políticos con un discurso más encendido contra el régimen de Bashar. Hariri, por su lado, actuará más discretamente, tratando de reforzar su posición frente a Lahoud y Bashar, pero evitando en la medida de lo posible el enfrentamiento abierto, al menos en un primer momento.

Aunque para Bashar al-Assad el objetivo más importante y urgente para debilitar a Hariri era reforzarse en la competición interna de Siria, donde realmente se juega su posición, hay otra motivación nada despreciable que le lleva a intentar minar la posición del multimillonario ex primer ministro, se trata de no perder posiciones en el control del Líbano por parte del régimen sirio. Ciertamente, Hariri no sólo era un problema para Bashar por el hecho de ser un aliado de sus competidores en Siria, sino que además había acumulado un

272 Entre ellos destaca el presidente Harawi, que termina su mandato en 1998 y con ello deja de ser un actor primario en el Líbano, y Berri, el líder de Amal, que por el contrario, cambiará su posición, pasando a ser un aliado del que parece el bando ganador en Siria, convirtiéndose en uno de los más fieles aliados de Bashar.

273 Prolongación que había obtenido gracias a la presión del entorno Hariri (Meur 2012).

274 Como hemos visto anteriormente, el mismo mecanismo es usado por Bashar en Siria. En ambos casos la lucha contra la corrupción es usada para debilitar o eliminar como actores a sus adversarios (siendo más eficaz para Bashar que para Lahoud), a la vez que les permite mejorar la imagen en la opinión pública ganando legitimidad (al menos hasta que se hace demasiado evidente que la lucha contra la corrupción sólo se aplica a los adversarios).

poder de tal magnitud²⁷⁵ que había roto los equilibrios de poder del sistema libanés (Goenaga y Sánchez 2009, 326). Este hecho ponía en peligro la habitual estrategia siria de actuar siguiendo la estrategia del *offshore balancing* para controlar el Líbano. Es decir, Siria había conservado el control a través de mantener los equilibrios de poder entre los actores libaneses, asegurándose que ninguno de ellos conseguía un peso suficiente como para hacer sombra a su poder en el sistema libanés. De esta forma, ningún actor podía conseguir la capacidad de cuestionar su presencia y sus actuaciones. Sin embargo, Hariri, en la década de los noventa, acumula tal poder que coopta a buena parte de las élites libanesas e incluso, como hemos visto, a parte de las élites sirias, haciendo que esta estrategia de control quede obsoleta.

Probablemente por esta situación de debilidad en el régimen libanés (y quizás también por sus dificultades en desenvolverse en este sistema complejo²⁷⁶) Bashar adoptará una estrategia distinta. Así, deja de lado la tradicional estrategia de alianzas variables realizada por su padre para mantener el equilibrio entre los actores libaneses, para pasar a buscar aliados permanentes y más próximos. Uno de estos aliados será la élite de Hezbolá, estableciéndose una buena relación personal entre Bashar y Nasrallah, mejorando sustancialmente la previa relación de Hezbolá con Hafez.

Para mostrar de forma gráfica el resultado de estas relaciones sirio-libanesas, vemos como se han establecido dos polos opuestos en cada uno de estos sistemas estrechamente relacionados entre sí, configurando una figura tetragonal formada por los principales actores de ambos sistemas. Así encontramos en el sistema sirio el entorno de Bashar por un lado y la alianza Khaddam, Shihabi y Kanaan por el otro, y en el libanés el entorno Hariri y Jumblatt en un polo, y Lahoud y sus aliados en otro. Cada uno de estos polos está en conflicto con el polo opuesto de su propio sistema, y a la vez es aliado con uno de los polos del otro sistema. Esto produce también enfrentamientos cruzados: Vemos como Kanaan pone trabas a Lahoud y apoya a Hariri en la competición que tienen entre ellos, y a su vez Lahoud presiona para que se retire a Kanaan del puesto de responsable de la inteligencia siria en el Líbano. Posteriormente, tanto Khaddam como Kanaan se oponen a la prolongación del mandato de Lahoud (Meur 2012, 74). En el caso del vicepresidente, según Blanford (2006, 99), antes de irse de vacaciones advierte a Bashar de que la renovación de Lahoud podría tener terribles consecuencias en el Líbano y para Siria. Bashar le tranquiliza diciéndole que no va a ser

275 Ver capítulo “El entorno Hariri”.

276 Varios autores lo relacionan con su falta de experiencia y de conocimientos del contexto libanés.

renovado. Una semana después Hariri es informado en Damasco por Bashar de que la presidencia de Lahoud sería prorrogada, y cuando él pide hablar del tema, recibe una agresiva y amenazante respuesta²⁷⁷.

Vemos que, a causa de la presencia siria en el Líbano y la interrelación que tienen los dos estados, se podría considerar que el sistema sirio está en parte superpuesto al libanés y, si obviásemos la frontera que separa los dos países, podríamos simplificar el tetrágono a sencillamente dos alianzas opuestas la una a la otra. Si momentáneamente ampliamos el foco del análisis a un sistema sirio-libanés, vemos que en este último período de Hariri, cuando el enfrentamiento con Bashar ya es abierto, Bashar trata a Hariri como si éste fuera una élite secundaria del sistema, quizás actuando como con el resto de actores secundarios sirios. Pero si éste es el caso, nos encontramos frente a un grave error de apreciación. Los recursos de poder del entorno Hariri no dependen en ningún caso de Bashar, de hecho su posición de Primer Ministro en 2000 la obtiene *pese a* Bashar, y el resto de recursos de poder del entorno Hariri son propios. Esto hace que Hariri fuera un actor primario incluso si realizamos un análisis del sistema sirio-libanés, es más, Hariri tenía un peso tan grande en este sistema que, como hemos visto, podía cooptar y establecer alianzas con actores secundarios sirios y tenía capacidad, con sus propios medios, para plantar cara a Bashar en el contexto libanés.

Puede ser (estamos especulando) que Bashar consiguiera eliminar literalmente a Hariri con el atentado terrorista. Pero este acto acaba provocando como consecuencia la retirada de Siria del territorio libanés y una aplastante victoria electoral del entorno Hariri que en poco tiempo recuperarán una buena parte del espacio político-institucional dejado por Siria. El régimen sirio sufrirá una enorme presión internacional, quedando temporalmente en una posición de jaque, señalado abiertamente por las potencias internacionales, con una investigación de Naciones Unidas sobre el asesinato de Hariri en marcha (realizada bajo el capítulo VII de la carta de Naciones Unidas), y quedando prácticamente aislada en el mundo árabe e incluso Irán, su más próximo aliado, le cuestiona su presencia en el Líbano. Es decir, que si fue el régimen sirio quien asesinó a Hariri, pensando que era un actor que se podía eliminar para favorecer su control libanés, parecería que el régimen sirio se había disparado en el propio pie con esta decisión. De hecho, el argumento más importante que tienen los actores prosirios para defender la inocencia del régimen sirio es que éste es el principal

²⁷⁷ Ver más abajo, en el siguiente capítulo, el apartado “La crisis de 2004 y sus dramáticas consecuencias, el conflicto Bashar al-Assad-entorno Hariri”.

perjudicado del atentado, y que por lo tanto el atentado es un complot contra ellos. Esto nos sirve para mostrar que, pese a que fue posible asesinar a R. Hariri²⁷⁸, este actor con su entorno poseían un peso del tal magnitud (quizás mal percibido por el régimen sirio) en el sistema sirio-libanés que su desaparición supone más un perjuicio que un beneficio para el régimen sirio, lo que confirma tanto su posición como élite primaria en el sistema sirio-libanés, como su centralidad en el sistema libanés.

Sin embargo, Bashar consigue ganar la batalla interna a los aliados sirios del entorno Hariri –Khaddam, Shihabi y Kanaan²⁷⁹-. Era la batalla principal para él dado que era en ésta y no en el Líbano donde estaba más en riesgo su propia posición. Por otro lado, a pesar de haber perdido el control directo sobre el Líbano, el régimen sirio mantiene una fuerte influencia a través de sus aliados libaneses prosirios, y posiblemente mantiene una parte de los servicios de inteligencia sirios activos en el territorio libanés, aunque es difícil determinar el peso real que éstos tienen.

Tanto la retirada siria del Líbano, como la caída de los actores sirios aliados de Hariri y Jumblatt (hecho que aparta al Líbano del centro de la competición siria) reducen enormemente la superposición del sistema sirio al libanés. Sin embargo, las interrelaciones entre ambos países siguen siendo muy estrechas, y para el régimen sirio, el Líbano sigue siendo una pieza clave. Por este motivo, sus alianzas con los actores prosirios son más importantes que nunca, dado que en ellas se basa su influencia. Como hemos visto, su pieza principal es el presidente Lahoud, pero este actor en el año 2006 se encuentra fuertemente cuestionado, con niveles muy bajos de popularidad y perdiendo batallas frente a la alianza del 14M por el control de las instituciones del Estado. Además, su mandato termina el año siguiente. El presidente del parlamento N. Berri también es un fiel aliado, con una remarcable influencia en el ámbito político-institucional y con una amplia red clientelar, pero con un apoyo popular cada vez menor (como reflejan las elecciones municipales de 2004), que se disimula con sus alianzas electorales con Hezbolá en las elecciones legislativas. En realidad su control político-institucional también depende en gran medida de su alianza con este actor,

278 Hay que puntualizar que eso no era nada sencillo, con sus Mercedes blindados de última generación, que incorporaban disruptores electrónicos, con sus servicios de seguridad e información privados y circulando en una comitiva de coches alternando rutas, entre otras medidas de seguridad (Blanford 2006).

279 A partir de la muerte de Kanaan en octubre 2005, con Khaddam y Shihabi ya en el exilio, desaparecen las posibilidades reales de estos actores de representar un peligro (al menos inmediato) para el régimen de Bashar. Para el desarrollo de este enfrentamiento en el sistema sirio ver capítulo “Siria y los actores sirios en el Líbano”.

dado que si Hezbolá lo superara en votos y no tuviera su apoyo, difícilmente podría mantener la presidencia del Parlamento. Así, Hezbolá deviene progresivamente el aliado más importante para el régimen sirio. Sin embargo, Siria con el nuevo contexto ha perdido buena parte de su capacidad de proteger a este aliado que, a principios del 2006, pese a su poderosa red de recursos de poder y el apoyo popular del que disfruta, se encuentra contra las cuerdas en el terreno libanés.

Capítulo 9

Evolución del conflicto dominante en un régimen sometido a cambios bruscos, el camino hacia la guerra

Una vez vistos los principales actores del sistema libanés y el contexto en el que ellos tienen que desenvolverse, con un análisis de la evolución de sus recursos de poder siguiendo la pauta del marco teórico, continuamos con el análisis de las principales relaciones de poder y conflictos que se establecen entre estos actores. Como hemos visto en nuestra propuesta teórica, esto nos será fundamental para poder explicar el comportamiento de las élites y los fenómenos que se dan en el complejo conflictual libano-israelí. Para realizar este análisis nos centraremos en identificar y seguir la evolución del conflicto dominante que vertebra el régimen de poder libanés en el período previo a la guerra del 2006.

En el período analizado nos encontramos un régimen de poder especialmente agitado y sometido a bruscos cambios en sus equilibrios de fuerzas. A causa de ello, veremos como el conflicto dominante en el Líbano irá cambiando, aunque siempre alrededor del entorno Hariri, por ser éste el actor con más peso en el sistema libanés en esta etapa. Este conflicto dominante, que vertebra la estructura del régimen de poder libanés y por lo tanto afecta a la conducta de todos sus actores, empieza enfrentando al entorno Hariri con Lahoud, seguirá con el entorno Hariri contra Bashar al-Assad, y finalmente enfrenta al entorno Hariri con Hezbolá.

Seguir la evolución del conflicto dominante nos muestra las dinámicas que se dan en

el sistema libanés, nos permite entender mejor la situación de los distintos actores en las proximidades de la guerra del 2006, y nos explica las causas de una actuación de Hezbolá (entre otros, pero especialmente) que arrastra al Líbano a una destructiva guerra contra Israel.

9.1 Las sacudidas de 1998 y del 2000 en el régimen de poder libanés y el conflicto entre Lahoud y el entorno Hariri

Focalizando el análisis en el sistema libanés, la llegada de Lahoud a la presidencia representa una sacudida al régimen de poder que se había ido estableciendo durante la década de los 90 en el Líbano. En efecto, el nombramiento de Lahoud acaba provocando la caída del gobierno de Rafic Hariri, el actor primario con más peso del Líbano, y por lo tanto el actor central del régimen de poder libanés en aquel momento. Durante los dos años siguientes Lahoud intentará acumular diferencial de poder respecto a este actor, en parte intentando minar sus recursos, a la vez que intenta reforzar los propios²⁸⁰. Con este fin, Lahoud lanza una campaña anticorrupción que afecta de lleno al entorno Hariri. A la vez intenta imponer su autoridad en las distintas instituciones estatales frente a fieles o aliados de Hariri que van perdiendo su control, y su gobierno intenta realizar un cambio en diversos ámbitos políticos respecto al anterior gobierno Hariri²⁸¹. A consecuencia de lo anterior, también se desarticula, en gran medida, la parte de la red clientelar de Hariri que dependía de las instituciones del Estado y de su proyecto de reconstrucción.

Así, para el entorno Hariri, Lahoud deviene un peligro real, con el que compite para un recurso de poder esencial para ambos actores, el control de las instituciones del Estado. Por lo tanto éste será el conflicto más importante para el actor primario con más peso del Líbano frente a otro actor que, después de ser reforzado por su posición en la presidencia, es capaz no sólo de desafiarlo, sino de producirle graves pérdidas en sus recursos de poder, acortando la ventaja en la acumulación diferencial de poder que hasta el momento ostentaba Hariri.

280 Ver capítulo “Émile Lahoud”.

281 En varios ámbitos el nuevo gobierno no conseguirá realizar grandes transformaciones respecto a las políticas anteriores, entre otras causas, por falta de tiempo (poco más de un año y medio realmente operativo y habiéndose constituido sin un programa de reforma acordado); por las resistencias del entorno Hariri y sus próximos (tanto desde dentro de las instituciones como desde fuera); y por la precaria situación económica dejada por el gobierno anterior que limita enormemente el margen de maniobra de las nuevas políticas económicas. En este sentido, ver: Baroudi (2002).

Aunque, como hemos visto, Hariri actúa en consecuencia y demostrará su peso en el sistema incluso estando fuera del gobierno, consiguiendo también un notable desgaste de la imagen del Presidente a través de la movilización de sus poderosos recursos. Por todo lo anterior, consideramos que con la llegada a la presidencia de Lahoud, el conflicto dominante en el sistema libanés pasa a ser el conflicto entre Lahoud y Hariri. En consecuencia, este es conflicto del sistema alrededor del cual se vertebra el régimen de poder libanés, afecta a la conducta de los actores libaneses, y a la relaciones de alianza y conflicto que estos establecen, teniendo que adaptarse a él para mantenerse en la competición.

Para Hezbolá este es un período plácido en el sistema libanés²⁸², disfruta de un gobierno que no le es hostil, sino más bien al contrario, e incluso de un Presidente que facilita la colaboración del ejército con su milicia para hacer frente a la ocupación israelí del Sur del Líbano. Las élites del Partido de Dios se ponen al lado de Lahoud en el conflicto dominante del momento, pero como éste también recibe el apoyo de Bashar y Hafez Al-Assad, y Hezbolá no tiene en juego ningún recurso de poder esencial para su élite en el conflicto, no tienen la necesidad de implicarse demasiado. A nivel regional el régimen sirio aún disfruta de buenas relaciones con Estados Unidos y no está sometido a presión internacional, lo que asegura una cierta tranquilidad al Partido de Dios, y más teniendo en cuenta que su alianza con el régimen sirio se refuerza con la llegada de Bashar en la gestión siria del Líbano.

En el año 2000 varios cambios mayores, tanto externos como internos, provocan una nueva sacudida al régimen de poder libanés. A nivel interno encontramos dos hechos especialmente remarcables. El primero es la retirada unilateral del ejército israelí del Sur del Líbano. Este hecho histórico representa una enorme victoria que capitaliza Hezbolá en forma de poder simbólico, reforzando considerablemente su posición. Pero este poder simbólico que consigue acumular por el prestigio de la Resistencia es caduco si la lucha termina. Y justamente con la retirada israelí, Hezbolá pierde la principal razón de la existencia de su brazo armado, uno de los recursos de poder esenciales para las élites que controlan el Partido de Dios, y la propia confrontación con Israel pierde su argumento más poderoso en la sociedad libanesa.

282 Nos referimos a que es un período plácido respecto a grandes actores del régimen de poder libanés. Sin embargo durante este período Hezbolá tendrá que gestionar “la revuelta del hambre,” impulsada por su ex secretario general al-Tufayli en el Valle de la Bekaa, lanzada en junio 1997. Dicha revuelta disfruta de la cobertura de Siria, y representa un ejemplo de la estrategia de *offshore balancing*, dado que su objetivo es limitar el poder creciente de Hezbolá y la influencia de Irán en el Líbano (Azani 2009).

Esta retirada israelí también abre la puerta a cuestionar la presencia militar siria en el Líbano. Así, a partir del año 2000, las críticas a la presencia siria en el Líbano no se limitan a unas minorías cristianas excluidas del poder desde el fin de la guerra²⁸³, sino que se empiezan a oír críticas abiertas tanto de destacados líderes cristianos (organizados a partir del 2001 alrededor del Kornet Chehwan), como de personalidades independientes (periodistas, intelectuales, etc.), a los que se suma el apoyo druso de W. Jumblatt, vertebrándose progresivamente una alianza en contra de esta presencia. Aunque con la invasión de Iraq y el aumento de la presión de Estados Unidos sobre Siria, estas críticas se reducen de forma importante por miedo a ser percibidos como proestadounidenses, como se ha explicado anteriormente.

W. Jumblatt había perdido su posición en el gobierno, junto a Hariri, con la llegada de Lahoud, y se aproxima a los cristianos antisirios en 2000. En esta aproximación juegan dos factores, de un lado su enfrentamiento indirecto con Bashar al-Assad por la alianza de Jumblatt con Hariri y los actores de “la vieja guardia siria” y por su enfrentamiento con Lahoud. Mientras que por otro lado sus declaraciones son una táctica electoral frente a los comicios del 2000 para conseguir el voto de los cristianos del Monte Líbano (Corm 2005, 273). Con el tiempo, Jumblatt deviene uno de los líderes que exigen con más contundencia la retirada siria del Líbano.

El segundo acontecimiento importante en el régimen de poder libanés este año es la aplastante victoria electoral de R. Hariri y sus aliados en las elecciones legislativas. Esta victoria no representa únicamente una alternancia en el poder, ni significa sólo que Lahoud ha fracasado en su competición contra el multimillonario sunní en el momento que el Presidente tenía una posición más aventajada, sino que también pone en evidencia la debilidad de Bashar al-Assad en el Líbano. Es la primera vez que gana las elecciones un actor no deseado por el régimen sirio, es más, que el régimen había invitado a irse del gobierno hacía menos de dos años al elegir a Lahoud como Presidente. Este hecho también evidencia que Hariri no era un actor secundario en el sistema sirio-libanés, no dependía del régimen sirio para mantener sus recursos de poder y su posición, sino que era un actor primario completamente autónomo, que no solamente había roto los equilibrios de poder internos del Líbano, sino que era capaz de resistir a Bashar al-Assad en el sistema libanés, aunque como hemos visto anteriormente

283 Nos referimos principalmente a los seguidores del general Aoun y de Samir Geagea.

Bashar lo seguirá tratando como un actor secundario.

Sin embargo Hariri evita la confrontación con Bashar e incluso, durante un primer período, colabora con él para intentar ganarse su favor, como había hecho anteriormente con otros actores sirios (Blanford 2006). Para Hariri la competición se encuentra en el sistema libanés, es allí donde dispone de sus principales recursos de poder, y donde tiene una posición dominante. Es evidente que Hariri sí que es muy consciente que Bashar se ha convertido en un actor primario con el que *a priori* no compite por ningún recurso de poder esencial, y por lo tanto, aunque compitan entre ellos, piensa que se podrán entender. También parece muy consciente que un conflicto entre ellos puede ser muy destructivo para ambos actores.

Por su lado, y ya entrando en el nivel regional, Bashar este año deviene Presidente de Siria sucediendo a su padre Hafez que fallece el 10 de junio de este año. Este hecho, aunque permite a Bashar convertirse en la élite primaria siria, hace que este pierda peso, al menos temporalmente, en el Líbano que ya estaba gestionando. Por un lado la desaparición del respetado Hafez quita el último recurso que podía suponer su intervención en caso de dificultades, pero sobre todo será su debilidad interna en el sistema sirio lo que debilitará su posición en el terreno libanés. Sin la legitimidad ni la experiencia de su padre, Bashar tendrá que hacer frente a las presiones de la “vieja guardia” en Siria, lo que deja más margen de actuación al general Kanaan²⁸⁴, y al entorno Hariri frente a Lahoud.

Todavía en el ámbito regional, Ariel Sharon haciendo campaña para conseguir ser Primer Ministro, realiza la provocadora visita a la explanada de las mezquitas que contribuyó a desencadenar la Segunda Intifada. Este alzamiento favorece a Hezbolá, dándole un motivo a nivel regional para mantener su discurso y la movilización de su milicia y, aunque discretamente, terminará colaborando con esta sublevación armada palestina²⁸⁵. Sin embargo, Sharon también consigue sus objetivos y será proclamado Primer Ministro en marzo del año siguiente. Esta elección cambiará dinámicas de las relaciones de Israel con Siria, y con Hezbolá, siendo el ejecutivo israelí mucho más agresivo. Este hecho se combinará con la elección a finales del año 2000 de George W. Bush como Presidente de Estados Unidos, que mantendrá una actitud muy intervencionista en el Oriente Medio después de los atentados del 11 de septiembre, y aún más respecto Siria a causa de la posterior guerra con Irak, lo que

284 Recordemos que era aliado de Hariri y el responsable de la inteligencia siria en el Líbano.

285 Ver capítulo dedicado a la élite de Hezbolá.

provocará un giro de 180 grados respecto a la política de la administración Clinton con Siria. En los años consecutivos, Bashar consigue reforzar su posición interna, pero pasa a estar en el punto de mira de la administración estadounidense y la presión internacional que recibe tanto el régimen sirio como sus aliados Hezbolá e Irán es asfixiante. Esta ruptura de Estados Unidos con Siria se visualiza en 2003 con la aprobación de la “*Syria Accountability and Lebanese Sovereignty Restoration Act*” que pide, entre otros, la retirada de las tropas sirias del Líbano²⁸⁶ y prevé la imposición de sanciones al régimen sirio.

Durante este período, hemos explicado que Hezbolá se encuentra sometido a tal presión que tiene dificultades para mantener su actividad, y sin la ocupación israelí se cuestionan sus armas, a la vez que su poder simbólico como referente de la Resistencia va perdiendo peso. Sin embargo, con Lahoud como Presidente, y la presencia siria en el país, sigue teniendo la seguridad de que el gobierno libanés no tomará medidas estratégicas que le perjudiquen gravemente. En este sentido, el único punto débil para Hezbolá durante este periodo habría sido que Israel hubiera aceptado la propuesta lanzada en distintas ocasiones por Bashar al-Assad de entablar negociaciones. Algo que el gobierno de Sharon rechaza pese a los consejos favorables de analistas políticos y servicios de inteligencia israelíes que entienden que es un momento favorable para ello²⁸⁷.

Este ámbito posiblemente era el que más podía separar los intereses entre Bashar y la élite de Hezbolá. Para Bashar llegar a un acuerdo de paz aceptable seguramente lo hubiera reforzado a nivel interno pudiendo reducir el peso del sector militar (del que difícilmente podía ser considerado un experto y un gran líder) y le permitiría avanzar su proyecto de liberación económica. Al contrario, para Hezbolá un acuerdo de paz entre Siria y Israel sería enormemente perjudicial, por un lado porque perdería un aliado esencial frente a Israel, y por otro lado, porque fácilmente llevaría a un acuerdo de paz también con el Líbano, hecho que dejaría sin justificación la existencia de su brazo armado. Eso si la negociación entre Siria e Israel no incluía directamente que Siria facilitara el desmantelamiento de la milicia de Hezbolá como una condición para el acuerdo. Paradójicamente el entorno Hariri en este

286 Además se exige a Siria detener toda colaboración e impedir las actividades de grupos considerados como terroristas por Estados Unidos (entre los que cita explícitamente a “Hizbollah, Hamas, Palestinian Islamic Jihad, the Popular Front for the Liberation of Palestine, and the Popular Front for the Liberation of Palestine--General Command”), así como de grupos terroristas o de la insurgencia en Iraq. Asimismo le exige detener su programa de armas de destrucción masiva, y tener una actitud responsable en la región. Ver: <https://www.congress.gov/bill/108th-congress/house-bill/1828/text> (consultado en 13/01/2016).

287 Ver Parte Tercera.

ámbito coincidía con los intereses de Bashar. En realidad su proyecto de hacer del Líbano el centro financiero (y de turismo, servicios de lujo, etc.) del mundo árabe no podía despegar sin un acuerdo de paz con Israel²⁸⁸.

Igualmente, en consecuencia, ésta era una de las diferencias estratégicas que enfrentaba el entorno Hariri con la élite de Hezbolá. También diferían en el modelo político-económico, y competían en algunos recursos de poder, como los medios de comunicación, pero sin poner en riesgo recursos percibidos como esenciales para ellos. De esta forma, durante el segundo período de Hariri como Primer Ministro, Hezbolá mantiene su posición de “oposición dentro del sistema”²⁸⁹ que había ostentado durante los 90, compitiendo pero sin un enfrentamiento directo. Pese a sus importantes diferencias, Hariri es muy consciente del peso de Hezbolá en el sistema libanés, y del apoyo que tiene en el ámbito chií, y no sólo no cuestiona el brazo armado de Hezbolá, sino que lo defiende públicamente frente a las peticiones externas de desarmarlo (Azani 2009, 229).

De esta forma, después del 2000 el conflicto dominante del Líbano sigue siendo Lahoud-Hariri, pero este conflicto tendrá una participación cada vez más directa de Bashar al-Assad, y el equilibrio de poderes en este conflicto dominante variará en función de la situación en la que se encuentra el actor sirio. Así, como hemos visto, su debilidad en el 2000 permite que Hariri recupere su posición en el gobierno. Esto desata una agria lucha por el control de las instituciones del Estado con Lahoud quien lleva sus prerrogativas al límite (o más allá según los autores) para limitar los poderes del Primer Ministro, y tratar así de minimizar las pérdidas frente a Hariri²⁹⁰.

Sin embargo, Bashar al-Assad tiene más capacidad para actuar en el Líbano y reforzar a Lahoud, o de actuar él directamente en este sistema, a medida que va reforzando su posición en Siria. Respecto a Lahoud realiza concesiones simbólicas pero importantes (retiradas

288 En realidad su modelo de reconstrucción de los años 90 era una apuesta de que las negociaciones que se iniciaron con la conferencia de Madrid llevarían a un acuerdo de paz de Israel con Siria y con el Líbano a finales del decenio. Sus reformas pretendían posicionar el Líbano en primera línea para beneficiarse de la reactivación económica que ello conllevaría. El fracaso de las negociaciones sería una de las causas (otras estarían ligadas al propio modelo aplicado, a la corrupción generalizada en la gestión del Estado, y también a los costes de la presencia siria en el país) del fracaso de las políticas económicas de Hariri (Blanford 2006).

289 Ver capítulo dedicado a las élites de Hezbolá, subapartado: “A partir del 1990: De revolucionarios islamistas a partido de masas de la Resistencia”.

290 Por ejemplo durante este período el Presidente está presente y lidera la mayoría de reuniones del gobierno, que devienen otro terreno de enfrentamiento entre ambos actores. También en este período empiezan la competición por el control de los servicios de coerción, que, como hemos visto, empiezan a ser usados en esta competición entre ambos actores.

parciales de tropas, liberación de presos libaneses en cárceles sirias, discursos reconociendo la independencia del Líbano, etc.) para fortalecer su imagen. Pero los movimientos de Bashar que perjudican más a Hariri son el cambio de posición de Kanaan en 2002 retirándole sus responsabilidades del Líbano, y la imposición en 2003 de un gobierno profundamente prosirio que hace perder a Hariri su capacidad de llevar adelante sus iniciativas políticas (Blanford 2006, 87). Así, con el refuerzo de la posición de Bashar y su mayor implicación en el Líbano, Hariri, aunque mantiene sus recursos de poder del sector privado (entre ellos, sus medios de comunicación, su capital financiero y logístico, etc.), además de sus alianzas con actores globales, que seguirá usando en el conflicto, va perdiendo posiciones en el control de las instituciones estatales frente a un Lahoud cada vez más deslegitimado a nivel interno pero reforzado en su conflicto contra Hariri por la intervención de Bashar.

9.2 La crisis de 2004 y sus dramáticas consecuencias, el conflicto Bashar al-Assad-entorno Hariri

La tensión entre Rafic Hariri y Bashar al-Assad va creciendo progresivamente, pero el conflicto estalla con la crisis libanesa del 2004. Por un lado, la injerencia de Bashar en el Líbano hace perder a Hariri recursos de poder que este actor percibe como esenciales para mantener (o mejorar) su posición en el régimen de poder libanés, entre los que destaca el control de las instituciones estatales frente Lahoud. Mientras que por otro lado, como hemos visto, Hariri es un problema para Bashar en primer lugar porque refuerza la posición de la “vieja guardia” que le cuestiona su poder en el sistema sirio. En segundo lugar porque este actor es un peligro para la posición siria en el Líbano a causa del poder que acumula. Y finalmente porque el régimen sirio desconfía de un entorno Hariri que mantiene muy buenas relaciones con los actores internacionales que lo están presionando duramente y parece que están dispuestos a intentar tumbarlo. En esta crisis convergen todos estos componentes a la vez porque en realidad, como se ha visto en el marco teórico, la competición es una sola, la lucha por el poder, y los actores usarán las distintas formas de recursos de poder de que disponen para hacerle frente. Esto hace que los distintos puntos anteriores que llevan al conflicto estén interrelacionados entre ellos, sin embargo intentaremos explicarlos de forma

desglosada.

Esta crisis estalla a finales de agosto de 2004, cuando se plantea la prolongación del mandato de Lahoud. Entre Hariri y Bashar al-Assad el enfrentamiento sale a la superficie cuando al-Assad informa en Damasco a Hariri su voluntad de esta prolongación. Cuando Hariri pide a al-Assad hablar del asunto como respuesta es amenazado con la destrucción del Líbano si se cuestiona la decisión²⁹¹. Así al-Assad impone su autoridad, pretendiendo que Hariri era un actor secundario subordinado a él, con el que no es necesario ni siquiera negociar. Y aparentemente el movimiento de Bashar funciona en un primer momento. Hariri sabe que las amenazas de Bashar al-Assad no son una broma²⁹² y el 28 de agosto su gobierno aprueba pedir al parlamento la prolongación de la presidencia de Lahoud. El mismo día Hariri empieza unas cortas vacaciones.

A cambio de los servicios prestados se le promete a Hariri más autonomía en su nuevo gobierno (Blanford 2006), aunque en realidad políticamente le era difícil poder mantener la posición de Primer Ministro después de haber aceptado esta imposición. Continuar como Primer Ministro después de la prolongación de Lahoud suponía seguir el combate con este

291 Evidentemente la versión ofrecida por los aliados de Bashar es distinta. Según la declaración por escrito de Rustum Ghazali a la Comisión Internacional liderada por Mehli, en su encuentro posterior a la reunión con Bashar: “[Hariri] parecía estar tranquilo. El primer ministro Hariri dijo que su reunión con el Presidente Bashar Al-Assad había sido cordial y breve. El Presidente Al-Assad le dijo: ‘Abu Bahaa, en Siria siempre te hemos tratado como un amigo y como el Primer Ministro del Líbano. Hoy también te hablo en tu calidad de amigo y de Primer Ministro del Líbano. En vista de las difíciles circunstancias que se observan actualmente en la región, y particularmente en el Líbano, opinamos que sería conveniente para el Líbano mantener la continuidad del régimen prorrogando el mandato del Presidente Lahoud. Quisiéramos que, como amigo que eres, aclararas tu posición sobre el asunto. No nos urge conocer tu respuesta, y tal vez quieras reflexionar al respecto’” (Mehlis 2005, 12). Sin embargo, el resto de declaraciones que aparecen en el informe, incluyendo una grabación del propio Hariri hablando del tema con Walid Al-Moallem (entonces Vice Ministro de Exteriores sirio), dejan claro el tono autoritario y amenazante de Bashar al abordar el tema, y lo alterado que quedó Hariri después de la reunión. Blanford transcribe la situación de la siguiente manera: “According to accounts of the conversation from numerous sources including Hariri’s friends and colleagues, the prime minister replied ‘But we must discuss this.’ ‘There is nothing to discuss,’ Bashar is said to have responded. ‘I am Lahoud and Lahoud is me. If your friend Chirac wants me out of Lebanon, I would sooner break Lebanon on your head and the head of Chirac than break my word.’ Hariri apparently protested, saying he had been a friend of Syria for 20 years. ‘You have to listen to me,’ he said. ‘I have only known you for four years,’ Bashar is said to have replied, adding that Hariri had to choose between supporting or opposing Syria and should convey his response to Ghazaleh within 48 hours. The meeting barely lasted 15 minutes.” (Blanford 2006, 100). Ver también International Crisis Group (2005a, 9).

292 Según Blanford el mismo Hariri expresa frente a Fares Boueiz, habitual Ministro de Exteriores de Hariri y en aquel momento Ministro de Medioambiente, lo fácil que sería para Siria hundir el Líbano en una espiral de violencia, cuando se le pregunta qué podría hacer el régimen en este sentido: “‘Do you think they could mobilise 100,000 Hizbullah people to march on central Beirut?’ Hariri replied. ‘Of course.’ ‘What do you think would happen if someone fired into that crowd?’ ‘Hizbullah would burn the city,’ the assistant said. Hariri told another advisor that he had been informed by a foreign diplomat that 20 car bombs had been prepared and would be detonated around Beirut if his parliamentary bloc did not support Lahoud’s extension” (Blanford 2006, 101).

actor por el control de las instituciones del Estado (en el que Hariri perdía posiciones últimamente por la injerencia de Bashar) y quedar políticamente muy tocado²⁹³ con unas elecciones legislativas en pocos meses. Mientras que si renunciaba, perdía completamente lo que había podido defender frente a Lahoud durante los últimos años. Por lo tanto parece una buena jugada de Bashar. Teniendo en cuenta que a estas alturas Lahoud mantiene una popularidad muy baja (un hecho que se acentúa a causa de esta prolongación impuesta por Siria), y que su principal recurso de poder es su alianza con Bashar, con este movimiento Bashar consigue tener un Presidente que no sólo le es fiel, sino que depende de él. De esta forma, además de reforzar su control del Líbano a través de Lahoud, y suavizar su aislamiento regional, también debilita fuertemente a Hariri, reduciendo por lo tanto su percepción de amenaza de perder su posición en el Líbano, a la vez que debilita a sus competidores en el sistema sirio. Sin embargo parece que Bashar y su entorno no supieron calcular bien la respuesta internacional y las consecuencias en el Líbano que podía comportar esta imposición.

Efectivamente, el 2 de septiembre es aprobada la resolución 1559 del Consejo de Seguridad de Naciones Unidas, elaborada entre Estados Unidos y Francia²⁹⁴. Esta resolución además de reclamar la soberanía libanesa y la “independencia política del Líbano bajo la autoridad única y exclusiva del Gobierno del Líbano”, “[p]ide que todas las fuerzas extranjeras restantes se retiren del Líbano” en clara referencia a Siria; “Exhorta a que se disuelvan y desarmen todas las milicias libanesas y no libanesas” refiriéndose principalmente a Hezbolá, pero también a las milicias palestinas, varias de ellas aliadas de Siria; “Apoya la extensión del control del Gobierno del Líbano a todo el territorio libanés”; y “Declara su apoyo a un proceso electoral libre y limpio en las próximas elecciones presidenciales del Líbano que se desarrollarán con arreglo a las normas constitucionales libanesas concebidas sin injerencia o influencia extranjeras”²⁹⁵ oponiéndose claramente a la prolongación del mandato de Lahoud.

Es difícil conocer el grado de implicación de Hariri en esta resolución que ataca a los principales resortes de Bashar para ejercer su control sobre el Líbano. Pero incluso autores próximos al entorno Hariri como Blanford, afirman que este actor estaba, por lo menos,

293 Un par de meses antes, en junio, ya había asegurado que si se prolongaba el mandato de Lahoud, él dimitiría (Mühlbacher 2009, 229).

294 Es una resolución fuertemente intervencionista y que se enmarca en el contexto de “la guerra del terror” de Estados Unidos y sus nuevos proyectos para la región (Makdisi 2011).

295 El contenido íntegro de la resolución 1559 se puede encontrar en: [https://undocs.org/es/S/RES/1559%20\(2004\)](https://undocs.org/es/S/RES/1559%20(2004)) (consultado en 13/01/2016).

informado. Incluso este autor afirma que Hariri contacta a Bashar al-Assad para informarle de que la resolución se está preparando y decirle que le podía ayudar²⁹⁶. En este contexto los papeles se habían cambiado, Hariri con el peso de sus aliados internacionales estaba en una posición de superioridad, y era él en este caso el que lanzaba de esta forma una amenaza velada a Bashar. Era evidente que si Hariri “podía ayudar” era que tenía una fuerte influencia en el proceso, y se podía suponer que su precio era que Bashar renunciara a la prolongación del mandato de Lahoud.

En esta cuestión discrepamos del análisis realizado por Corm. Este autor considera que la participación de Hariri o de sus próximos en la elaboración de la resolución sólo son rumores. Argumenta que “[t]rès lié à Damas, dont il tenait une large partie de son pouvoir, il entretenait alors des liens politiques et d'affaires ainsi que de nombreuses amitiés dans une partie de la haute nomenclatura syrienne et ne pouvait se permettre de perdre ces appuis” (2005, 299). A lo que añade respecto a que Hariri había sido amenazado por las autoridades sirias: “[p]our qui connaît l'influence – et souvent même le respect – dont jouissait Rafic Hariri au plus haut niveau de l'État syrien, ces rumeurs apparaissent très fantaisistes. On rappellera aussi qu'en 2000, les autorités syriennes avaient officiellement œuvré pour la déconfiture du gouvernement de Salim El-Hoss et le retour de Rafic Hariri” (Corm 2005, 299).

Sin embargo, Corm a pesar de su enorme conocimiento sobre el Oriente próximo y especialmente sobre el Líbano, comete el error de considerar a Siria un solo actor en el terreno libanés. Como hemos argumentado, no se puede considerar a Siria un único actor en el análisis del régimen de poder libanés dado que el Líbano es uno de los campos de batalla de la competición interna del régimen de poder sirio. Por este motivo los actores sirios no solamente no actúan de forma armónica y siguiendo una misma lógica en el Líbano, sino que en ocasiones tienen comportamientos opuestos y enfrentados. Es decir, parece que Corm confunde una parte del régimen de poder sirio con el todo. Como hemos visto, la colaboración que recibe Hariri en el 2000, frente a Lahoud y al gobierno en el que participa el propio Corm, no proviene de Bashar al-Assad que está centrado en mantener su posición en Siria, sino que proviene del General Ghazi Kanaan, que está enfrentado con el propio Bashar, junto con el

296 Blanford lo explica de la siguiente forma citando un consejero de Hariri: “He discussed [the mooted resolution] for sure with Chirac. He sent a letter to Bashar al-Assad, saying “Look out, this is happening. I can help you.” But he didn't get any reply from the Syrians” (Blanford 2006, 103).

vicepresidente Abdul Halim Khaddam y el General Hikmet Shihabi. Y estos efectivamente son pesos pesados en el régimen sirio y estrechos aliados de Hariri, pero justamente esta alianza es uno de los motivos del enfrentamiento entre Hariri y Bashar como hemos visto anteriormente.

Así coincidimos con Goenaga (2015) que afirma que Hariri está detrás de la resolución 1559. Difícilmente podía ser de otra forma teniendo en cuenta su capacidad de condicionar la política francesa respecto al Líbano y Siria. Esto no quiere decir que necesariamente él tomara de forma exclusiva la iniciativa, o que tuviera la capacidad de imponer el redactado de una resolución, sino que participó como un actor (de peso) más, como también hicieron otros actores de la diáspora libanesa²⁹⁷, u otros actores regionales árabes (International Crisis Group 2005a, 9).

Según Blanford, Hariri sólo estaba interesado en la cláusula contraria a la prolongación del mandato de Lahoud, y no podía reclamar la autoría de resolución 1559 porque incluía la cláusula que obligaba a la retirada de Siria del Líbano y la cláusula que obligaba a desarmar las distintas milicias. En aquel momento él no compartía ninguna de las dos, y políticamente no podía abrazar (aún) ninguna de ambas causas. Él nada más quería que Lahoud no fuera renovado y recuperar su posición en el sistema libanés. Desde su punto de vista la exigencia de la retirada de las tropas sirias “represented a humiliation for the Syrians and would only add difficulties to his goal of changing the relationship between the two countries to one of political and economic ties rather than one dominated by security considerations” (Blanford 2006, 104). Es decir, para Hariri esta exigencia (si no había un cambio de régimen en Siria) le dificultaría rehacer las alianzas con el régimen sirio una vez este hubiera renunciado a la presidencia de Lahoud por las presiones externas, y establecer una relación entre ambos Estados en unos términos que le fueran más beneficiosos.

Sin embargo, la exigencia de desarmar las milicias que se encontraban en el Líbano aún era peor desde el punto de vista de Hariri. Había sido una imposición de Estados Unidos frente a la voluntad de Hariri y de Francia. Estos últimos entendían que este punto no haría más que despertar más miedos en el Líbano, dividir más el país y movilizar más oposición a la propia resolución 1559 dentro del Líbano (International Crisis Group 2005a).

297 Según Goenaga (2008, 40) Walid Phares, que tiene un papel destacado en el asociacionismo de la diáspora maronita, y que lidera un grupo de presión en Naciones Unidas, participó activamente en su elaboración. Igualmente Michel Aoun se jacta en varias ocasiones de haber participado en dicha resolución.

Pero además, Hassan Nasrallah y Hariri se encuentran en un período de comunicación fluida y de confianza mutua, pese a sus diferencias políticas y estratégicas. Seguramente la debilidad relativa de ambos actores también propició esta aproximación. Blanford cuenta el evento que facilitó la aproximación de ambos actores, unos meses antes, de la siguiente manera, basándose en diversas entrevistas a testigos próximos del proceso:

“Four days after the final round in the municipal elections, a riot broke out in the Hay as-Sellom district of southern Beirut, a bastion of Hizbullah support, when soldiers fired upon a crowd of Shiite demonstrators participating in a nationwide strike to protest against petrol prices. The riots received the usual chorus of outraged condemnation from Lebanese politicians. But Hariri and Nasrallah suspected that the violence was not spontaneous but an orchestrated bid to embarrass the prime minister and undermine Hizbullah after its success in the municipal elections. Nasrallah pointedly apportioned the blame for the riots to the security services rather than Hariri’s government. Hizbullah reportedly managed to film a group of agents provocateurs who moved from one flashpoint to another in Hay as-Sellom, distributing tyres for burning and inciting the crowd to violence. Significantly, Hariri’s own newspaper, Al-Mustaqbal, carried a carefully worded report in which ‘well-informed sources’ implicitly accused Amal of trying to discredit Hizbullah.

Surprised at being spared criticism by Hizbullah, Hariri contacted Nasrallah hours after the riots ended to set up an appointment. They met that evening and Hariri asked ‘Why didn’t you blame me for what happened?’ Nasrallah told him ‘We know you were not responsible.’ The incident was the catalyst for a secret and unexpectedly fruitful new relationship between Hariri and Nasrallah” (Blanford 2006, 97).

No era extraño que Amal intentara perjudicar a Hezbolá. El Partido de Dios estaba ganando la partida del apoyo popular como acababan de demostrar las elecciones municipales en las que las dos fuerzas se habían presentado por separado. La pérdida de este apoyo, sumado a la fuerte dependencia de Berri respecto el régimen sirio, le impedían a Amal ser un actor autónomo en el entorno libanés, y por lo tanto pierde interés como referente del mundo chií para actores como Hariri (Blanford 2006, 118). En cambio, Hezbolá manteniendo la fuerza del apoyo popular, y con ella su autonomía, era un actor primario incluso en el sistema sirio-libanés y estaba deviniendo este referente²⁹⁸, algo que Amal había intentado evitar desde el principio de la Segunda República. No está claro qué otros actores participaron en el complot contra ambos actores, pero el régimen sirio, aunque había cambiado su estrategia de aproximación al sistema libanés recientemente, siempre había hecho esfuerzos para mantener

298 Efectivamente, Hariri cansado de la dependencia de Berri respecto Siria, de sus tácticas de superviviente político, y de la poca representatividad de éste en el ámbito chií, ve a Nasrallah como su potencial aliado chií, y como un futuro puente de comunicación con Bashar al-Assad.

un equilibrio entre Amal y Hezbolá.

La relación entre Nasrallah y Hariri se mantendrá con reuniones secretas frecuentes, lo que les ofrecerá información privilegiada a ambos a través de una comunicación fluida entre estos dos actores primarios que, manteniendo la competición entre ellos, saben que también tienen que coexistir y entenderse. Entre las conversaciones que mantienen destaca la promesa de Hariri de que nunca permitiría que la Resistencia fuera desarmada contra su voluntad, y que en todo caso su desarme tendría que ser el resultado de un acuerdo común, que no intentaría aplicar unilateralmente la cláusula de la resolución 1559 que exige este desarme, y que defendería a nivel internacional que ésta es una cuestión estrictamente libanesa. Quizás como consecuencia de esta relación, pero también porque, como hemos visto, la élite de Hezbolá era muy consciente tanto de la poca popularidad de Lahoud como de lo cuestionada que estaba la posición siria en el Líbano, Nasrallah aconseja a Bashar al-Assad no forzar la prolongación del mandato de Lahoud (International Crisis Group 2005a), entendiendo que podía ser mucho peor imponer su prolongación, aunque el Presidente fuera un estrecho aliado, que intentar negociar un candidato de consenso.

Parece que en este contexto, como hemos visto, cuando el multimillonario Primer Ministro vuelve de sus vacaciones (que coincidieron con el período de elaboración de la resolución 1559) realiza un último movimiento desesperado, intentando sobornar con 20 millones de dólares al responsable sirio de inteligencia Rustom Ghazaleh para que dijera a Bashar que no había conseguido la mayoría parlamentaria para prolongar el mandato de Lahoud. Algo que Ghazaleh no puede aceptar de ninguna forma. Al contrario, este responsable sirio, lanza una ofensiva de amenazas y/o de favores (en función de cada caso) hacia un elevado número de parlamentarios para asegurarse su voto positivo (Blanford 2006). Así, el día después de ser aprobada la resolución 1559 por el Consejo de Seguridad, el parlamento aprueba la extensión de 3 años del mandato de Lahoud, con el voto a favor de Hariri y los miembros de su partido (con una excepción).

De esta forma, Lahoud mantiene la presidencia tres años más, pero tras la imposición siria no mantiene ninguna legitimidad y su popularidad es muy baja. Por lo tanto, desprovisto de otros recursos de poder, mantiene una fuerte dependencia de Siria. De hecho, dado que 2/3 del parlamento pueden expulsarlo de la presidencia, y teniendo unas elecciones legislativas en pocos meses, el apoyo de los aliados libaneses de Bashar será imprescindible para mantener

su puesto.

Tres días después de la prolongación del mandato, 4 ministros del gobierno dimiten, entre ellos 3 del grupo de Jumblatt, y el 9 de septiembre Hariri anuncia que dimitirá. Sin embargo intenta negociar con Lahoud²⁹⁹ quien dadas las circunstancias pide hacer un gobierno de “unión nacional” lo que implicaría para Hariri constituir un gobierno con la mitad de prosirios. Finalmente, a causa de las imposiciones de Siria que no respetan la promesa de concederle más libertad para hacer su nuevo gobierno – según Blanford (2006), y a causa de la polarización social y la escalada en la confrontación política que produce el atentado contra uno de los ministros del grupo de Jumblatt que habían dimitido recientemente – según Corm (2005, 301), hacen imposible la creación de dicho gobierno. Hariri presenta finalmente su dimisión el 20 de octubre. El atentado contra uno de los ministros que había dimitido se percibe como una amenaza clara hacia Jumblatt y Hariri, ambos muy próximos del exministro³⁰⁰. El siguiente gobierno estará encabezado por Omar Karamé y no integrará a ningún miembro de los grupos considerados antisirios.

Como en 1998, hay una fuerte respuesta de los medios nacionales e internacionales bajo la influencia de Hariri contra el nuevo gobierno, mientras él se prepara para la contienda electoral del 2005 que afronta con una posición inmejorable. Sin embargo, a diferencia de aquella ocasión, poco a poco se hace evidente que a partir de este momento, Hariri no va a limitar su confrontación a desprestigiar el gobierno de turno esperando tomar su puesto después del proceso electoral de 2005, como había hecho cinco años atrás. Ni se limitará al presidente Lahoud, ahora una figura en declive, pese a estar reforzada por el poder sirio y poseer el control del gobierno. En esta ocasión se enfrenta directamente al régimen de Bashar al-Assad en el Líbano, quien ha devenido su principal amenaza para mantener su posición.

Al mismo tiempo, el proceso de imposición de la extensión del mandato de Lahoud reactiva con fuerza la oposición a la presencia siria que ya se hacía oír desde el 2000. Pero en

299 Hariri propone un gobierno de “tecnócratas” dada que la negativa de Lahoud de aceptar la continuación de un gobierno similar al que había hasta el momento (Mühlbacher 2009).

300 El atentado iba dirigido contra Marwan Hamadé, quien sale herido de gravedad, y causa la muerte de su guardaespaldas e hiere su chófer (L'Orient le jour, 2/10/2004). Marwan Hamadé era miembro del Partido Socialista Progresista de W. Jumblatt, de quien era uno de sus más próximos consejeros. También se le consideraba muy próximo de Hariri, y había participado como ministro en varios de sus gobiernos. Además de ser uno de los cuatro ministros que dimitieron en protesta por la prolongación del mandato de Lahoud, también votó en contra de esta prórroga en el Parlamento. Este es uno de los momentos en que, como hemos visto, se visualiza la alianza entre el vicepresidente sirio Khaddam y los libaneses Jumblatt, al abrazarse públicamente entre ellos en la puerta del hospital donde había sido ingresado Marwan Hamadé.

este caso, con algunos de los actores más poderosos de Líbano jugando a su favor, y animados por la fuerte presión internacional, el movimiento gana peso y se va organizando. En diciembre, en el Hotel Bristol (que dará nombre al grupo), hacen una primera reunión reagrupando a los principales miembros de la oposición a Siria³⁰¹, a la que por prudencia, frente a las amenazas³⁰², se irá incorporando de forma progresiva R. Hariri. En este primer encuentro envía a alguien próximo a él, pero diciendo que iba a título personal, para mantener una posición ambigua (Blanford 2006, 117). Sin embargo esta relación será cada vez más cercana, y según Mühlbacher (2009), Hariri financiaba dicho movimiento.

La ruptura con Siria se evidencia a principios de enero, cuando Hariri le comunica al general Ghazaleh que se niega a incorporar los seis prosirios que el régimen de Damasco pretende que incluya en su lista electoral (Blanford 2006). En las anteriores elecciones el régimen sirio había escogido a 3 personas que habían devenido parlamentarias por la lista de Hariri. Este hecho representaba claramente desafiar la autoridad de Bashar. Era la primera negativa de Hariri a las élites de Damasco y oficializaba el enfrentamiento entre ellos.

A estas alturas Hariri tenía la maquinaria electoral a plena velocidad, consiguiendo trabar alianzas con otros partidos, y obteniendo el apoyo de sindicatos, alcaldes, etc. en su pulso con Siria. Aunque la ruptura con Siria también le representa algunas pérdidas nada despreciables, como el apoyo de la parte del sector bancario con más actividad en el país árabe vecino (Goenaga Sánchez 2015), todo hacía pensar que los resultados electorales serían arrolladores. Por este motivo, intentando desactivar y dividir esta alianza que ha hecho de la presencia siria en el Líbano una cuestión nacional, el Primer Ministro sirio junto a otras personalidades sirias desfilarán por el Líbano a finales de enero 2005. El último de éstos es el vice ministro de exteriores Walid Moallem, que hace una estancia de dos días que termina el primero de febrero, durante la cual promete una nueva etapa en las relaciones sirio-libanesas

301 Vemos en Mühlbacher que dicho grupo de oposición a Siria contaba con “a large segment of the Christian community under Patriarch Sfeir’s auspices, Christian groupings namely the Qornet Shehwan Gathering, the opposition branch of the Kata’ib Party, and the National Liberal Party. It also enclosed the Druze community loyal to the Jumblatt clan, multicomunal movements particularly the Democratic Left Party led by Elias Atallah, the Democratic Renewal movement led by Nassib Lahoud, the Democratic Forum lead by Shiite opposition actor Habib Sadeq as well as several independent figures” (2009, 275). Sin embargo este grupo mantendrá una relación complicada con el Movimiento Patriótico Libre de Michel Aoun. Aunque mantendrán contactos al más alto nivel con este grupo, y participarán como observadores algunos de sus miembros, el MPL no asistirá a la tercera reunión y reprocharán no haber sido invitados al evento (Hatoum 2005).

302 Por ejemplo, pocas horas después de este primer encuentro arrojan un cartucho de dinamita que explota en un local del partido político de Jumblatt en Beirut (Blanford 2006, 117).

en la que Siria no interferirá en las cuestiones políticas libanesas. Sin embargo, solamente recibe a algunos destacados líderes del movimiento de oposición a Siria, negándose a recibir a otros, lo que es criticado como un intento de dividir a este movimiento (Raad y Assaf 2005).

Al día siguiente Hariri hace un paso más en su ruptura con Bashar. Con varios miembros de su grupo participando en el tercer encuentro en el hotel Bristol, se aprueba un documento común que exige la retirada completa de las tropas y servicios de inteligencia sirios del Líbano (Raad 2005). A estas alturas, está claro que el partido de Hariri forma parte del grupo de Bristol, y que en consecuencia él es el líder con más peso de éste. La declaración aprobada provoca un aumento de la polarización social y dispara la tensión con el gobierno libanés y con el resto de grupos prosirios, incluyendo insultos cruzados y amenazas. Este hecho hace que Hariri se empiece a preocupar por su propia seguridad y por la de Jumblatt (a quien desde el atentado a Marwan Hamadé ha cedido uno de sus mercedes blindados de última generación). También Khaddam, de quien recibe una visita en estas fechas, y con quien mantenía comunicación telefónica casi diaria (pese a que éste ya no era responsable del Líbano desde hacía años), le avisa que está en peligro, y le aconseja salir del país (Blanford 2006, 122-23).

La élite de Hezbolá será uno de los pocos actores que actuará con moderación frente a la crisis. Se mostrarán prosirios (es decir pro-Lahoud, o pro-Bashar), y se unirán a la manifestación gubernamental (con una capacidad de movilización limitada), pero con un tono muy distinto al resto de actores de este ámbito. Actúan con delicadeza respecto a los opositores a la presencia siria, evitando la confrontación, y alejándose de las posiciones extremistas. Así, dejan claro que ellos no están en contra de la oposición, sino en contra de la intervención extranjera (en referencia a la resolución 1559), apelan a evitar la división del Líbano, y se reúnen con líderes cristianos para tranquilizarlos de que ellos no se enfrentarán a la oposición. Incluso su televisión Al-Manar elude difundir las declaraciones contra la oposición de los líderes más incendiarios (Blanford 2006, 117-18). Su trabajo de mediación va más lejos, en la última reunión entre Nasrallah y Hariri³⁰³ (el 11 de febrero), según los testigos presentes, Hariri (que había mantenido hasta el momento su negativa a la injerencia siria en sus listas electorales) aceptó la petición de Nasrallah de hacer una concesión a Bashar

303 Según Blanford, por otro lado, Hariri en los últimos meses había hecho presión en Francia para que Hezbolá no fuera añadido a la lista de organizaciones terroristas de la UE, había puesto al día a Nasrallah del nivel y la intensidad de las prácticas de corrupción de las élites sirias en el Líbano, y le había ofrecido claramente ser un aliado en un Líbano con unas relaciones más saludables con Siria.

y aceptar a dos prosirios en su lista, uno de los cuales sería de Hezbolá. Por su lado Nasrallah se comprometía a acordar una reunión secreta entre Hariri y Bashar y facilitar el acercamiento de posiciones (Blanford 2006). Hariri era consciente que después de las elecciones, aunque consiguiera un cambio en las relaciones entre Siria y Líbano, tendría que seguir entendiéndose con Bashar. Sin embargo, el enviado de Hezbolá para acordar la reunión entre ambos líderes tenía que llegar a Damasco el mismo día que Hariri fue asesinado (Blanford 2006, 126).

El asesinato de Rafic Hariri representa un terrible golpe para el entorno Hariri, que pierde su principal componente. Sin embargo, como hemos visto, junto con el resto de componentes del grupo de Bristol, saben jugar muy bien sus cartas y aprovechar tanto el shock social que supone el asesinato de Hariri en un momento de fuerte tensión, como el hecho de estar en el punto de mira de la comunidad internacional. Así, ponen en marcha una descomunal campaña mediática (sobre todo dirigida a los jóvenes) incitando y canalizando el hartazgo existente en la población respecto la presencia siria y lo que ella ha acabado representando, y se inicia un período de fuertes movilizaciones en contra de ésta, que además de numerosas manifestaciones, incluirá una sentada indefinida de la Plaza de los Mártires, manteniendo un cierto nivel de desobediencia.

Como se ha explicado³⁰⁴, la élite de Hezbolá es muy consciente de la gravedad de la situación, con un Líbano sometido a máxima tensión, con la resolución 1559 amenazándoles directamente, a la vez que procuran evitar ser afectados por la fuerte impopularidad de sus aliados sirios y del presidente Lahoud. Así, Nasrallah presenta sus condolencias en el domicilio de la familia Hariri, actúa con prudencia, apelará al diálogo, y marcará distancias tanto respecto a Lahoud y el resto de los prosirios, como respecto al régimen sirio. No será hasta tres semanas más tarde en que convoca una primera manifestación junto con el resto de aliados de Siria. Pero dicha manifestación que se realiza el 8 de marzo (fecha que da el nombre de 8M a la alianza prosiria) no se presenta como una manifestación contra el movimiento antisirio, sino contra la intervención extranjera (occidental) y de gratitud a Siria, lo que podría parecer más enfocado a facilitar una retirada digna a Siria, que a intentar defender que se queden en el Líbano (International Crisis Group 2005a, 21). Además, para evitar encender más la confrontación, en vez de llevar banderas y simbología de Hezbolá y de los otros partidos participantes, como era habitual, la manifestación transcurre con banderas

304 Ver subapartado “Evolución y debilidades del sistema de recursos de poder que llevan al 12 de julio de 2006” del capítulo dedicado a las élites de Hezbolá.

libanesas de la misma forma que estaban haciendo los grupos antisirios. El contexto de polarización social, el miedo al intervencionismo extranjero de los aliados de Israel (con la amenazante resolución 1559) y los antiguos miedos comunitarios, junto al músculo social de Hezbolá, hacen que la manifestación sea un éxito rotundo, superando las anteriores ya fueran espontáneas, u organizadas por el grupo de Bristol, y dejando la situación en una sensación de empate.

Sin embargo el grupo de Bristol organiza una manifestación de respuesta para la semana siguiente, el 14 de marzo, cuando se cumple un mes del asesinato de Hariri. La manifestación deviene la movilización más masiva de la historia del Líbano, movilizando a población de todo el país, pese a las dificultades de movilidad puestas por el gobierno del momento³⁰⁵, y de todas las comunidades (aunque ciertamente con una presencia muy pobre de chiíes). A este hecho hay que sumar la fortísima presión internacional a la que es sometida Siria, tanto a través de la hiperactividad de Naciones Unidas, como por las presiones directas ejercidas por los actores internacionales occidentales, completamente aislada en el mundo árabe, que también pide su retirada del Líbano, e incluso desde Irán señalan que “Iran will support Syria in its confrontation with Israel, but it is not prepared to support Syria's presence in Lebanon” (Harris 2006, 303), asegurando que para ellos la soberanía libanesa también es importante (Blanford 2006). Como resultado, pocos días después Siria anuncia su retirada del territorio libanés, una retirada que termina el 26 de abril de 2005.

9.3. Reconfiguración del régimen de poder libanés, y emersión del conflicto dominante entorno Hariri - Hezbolá

Como hemos visto, el periodo en que el régimen de poder libanés está sometido al conflicto dominante entre el entorno Hariri y Bashar al-Assad termina de forma dramática para ambos actores durante los primeros meses del 2005, con el asesinato de Rafic Hariri por un lado, y con la retirada siria de otro. Ambos eventos representan durísimos golpes en las respectivas posiciones de ambos actores en el régimen libanés. Aunque como hemos visto, el entorno Hariri se ha sabido recuperar, al menos parcialmente, y la posterior retirada siria

³⁰⁵ El ejército realiza cortes de carreteras e inspecciones a los manifestantes dificultando el acceso a la manifestación (Blanford 2006, 161).

refuerza su posición, el conflicto entre ambos actores continúa con posterioridad, pero la brusca pérdida de peso de Siria hace pensar que éste ya no es el conflicto dominante en el régimen libanés. No obstante, en un primer momento parece difícil determinar cual es el conflicto dominante de este nuevo contexto.

Recordemos que el sistema libanés está compuesto por muchos actores primarios de unas élites bastante heterogéneas que forman un régimen de poder descentralizado y que mantienen fuertes conflictos entre ellos. Si a ello añadimos el vacío dejado sobre todo por la retirada siria, pero también por la desaparición de Rafic Hariri, nos encontramos frente a un período de reestructuración y reajuste de todo el régimen de poder, donde se reevalúa el peso de los distintos actores, sus capacidades para establecer alianzas y sus conflictos con otros actores. Por esta razón no es evidente prever como se articulará este complejo sistema y cual devendrá el nuevo conflicto dominante que lo vertebrará. Desde ICG ilustran bien este momento de readaptación: “[The abruptness of Syria’s exit] left the country with scant time to prepare an orderly and stable transition, let alone deal with the underlying sectarian tensions the Syrian presence had simultaneously manipulated and kept under wraps. ‘An old system has collapsed and a new system has yet to be born’. Or, as an influential member of parliament put it, ‘we have moved into a new house. But no one yet knows who will take which room. Everyone wants to get the best one, and it’s led to sectarian squabbling. We have to find a way to divide the house in which there is space for all’” (International Crisis Group 2005b, 1).

Si bien es cierto que a grandes rasgos estos actores seguirán vertebrados en los dos grandes bloques que habían estructurado el conflicto dominante anterior, con la retirada de Siria, como hemos visto, los intereses individuales de cada actor en la competición reaparecen con fuerza y las discrepancias dentro de cada bloque aumentan. Antes de las elecciones resurge notablemente el discurso comunitario (International Crisis Group 2005b, 4-5), que ya había sido usado también en la contienda electoral del 2000, lo que acentúa estas divisiones. El retorno del General Aoun poco después de la retirada siria provoca la principal escisión en la coalición del 14 de Marzo. Si hasta el momento las relaciones entre el grupo de Bristol y los aounistas había sido complicada, a partir del retorno de Aoun de su exilio, se hace evidente su ruptura, y bien pronto se va aproximando a las posiciones del 8M.

Sorprendentemente uno de los actores más perjudicados por el asesinato de Hariri y

sus consecuencias fue Hezbolá. Si pese a las dificultades en las que se encontraba por la presión internacional con la resolución 1559, hasta el asesinato contaba con un Presidente afín (aunque impopular), con el control de Siria sobre el Líbano que le aseguraba que no se tomarían decisiones estratégicas en su contra, e incluso había conseguido, como venimos de ver, tejer puentes con el propio Rafic Hariri, el principal líder de la oposición y actor más poderoso del Líbano, con el que parecía que incluso habría sido posible establecer algún tipo de alianza.

Con el asesinato de R. Hariri, primero pierde esta relación privilegiada. Segundo, Siria se ve obligada a retirarse del Líbano dejando a Hezbolá desprotegido, y en dicho proceso se evidencia que Hezbolá y sus aliados han perdido, al menos momentáneamente, la supremacía en la movilización social. Y Además, se encuentra frente a un proceso electoral en el que los grupos más próximos a las potencias occidentales que presionan al Partido de Dios pueden arrasar en las urnas.

Así, para hacer frente a la pérdida de control de las políticas y las instituciones estatales por la retirada siria, como se ha explicado, hace un paso más en su institucionalización con su voluntad de entrar a formar parte del gobierno, lo que a su vez implica entrar en la competición por el control de las instituciones estatales al más alto nivel. Al mismo tiempo busca hacer pactos con otros actores para asegurar el apoyo político a la Resistencia³⁰⁶. Por este motivo acude a las urnas junto a su eterno rival Amal, renunciando a imponer en las elecciones su supremacía en el ámbito chií, pero evitando un frente intra-chií en un momento muy poco adecuado, y asegurándose el apoyo del futuro Presidente del Parlamento y de su grupo (Amal), dando a la vez una imagen de unidad chií entorno a la cuestión de su brazo armado. Pero más sorprendente es el pacto táctico con el entorno Hariri y Jumblatt, los cuales se comprometen a defender a la “Resistencia” a cambio del voto chií en algunos distritos concretos. Este pacto también ilustra como predominan los intereses y las estrategias individuales de los distintos actores por encima de las supuestas alianzas del 14M y el 8M.

Las elecciones parlamentarias que se desarrollan en cuatro rondas de mayo a junio del

306 Como hemos visto, para Hezbolá es clave que su brazo armado sea considerado la Resistencia en vez de una milicia, este hecho le otorga no sólo legitimidad, sino también una pretendida cobertura legal, dado que tanto el acuerdo de Taif como la resolución 1559 hablan de la desmilitarización de milicias, mientras que la Resistencia frente a una ocupación es legal a nivel internacional.

2005 cumplen con las expectativas, y la alianza de 14M obtiene una amplia victoria, con unos excelentes resultados tanto del partido liderado por Saad Hariri (con diferencia el más votado) como el PSP de Jumblatt³⁰⁷. Con ello, el entorno Hariri demuestra la amplitud de su base social, y además vuelve a obtener el gobierno, recuperando gran parte de los recursos de poder perdidos por la confrontación con Bashar al-Assad. De esta forma, aunque el poder no está tan centralizado en una única persona, actuando de forma cohesionada como una estrecha alianza, el entorno Hariri vuelve a ser el actor con más peso en el régimen de poder libanés. Sin embargo su satisfacción no es completa dado que se han quedado lejos de los 2/3 de los parlamentarios necesarios para poder expulsar a Lahoud de la presidencia. De hecho, en este sentido la ruptura con Aoun imposibilitará dicho logro. Para conseguir los dos tercios del parlamento frente al 8M necesitarían los 15 diputados que obtiene el partido del líder cristiano. Estos resultados, pese a un sistema electoral que le perjudica, también ilustran que el General Aoun es el líder más popular en una comunidad cristiana profundamente dividida.

Aun así, Aoun está lejos de tener un sistema de recursos de poder tan completo como el Partido de Dios. Igualmente el presidente Lahoud, después de la retirada de Siria, con una popularidad paupérrima y dependiendo del apoyo de los actores de la alianza del 8M y de Aoun para seguir en la presidencia, tiene una posición mucho más débil que Hezbolá. A su vez, el partido de Dios, un año antes ya había demostrado en las elecciones municipales que había sobrepasado ampliamente a Amal en apoyo popular, y aunque Berri disfrutaba una considerable ventaja en el control de las instituciones del Estado, incluso su posición de Presidente del Parlamento también dependía de sus acuerdos con las élites de Hezbolá. Estas últimas disfrutaban una clara ventaja en los recursos de poder simbólicos, e incluso en otros importantes recursos de poder materiales (como una red asistencial claramente superior, su brazo armado con sus servicios de inteligencia, el apoyo iraní, etc.), lo que otorgaban una magnitud manifiestamente superior a Hezbolá respecto a Amal. Por todo ello, a medida que se va aposentando el nuevo régimen de poder libanés después de la retirada siria se va visualizando que Hezbolá ha ido emergido (por mérito propio o por hundimiento de sus próximos) como el actor más poderoso que se enfrenta a la alianza del entorno Hariri y Jumblatt.

Efectivamente, pese al acuerdo puntual para las elecciones entre el entorno Hariri y

307 Para un análisis de las elecciones legislativas del 2005, ver Haddad (2005b).

Hezbollah, como acabamos de ver, la retirada siria crea la necesidad a Hezbollah de entrar en la competición por el control de las instituciones estatales, y ello representa establecer un recurso disputado con los principales líderes del 14M que ambos actores consideran esencial para mantener su posición en la competición. Por lo tanto, si durante el último período de Rafic Hariri ambos actores establecieron una relación de competición “cordial”, después de la desaparición de este actor y de la retirada siria, la relación entre el entorno Hariri y la élite de Hezbollah deviene de conflicto. En este conflicto se añade el hecho que los aliados externos de los distintos actores (Irán y Siria por un lado y Estados Unidos, Francia y Arabia Saudí -entre otros- por otro lado) son incompatibles y están enfrentados entre ellos. Aparte de las diferencias en las políticas que requieren el entorno Hariri y las élites del Partido de Dios. Como resultado de ello se va consolidando, con el tiempo, un conflicto cada vez más abierto. Este conflicto opone al actor con más peso del Líbano, el entorno Hariri (en este período en estrecha alianza con Jumblatt) contra la élite de Hezbollah que se ha establecido como su rival más poderoso, y por lo tanto deviene el nuevo conflicto dominante del régimen de poder libanés que irá vertebrando, aunque lentamente en un principio (quizás por la cantidad de actores primarios en juego, y por la limitada diferencia en la magnitud entre éstos), dicho sistema.

9.4 Por qué Hezbollah realiza la operación del 12 de julio

9.4.1 La justificación de los presos

El discurso de Hezbollah nos dice que el objetivo de la operación del 12 de Julio es conseguir la liberación de los presos árabes de las cárceles israelíes, sobre todo refiriéndose a los presos libaneses, entre los cuales destaca el druso Samir Kuntar. Por este motivo la operación fue bautizada como “promesa verdadera”, en referencia a las promesas que había realizado Nasrallah de liberar a los presos que quedaban detenidos en las cárceles de Israel³⁰⁸. Es decir, el objetivo de la operación era conseguir el secuestro de soldados israelíes para forzar al gobierno de Israel a realizar un intercambio de prisioneros como el que había realizado con éxito en 2004, a través del cual se consiguió la liberación de unos cuatro cientos

308 Hassan Nasrallah el 23 de abril (en la conmemoración del 28 aniversario de su detención) había prometido que la Resistencia realizaría acciones para conseguir su liberación de forma inminente (Achcar y Warschawski 2007, 41).

presos entre palestinos y libaneses. Sin embargo, en aquel momento en las cárceles israelíes únicamente quedaban tres prisioneros libaneses³⁰⁹, y Hezbolá se refería principalmente a estos presos del propio país (aunque dejando siempre abierta la puerta a la solidaridad árabe) porque, como veremos más adelante, en el contexto actual sus propias bases estaban muy poco dispuestas a entrar en guerra por una causa que no fuera libanesa. Esto significa que, según su propia argumentación, Hezbolá estaba dispuesto a llevar a cabo una operación de la envergadura de la que realizó el 12 de julio, y poner en riesgo tanto a un gran número de milicianos propios, como al territorio y la población libanesa, para solamente conseguir la liberación de tres presos, teniendo en cuenta que había riesgo real de que el Líbano fuera sometido a una ola de destrucción por ello³¹⁰. Está claro que si realizamos un análisis en términos de costes-beneficios, incluso contando que la operación fuera un éxito y se consiguiera la liberación de los presos, el resultado más probable era de una pérdida neta para Hezbolá, y con riesgos considerables de un resultado desastroso tanto para el Partido de Dios como para el Líbano. De hecho, esta pérdida debería sumarse al coste del último intento de secuestro realizado por Hezbolá el 21 de noviembre del 2005 en Ghajar que costó la vida de cuatro milicianos de Hezbolá y terminó en fracaso.

No obstante, Hezbolá lanza una contundente operación para realizar dicho secuestro que cuesta la vida a ocho soldados israelíes y deja cinco heridos además de los dos secuestrados que terminarán muriendo a causa de las heridas recibidas (Pellégrini 2010). Esta operación, aunque el discurso de Hezbolá la considera de una magnitud normal dentro de las normas tácitas (o “reglas del juego”) de intercambio de golpes entre la milicia y el ejército israelí, lo cierto es que van más allá por distintas razones. Primeramente porque el ataque no se realiza, como era habitual, en el territorio de las granjas de Chebaa, o en otros territorios en disputa (es decir, que Hezbolá considera ocupados), sino que la operación se realiza en territorio israelí (aunque en las inmediaciones de la frontera), y no responde a un ataque israelí, sino que Hezbolá lleva la iniciativa. Este hecho ya representa salirse claramente de las normas de juego habitual entre el grupo armado y el ejército durante los últimos años. A la vez que se realiza la operación, a modo de distracción, Hezbolá lanza un amplio ataque con

309 En las cárceles israelíes en aquel momento encontrábamos estos tres libaneses, un centenar de árabes de otros países y unos 9750 palestinos aproximadamente (International Crisis Group 2006a, 10).

310 En la *Intruducción* hemos detallado las consecuencias para el Líbano de la guerra del 2006, que incluyen 1.191 víctimas mortales (un tercio de ellas niños), unos 4.405 heridos, y casi un millón de desplazados. Los daños económicos se estiman en alrededor de 12 mil millones de dólares.

fuego de mortero y cohetes «Katiusha» a instalaciones militares israelíes a lo largo de la línea azul, atacando también territorio israelí no disputado. Las 8 bajas israelíes junto con el caos y desorganización que provocan con su ataque simultáneo (Pellégrini 2010) representan una humillación y un golpe mucho más duro de lo habitual para el poderoso ejército israelí. De hecho, desde 1997, cuando Israel aún mantenía ocupada la franja del Sur del Líbano, no se había realizado ninguna operación que causara tantas bajas en el ejército israelí (Blanford 2006, 213).

Para llevar a término la operación tampoco se escatiman recursos: la preparación del ataque había empezado cuatro o cinco meses antes, hacía dos meses habían instalado un centro operacional avanzado en la periferia sud de Marun ar-Ras, amplían su propia red de comunicaciones por cable (para no poder ser interceptados), instalan cámaras de alta resolución a lo largo de la frontera y utilizan software (estadounidense) de identificación de caras para estudiar el comportamiento de los militares que serán objetivo de la operación, también usa tecnología para interceptar y descodificar las comunicaciones de radio del ejército israelí, incluso con el Estado Mayor, realizando un amplio estudio de las rutinas de este personal militar, y una detallada planificación de la operación (Pellégrini 2010). También en el plano armamentístico usan potente munición antitanque en la emboscada (quizás demasiado potente viendo el trágico final de los secuestrados), dejan plantadas minas antitanque para la posterior incursión de rescate que se efectúa horas después, etc.

Así, parece que Hezbolá ha ido tan lejos como podía en contundencia (también en procurar asegurar el éxito) manteniéndose dentro de los límites de una acción que fuera aceptable para sus apoyos en el Líbano, y que pudiera ser narrada como un episodio (exitoso) más en los enfrentamientos con el ejército israelí respondiendo a los objetivos de la organización, en este caso la liberación de los tres presos. Hay que tener en cuenta también que en el momento que se realiza la operación Gaza está siendo sometida a un duro ataque israelí a causa del secuestro de un soldado por parte de Hamás. Aunque la situación de ambos territorios era muy distinta, las respuestas de Israel a las acciones de Hezbolá también habían sido más contundentes de lo habitual³¹¹, con una clara tendencia a la escalada. Por todo esto,

311 En la última confrontación, ocurrida en mayo del 2006, en respuesta a una confrontación de las FDI con grupos palestinos en el Líbano, “Hezbollah fired on an Israeli border post, wounding an Israeli soldier. A typical response to such an incident—according to the “rules of the game” developed between the two sides over the years since the Israeli withdrawal of 2000—would have the Israeli army shelling a few Hezbollah positions and command and control centers. In this instance, however, Israeli opted for a more robust response, shelling twenty Hezbollah positions along the border and destroying many of them. Hezbollah

parece que no era difícil intuir que un secuestro de dos soldados realizado con esta contundencia en territorio israelí podía tener una respuesta desmesuradamente agresiva por parte de las élites israelíes.

Por lo tanto no es creíble que el verdadero objetivo de Hezbolá fuera la liberación de tres prisioneros libaneses, tal y como sus líderes declaran, dado que la operación no tendría sentido en términos de costes-beneficios. Como afirma Amal Saad-Ghorayeb “the party's motives [...] go well beyond the prisoner exchange that it publicly claims” (2006). Más bien parece que habiéndose desgastado el argumento de las granjas de Chebaa³¹², los presos detenidos en las cárceles israelíes³¹³ era el principal argumento que les quedaba, junto con las repetidas violaciones israelíes de la soberanía libanesa, para movilizar su milicia. Pero las violaciones de la soberanía dependen de las acciones de Israel, y en consecuencia condiciona las acciones del brazo armado de Hezbolá a la agenda israelí. Por consiguiente, era normal que durante el último año y medio la cuestión de los presos hubiera resurgido con fuerza y que Nasrallah hubiera hecho varias promesas al respecto, dado que era el mejor recurso que tenían para justificar sus acciones bélicas. Si querían realizar una acción violenta contra Israel para volver a poner el “conflicto” con Israel en el centro del debate político, el argumento más adecuado para su discurso, en aquel momento, eran los presos en cárceles israelíes.

Entonces ¿a qué responde el ataque de Hezbolá el 12 de julio? ¿Por qué necesita provocar una escalada que ponga el enfrentamiento con Israel en el centro del debate político libanés? Para ello tenemos que volver a la situación en la que se encuentra Hezbolá en el régimen de poder libanés.

responded by upping the ante still further by launching eight Katyusha rockets at Safad, the location of the Israeli army's northern headquarters.”(Norton 2007, 134-35). En el enfrentamiento anterior, como hemos visto, el intento de secuestro de unos soldados costó la vida a cuatro milicianos de Hezbolá.

312 Como hemos visto en el capítulo dedicado a las élites de Hezbolá, la ocupación de este territorio por parte de Israel es un argumento muy importante en un primer momento después de la retirada israelí de 2000, dado que al considerarse que la retirada no ha sido completa, y por lo tanto queda territorio ocupado, la Resistencia tiene derecho a mantenerse armada y seguir operando. Sin embargo con el paso del tiempo, la población del Sur del Líbano desea volver a la normalidad y está poco dispuesta a entrar en confrontación (y sufrir sus consecuencias) por este pequeño territorio despoblado. Por otro lado, las operaciones de Hezbolá (fuertemente presionado a nivel internacional), se centran en este territorio ocupado, quedando con el tiempo encasillados realizando ocasionales escaramuzas con poco impacto y con riesgo a ser percibidas cada vez más como rutinarias y con poco sentido.

313 A Hezbolá se le critica la importancia que da a estos presos libaneses en comparación con lo poco que hace para liberar los presos libaneses en las cárceles sirias.

9.4.2 Un régimen de poder libanés explosivo

Como se ha explicado en el apartado anterior, después de la retirada siria, en el régimen de poder libanés se va constituyendo el nuevo conflicto dominante formado por el entorno Hariri y su estrecha alianza con Jumblatt por un lado y Hezbolá por el otro. Pero Hezbolá se encuentra en desventaja, en un contexto resbaladizo y peligroso que pone a sus principales recursos de poder en cuestión.

Después de las elecciones, hemos visto como el Líbano es víctima de una ola de atentados, enfrentamientos e inestabilidad que traen recuerdos de otros tiempos que parecían dejados atrás y ponen encima de la mesa el peligro real de nuevos enfrentamientos bélicos entre libaneses. Estos hechos provocan que se cuestione con más fuerza que Hezbolá mantenga sus armas (a diferencia de las otras comunidades que renunciaron a ellas). Asimismo, refuerzan la necesidad por parte del gobierno de tomar el control y reformar los servicios de seguridad del Estado³¹⁴. De esta forma, unos servicios que hasta hacía bien poco eran próximos al Partido de Dios pasan a ser reformados con implicación de Estados Unidos, Reino Unido y Francia, y tanto Francia como Estados Unidos colaboran también con unidades activas sobre el terreno en las tareas de investigación (Blanford 2006). En este sentido, en septiembre Nasrallah se quejaba del fuerte intervencionismo estadounidense: “The Americans [...] order the countries of the world not to meddle in Lebanon’s internal affairs, but they allow themselves from the US president to the secretary of state to the US ambassador to Lebanon to interfere in every single detail in Lebanon. We reject that, since we don’t need any tutelage. We want to be sovereign” (Blanford 2006, 192).

La tensión entre Hezbolá y el entorno Hariri y aliados va creciendo, siendo el enfrentamiento más visible la creación del tribunal internacional para el asesinato de Hariri, y el compromiso de proteger la Resistencia frente a las presiones internacionales que habían asumido estos últimos a cambio de su pacto electoral con Hezbolá, se va diluyendo. Por otro lado, el entorno Hariri, quizás por debilidad (no son un actor global de la talla de Rafic Hariri) tiene una relación con sus aliados internacionales más desequilibrada que anteriormente, con una enorme influencia de las embajadas francesa y estadounidense durante este período, como se ha explicado previamente. Es decir, Rafic Hariri, por su mayor peso, tenía capacidad para

314 Un proceso también facilitado por la aparición del informe Mehlis que provoca que el 1 de septiembre cuatro directivos de distintos servicios de seguridad sean detenidos.

sacar el máximo provecho en el terreno libanés de sus alianzas internacionales en función de su propia visión del Líbano y de sus necesidades en éste. En cambio, el grupo de actores que le suceden son más débiles y fuertemente dependientes de estas alianzas internacionales, tanto a nivel personal como actores, como a nivel económico para el Líbano con una economía cada vez más deteriorada y sobre-endeudada³¹⁵. Por lo tanto, fácilmente los actores libaneses quedaban subordinados a los actores internacionales con quienes tienen estas alianzas y a la agenda política de éstos, en vez de ser capaces de imponer su propia agenda. Quizás por este motivo no pueden hacer frente a la presión de estos actores internacionales (notablemente EEUU) que exigen la desmilitarización de Hezbolá. O quizás, simplemente una vez se ha retirado Siria, y dado que su rival más poderoso en el terreno libanés es Hezbolá, no quieren perder la oportunidad de desarticularlo, aunque esto represente actuar en contra de los acuerdos con este actor y poner el Líbano en peligro. Probablemente, ambos factores se dan en el mismo tiempo y empujan hacia la misma dirección.

En cualquier caso, para Hezbolá pronto se hace evidente que una vez conseguida la retirada de Siria del territorio libanés, la comunidad internacional (léase Estados Unidos) pasa a tener como objetivo prioritario el desarme de su milicia (International Crisis Group 2005b, 17-18), y desconfían del propio gobierno libanés por defender posiciones diferentes en función de su interlocutor. Ambas cosas se reflejan en el Segundo informe sobre la implementación de la resolución 1559³¹⁶, aparecido el 26 de octubre del 2005.

Por un lado el informe niega explícitamente que Hezbolá pueda ser considerada una forma de resistencia legítima libanesa frente a la ocupación israelí, dado que “Israel había cumplido los requisitos de las resoluciones 425 (1978) y 426 (1978) del Consejo de Seguridad de ‘retirar sus fuerzas de todo el territorio libanés’”, añadiendo a continuación que “la zona de las granjas de Shebaa no forma parte del Líbano” y afirmando que, aunque hubiera una “reclamación legítima” de este territorio, ésta debe canalizarse por las vías diplomáticas, concluyendo que “[p]or tanto, no se puede considerar legítima cualquier “resistencia” libanesa para “liberar” la zona de la ocupación continuada israelí” (Consejo de Seguridad de Naciones Unidas 2005b, 12). Asimismo afirma que “se debe destacar que es contradictorio que

315 Para una explicación detallada de la situación de la economía libanesa y su dependencia a los acuerdos con los actores internacionales, ver: Corm (2005)

316 Nos referimos al Segundo informe semianual del Secretario General al Consejo de Seguridad sobre la aplicación de la resolución 1559 (S/2005/673), 26 de octubre 2005 (Consejo de Seguridad de Naciones Unidas 2005b). Ver original en: http://www.un.org/en/ga/search/view_doc.asp?symbol=S/2005/673 (consultado en 18 de febrero de 2016).

[Hezbollah] funcione como partido político y milicia. Es imposible reconciliar que se lleven armas fuera de las fuerzas armadas oficiales con la participación en el poder y en el gobierno en una democracia” (Consejo de Seguridad de Naciones Unidas 2005b, 13). Con esta argumentación contundente se deja claro que Hezbollah es una milicia afectada por la resolución 1559 y que por lo tanto debe ser desarmado. Esto representa un cambio sustancial respecto al informe anterior, del 26 de abril³¹⁷. En el momento que este primer informe fue escrito, viendo que era posible obtener una retirada siria del territorio libanés (que se consigue en la misma fecha que se publica el informe), tanto desde el propio Líbano como desde Francia se había pedido a Estados Unidos que rebajara la presión sobre la cuestión de Hezbollah, dado que ésta podía polarizar más la sociedad libanesa y dificultar los avances en la cuestión siria (International Crisis Group 2005a). En este primer documento se mantuvo una posición mucho más ambigua. En él se contraponía la posición del Consejo de Seguridad (que entendía que Hezbollah estaba afectado por la resolución 1559) con la versión del propio Gobierno libanés que defendía que Hezbollah es “un movimiento de resistencia que lucha por ‘liberar’ la zona de las granjas de Shebaa”. Así el primer informe afirmaba que se “seguiría dialogando con las partes interesadas sobre la cuestión de la disolución y el desarme de las milicias libanesas y no libanesas, y que las Naciones Unidas aún no habían llegado a conclusiones de carácter operacional sobre esa cuestión” (Consejo de Seguridad de Naciones Unidas 2005a, 11).

Mientras que el segundo informe afirma que:

“El Gobierno del Líbano me ha garantizado que sigue comprometido con la aplicación de todas las disposiciones de la resolución 1559 (2004), pero necesita tiempo. En particular, el Primer Ministro Seniora me ha informado de que se está celebrando un diálogo interno sobre la disposición de la resolución relativa a la disolución y el desarme de las milicias, que ha iniciado recientemente, y está decidido a que concluya con éxito. En este contexto, el Primer Ministro Seniora ha pedido que continúe la asistencia y el apoyo de las Naciones Unidas para ese diálogo interno a fin de resolver la cuestión de las milicias libanesas y no libanesas en el Líbano, en plena conformidad con el Acuerdo de Taif” (Consejo de Seguridad de Naciones Unidas 2005b, 12).

Con ello se hace evidente el importante distanciamiento del Primer Ministro respecto a la promesa realizada a Hezbollah de protegerlo frente los intentos internacionales de desarmar a la “Resistencia”. Nasrallah sentenciará que este segundo informe está “full of poisonous

317 Primer informe semianual del Secretario General al Consejo de Seguridad sobre la aplicación de la resolución 1559 (S/2005/272), 26 de abril 2006 (Consejo de Seguridad de Naciones Unidas 2005a).

incitement aimed at ruining relations between various Lebanese factions” (International Crisis Group 2005b, 18).

Estos hechos, añadidos a la cuestión de la creación del tribunal internacional³¹⁸, hacen que la tensión entre los dos polos del conflicto dominante vaya aumentando. Hezbolá hará frente a esta situación con sus propios recursos. Además de las declaraciones y discursos de sus líderes intentando crear una narrativa favorable, realizan una masiva manifestación en la celebración del Día de Jerusalén, desafiando al propio gobierno que había pedido su cancelación. Posteriormente, a finales de noviembre, realizan el intento de secuestro de soldados israelíes, que termina en fracaso y con cuatro milicianos del Partido de Dios abatidos.

El 12 de diciembre es asesinado Gibran Tueni³¹⁹ con un coche bomba, representando el 15º atentado en poco menos de un año. El gobierno responde al atentado decidiendo que una cuestión estratégica como era la creación del tribunal internacional para el asesinato de Rafic Hariri se aprobaría por mayoría simple, y no por unanimidad. En respuesta, los 5 ministros chiíes (de Hezbolá, Amal o independientes próximos) empiezan un boicot, negándose a participar en el gobierno hasta que, desde el gobierno, se afirmara que el brazo armado de Hezbolá es la Resistencia nacional libanesa frente a la ocupación israelí y no una milicia, y que por lo tanto no está afectado por la resolución 1559. Dicho boicot durará más de seis semanas, hasta el 2 de febrero, después de que el primer ministro Siniora hiciera una declaración en este sentido en sede parlamentaria³²⁰. Este período de boicot crea una situación de bloqueo y un importante deterioro político, perjudicando a ambos bandos, y poniéndose en cuestión desde las armas de Hezbolá hasta la propia constitución libanesa.

318 La creación de un tribunal internacional no es un asunto menor. En aquel momento la comisión de Naciones Unidas para la investigación del asesinato de Hariri ya ha sido reforzada con la resolución 1636 del Consejo de Seguridad aprobada bajo el capítulo VII de Naciones Unidas. Este proceso de investigación internacional, y la posible creación de el tribunal internacional ha sido denunciado constantemente el régimen sirio y Hezbolá como un proceso controlado por sus adversarios internacionales. Sobre el que finalmente devino el Tribunal Especial para el Líbano, ver: Bouhabib (2010), Abboud y Muller (2013) y Harris (2013) para un análisis con un enfoque principalmente sociopolítico y sobre sus consecuencias libanesas y regionales. Para un debate sobre las cuestiones jurídico y de derecho internacional ver: Wierda et al. (2007), Jurdi (2007), Milanović (2007) y Ambos (Ambos 2011).

319 Gibran Tueni había sido director y editor del diario libanés de referencia en árabe An-Nahar, desde donde había contribuido a la movilización contra la presencia Siria en el Líbano. En el momento del asesinato era parlamentario por el grupo de Saad Hariri.

320 Siniora declara: “We appreciate the sovereignty Lebanon accomplished and the resistance had the honor of accomplishing it. We have never called and will never call the resistance by any other name but the resistance and it is a national resistance and we will not use any other expression to describe it but national resistance” (Nada Bakri 2006).

Los motivos para que los grupos chiíes se reincorporaran al gobierno eran varios. Necesitaban desbloquear una situación que se estaba volviendo peligrosa y que cada vez podía ser más difícil de manejar, y, en este contexto, les estaba perjudicando el hecho de ser percibidos como los causantes de la confrontación comunitaria al haber actuado todos los chiíes como un solo bloque y haber participado en la escalada de tensión. También la declaración que realiza el Primer Ministro, aunque no es exactamente la que ellos hubieran deseado, representa un avance suficiente. A su vez, ya se está hablando de la posibilidad de abrir un diálogo entre los principales líderes para afrontar la explosiva situación libanesa, y para facilitarlos responden al avance realizado por sus adversarios, desbloqueando la situación y volviendo al gobierno (Choucair 2006; Nada Bakri 2006). Durante este período de máxima polarización Saad Hariri ha realizado un viaje a Estados Unidos donde se ha reunido con el presidente George Bush, Condoleezza Rice y Paul Wolfowitz entre otros, lo que despertará críticas y reproches de los líderes de Hezbolá (Daily Star Lebanon, 02/02/2006). Igualmente han aparecido rumores (desmentidos por el 14M) sobre la existencia de campos de entrenamientos de la milicia cristiana Fuerzas Libanesas (L'Orient le jour, 25-28/01/2006), lo que no ha contribuido precisamente a rebajar la tensión.

Si parecía que con el regreso de los chiíes al gobierno la situación política en el Líbano se relajaba un poco, este efecto es breve. Tres días después, aprovechando la cuestión de las caricaturas danesas de Mahoma, estallan violentos disturbios de sunníes en un barrio cristiano con la destrucción de coches, aparadores, y con el asalto a una iglesia. El brote violento, detrás del cual muchos ven la mano siria³²¹, desborda completamente las fuerzas de seguridad del momento y crea una importante crisis política. Según Blanford, esta crisis también provoca que algunos “furious Christians dusted off weapons that had lain dormant for 16 years and prepared to defend their homes” (2006, 196).

Seguramente esta última crisis, aunque sin ser su causa, también hace que precipiten dos otros eventos. Por un lado los grupos del 14M vuelven a lanzar una campaña para hacer caer el presidente Lahoud, y el 14 de febrero, en el segundo aniversario del asesinato de Rafic

321 El gobierno denuncia el paso de personas y armas a través de la frontera siria y la detención de 77 sirios a raíz de los disturbios -esta cifra tres días después ya habrá subido a 138 sirios y 47 palestinos entre los 417 detenidos (L'Orient le Jour, 8/02/2006). Varios ministros (Moawad, Hamadé, Aridi, Nehmé, Sarkis y Gemayel) piden llevar la cuestión al Consejo de Seguridad de Naciones Unidas. Estas consideraciones del lado gubernamental y del 14M encenderán aún más la política libanesa. El evento también provoca la dimisión del Ministro del Interior, pedida por los líderes cristianos Aoun y Geagea (L'Orient le jour, 05/02/2006).

Hariri consiguen hacer una manifestación multitudinaria, que les animará a proseguir el proceso en contra del Presidente, acentuando aún más la polarización. Mientras que por otro lado, al día siguiente de los disturbios se hace público el acuerdo entre Michel Aoun y Hezbolá (L'Orient le jour, 07/02/2006).

Por lo que respecta al conflicto entre Hezbolá y el entorno Hariri (y sus aliados), si bien Siniora mantiene un discurso más moderado, después de que los miembros chiíes hayan regresado al Gobierno, Jumblatt³²² (junto con otros actores del 14M) sigue exigiendo el desarme inmediato de la “milicia” de Hezbolá, e incluso, en contra de la posición del propio Gobierno, sigue afirmando que las granjas de Chebaa no son territorio libanés, que nunca lo ha sido, y que es una invención del régimen sirio para que ellos e Irán puedan mantener su influencia en el Líbano (L'Orient le jour, 13/02/2006). Por su lado, Hezbolá provoca la desesperación de los actores del 14M en el gobierno, al no dejar pasar la oportunidad de lanzar cohetes contra Israel en respuesta a la muerte de un pastor libanés en manos del ejército israelí, una cuestión que Siniora pretendía resolver de forma diplomática (07/02/2006).

Al mismo tiempo otros frentes agravan la ya delicada situación libanesa. Entre otros grupos radicales sunníes que tienen presencia en el país ha aparecido una supuesta Al-Qaeda libanesa, con un discurso fuertemente antichí y que además realiza el lanzamiento de cohetes sobre Israel, desconcertando a Hezbolá (a la que se hace responsable desde algunos sectores, por tener el control del lado libanés de la línea azul) y acentuando la tensión creciente entre las comunidades chií y sunní³²³. Esta última, aunque en general condena cualquier acción violenta, y se opone al grupúsculo radical, cada vez parece más preocupada por el poder militar de Hezbolá en una situación de aumento de tensión (Blanford 2006, 195-96).

Es en medio de este período de máxima tensión cuando Hezbolá toma la decisión de empezar a preparar la operación del 12 de julio, tal como declaran posteriormente los miembros del Partido de Dios (Achcar y Warschawski 2007, 42), y como afirma Pellégrini (2010). Y en este momento son estas tensiones internas (reforzadas por las presiones

322 Jumblatt en poco tiempo pasa de declarar (después de haber obtenido un magnífico resultado electoral gracias a su alianza con el Partido de Dios): “I’m side-by-side with Hizbollah. It’s a big asset against any Israeli aggression. I oppose 1559 because it was designed to serve Israel. As long as Israel won’t abide by international law, the Lebanese Army and Hizbollah should both survive in the South” (International Crisis Group 2005a, p.21), a exigir el desmantelamiento inmediato de su brazo armado, e incluso en una entrevista en el Washington Post llega a sugerir que Estados Unidos tumbara el régimen sirio como había hecho con el iraní (Blanford 2006, 186).

323 Para una visión más amplia de las tensiones entre las comunidades chií y sunní, ver: Di Peri (2014b).

internacionales) las que ponen en peligro recursos de poder esenciales para Hezbolá. Ni las tensiones internas, ni los peligros que sufren sus principales recursos de poder, no tienen ninguna relación con los (tres) presos libaneses en las cárceles israelíes, ni siquiera con el supuesto “conflicto” con las Fuerzas de Defensa Israelíes. En consecuencia, la decisión de preparar la contundente operación de secuestro, distando mucho del discurso oficial de Hezbolá, se toma para hacer frente a unas amenazas libanesas (e internacionales) sobre los recursos de poder esenciales para el Partido de Dios.

Para hacer frente a la permanente confrontación, al bloqueo político y a la peligrosa polarización del país se acordó, a petición de N. Berri, lanzar un “Diálogo Nacional” que liderará este mismo actor como Presidente del Parlamento³²⁴. Dicho Diálogo Nacional, que empieza el 2 de marzo, fue un proceso inédito en el Líbano por estar impulsado exclusivamente por actores libaneses. Aunque efectivamente contaba con el beneplácito de los actores internacionales, y estos presionaran para su avance, no había sido apadrinado directamente por ninguno de estos actores exteriores. De esta forma se reunieron los principales líderes del país³²⁵ para abordar los temas que los enfrentaban y que entendían que debían resolverse entre libaneses, incluyendo en la agenda del debate todos los temas sensibles que ponían en riesgo la estabilidad del país, entre ellos las armas de Hezbolá, la Presidencia de Lahoud, las relaciones con Siria, la aplicación de las resoluciones del consejo de seguridad, el tribunal internacional, etc. Sin embargo, Berri organiza la agenda de forma que se empiece por los temas en los que era más fácil llegar a acuerdos. Esto permite que pese a un inicio en el que prevalecía una desconfianza generalizada (Meur 2012) se consiguieran algunos primeros avances que mejoraron el ambiente y las expectativas sobre el propio diálogo³²⁶ (L'Orient le jour, 03 y 06/03/2006).

324 Hasbani (2007) considera que tener que recurrir a este formato de diálogo fuera de las instituciones estatales es una muestra de la debilidad de estas instituciones en la crisis actual dado que ni el parlamento en el que están representados los distintos participantes del diálogo, ni el gobierno, u otras instituciones sirven para abordar las cuestiones que los enfrentan y llegar a acuerdos. También considera indicativo de la “desinstitucionalización” que está sufriendo el Estado el hecho que varios de los 14 líderes presentes en el diálogo no participan como máximos representantes de sus facciones en las instituciones del Estado, sino que deleguen a rangos menores la participación en estas instituciones (y el ejercicio de su control).

325 Estos líderes son, además de N. Berri que lidera el diálogo, “le chef du gouvernement, Fouad Siniora, et le secrétaire général du Hezbollah, sayyed Hassan Nasrallah, [...] on constatait la présence du général Michel Aoun, puis de MM. Saad Hariri, Amine Gemayel, Samir Geagea, Walid Joumblatt et Élias Skaff. À gauche de sayyed Nasrallah, avaient pris place MM. Michel Murr, Hagop Pakradounian, Boutros Harb, Ghassan Tuéni et Mohammad Safadi” Además de estos actores primarios, también se ha incluido un representante de los partidos prosirios (el PSNS, el Baas, y la Organización popular nasserista). (L'Orient le jour, 03/03/2006).

326 Vemos a modo de ejemplo como el expresidente Gemayel, que había mantenido unas posiciones bastante

Sin embargo, el clima de distensión creado por dichos avances estalla cuando Jumblatt realiza un viaje sorpresa a Estados Unidos en pleno Diálogo Nacional. Allí se reúne con Condoleezza Rice y Paul Wolfowitz, entre otros, y realiza unas incendiarias declaraciones, entre ellas que “le problème avec la Syrie, c’est l’impossibilité de coexister avec un dictateur qui ne reconnaît pas l’indépendance du Liban”, “les fermes de Chebaa ne sont pas libanaises, du point de vue de la souveraineté qui s’exerçait sur ce territoire”, “La mission du Hezbollah est achevée et les fermes de Chebaa ne sont qu’un prétexte exploité par la Syrie et l’Iran dans leurs propres intérêts”, que “Les armes du Hezbollah ne sont plus une cause sacrée, mais sont sujet à débat comme tous les autres sujets”, califica al régimen sirio de “mafia” y pide que Estados Unidos aplique más sanciones económicas a Siria (L’Orient le jour, 07/03/2006). Posteriormente, todavía en Estados Unidos, Jumblatt se reúne con el ex-Vicepresidente sirio Khaddam, declara que el régimen sirio es el asesino de Hariri, como de muchos otros, e insiste en alabar la implicación de Estados Unidos para ayudar al Líbano (10/03/2006). Todo ello irrita profundamente a Hezbolá y se decide hacer una pausa al Diálogo Nacional. A los pocos días el Diálogo se retoma, y se consiguen cerrar los primeros acuerdos en los temas que se habían abordado en un inicio. Estos acuerdos se refieren a tres ámbitos: el establecimiento de relaciones diplomáticas con Siria, el desmantelamiento de las milicias palestinas, y que se considere las granjas de Chebaa como territorio libanés (Meur 2012, 135 y L’Orient le jour, 15/03/2006).

Sin embargo, una vez cerrados los temas anteriores, el diálogo se estanca al poner sobre la mesa primero la presidencia de Lahoud, y posteriormente las armas de Hezbolá. El sector del 14 M a la vez que mantienen su presencia en el Diálogo, también mantiene una notable actividad diplomática con las potencias internacionales y los países árabes que parece que siguen presionando para que el Diálogo prosiga. Por otro lado, Israel durante el diálogo va violando repetidamente el espacio aéreo libanés de forma provocativa. También el enviado especial de Naciones Unidas para evaluar la aplicación de la resolución 1559 Roed-Larsen, tensa de nuevo el ambiente con Hezbolá al volver a afirmar que Hezbolá es una milicia

radicales dentro del 14M, defiende que “ce dialogue constitue une déconstruction effective du mythe syrien selon lequel les Libanais sont incapables de se gouverner eux-mêmes, parce que ce sont « des tribus en lutte permanente » [...] « on commence nécessairement à regarder vers l’avenir », insiste M. Gemayel. « D’autant que, finalement, nous sommes tous piégés, nous avons tous besoin d’une porte de sortie, et, partant, nous avons tous besoin les uns des autres », dit-il. Or il existe deux perceptions différentes possibles de cette « porte de sortie » : le recours à l’étranger ou la coopération interlibanaise. « Comme le recours à l’étranger s’est avéré être contre-productif, il est temps d’essayer l’autre remède, l’alternative positive, qui est l’entente interne », souligne-t-il” (L’Orient le jour, 06/03/2006).

independientemente de la ocupación de las granjas de Chebaa, y que la solución pasa porque su brazo militar se incorpore al ejército (L'Orient le jour 28/03/2006).

Durante un primer momento la tensión en el Diálogo Nacional sube a causa de la cuestión de Lahoud, a quien los actores pertenecientes a la alianza del 14M quieren expulsar de la presidencia. Sin embargo pronto se hace evidente que Aoun no apoyará expulsar a Lahoud de la presidencia si no es para ponerlo a él en el cargo, y los actores del 14M solos no tienen fuerza suficiente para tumbar al actual Presidente. Así, incapaces de ponerse de acuerdo sobre este tema en el Diálogo Nacional, incluso con diferencias dentro del propio 14M, parece que Lahoud podrá resistir en el cargo hasta el final de su mandato. En realidad, lo que salva a Lahoud es la incapacidad para acordar, entre una mayoría suficientemente amplia, un sucesor a la presidencia (L'Orient le jour, 15/06/2006). De esta forma, como expresa Berri, “after agreeing to disagree” en esta cuestión, el diálogo “moved to the final point on the agenda: the defensive strategy and the weapons of the resistance”(Daily Star Lebanon, 17/04/2006).

Al día siguiente que Berri afirmaba que el Diálogo Nacional enterraba la cuestión del presidente Lahoud, y que pasaba a abordar el tema de las armas de la “resistencia”, Siniora empezaba un viaje a Estados Unidos y Jumblatt a Arabia Saudí. El objetivo de Siniora en su visita a Estados Unidos (donde se reúne con el presidente George W. Bush, entre otros) según se explica en el propio *L'Orient le jour* es (además de preparar la siguiente conferencia de donantes –Beiruth I– para hacer frente a la precaria situación económica) “réclamer principalement l'appui de Washington à un retrait israélien des fermes de Chebaa ce qui permettrait aux participants au dialogue interlibanais portant sur l'avenir des armes du Hezbollah d'entrer dans une phase déterminante” (L'Orient le jour, 18/04/2006). Es decir, el objetivo de Siniora es dejar a Hezbolá sin su argumento más fuerte para defender su brazo armado frente a la presión internacional, y quitarle una notable fuente de legitimación en el contexto libanés antes de empezar las discusiones en el Diálogo Nacional sobre el posible desarme de Hezbolá. Mientras que el objetivo de Jumblatt, en Arabia Saudí, es defender la incorporación del brazo armado de Hezbolá en el ejército (L'Orient le jour, 18/04/2006), de forma que sin desmantelarse, pase a estar sometido al gobierno libanés. Esta solución también desarma a Hezbolá de otro de sus principales argumentos, su capacidad de disuasión frente al ejército israelí (además de resolver el problema de la reinserción de sus milicianos). Aunque Hezbolá y los que le apoyan argumentan que, justamente por no ser un cuerpo militar regular,

sino por el hecho de usar tácticas de guerrilla, pueden hacer frente a un ejército israelí muy superior en recursos. Asimismo, según ellos, su secretismo e independencia son esenciales para mantener su capacidad militar, algo incompatible con la incorporación al ejército libanés. Este será uno de los ámbitos de debate en el Diálogo Nacional, en el que algunos actores del 14M buscan fórmulas para encajar ambos argumentos y conseguir poner al brazo armado de Hezbolá bajo el control del gobierno.

El primer ministro Siniora, continúa con sus esfuerzos para conseguir la retirada de Israel de las granjas de Chebaa. De hecho, en enero del mismo año, informaciones provenientes del propio gobierno libanés afirmaban que el gobierno israelí estaría dispuesto a retirarse de las granjas de Chebaa³²⁷ y Siniora está buscando los apoyos para que dicha retirada se haga efectiva, en un momento en que el Diálogo Nacional ha aceptado que dicho territorio es libanés, y antes de abordar el tema de las armas de Hezbolá. Con posterioridad al viaje de Estados Unidos, se reúne en Reino Unido con el primer ministro Tony Blair, quien mostrará su apoyo en la cuestión: “British Prime Minister Tony Blair showed 'commitment to give and extend the necessary support' to Lebanon on the matter of the occupied Shebaa Farms, Lebanese Premier Fouad Siniora said Tuesday” (Hatoum 2006). Es evidente que la preocupación de Siniora no es un territorio inhabitado (que hasta los primeros acuerdos del Diálogo Nacional una parte de los actores del 14M ni siquiera consideraba territorio libanés), sino conseguir dejar sin argumentos a Hezbolá para mantener su brazo armado. Así, en consonancia con los informes sobre la aplicación 1559, que pedían una solución diplomática a esta cuestión, Siniora podría dejar a Hezbolá sin su argumento más fuerte frente a la comunidad internacional, si consiguiera la retirada israelí. Y aunque no consiga dicha retirada, obteniendo el apoyo de Blair y otros actores globales, ya puede argumentar que por su vía diplomática se han conseguido más avances que con la estrategia de Hezbolá.

Evidentemente estos movimientos diplomáticos de los líderes del 14M son vistos como una amenaza por parte de Hezbolá³²⁸. Los líderes del 14M, como han hecho los distintos

327 El gobierno libanés afirma haber recibido esta información a través de la FINUL: “Dans un tel contexte, Israël serait déterminé à se retirer dans le courant de cette année du secteur de Chebaa afin, précisément, de désamorcer cette bombe à retardement que représente la frontière avec le Liban. Des sources diplomatiques libanaises font état à ce propos d’informations transmises par le commandement de la Finul, selon lesquelles le gouvernement israélien a pris bel et bien la décision de retirer ses troupes de la zone de Chebaa dans le courant de cette année. Cette décision avait été prise par Ariel Sharon, et son successeur serait déterminé à suivre la même voie.”(L'Orient le jour 26/01/2006).

328 Siniora manifiesta abiertamente: “The challenge, [...] is to restore the authority of the state over all its territories and to enable the state to be the party solely responsible for the country's security and for the

actores hasta entonces, también usan sus medios de comunicación para desgastar la imagen y los argumentos de Hezbolá, lo que aumenta aún más la tensión social y política en el Líbano. Esta tensión estallará el 1 de junio, a causa de un *sketch* de un programa de humor, en el que un supuesto Nasrallah iba dando razones absurdas para no desarmar a Hezbolá. Esta escena provoca una ola de disturbios violentos de gran envergadura realizados por miembros de la comunidad chií, con destrozos tanto en zonas residenciales sunníes, como en zonas residenciales cristianas. Según Norton “[t]he incident clearly revealed the exposed nerves of the Shii community, where memories of marginalization and second-class citizenship remain vivid. Nasrallah, for his part, did not hide his pique. The incident whetted Hezbollah's appetite for a dramatic coup the théâtre directed at its arch enemy that would allow the organization to reclaim its honor and make its militia appear all the more essential” (Norton 2007, 133).

En esta situación, la octava sesión del Diálogo Nacional realizada el 8 de junio de 2006, deja de lado el tema de las armas de Hezbolá y la estrategia de defensa del Líbano, para abordar las peligrosas tensiones que afectan la sociedad libanesa, y los 14 actores participantes pactan un “código de honor” entre ellos para frenar la escalada de tensión. Dichos actores se comprometen “to respect each other, refrain from insulting each other and avoid triggering further political and sectarian tensions. They also vowed to end "hurtful" media campaigns and personal attacks, Berri said” (Nada Bakri y Nafez Qawas 2006). Aunque dicho pacto es una propuesta de Hassan Nasrallah, los distintos actores, incluyendo a los del 14M, expresan su preocupación por los niveles de tensión alcanzados, y apoyan la propuesta. Así vemos como el propio Saad Hariri expresa: “The situation on the ground is very dangerous. [...] The leaders are the ones who build up tension and it is reflected on the ground, so we agreed on a pact of honor and to be more cautious when delivering political comments”. O Amin Gemayel declara “We fear these events might be repeated in the future or that they might lead to disastrous consequences. Therefore we agreed on a pact of honor that controls political comments and media campaigns” (Nada Bakri y Nafez Qawas 2006). En dicha sesión también se acuerda posponer el debate sobre las armas de Hezbolá para la siguiente sesión, el 29 de junio.

Además de pactar dicho “código de honor”, para rebajar la tensión en el país también se adelantan las vacaciones en el Parlamento, concediéndose así tres meses de vacaciones a

protection of all its citizens and residents. A related challenge is for the Lebanese to agree on the role of Hizbullah's weapons in the defense of Lebanon” (Daily Star Lebanon, 10/05/2006).

los parlamentarios. Esta medida también quiere contribuir a reducir la tensión, y que ninguna comunidad ni ningún actor cruce líneas rojas que difícilmente sean reversibles posteriormente, y que puedan desencadenar dramáticos enfrentamientos internos. Otro motivo, no menor, para intentar reducir la tensión, es preservar una campaña turística que se prevé muy buena, y que se percibe tanto desde el gobierno libanés, como para los donantes internacionales, como esencial para hacer frente a la pésima situación de la economía libanesa.

Durante este período las fuerzas de seguridad desmantelan una red de espionaje del Mosad israelí, acusada del asesinato de dos palestinos y de dos miembros de Hezbolá. El partido de Jumblatt tiene que salir a desmentir rumores que afirmaban que dicha red había infiltrado este partido (L'Orient le jour 15/06/2006). Al mismo tiempo, las tensiones entre distintos actores se mantienen por diferentes cuestiones, entre las que sigue destacando el control de las instituciones del Estado, en este caso con una batalla por la influencia en el tribunal constitucional.

En la siguiente sesión del Diálogo, el 29 de junio, se aborda finalmente el tema de las armas de Hezbolá y la estrategia de defensa nacional, pero como era previsible no se consigue llegar a ningún acuerdo, ni se realiza ningún avance remarcable. Este fracaso queda disimulado por una declaración conjunta condenando las agresiones israelíes en Gaza, que se llevan a cabo en aquellos días, a las que cualifican de “terrorismo de Estado” (Daily Star Lebanon, 30/06/2006). De esta forma, el tema de las armas de Hezbolá queda abierto, pendiente de la siguiente sesión del Diálogo Nacional convocada para el 25 de julio pero que ya no se realizará. El Diálogo Nacional se suspenderá a causa del conflicto militar con Israel que desencadena Hezbolá con la operación realizada el 12 de julio, cuando en él se estaba abordando el desarme de su milicia.

Así, nos encontramos que cuando Hezbolá decide llevar a cabo su operación el 12 de julio (es decir, cuando decide ejecutar el plan que habían elaborado), está sometido a una altísima presión política para que se desarme. Es evidente que Hezbolá, con sus aliados, tenía capacidad para frenar, o al menos ir postergando su desarme, pero en unas negociaciones tan polarizadas y sometidas a tanta tensión, no se podrían cerrar sin que ambos lados cedieran, lo que podía representar importantes pérdidas para el Partido de Dios, y lo que es peor, el tiempo en la negociación iba en contra de Hezbolá, cuanto más tiempo pasara con el debate de las

armas en el centro del debate político, más desgaste representaba para su brazo armado.

Esto sucede porque esta fuerte presión a la que está sometido Hezbolá, no era sólo internacional. A nivel libanés, los actores políticos del 14M estaban ejerciendo tanta presión como podían, y cada vez más sectores sociales se sumaban a esta demanda. Como bien decía Jumblatt, las armas de Hezbolá habían dejado de ser algo sagrado o tabú para los libaneses. La gente hablaba de ello abiertamente, se escribía sobre ellas en los periódicos y se comentaba en las televisiones, incluso se hacía broma de ellas y de los motivos de Hezbolá para mantenerlas (aunque con consecuencias como hemos visto). Está claro que por el simple hecho de haber puesto su brazo armado en el centro del debate político, junto con la narrativa creada por los medios de comunicación de los actores del 14M, ya ha hecho un daño difícilmente reparable a los recursos de poder simbólico del Partido de Dios. Unos recursos de poder simbólico que, como hemos visto³²⁹, son indispensables para poder mantener su brazo armado.

Un ejemplo de la presencia del debate en los medios de comunicación lo vemos en el artículo publicado en el influyente Al-Hayad (11/06/2006) justo el día antes de la operación de secuestro de Hezbolá, titulado simplemente “Hezbollah Disarmament”. En el artículo se explica de qué forma y qué pasos se deberían seguir para incorporar el brazo armado de Hezbolá al ejército libanés, a través de una “reforma no convencional”, con el objetivo de hacer un cuerpo militar “asimétrico” que mantuviera las capacidades que hacen especialmente efectiva “la Resistencia”, y que mantuviera así su capacidad de disuasión. No es casual que se desarrolle esta argumentación dado que la pérdida de efectividad y de capacidad de disuasión de la Resistencia, en caso que se incorporara al ejército, como hemos visto anteriormente, es uno de los argumentos de Hezbolá para preservar su brazo armado. Evidentemente este cuerpo militar asimétrico estaría bajo el control civil del gobierno y el parlamento escogidos democráticamente. Según el artículo, este proceso ofrece sólo ventajas para todos los libaneses, y quizás consciente que no todo el mundo lo percibe de la misma forma, incluye la frase: “Shia in Lebanon, including Hezbollah sympathizers, must be convinced disarming Hezbollah is neither a first step to re-marginalize the Shia community nor targeting their political empowerment, gained through Hezbollah's military achievements against Israel” (Al-Ayad, 11/06/2006). Sin embargo no hay ni una sola frase explicando como ofrecer estas

329 Ver capítulo dedicado a las élites de Hezbolá.

garantías a la comunidad chií, ni como empoderarla políticamente³³⁰.

Para preservar la legitimidad y los recursos de poder simbólicos del Partido de Dios en los ámbitos no chiíes, no han ayudado tampoco sus propias reacciones defensivas durante este último período, desde el boicot del bloque chií al gobierno, hasta los disturbios chiíes realizando destrozos en zonas sunníes y cristianas. Estos hechos han ido reforzando la imagen de Hezbolá como una milicia comunitaria, que defiende los intereses de los chiíes y que es defendida por ellos. Justamente esto es lo que sus élites siempre habían intentado evitar, y algo que le perjudica enormemente al hacerle perder su legitimidad en el contexto actual, dejando el triunfo de la liberación de la ocupación israelí y el mito de la Resistencia como un trofeo del pasado fuertemente devaluado en el actual campo del poder del Líbano.

Visto de este modo, qué otras opciones le quedaba a Hezbolá para preservar a su milicia, si tenemos en cuenta: que no dispone de capacidad política para bloquear su desarme; que usar la movilización de la población se le puede poner en contra por el riesgo de desgastar más aún sus recursos de poder simbólicos; que está perdiendo la batalla de la comunicación incluso en el Líbano, y que sus principales aliados a nivel internacional están también bajo una enorme presión. Así, realizar una operación militar contra su “archienemigo” –en palabras de Norton– que avive la guerra no cerrada con Israel, fácilmente puede parecer la mejor manera de que el “conflicto” fundador del Partido de Dios desplace del debate político el desarme de Hezbolá.

9.4.3 Causas y cálculo de costes/beneficios en la decisión

Se ha especulado sobre si los motivos de Hezbolá para lanzar su ataque respondían a los intereses de sus aliados regionales Irán y Siria. Efectivamente, en aquellos momentos las élites dirigentes de ambos países estaban siendo sometidas a una enorme presión por parte de la comunidad internacional, Siria a través de la investigación internacional y la posible creación de un tribunal internacional por el asesinato de Rafic Hariri³³¹, e Irán se encuentra

330 Desde ICG (2007, 3-5) recuerdan que ésta es una cuestión esencial para comprender el fuerte apoyo de la comunidad chií al brazo armado de Hezbolá, y por consiguiente es una cuestión clave para negociar su desarme.

331 A partir de la aprobación de la resolución 1636 (en octubre de 2005) que se aprueba bajo el capítulo VII de la carta de Naciones Unidas (obligando por lo tanto a todos los Estados a respetarla y hacerla respetar), la presión deviene una clara amenaza para el régimen sirio.

frente a la inminencia de nuevas sanciones internacionales al estar fracasando las negociaciones sobre su dossier nuclear³³². Sin embargo, la mayoría de autores, aunque con matices, defienden que la situación de sus aliados regionales pudo facilitar tomar la decisión de lanzar la operación del 12 de julio, pero que ésta no era una cuestión determinante para Hezbolá a la hora de tomar una decisión similar, por varios motivos relacionados entre ellos.

Hay que recordar que Hezbolá se ha convertido en un actor primario incluso a nivel regional, plenamente autónomo, y ha conseguido un peso tal que ninguno de sus aliados regionales tiene capacidad para imponerle la realización de acciones de este tipo en contra de su voluntad. Por lo tanto, aunque cooperare con sus aliados regionales, Hezbolá no llevaría a cabo una operación parecida por este motivo si con ello pusiera en riesgo su propia existencia, o sus principales recursos de poder. Y los líderes de Hezbolá son muy conscientes de que no pueden permitirse llevar al Líbano a un enfrentamiento armado para defender los intereses de una impopular Siria, o un lejano Irán. Como expresa Blanford, ni siquiera la comunidad chií apoyaría a Hezbolá en un enfrentamiento militar que respondiera a una causa ajena al Líbano:

“Lebanon’s Shiites support Hizbullah’s self-declared role as a defender of Lebanese sovereignty against Israeli aggression, but that support would tail off if Hizbullah dragged Lebanon into a war against Israel for the sake of Iran’s nuclear ambitions. For what it is worth, Hizbullah has tried to reassure doubters that it is mindful of its responsibilities as an armed force. In a May 25, 2005 speech marking the fifth anniversary of Israel’s withdrawal from south Lebanon, Sayyed Hassan Nasrallah said ‘We do not want to attack anyone and will not allow anyone to attack Lebanon . . . We do not want to drag the region into a war . . . We want to protect our country’.” (Blanford 2006, 188-89).

Ciertamente, la propia comunidad, sobre todo la del Sur del Líbano, está agotada de los enfrentamientos constantes y lo último que quieren es una escalada bélica con Israel, y sólo la entenderían si ésta es para defender los intereses propios, y no los intereses de un tercer país, por muy aliado que éste sea. Por ese motivo también Hezbolá se esforzará en dejar muy claro en su discurso que ésta no era la causa de la acción militar del 12 de julio. Por un lado argumentará que a Irán, esta acción, en este momento le perjudica³³³, respecto a Siria, el

332 Ya a finales de julio, el Consejo de Seguridad de Naciones Unidas aprueba la resolución 1696 (bajo el capítulo VII), que exige la suspensión de toda actividad nuclear de Irán y abre la puerta a futuras sanciones que se impondrán a través de las Resoluciones 1737 (diciembre 2006), 1747 (marzo 2007), 1803 (2008), y 1929 (2010).

333 Sus líderes argumentan que esta confrontación no mejora en nada la cuestión nuclear iraní. Según su discurso, este hecho no reduce la presión sobre Irán, sino que la aumenta. Irán necesita un Hezbolá fuerte para poder “interferir” en caso que Estados Unidos e Israel lo atacaran, y que con la Guerra del 2006 justamente se ha puesto en riesgo esta fortaleza. (International Crisis Group 2006a, 11). Igualmente en Llewellyn (2010, 195-96) vemos como desde Hezbolá se argumenta que a nivel global el principal

propio Nasrallah expresa de forma contundente, en la entrevista que concede en medio de la guerra a al-Jazeera el 21 de julio:

“Does anybody believe that a confrontation of this kind will cancel the international tribunal decision [concerning Rafiq al-Hariri’s murder] if there is an international will to establish an international tribunal?’ He concluded: ‘Are we that crazy that I and my brothers want to sacrifice our souls, our families, our honourable masses and our dear ones in order to have Syria return to Lebanon, or to postpone the international tribunal, or for the sake of the Iranian nuclear file!...This is an insult’” (International Crisis Group 2006a, 11).

En la misma entrevista Nasrallah también insiste en que no ha consultado la operación del 12 de julio con ninguno de sus dos aliados regionales, según él, ni siquiera estaban informados. Esta insistencia muestra lo importante que era para Hezbolá desvincular la operación de sus aliados regionales. Sin embargo, hay autores, sin ir más lejos el mismo informe de ICG (2006a), que afirman que a Irán y Siria, en su situación de debilidad, les podía ir bien recordar su capacidad de hacer daño a través de Hezbolá, y que aunque no le podían pedir a Hezbolá realizar una operación similar, puede ser que la vieran con buenos ojos y la apoyaran.

En lo que sí tiene razón Hezbolá de su propio discurso, y que también concuerda con el análisis realizado por ICG, es que lo que más interesa a sus aliados regionales en esta situación compleja, más que la realización de una acción u otra, es tener a un Hezbolá con un potencial militar y una capacidad de actuación suficientes para disuadir la realización de operaciones militares en estos territorios como la realizada en Iraq recientemente (y como pide Jumblatt desde Estados Unidos). Un Hezbolá fuerte, aunque no está claro como actuaría en un supuesto parecido, por lo menos, dificulta más aún una operación de cambio de régimen por la vía militar en ambos países. Para ello es esencial que mantenga su capacidad militar (que ciertamente desgasta con la guerra con Israel y por eso, según su discurso, ésta perjudica a Irán), y sobre todo, un incuestionable apoyo popular en el Líbano (y si fuera a nivel regional aún mejor) que refuerce su posición a nivel interno. En otras palabras, el escenario que menos interesa a sus dos aliados regionales en este momento es un Hezbolá desarmado, o sin capacidad política para poder actuar. Y este es el escenario que se está abriendo paso en el Líbano, donde se está en pleno debate sobre el brazo armado de Hezbolá, y en el que una

interesado en el conflicto era Estados Unidos justamente por su enfrentamiento con Siria e Irán. Curiosamente, desde Israel, Zisser (2009), concuerda con las declaraciones de Hezbolá considerando que la operación de secuestro de Hezbolá y la guerra del 2006 perjudica a Irán, y que las élites de este país estuvieron molestas con Hezbolá por este motivo.

mayoría, apoyada por la comunidad internacional, intenta avanzar hacia su desarme. En consecuencia, podríamos afirmar que en dicha situación, a los regímenes sirio e iraní lo que más les interesaba era que Hezbolá hiciera lo que más beneficiara al propio Hezbolá. Y para Hezbolá, lo que más amenazaba sus principales recursos de poder no eran las situaciones coyunturales en las que se podían encontrar sus aliados regionales, sino su situación interna en el régimen de poder libanés. Así, la forma en que Hezbolá más podía reforzar la posición de sus aliados regionales en aquel momento, en realidad era resolviendo la delicada situación de su brazo armado, y reforzando su popularidad y su margen de maniobra político, lo que nos reenvía de nuevo al contexto interno en el Líbano, a los intereses propios del Partido de Dios y al conflicto dominante que ha ido emergiendo enfrentando Hezbolá con el entorno Hariri y sus aliados.

En otro orden de cosas, es legítimo dudar de qué reacción esperaban los líderes de Hezbolá de parte de Israel frente a la contundente operación de secuestro. Nasrallah declara después del conflicto que no esperaban una respuesta tan destructiva, entre otros motivos porque Israel (igual que el Líbano) tenía por delante una temporada turística que económicamente no se podía permitir estropear. Desde Hezbolá también se ha declarado que, pese a que Gaza fue bombardeada a causa de un secuestro realizado por Hamás pocas semanas antes, la situación (desde su punto de vista) es muy diferente, dada una relación de fuerzas militares distinta con Hezbolá, y porque el Partido de Dios tiene bajo el alcance de sus cohetes una región mucho más poblada y más sensible que en el caso de Hamás. Es decir, que contaban con que Israel no se podría permitir actuar con Hezbolá igual que como había hecho con Hamás. A la vez, y aunque parece contradictorio con lo anterior, Hezbolá alega que el desproporcionado ataque de Israel ya estaba preparado con antelación, y que el secuestro (que según Hezbolá se sitúa dentro de los límites del intercambio de golpes habituales con Israel) sólo es una excusa para lanzar este ataque ya previsto contra el Líbano. Las élites de Hezbolá sabían que este ataque se estaba preparando, pero pensaban que sería durante el siguiente otoño, una vez hubiera terminado la temporada turística (Achcar y Warschawski 2007). Efectivamente, parece que la operación militar israelí había sido preparada con anterioridad para dar un duro golpe a Hezbolá, e incluso, en su preparación se mantuvieron contactos con contrapartes estadounidenses (Deeb 2006, 116; Pellégrini 2010, 12-13), aunque es difícil determinar el grado de planificación que se realizó conjuntamente, y qué información

concreta conocían desde Estados Unidos (Norton 2007; Achcar y Warschawski 2007).

De esta forma, si aceptamos como verdadero el discurso de Hezbolá³³⁴, sus élites dirigentes habrían realizado un craso error de cálculo en la estimación de la respuesta israelí, algo que el propio Nasrallah confirma al final del conflicto. En este caso podríamos pensar que subestimaron la influencia del ejército israelí sobre unos políticos en una posición débil, e inexpertos en el ámbito militar, pensando que estos últimos defenderían la temporada turística y el interés general de la población frente a los primeros. También habrían infravalorado la urgente necesidad del *security network*³³⁵ de un enfrentamiento de gran envergadura con sus vecinos del norte. Asimismo, parecería que hubieran tenido poco en cuenta que, como declara el propio Ehud Olmert en una entrevista en el *The Times*³³⁶, Israel no se podía permitir un ataque de tal envergadura sin una clara provocación previa como la realizada por Hezbolá. Es decir, aunque Israel ya tuviera planificado el ataque, como Hezbolá sospechaba, no podía ejecutarlo en cualquier momento, necesitaban un acto claro de agresión para poder ponerlo en práctica, y no podía saber si en el otoño se daría un suceso parecido.

Así las cosas, teniendo en cuenta la necesidad del ejército israelí de escalar el conflicto y la debilidad de los políticos israelíes, no parecía muy descabellado prever una respuesta similar, y más teniendo en cuenta la reputada capacidad de los servicios de inteligencia de Hezbolá. Sin ir más lejos, Pellegrini explica “Côté israélien, je me souviens parfaitement des propos que m'avait tenus le chef du Commandement nord d'alors, le général Benjamin Gantz, au moins un an auparavant : ‘Si nous avons des soldats capturés par le Hezbollah, nous mettrons Beyrouth en flammes’” (Pellegrini 2010, 11), y afirma a continuación que él había hecho llegar la información “aux plus hautes autorités de l'État” libanes. Ciertamente el responsable de la FINUL disfrutaba de una posición distinta que los líderes de Hezbolá, pero está claro que a él no le sorprendió la desmesurada respuesta israelí, y que la contundente respuesta israelí a un secuestro parece que era un secreto a voces. Harris (2007), siendo más categórico, afirma simplemente que suponer que Hezbolá no había calculado una respuesta mayor por parte de Israel es “ridículo”³³⁷. En cambio, Leenders (2006) aunque comparte que

334 Ciertamente, según ICG y en armonía con este discurso oficial, no es hasta el día 14 de julio, dos días después del secuestro, y cuando Israel ya ha empezado sus bombardeos masivos, que Hezbolá moviliza al grueso de su milicia (International Crisis Group 2006a).

335 Ver *Parte Tercera*.

336 *The Times*, 2 de agosto de 2006, citado en Achcar i Warschawski (2007, 44).

337 En el original “To suppose that Hezbollah did not calculate a major reaction to an unprecedented infraction in the Galilee, far from the disputed Shebaa farms on the Golan Heights, is laughable.” (Harris 2007, 28)

la operación de secuestro ha sido provocadora (pero según él en un contexto en el que Israel también había sido especialmente agresivo en sus últimas operaciones), entiende que la operación en sí ya era claramente beneficiosa para Hezbolá, y que la forma en la que se comportó el Partido de Dios en las horas posteriores al secuestro indican que no esperaban un ataque masivo y que su intención era intentar limitar la escalada de violencia³³⁸.

Pero dejando de lado las especulaciones sobre qué respuesta había estimado Hezbolá, lo que sí podemos afirmar es que, indistintamente de cual considerara la respuesta israelí más probable, era conocedor de la existencia de un riesgo nada despreciable de una respuesta israelí similar a la ejecutada. Es decir, la respuesta que dio Israel estaba dentro de los escenarios previsibles. Por lo tanto, si Hezbolá decide llevar a cabo la operación es, no sólo porque tiene las capacidades necesarias para realizarla y hacer frente a los previsibles escenarios resultantes de ésta³³⁹, sino porque en un cálculo de costes y beneficios frente a los distintos escenarios posibles que podía abrir la acción, preveían un saldo netamente positivo en términos de acumulación diferencial de poder en el contexto libanés, frente a los actores que estaban poniendo en peligro sus recursos de poder que percibía como esenciales para mantener su posición en la competición.

En este sentido, como afirman desde ICG “Even the less aggressive Israeli response Hizbollah expected would have made its case, establishing once more that the movement is the only Lebanese actor capable of hurting the enemy and, when attacked, of defending the country. The concurrence with Hamas’s abduction of an Israeli soldier and Israel’s harsh response rendered this all the more appealing, for it allowed Hizbollah to reclaim the mantle of an Arab-Islamic force transcending both its Lebanese and Shiite identities” (International Crisis Group 2006a, 11).

Es decir, cualquier respuesta israelí que implicara una escalada violenta entre el ejército israelí y Hezbolá era positiva para este último dado que volvía a poner en el primer

Traducción propia).

338 Leenders nos explica: “Hizbullah’s immediate responses to Israel’s reprisal attacks strongly suggest that it expected and hoped to contain the confrontation to manageable proportions. Initially, Hizbullah only fired back at Israeli outposts in the Shab’a farms, thereby indicating that it intended to stick to south Lebanon’s ‘rules of the game’ allowing both parties to occasionally let off steam in this restricted area. Hizbullah also reportedly delayed issuing orders to its members to leave their houses to two days later, after Israel carried out its first bombing raids on south Beirut, thereby suggesting it had no immediate idea of what Israel was up to.” (2006, 39).

339 La respuesta de Hezbolá frente al ataque masivo de Israel, muestra que, como mínimo, tenía bien preparados planes de contingencia para hacer frente a un ataque de estas características (Saad-Ghorayeb 2006).

plano político el enfrentamiento con Israel. Además, como Hezbolá estaba preparado y disponía de unas excelentes capacidades para hacer frente a dicha agresión, las bajas israelíes demostrarían la capacidad de hacer daño del Partido de Dios, mientras que sus propias bajas son mártires que se sacrifican por el Líbano (y la comunidad árabe e islámica). Por ello una respuesta israelí más contenida, focalizada en instalaciones de Hezbolá del sur del Líbano, ya habría representado un refuerzo de sus recursos de poder simbólicos del Partido de Dios, aunque a un nivel mucho menor que el producido por la respuesta que realmente llevó a cabo Israel.

En realidad, si situamos las distintas posibles respuestas de Israel que implicaran una escalada en un contínuum, vemos que cuanto más agresiva fuera la respuesta israelí, mayor sería el refuerzo de los recursos de poder simbólicos del Partido de Dios. Evidentemente, junto con este crecimiento de los recursos simbólicos, también aumentaba tanto la destrucción de los recursos materiales, como los riesgos y las incertidumbres a los que tenía que hacer frente el Partido de Dios. Sin embargo, los recursos de poder simbólico en dicho contínuum crecen mucho más rápido que las pérdidas de recursos materiales de la organización, gracias a su gran capacidad de resistir frente a las agresiones israelíes y a su habilidad para capitalizar los recursos simbólicos. Asimismo, manteniendo los suministros y apoyos sirios e iraníes, los recursos materiales destruidos, con la excepción de los propios combatientes, eran fácilmente reemplazables a corto o medio plazo. Y quizás más importante que todo lo anterior, en el conflicto libanés de Hezbolá contra el entorno Hariri y sus aliados, tenían muchísimo más peso los recursos simbólicos (y a través de ellos el apoyo de la población) que los recursos materiales de una milicia que no podía ser usada directamente en dicho enfrentamiento. En suma, parece que cualquier respuesta israelí que supusiera una escalada bélica, era beneficiosa para Hezbolá en su conflicto libanés, y como más intensa fuera la respuesta israelí, más importante sería el refuerzo de los recursos de poder necesarios para afrontar la situación libanesa, siempre y cuando gestionara bien los riesgos y asumiera la creciente incertidumbre que ésta representaba.

Por este motivo, la desproporcionada respuesta israelí, aunque coloca a Hezbolá en una situación con más riesgos y de más difícil manejo, es muy beneficiosa de cara al refuerzo de los recursos de poder simbólicos de Hezbolá. Como se afirma desde ICG, la coincidencia con el secuestro de Hamás y la consiguiente agresión israelí a Gaza, ofrecen a la operación del

12 de julio (que se empezó a preparar meses antes de que se hubieran dado estos hechos) una dimensión panárabe y panislámica que facilitan que Hezbolá salga de la tendencia al encasillamiento comunitario en el que se había ido encerrando últimamente de forma defensiva, y le permiten recuperar una posición de referente de la Resistencia frente a Israel tanto a nivel libanés, como a nivel regional.

Otra opción posible habría sido que Israel se abstuviera de intervenciones militares y hubiera optado por aceptar el intercambio de presos con Hezbolá como se había hecho en 2004. Evidentemente este escenario también beneficiaba a Hezbolá dado que, primero demostraba su capacidad de golpear a Israel con una exitosa operación de secuestro en suelo israelí, y posteriormente volvería a reforzar sus recursos de poder simbólicos con la victoria que representaría un intercambio de presos exitoso. Aunque a medio plazo, si se liberaban todos los presos libaneses en Israel, dejaba a Hezbolá sin uno de sus argumentos principales para mantener su brazo armado. Esta sería la misma situación, a menor escala, que cuando se liberó en el 2000 el Sur del Líbano. Fue una gran victoria de Hezbolá, pero le dejaba sin uno de los principales motivos de su existencia. Si Hezbolá hubiera sido un movimiento de poder lineal, al conseguir su objetivo principal habría desaparecido, pero como está al servicio de unas élites que están en una relación de poder circular, necesitan establecer un nuevo discurso, con nuevos objetivos, para justificar su existencia una vez conseguidos los anteriores.

En realidad, la única respuesta que podía perjudicar a Hezbolá era que las élites israelíes optaran por una respuesta de desescalada bélica, por ejemplo renunciando al uso de la violencia y limitándose a denunciar lo sucedido en instancias internacionales (véase en Consejo de Seguridad de Naciones Unidas), en un momento en que los focos internacionales ya estaban puestos en el Líbano, y en Hezbolá. O que abordara el secuestro por vías diplomáticas con el gobierno libanés (del que Hezbolá formaba parte), apelando a su responsabilidad y facilitando que el Diálogo Nacional pudiera avanzar sobre la cuestión del desarme del Partido de Dios (el tema que como hemos visto estaba sobre la mesa en aquel preciso momento). De hecho, el golpe más duro para Hezbolá habría sido que Israel proclamara que dejaba de dar excusas a Hezbolá para no desarmarse, que se retirara de las granjas de Chebaa, que liberara a los tres presos libaneses en cárceles israelíes, y que asegurara que respetaría plenamente la soberanía libanesa (justo lo contrario de lo que había hecho durante el Diálogo Nacional con incursiones frecuentes en su espacio aéreo) y que

resolvería las disputas con su vecino del norte exclusivamente por cauces diplomáticos. Como hemos visto, una actitud similar del lado israelí habría acabado a corto o medio plazo con toda legitimidad del brazo armado de Hezbolá y de sus “provocaciones”, y difícilmente Hezbolá habría conseguido resistirse a su desarme. Es más, ya habría tenido dificultades de forma inminente para que su brazo armado siguiera intacto después del Diálogo Nacional que se estaba desarrollando en el Líbano, y la guerra interrumpió. Sin embargo, una respuesta israelí en esta dirección no era ni siquiera imaginable. Las élites de Hezbolá podían confiar en que su “archienemigo” no haría algo que les perjudicara tanto, sabían que en realidad, ambos actores tenían un interés común en la escalada de violencia.

PARTE TERCERA
Poder y conflictos en Israel

En esta parte, formada por tres capítulos, se analiza el régimen de poder israelí previo a la guerra del 2006 y las dinámicas que provocan la irrupción de este conflicto armado con Hezbolá. Como en la parte anterior, los primeros capítulos (Capítulos 10 y 11) se centran en el análisis de los principales actores, o grupos de actores, en este caso del sistema israelí, mientras que en los dos últimos capítulos (Capítulos 12 y 13) primero se analizan los principales rasgos del sistema israelí, para seguidamente examinar sus dinámicas de conflictos y los procesos que desencadenan la Guerra del Líbano de 2006.

Ya han sido realizados estudios parecidos sobre el sistema israelí desde la Sociología del Poder: Álvarez-Ossorio e Izquierdo (2007), centrado en el conflicto con los palestinos y el fin del proceso de paz, y Navarro Muñoz (2015), centrado en los procesos de securización³⁴⁰ en Israel. Asimismo encontramos numerosas publicaciones que estudian desde distintas perspectivas teóricas, y con el centro de atención en diferentes ámbitos, las dinámicas entre élites en Israel. Entre ellos destacamos: Nitzan y Bichler (1996; 2002; 2004, 2007) centrados en la economía política, junto a Maman (1997a, 2017), Maman y Rosenhek (2011), Maron y Shalev (2017), Shafir y Peled (2000b), Shalev (2011) entre otros³⁴¹; y Sheffer y Barak (2006, 2007; 2013), centrados en el sector de seguridad y las relaciones civil-militares, junto con Maoz (2006, 2009), Peri (1985, 2006), Cohen (2010), Levy (2009a, 2017), Rosman-Stollman y Kampinsky (2014), entre otros.

También merecen una mención especial “los nuevos historiadores” porque sus aportaciones tienen un enorme valor para la realización de estudios sobre Israel, aunque se alejen de nuestra perspectiva teórica y que los principales períodos de sus análisis no incluyan el que aborda el presente estudio. Entre ellos destacamos: Shlaim (2005, 2014), Pappé (1992,

340 Este autor nos recuerda que: “la teoría de la securitización nos dice que la seguridad no tiene una naturaleza objetiva ni subjetiva, sino discursiva: nace cuando se habla de ella. La securitización es el proceso por el cual se declara la aparición de una amenaza de tipo existencial sobre un objeto que se desea proteger (la soberanía del Estado, la identidad...), y se reclama con éxito la adopción de medidas excepcionales para conjurar dicha amenaza. Por medio de la securitización, la cuestión es desplazada hacia un tipo especial de política, por encima de los límites normativos de la misma, permitiendo a quienes la llevan a cabo una libertad de acción superior a la que permite el ordenamiento democrático” (Navarro Muñoz 2015, 4). Sin embargo, como conclusión de su tesis, afirma: “En nuestra investigación, la securitización se revela como un proceso de persuasión dilatado en el tiempo. Es decir, no puede reducirse al momento de la comunicación, como parece sugerir la propuesta de los autores de Copenhague. Un discurso de seguridad se construye a través del tiempo componiéndose de narrativas, imágenes y acciones, nace, por lo tanto, de una combinación de recursos que se usan de manera sostenida y que se comparten entre los actores de la alianza” (Navarro Muñoz 2015, 574).

341 En el Capítulo 10, veremos a los autores que abordan la cuestión del lastre que supone el gasto en defensa, los conflictos y la ocupación, desde una perspectiva económica.

2006b), Morris (1988, 1990), Segev (1998), Flapan (1987), Cohen (2011b), Kimmerling (2001), Sand (2012), Migdal (2001)³⁴².

Dada esta prolífica literatura sobre la cuestión israelí, que incluye análisis desde nuestra misma perspectiva teórica, no consideramos necesaria una exposición tan extensa como en el caso libanés. Entendemos que pretender desarrollar un análisis más exhaustivo sólo nos llevaría a la redundancia. Por este motivo, en la presente parte se hace una descripción más general, entrando menos en detalle que en la parte anterior, centrando el análisis en los ámbitos que nos son de especial interés para entender las dinámicas que llevan a la guerra del 2006.

Como veremos a continuación, el sistema israelí es bastante distinto al libanés. Sus actores están más especializados en el uso de recursos concretos, y ello conlleva unas élites más dispersas y una cantidad muy superior de actores. Y pese a que tiene unas élites estables, en esta sociedad la competición es más abierta y los liderazgos de algunas organizaciones son más dinámicos, con cambios frecuentes (sobre todo a nivel político y militar).

Igualmente, nos encontramos que es más importante tener en cuenta las competiciones internas en algunas de las organizaciones (notablemente los partidos políticos, aunque también en otras) dado que las luchas internas pueden ser determinantes para explicar la actuación de los actores. Hasta el extremo de que actores de la misma organización lleguen a formar parte de grupos o alianzas distintos, que defiendan la aplicación de políticas distintas e incluso opuestas. Por ello agrupamos a los actores más en función de cómo se posicionan respecto a la elaboración de políticas públicas concretas, que no en función de la organización en la que se encuentran.

A causa de esta proliferación de actores de distintos ámbitos, y la diversidad que encontramos dentro de los distintos organismos, incluso dentro de las élites económicas, en ocasiones haremos referencia a grupos, alianzas, o a corrientes de actores (entendidas como una red de alianzas que en un aspecto concreto se mueven en una misma dirección, una *policy network*, pero más vaga, menos definida, y con los bordes menos claros), en vez de referirnos a la élite de un partido o de un sector concreto.

El análisis de los actores lo iniciaremos con el grupo de élites sucesor de las élites

342 Sobre los nuevos historiadores ver: López Alonso (2009) y Gijón Mendigutia (2008).

fundadoras del Estado de Israel, presentando una breve evolución histórica de éstas. Siendo una explicación muy breve, pretende ayudar a comprender el origen y el contexto de las dinámicas que se dan en el período analizado.

Capítulo 10

Una difusa red de alianzas neoliberales, la corriente neoliberal

En el origen del Estado israelí, en 1948, se estableció un régimen de poder con unas élites homogéneas principalmente de origen asquenazi³⁴³, con una cultura secular y procedentes de familias de la alta burguesía, o al menos surgidas de un entorno pequeño burgués (Nitzan y Bichler 2002, 109). El poder se encontraba concentrado en muy pocas manos alrededor de las instituciones del Estado, el ejército, el sindicato Histadrut³⁴⁴ y el entorno laborista³⁴⁵. Esto se consigue gracias a una ideología nacionalista y de izquierdas. El nacionalismo permite una gran extracción de recursos de la población, y el discurso de izquierdas la concentración de poder a través del estatismo (Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007).

Ciertamente, el desarrollo del estatismo fue tal que Israel llegó a ser el país con más mano de obra en el sector público fuera de la órbita comunista (Shafir y Peled 2000a, 245). El Estado ejercía un fuerte control sobre la economía del país e incluso el sector privado estaba

343 Judíos provenientes de Europa central y oriental.

344 Acrónimo hebreo de Federación General de Trabajadores de la Tierra de Israel.

345 Nos referimos al conjunto de partidos que confluirán en 1968 formando el Partido Laborista (HaAvoda). Entre ellos destaca claramente el MAPAI (acrónimo en hebreo de *Partido de los Trabajadores de la Tierra de Israel*), que durante su existencia fue siempre el partido más votado, por lo cual fue el principal partido del gobierno y su Secretario General el Primer Ministro. También confluyeron el Ahdut HaAvoda (*Unidad Laborista*, una escisión temprana del MAPAI que después de fusionarse con otros partidos crea el MAPAM, posteriormente en 1954 se escindiría de nuevo de este partido) y el Rafi (*Lista de los Trabajadores Israelíes*, fundado por David Ben Gurion tres años antes de su fusión en el HaAvoda).

fuertemente controlado desde el gobierno, aunque en realidad los actores que controlaban el sector privado y los actores que controlaban el Estado formaban parte de un mismo círculo de élites con estrechas relaciones entre ellas (Shafir y Peled 2000a, 245-46). Por su lado, el Histadrut llegó a ser, en realidad, el principal grupo empresarial del país, a la vez que el principal proveedor de cobertura social (entre sus servicios destacaba el fondo de pensiones y el de cobertura sanitaria), y al mismo tiempo, en tanto que confederación sindical, canalizaba las demandas de los trabajadores dentro del sistema.

Tanto las principales instituciones del Estado como el Histadrut estaban controlados por el Partido Laborista³⁴⁶, y un sistema electoral de una sola circunscripción con listas cerradas permitía un enorme control del partido por parte de su cúpula (Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007, 83). Igualmente, el sistema hiperrepresentativo les aseguraba la centralidad política y les permitía establecer relaciones clientelares con las minorías con las que pactaba para la formación de gobiernos³⁴⁷.

La otra pieza clave en el régimen de poder israelí desde sus orígenes, el ejército, controla una enorme porción del presupuesto estatal (representando más del 20% del PIB la mayor parte de la década de los setenta, y superando el 30% en 1975³⁴⁸); toma decisiones de forma independiente del gobierno³⁴⁹; mantiene actividades en ámbitos externos a la defensa (destaca su importante actividad en política exterior, pero es notable en distintos ámbitos como educación, construcción de carreteras e infraestructuras, producción industrial, etc.); juega un trascendental papel a nivel ideológico; y extrae un enorme poder directamente de la población, a través de un reclutamiento que implica una amplia participación social en la institución. Pese a que son bien conocidos los enfrentamientos entre la cúpula militar y la política desde los orígenes de ambas instituciones³⁵⁰, los líderes que en aquel período controlaban las FDI estaban estrechamente relacionados con los líderes del Partido Laborista

346 El MAPAI es el partido que controla el gobierno y el Histadrut hasta el 1968. A partir de este año, con la fusión de las distintas organizaciones del laborismo, el HaAvoda es el partido que toma el relevo.

347 Ello legitima y refuerza el sistema, integrando a las minorías que a cambio obtienen algunas ventajas y pueden mantener pequeñas parcelas de poder. A su vez, la necesidad de coaliciones para gobernar dificulta cualquier cambio importante en el régimen de poder

(Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007, 83).

348 Datos provenientes de *SIPRI Military Expenditure Database 2017*, <https://www.sipri.org/databases/milex>.

349 Encontramos numerosos ejemplos, en todos los períodos y desde los orígenes de Israel, algunos serán ilustrados en el próximo capítulo. Ver, entre otros, Sheffer y Barak (2013), Peri, (1985, 2006) o en Shlaim (2003).

350 Veremos a varios de ellos en el capítulo siguiente.

y la cúpula de las instituciones estatales.

Volviendo a los ámbitos que abordamos específicamente en este capítulo, Nitzan y Blicher, refiriéndose a las relaciones entre las instituciones estatales y el sector económico privado de este período temprano, escriben:

“On the surface, the state reigned supreme. The MAPAI government controlled the process of capital formation, allocated credit, determined prices, set exchange rates, regulated foreign trade and directed industrial development. However, this very process also set in motion its own negation, so to speak, by planting the seeds from which dominant capital was subsequently to emerge. In this sense, the state acted as a cocoon for differential accumulation. The budding corporate conglomerates were initially employed as national ‘agents’ for various Zionist projects. Eventually, though, their increasing autonomy helped them not only shed off their statist shell, but also change the very nature of the state from which they had evolved. Most importantly, there was never a clear separation between ‘politics’ and ‘economics’ in this process. As we shall see, state and capital, or sovereignty and ownership, did not stand against each other, but rather developed as part of a single power process: the evolution of Israel’s ruling class” (Nitzan y Bichler 2002, 96).

De esta forma se fue consolidando, avanzando de la mano del Estado, un quinto polo de poder en el sistema israelí: las élites económicas y financieras, y las cúpulas de las corporaciones israelíes. Y como observamos, este quinto polo estaba estrechamente relacionado con los anteriores, y sus miembros formaban parte del mismo grupo homogéneo que controlaba el régimen de poder israelí, en su caso, especializados en el sector privado.

Así nos encontramos con un régimen de poder con élites reducidas y fuertemente interrelacionadas entre ellas. Por ello vemos autores, como Navarro (2015) o Shafir y Peled (2000b), que se refieren a ellas como una sola élite homogénea con distintos subgrupos especializados en el control de los distintos recursos de poder. Estos autores defienden que los enfrentamientos, que se perciben entre distintos actores durante este período, hay que entenderlos como resultado de la competición dentro de la misma élite.

Desde nuestro punto de vista, quizás en un momento fundacional pudo ser así. Ciertamente en este primer momento encontramos que los actores(-élite) tienen gran movilidad entre los distintos ámbitos y que pertenecen a un reducido grupo de familias (Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007). No obstante, entendemos que bien pronto, la necesidad de especialización en los distintos recursos de poder crea posiciones distintas con intereses claramente enfrentados en el *campo del poder*, en un momento sensible para la

concreción del valor de los distintos recursos en el sistema israelí. Es decir, podemos encontrar adecuada la consideración de la existencia de una sola élite primaria para ilustrar el grado de interrelación e integración de los miembros de las cúpulas de los distintos polos de poder. Ahora bien, entendemos que desde un primer momento, a causa de la progresiva especialización de los actores, se irán consolidando distintas élites que controlan distintos recursos, y que lucharán entre ellas para defender y reforzar la posición de su recurso de poder. En consecuencia iremos encontrando rápidamente unas élites económicas, unas élites políticas, unas élites militares, etc. que ciertamente seguirán siendo homogéneas (compartiendo unos mismos orígenes), estrechamente interrelacionadas y con una considerable movilidad de los actores entre las distintas élites.

En este sentido Maman (1997a) también considera que existe una sola élite sionista hasta la creación del Estado, pero que a partir de este momento se diversifican: “The single elite structure of the Jewish community within the British mandate gradually transformed into a multiple elite structure. The establishment of the State of Israel led, in short term, to a strengthening of the power of political elites but, in the long run, to the enhancement of the relative autonomy of the state non-elected elites and non-state elites.” (Maman 1997a, 41).

Así, estamos frente un escenario en el que un pequeño grupo de personas de origen similar, y con estrechas relaciones entre ellos, controlaban los principales recursos del régimen de poder israelí. Sin embargo, durante la década de los 70, este reducido grupo de actores asquenazíes, ligados al Partido Laborista, fue viendo su posición desgastada en distintos frentes, y se vio obligada a competir con actores provenientes de otros sectores de la población que fueron consolidando su posición. El punto de inflexión de esta transformación del régimen de poder israelí vino marcado por la pérdida del gobierno por parte del Partido Laborista, por primera vez en el año 1977, pasando a manos del Likud.

Este cambio es resultado de un proceso que se había iniciado anteriormente, en el que convergen varios factores. Una de las causas principales son los cambios demográficos en Israel, con una importante llegada de población no-asquenazí (principalmente sefardíes y mizrahim), así como la progresiva consolidación de grupos alternativos a las élites que mantienen el poder desde la fundación del Estado. Uno de los grupos militantes sionistas marginados en el proceso de su fundación es el sionismo revisionista, representado por el Herut de Menahem Begin, que confluye con otros partidos de derechas creando el Likud, y

como nos explica Navarro (2015), durante las primeras décadas del Estado, la cerrada solidaridad de las élites asquenazíes ha impedido la progresión de estos grupos marginados, y por ello:

“No nos habrá de extrañar que sea precisamente la asociación entre los excluidos la responsable del declive de la hegemonía de las élites asquenazíes. En efecto, desde finales de la década de 1970 emergen nuevas élites desde los grupos periféricos, que construyen proyectos de orden institucional alternativos. Estos grupos penetran en las relaciones de poder a través de su paulatino ascenso en el escalafón de las FDI, que se convierte en el auténtico mecanismo de movilidad social en Israel, pero también a través del sector político, donde el crecimiento demográfico de estos sectores abre la puerta a su representación diferenciada en la arena parlamentaria. Es el momento del auge de los llamados partidos sectarios, así como del aumento del peso electoral del Likud.” (Navarro Muñoz 2015, 229).

Además, el laborismo ha sufrido numerosas crisis y escándalos de corrupción. Pero lo que es más importante, su estrecha relación con las élites capitalistas le impide jugar un papel de defensor de la clase obrera, como nos recuerdan Nitzan y Blicher: “the 1977 dethroning of the Labour Party by the right-wing Likud bloc appears far from the ‘political earthquake’ observers often make it look like. Being increasingly subsumed by dominant capital, successive Labour governments found it increasingly difficult to deliver what their socialist rhetoric promised, and therefore grew vulnerable to new ‘populist’ competitors” (Nitzan y Bichler 2002, 20).

Sin embargo, como nos puntualizan estos mismos autores, este punto de inflexión en la estructura de poder israelí no se debe únicamente a cambios demográficos y de las preferencias de los electores: “These narrow political considerations are not in themselves wrong. Making them the focus of analysis, however, serves to obscure a broader and potentially more important development, which is the *declining importance of formal politics altogether*. The rise of Likud certainly shattered the ‘dominant party’ model. But power, rather than shifting from politicians and party machines to the electorate, has been increasingly appropriated by ‘dominant capital’.” (Nitzan y Bichler 2002, 133-34). De esta forma podemos entender que éste no es sólo un punto de inflexión a nivel político, sino también en la relación entre las instituciones del Estado y el capital, y el valor que ambos tienen como recurso en el *campo del poder* israelí.

Frente a la pérdida del control de algunas instituciones del Estado, y el progresivo desgaste del valor en el *campo del poder* de dichas instituciones, las élites asquenazíes

cercanas al Partido Laborista, cuando recuperan el poder, escogen la estrategia de la privatización. Como sucede en otros países, una vez acumulada una gran cantidad de recursos en manos del Estado, privatizar sus distintas corporaciones y organizaciones permite a las élites económicas, que en este momento formaban parte del mismo estrecho círculo que las políticas, controlar de forma más permanente estos recursos de poder³⁵¹, y además permite transmutar el control de unas instituciones que cotizan a la baja por los recursos que están ganando fuerza: el capital y el control de las corporaciones privadas.

Por este motivo nos encontramos con la curiosa situación, en Israel, que el Partido Laborista, que es considerado de izquierdas, fuera el abanderado (y el ejecutor) de un enorme programa de privatizaciones, mientras que el Likud (no sólo conservador, sino que integra partidos liberales) durante la década de los ochenta se opone a las privatizaciones. Para estos últimos, la privatización sólo representa una pérdida de posiciones en la competición con sus rivales, dado que no pueden competir, en términos de capital, para conseguir el control de las corporaciones con la élite asquenazí próxima al laborismo, y las instituciones del Estado, en tanto que recurso que sí son capaces de controlar, pierden peso con la privatización³⁵².

Este proceso también es reforzado por la evolución del contexto global, en un primer momento, con la llegada del tándem Ronald Reagan y Margaret Thatcher, que representan el punto de inflexión en el giro neoliberal de los países occidentales. Y posteriormente, una vez consolidado este proceso, la influencia global va más allá de únicamente alentar la privatización como expresan Álvarez-Ossorio e Izquierdo:

“El fin de la guerra fría y el proceso de globalización económica, política y también de valores como la democracia y el respeto a los derechos humanos, generaron una serie de cambios en los intereses de algunos sectores israelíes. El conflicto con los árabes se había convertido en un claro obstáculo para importantes sectores de la economía israelí que aspiraban a integrarse en el mercado global y en los circuitos financieros internacionales. Además, en el nuevo contexto, la ocupación territorial y la simbología nacionalista del sionismo más radical perdían gran parte de su sentido, pues la soberanía, la seguridad y el poder se desplazan a ámbitos que no dependían del territorio y la fuerza militar, y la ideología se convertía en una rémora que impedía la consecución de nuevos objetivos.

Estas capas de población interesadas en no verse marginadas en el proceso de

351 Ver apartado “La escasa inocencia del keynesianismo, y del neoliberalismo” en Izquierdo Brichs (2008).

352 Por otro lado, Maron y Shalev (2017) nos recuerdan que el Likud tampoco tenía la capacidad de liderar grandes privatizaciones dado que no podía mantener un enfrentamiento directo con el Histadrut, mientras que el control de los sindicatos por parte de los laboristas les allanaban a éstos el camino.

globalización y en favorecer la apertura de nuevos mercados en Oriente Medio estaban representadas, sobre todo, por el laborismo” (Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007, 79-80).

De este modo hemos observado como una convergencia de distintos factores hace que las élites asquenazíes próximas al laborismo, que habían controlado los principales recursos de poder israelíes, a partir de los años setenta tengan la tendencia a refugiarse y reforzar su posición en el sector económico privado, a través del control del capital y de las corporaciones israelíes, un recurso de poder que cotiza al alza en el nuevo contexto israelí. Ello no quiere decir que estas élites desaparezcan de la política o de las instituciones del Estado, pero sí que pierden mucho peso en éstas frente a los nuevos grupos. Además veremos que centran su influencia en las instituciones del Estado más imprescindibles para mantener su posición. A la vez, encontrarán nuevas formas de influir en los políticos sin mantener necesariamente el control directo de los partidos políticos.

10.1 Élite económica y financiera

Después del intenso proceso de privatización y la desregulación sufridos por Israel en las dos últimas décadas del siglo pasado, el capital ha pasado a ser uno de los recursos con más peso en el régimen de poder israelí. Nitzan y Blicher son muy contundentes en este sentido, afirmando: “On the eve of the twenty-first century, power in Israel was best described in two words: absentee ownership” (Nitzan y Bichler 2002, 84). Evidentemente estos autores no defienden que el capital es el único recurso de poder en Israel, pero con esta exageración provocativa quieren dejar claro el inmenso peso que tienen los actores que lo controlan. Consideramos, en este sentido, que la talla de estas élites primarias ha sido subestimada en numerosos análisis de las relaciones de poder internas en Israel³⁵³.

Otro proceso que ha afectado al ámbito económico israelí, amén de la privatización y la desregulación, iniciado antes que éstos, ha sido el proceso de concentración: Si el

353 Vemos como por ejemplo Maron y Shalev (2017) dejan de lado el destacado papel que juegan los actores que controlan el capital en el sistema israelí (además de cometer el error de situar la *agency* al nivel de las burocracias – sobre esta cuestión ver la Parte Primera de la tesis). Igualmente pensamos que Sheffer y Barak (2013), entre otros, subestiman el peso de estos actores en el sistema israelí.

desarrollo de las grandes empresas bajo la protección del Estado ya implicó el desarrollo de un núcleo empresarial formado por un número reducido de compañías (Maman 2017), vemos como posteriormente: “Processes of concentration have occurred, primarily as a result of the business collapse in the recession of the 1960s, the 1967 and the 1973 wars, the hyperinflation of the late 1970s, and the income derived from the weapons industries. Since the early 1970s, Israel’s core economy has been composed largely of a few firms that produce a significant proportion of the Gross National Product, employ a major share of the labor force and control most of the capital in the system” (Maman 1997a, 30).

También encontramos en Israel una enorme multitud de pequeñas empresas y autónomos que conviven con las grandes compañías, formando una estructura dual³⁵⁴ (Maman 1997b, 271). Pero, ciertamente, si nos referimos al capital y a las corporaciones como recursos de poder, encontramos que el recurso capital está muy concentrado, en manos de un limitado número de actores. Nitzan y Blicher nos presentan a estos propietarios de la forma siguiente: “Some of these owners were Israeli by birth, others were foreign; a few were heads of wealthy families, while many were anonymous representatives of large institutions; some were long-term investors, others were in for the quick kill; most were ‘legitimate’, a few were criminal. Together, they formed the most powerful class ever to rule Israel” (Nitzan y Bichler 2002, 16).

Estos autores nos muestran una tabla con los principales holdings y sus propietarios en 1999 (2002, 86). Los 5 grandes holdings eran Israel Discount Bankholdings (IDB), Ofer, Koor, Dankner Group y Arison Holdings, a los que se añadía el propio gobierno de Israel, aún con participación en numerosas compañías, incluyendo bancos, industria militar, tecnológicas, etc. Las 5 primeras acumulaban el 41% de la capitalización global del mercado israelí (55% si incluimos las compañías en manos del Estado). Y el 45% restante del valor del mercado seguía bastante concentrado, con 5 propietarios más controlando el siguiente 7%. Los principales propietarios del top 5 eran: las familias Recanati, Carasso, Ofer, Bronfman, Kolber, Dankner, Arison y Nechama. Por otra parte observamos presencia de capital extranjero, destacando Goldman Sachs y William Davidson (Nitzan y Bichler 2002, 84-86). Maman en términos de concentración nos señala que en 2005, las 100 primeras compañías

354 En 2013, el 94 por ciento de las empresas israelíes tenían ventas anuales de menos de 700.000\$ (2.5 millones de shekels), y todas las pequeñas y medianas empresas (centenares de miles) sólo representaban el 50% del PIB del sector empresarial, mientras que unos pocos centenares de empresas representaban la otra mitad (Maman 2017, 47).

industriales representaban el 56% del PIB industrial, el 68% de la mano de obra y el 82% del valor de las exportaciones, y nos añade a la lista de grandes magnates israelíes (o tycoons) a las familias Elovitzes, Eliahus, Binos (Tzadik), Hamburgers, Weissman-Birans, Wertheims, Levievs, Azrielis, Fischmans, Strausses, y Tshuvas (2017, 48-50). “Each of these control a huge portion of capital and enjoy tremendous economic and political power” (Maman 2017, 50) Asimismo, Lochery (2007b) nos señala que la revista israelí *Glove* (13 febrero 2006) especializada en el ámbito económico, afirmaba, en el período que nos atañe, que 18 familias israelíes controlaban el 50% del producto de negocios de Israel.

Coincidimos con Nitzan y Blicher en la importancia de estos actores en el sistema, pero (acercándonos a la visión de Maman) no limitamos la élite económica y financiera a los grandes propietarios del capital (*absentee owners* en los términos de Nitzan y Bichler). También consideramos que forman parte de ella los directivos de las grandes corporaciones (tanto privadas como públicas), incluyendo de forma destacada a las entidades financieras. En un sistema tan concentrado, en el cual unas pocas corporaciones representan una enorme proporción tanto del capital, como de la mano de obra y de producción israelí, el peso de sus gestores también se hará notar en el régimen israelí. Muchos de ellos, además del control de la propia corporación, disfrutaban de relaciones y alianzas privilegiadas con distintos actores primarios³⁵⁵, y mantienen posiciones destacadas en los foros económicos con gran impacto en la elaboración de políticas (Maman 1997a).

Según Maman (1997b), estos foros son un punto de encuentro entre actores del sector privado y actores estatales, y representan una forma muy importante de influencia de las élites en el *policy making*. En estos espacios compartidos entre actores estatales y actores privados, la frontera de las instituciones estatales se vuelve borrosa y permeable, con un fluido intercambio de recursos en ambas direcciones, de tal forma que la influencia de los actores del sector privado en la burocracia estatal es muy efectiva, y los actores participantes de los foros ven reforzadas sus posiciones:

“The interests of non-state organizations mandate direct access to state organizations in order to influence decision-making processes, whereas state organizations seek to ensure the flow of capital and the continuing legitimation of their involvement in the economy. This mutual dependency leads state organizations to protect the status and prerogatives of participating interest organizations in laws or governmental regulations. Furthermore, elite persons -

355 Encontramos históricos ejemplos destacados en los mismos Nitzan y Bichler (2002).

through their positions in organizations - can protect their unique position in decision-making processes and safeguard the benefits they have attained” (Maman 1997b, 274).

La mayor parte de estos foros económicos son establecidos por iniciativa del Estado en los períodos en los que éste es controlado por el Partido Laborista (Maman 1997b), reforzando con ello la influencia de las élites económicas que les son próximas en el proceso de *policy making*, incluso cuando ellos no gobiernan. Posteriormente el Likud, como es natural, intentará ganar influencia en ellos para recuperar posiciones. De hecho Sharon, de forma discreta en el contexto de la crisis de seguridad del 2001, realiza transformaciones en algunos de estos foros económicos y crea otros de nuevos con el fin ganar más control sobre ellos (Navarro Muñoz 2015).

Pero las élites económicas disponen de otros mecanismos de influencia además de su participación en los foros. Uno de destacado, y que encontramos con frecuencia en Israel, es directamente la corrupción de líderes políticos³⁵⁶. Maman nos remarca otros mecanismos de las élites económicas en general, también presentes en Israel:

“One of these is donations by group heads to political parties and campaigns. Another conspicuous phenomenon is senior bureaucrats from the state agencies transitioning to executive positions in business groups, the “revolving door”. In exchange for such support, the political and bureaucratic elites grant economic favors such as changes in land use assignments, as in the case of the “Salt of Earth Ltd” company owned by the Dankner group. In addition, the political power of the business groups enables them to push aside, and even to block, initiatives intended to lead to reforms. Another mechanism for political influence is ownership of newspapers and electronic media, which enables business groups to influence the public discourse and the way in which the media cover issues connected to the group” (Maman 2017, 50-51).

La posesión de medios de comunicación por parte de los grandes grupos empresariales no representa sólo un mecanismo de influencia o de presión a las élites políticas y a burócratas, sino que representa el control de uno de los recursos de poder esenciales en los regímenes de poder que pretenden ser democracias liberales (Izquierdo y Etherington 2017). Ello comporta también que las élites de estos medios no serán élites primarias, sino élites secundarias subordinadas a los actores que controlan sus grupos.

En Nitzan y Bichler (2002) se ilustra con el ejemplo de las disputas por el control de prensa escrita entre las familias Dankners, Nimrodís y Moses, que conllevan a una guerra

356 Como veremos en el siguiente apartado, Nitzan y Bichler (2002) nos ilustran un repertorio de casos.

entre los periódicos *Yediót Achronot* y el *Maariv*. Esta batalla que acarrea acciones ilegales y juicios (incluyendo acusaciones de conspiración para asesinato) llega a afectar al presidente de Israel Ezer Weitzman, que se verá forzado a dimitir después de que *Maariv* lo implicara en un posible caso de corrupción (Nitzan y Bichler 2002, 318).

Sobre el control de los medios de comunicación, Maman detalla:

“Business groups own a substantial portion of the Israeli media: the Fishman group owns *Globes*, a business daily, and had minority shares in *Yediót Achronot*; the IDB group owned *Maariv*, a daily newspaper, between 2011 and 2012; the Wertheim and Tshuva groups own *Keshet*, which is a franchisee of Channel 2; the Strauss group holds minority shares in *Reshet*, a franchisee of Channel 2; and the Leviev group owns Channel 9. Several retired senior regulators, such as Didi Lachman-Messer, the former Deputy Attorney General, assert that media ownership by business groups endangers Israeli democracy, since the “tycoons” use their control of newspapers and electronic media to advance their economic and political interests (see, for example, Eran Azran, “Rich People Who Control the Media Do not Hesitate to Use this Power to Advance Their Interest,” *The Marker*, December 7, 2011)” (Maman 2017, 51).

Posteriormente iremos viendo más en detalle el resto de mecanismos a disposición de las élites capitalistas a los que Maman hacía referencia, pero todos ellos les sirven para influir en la toma de decisiones y en la elaboración de políticas por parte de los propios políticos y de las burocracias estatales. Ello será usado tanto en la competición entre los propios grupos empresariales, como para reforzar el núcleo de estos grupos empresariales respecto a pequeñas empresas³⁵⁷. Y también será usado para reforzar el valor del capital y las corporaciones en el *campo del poder* respecto al resto de recursos, es decir, avanzar para que éstos sean, en palabras de Bourdieu, los recursos de dominación dominantes.

Esta mejora progresiva del valor de los recursos “capital” y “corporación” desde la década de los sesenta, nos permite entender mejor la dinámica seguida por las élites establecidas con la fundación del Estado. La progresiva retirada de los ámbitos políticos, estatales y militares de las élites asquenazíes históricamente ligadas al laborismo, para replegarse en el ámbito económico, ciertamente es en parte un movimiento defensivo frente a la pérdida del control exclusivo del gobierno que habían disfrutado con anterioridad, pero a la vez es una elección estratégica de sus miembros, quienes ven más rentable competir a través de unos recursos de poder que ganan posiciones, que invertir sus esfuerzos en ámbitos con

357 En Nitzan y Bichler (2002) vemos como en varias ocasiones se toman decisiones e implementan estrategias que benefician a esta élite a costa del resto de las pequeñas y medianas empresas (y de la población en general), aumentando con ello el poder de esta élite en su ámbito.

recursos de poder en declive³⁵⁸.

Ello lo vemos muy claramente reflejado en el cambio de actitud de los jóvenes asquenazíes frente al servicio militar. En las últimas décadas las FDI han tenido que hacer frente y adaptarse, en la medida de lo posible, a una falta creciente de interés de los jóvenes, sobre todo asquenazíes, de participar en el ejército, y más aún en las unidades de combate que otrora les otorgaban un valioso prestigio para el ascenso social. Como nos explica Navarro, “Para los sectores asquenazíes, educados y urbanitas, y otros grupos con alta movilidad social, que hasta entonces habían sido la columna vertebral de las FDI, el ejército ya no es la vía principal de acceso a la élite o a un estatus superior. Al contrario, el servicio militar retrasa su incorporación a la vida profesional, que ahora se antoja mucho más lucrativa que la carrera de oficial” (Navarro Muñoz 2015, 294).

Como se explica posteriormente, varios factores han influido en este cambio, pero el resultado es que a nivel individual, los jóvenes asquenazíes con formación, entienden que para su progresión social les es más rentable la carrera profesional en el ámbito de los negocios que en el ejército, y eso es debido a que las recompensas materiales y simbólicas que otorga este último se consideran inferiores o menos competitivas que las que otorga el primero. Esto representa una importante transformación en el *campo del poder* respecto a las primeras décadas del Estado israelí.

Esta élite económica, en las últimas décadas del siglo XX, también impulsa un proceso de transnacionalización de la economía, es decir de su integración en los flujos de la economía global. El proceso de apertura y liberalización llevado a cabo a finales de los ochenta y a lo largo de los noventa, coincidiendo con unas fuertes expectativas creadas por el proceso de paz con los palestinos y sus “dividendos” en esta última década del s.XX, despierta un notable interés de élites capitalistas globales, lo que se traduce en un importante flujo de inversiones exteriores en Israel. Igualmente, las élites capitalistas israelíes invierten en el exterior de forma considerable³⁵⁹. Incluso numerosas empresas tecnológicas cotizan en el NASDAQ en EEUU³⁶⁰ (Broude, Deger, y Sen 2013, 39).

358 En realidad, como veíamos, este aumento de valor de los recursos de poder económicos en el *campo del poder* (y la devaluación de los recursos de poder ligados a los ámbitos políticos, institucionales y militares) también ha sido impulsado por estas mismas élites.

359 En la década de los noventa, el flujo de estas adquisiciones exteriores ya representaban el 1% del PIB de Israel (Nitzan y Bichler 2002, 90)

360 De hecho en 2012 encontramos más empresas israelíes en NASDAQ (59) que la suma de empresas originarias de UK, Francia y Alemania juntas (Broude, Deger, y Sen 2013, 39).

Esta transnacionalización de la economía israelí representa varias ventajas para las élites económicas locales. Primeramente, la llegada de capital e inversión extranjera refuerza la economía capitalista israelí de la que ellos se benefician. En segundo lugar, aparte de poder invertir donde consideren más provechoso y diversificar los riesgos, las élites económicas israelíes se convierten en élites transnacionales o globales, pudiéndose beneficiar de la posición privilegiada que ostenta el capital en el sistema global³⁶¹. Como expresan Nitzan y Bichler a partir de este momento, “[t]heir power came not only from what they owned and controlled domestically, but increasingly also from being part of a transnational capitalist class” (Nitzan y Bichler 2002, 16). Esta posición les ofrece alianzas con actores neoliberales de primer orden, y ello puede ser de suma utilidad a la hora de implementar su proyecto neoliberal en Israel³⁶². En este sentido, estos mismos autores lo ilustran de la siguiente manera:

“For neoliberal ideologues, the 1990s marked the beginning of a new era in Israeli capitalism. After decades of imperfections, resource misallocation and excessive government intervention, ‘the market’ is finally having its say. The victory is not yet complete. State officials and other interest groups still cling to their perks, but not for long. Their opponent now is the global market itself, and against this white knight of freedom, even Leviathan – the omnipotent Israeli government – seems feeble, its resistance futile.” (Nitzan y Bichler 2002, 84).

El inconveniente que tendrá esta dinámica para las élites asquenazíes ligadas al laborismo es que permite la entrada de élites capitalistas globales que apoyan a líderes opuestos al laborismo. Efectivamente, la derecha política dispone de alianzas con actores económicos de la diáspora y con actores conservadores de Estados Unidos (Navarro Muñoz 2015). Sin embargo este inconveniente tiene un atenuante de peso. Es cierto que dichas élites capitalistas, aliadas del Likud, refuerzan a este partido político y facilitan su llegada al poder, y a su vez el Likud lleva a cabo políticas para beneficiar a estos actores económicos globales frente a los de origen local (Navarro Muñoz 2015). Pero, estas élites económicas globales, también influirán en estos políticos para llevar a cabo políticas del agrado de las élites capitalistas. Por lo tanto, parece que este proceso, aunque facilita la llegada al poder de grupos contrarios al laborismo, a su vez, les reducen sus opciones en política económica, viéndose obligados estos grupos a llevar a cabo políticas muy cercanas a los anteriores. Visto así, este proceso no representa más que otro paso en el desempoderamiento de la élite política, y el

361 Ver: Izquierdo Brichs y Etherington (2017, 171-90).

362 Vemos como la primera gran reforma en este sentido, “Emergency Economic Stabilization Plan” de 1985, es aprobada gracias al apoyo de los actores neoliberales en Estados Unidos (Ben-Porat 2008).

refuerzo de las élites económicas.

Una característica particular de la economía israelí es el peso de su industria militar. Las características de esta industria y el papel que tiene en el régimen de poder israelí lo abordamos posteriormente, en el siguiente capítulo, no obstante quisiéramos remarcar algunos datos simples para ubicar su peso en el sector económico israelí. La industria militar, al inicio de este siglo, representaba casi un tercio de las exportaciones industriales de Israel (Dvir y Tishler 2000, 35), lo que representa una enorme porción del tejido industrial. De todos modos, la industria representa alrededor de un 23% del PIB durante el período que nos incumbe (el 20,8% en 2016), siendo el sector servicios el principal sector de la economía, con alrededor de un 75% la primera década del s. XXI (un 77,9% el 2016)³⁶³.

Las exportaciones de este sector, a las que hacíamos referencia, representan cerca de 900 millones de dólares de media anual durante la primera década de este siglo, según los datos del SIPRI³⁶⁴. Hemos visto que son una porción importante de las exportaciones industriales, y ponen a Israel entre los 10 primeros exportadores de armas de la década, pero representan una porción muy reducida del flujo total de exportaciones israelíes, según los datos del Banco Mundial, que oscilan, durante el mismo período, entre los 49 y los 80 mil millones de dólares anuales³⁶⁵.

Es una industria compuesta por unas 150 compañías pero sólo diez de ellas acumulan el 78% de trabajadores, el 82% de ventas y el 87% de exportaciones del sector (Dvir y Tishler 2000, 35). Y de estas diez, tres son propiedad o están controladas por el Estado. Además el Estado (incluyendo en él el ejército) es el único cliente interno de la mayor parte de su producción y la exportación está sometida a su regulación³⁶⁶. Asimismo, las élites de este sector disfrutaban de estrechas relaciones con las élites del ejército, con otras instituciones del Estado, y con la industria militar estadounidense. Todo ello, junto con la particular finalidad de su producción, hacen que sea un sector con unas características distintas, que comparte algunos intereses con el resto de actores que hemos analizado hasta el momento, pero con los

363 Datos del *Catálogo de datos del Banco Mundial*: <https://datos.bancomundial.org> (consultado en 6/03/2018).

364 En valor constante de 2010, equivalente a 530 millones anuales de media en dólares con valor de 1990, que son los datos que ofrece el SIPRI (*SIPRI Arms Transfers Database*, 2017. <https://www.sipri.org/databases/armstransfers>). Equivaldrían a 1036 millones en dólares actuales. Estos datos ofrecidos por SIPRI no incluyen las armas ligeras y a su munición.

365 Según los datos de exportaciones de bienes y servicios en dólares a valor constante de 2010 del *Catálogo de Datos del Banco Mundial*: <https://datos.bancomundial.org> (consultado en 6/03/2018).

366 La exportación representa el 70% de la producción (Shefi y Tishler 2005).

que también tiene discrepancias e intereses opuestos, sobre todo por lo que se refiere a las políticas respecto a las relaciones con los palestinos y los países árabes, así como respecto algunos aspectos del modelo de Estado israelí. Por estos motivos, analizamos más detalladamente a las élites de este sector en el siguiente apartado, como actores del *security network*, pese a que, insistimos, mantienen algunos intereses con el resto de élites económicas. En el caso de los actores propietarios privados (no estatales) de este sector, sobre todo en el caso de *absentee owners*, sus intereses estarán entrelazados con los del resto de élites económicas en tanto que poseedores de capital.

Ciertamente, los distintos sectores de la economía tendrán preferencias particulares, y matices distintos, en las políticas que les interesa instaurar. El sector turístico puede tener intereses concretos opuestos a la industria minera, por ejemplo. Estas diferencias serán más notables a nivel de los actores que controlan las corporaciones de los distintos sectores, pero para los *absentee owners*, estas diferencias se reducen mucho. Nitzan y Bichler expresan que con un capital fluido y a causa de la densa red de copropiedades entre las distintas corporaciones, “when coming to analyse the political economy of modern capital, there is no point in looking at different ‘industries’, or even ‘sectors’ defined along *production lines*.” (Nitzan y Bichler 2002, 335). Argumentan que cuando los actores forman parte del *capital dominante*, su interrelación con el capital dominante de los demás actores es tan importante que los intereses de estos actores, a grandes rasgos, pasarán a ser los mismos pese a la competición que mantendrán entre ellos.

En cualquier caso, desde nuestra perspectiva, entendemos que los actores pertenecientes a esta élite económica, pese a la competición constante que mantienen entre ellos, tienen unos intereses mínimos comunes. El más evidente lo encontramos en el *campo del poder*, donde todos ellos lucharán por una mejora de la posición del capital y de las corporaciones en tanto que recursos de poder. Ello tiene consecuencias importantes, dado que implica un enfrentamiento constante con los otros polos de poder israelíes, tanto con el sector político como con el militar. Ello no quiere decir que los actores concretos de este polo no puedan establecer alianzas con actores de otro. De hecho lo harán constantemente. En un sistema con los actores especializados en el control de recursos concretos, establecer estas alianzas será muy necesario para mantenerse bien posicionado en la competición constante. Sin embargo, los actores de este polo, pese a dichas alianzas, tendrán intereses opuestos en el

ámbito del *campo del poder* con el resto.

En este sentido, el modelo neoliberal es perfecto para su propósito. Apoyado en una ideología que pone al capital por encima de cualquier otro recurso de poder, este modelo desregula las relaciones de poder que se establecen en “el mercado” y en las relaciones de producción, reduce la capacidad de control de las élites estatales y políticas sobre el capital, las corporaciones y la actividad económica en general, y consigue que sean integrados en el ámbito económico y regulados por “el mercado” ámbitos que anteriormente eran considerados cuestiones sociales. Con ello, no sólo se consigue poner al capital y a las corporaciones en una posición privilegiada en el *campo del poder*, sino que adicionalmente facilita, a los actores que los controlan, que les sea más fácil acumular más capital, o desarrollar más dichas corporaciones a costa del resto de agentes del ámbito económico. Por todo ello, dichos actores, pese a las importantes diferencias que pueden tener entre ellos, apoyarán el avance del modelo neoliberal en Israel.

10.2 Élite política y alta administración del Estado

Históricamente el Estado era el recurso de poder más importante del sistema israelí y las élites políticas que lo controlaban eran las élites centrales de su régimen de poder (Navarro Muñoz 2015). Dichas élites, además, controlaban a unos partidos políticos con estructuras muy centralizadas. Sin embargo, dos procesos distintos debilitaron esta posición privilegiada de las élites políticas en Israel.

En primer lugar encontramos el proceso de liberalización que se inicia tímidamente en la década de los setenta, y que se acelera a partir de la aprobación del Plan de estabilización económica de emergencia de 1985, impulsado por los laboristas. Como hemos visto, esta liberalización reduce tanto el tamaño del propio Estado, como su capacidad de influencia en el ámbito económico. Asimismo, el neoliberalismo, como ideología reduce el prestigio y la legitimidad del Estado en sí y sobre todo de sus intervenciones, otorgándole un rol mucho menos importante que en el precedente modelo de Estado desarrollista. Es decir, el Estado como recurso de poder no sólo pierde en cantidad (reduciendo su tamaño y sus mecanismos

de intervención), sino también en valor en *el campo del poder*.

La introducción del neoliberalismo crea otra dinámica a tener en cuenta en el análisis de relaciones de poder, la tecnocratización de ciertos ámbitos políticos, notablemente en el ámbito económico: “From 1985 on, the two large parties by and large abandoned any semblance of a public debate on economic and distributional issues, and the authority on economic issues was transferred to the “specialists”—to Treasury and Bank of Israel officials and to professional economists at the universities”³⁶⁷ (Grinberg y Shafir 2000, 126). Posteriormente veremos algunas de las consecuencias de esta cuestión.

En segundo lugar, durante la década de los noventa se dan procesos de transformación de las estructuras de los partidos políticos que debilitarán el control de sus élites, dejando más margen a actores individuales que no pertenezcan al aparato del partido (Mandelkern y Rahat 2017). Después de numerosas derrotas electorales, y empujados por los jóvenes del propio partido, en 1992 el Partido Laborista emprende un importante proceso de democratización interno³⁶⁸, incorporando un sistema de primarias entre su militancia para la elección del líder del partido, para la elección de las listas electorales, así como para la elección de los dirigentes de los sindicatos afines. El cambio es un éxito (y el laborismo gana las elecciones), y obliga al resto de partidos a adoptar sistemas similares. Ya en el mismo año, la mayoría de los partidos importantes se comprometen a poner en funcionamiento sistemas de primarias, y en la gran mayoría de ellos, las listas de las municipales del 1993 se realizan a través de este proceso (Hofnung 2006).

Pero este proceso implica que “[p]ersonal campaigns and financial reserves became a *sine qua non* in Israeli politics” (Hofnung 2008, 737) Es decir, para competir para las posiciones de la élite política, y para conseguir los principales cargos políticos en el país, hay de disponer, a nivel individual, de recursos financieros previos para poder hacer campaña y ganar las primarias en el propio partido.

De esta manera, la elección de los líderes y la configuración de las listas electorales,

367 Veremos en diferentes ocasiones que distintos autores se refieren al Ministerio de Finanzas como “the Treasury”, un término usado habitualmente en Israel.

368 Hasta 1977, en todos los grandes partidos de Israel, sus equipos directivos escogían el líder y la lista que se presentaba en los distintos procesos electorales. El Likud, después de su victoria en el 1977, lleva a cabo una moderada reforma que permite que el líder y las listas electorales sean decididos por el Comité Central del partido, un órgano mucho más amplio en el que participan unos 600 miembros. El Partido Laborista no hace una primera limitada reforma hasta 1988, en la que la elección del líder y de las listas electorales pasan a manos de la Convención del partido (Hofnung 2008).

un mecanismo de poder crucial que estaba en manos de las élites de los partidos, pasa a depender de las bases del partido, pero a la vez, al crear la necesidad de financiación de los políticos en su competición interna, se abre la puerta a un nuevo mecanismo de influencia de las élites económicas sobre las políticas, o al menos facilita el establecimiento de alianzas en las que ambos actores salgan beneficiados, aumentando notablemente la capacidad de influencia del sector económico. En palabras de Navarro: “El hecho de que los candidatos dependan cada vez menos de la estructura centralizada del partido y cada vez más de la financiación externa y las donaciones abre a las élites económicas una nueva vía de cooptación de los líderes políticos que refuerza la influencia de las élites económicas” (Navarro Muñoz 2015, 274-75). De hecho, Peled (2004) nos remarca que a partir de estas reformas de los partidos políticos, todos los primeros ministros elegidos han estado involucrados en escándalos relacionados con la financiación de sus campañas: Netanyahu, Barak y Sharon, a los que se añade Olmert.

Esta nueva “vía de cooptación” se añade a los mecanismos ya existentes anteriormente de influencia de la élite económica sobre la élite política a los que hacíamos referencia en el apartado anterior. Nitzan y Bichler nos recuerdan que los principales actores económicos han financiado generosamente a los partidos políticos, en muchas ocasiones a varios de ellos a la vez para asegurarse el éxito. Los casos más extremos son los de Nessim Gaon y Eisenberg, que adquieren sus propios partidos políticos. En el caso de Nessim Gaon, cuando considera que las inversiones realizadas en otros partidos no le han dado el suficiente beneficio, funda el partido Tami. Un pequeño partido que consigue 3 miembros en la Knesset y pasa a formar parte del gobierno liderado por el Likud de 1981 (Nitzan y Bichler 2002, 286-87). En el segundo caso, además de las generosas donaciones realizadas al Partido Laborista y al Likud, Eisenberg toma el control del Partido Liberal (que integra el Likud) teniendo aún más influencia. Ejemplo de ello es que consigue poner a varios de sus hombres en las posiciones de Ministro de Finanzas, Ministro de Turismo, Ministro de Comercio y Ministro de Justicia en distintos gobiernos del Likud (Nitzan y Bichler 2002, 291).

Estos autores nos muestran numerosos ejemplos de corrupción y corruptelas en personajes políticos de primer orden como Shimon Peres o Ariel Sharon. El primero se rodeaba de importantes donantes como Charles Bronfman, Armand Hammer, Bruce Rappoport y Saul Eisenberg, de los que recibía frecuentes regalos, y no dudaba en devolverles

los favores con políticas hechas a medida, o movilizándolo recursos del Estado a su servicio. Sharon fue financiado desde sus inicios por Meshulam Riklis (financiación que le permite comprar su famoso rancho y desarrollar su propio movimiento político dentro del Likud), aunque también lo apoyarán comerciantes de armas como Ya'akov Nimrodi y Markus Katz. Asimismo vemos como Netanyahu recibe el apoyo de Ronald Lauder, y Ehud Barak de Vladimir Gusinsky (Nitzan y Bichler 2002).

Otro mecanismo de influencia de la élite económica sobre la élite política que veíamos en Maman es el de las puertas giratorias o “revolving doors”. Este autor nos pone como ejemplo la cantidad de altos cargos de las agencias de regulación del Estado y otras agencias estatales que obtienen buenas posiciones en el Israel Discount Bankholdings (el primer holding israelí con un importante peso en banca y finanzas), recordando que “the aim is to signal to current regulators that if they take the appropriate decisions today, someone will recruit them in the future and pay them large sums of money amounting to millions of shekels over several years” (Maman y Rosenhek 2017, 50). Pero este fenómeno no se limita a las élites de la burocracia estatal. También sucede con la élite política y la élite militar. Como advertíamos, son élites muy cercanas entre ellas, en las que los intercambios de posición son frecuentes y numerosos actores de las élites políticas y militares, al retirarse, son ubicados en consejos de administración, o como altos cargos, de las corporaciones.

El abrazo al neoliberalismo no será una exclusiva del Partido Laborista. Ciertamente el Likud se opone al Plan de estabilización económica de emergencia de 1985, a pesar de ello observamos como, por ejemplo, Ariel Sharon, que en aquel momento ocupa el Ministerio de Industria y Comercio, una posición clave para su aplicación, colabora plenamente en su implementación (Mandelkern y Shalev 2010, 485). Navarro relaciona este hecho con las estrechas relaciones de Ariel Sharon con actores de las élites económicas (Navarro Muñoz 2015).

La posición dudosa del Likud termina con la llegada de Netanyahu al frente del partido en 1993. Como expresa Grinberg “Netanyahu has indeed been an important protagonist and articulator of neoliberal imageries and rhetoric” (2017, 30), y “he identified his political success with the implementation of neoliberal reforms” (2017, 44). Y cuando consigue ser Primer Ministro, en 1996, impulsa una nueva reforma neoliberal. De forma similar, su sucesor como líder del partido, Sharon, durante su mandato, aprovechando la

situación de crisis económica y de seguridad, lleva a cabo una importante reducción del estado del bienestar:

“The recession, coupled with a sharp increase in military spending due to the intifada, occasioned six rounds of budget cuts and structural economic changes between September 2001 and September 2003. In overall monetary terms, the state budget was cut by nearly 20 per cent. In broader political-economic terms, the cumulative effects of the fiscal austerity and structural changes were greatly detrimental to the interests of the working class.

[...]

During Sharon’s first full years in office, 2002 and 2003, old age allowances lost 10 per cent of their value, guaranteed income allowances, paid to the poorest of the poor, lost 20 per cent, and benefits to single-parent families lost 28 per cent. The universally paid child allowances lost an average of 20 per cent of their value for families with two children; insurance-based unemployment benefits lost 23 per cent. While unemployment rose from slightly over 8.5 per cent when Sharon took office to nearly 11 per cent in 2004, in 2003 only 23 per cent of the unemployed received benefits, compared to 39 per cent in 2001” (Peled 2004, 65-66).

Esta entrada con fuerza del Likud en el neoliberalismo, no implica que algunos actores del partido no formen parte del *security network*, como veremos más adelante. Incluso, algunos actores de sus élites serán capaces de tener un pie en cada corriente gracias a una ideología neoconservadora y a apoyarse en los actores más intermedios entre ambas corrientes, como la industria militar o las élites capitalistas extranjeras neoconservadoras. Ello permite a dirigentes como Sharon hacer alianzas en ambos lados, convirtiéndose en un actor central del régimen de poder israelí. Sin embargo, ello es más fácil de conciliar en discursos que en la ejecución de políticas concretas, y en este ámbito Sharon tendrá fuertes enfrentamientos en ambos lados, tanto con las FDI como con el Banco de Israel.

Seguramente, como consecuencia de la pérdida de peso de los aparatos de los partidos, vemos que tampoco podemos considerar que los líderes de un partido pertenezcan a un bloque y los del otro partido a otro. Nos encontramos a distintos actores que tienen distintas posiciones respecto al *security network*, independientemente del partido al que pertenezcan. Vemos, como ejemplo, que Sharon y Barak son figuras emblemáticas del *security network* (Sheffer y Barak 2013), mientras que Olmert y Peretz justamente son emblemáticas por estar alejados de él. Volveremos a esta cuestión posteriormente.

En cambio, el abrazo al neoliberalismo sí que es bastante generalizado entre las élites políticas israelíes. Entre los partidos grandes únicamente el Shas ofrece, desde una visión conservadora, una cierta resistencia a la implementación de las políticas neoliberales (Peled

2004). Incluso el partido Meretz, considerado más progresista que el laborista (Mandelkern y Rahat 2017), “Despite its social-democratic rhetoric and the left-of-centre preferences of its voters, once in power Meretz ministers worked assiduously to privatize every public service they could lay their hands on—primarily the telecommunications and educational systems” (Peled 2004, 59).

El caso del Meretz nos lleva a recordar la importancia de considerar el discurso de los actores un recurso de poder de éstos y no la declaración de sus objetivos reales. Esta cuestión es clave para el análisis de uno de los actores políticos principales de la guerra del 2006, Amir Peretz. Este actor da un giro en el discurso del Partido Laborista alejándolo de la ideología neoliberal, sin embargo, sus actos no concuerdan con su discurso. Así parece que su discurso responde más a una estrategia para consolidar su poder que a una decidida voluntad de actuar priorizando la implantación de medidas socialdemócratas por encima de otras cuestiones.

Amir Peretz consigue la posición de líder del Partido Laborista en noviembre 2005 gracias a defender el discurso socialdemócrata frente al discurso neoliberal que reinaba en el partido, en un período en el que vuelven a hacerse presentes las demandas sociales entre la población como respuesta a los fuertes recortes llevados a cabo por Sharon. El discurso de Peretz viene avalado, al fin y al cabo, por su experiencia como líder de la confederación sindical Histadrut, donde se había forjado una imagen de activo líder militante (Moskovich 2015). Así, este actor, sensible a la creciente presión social en esta dirección, rompe la posición cuasi hegemónica del discurso neoliberal en aquel período en los debates electorales, y consigue poner de nuevo temas sociales en la mesa del debate político previo a las elecciones de marzo de 2006 (Warschawski 2006).

Sin embargo, una vez pasadas las elecciones se evidencia que la defensa de un modelo socialdemócrata sólo era discurso, y prioriza un acuerdo con el Kadima pese a que ello implique la renuncia a su programa como nos explica Warschawski:

“The core of the new coalition is a joint Kadima-Labor platform that represents Amir Peretz’s total capitulation to Kadima’s demands: the minimum monthly salary will not be raised to \$1,000, the huge cuts in allocations to children and other social benefits will not be canceled, and there will be no additional taxation on capital gains. In other words, Kadima’s neoliberal policies defeated Peretz’s social-democratic offensive. In exchange, the Labor leader got the prestigious defense ministry, and his colleague MK Yuli Tamir got the ministry of education” (Warschawski 2006, 52).

Después de todo tampoco era una novedad. Su etapa como líder en el Histadrut refleja más su voluntad de acumulación de poder que su genuina preocupación por el bienestar de los israelíes. En realidad, en numerosas ocasiones, pese a su discurso combativo, sus actos facilitan el avance de la instauración de un modelo neoliberal en Israel.

Tenemos que recordar que los jóvenes laboristas organizados alrededor de los círculos políticos *Chug Masbov* y *Hakfr Hayarok* (este último liderado por Haim Ramon, y al que pertenecía Amir Peretz, que disfrutaba de una influencia nada despreciable) tenían como objetivo distanciar el Partido Laborista del Histadrut (Grinberg y Shafir 2000, 113-14). En primer lugar, querían evitar que los problemas que el Histadrut atravesaba afectaran más a la reputación del partido (fue considerado uno de los motivos de los malos resultados electorales del laborismo en las elecciones de 1988). Y en segundo lugar, porque la cúpula del Histadrut formaba parte del proceso de selección de las listas electorales y representaba a la vieja guardia del partido que era percibida por los jóvenes como un freno para su promoción dentro del partido.

Sin embargo, cuando estos jóvenes, liderados por Haim Ramon y Amir Peretz consiguen el liderazgo del Histadrut en las elecciones internas del sindicato en 1994, no se limitan a distanciarlo del Partido Laborista, sino que llevan a cabo una brutal reestructuración del sindicato y de sus funciones. Una vez consiguen el control del Histadrut lo primero que hacen es dismantelar sus activos económicos (recordemos que el Histadrut había representado el mayor empleador de Israel y el 25% del PIB), con un plan de privatización de las compañías que éste posee (propiedad de los miembros del sindicato y de sus propios trabajadores), entre las que destaca el conglomerado Koor, pese a que en aquellos momentos de crecimiento económico volvían a ser rentables y tener beneficios (Nitzan y Bichler 2002). Esta transformación y la consecuente privatización hunden la última fortaleza frente al neoliberalismo, tanto en el régimen de poder israelí, como dentro del laborismo.

Este proceso de privatización estaba en consonancia con la ideología defendida por Ramon, al que Nitzan y Bichler definen como “a corporate lawyer and a ‘Third Way’ neoliberal” (Nitzan y Bichler 2002, 304). Igualmente, los nuevos líderes del Histadrut permiten que se active la ley sobre los seguros de salud impulsada por el propio Ramon poco antes, cuando todavía formaba parte del gobierno³⁶⁹. Esta ley, según Peled, pese a los avances

369 Las élites del Histadrut hicieron fracasar el primer intento de dicha reforma, al éxito de la cual Ramón había

en el terreno de derechos ciudadanos que lleva implícita, es una puerta de entrada para la privatización del sistema de salud israelí:

“The State Health Insurance Law was duly passed, and Ramon returned to the government as Minister of the Interior. On January 1, 1995, the state took over the health-care system, shifting its financial basis from voluntary membership fees to a health tax. In an American context, this might have meant a major expansion of the welfare state. In Israel, however, in spite of the universalization of coverage it entailed, it signified a major step towards the privatization of the health-care system.

Historically, the health-care system operated on a deficit-financing basis, with the state covering the shortfall at the end of each year. As of 1995 the Kupot Cholim have been required to operate within strict government-set budget limits. They have also been forced to compete with each other, diverting resources to advertising and catering to younger, more affluent social groups. The result has been increased social costs and the deterioration of services—and a rapid expansion of private-sector providers for those who can afford to supplement declining state provision” (Peled 2004, 52).

Una vez Ramon vuelve al gobierno, Peretz hereda el liderazgo del Histadrut que pasa a ser exclusivamente una confederación de sindicatos. A diferencia de Ramon, Peretz sí que intenta reforzar lo que queda del Histadrut, pero limitando su ámbito de acción al sindicalismo, e intenta captar a sectores vulnerables como trabajadores extranjeros y desempleados, también intenta hacer crecer la presencia del sindicato en el sector de la alta tecnología (Moskovich 2015). La defensa de los más desprotegidos y vulnerables es especialmente loable y es coherente con las funciones que se esperan de un sindicato. También está en consonancia el ampliar la presencia sindical en los nuevos sectores industriales. Pero en el caso de Peretz, la estrategia de incorporar a nuevos sectores en la órbita laborista probablemente fue una cuestión esencial a la hora de obtener el liderazgo del Partido Laborista. Antes de las primarias se considera que Amir Peretz había aportado unos 20.000 afiliados nuevos³⁷⁰, mientras que Peres, que contaba con el control del aparato del partido, no se preocupó por esta cuestión (Lochery 2007b).

En términos más generales, la estrategia de Peretz en el Histadrut fue la de cultivar una imagen de líder de los trabajadores (Moskovich 2015, 173), una estrategia que le será exitosa para conseguir el liderazgo del Partido Laborista y, a continuación, para mantener a

ligado la continuidad de su cargo como Ministro de Sanidad. Este hecho fue lo que motivó a Ramon a liderar junto con Peretz la candidatura alternativa al liderazgo del Histadrut (Grinberg y Shafir 2000).

³⁷⁰ Estas cifras ofrecidas por Lochery representarían una cantidad enorme de militantes para las dimensiones del Partido Laborista, hay que tener presente que en estas primarias Peretz obtiene 27.098 votos, mientras que Peres consigue 26.572 (Lochery 2007b, 310).

flote el partido en las elecciones del 2006 pese a la aparición de Kadima y la desbandada de buena parte de los líderes del propio partido. Ya durante la puesta en práctica de esta estrategia, en sus años al frente del sindicato, vemos como modula la intensidad de la confrontación del sindicato en función de sus intereses concretos de cada momento. Análogamente llevará a cabo reformas, y dirigirá el Histadrut, en función de sus necesidades políticas, en ocasiones de forma autoritaria³⁷¹ (Moskovich 2015).

Asimismo observamos que el discurso de Peretz se modula en función del destinatario. Como nos explica Lochery, durante la contienda para el liderazgo del Partido Laborista frente a Peres: “Peretz managed to win the support of two of Israel’s most significant business leaders and Labour Party backers: the industrialist and investor Benny Gaon, and the venture capitalist Erel Margalit. Peretz had largely won them over by seemingly reassuring them that despite his strong trade union links with the Histadrut he supported the free market, and viewed Tony Blair as his role model” (Lochery 2007b, 310-11).

Este discurso orientado a los empresarios, que le permite tener el necesario apoyo de algunas élites económicas, lo sitúa de nuevo cercano a las posiciones de Ramon, su aliado laborista en el asalto al Histadrut. En realidad, las estrategias usadas por estos dos actores, y su evolución posterior, nos llevan a coincidir con los autores como Moskovich (2015) que defienden que su paso por el Histadrut tiene que ser entendido como una vía para progresar en el partido y conseguir su liderazgo. Finalmente, queremos señalar que en un punto en el que coincide el discurso neoliberal y su discurso más socialdemócrata, entre otros, es en la necesidad de reducir el presupuesto de las FDI (y de los colonos). Sin embargo, su nefasta gestión al frente del Ministerio de Defensa produjeron el efecto contrario, al menos a corto plazo.

Presenta menos dudas sobre esta cuestión el otro principal actor político de la guerra del 2006, Ehud Olmert. Identificándose plenamente en las políticas económicas de su predecesor Ariel Sharon, se presenta a las elecciones del 2006 habiendo cogido el relevo de Netanyahu en el Ministerio de Finanzas, continuando su dura política neoliberal (Warschawski 2006). Durante la campaña electoral seguirá defendiendo las bondades del

371 El ejemplo más claro seguramente es cuando, a raíz de sus desencuentros con Ehud Barak (en aquel momento líder del Partido Laborista) funda el partido *Am Ejad* (Una Nación) que supuestamente representa el Histadrut, y obliga a los cuadros del Histadrut a incorporarse al nuevo partido, expulsando a los que no lo siguen (Moskovich 2015). Posteriormente, después de dos procesos electorales, en 2004 negocia la reincorporación de su partido en el Partido Laborista.

modelo neoliberal, aunque frente a la creciente oposición que éste ha despertado a causa de los recientes recortes sociales de los gobiernos de Sharon, hace algunas concesiones en el ámbito social en su discurso (Warschawski 2006). No obstante, estas concesiones se centrarán básicamente en el ámbito de la educación, y de hecho este ámbito será el único compromiso de mejoras sociales, con un aumento de presupuesto, que Peretz consigue en el acuerdo con Kadima. No por casualidad es un ámbito para el que también se piden mejoras desde círculos neoliberales. En realidad los empresarios israelíes son conscientes que, disponiendo de una fuerza laboral limitada, la disposición de profesionales altamente cualificados es indispensable para sostener el crecimiento en la puntera industria tecnológica (Nitzan y Bichler 2002).

Olmert nacido en 1945 provenía de una familia de origen ruso. Creció en un entorno laico, con una fuerte carga ideológica ligada al sionismo revisionista y a la ideología del Gran Israel. Ya de joven militó en la organización juvenil Betar, de extrema derecha, como había hecho su padre anteriormente. Posteriormente, también siguiendo los pasos de su padre, se incorporó en el Herut y en 1973 devino diputado por este partido. Compartió con su familia un fuerte resentimiento contra el MAPAI por la discriminación ideológica que sufrieron. Dentro del partido Herut, ya destacó de muy joven por hacer, en un congreso del partido, un discurso crítico con Begin frente de él. Será conocido por su lucha contra la corrupción y su intransigencia en cuestiones territoriales. Reprochó a Begin que el acuerdo de paz con Egipto era un “error histórico” y fue uno de los diputados del Herut que votó contra el acuerdo de paz firmado por su líder. Curiosamente, pese al contundente discurso que tenía sobre la corrupción y la integridad territorial, su posterior pragmatismo con las cuestiones territoriales será lo que le hará dejar el Likud junto con Sharon y fundar el Kadima, y la corrupción será lo que terminará con su carrera política. En 1988 entró por primera vez en el gobierno como ministro sin cartera responsable de Asuntos de las Minorías, en 1990 pasó a ser Ministro de Sanidad hasta 1992, cuando el Likud perdió las elecciones frente a los laboristas liderados por Rabin (Ortiz de Zárate 2016).

Posteriormente fue alcalde de Jerusalén durante una década, y desde esta posición se enfrentó a Sharon por el liderazgo del partido tras la dimisión de Netanyahu en 1999. Pese a que la competición con Sharon fue tensa y agria, después de la derrota, Olmert deviene uno de los más fieles seguidores de Sharon en el partido. Por esta fidelidad y por haber aceptado un

ministerio inferior al prometido, fue premiado con el puesto de Vice Primer Ministro, sin que en ningún caso Sharon pensara por ello que Olmert sería su sucesor, como nos cuentan Harel e Issacharoff:

“Sharon did not see Olmert as his successor; it is doubtful whether the question of succession even entered his mind. Sharon, then in his 70s, was fond of saying that longevity was a well-known trait in his family and was proud of an aunt who lived to be 100. “I have no intention of leaving my job for quite some time,” he assured listeners at every opportunity. After the Likud victory over Labor in the 2003 elections, Olmert’s appointment as his deputy happened almost by chance. When Olmert was miffed over the relatively minor government post being extended to him, Sharon offered him the role of deputy prime minister as a consolation prize.” (Harel y Issacharoff 2008, 66-67).

Sin embargo, esta posición de Vice Primer Ministro catapultó a Olmert a Primer Ministro y líder del Kadima, a causa del accidente vascular de Sharon.

10.2.1 Alta administración del Estado

Como hemos visto anteriormente, la entrada del neoliberalismo en Israel produce la devaluación de las élites políticas y un aumento del valor en el *campo del poder* de los recursos de la élite capitalista. Pero no sólo el capital sale beneficiado frente a la política, también lo harán algunas élites concretas de la alta administración del Estado. La tecnocratización y el fin del debate sobre política económica limitan claramente la actuación de los políticos en algunos ámbitos, y permite que antiguas élites secundarias de la administración del Estado consigan independencia y devengan élites primarias. Nos referimos a los tecnócratas que controlan el Banco de Israel y el Ministerio de Finanzas.

Estas élites, pese a formar parte de las instituciones del Estado, estarán abocadas a defender el neoliberalismo, dado que de éste depende que puedan mantener su posición en tanto que actores. Dicho de otro modo, son élites que pasan a ser actores primarios al liderar instituciones que se han transformado y reforzado gracias al neoliberalismo, que dependen de que este modelo se mantenga para seguir en esta posición, y que empujarán hacia más neoliberalismo para reforzarla. Evidentemente, esta posición les enfrentará a otras instituciones del Estado que salen perjudicadas de su avance.

Las reformas emprendidas en 1985 otorgaron un papel privilegiado al Banco de Israel y al Ministerio de Finanzas (o Tesorería). No en vano dichas reformas fueron impulsadas, entre otras, por las élites que controlaban ambas instituciones. Posteriormente han ido reforzando su posición, a lomos del avance del neoliberalismo y con el apoyo o beneplácito de los políticos que defienden esta misma ideología. En palabras de Maman y Rosenhek “The power acquired over the last three decades by the Treasury and the central bank is both a manifestation of the strengthening of the neoliberal policy paradigm and a factor contributing to its further institutionalization.” (2017, 64).

En Izquierdo y Etherington (2017) vemos como puede ser útil para los actores, en este caso a las élites económicas, crear o reforzar instituciones u organizaciones que tengan los objetivos que ellos defienden. De alguna forma podemos considerar que esta capacidad de crear instituciones u organizaciones es un recurso de poder estructurante que generalmente se consigue a través de amplias alianzas de actores. Pero como nos señalan estos actores, la creación o el refuerzo de instituciones puede tener consecuencias más allá de la aparición de nuevas estructuras:

“En ocasiones, las instituciones que se convierten en organizaciones pueden generar nuevas élites que se convertirán también en actores, o nuevas dinámicas que escapan ya al control directo de quienes las han creado.

[...]

Estas instituciones que generan nuevas élites e intereses serán todavía más difíciles de dismantelar, pues las protegerán los actores que las han creado, y también las protegerán y potenciarán los nuevos actores que basan su poder en ellas. Tanto unos como otros harán lo posible no solo para conservar sino también para potenciar el papel de estas instituciones” (Izquierdo y Etherington 2017, 108).

Éste es el proceso que encontramos en el Banco de Israel (BdI) y el Ministerio de Finanzas (MdF), con el resultado de la aparición de unos actores a tener en cuenta en el régimen de poder israelí.

Respecto al Banco de Israel, que a partir de las reformas del 1985 pasa a ser una entidad independiente³⁷², los políticos aceptan la tecnocratización de la política monetaria, y la ideología neoliberal le otorga una aura sagrada, deviniendo incuestionable (Maron y Shalev 2017). Vemos como un ejemplo del peso que ha adquirido su gobernador, el pulso que éste mantiene con Sharon, siendo éste Primer Ministro.

372 Ver Maman y Rosenhek (2007, 2012, 2017), Shafir y Peled (2000b), Maron y Shalev (2017).

La política económica del Gobernador David Klein, choca con los intereses de Sharon que necesita un shekel débil para facilitar la entrada de capital de neoconservadores estadounidenses en el régimen de poder israelí. El gobierno de Sharon se implicará a fondo en la cuestión, con reestructuración de algunos foros económicos para que le sean más próximos, creación de nuevos puestos que hagan sombra al gobernador, y con críticas abiertas del gobierno a su política económica. Sin embargo, pese al embate sin precedentes del gobierno al gobernador del Banco de Israel, el pulso entre éste y Sharon se prolonga hasta el final del mandato del primero (enero 2005) (Navarro Muñoz 2015). Este ejemplo nos muestra que, aunque Sharon ciertamente tenía un peso superior al del gobernador del Banco de Israel, éste ya es un actor independiente (y por lo tanto primario) nada despreciable en el régimen de poder israelí. Maron y Shalev (2017, 16) afirman sin rodeos que el Banco de Israel y el Ministerio de Finanzas son los organismos civiles más poderosos del Estado.

Respecto al Ministerio de Finanzas, estos mismos autores nos recuerdan algunos de los extraordinarios mecanismos asignados a esta institución:

“Led by the Budget Division, the MoF won capacities to control the design and implementation of the state budget to a degree greater than in almost any Organization for Economic Co-operation and Development (OECD) country, with the intended consequence of undermining the role of democratically elected politicians and marginalizing other bureaucracies. One of the institutional foundations of this shift is the Omnibus Arrangements Law,[...] which enables the MoF to promote socio-economic legislation with little parliamentary supervision. The Ministry also won control over implementation of budgets by appointing personnel from the office of the Accountant General as the financial controllers of all other ministries and public agencies. Finally, while not always successful, the Treasury promoted reorganization of other government agencies in order to either strengthen its influence or disarm its opponents” (Maron y Shalev 2017, 16).

Según estos autores, como resultado de ello, pese a disfrutar de una posición menos sagrada que el Banco de Israel, el Ministerio disfruta de un inmenso poder que ha mostrado en las confrontaciones que ha mantenido contra políticos, otros organismos estatales, o grupos de presión. Cuando ha sido necesario, ha sabido hacer concesiones a sus oponentes para hacer aceptables sus reformas, capitalizando con ello los avances conseguidos frente a gobiernos habitualmente de corta duración en Israel. Constantemente sus élites, con capacidad de negociar a la vez con el gobierno y la oposición, han sabido aprovechar las reformas y actuar reforzando el rol de su institución y con ello mejorando su posición en el régimen israelí. En este sentido les ha sido especialmente útil conseguir presentar sus propios intereses (en el sentido de desarrollo de la institución) como los intereses del Estado y de la sociedad,

presentándose como un actor neutral que los protege de los intereses de los políticos y de su visión cortoplacista (Maron y Shalev 2017).

Tanto el Banco de Israel, como el Ministerio de Finanzas, establecerán alianzas con prestigiosos académicos economistas neoliberales. Ya en la reforma de 1985, economistas de prestigio, tanto israelíes como norteamericanos, tuvieron un destacado papel en dar credibilidad a la reforma y mostrar la necesidad de su aplicación (Mandelkern y Shalev 2010). Con la fuerte capacidad de producción de conocimiento de estos organismos, y la débil y arrinconada presencia de discurso político o académico alternativo, esta alianza acaba siendo en la práctica una autoridad epistémica³⁷³ en su ámbito, para la mayor parte de la élite política y de la sociedad israelí, una vez los partidos políticos han aceptado la tecnocratización de la política económica.

Queremos señalar que tanto las élites de la alta administración del Estado como las élites académicas mayoritariamente forman parte de las élites asquenazíes (Navarro Muñoz 2015). No en balde, la actuación del Banco de Israel y del Ministerio de Finanzas, guiada por el modelo neoliberal, además de reforzar su posición en el régimen israelí, responde esencialmente a los intereses de las élites económicas israelíes, que son las primeras que habrán presionado para reforzar a estas instituciones. Por ello consideramos parte de una amplia alianza neoliberal israelí a todo este conjunto de actores.

373 Término introducido por Kruglanski (1989) que se refiere a la validez que se asigna a una fuente de información de forma que deviene la fuente de información de referencia y fiable para los que le otorgan esta consideración. Desarrollaremos esta cuestión en profundidad en el próximo capítulo.

Capítulo 11

Una alianza militar-industrial-conservadora con límites borrosos, el *security network*

Para analizar al sector de seguridad y sus estrechas relaciones con la industria militar y algunos sectores políticos, Fernando Navarro (2015) nos sugiere seguir la aproximación propuesta por Gabriel Sheffer y Oren Barak en sus estudios de las relaciones entre los ámbitos civiles y militares (2006, 2007, 2009; 2010, 2013). Estos autores ponen de manifiesto que, para estudiar las relaciones civil-militares, no es suficiente limitarnos al estudio de las estructuras institucionales y a las relaciones formales, siendo necesario ir más lejos y desvelar las alianzas que mantienen los actores que forman parte de este sector, y las relaciones de poder que establecen con los actores civiles (y los distintos tipos de recursos utilizados en ellas). Estos elementos hacen que su enfoque se aproxime en algunas cuestiones a la propuesta teórica de la Sociología del Poder, y por ello sus análisis nos son especialmente adecuados.

Los estudios de estos autores se circunscriben al ámbito estatal, considerando las políticas públicas del Estado un elemento clave en las relaciones de poder del régimen israelí. Por este motivo sugieren la aplicación del concepto de las *policy networks*³⁷⁴ en el sistema de seguridad israelí, y proponen el término de *security networks* para estas amplias alianzas

374 Ver apartado “Herramientas de análisis y conceptos metodológicos”, del Capítulo 2.

informales que se establecen para influir o definir las políticas públicas del Estado desde el ámbito de la seguridad³⁷⁵.

Estos autores establecen tres grupos de actores que pertenecen al *security network* en función de sus orígenes respecto al sector de seguridad:

“Broadly speaking, members of Israel’s security network can be divided into three major subgroups: first, acting and former officials in Israel’s security sector, especially high-ranking officers in the Israel Defense Forces (IDF); second, former lower-ranking security personnel, also mainly from the IDF; and third, civilian actors who have close ties and connections to members of the previous two categories.” (Sheffer y Barak 2013, 46).

De este modo incluyen en la red de seguridad a un amplio número de actores. Desde nuestra perspectiva macrosociológica, y con la intención de hacer viable el análisis, nos centraremos en los miembros de esta red que tienen peso suficiente, en términos de poder, para ser relevantes en el régimen de poder israelí (a los que consideramos actores, mientras que el resto serán considerados agentes, como hemos visto en nuestra propuesta teórica). Por esto, por ejemplo, a los miembros del segundo subgrupo (ex personal de rangos inferiores del sector de seguridad) únicamente los tendremos en cuenta si disfrutaban de posiciones relevantes en el período estudiado además de mantener sus estrechos lazos con el sector de seguridad. Igualmente, considerar o no actor a los miembros del primer y tercer subgrupo dependerá de la posición en la que se encuentren y los recursos de poder de que dispongan.

De los tres subgrupos de miembros establecidos según su origen destaca, con diferencia, el primer subgrupo. En él Sheffer y Barak ubican a los altos rangos del ejército, en activo y retirados, quienes, afirman, constituyen el núcleo de la red de seguridad. Aunque también incluyen en este subgrupo a los altos rangos de los servicios de seguridad, especialmente del Mossad³⁷⁶ y del Shabak³⁷⁷, y también a altos funcionarios del Ministerio de Defensa, de empresas militares, y de otros servicios de seguridad menores (Sheffer y Barak

375 Para el presente estudio nos parecen adecuados los términos *policy networks* y *security networks* para referirnos a este tipo de alianzas amplias, entre actores de sectores distintos, con la finalidad de imponer unas políticas estatales concretas. Con estos autores compartimos que las instituciones estatales son un elemento clave del régimen de poder israelí. Sin embargo, como hemos anotado anteriormente, consideramos que en sus análisis infravaloran el poder de las élites capitalistas en el contexto israelí, y el desgaste que han sufrido las élites políticas y la mayor parte de instituciones estatales en las últimas décadas frente a éstas.

376 Instituto de Inteligencia y Operaciones Especiales, son los servicios secretos y de inteligencia exteriores de Israel.

377 Acrónimo de Servicio de Seguridad General en hebreo, son los servicios de inteligencia y seguridad interior de Israel.

2013, 47). De este subgrupo provienen la amplia mayoría de los actores que analizaremos a continuación.

Encontramos dos aspectos que facilitaron la posición privilegiada del sector de seguridad (y especialmente de las FDI) en Israel desde su fundación. Este país termina la guerra de 1948 sin acuerdos de paz con los países árabes, únicamente se llega a acuerdos de armisticio con los Estados fronterizos, pese al interés de los dirigentes de estos países vecinos en negociar la paz. Ben-Gurion y sus próximos, considerando que el tiempo jugaba a su favor y que la situación les era beneficiosa, no consideraron prioritario conseguir acuerdos de paz (Shlaim 2003, 93-97; Maoz 2006).

Ello llevó, por un lado, a reforzar el poder y la capacidad de maniobra del sector de seguridad, que a su vez mantendrá un clima de alta tensión con los vecinos a base de provocaciones, represalias y respuestas desproporcionadas – en ocasiones escapando al control gubernamental (Shlaim 2003). Mientras que por otro, estimula a que los líderes de los países árabes (en muchas ocasiones también en situación de debilidad interna) expresen hostilidad hacia Israel. De esta forma, los enfrentamientos constantes y las declaraciones hostiles suscitan que, desde sus inicios, la sociedad israelí se haga una imagen del propio Israel como un país sometido a permanentes amenazas externas (Sheffer y Barak 2013), instaurándose lo que Maoz (2006) califica de *siege mentality*.

Este autor nos explica que esta situación no sólo era positiva para el sector de seguridad que salía reforzado, sino también para las élites israelíes:

“Ben-Gurion used to say that Israel could not afford to raise two flags simultaneously: the security and social welfare flag could not be made equally important. Security meant survival; therefore, it had to come first; social issues had to be sacrificed for the sake of national security. Justifying the national order of priorities in which people had to make social and economic sacrifice to guarantee security implied that Israel needed a certain level of security-related tension to allow for those social sacrifices. The siege mentality that Ben-Gurion propagated may have been a genuine perception. It was also a very useful social mobilizer. And it may have also been an important aspect of the ruling party’s strategy for maintaining its political power” (Maoz 2006, 584).

Este autor añade que, además, enfatizar la amenaza de seguridad representaba un mecanismo extremadamente efectivo para obtener generosa financiación de la diáspora judía, y que, por todo ello, la paz con los árabes no era una de las principales prioridades de Ben-Gurion, como veíamos antes.

El otro aspecto, relacionado con el anterior, que facilitó la posición privilegiada del sector de seguridad, es su utilidad para la élite secular asquenazí en su competición con las élites periféricas del régimen israelí. En realidad la constitución de los servicios de seguridad pre-estatales, entre los que destaca la organización paramilitar *Hagana* (que se convertirá en el cuerpo principal de las FDI) ya se había realizado con vistas a facilitar que esta élite pasara a ser central en el régimen de poder pre-estatal, y marginar al resto de élites en competición. Como expresa Navarro:

“La misión declarada de la *Hagana* era defender la *Yishuv* [comunidad judía en Palestina] íntegramente y no asentamientos concretos, y la realidad es que quienes la fundaron eran conscientes no sólo de que la fuerza sería una herramienta básica en la consolidación de la presencia judía en Palestina y el método óptimo de conquista del territorio, también de que sería la mejor manera de imponerse sobre el resto de los grupos políticos y élites, incluidos sus propios rivales sionistas” (2015, 120).

Y no será únicamente por su destacado papel político, como organización, o por el prestigio de los servicios prestados que devendrá un importante recurso en la competición con las otras élites, la coerción también será usada en la competición entre las élites judías, con sabotajes y violencias como secuestros, torturas y enfrentamientos entre grupos paramilitares en momentos puntuales (Navarro Muñoz 2015, 96-99).

Por estos motivos, y por el hecho de que los principales actores israelíes provinieran de una misma élite, no sólo se dan estrechas relaciones entre la cúpula de las FDI y los principales actores políticos, sino que también se mantienen estrechas relaciones institucionales, con interpenetración del Partido Laborista en las nuevas instituciones de seguridad³⁷⁸, y de los actores del sector de seguridad en los ámbitos políticos. Seguramente esto era importante para mantener la cohesión de las élites mientras se prolongaba el contexto de tensión securitaria. Pero ello tenía como consecuencia mantener extremadamente porosos los límites entre los ámbitos civiles y securitarios, y ofrecer a las FDI y al resto de agencias de seguridad una considerable influencia en los distintos ámbitos de la vida pública y privada. A su vez, como nos muestran Sheffer y Barak (2013), ello ofrece al sector de seguridad

378 Vemos, por ejemplo, como Sheffer y Barak nos explican: “since the early days of Israel’s independence, close links have been inherent between ideology, politics, and the military and other security service. This pattern was maintained in the newly established IDF and in the secret services, in which certain positions and units were “reserved” for members of particular political movements, especially Israel’s ruling party, Mapai. Among other things, this state of affairs created a tradition wherein Israel’s security sector was deeply involved in the ideological and strategic debates that determined the state’s politics, to the point that this was perceived as natural and legitimate” (Barak y Sheffer 2006, 36).

capacidad de acción para mantener la falta de diferenciación entre estos ámbitos.

Sin embargo, ello tendrá consecuencias que van más lejos, al permitir la estrecha relación de los actores del sector de seguridad con los actores del ámbito civil:

“the boundaries between Israel’s security and civilian spheres, which were deliberately kept porous by the state’s founding fathers [...] ultimately allowed acting and former security officials to penetrate the civilian sector and to forge ties with influential actors there. The connections between these individuals, together with their shared values and perceptions, have given rise to Israel’s security network” (Sheffer y Barak 2013, 29).

La emergencia de esta red es especialmente relevante:

“[Israel’s security network] became one of the most influential political, economic, and social factors in the state, eclipsing its civilian leaders. The continued existence of Israel’s security network, especially since 1967, has hindered the emergence of more differentiated civilian and military spheres in Israel; contributed to the chaotic development of the state and its political system, economy, and civil society; encouraged militant views and *modi operandi* among the state’s leaders and in society; and reinforced the perception of a continuous existential threat to the state” (2013, 29).

No obstante, la aparición de esta red demuestra la existencia de un proceso de diferenciación³⁷⁹ en la élite fundadora del Estado. En realidad, como hemos visto anteriormente, sostenemos que la especialización en el control de los recursos se aceleraba, y los intereses de los distintos actores que anteriormente formaban parte de la misma élite, ahora divergían en ámbitos importantes, desencadenando conflictos entre ellos. Bien pronto, pese a provenir de una misma élite, encontramos enfrentamientos y conflictos entre los actores del sector de seguridad y actores civiles³⁸⁰. A nivel político, las tensiones y enfrentamientos entre las FDI y los jefes del ejecutivo son frecuentes, y algunos de ellos especialmente intensos, incluso cuando estos últimos provienen de carrera militar o mantienen discursos belicosos³⁸¹.

379 Nos referimos al proceso por el cual los actores de una misma élite se separan en dos grupos o más deviniendo élites distintas.

380 Ya en el curso de la Guerra del 1948 encontramos la “revuelta de los generales” frente a la voluntad de la élite política de reformar la jerarquía militar y las relaciones de ésta con las élites civiles (Peri 1985). Posteriormente, a los pocos meses de constituirse el primer gobierno israelí, vuelven a hacerse evidentes las tensiones cuando en el consejo de ministros, un ministro tras otro protestan del intrusismo de las fuerzas armadas en sus ámbitos de decisión (Sheffer y Barak 2013, 37).

381 Fueron especialmente remarcables las tensiones a las que es sometido Sharett mientras fue Primer Ministro (también cuando era Ministro de Exteriores) y cómo el sector de seguridad boicoteó su vía diplomática y sus esfuerzos para conseguir la paz, o al menos evitar la escalada (Shlaim 2014). Igualmente, por sus posteriores consecuencias, destaca la revuelta o “cuasi-golpe militar” de las élites de las FDI contra el primer ministro Levi Eshkol, quien buscaba una solución diplomática para evitar la Guerra del 1967. Sin embargo, líderes

11.1 FDI, el núcleo del Sector de Seguridad

Las Fuerzas de Defensa Israelíes (FDI) son uno de los principales pilares del Estado de Israel y han tenido un destacado papel en la configuración de sus características actuales. Dispone de unos enormes recursos materiales (capital en forma de presupuestos del Estado, infraestructuras propias, recursos humanos, armamento, etc.) e inmateriales (influencia política, información, etc.) incluyendo recursos simbólicos (prestigio, autoridad epistémica). Por ello, los actores que forman la élite de las FDI tienen un enorme peso en el régimen israelí.

En el período que nos incumbe, el líder más visible, y responsable último de las FDI es el General Halutz, Jefe del Estado Mayor desde principios de junio de 2005, al no prorrogarse el mandato de Yaalon por su confrontación con Sharon. Nacido en 1948 en Tel Aviv, en el seno de una familia de orígenes iraquíes e iraníes, proviene de las Fuerzas Aéreas de Israel, cuerpo del que había sido comandante. En 2004 fue nombrado Jefe Adjunto del Estado Mayor. Después de las tensiones que Sharon había mantenido con su predecesor, el Primer Ministro busca a alguien próximo para liderar las FDI. Además de su proximidad en términos ideológicos y políticos³⁸², Halutz mantenía una estrecha amistad con su hijo Omri Sharon, y mantenía una relación próxima con el propio Ariel Sharon, con visitas a su rancho y llamadas telefónicas habituales, en ocasiones dejando de lado, en la toma de decisiones, tanto al ministro de defensa Mofaz, como al Jefe del Estado Mayor, hasta entonces Yaalon. Es un defensor de la idea de hegemonía aérea, priorizando el uso de la aviación y de los vehículos aéreos no tripulados (drones) para resolver la mayor parte de los problemas militares (Harel y Issacharoff 2008, 65-66). Es una doctrina, ya en boga en otros países, muy beneficiosa para

políticos prominentes del sector militar, como Ehud Barak y Ariel Sharon, o con un discurso belicoso como Netanyahu – en su caso destaca lo que se conoció como el “*democratic putsch*” de 1999, al final de su primer mandato, aunque los enfrentamientos se han repetido en su segundo período en el gobierno (Levy 2016) – también han tenido fuertes desencuentros con la cúpula del ejército mientras gobernaban (Peri 2006; Sheffer y Barak 2013; Shlaim 2014).

382 Cuando Halutz llega a Jefe del Estado Mayor es considerado conservador y seguidor de la línea dura dentro de las FDI. En 2004 organizaciones israelíes defensoras de los Derechos Humanos intentaron impedir su nombramiento como segundo del ejército, llevando sus irrespetuosas declaraciones a los tribunales (Peri 2006).

las élites del *security network*, dado que permite reducir notablemente las propias bajas que dificultan o limitan las operaciones militares, y a su vez implica una fuerte inversión en la industria militar.

El enorme peso de las FDI en el régimen de poder israelí, su notable autonomía y su capacidad de imponer frecuentemente sus preferencias en ciertos ámbitos a las élites políticas, a las que deberían estar subordinadas, hacen que podamos considerar el vértice superior de la cúpula militar como actores primarios. Esta cuestión nos refiere a las relaciones civil-militares en Israel³⁸³, una cuestión clave para el análisis de estos actores. Por ello examinaremos en un primer momento las relaciones formales e institucionalizadas entre ambos sectores. Sin embargo recordamos que las relaciones entre los actores de las distintas élites son de poder y, por lo tanto, no se pueden entender únicamente en función de las estructuras formales (que efectivamente serán usadas por los actores en función de sus intereses), sino que es necesario incorporar en su estudio las relaciones de poder reales y los recursos que movilizan los distintos actores.

Siendo formalmente una democracia liberal, la legislación israelí especifica claramente la subordinación de las fuerzas armadas al gobierno. No obstante, este diseño institucional, por ser el resultado histórico de las relaciones de poder en el régimen israelí, refleja el importante peso de la élite de las FDI:

“El mando supremo de las fuerzas armadas no recae en el Primer Ministro, ni en el Presidente de Israel, ni en ninguna otra autoridad civil, sino en el RAMATKAL [Jefe del Estado Mayor]. Dentro de las FDI ostenta unidad de mando, es decir, toda la estructura militar se encuentra bajo el mando directo del RAMATKAL, que tiene autoridad decisiva en todas las áreas. Por lo tanto, el RAMATKAL es el representante de las FDI en su conjunto, y con esta autoridad se presenta ante el público y las autoridades civiles. Este estatus exclusivo confiere a su figura una importancia tal que le convierte en un actor fundamental en las relaciones de poder en Israel. Forma junto al Primer Ministro y al Ministro de Seguridad [Defensa] el triunvirato de las autoridades más poderosas del Estado, por encima de la mayor parte del escalafón político” (Navarro Muñoz 2015, 243).

Del mismo modo, el entramado institucional refleja la voluntad en el sector de seguridad de mantener unas fronteras borrosas y poco definidas, algo que se consigue a través de una legislación compleja y poco clara que no delimita de forma nítida las funciones del

383 Sobre las relaciones civil-militares en Israel, destacamos: Ben-Meir (1995), Levy (2009a, 2010a, 2017), Sheffer y Barak (2009; 2010, 2013), Peri (1985, 2006), Bar-or i Haltiner (2009), Rosman-Stollman y Kampinsky (2014), Maoz (2006), Cohen (2010), Grinberg (2010), Michael (2007a).

Primer Ministro, el Ministro de Defensa y el Jefe del Estado Mayor³⁸⁴. Asimismo, nos encontramos frente a un país que tiene declarado el estado de emergencia desde 1948 (que se va renovando anualmente) y con un complejo sistema legal que integra distintos mecanismos de producción de leyes, regulaciones y órdenes de emergencia que se solapan unas a otras creando una estructura ambigua y fluida.

Según Yoav Mehozay, esta compleja estructura legal que funciona a varios niveles, y que ha aportado una compleja jurisprudencia, quizás se introdujo en un primer momento por cuestiones pragmáticas, pero rápidamente pasa a ser un objetivo consensuado, y fue mantenida conscientemente por las élites. Este sistema posibilita a las élites (notablemente del sector de seguridad, pero no exclusivamente) una enorme libertad de actuación a la vez que las legitima con una supuesta cobertura legal extremadamente moldeable a las circunstancias (Mehozay 2012, 2016).

Esta laxitud y ambigüedad del marco legal e institucional, es decir, esta estructura débil de las instituciones estatales, por un lado, provoca que estos actores puedan acumular más poder a través del control de dichas instituciones del sector de seguridad³⁸⁵. Mientras que por otro lado, esta debilidad estructural conlleva que aún tengan más importancia los recursos de poder concretos que controlan los distintos actores a título individual en las relaciones que se establecen entre los actores militares y los actores políticos.

En tanto que institución, las FDI acumulan una enorme cantidad de recursos materiales, así como numerosas infraestructuras, extensos terrenos bajo su gestión, y un armamento de última generación. Como hemos advertido, Israel es uno de los países del mundo con el mayor porcentaje del PIB dedicado a defensa³⁸⁶. Llegó a la cifra récord de

384 Navarro (2015) nos recuerda que el mayor intento de clarificar el control civil sobre el sector militar, pretendiendo definir las relaciones entre ambas esferas es la *Ley Básica: el Ejército*, “elaborada siguiendo las recomendaciones de la comisión Agranat, intenta establecer un mayor control civil [...] sometiendo la figura del RAMATKAL al Ministro de Seguridad [Defensa], y estableciendo formas de rendición de cuentas ante el gabinete ministerial. Sin embargo, no delimita claramente las funciones del RAMATKAL, ni del Ministro de Seguridad [Defensa], ni del Primer Ministro, y, en realidad, permite un mayor acercamiento entre el primero y el último (Peri 2006: 158). La vaga fraseología de la redacción de esta ley provoca efectos contrarios a los que pretende conseguir, y en realidad abre la puerta a diferentes juegos de poder en los que el RAMATKAL gana un enorme poder político.” (2015, 152). Posteriormente, la reforma de 2001 de la *Ley Básica: el Gobierno*, aún abordando la cuestión, no resuelve las incertidumbres, manteniendo un elevado grado de ambigüedad.

385 Como veíamos en la Parte Primera, al abordar las organizaciones, cuanto menos componente estructural tienen las organizaciones, más pueden ser usadas como recurso de poder por los actores que las controlan.

386 En el 2006 es el tercer Estado del mundo en % de gasto militar respecto su PIB de los que el SIPRI dispone de datos. En este año únicamente es superado por Arabia Saudí y Omán (*SIPRI Military Expenditure Database*, 2017. <https://www.sipri.org/databases/milex>). Se sitúa, con diferencia, en primera posición de los

30'5% en el 1975, se mantuvo prácticamente toda la década de los setenta por encima del 20%, y pese a la continua tendencia a la baja desde entonces, no llega a porcentajes de un solo dígito hasta el 1995. Cuando llega la Guerra del Líbano del 2006, este gasto aún no ha sido nunca inferior al 7% del PIB según los datos del SIPRI (aquel año, según estas fuentes, el gasto fue del 7'4%)³⁸⁷.

Estas cifras revelan un peso extraordinario del sector de seguridad en términos económicos, sociales, y de poder. A la vez, la tendencia general de descenso (los últimos datos, de 2016, sitúan esta cifra al 5'8%) se consolida pese a la fuerte oposición de las FDI que no dudarán en movilizar todos sus recursos para intentar frenarla. Este hecho, que analizamos en detalle posteriormente, nos indica claramente que, pese al enorme poder de las FDI, sus élites no son omnipotentes: aunque evitar la pérdida de presupuesto es una de sus prioridades, no consiguen detener el continuado descenso más que de forma puntual en períodos concretos. Ello es indicativo, porque a diferencia de otros períodos³⁸⁸, las FDI perciben que esta reducción constante de presupuesto está limitando su margen de maniobra, perjudicando a sus organismos y afectando a su estatus en el régimen de poder israelí. Y siendo una cuestión prioritaria para sus élites, que el descenso se mantenga nos muestra una posición de debilidad de estas élites en el régimen israelí.

Otro importantísimo recurso de poder material del que dispone las FDI es la población, a través de un exigente sistema de reclutamiento y de reserva. El servicio militar obligatorio consiste en casi 2 años para las mujeres y 32 meses para los hombres³⁸⁹. Históricamente la reserva también implicaba una amplia movilización de recursos humanos, representando entre unas semanas y 45 días de servicio y formación anuales en períodos de no emergencia para todos los hombres que habían finalizado el servicio militar hasta los 50 años (Maoz 2006). En períodos de emergencia las FDI rápidamente movilizaban grandes

países considerados democracias liberales.

387 En el Capítulo 13 se desarrolla un análisis más profundo sobre la cuestión del presupuesto de defensa, de sus implicaciones y de los conflictos a su alrededor.

388 Ciertamente no siempre ha sido así, en el momento que las élites que controlaban el ejército eran estrechas aliadas de las élites próximas al laborismo, posteriormente a su giro neoliberal, actores como Ehud Barak, formando parte del Estado Mayor, para hacer frente a los cambios sociales en Israel, o quizás pensando más en su futuro político y empresarial, defendieron una reducción de recursos en el ejército.

389 Hasta la guerra del 67 la duración del servicio era de 30 meses, a partir de este año pasó a los 36 meses (3 años) hasta el 2015 en que se redujo 4 meses para la mayor parte de los reclutas, con algunas posiciones aún manteniendo los 3 años de servicio. Las mujeres realizaban 18 meses de servicio hasta el 67, cuando fue ampliada su duración. En el caso de las mujeres, algunos puestos especiales también requieren períodos más largos.

cantidades de reservistas, incluso de forma preventiva, y si lo consideraba adecuado, la movilización de reclutas podía ser masiva.

Sin embargo la movilización de los reservistas se ha reducido con el tiempo de manera importante³⁹⁰. Uno de los aspectos que más influyó en esta tendencia fue la medida que se aprobó en el contexto de la reforma liberal del Plan de estabilización de 1985, que implicaba que los costes económicos de la movilización de reservistas (principalmente las indemnizaciones por pérdida de salario) pasaban a ser responsabilidad del ejército, y por lo cual se imputan desde entonces al presupuesto militar. Actualmente la edad de los reservistas se ha reducido a los 40 años (45 para los oficiales), y el período de actividad en tanto que reservistas se ha reducido a un mes cada tres años, en los períodos de no emergencia. Con el cambio de normativa de 1985, la movilización de reservistas a gran escala, en realidad, queda supeditada al recurso de poder del capital que veíamos anteriormente, y por lo tanto, a la voluntad de las élites políticas de elaborar unos presupuestos o aceptar unas partidas económicas específicas que lo permitan.

Esta gran movilización de recursos humanos y el hacer frente a las posibles amenazas externas no fueron los únicos motivos de la creación de este extenso reclutamiento obligatorio, sino que también fue concebido como un elemento de cohesión social, en un país que integraba a personas de clases, orígenes y tradiciones políticas e ideologías distintas, y con un importante flujo de inmigración permanente. Por ello se asignó una enorme carga simbólica al servicio militar y al propio ejército, convirtiéndolo en uno de los pilares de la construcción de la nueva nación³⁹¹ (Maoz 2006, 581-83). En consecuencia, se otorga a las fuerzas armadas un importantísimo rol ideológico e incluso identitario. En este sentido, Basallote Marín, refiriéndose al reclutamiento obligatorio, escribe “[e]n el ejército se terminan de reforzar todas las ideas y nociones de historia, así como los valores inculcados desde la escuela y desde medios de comunicación. Es la fase definitiva de la formación de la identidad sionista” (Basallote Marín 2015, 149).

Sus recursos materiales también pueden ser usados para influir indirectamente sobre el *policy making*, o en la implementación de las directivas políticas, a través de sus acciones (e

390 De forma ilustrativa, advertimos que en 1985 la suma de los días de los reservistas movilizados ascendía a 10 millones, mientras que en el 2001, pese a encontrarse inmersos en la Segunda Intifada, esta cifra se limita a 3,8 millones de días (Navarro Muñoz 2015, 295).

391 Esta cuestión es desarrollada más ampliamente en el próximo capítulo.

inacciones) en el terreno. Con ellas pueden, desde hacer inaplicable una directiva (o hacer que no obtenga los resultados deseados) hasta transformar el contexto político en el que se desarrolla la competición, por ejemplo, provocando una escalada de violencia. Esto es posible gracias al amplio margen de maniobra de que disfruta el cuerpo armado sobre las acciones (u omisiones) llevadas a cabo y el modo de realizarlas. A nivel inferior encontramos lo que Levy (2017) considera “*control from within*”, que consiste en aquellas actividades de boicot³⁹² que impiden hacer efectivas las directivas concretas, o hacer que los políticos renuncien a ellas. A un nivel superior, nos referimos a la capacidad de las FDI, a través de su autonomía en el uso de su enorme poder militar, de transformar la situación en el terreno y, con ello, la realidad política en la que se encuentran los dirigentes políticos, ya sea para boicotear sus iniciativas políticas, como para mejorar la posición de la élite de las FDI frente a los políticos³⁹³.

Aún así, estos mecanismos sólo pueden ser usados de forma puntual, y con un contexto favorable, dado que implican riesgos de una pérdida de los recursos de poder inmateriales (prestigio), y los materiales que dependan de la élite política. En realidad, a pesar de que las FDI tienen a disposición unos enormes recursos materiales, no serán éstos los principales recursos que usará para su influencia en las políticas estatales, o en el día a día de la competición con las otras élites israelíes. Efectivamente son recursos importantes y serán usados en la competición, pero habitualmente de forma indirecta, movilizando otros recursos a través de ellos.

Los tres recursos más importantes para los actores de la élite militar en las relaciones del día a día con los actores gubernamentales, a la hora de imponer sus preferencias políticas, son: el hecho de ser considerados una autoridad epistémica, la información y el prestigio. Desde la Sociología del Poder entendemos que el primero y el último son recursos de poder simbólicos, mientras que el segundo es simplemente un recurso inmaterial que en parte está estrechamente relacionado con el primero. En realidad, aunque los tres recursos son distintos,

392 Levy establece dos categorías de estas actividades: las sincrónicas: “synchronous control [...] appears in several forms: restraint, synchronous whistle-blowing, selective and gray refusal, foot-dragging, and collective bargaining” (2017, 202); y las asincrónicas: “It takes the forms of documentation and testimonies, and asynchronous whistle-blowing.”(2017, 208).

393 Encontramos numerosas actuaciones en este sentido: ya desde los primeros años, con las actuaciones de las FDI para boicotear los acuerdos de Sharett con Estados Unidos que habrían limitado el papel de las FDI, o sus intentos de desescalada con los países vecinos (Shlaim 2003); el bombardeo que el ejército realiza sobre Beirut en medio de la Guerra del Líbano del 1982, mientras Beguin intenta conseguir un acuerdo en Estados Unidos (Shlaim 2003); o la desproporcionada respuesta de las FDI frente al inicio de la Segunda Intifada (Navarro Muñoz 2015).

están estrechamente interrelacionados.

El término autoridad epistémica es introducido desde la psicología social por Kruglanski, quien afirma que “epistemic authority relates to the person's beliefs regarding the validity of pronouncements emanating from a given source” (Kruglanski 1989, 202), y por ello serían autoridad epistémica aquellas fuentes de información en las que los individuos confían cuando intentan adquirir e internalizar el conocimiento sobre cuestiones específicas y definidas (Kruglanski 1989).

Desde la Sociología del Poder consideramos que el concepto autoridad epistémica se apoya en una base estructural, dado que como indica Michael (2007b) está relacionado con los regímenes de verdad foucaultianos. Estos regímenes de verdad constituyen la base en la que se sustenta esta autoridad. Pero en tanto que cualidad que otorga un poder y que es concedida a un actor (o conjunto de actores) por parte de sus subordinados, lo consideramos un recurso de poder simbólico, que en este caso ostentan las fuerzas armadas israelíes junto con otras agencias del sector de seguridad.

Hay varios motivos que han llevado a las FDI, así como al Mossad y al Shabak, a consolidarse como autoridad epistémica. Primeramente, invierten generosos recursos en la producción de conocimiento relacionado con la seguridad, con distintas unidades dedicadas a tal fin. Segundo, el prestigio que envuelve a las FDI (y a los otros organismos de seguridad) refuerza la credibilidad de la información que producen y de sus portavoces. Finalmente, las fuentes de información que podrían ser una alternativa no poseen ni la capacidad ni el prestigio de estas instituciones.

En el ámbito civil encontramos diversos *think-tanks* estrechamente relacionados con el sector de seguridad, y que mantienen una línea de información y de comunicación en armonía con este último, y que ayudan a hacer sombra a otras fuentes de información alternativas sobre seguridad en Israel³⁹⁴.

394 Sobre este aspecto, Sheffer y Barak remarcen:

“in recent years former security officials have, with few exceptions, joined various research institutions that are affiliated with Israeli universities and private colleges, with a strong emphasis on the area of national security. Examples include the Institute for National Security Studies (INSS) and the Tami Steinmetz Center for Peace Research, both connected to Tel Aviv University; the Shasha Center for Strategic Studies at The Hebrew University of Jerusalem; the Begin-Sadat Center for Strategic Studies (BESA) at Bar Ilan University; the Forum for National and Strategic Thought at the Center for Public Management and Policy at Haifa University ; the Kinneret Center on Peace, Security and Society at the Kinneret College; and the Institute for Policy and Strategy, the Lauder School of Government, Diplomacy and Strategy, the International Institute for Counter-Terrorism, and the Global Research in International Affairs Center, all at

Tampoco, ni el gobierno³⁹⁵, ni el parlamento, disponen de organismos civiles que ofrezcan eficazmente una producción de conocimiento que pueda ser una alternativa con la que contrastar la información proveniente del sector de seguridad (Michael 2007b, 2007a). Esta importante limitación de las instituciones políticas deja a las élites políticas en una posición de clara debilidad para discrepar del sector de seguridad en la elaboración de políticas públicas.

Ser una autoridad epistémica representa un recurso de poder importante, pero serlo en el ámbito de la seguridad en Israel tiene un valor especial, como ilustra Navarro:

“Podríamos hablar de la seguridad empleando una analogía con el conocido aforismo de Schopenhauer sobre la salud: no lo es todo, pero sin ella, todo es nada. En efecto, en el momento que un tema cualquiera recibe la etiqueta “seguridad”, cobra prioridad frente a la infinita variedad de los aspectos de la vida social, que pasan a un segundo plano. Por lo tanto, la información sobre seguridad, sobre qué constituye una amenaza y cuáles son los mecanismos para contrarrestarla, tiene una naturaleza especial dada la sensibilidad de las cuestiones que trata: la disposición del público para tenerla en cuenta es muy alta y las fuentes de producción de conocimiento de este tipo son muy valiosas.” (Navarro Muñoz 2015, 207).

Así, ser autoridad epistémica sobre los asuntos que son “prioritarios” es extremadamente valioso, pero si además se tiene la capacidad de determinar qué asuntos caen en esta categoría y cuales no, esta capacidad se redobra. De hecho, en el contexto israelí, donde la población se percibe bajo una constante amenaza externa, podemos considerar que las FDI no sólo son una autoridad epistémica, sino que se ha creado un *stopping mechanism* y una consecuente *informational dependence* hacia ellas, tal y como nos explica Michael:

“The epistemic authority’s influence will increase when it functions as what Kruglanski calls a ‘stopping mechanism’. This mechanism affects the individual’s

the Interdisciplinary Center in Herzliya (IDC). Many of these institutions as well as others, including some that are located in the United States, conduct research, organize seminars and conferences, author publications, and enjoy considerable media exposure in Israel. However, it seems that at least some of these activities do not always follow academic standards, not least because many of these institutions very often have a more subtle function: to serve as “clubs” or “hubs” for former Israeli security personnel. A particular academic field in Israel that has attracted many former security officials, especially from the IDF’s Intelligence Branch and the Shabak, is Islamic and Middle Eastern studies. Thus, a recent study has traced the informal networks between Middle East specialists that include former members of the security sector and scholars who teach and do research at Israel’s universities, and discussed their cumulative impact on how Israelis have come to view their Arab neighbors” (2013, 63-65).

395 El último intento de reequilibrar esta relación por parte del gobierno se da en 1999, cuando Netanyahu crea el Consejo Nacional de Seguridad, como un organismo civil, adscrito a la oficina del Primer Ministro, para contrarrestar el peso del sector de seguridad en este ámbito. Pero dicho organismo es boicoteado sistemáticamente desde las FDI y desde el Ministerio de Defensa, y queda relegado (al menos durante la primera década de su existencia) a un rol marginal (Maoz 2006, 514-15; Peri 2006; Shiffer 2010).

cognition; individuals tend to freeze their quest for information and information sources in order to solidify their attitude regarding an issue. They prefer relying on what they perceive as an epistemic authority.

Epistemic authority affects public opinion and therefore has a unique importance regarding social implications in democratic societies that face violent conflict and social and security crises. The importance increases when individuals and groups suffer from cognitive and mental difficulties from being exposed to diverse and contradicting information. In such situations the epistemic authority can block individuals from accessing alternative information and create an ‘informational dependence’, leaving the individual dependent on the epistemic authority as the only reliable source of information. Therefore, epistemic authority explicitly influences the individual’s information and decision-making processes. The dependence creates a psychological convenience that leads to positions and behavior consistent with the recommendations of the epistemic authority” (Michael 2007b, 429).

A causa de este desequilibrio en la autoridad de las fuentes de información, nos encontramos, como nos explica Navarro, que pese a que en Israel se aplica la censura alegando motivos de seguridad (hecho que representa otro recurso de poder considerable del sector de seguridad), habitualmente ello no es necesario, dado que se difunde la versión ofrecida por el sector de seguridad sin cuestionarla:

“En Israel, además, existen abundantes mecanismos a través de los cuales la información puede ser controlada. [El] más notable de ell[o]s, la de censura está encapsulad[o] dentro de los poderes de emergencia del ordenamiento legal. También la posibilidad de decretar el secreto de sumario sobre asuntos relacionados con la seguridad ha permitido sustraer información del flujo de noticias. Durante la campaña militar israelí estos se emplean con frecuencia, sin embargo, resulta sorprendente cuando observamos que estos recursos apenas son necesarios a la hora de orientar la percepción de los acontecimientos. La prensa, al fin y al cabo, comparte con la población los mismos trazos de carácter ante una situación de amenaza: miedo, confusión, ignorancia, creencias raciales, percepciones parciales, etc., por lo que muchas de las provisiones de control de la información, sencillamente, no resultan necesarias. En situaciones de emergencia, los medios de información, al igual que la población, recurren a quienes consideran autorizado para interpretar los acontecimientos; en el caso de Israel estos son aquellos actores que gozan del estatus de autoridad epistémica por su contacto profesional con la actividad militar” (2015, 465).

Las FDI, aprovechando esta posición privilegiada en la producción de información, consiguen establecer estrechas relaciones con los medios de comunicación. Desde el cuerpo militar facilitan un flujo continuo de información a los periodistas, en ocasiones en forma de exclusivas, y conceden entrevistas. A cambio, el sector de seguridad se beneficia de una cierta autocensura de los periodistas respecto a las cuestiones de seguridad, y de la difusión de sus

opiniones y de su discurso (Sheffer y Barak 2013; Navarro Muñoz 2015). Un recurso que usarán especialmente cuando tengan divergencias con el gobierno en la elaboración de políticas.

En realidad, en muchas ocasiones el sector de seguridad es la única fuente de información de la que disponen algunos medios de comunicación. Sheffer y Barak consideran que, de hecho, buena parte de los periodistas especialistas en seguridad actúan como “portavoces no oficiales” del sector de seguridad. Por esta razón, y por las estrechas relaciones que establecen con el sector de seguridad, quien detenta un “monopolio virtual” sobre la información de este ámbito en Israel, consideran a estos periodistas miembros del *security network* (Sheffer y Barak 2013, 58-60). Todo ello se suma a la difusión que las FDI pueden realizar a través de sus propios medios, entre los que destaca la posesión de *Galei Tzahal*, la segunda radio más escuchada en el país.

El tercer recurso de poder al que hacíamos referencia, por su importancia en las relaciones con la élite política, era el prestigio de las fuerzas armadas y el prestigio que éstas confieren a sus élites. Las FDI son la institución con más prestigio del Estado de Israel, muy por encima de los partidos políticos o los gobiernos. Como expresa Basallote sin rodeos: “El ejército es el principal protagonista de la historia del Estado de Israel y de todos sus mitos fundacionales. Mantiene casi intacto entre su sociedad – a pesar de las numerosas masacres, crímenes de guerra y violaciones de los Derechos Humanos que comete desde su fundación – el rol idealizado de una especie de ‘héroe’ que defiende al Estado y a su población (por supuesto la judía).” (2015, 149).

Ciertamente, como hemos visto, los padres fundadores del Estado, al usar el ejército para la movilización, la cohesión social, y, en definitiva, la construcción de la nación, le otorgaron un enorme poder simbólico que desde entonces el mismo cuerpo armado ha procurado cultivar. El prestigio es un recurso de poder clave dado que en él se sustentan (o refuerza a) muchos de sus otros recursos de poder. Veíamos como este prestigio refuerza por ejemplo su autoridad epistémica, pero también hace más difícil a sus adversarios reducir su presupuesto, o llevar a cabo políticas públicas en su contra. Asimismo este recurso simbólico es esencial para facilitar a los actores del sector de seguridad, una vez retirados, su paso a las élites políticas o económicas, lo que permite al sector de seguridad infiltrarse en ellas, como observaremos posteriormente.

De esta forma, el prestigio se encuentra en una posición similar al recurso material *capital* que las FDI recibe en forma de presupuesto estatal (y de ayuda militar de Estados Unidos). Ambos recursos los podemos considerar básicos en el sistema de recursos de poder de las FDI (y por extensión del sector de seguridad), de los que disfruta una enorme cantidad, y son imprescindibles para mantener o desarrollar otros recursos importantes. Ambos son esenciales para el estatus de la institución. Sin embargo, otra característica en común es que el prestigio, de la misma forma que observábamos durante las últimas décadas con el presupuesto estatal, ha sufrido un constante desgaste.

Este progresivo desgaste del prestigio de las FDI lo muestran varios fenómenos que empezaron en la década de los ochenta y que han ido tomando fuerza desde entonces. Nos referimos al aumento de criticismo a nivel social y la aparición de movimientos críticos con las FDI; a la “crisis de motivación” para servir a las FDI; o al hecho de que en campaña electoral de 2006, partidos centrales como el Partido Laborista, propongan la reducción de presupuesto de las FDI para conseguir votos.

Diferentes causas llevan a la progresiva pérdida de prestigio que se instaura a partir de la Guerra del Líbano del 1982³⁹⁶ (Maoz 2006). Entre estas causas encontramos los cambios en el entorno y a nivel global: en la década de los ochenta, aunque se mantiene la visión de la amenaza existencial permanente sobre Israel, lo cierto es que este país hace tiempo que dispone de armas nucleares³⁹⁷, y de un ejército con una enorme superioridad³⁹⁸ respecto a los países vecinos, y ha firmado la paz con el mayor de todos ellos, Egipto (1978). Posteriormente, la década de los noventa empieza con su aliado, Estados Unidos, como única superpotencia mundial que se convierte en “guardián de la seguridad mundial”, después del colapso de la URSS. También en esta década se firma el acuerdo de paz con Jordania, y los acuerdos de Oslo con los palestinos. Los anteriores cinco años de la Primera Intifada también aumentan el desinterés y el rechazo a servir en el ejército, llegándose a mediados de los

396 La Guerra del Líbano es percibida como una guerra de elección (no se podía pretender que Israel había sido obligado a entrar en dicha guerra porque no tenía otra opción), con un alto coste económico y en vidas de reclutas, en la que se cometen importantes crímenes de guerra y contra la humanidad (entre los que destaca la masacre de Sabra y Chatila), y que deja a las FDI empantanadas en la “zona de seguridad” del Sur del Líbano donde lo único que consiguen es hacer crecer a sus enemigos.

397 Se consideran operativas desde la década de los setenta, pero es a mediados de los ochenta que se filtra la posesión de armas nucleares por parte de Israel.

398 Vemos como en el enfrentamiento entre el ejército israelí con el sirio, durante la Guerra del Líbano de 1982, la Fuerza Aérea de Israel destruye todas las baterías antiaéreas sirias instaladas en el Líbano expresamente para frenarlos y a 23 aviones MiG, sin perder ni un sólo avión (Shlaim 2003, 448-49). Una vez firmada la paz con Egipto, se suponía que Siria era la potencia regional que representaba un mayor peligro para Israel.

noventa con lo que se conoce como la “crisis de motivación” a servir en las FDI bien instaurada³⁹⁹.

Sin embargo, los principales elementos de esta pérdida de prestigio no son externos. Añadido a los fracasos de las propias FDI⁴⁰⁰ y a la asunción de que el problema palestino no se podrá resolver de forma exclusivamente militar, se establece un proceso de desecurización⁴⁰¹, impulsado por las élites israelíes respondiendo a sus propios intereses, que permite los acuerdos de Oslo y el acuerdo de paz con Jordania. Como se ha explicado, en realidad ello proviene del giro en la estrategia de acumulación de recursos por parte de las élites asquenazíes seculares, o próximas al laborismo que, ante la pérdida del control casi absoluto del Estado que tuvieron en las primeras décadas de la existencia de Israel, pasan a sustentarse principalmente en el capital y el control de las corporaciones. Y, lo que es sumamente importante, aprovechando la ola neoliberal global, actúan para degradar en el *campo del poder* israelí los recursos de poder del Estado y sus instituciones, incluyendo en ellas (y con especial interés) el ejército, y reforzar drásticamente el valor de los recursos del capital y corporaciones. Como veíamos, la ideología neoliberal les será extremadamente útil para este objetivo.

De mano de esta ideología, pero también por la aparición de corrientes de defensa de la paz y de los derechos humanos que cobran fuerza a nivel global, se establecen cambios estructurales, con el refuerzo de los valores relacionados con el individualismo y el consumismo, y, aunque en menor medida, también con la paz y los derechos humanos. Unos valores que encajan mal, o se oponen, al militarismo que impregna la sociedad israelí. Este avance no será lineal, y sufrirá retrocesos importantes en Israel, pero la capacidad crítica

399 Ya a principios de los noventa nos encontramos con unos datos sin precedentes: Cerca de la mitad de los jóvenes de 18 años no están haciendo el servicio obligatorio. En la reserva los datos son más dramáticos, con solamente el 20% de reservas activos respecto a los potenciales reservas. Y entre los reclutas, los valores de esfuerzo y sacrificio también han caído drásticamente. En pocos años se ha pasado de un 80% de reclutas con vocación de incorporarse en las unidades de combate a un 44% en 1995. Este mismo año se dispara también el número de reclutas que no termina el servicio militar, superando el 24% (Ben-Eliezer 2012, 55-56). A este descenso en la predisposición a servir en el ejército por parte de la población, se añade la aparición de una nueva dinámica de negociación, entre el recluta y las FDI, de las condiciones de su servicio (en términos de confort – ej. evitar unidades de combate o realización del servicio cerca del domicilio – o de interés para su futuro profesional posterior). Vemos como Navarro afirma: “Esta idea de una crisis de motivación ha captado el interés de numerosos autores en Israel como la expresión más evidente de la pérdida de centralidad y estatus de las FDI en la vida social israelí” (2015, 301).

400 Destaca la falta de previsión de la guerra del 1973, la guerra del Líbano del 1982 y sus consecuencias posteriores, y la incapacidad de controlar a los palestinos.

401 Sobre los procesos de securización y desecurización en Israel ver Navarro (2012, 2015).

respecto al ejército de una parte de la sociedad ya se ha instaurado, e irá haciéndose presente sucesivamente y de diversas formas⁴⁰².

La crisis de motivación, a la que hacíamos referencia, también se explica por estos cambios de valores, y sobre todo, como hemos visto, por los cambios en el *campo del poder*. Los jóvenes que tienen posibilidades de hacer carrera en el ámbito privado y acumular capital, o control sobre las corporaciones, tendrán muy poco interés en perder su tiempo y asumir los riesgos que implica casi tres años de servicio militar a cambio de un poder simbólico que cotiza a la baja. Por eso les es más productivo, en lo relativo al estatus social, formarse e ingresar temprano en el ámbito laboral para hacer carrera profesional, que incorporarse al ejército.

Queremos resaltar un último mecanismo de las FDI para influir sobre el estamento político. Se trata de un mecanismo facilitado por el temprano retiro de los altos cargos de las FDI, hecho que les permite realizar una segunda carrera profesional (o más) de forma mayoritaria⁴⁰³. Una buena porción de estas segundas carreras se hace en el ámbito político y en la alta administración del Estado, otra porción importante se realiza en compañías privadas. Entre las posiciones de alto nivel obtenidas por antiguos militares encontramos que el 38'4% son en el ámbito político y 43'4% en la dirección de compañías privadas⁴⁰⁴. Este fenómeno permite una infiltración, o por lo menos, una notable influencia de las FDI en los órganos políticos que supuestamente tienen que ejercer control sobre ellas. Y al mismo tiempo refuerza aún más las relaciones entre las FDI y la industria militar. Estas dos cuestiones las abordamos en los siguientes apartados.

402 Con la guerra de 1973 se inicia una primera movilización incipiente llevada a cabo por antiguos reservistas. A partir del 1977, la llegada del Likud al gobierno, con un discurso beligerante y poniendo resistencia a negociar con Egipto, conlleva la creación en 1978 de Paz Ahora (*Shalom Ahshav*). Entre los líderes iniciales del movimiento encontramos a Amir Peretz (Burston 2006). Sin embargo, las movilizaciones masivas se inician en 1982, encabezadas por este movimiento, contra la guerra del Líbano de este mismo año. A partir de este momento, y fruto de las consecuencias de este conflicto primero, y el estallido de la Primera Intifada después, van surgiendo docenas de grupos activistas por la paz y críticos con las políticas belicistas, la ocupación, o las conductas agresivas de las FDI (Navarro Muñoz 2015, 296-301).

403 Más del 90% de los altos cargos del ejército han realizado una segunda carrera profesional (Barak y Tsur 2012).

404 Datos basados en Barak y Tsur (2012).

11.2 Industria Militar

Sheffer and Barak (2013) consideran que las élites de la industria militar forman parte del *security network*. Como veremos, estas estrechas relaciones existen y se mantienen a través de distintos mecanismos y encontramos sinergias importantes resultantes de intereses compartidos. A pesar de esto, encontramos alguna divergencia considerable entre estos actores.

Antes de la formación del Estado israelí ya existía una rudimentaria industria militar. En 1933 se crea la primera compañía de industria militar, la TAAS, que de forma clandestina producía rifles, morteros, granadas de mano, y munición (Dvir y Tishler 2000, 34). En los 50, desde el gobierno se impulsa el desarrollo de la industria militar, con la creación de Rafael Advanced Defense Systems subordinada al Ministerio de Defensa, en un origen centrada en el I+D militar (Broude, Deger, y Sen 2013, 42). La TAAS deviene una compañía estatal (también conocida como Israel Military Industries) y se crea la Israel Aerospace Industries, ambas dependiendo del Ministerio de Defensa. Al mismo tiempo, aparecían nuevas industrias privadas para satisfacer las demandas del Estado.

El crecimiento de este sector se dispara con las guerras del 68 y el 73, con el embargo a la venta de armas impuesto por Francia y las restricciones que Israel encuentra en otros países europeos (e incluso en Estados Unidos) a causa de su actitud agresiva respecto a sus vecinos (Broude, Deger, y Sen 2013; Shlaim 2014). En consecuencia, si a mediados de los años sesenta la mano de obra en la industria militar ya llega a los 15 mil trabajadores, estas cifras se triplican en una década y seguirán creciendo con fuerza hasta mediados de los ochenta. A partir de este momento empieza un descenso que se recrudece en la década de los noventa con una fuerte crisis en el sector⁴⁰⁵ (Dvir y Tishler 2000, 34-35).

Durante el período de gran expansión, que coincide con la enorme subida del gasto en defensa y un aumento de exportaciones a algunas dictaduras y países periféricos⁴⁰⁶, se consolida la relevancia de la industria militar en Israel, y su interrelación con las fuerzas

405 En los ochenta se llega a los 70.000 empleados, diez años más tarde la cifra se ha reducido a 40.000 (Cohen, Bacevich, y Eisenstadt 1998, 45-46).

406 Entre los que encontramos Sudáfrica, Panamá, Taiwán, Ecuador, Zaire (actual RD Congo), Tailandia, Nigeria e Irán (Nitzan y Bichler 2002, 128).

armadas y con el gobierno. Durante esta fase, este sector sufre un proceso de “militarización” con la incorporación de un gran número de directivos provenientes de la cúpula de las FDI, que no sólo aportan sus contactos, su prestigio y su experiencia sino también sus formas de organización. Los beneficios en el sector son enormes por lo que los principales conglomerados privados israelíes, así como Koor (el conglomerado del Histadrut) y el propio Estado desarrollan empresas en el sector de la defensa (Nitzan y Bichler 2002, 128-32).

Las instituciones estatales tienen un papel clave para esta industria: primeramente el Estado es el propietario de algunas de las principales compañías; segundo, una división dentro del Ministerio de Defensa (denominada Sibat) controla las exportaciones y autoriza las ventas del material más sensible; y finalmente el ejército es su principal cliente (Dvir y Tishler 2000, 36). Además, las propias FDI tienen varias unidades dedicadas al I+D en defensa. De este modo, las FDI tienen una gran influencia sobre los estándares y la demanda de la producción (Sheffer y Barak 2013). Ello explica el interés de esta industria en mantener estrechos lazos con las élites políticas y, sobre todo, las militares, y su interés por cooptar estas élites una vez se han retirado del ejército.

Como se ha comentado anteriormente es un sector económico muy centralizado, con una decena de compañías que concentran la amplia mayoría de la producción⁴⁰⁷, y entre las primeras posiciones de esta decena encontramos tres compañías que son estatales, o están controladas por el Estado: Rafael, Israel Aerospace Industries y TAAS (o Israel Military Industries). Según el SIPRI⁴⁰⁸, las dos primeras se encuentran entre las 100 primeras a nivel mundial, junto con la compañía privada Elbit Systems. Esta última compañía es fruto de diversas fusiones y adquisiciones, incluyendo a las que habían sido las compañías privadas de defensa más grandes de Israel como El-Op, o Tadiran (que anteriormente había formado parte del conglomerado Koor del Histadrut), y a partir de 2008 pasa a ser la compañía con más ventas de Israel.

La posición de esta industria a nivel global es remarcable teniendo en cuenta la talla del país y el tamaño de sus competidores. Encontramos otros países de talla similar, como Austria, Suecia, Noruega, Suiza o Singapur que también se cuelan en la tabla de las 100

407 Como se ha explicado, es una industria compuesta por unas 150 compañías pero sólo diez de ellas acumulan el 78% de trabajadores, el 82% de ventas y el 87% de exportaciones (Dvir y Tishler 2000, 35).

408 SIPRI Arms Industry Database. <https://www.sipri.org/databases/armsindustry>. En 2008 también aparece Israel Military Industries en la lista de los 100 primeros. Asimismo encontraremos puntualmente a la compañía privada Plasan Sasa.

primeras compañías, pero no con una representación tan sólida. En términos absolutos, desde el año 2006, Elbit Systems e Israel Aerospace Industries (a grandes rasgos) se ubican entre las posiciones 30 y 45, mientras que a Rafael la encontramos entre las 50 y 60. Las primeras compañías de la lista tienen unas ventas entre 10 y 20 veces el tamaño de las ventas de la primera compañía israelí (según datos del SIPRI).

Un factor que ha influido notablemente en el fuerte desarrollo de la industria militar, y que ha facilitado su integración en el mercado global (algo esencial dado que es una industria con exceso de capacidad productiva⁴⁰⁹ y el 70% de su producción es exportada⁴¹⁰) ha sido la ayuda militar estadounidense. Aunque en un principio la ayuda iba destinada íntegramente a compras de productos militares estadounidenses⁴¹¹ (el dinero fluía directamente de Washington a las compañías estadounidenses sin pasar por Israel), las empresas israelíes se benefician indirectamente de distintas formas. Dos ventajas previsibles son, por un lado, que la entrada de gran cantidad de armamento estadounidense impulsa la escalada armamentística de los años setenta en la región. Por otro, al obtener de forma gratuita una gran cantidad de armamento del exterior, permite al gobierno dedicar una mayor parte del propio presupuesto a las empresas israelíes. Pero las ventajas van más allá como nos explican Nitzan y Bichler:

“Since the Israeli army retained the right to pick and choose its American weapons, each U.S. supplier had to hire its own local retainers to plead its case and hopefully share the spoils. Over the years, many of Israel’s retired IDF generals and chiefs-of-staff, big businessmen and leading politicians – including ministers, prime ministers and state presidents – have been integrated as middlemen into this mechanism. In addition, numerous contracts were conditioned on re-purchase agreements from large Israeli contractors, creating yet another access to the precious flow of greenbacks” (Nitzan y Bichler 2002, 28).

Así no únicamente se fortalece la industria israelí, sino que al mismo tiempo se fortalece la red que Sheffer y Barak denominan el *security network*.

Por otra parte, varias compañías estadounidenses, para tener más influencia, acaban invirtiendo en la industria israelí, reforzando más las relaciones entre ambas industrias. Igualmente vemos como se establecen *joint ventures* o participan en proyectos comunes empresas de ambos países. Ello facilitará el acceso al mercado global de la industria israelí, y

409 Dvir y Tishler (2000).

410 Como veíamos en Shefi y Tishler (2005).

411 Posteriormente, Estados Unidos permitirá que el gobierno de Israel gaste en las empresas propias más de un cuarto de la ayuda que recibe, un privilegio excepcional que no disfruta ningún otro receptor de ayudas militares de Estados Unidos, y que, evidentemente, representa un fuerte empuje a la industria local (Broude, Deger, y Sen 2013, 41).

refuerza y amplía aún más la red de contratistas, comerciales, financieros, traficantes de armas, oficiales del ejército y políticos que, de forma poco transparente, se benefician del sector (Nitzan y Bichler 2002, 280-81). Todo ello tendrá otra consecuencia, como afirman Álvarez-Ossorio e Izquierdo: “La ayuda norteamericana, centrada en buena parte en el ámbito militar, también condujo al apareamiento del complejo militar-industrial de los dos países” (Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007, 84).

Así, percibimos que las élites de la industria militar parecen bien integradas en el *security network*. Ello implica que disfrutan de estrechas alianzas con algunas élites políticas y con las élites militares para reforzar su posición en el tablero israelí, aunque esta relación no está ausente de dificultades para estos actores, dada su gran dependencia respecto al ejército y al Ministerio de Defensa como sus únicos clientes internos (Broude, Deger, y Sen 2013). Mientras que a nivel global disfrutan de alianzas con actores estadounidenses del mismo sector, y sus redes de actores próximos.

Aparte de estas poderosas alianzas, las élites de la industria militar disfrutan de los mismos recursos de poder que las élites económicas que hemos estudiado anteriormente, entre los que destacan las propias corporaciones, y el capital. Este último, con una posición ventajosa en el *campo del poder*, es una importante aportación de este sector industrial al *security network*.

Queremos precisar que, desde nuestra perspectiva, dentro de las élites de este sector encontramos, al menos, tres grupos de actores distintos que no siempre tienen los mismos intereses: los altos directivos (tanto de grandes industrias privadas como públicas), los empresarios y los *absentee owners*.

La posición de los dos primeros dependerá directamente de la buena evolución de sus empresas (o de las empresas que dirigen). Por ello estarán fuertemente interesados en la implantación de unas políticas internas que beneficien a estas empresas, principalmente aumento del gasto de la defensa, pero también de otro tipo de ayudas al sector (que pueden ir desde ayudas fiscales, ayudas a la exportación, facilitar la transferencia de conocimiento desarrollado en el sector público –por ejemplo en el seno de las FDI–, un sistema educativo que aporte mano de obra con la cualificación adecuada, etc.). Asimismo estarán muy interesadas en la creación de las condiciones regionales y respecto a los palestinos que justifiquen estas políticas interiores, esencialmente a través de potenciar el discurso colonial y

sionista más extremista y la creación de situaciones que conlleven un aumento de la percepción de amenaza de los ciudadanos israelíes. Así, sobre esta cuestión, este grupo tiene unos intereses similares a las FDI.

Sin embargo, los empresarios también se benefician de buena parte de las medidas neoliberales impulsadas por el resto de las élites económicas, por ello no estarán interesados en que las medidas de apoyo a esta industria signifiquen cambios estructurales importantes que supongan un importante retroceso en las políticas neoliberales, más aún si sus empresas están orientadas a la exportación (veíamos que esta orientación es menor en las pequeñas y medianas empresas que en las grandes). Esta posición puede distar de los altos directivos de las empresas públicas, que no tendrían mucho problema en volver a un régimen similar al de la década de los setenta, anterior a la reforma liberal y con un enorme gasto en defensa.

Los *absentee owners* son los que distan más de esta última posición. Varios de los conglomerados en manos de las grandes familias capitalistas de Israel incluyen la posesión (parcial o completa) de industrias militares, pero éstas representan una pequeña proporción de las compañías que controlan. Al fin y al cabo los *absentee owners* son los grandes beneficiados de las reformas neoliberales y en ningún caso estarán interesados en hacer pasos atrás que puedan perjudicar su posición. De hecho, para estos actores su prioridad no es el desarrollo de una industria u otra, o de un sector u otro. Ellos están interesados en el rendimiento de las empresas, y de la misma forma que muchos de ellos entraron en el sector militar en los años setenta, cuando ofrecía enormes beneficios, pueden posteriormente retirarse de él para centrarse en otro sector que devenga más lucrativo.

Aparte de estas diferencias internas de las élites del sector industrial militar, encontramos otras divergencias respecto a los intereses de las FDI. Por ejemplo, la industria militar israelí no es sostenible sin la exportación de la mayor parte de su producción⁴¹². Ello implica que cualquier escenario que llevara a un embargo, o a un boicot de estas exportaciones, representaría un golpe letal para buena parte de dicha industria. En general se verán obligados a evitar, en la medida de lo posible, situaciones que les cierren mercados internacionales, o que dificulten sus ventas. Este hecho puede representar tener unas líneas

412 A un problema de exceso de capacidad de producción, se añade la fuerte inversión en I+D, resultando unos costes extremadamente altos de diseño y fabricación de las primeras unidades. Por esta razón, sin un amplio mercado externo que pueda asumir una mayor producción para repartir estos costes, la producción de gran parte de sus productos no sería económicamente viable (Dvir y Tishler 2000; Nitzan y Bichler 2002). Recordamos que esta industria está exportando alrededor del 70% de su producción (Shefi y Tishler 2005).

rojas distintas de las FDI respecto a la evolución de los distintos escenarios posibles.

Pero la diferencia más importante, y que produce más enfrentamientos con las FDI en el día a día de la elaboración e implementación de políticas, es la repartición del presupuesto de defensa. Un claro ejemplo lo encontramos en el proceso de toma de decisiones sobre la producción del “*Iron Dome*” un sistema de defensa anti misiles balísticos. La planificación del *Iron Dome* en realidad no se realiza a petición del gobierno, sino que un alto funcionario del Ministerio de Defensa (Brigadier General Dr. Danny Gold, Jefe de la Unidad de Investigación y Desarrollo), en colaboración extraoficial con la compañía Rafael, emprende el costoso proyecto, asignándole fondos públicos, por iniciativa propia (hecho que posteriormente le es criticado a Gold por el Auditor del Estado). Es un proyecto al que además se oponen las FDI (Sheffer y Barak 2013, 90-93).

No será hasta después de la Guerra del Líbano de 2006 cuando, ante el aumento de demanda de protección por parte de la sociedad frente a los misiles y cohetes lanzados por Hezbolá, Amir Peretz defiende la realización del proyecto, al que considera el principal proyecto del momento y un “plan de emergencia” que tiene que llevarse a cabo lo antes posible, y aprovecha la presión popular para imponer el proyecto a los militares. En noviembre de este mismo año, el departamento liderado por Gold formaliza el inicio de la actividad de la compañía Rafael en el proyecto, pero no será hasta diciembre que el primer ministro Olmert aprueba la elaboración del proyecto, en el que también participan las empresas Elta (subsidiaria de Israel Aerospace Industries), y mPrest Systems. Con la dimisión de Peretz en verano de 2007, las FDI aprovechan para volver a mostrar su rechazo al proyecto, expresando que desapruaban su elaboración, pero Barak (sucesor de Peretz), con estrechas relaciones con la industria militar, impone de nuevo la continuación del proyecto. Finalmente el proyecto es aprobado oficialmente por el gobierno en diciembre de este mismo año (Sheffer y Barak 2013, 91).

Este ejemplo, que ilustra la poca transparencia y control en la toma de decisiones en este ámbito, no es un caso aislado de intereses contrapuestos entre la industria y las FDI. Los militares en general se oponen al armamento defensivo, dado que va en contra de su estrategia ofensiva basada en la disuasión y “ataques preventivos” (*preemptive attack*) (Clarke 1994). Precisamente por eso, en su momento, se opusieron al misil antibalístico “Arrow”⁴¹³. Este

413 Sobre el proceso de decisión sobre la elaboración del programa Arrow, ver: Clarke (1994).

armamento defensivo ofrece más margen de maniobra frente a las “amenazas externas”, y reduce la justificación de una actitud ofensiva y beligerante por parte del ejército, así como de su permanente movilización.

Pero además, en el caso del *Iron Dome*, como en el caso del *Arrow*, son proyectos muy costosos. Las FDI, conscientes de los límites presupuestarios, en ambos casos temen que ello implique una reducción de material ofensivo, o de su propio presupuesto, siendo su coste otro factor para su oposición a ambos proyectos (Clarke 1994; Sheffer y Barak 2013). Por el contrario, para la industria militar estos proyectos representan enormes incrementos en el volumen de negocio.

11.3 Los políticos del *security network* y la influencia neoliberal

Dentro del *security network* encontramos dos tipos distintos de actores pertenecientes a la élite política: Sheffer y Barak (2013) se centran en los políticos que provienen de los altos rangos del sector de seguridad. En tanto que actores, de este grupo destacan claramente los miembros de la cúpula de las FDI retirados. Por otro lado, Navarro Muñoz (2015) considera a las élites de la derecha conservadora israelí parte del mismo *policy network* debido a la existencia de unos objetivos comunes y un cierto grado de coordinación. Los dos grupos, pese a mantener unos objetivos comunes, tienen intereses en ocasiones divergentes, están especializados en recursos de poder que pueden ser distintos, y se encuentran en una posición distinta respecto al *security network*.

No hay que perder de vista que, como se ha explicado en el capítulo anterior, la élite política ha estado sometida a un proceso de atomización, en el que los partidos políticos han perdido peso frente a los líderes individuales. Este hecho facilita la existencia de posiciones distintas en el mismo sector, o en el mismo partido, y que los actores individuales establezcan las alianzas en función de sus intereses particulares, sin la necesidad de que haya una estrategia homogénea en el partido, o en la alianza en la que éste se encuentra. Esto llevará a algunos de los actores de estos dos grupos, que parecería que forman parte del *security network*, a estar alejados de éste, o incluso a actuar en oposición a él. Veremos algunos

ejemplos.

El primer grupo de actores, provenientes de la cúpula del sector de seguridad, son el resultado de un remarcable fenómeno que se da en el régimen de poder israelí facilitado por el retiro precoz de los oficiales del ejército. Esto les permite llevar a cabo una segunda (o más) carrera profesional (Barak y Tsur 2012), en este caso en el ámbito político. Esto conlleva un proceso de infiltración por parte de los altos cargos del ejército en el poder político una vez retirados. Como escribía el ex embajador Samuel W. Lewis, en 2006: “It is not accident, of course, that only three of the sixteen men who have served as CGS [Jefe del Estado Mayor] have *not* later entered politics after retirement and that of the last four prime ministers elected, three have been former senior generals” (Lewis 2006, ix-x). Evidentemente, esta dinámica refuerza enormemente al *security network*, y afecta drásticamente a las relaciones civil-militares, específicamente al control civil del ejército.

A nivel individual, estos actores se benefician del prestigio que les otorga su paso por el cuerpo militar y de la estrecha red de contactos que han elaborado a lo largo de su carrera. Igualmente disfrutaban del “aura” (en palabras de Sheffer y Barak) de ser expertos en seguridad y de formar parte de la autoridad epistémica en este ámbito. Los puestos más destacados, especialmente el Jefe del Estado Mayor, también se benefician de la visibilidad que les otorga sus cargos.

Sin embargo, esta dinámica habitual en la política israelí no existe desde la fundación del Estado. En realidad no es hasta la guerra del 1973 que este fenómeno se consolida. Antes del 1955, ningún antiguo jefe del sector de seguridad había formado parte del gobierno israelí, y hasta mayo del 1967 únicamente tres antiguos generales han sido ministros y ninguno de ellos en los ministerios principales del gobierno (Sheffer y Barak 2013, 49). En los días previos a la guerra del 1967, tres antiguos altos cargos del sector entran en el gobierno, dos de ellos en posiciones de primer orden (Ministro de Defensa, y Vice Primer Ministro). Este nivel de penetración de los antiguos miembros del sector de seguridad en altos cargos del ámbito político se mantiene hasta después de la guerra de 1973, en la que se produce un nuevo salto. En el gobierno que se constituye en 1974 encontramos cinco antiguos altos cargos del sector de seguridad⁴¹⁴, entre ellos al ex Jefe del Estado Mayor Yitzhak Rabin que será el primero en

414 Este gobierno también incorpora a otros altos responsables del sector de seguridad en niveles inferiores a los de ministro, entre ellos encontramos a Ariel Sharon que es designado consejero en seguridad nacional de Rabin.

ostentar el cargo de Primer Ministro. En aquel gobierno encontramos, además de a estos actores, a Shimon Peres como Ministro de Defensa el cual, procediendo de la alta administración del propio Ministerio de Defensa, mantenía una estrecha relación con las FDI y con la industria militar (en vista de ello, Sheffer and Barak lo consideran – en este período – miembro del *security network*). Los gobiernos posteriores (con la excepción de un breve descenso del 1981 al 1984⁴¹⁵) se mantienen a niveles similares, llegando a siete antiguos miembros del sector de seguridad en el gobierno de 1988-1990. No será hasta bien establecido el proceso de desecurización en la década de los noventa, que encontramos dos gobiernos seguidos con “sólo” cuatro miembros provenientes del sector de seguridad. Curiosamente, es un gobierno laborista el que termina con esta dinámica a la baja, con el gobierno liderado por el ex Jefe del Estado Mayor Ehud Barak (quien además se otorgó la posición de Ministro de Defensa), con siete miembros procedentes del sector de seguridad. También es el gobierno que encalla las negociaciones con los palestinos, desencadena (o permite que se desencadene) la segunda Intifada, y el que evita llegar a un acuerdo de paz con Siria⁴¹⁶ (Shlaim 2014). Posteriormente, se mantendrán niveles similarmente altos en los gobiernos de Sharon (basado en datos ofrecidos en Sheffer y Barak 2013, 49-50).

En la Knesset, encontramos que el primer ascenso importante en la presencia de antiguos altos cargos del sector de seguridad se da a partir de 1974 cuando se llega al 8’4% de los parlamentarios. En la siguiente legislatura esta cifra aumenta hasta el 12’5% de los miembros del parlamento y posteriormente estas cifras se estabilizan alrededor del 10-11,6% (Peri 2006; Sheffer y Barak 2013, 51).

Sheffer y Barak (2013) remarcan que, estos actores políticos procedentes del sector de seguridad, frecuentemente aprovechan su posición para incorporar en la alta administración del Estado y en la dirección de las empresas públicas a numerosos colegas procedentes del sector, aumentando la influencia y de control del *security network*. Hemos mostrado, en el ejemplo del apartado anterior sobre *Iron Dome*, el peso que pueden tener en ocasiones los actores de la alta administración del Estado en la toma de decisiones o a la hora de lanzar iniciativas. Además, los antiguos miembros del sector de seguridad traen con ellos una cultura y unos valores comunes, así como unos fuertes lazos afectivos y de solidaridad entre ellos.

415 Aunque durante este período, en 1983, el presidente Herzog, proveniente de la cúpula militar, es elegido por el parlamento. Su sucesor, el presidente Weizman (1993-2000), también proviene de la cúpula militar.

416 Ver siguiente apartado.

En este sentido, Ben-Eliezer insiste en la fidelidad de los actores políticos que provienen del sector de seguridad respecto a su red de origen :

“Indeed, an examination of the orientation of Israeli officers who are parachuted into politics shows that they view politics as the continuation of their military service by other means, and not vice versa. It is a matter of some interest that the Knesset’s Foreign Affairs and Defense Committee, the most important committee in the Israeli parliament, consists largely of former generals who were catapulted into politics. When one of them, Major General (Res.) Ori Orr, became chairman of the committee, he did not think—in the spirit of the liberal tradition—of declaring that his task was to contribute to parliamentary supervision of the army. On the contrary, he made it clear that as he saw it his mission was to assist the IDF and protect it from various attacks emanating from public” (2001, 149).

No obstante, en otros casos vemos cómo actores políticos provenientes del sector de seguridad han mantenido, durante sus mandatos, fuertes tensiones o enfrentamientos con el ejército. Un ejemplo lo encontramos en Ehud Barak. Su llegada al poder, junto con un séquito de antiguos altos cargos del sector de seguridad, desata la euforia en la cúpula de las FDI (Peri 2006). Pero a pesar de su visión similar, en un principio, respecto al proceso de paz con la Autoridad Nacional Palestina, sus discrepancias van en aumento respecto al Líbano y las negociaciones con Siria. Estas discrepancias estallan y se hacen públicas cuando Barak prepara la retirada unilateral del Líbano, un movimiento que impone a la cúpula de las FDI en contra de su voluntad (2006, 91-96). También habrá tensión por la reducción del presupuesto de defensa impuesta por Barak, y por desacuerdos en los nombramientos y posición de altos cargos de las FDI (2006, 103-4).

Igualmente el Jefe del Estado Mayor, Mofaz, discrepa de los términos en los que se llevan a cabo las negociaciones con los palestinos, y pondrá trabas a las negociaciones, por ejemplo, filtrando en distintas ocasiones a la prensa la opinión del ejército contraria a la posición del gobierno, considerando la propuesta de este último una amenaza para Israel (Peri 2006, 104-5). El estallido y la progresión de la Segunda Intifada no hará más que aumentar la confrontación, ahora ya abierta entre Barak y Mofaz. Frente a la sublevación palestina, las FDI tendrán una respuesta extremadamente contundente que refuerza a los grupos más radicales palestinos, desencadenando una fuerte escalada de violencia. En este proceso, el ejército deja de hacer caso a las directivas políticas y actúa por su cuenta, boicoteando activamente cualquier posibilidad de desescalar y encontrar una salida negociada a la sublevación palestina que hiciera posible retomar las negociaciones de paz (Peri 2006, 105-7).

Varios de sus ministros piden a Barak que se imponga a las FDI, pero él se limita a evitar la confrontación directa con sus oficiales, y se relaciona con ellos únicamente a través de su ayudante militar. Por ello Peri afirma: “In fact, he enabled the military to dictate some of Israel’s more critical policies. How much of Barak’s behavior was consequence of his being too weak to impose his will, or a result of possible agreement with the military’s hard-line policies, is unclear” (Peri 2006, 107). Peri continúa con un par de suposiciones vagas que podían explicar este posible acuerdo entre Barak y la élite de las FDI, aunque fuera tácito. Una opción es que Barak pensara que con una respuesta muy agresiva los palestinos se verían obligados a volver a la mesa de negociaciones, la otra es que Barak quisiera vengarse de los palestinos por su fracaso. Una tercera opción posible, que nos permite entrever nuestra perspectiva teórica, es que Barak, siendo consciente de que perdería las elecciones, quisiera recuperar a toda costa su destacada posición en el *security network*, un puesto clave para poder seguir siendo un actor en la arena israelí después de su lamentable legado político.

En cualquier caso, y dejando de lado las suposiciones, lo que está claro es que una vez se convierte en Primer Ministro, Ehud Barak y su gobierno (con numerosos miembros provenientes del sector de seguridad) chocan con el núcleo del *security network*, la cúpula de las FDI⁴¹⁷. Es algo que posteriormente le sucede a Ariel Sharon (Peri 2006).

Ambos actores, cuando actúan como primeros ministros, intentan llevar a cabo reducciones considerables del presupuesto de defensa y adoptan posturas más propias del sector neoliberal, consiguiendo el apoyo de las élites económicas, pese a que sus actos, en el ámbito del conflicto y las negociaciones de paz, responden más a los intereses de los militares. En realidad, parece que ser miembro del *security network* ofrece unos recursos y unas alianzas muy útiles para ser actor, pero no suficientemente poderosas como para competir por la cúspide del sistema político israelí. En consecuencia, como actores individuales compitiendo por las primeras posiciones políticas, buscan alianzas con la élite

417 Pero sí que se puede apreciar en su actuación el sesgo de formar parte del *security network*: Pese a ser supuestamente más “paloma” que Olmert, necesitando más un acuerdo de paz con los palestinos, y encontrándose en una posición más favorable para alcanzarlo, hace menos concesiones a los palestinos que el líder del Kadima en su momento (Shlaim 2014, 1078-79). Igualmente, en las negociaciones con Siria presenta una última oferta que difícilmente podía ser aceptada por el presidente Hafez Al-Assad, dejando escapar, de nuevo, una oportunidad de firmar la paz (Shlaim 2014). Respecto a las negociaciones con la ANP, el problema no es únicamente el fracaso de las negociaciones en Camp David, sino también la “descredibilización” que Barak hace de su contraparte, difundiendo la idea de que Arafat no quiere la paz y que el acuerdo no es posible. Esto no sólo alimenta el discurso de la derecha y extrema derecha, sino que hace muy difícil reabrir de nuevo la negociación. Algunos de estos puntos son tratados en el próximo capítulo.

económica, lo que inevitablemente les enfrentará con la cúpula militar por la imposibilidad de llevar a cabo, en algunas cuestiones, políticas públicas avanzando hacia dos direcciones opuestas.

El segundo grupo de actores políticos que encontramos dentro del *security network* son las élites de la derecha (y ultraderecha) conservadora israelí. Estas élites establecen sinergias con el *security network*, principalmente en los ámbitos ideológicos y de discurso⁴¹⁸. Tanto unos actores como otros se necesitan mutuamente y se refuerzan en estos ámbitos. Si para las FDI estos recursos son importantes para poder continuar disfrutando de su posición privilegiada, para la élite política conservadora son sus principales recursos de poder para tomar el control de las instituciones del Estado.

En el ámbito de la ideología, la sinergia se da tanto en los niveles estructurales como en los niveles de recurso de poder. Estos grupos de actores se benefician de unas mismas ideologías que en Israel han devenido estructurales, como el militarismo, o los procesos de securización⁴¹⁹ que llevan a la *siege mentality* a la que hacíamos referencia, y por esta razón, intentarán reforzar estas estructuras esenciales para sus recursos de poder. Igualmente, estos actores comparten el uso de ideologías concretas en tanto que recursos de poder, como pueden ser el sionismo extremista, el sionismo religioso, el nativismo, el muro de hierro, o el Gran Israel⁴²⁰. Estos actores crean sinergias entre ellos que refuerzan estos recursos compartidos. Sobre dichas ideologías, se sustentan unos discursos, con una gran capacidad de movilización de su audiencia, usados como recurso de poder de los actores de la derecha israelí.

418 Otra sinergia que encontramos por parte de la derecha y ultraderecha con las FDI son los grupos de colonos extremistas, que tienen capacidad de, a través de sus acciones, transformar el contexto político israelí desde el terreno, una capacidad que, como hemos visto, también tienen las FDI. No obstante, los activistas colonos pueden ejecutar acciones que las FDI no se pueden permitir, aunque en ocasiones desde el ejército no sólo las consienten, sino que incluso pueden colaborar en su planificación, aunque posteriormente sean presentadas como “acciones espontáneas” (Sheffer y Barak 2013).

419 Un indicador de que la securización ha devenido estructural es el hecho de que incluso los movimientos pacifistas o de insumisos no consiguen basar su discurso en la desecurización. Vemos como ejemplo la movilización para la retirada del Líbano: “Though civil society groups in Israel, especially the “Four Mothers” movement, were active in campaigning for an Israeli withdrawal from Lebanon, they were ultimately successful not because they offered a civil alternative to Israel’s current policy, but because they managed to prove, by embracing the hegemonic discourse of national security in Israel and by recruiting specialists, who were mostly former security officials, that the security logic of this policy was flawed. Further support for this conclusion can be deduced from the fact that Israel’s relationship with Lebanon has not been desecuritized after 2000.» (Sheffer y Barak 2013, 121-22). El proceso de relativa desecurización de los 90 es realizado por una amplia alianza de actores que empujan en esta dirección, y es habitual que los procesos de paz o las retiradas sean realizadas por políticos con unas credenciales intachables en el ámbito de la seguridad (generalmente por haber pertenecido a la cúpula del ejército). Recordamos que sobre los procesos de securización y desecurización en Israel ver Navarro Muñoz (2015).

420 Igualmente, ver Navarro Muñoz (2015) para un abordaje de las distintas ideologías en Israel.

Desde su origen, esta élite quedó marginada de la creación del Estado israelí, y se encontraba alejada de la élite económica del país. Por estos motivos disponía de muy pocos recursos materiales, con un pobre control sobre el capital y las instituciones estatales. No será hasta 1977 que, con su llegada al poder, consiguen un reequilibrio parcial en el control de las instituciones estatales. Parcial porque la relación de fuerzas es muy desfavorable, sin el control de la alta administración del Estado, ni del Histadrut, ni de la cúpula militar, ni de los foros económicos, ni de las élites capitalistas. Su control es pues limitado. Pero este limitado control de las instituciones al que acceden a partir de los setenta, les servirá para ir ganando parcelas de poder en estos ámbitos. Conseguirán tener una élite militar más próxima, influencia en ámbitos de la administración del Estado, mejorar su posición en los foros económicos, entrada de capital exterior procedente de aliados neoconservadores estadounidenses, etc. (Nitzan y Bichler 2002; Sheffer y Barak 2013; Navarro Muñoz 2015) A pesar de todo, los recursos de poder en los que se desmarcan de sus rivales y que les permiten seguir compitiendo (frecuentemente con éxito) por el control de las instituciones del Estado siguen siendo la ideología y su discurso, y sin ellos a la derecha israelí no le sería posible mantenerse en la competición.

No obstante, fuera de los ámbitos ideológicos, en los que como hemos dicho estos actores se necesitan entre ellos, las diferencias entre los principales actores de derechas y los miembros del *security sector* aumentan a medida que los primeros se incorporan cada vez con más fuerza a la corriente neoliberal. Esta tendencia se consolida con la llegada de Benjamin Netanyahu a la posición de Primer Ministro en 1996.

Netanyahu efectivamente utiliza un discurso marcadamente belicista y securitario. En palabras de Grinberg, “he developed brilliant rhetoric and dramatic performance (his speeches were directed to the general public, going over the heads of political parties), and his rhetoric inflated both external and internal threats, justifying reforms as essential in order to prevent future economic crisis” (2017, 44). De esta forma, su poderoso discurso, usado como recurso, ciertamente coincide con el mantenimiento de los procesos de securización y la *siege mentality* que beneficia el *security network*. Sin embargo, este actor utiliza este discurso para la realización de reformas neoliberales en el país, en vez de para reforzar el sector de seguridad. Sólo llegar al poder en 1996, apoyándose en este discurso, lanza su primera reforma económica buscando bajar impuestos, hacer recortes sociales, liberalizar los planes de

pensiones y los mercados de capital, y privatizar servicios públicos (2017, 44). También sitúa, por primera vez desde principios de los sesenta, el gasto militar por debajo del 8% del PIB⁴²¹.

Pero no solamente incide en el gasto de defensa, Netanyahu intenta restringir los ámbitos de actuación de los militares. Por ejemplo, no quiere que participen en ningún tipo de negociaciones con los “enemigos”⁴²², defiende que su rol es el de prepararse para enfrentarse a ellos en el campo de batalla, y no el de establecer relaciones diplomáticas (Peri 2006, 78). Asimismo, intenta reducir su influencia política en las decisiones del Consejo de Ministros. Con este fin intenta introducir cambios en la dinámica de trabajo en las primeras reuniones del Consejo, y en cuanto los altos cargos del ejército han expuesto sus propuestas, les pide que abandonen el Consejo de Ministros y que permitan a los políticos hablar del asunto y tomar decisiones (2006, 78). Aunque Netanyahu no consiguió que este cambio perdurara mucho en el tiempo, la intención del gesto era clara. Igualmente Netanyahu termina con la tradicional reunión semanal privada entre el Primer Ministro y el Jefe del Estado Mayor (2006, 87).

En la misma dirección, durante su primer mandato crea el Consejo Nacional de Seguridad⁴²³, como órgano consultivo del gobierno, con la finalidad de establecer un organismo independiente del sector de seguridad, que ofreciera información alternativa, rompiendo con ello el monopolio *de facto* que el sector de seguridad detenta al respecto. Sin embargo, las FDI y los otros órganos de inteligencia (Mossad y Shabak) consiguen sabotear suficientemente el nuevo órgano para que no posea la talla ni la eficacia necesaria como para representar un contrapeso real. En realidad, este órgano, sin un poder real, no consigue este objetivo de romper el monopolio sobre la información al que está sometida la élite política (y la población) israelí (Sheffer y Barak 2013, 40-44; Peri 2006, 259).

La confrontación entre Netanyahu y la cúpula de las FDI empieza bien pronto a su llegada al gobierno e irá *in crescendo*, con enfrentamientos abiertos, en muchas ocasiones hechos públicos por filtraciones de los afectados a la prensa, o directamente por sus declaraciones a los medios de comunicación, que serán titulares, e incluso pueden llegar a ser

421 Según datos del SIPRI (*SIPRI Military Expenditure Database*, 2017. <https://www.sipri.org/databases/milex>).

422 Los militares en Israel, desde su fundación han participado, y en ocasiones han tenido un papel destacado, en las negociaciones que dieron como resultado los armisticios o acuerdos de paz. En aquel período, las fuerzas armadas participaban activamente en las negociaciones con la ANP y se implicaron en las futuras negociaciones con Siria.

423 En realidad la creación de este organismo proviene de las recomendaciones de la *Comision Agrarat* que analizó los fallos y errores del sector de seguridad (también en el ámbito de la información) en la falta de preparación frente a la Guerra del 1973. Pasarán unos 25 años antes de que esta recomendación sea implementada.

portadas, de los periódicos más leídos (Peri 2006, 88). La tensión con las FDI al final de mandato es tal que las élites del sector de seguridad se movilizarán durante la campaña electoral en contra de Netanyahu, apoyando a la oposición, lo que será conocido como el “*democratic Putsch of 1999*”.

Éste consiste en una movilización sin precedentes del *security network* frente al gobierno en funciones que se realiza respetando la legalidad. Así, los que expresan sus opiniones políticas son únicamente altos cargos del ejército ya retirados, aunque es evidente que también hablan por los que todavía están activos, pero estos últimos se mantienen dentro de la ley guardando silencio. Aproximadamente un centenar de altos oficiales retirados del ejército se implican directamente en la campaña militando para apoyar a “uno de los suyos”, Ehud Barak, el candidato del laborismo, frente a Netanyahu. Varios de ellos, tras la victoria de Barak obtendrán posiciones en distintos niveles del gobierno o la administración. Otros se integrarán en partidos distintos, pero posicionándose contra Netanyahu.

Pero la movilización de tantos actores pesados del *security network* no se explica por el enfrentamiento personal entre Netanyahu y la cúpula del ejército del momento, sino que era una respuesta a las políticas de éste que podían poner en peligro su posición. Como afirma Peri con su lenguaje, “the officers embodied the interests and the spirit of the IDF as an organization, which found itself in a position of acute conflict with the prime minister, and they expressed their desire to maintain the institution’s status. The officers were involved in a power struggle in which the goal was to preserve the IDF’s position within Israel’s body politic” (Peri 2006, 81). Parece claro que Netanyahu, pese a su discurso, no puede ser considerado un miembro del *security sector*, sino que claramente pertenece a la corriente neoliberal⁴²⁴.

Sheffer y Barak establecen los valores y las percepciones compartidas por los actores que forman el *security network*:

“The first of these basic values and perceptions is “securitism,” namely, “a situation in which a nation locates security as its major concern and master goal, and as a result, considerations about security become a major determinant of policies and decisions in many spheres of collective life; society members view security as a central issue in societal life with all its implications, and security

424 Más adelante veremos como antes de la Guerra del Líbano de 2006, durante su mandato como Ministro de Finanzas en el gobierno de Sharon (2003-2005), intenta, con el apoyo del gobierno, imponer una notable reducción en el presupuesto de defensa.

forces have major determinative power in the society” (Bar-Tal, Magal, and Halperin 2009: 241, n. 1). Indeed, although members of the security network sometimes suggest different ways to promote Israel’s national security, they generally do not question the central place of national security in Israel.

A second basic perception shared by many members of Israel’s security network is that these members themselves constitute an “epistemic authority” in the realm of national security in Israel.[...] The third basic perception of many members of the security network is that Israel’s security sector, especially the IDF, stands above criticism. [...] Finally, members of the security network exhibit a high degree of group solidarity and come to one another’s help in times of need. This includes attempts to cover up unlawful deeds by members of the security network” (Sheffer y Barak 2013, 69-70).

Netanyahu coincide con el primero de éstos, apoyándose en un discurso securitario, que le es muy útil para movilizar a su electorado, y para desarmar al propio sector de seguridad al no poder ser tachado de “paloma” o de blando (Levy 2009b). Este discurso, efectivamente como decíamos, crea sinergia con el *security network*, que en este sentido sale reforzado. Pero éste es el único punto (aunque sea el más visible) en el que Netanyahu coincide con el *security network*. En realidad, su actuación, realizada desde una perspectiva neoliberal, supone un claro ataque a importantes recursos de poder del núcleo del sector de seguridad.

Sharon, también perteneciente a la derecha israelí, e igualmente con un discurso muy beligerante, mantiene una posición distinta a la de Netanyahu. Él sí que proviene del sector de seguridad y forma parte del *security network* al que no pretenderá limitar su influencia sino mejorar su posición. Sin embargo, al llegar al poder, bien pronto hace evidentes sus alianzas con las élites económicas. Seguramente estas alianzas eran necesarias para poder competir por las primeras posiciones de la élite política, pero hacen que en ocasiones tenga que enfrentarse al núcleo del *security network* en los ámbitos que los intereses de éstos y los de las élites económicas chocan. El ejemplo más evidente es el intento de llevar a cabo una importante reducción del presupuesto de defensa durante su mandato⁴²⁵.

En conclusión, vemos como el sector de seguridad posee una enorme influencia en el *policy making* y consigue de forma efectiva infiltrar o establecer alianzas con las élites políticas. Pero la corriente neoliberal supone un límite a su actuación en el ámbito político, y pese a ser aún la institución más poderosa del Estado, en algunos ámbitos en los que entran en confrontación con las élites económicas, su posición va siendo desgastada lenta pero

425 Ver próximo capítulo.

constantemente. También vemos como, desde que la derecha ha abrazado el neoliberalismo, no se encuentran políticos en posiciones destacables que pretendan desafiar a las corrientes neoliberales. En cambio, sí que encontramos actores políticos que desafían la posición del sector de seguridad.

Capítulo 12

Características generales del régimen de poder israelí

En comparación con el sistema libanés, pese a tener aproximadamente sólo un 50 % más de población, Israel es una potencia regional en términos militares y económicos, teniendo un peso muy superior al de su pequeño vecino del norte. En el ámbito económico, Israel tiene un PNB nominal casi siete veces el tamaño del libanés (350 mil millones de dólares frente a 51 mil millones⁴²⁶), mientras que a nivel global, su potencia militar, sin igual en su entorno inmediato y con equipamiento de última tecnología, no se puede comparar con el ejército libanés, un ejército débil que, en el período estudiado no controla su propio territorio, y difícilmente podría hacer frente a un grupo armado como el mismo Hezbolá que opera dentro de su país.

El sistema israelí presenta unas características propias resultantes de su particular proceso de construcción histórica. Dos factores fundamentales otorgaron una posición privilegiada a su ejército. El primero, ser un país surgido de un proceso de colonización, con la conflictividad que ello implica con la población autóctona y los países vecinos. El segundo, usar el ejército como herramienta para conseguir la cohesión social y la movilización necesaria para el ambicioso proyecto político. El desequilibrio de poder a favor de las FDI

426 Según las estimaciones para 2017 del FMI: <http://www.imf.org/en/Data> (consultada en 22/05/2018)

permitió el desarrollo de un *security network* que influirá profundamente en la sociedad, la política y las relaciones exteriores israelíes.

Que las élites militares (y del resto del *security network*) sean élites primarias con un enorme peso es, en la actualidad, una característica poco habitual en países que se consideran a ellos mismos democracias liberales. Las otras características de su régimen de poder, como la especialización y la tendencia hacia la heterogeneización de sus élites, así como su integración en las dinámicas globalizadoras y su avance en la implementación del modelo neoliberal, son más comunes en este tipo de países.

El estudio del sistema israelí que presentamos a continuación se centra en los ámbitos que tienen más importancia para explicar cómo se llega a la guerra del 2006.

12.1 El sesgo securitario

El sistema israelí es fruto de un proceso de colonización en un territorio habitado. El hecho de que se fundara en un territorio en el que habitaba una población autóctona, los palestinos, y que se implantara un proyecto político que les excluía, implicó que esta fundación se realizara a través de la guerra y la limpieza étnica⁴²⁷. Este origen basado en el conflicto armado otorga, desde un primer momento, una posición privilegiada a las élites de las FDI⁴²⁸. Mientras que el proceso de colonización en sí ha implicado un flujo de migraciones masivas (en proporción al tamaño del país) de población, con orígenes distintos, que ni siquiera compartían un mismo idioma común, y con visiones sobre la política, o respecto a la propia religión, también muy diferentes.

427 Las cifras de la población expulsada varían según las fuentes, pero vemos que desde Naciones Unidas y Pappé coinciden en que la población expulsada es de alrededor de 700.000 personas (Asamblea General de las Naciones Unidas 1950). Para más detalles del proceso de expulsión, y de la limpieza étnica realizada, ver: Pappé (2006a), también los encontramos en Morris (1988) y Masalha (1992), entre otros.

428 Hemos observado como durante la misma guerra del 1948-49, las élites de este cuerpo armado se oponen a las reformas en la organización del cuerpo y su relación con el Gobierno que pretende llevar a cabo Ben-Gurion, en lo que será conocido como “la revuelta de los generales”. Sobre esta cuestión ver Peri (1985). Inevitablemente, el contexto de guerra, y la dependencia del proyecto político respecto al ejército, refuerza la posición de sus élites, tanto por el mayor peso de la institución militar, como por el mayor poder simbólico que obtienen.

Las élites del momento necesitaban que esta población diversa, constantemente cambiante, y con problemas económicos y sociales, no sólo se integrara, sino que estuviera dispuesta a darles su apoyo (y su voto) y a hacer importantes sacrificios. La religión judía no podía ser usada como la base para unificar esta población alrededor de un conjunto de símbolos, que la movilizara y la predispusiera a hacer sacrificios y a renunciar a sus rasgos culturales originales para asimilar unos de nuevos. Las distintas visiones sobre la propia religión, con una fuerte presencia de ateos, junto con el laicismo de la élite asquenazí dominante, impide que la religión judía sea utilizada para tal fin. Por lo tanto era necesaria una alternativa que vehiculara el nacionalismo étnico que representa el propio sionismo. Por este motivo, las élites convertirán al ejército y al militarismo (y con ello la conflictividad) en estos factores unificadores, deviniendo esenciales en la creación de la Nación y del Estado, mientras que la *siege mentality*, resultante de la conflictividad, devendrá un poderoso movilizador social (Maoz 2006, 581-82). Igualmente, la percepción de ser un país bajo una permanente amenaza existencial externa facilita la recepción de generosas donaciones económicas de la diáspora (2006, 584), unas donaciones gestionadas por las élites y que refuerzan su posición (Nitzan y Bichler 2002).

Además, las élites de las FDI han visto como, una vez acabada la guerra del 1948, se ha desmovilizado una parte importante del ejército, incluso de oficiales, y han perdido peso en el régimen de poder israelí, aunque el ejército permanece con una posición destacable, asumiendo un notable rol en el desarrollo del nuevo Estado y en las tareas de absorción de los nuevos inmigrantes (Maoz 2006). Las élites de las FDI no se resignan a esta pérdida y actúan para revertirla.

Por ello mantendrán la tensión con los países vecinos a través de represalias desproporcionadas y con una actitud muy ofensiva, consiguiendo alterar desde el terreno el contexto político y la relación con estos vecinos. También establecen alianzas con el sector político liderado por Ben-Gurion, más activista y agresivo dentro del laborismo, que durante el período 1954-1955 ha perdido el puesto de Primer Ministro a favor de la corriente que prioriza la opción diplomática, liderada por el ministro de exteriores Moshe Sharett.

Así, las FDI actúan de forma agresiva y desproporcionada, en ocasiones por libre, sin la aprobación del Gobierno, y en ocasiones apoyados por el sector militante del partido que presiona al Gobierno para obtener el permiso de llevar a cabo las represalias. Una vez se

obtiene el permiso del Gobierno, las represalias se aplican en función de las necesidades de las élites de la FDI (es decir, habitualmente de forma desproporcionada). A la vez, el sector militante acusa a Sharett de blando y de contemporizador, y consigue imponer un discurso securitario. Esta alianza gana la partida con el retorno de Ben-Gurion como Primer Ministro (Navarro Muñoz 2015; Shlaim 2014; Maoz 2006).

Con ello, estos actores pasan a controlar los principales recursos de poder del régimen: el Partido Laborista, el Gobierno y las FDI⁴²⁹. Esta alianza de actores políticos y militares acumula tanto poder que conseguirá que la ideología del militarismo, y la *siege mentality* que les benefician, devengan estructurales a través del refuerzo de los procesos de securización y las dinámicas de confrontación con los vecinos. Asimismo crean unas condiciones que dificultan enormemente cualquier posible avance hacia la paz. Estos rasgos estructurales tienen importantes consecuencias a lo largo de la historia israelí:

“Desde la Declaración de Independencia del 14 de mayo de 1948 y hasta hoy (2015), Israel se ha enfrentado a sus vecinos árabes en una docena de guerras y 185 disputas bélicas. Nunca en su historia ha transcurrido un solo año en el que no hayan tenido lugar sucesos que implicaran la amenaza, despliegue o uso de la fuerza militar. En estas siete décadas, han muerto aproximadamente 76.000 miembros de fuerzas armadas o de seguridad y cerca de 23.000 civiles de los diversos países contendientes, dejando a su vez cientos de miles de heridos, así como sociedades enteras marcadas por la guerra, la violencia y la inseguridad permanentes” (Navarro Muñoz 2015, 117)⁴³⁰.

Un evento que ilustra que el sector activista del laborismo y las élites de la FDI no estaban realmente preocupados por la seguridad de la población israelí, como expresaban en sus discursos, sino que lo que buscaban era la confrontación permanente, la consolidación del militarismo y la instauración de la *siege mentality*, es su actuación frente a la posibilidad de establecer un acuerdo de defensa mutua con Estados Unidos.

En 1955 el Secretario de Estado de Estados Unidos, John Foster Dulles, ofrece establecer un pacto de defensa mutua con Israel con dos condiciones, que renunciaran a ampliar sus fronteras por medio de la fuerza, y que cesaran las represalias militares contra sus vecinos⁴³¹ (Shlaim 2003, 180). Evidentemente, establecer un pacto de defensa mutua con una

429 El cuarto polo de poder del régimen era el Histadrut, que controlaban a través del Partido Laborista.

430 El autor actualiza los datos de víctimas de los conflictos que encontramos en Maoz (1997, 10-15), unas cifras que también aparecen en Buzan y Wæver (2003, 215). Para el número de disputas bélicas, el autor actualiza los datos de Maoz (2006, 231), recordando que es una cifra aproximada dado que es imposible determinarla con exactitud.

431 Dos condiciones más que razonables, a la hora de establecer un acuerdo de defensa mutua, si Estados

superpotencia implicaba que difícilmente Israel podría ser atacado por ninguno de sus vecinos si no era en un contexto de guerra regional o mundial con la participación de las dos superpotencias del momento. Es decir, en la práctica, un pacto de este tipo implicaba seguridad para la población israelí (o la máxima seguridad posible en un contexto que no sea de paz) y seguridad para el proyecto político de Israel en tanto que Estado. Ello también permitía aumentar los recursos destinados al desarrollo del país, y a la integración y ayuda social de la población inmigrante.

Ben-Gurion expresó que consideraba este pacto deseable para Israel, pero se negaba a aceptar la segunda condición, prefiriendo dejar caer el pacto. El Jefe del Estado Mayor del momento, Dayan, fue más ofensivo, rechazó el acuerdo por completo desde el principio al considerar que Israel no necesitaba ninguna ayuda exterior (lo que implica reconocer su superioridad militar, y con ello poner en cuestión las supuestas amenazas existenciales de Israel). Incluso defiende que ni siquiera se debería aceptar la limitación a la expansión militar de Israel. Respecto a la limitación de las represalias, expresa que éstas son “a live drug” dado que permiten al gobierno israelí mantener un alto grado de tensión en el país y en el ejército⁴³² (Shlaim 2014, 286). Es decir, para las élites activistas del laborismo y para las élites militares era más importante mantener el clima bélico y de tensión permanente que la seguridad que les podía ofrecer un pacto de defensa mutua con EEUU.

Posteriormente, el militarismo y la fuerte securización son reforzados con las guerras del 1967 y 1973. En la primera, la ocupación de territorios de los países vecinos, y sobre todo, la ocupación de los territorios palestinos (Jerusalén Este, Gaza y Cisjordania), y el posterior proceso de colonización de estos territorios, aseguran que la conflictividad devenga estructural en el sistema israelí, y una parte esencial de su política. Mientras que la guerra del 1973 tiene como consecuencias una importante infiltración del sector de seguridad en las élites políticas, y un aumento desmesurado del presupuesto destinado a defensa. Durante este período también crece de forma importante la industria militar israelí, apareciendo con ello una nueva élite (de la industria militar), aliada de las anteriores, que empuja hacia la misma dirección.

Unidos no quería verse arrastrado de forma inminente a una guerra por la actitud provocadora de Israel frente a sus vecinos.

432 Gideon Rafael, diplomático próximo de Sharett, sobre este comentario de Dayan remarcó: “This is how fascism began in Italy and Germany!” (Shlaim 2014, 286).

De esta manera se imprimirá una de las principales características generales del régimen israelí: el enorme sesgo securitario. Una característica estructural que implica un peso desmesurado de las instituciones de seguridad, sobre todo las FDI, y de los actores que las controlan. Igualmente conlleva la instauración de una estructura ideológica militarista y una fuerte securización con establecimiento de una *siege mentality*. Ambos aspectos se refuerzan entre ellos, pero necesitan mantener la conflictividad, ya sea con países y organizaciones exteriores, como en los Territorios Palestinos Ocupados, para poder justificarse de forma verosímil. Esta notable característica estructural perdura a lo largo de toda la historia del joven Estado israelí.

12.2 La securización de la frontera norte

Una vez firmada la paz con Egipto (1979) y con Jordania (1994) la frontera norte es la única que aún permite la percepción de amenaza externa y ser sometida a un proceso de securización, aunque, ciertamente, durante las últimas décadas la principal fuente de securización y conflictividad ha sido la relación con los palestinos⁴³³. Una conflictividad que queda asegurada desde la ocupación del 1967 y que explica su perduración por el interés en la misma conflictividad de algunas élites israelíes. Como nos afirman Álvarez-Ossorio e Izquierdo, “El conflicto por la acumulación de poder en Israel es, sin lugar a dudas, el principal factor que mueve la política israelí hacia los Territorios Ocupados. El conflicto con los palestinos es un instrumento en manos de las élites israelíes” (2007, 81).

A pesar de todo, la securización y la conflictividad respecto a entidades externas no sólo es necesaria sino imprescindible para justificar las desmesuradas dimensiones del ejército, y el enorme gasto en armamento pesado y en material militar altamente tecnológico. También es necesaria para cuando el discurso securitario frente a los palestinos se agota⁴³⁴, o

433 En el presente estudio se ha dejado de lado un análisis detallado de esta cuestión, dado que ha sido ampliamente abordado. Como se ha mencionado anteriormente, desde la Sociología del Poder encontramos dos obras de referencia: Álvarez-Ossorio e Izquierdo (2007), y Navarro (2015).

434 Como ha sucedido en los momentos en que se evidencia que una solución exclusivamente en términos militares no es posible, como vemos en Navarro (2015), o cuando se alargan los períodos de distensión.

es difícil mantenerlo como una amenaza existencial⁴³⁵. En realidad las dos amenazas, la palestina y la externa, se refuerzan entre ellas, mezclando ambos peligros y las posibles alianzas entre unos y otros, para ubicar en una supuesta situación de peligro existencial a Israel, e incluso si es necesario se puede relacionar con la amenaza interna de los árabes israelíes⁴³⁶. Una de las dos amenazas sola, aislada, no parece tener el peso suficiente para justificar la enorme influencia del *security network* en la política israelí.

Por otra parte, la frontera norte parece compuesta por los “enemigos” ideales: Siria es considerada como un Estado fuerte (en aquella época), con un régimen autoritario que se justifica en parte a través de la guerra con Israel, se presenta como abanderado de la causa árabe frente a este país, y por lo tanto se ve obligado a mantener un discurso beligerante con Israel. A la vez, mantiene una relación de fuerzas a nivel militar respecto a Israel tan desequilibrada, que no puede, en ningún caso, plantearse un acto ofensivo contra Israel que pueda ser considerado un *casus belli*, dado que los costes serían enormes para el país árabe y su régimen⁴³⁷. Mientras que el Líbano, al contrario, es un Estado pequeño y débil, que no es capaz ni siquiera de controlar su frontera sur, en la que actúan grupos, esencialmente Hezbolá, con capacidad de lanzar ataques de poca envergadura a Israel que justifican actuaciones militares periódicas por parte de este último.

Es decir, por un lado tenemos a un régimen fuerte, incapaz de atacar a Israel, o representar una amenaza real, pero que tiene que mantener un discurso de confrontación, ideal para reforzar la *securización* en Israel. Mientras que por otro lado, en el Líbano encontramos la justificación para realizar operaciones militares, o guerras cortas, especialmente interesantes para el *security network*.

Barazilai, en 1999, ya advertía que Israel ha reducido en gran medida su capacidad de lanzarse a una guerra que requiera una movilización masiva durante un largo tiempo, más si su población no la percibe como inevitable. Ello hace que para el *security network* aún sean más necesarios los conflictos armados cortos:

435 De hecho es sorprendente que se consiga mantener tal discurso, teniendo en cuenta la cuestión básica de que Israel es el ocupante y el territorio palestino el ocupado, dejando de lado el abismal desequilibrio de fuerzas.

436 Sobre los palestinos israelíes, y como éstos, pese a no haber sido tomados en cuenta en las negociaciones, son una parte indisociable del conflicto israelo-palestino, ver Barreñada (2004).

437 Hemos comentado que la última batalla importante entre las FDI y el ejército sirio se libra en 1982 en suelo libanés y es una derrota clara para Siria. A nivel aéreo, pese a jugar en terreno sirio, que había instalado misiles tierra-aire, las fuerzas aéreas israelíes abaten a 23 aviones y destruyen las baterías de misiles antiaéreos sin ninguna baja (Shlaim 2003, 448-49).

“In Israel, where state power is declining and the ability of the state to generate order is becoming more inefficient, the state's ability to mobilize resources for a protracted war is doubtful, and the ability of the political elite to prevent internal conflict is in decline. The internal mechanism, which led to consent in previous Israeli wars, has become less prominent in the 1980s and 1990s.

Yet Jewish-Israeli society is not nonmilitaristic. While the drive of politicians to initiate a preventive war might be very limited and perceived as irrational, the tendency to initiate short-term, low level action might become even stronger if the strategic environment were sufficiently conducive for this type of military action. When patriotic actions are the issue, the internal mechanism of order is still effective enough to forestall dissent or its escalation into the breakdown of democracy. The frequency and timing of military action significantly depends on the political establishment and its management of strategic conditions for internal purposes. While domestic polarization might deter policymakers from initiating war, limited military action might create consent in the short term and precipitate popularity and populism among various constituencies when elections loom.” (Barzilai 1999, 333).

Estas acciones militares de corta duración mantienen la tensión interna, apoyando la ideología impulsada por el *security network*, y justificando los cuantiosos recursos que se le destinan y su influencia política. Igualmente, como expresa Barzilai, pueden ser usadas por algunos políticos para reforzar su posición.

Seguramente por todo ello, observamos cómo a lo largo de la historia, los gobiernos próximos al *security network*, pese a haber tenido la posibilidad de llegar a acuerdos de paz con Siria, evitan establecer negociaciones, o que éstas concluyan satisfactoriamente. Como se ha explicado en la Parte Segunda, el Líbano por su lado ha tenido en numerosas ocasiones líderes deseosos de firmar un acuerdo de paz con Israel, pero les es imposible firmarlo si no es conjuntamente con Siria, o con posterioridad a un acuerdo entre Israel y este país. Mientras que para el régimen sirio es muy difícil aceptar un acuerdo de paz que no implique una retirada de los territorios sirios ocupados en 1967.

En las negociaciones bilaterales que se establecen a continuación de la Conferencia de Paz de Madrid de 1991⁴³⁸, el representante israelí para negociar con Siria, Ben-Aharon, director general de la oficina del Primer Ministro y hombre de confianza de Shamir, tenía el propósito de que nada cambiara con las negociaciones de paz:

“Según [Yossi] Olmert, Ben-Aharon se mostró agresivo, polémico y provocador,

438 Recordamos que es una cumbre que se celebra en contra de la voluntad del primer ministro Shamir, pero Estados Unidos ejerce una presión real (la más fuerte de las últimas décadas) que le obligó a negociar. Sin embargo nunca tuvo la voluntad de llegar a acuerdos, y entendió las negociaciones como una forma de pasar el tiempo y perpetuar el *status quo* (Shlaim 2003).

insultando e incitando deliberadamente a su interlocutor sirio, con el objetivo de poner al descubierto el subyacente extremismo que les atribuía. En la primera reunión en Washington, arrojó literalmente a la cara del jefe de la delegación siria un libro en árabe, que contenía comentarios antisemitas escrito por Mustafa Tlas, Ministro de Defensa sirio. Algunos expertos del equipo israelí estaban horrorizados con el comportamiento tan poco profesional de Ben-Aharon, pero poco podían hacer. [...]

Olmert, un académico especializado en política siria, observó que la disposición a iniciar negociaciones directas suponía un gran cambio en la postura siria. Su impresión era que Shamir, al igual que el primer jefe de Gobierno de Israel, David Ben-Gurion, creían que el tiempo estaba de parte de Israel y por lo tanto era reacio a hacer ninguna concesión a menos que fuera absolutamente inevitable. La conclusión de Olmert fue que el Gobierno del Likud tuvo una oportunidad real de avanzar en el proceso de paz con Siria y que esta oportunidad se perdió en gran medida a causa del extremismo y la intransigencia del jefe de la delegación israelí” (Shlaim 2003, 540).

Con el Líbano también se establecieron conversaciones de paz bilaterales en aquella ocasión, sin embargo, con un desequilibrio de poder aún mayor que respecto a Siria, difícilmente las negociaciones con un Israel que no estaba interesado en la paz podían fructificar. Al respecto, Shlaim escribe: “los israelíes fueron tan duros e irracionales como su pasada historia sugería que iban a ser. El plan presentado por Uri Lubrani, el jefe de la delegación israelí, les pareció a los libaneses una trampa más que un plan de paz” (Shlaim 2003, 540-41).

Posteriormente, Netanyahu, que quiere retirar las tropas del Líbano, pero no de forma unilateral, sino a través de un acuerdo, lanza varias ofertas al pequeño país del norte, que son refutadas por el veto sirio. Mientras que respecto a Siria, expresa que está dispuesto a negociar, pero víctima de su discurso se niega a hacer cualquier concesión en los Altos del Golán, a los que Siria debería renunciar. Así pues, la frontera norte sigue en la misma situación y Netanyahu es incapaz de retirar el ejército del Sur del Líbano (Shlaim 2003, 647).

Barak, a su vez, haciendo frente a la misma situación en el Líbano, y habiendo llegado al poder con la promesa de retirar el ejército de allí, acepta negociar la paz con Siria con una retirada completa del territorio sirio ocupado por Israel, con la mediación estadounidense. Como hemos expuesto en la Parte Segunda, el presidente Hafez Al-Assad, gravemente enfermo tenía un gran interés de firmar la paz con Israel, para facilitar el traspaso de la presidencia a su hijo. Entre otras ventajas, un acuerdo con Israel debilitaba a la vieja guardia (militares y servicios de inteligencia) y reforzaba las posiciones de su hijo.

Pero en la última propuesta israelí, Barak incluye la anexión de una franja de los Altos del Golán, lo que le otorgaba el control completo del lago Tiberíades, dando un paso atrás en el compromiso dado anteriormente de retirada completa del territorio ocupado en los Altos del Golán. Este hecho hace imposible el acuerdo (Peri 2006). Al-Assad expresó que “No podría permanecer en el poder un solo día [...] si aceptaba lo que Barak le estaba planteando” (Shlaim 2003, 674).

Posteriormente, el general Ouri Saguy, responsable de las conversaciones secretas con los sirios ha afirmado que firmar un tratado de paz fue posible y que la retirada unilateral, un error (Enderlin 2006, 340). De hecho este fue el primer acto que marca el inicio del unilateralismo de Israel, “fondée sur le principe qu’ils n’ont pas de partenaire pour la paix et sur l’idée que la puissance militaire de leur pays lui permet d’imposer ses décisions à des adversaires faibles” (Enderlin 2006, 340). Una política reforzada durante los mandatos de Sharon.

Bajo este Primer Ministro del Likud, Bashar Al-Assad expresa en varias ocasiones que está interesado en firmar un tratado de paz con Israel, y que está dispuesto a hacer concesiones (se entiende territoriales) respecto a las últimas negociaciones para llegar a un acuerdo rápido, sobre todo a partir de 2004, después de la caída del régimen iraquí, cuando Siria se encuentra en una difícil posición a nivel internacional. Varios responsables de las relaciones con Siria, y el mismo Jefe del Estado Mayor Moshe Ya’alon han expresado que las propuestas de Bashar al-Assad parecían sinceras y que era posible conseguir un tratado de paz en un período corto de tiempo (Peri 2006; Shlaim 2014).

Firmar la paz con Siria fácilmente hubiera implicado alcanzar la paz con el Líbano, lo que dejaba automáticamente a Hezbolá fuera de juego. Esto, si Hezbolá no era directamente uno de los sacrificios que se exigían a Damasco para el acuerdo de paz. Sin embargo, Sharon no mostró ningún interés en establecer negociaciones con Siria.

Igualmente, Sharon y Olmert hicieron caso omiso a la petición del gobierno libanés de Siniora, marcadamente pro-occidental, de llegar a un acuerdo sobre las discrepancias que habían quedado por resolver entre ambos países, después de la retirada unilateral israelí del 2000, en base a la resolución 1559. Esto significaba negociar tres aspectos menores para Israel, como eran las granjas de Chebaa, los tres prisioneros libaneses en cárceles israelíes, y las incursiones aéreas israelíes en el espacio aéreo libanés, a cambio de una aplicación

completa de la resolución 1559, lo que implicaba el despliegue del ejército libanés en el área Sur del Líbano, y la desmilitarización de Hezbolá (Levy 2009b, 4-5).

En cambio, Sharon iba sacando de forma recurrente el tema de los 12.000 misiles en manos de Hezbolá, y la amenaza que ello representaba para Israel (Makovsky y White 2006). El hecho de esgrimir repetidamente la amenaza de Hezbolá, cuando se ha renunciado a firmar la paz, desvela que el objetivo no es la seguridad, sino la securización, en este caso de la frontera norte.

12.3 Rápida especialización y lenta heterogeneización de las élites en un régimen de poder en paulatina desconcentración

Como se ha visto en capítulos anteriores, el régimen de poder en el momento fundacional del Estado israelí estaba tan concentrado y en manos de unos actores tan homogéneos, que controlaban los principales recursos de poder: el Partido Laborista, el ejército, el Estado y el Histadrut, que algunos autores consideran que constituyen una única élite⁴³⁹ (Maman 1997a; Shafir y Peled 2000b; Navarro Muñoz 2015). Estos actores, como es habitual cuando se da esta concentración de poder, estaban poco especializados, estrechamente relacionados, y además intercambiaban posiciones con facilidad.

Sin embargo, coincidimos con Maman (1997a) en que este grupo de actores, a partir de que se funda el Estado israelí, empiezan un proceso de diferenciación, con la consecuente separación en diferentes élites, a pesar de mantenerse homogéneas y con estrechas relaciones y alianzas (pero también conflictos) entre ellas. La principal fuerza de esta diferenciación es la progresiva especialización de estos actores en el control de recursos.

Como veíamos en Izquierdo (2008), el aumento de la complejidad de los sistemas, en

439 Un evento que va en contra de esta propuesta es la “revuelta de los generales”, que durante unos días enfrenta la élite militar a la élite política del momento, si bien también se pueden encontrar elementos para defender que, siendo la mayoría de los generales de una facción política distinta de la de Ben-Gurion, se podría considerar un conflicto dentro de la misma élite (Peri 1985). En cualquier caso, el proceso de diferenciación había empezado y la fundación del Estado lo consolida. Poco después Ben-Gurion vuelve a tener conflictos con la élite militar cuando les reduce el presupuesto (Peri 1985), e igualmente los distintos ministros del primer Gobierno tienen problemas con las FDI (Sheffer y Barak 2013).

este caso con el desarrollo del Estado y la economía israelí, conlleva una mayor especialización de los actores. De forma semejante, según Izquierdo y Etherington, los sistemas democráticos tienden a una mayor especialización (2017, 53), e Israel pretende desarrollarse como democracia liberal. Aunque autores como Sheffer y Barak (2013) nos remarquen que esta democracia sólo es formal y no efectiva⁴⁴⁰, su desarrollo también aumenta el grado de especialización de los actores. Esta especialización temprana⁴⁴¹, que se refuerza con el tiempo, implica un aumento en el número de actores, y sitúa a distintos grupos de actores en posiciones opuestas y enfrentadas en el *campo del poder* en función de los recursos que controlan. Todo ello conlleva la diferenciación de la élite en distintos grupos de actores y la constitución de élites distintas.

Una élite primaria que irá emergiendo lentamente, de mano de la élite política, será la élite económica, aún con un margen de autonomía limitado (por las fuertes regulaciones del Estado) y con sus recursos en una posición discreta en el *campo de poder*. No obstante, como vemos en el próximo capítulo, con el tiempo se convierte en una élite central del régimen israelí.

En otro orden de cosas, hemos remarcado que en las primeras décadas del Estado israelí sus élites son muy homogéneas. Esto contrasta con un sistema social que, a causa del notable flujo migratorio, rápidamente devino muy heterogéneo, con poblaciones de orígenes e ideologías muy distintos. Precisamente vemos como Navarro nos indica que “durante la década de 1970, por ejemplo, a pesar de que el 67% de los reclutas son de origen sefardí [y mizrahim], en la escala senior de oficiales solamente el porcentaje de sefardíes es del 8%”

440 Estos autores dejan de lado la marginación de las minorías (especialmente la población árabe autóctona) en Israel, las frecuentes violaciones del derecho internacional y la situación de los territorios ocupados, que ya parecen motivos suficientes para cuestionar el nivel democrático. Así, centrándose únicamente en el Estado judío para los judíos, estos autores argumentan que, a causa del desmesurado peso que tiene el sector de seguridad (incluyendo en éste al Ministerio de Defensa) y su enorme capacidad de incidencia por numerosas vías sobre las élites políticas, consideran que las élites no elegidas democráticamente pueden tener más peso en el *policy making* que las élites políticas en cargos electos (Sheffer y Barak 2013, 76-101). Como resultado de nuestro análisis, consideramos que habría que añadir a la reflexión de estos autores el rol que juegan las élites económicas (aliadas con el Ministerio de Finanzas y el Banco de Israel), con un enorme peso en el régimen israelí, y que disfrutan de numerosos mecanismos de influencia sobre las élites políticas electas, como hemos ilustrado anteriormente.

441 Pese a que la especialización de los actores en el control de recursos está consolidada por la complejidad de la sociedad israelí y la exigencia de la competición entre los actores, aún encontramos actores capaces de acumular recursos de distintos tipos. Por ejemplo Ehud Barak alterna el ámbito de los negocios con el político, una vez dejado el puesto de Jefe del Estado Mayor (Ortiz de Zárate 2011a). Sin embargo, aunque le pueda ser útil su actividad en el ámbito de los negocios, está lejos de acumular capital como para poder competir con las élites económicas israelíes, formando parte únicamente de la élite política. Encontramos varios casos parecidos entre las élites israelíes.

(2015, 223). Esta situación la podríamos extrapolar a distintos ámbitos del poder.

Este mismo autor nos recuerda que los asquenazíes, que eran mayoritarios en el momento fundacional, fueron los más implicados en la construcción de las estructuras estatales, y además establecieron una red de solidaridad entre ellos que dejaba fuera el resto de competidores, no sólo de las élites primarias, sino en gran medida también de las élites secundarias del régimen. Por ello, hasta finales de los setenta este sector de población asquenazí ocupaba casi la totalidad de las élites políticas, militares, económicas y sociales, incluyendo desde la alta administración del Estado, a la academia, pasando por la judicatura, medios de comunicación públicos, el mundo de la cultura, etc.

La llegada al poder del Likud en el 1977, simboliza el fin de la hegemonía asquenazí secular en el régimen de poder. Sin embargo, ello no representa una revolución, ni una gran apertura en el régimen de poder israelí. En realidad, el Likud, que electoralmente se apoya de forma importante en el sector no-asquenazí de la población (Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007), está liderado por población de origen asquenazí. Pero éstas son las élites asquenazíes sionistas religiosas o extremistas, marginadas en la construcción del Estado, que se alían con (o saben llegar con su discurso a) los otros grupos judíos excluidos de las posiciones de poder (Navarro Muñoz 2015).

Esto representa una incorporación de nuevos actores y la ampliación de la élite política, pero la apertura de las élites políticas a segmentos de población no-asquenazí será muy lenta. Como ejemplo, hasta 2005 ningún líder del Partido Laborista ha sido un no-asquenazí, una situación que se rompe con la toma del liderazgo por parte de Amir Peretz, e incluso en este momento sus orígenes son cuestionados desde sus propias filas. Quizás el caso más flagrante son las declaraciones del hermano de Shimon Peres, “Gigi Peres, [who] couldn’t believe that an ‘inexperienced Moroccan unionist’ [sic] could dare to aspire to national leader leadership” (Warschawski 2006, 49), y compara su victoria de las primarias con la “invasión marroquí” que hundió la Segunda República Española (Warschawski 2006, 48).

La apertura ha sido lenta, progresiva y tímida, pero ha ido incorporando a actores de distintos sectores (como los rusófonos, ultraortodoxos, sefardís, etc.) en ministerios cada vez con más peso. Ello amplía ligeramente el grupo de actores que forman parte de la élite política. Sin embargo vemos como, por ejemplo, el Likud nunca ha tenido un líder no-

asquenazí, ni ha habido nunca un Primer Ministro no-asquenazí.

En realidad, las élites que más rápidamente incorporaron la diversidad social en su seno fueron las élites militares, más afectadas directamente por la realidad demográfica del momento, evidentemente dejando de lado los grupos excluidos del servicio militar obligatorio como la población árabe y los ultraortodoxos. En consecuencia, si hasta la década de los setenta constatábamos que las fuerzas armadas estaban casi exclusivamente en manos de asquenazíes, “[e]n las décadas de 1980 y 1990, los sefardíes [y mizrahim] pasan a ser la columna vertebral de las FDI. No es sólo que, como colectivo de mayor peso demográfico, su presencia en el reclutamiento sea mayor, también en la escala de oficiales se hace mayoritaria su presencia. En los años 90, el 25% de los oficiales de rango medio-alto son ya sefardíes, y el 50% de los suboficiales. A finales de la década, en el MATKAL [Estado Mayor del Ejército] ya son seis de los 18 generales (incluyendo al RAMATKAL Mofaz y el futuro RAMATKAL Dan Halutz)” (Navarro Muñoz 2015, 387).

De esta forma, el proceso de especialización y, en menor medida, la tímida heterogeneización⁴⁴² de las élites israelíes han tenido como consecuencia una ampliación del número de actores que forman parte de las élites primarias, y una paulatina reducción de su concentración del régimen de poder. Aun así, los principales recursos del sistema siguen controlados por un número reducido de actores.

En el caso de las élites económicas, su apertura y crecimiento se ha dado principalmente como consecuencia de la llegada de capital y actores extranjeros (esencialmente estadounidenses), a medida que el régimen israelí ha implementado reformas neoliberales y se va integrando en el proceso de globalización.

12.4 Globalización y alianzas con actores globales

El régimen israelí está plenamente integrado en el sistema global. Como hemos visto anteriormente, las sucesivas reformas neoliberales han abierto el país a las inversiones de

⁴⁴² Hemos visto que esta heterogeneización ha beneficiado especialmente a sefardíes, mizrahim y rusófonos. La población árabe autóctona sigue excluida de los circuitos del poder.

actores extranjeros, y a la vez, los actores locales se han insertado fuertemente en la economía global⁴⁴³. Como muestra de esta integración, Israel no sólo tiene más compañías cotizando en el NASDAQ que UK, Francia y Alemania juntas (Broude, Deger, y Sen 2013), sino que la evolución de la propia Bolsa de Tel Aviv está mucho más relacionada con la evolución del NASDAQ que con la evolución de los eventos políticos locales⁴⁴⁴. Esta estrecha correlación entre las dos Bolsas nos muestra, por un lado, la profunda integración en la dinámica global de la economía israelí. Por otro lado, según Bichler y Nitzan, esto también refleja que el intenso proceso neoliberalizador ha subordinado las élites políticas a las económicas hasta tal punto que no afectan a la evolución de su acumulación de capital⁴⁴⁵.

Otro aspecto que también explica esta correlación entre las dos Bolsas es que los eventos políticos relevantes del sistema local israelí afectan a la Bolsa de Tel Aviv, pero también en el NASDAQ. Esto sucede porque las élites políticas y militares, no solamente las económicas, también están integradas en el sistema global con una fuerte capacidad de incidencia en actores internacionales de primer orden, sobre todo estadounidenses. En realidad, las élites políticas y militares se integraron antes en las dinámicas globales que las élites económicas.

Para Ben Gurion y sus aliados próximos, esta integración bien pronto fue un objetivo. Como él mismo escribe a mediados de los 50 al Secretario de Estado estadounidense John Foster Dulles “It’s about time to make the defence of Israel part and parcel of defending the free world” (Nitzan y Bichler 2002, 240). Y en este cometido invertirán constantes esfuerzos y energías⁴⁴⁶, con escaso éxito en un principio. Pero a medida que la inestabilidad aumenta en

443 Recordamos que el flujo de adquisiciones anuales de las élites económicas en el extranjero ya en la década de los noventa equivale a un 1% del PIB (Nitzan y Bichler 2002, 90).

444 La sorprendente correlación de la Bolsa de Tel Aviv – Tel Aviv Stock Exchange (TASE) – con el NASDAQ pasa de cifras que oscilan entre -0,3 y +0,3 a principio de la década de los ochenta, a cifras entre +0,2 y +0,7 en la década de los noventa, para llegar a 2006 con cifras que superan ligeramente el +0,9. Los valores van de -1 en el que las dos Bolsas evolucionarían de forma opuesta, 0 indicaría que no hay correlación, mientras que 1 indica una coincidencia exacta en su evolución (Bichler y Nitzan 2007, 5-6).

445 Estos autores reflexionan: “formal politics matters not because it is public. It matters precisely because it is *anti* public. As long as the country’s patriotic ‘politicians’ and ‘public officials’ remain obedient to capital in the name of democracy, and as long as the cost of bribing them remains reasonably low, the resulting boom of private accumulation will remain mysteriously ‘delinked’ from the fracturing of public life and the disintegration of autonomy and democracy” (Bichler y Nitzan 2007, 6-7).

446 Los líderes israelíes ofrecerán, desde colaborar de forma secreta en la guerra de Corea, hasta poner a su disposición un ejército (financiado por Estados Unidos) para hacer frente a la Unión Soviética en la región. A la vez, en ocasiones intentarán maniobrar para desestabilizar la región y, entre otros objetivos, conseguir atraer la atención de los líderes estadounidenses (y de UK), según Nitzan y Blicher (2002). El “percance” entraría a formar parte de estas acciones. Éste consistió en una fracasada operación de una red terrorista secreta de falsa bandera, dependiente de los servicios de inteligencia militar israelíes, que llevaron a cabo

la región, en parte impulsada por Israel, Estados Unidos se muestra más interesado en incorporar a Israel en su estrategia.

En el contexto de la doctrina Eisenhower (anunciada en 1957), Israel fue declarado un “strategic asset”⁴⁴⁷. Los servicios secretos israelíes pasan a asistir a la CIA y a llevar a cabo tareas para esta agencia. Y en 1960 Kennedy afirma que “in global matters the United States had ‘special relations’ with Israel, comparable only to its relations with Britain” (Nitzan y Bichler 2002, 242). Durante el mandato de este Presidente, Estados Unidos empieza la venta de armamentos sensibles a Israel (Mearsheimer y Walt 2007), algo que aumentará drásticamente con el presidente Johnson en el período previo a la Guerra del 1967 y seguirá reforzándose posteriormente (Izquierdo Brichs 2004; Nitzan y Bichler 2002). Igualmente, según vemos en Mearsheimer y Walt (2007), durante la década de los sesenta los lobbies proisraelíes ya tenían capacidad de incidencia en la política estadounidense aunque ésta todavía era discreta y con un peso mucho menor al que conseguirá posteriormente.

A partir de este período, las relaciones entre las élites políticas y militares de ambos países se irán reforzando. Estas últimas consiguen mantener relaciones privilegiadas con el sector de seguridad estadounidense, dejando al margen de la relación al Ministerio de Exteriores – este hecho sucede también con otros países, pero las relaciones no son tan estrechas ni tan importantes para Israel – (Sheffer y Barak 2013). De forma similar, y tal como lo hemos expuesto anteriormente, desde los años setenta, la industria militar israelí (estrechamente relacionada con el ejército) ha sufrido un proceso de apareamiento con la industria estadounidense, estableciendo alianzas, realizando inversiones de una en la otra, y llevando a cabo *joint ventures* (Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007; Sheffer y Barak 2013).

En general, podemos afirmar que las élites del *security network* se incorporaron en el sistema global a finales de la década de los sesenta, aumentando su peso de forma considerable en los setenta. Nitzan y Bichler sostienen que en realidad, este *security network* deviene un aliado especialmente útil para la coalición global “Weapondollar–Petrodollar”⁴⁴⁸

actos contra instituciones e infraestructuras estadounidenses y de UK en Egipto. Fueron descubiertos cuando intentaban poner artefactos explosivos en varios cines donde se exhibían películas norteamericanas. Para estos autores, la guerra del 1956 contra Egipto también responde a este objetivo.

447 Esta asignación se reforzará posteriormente durante el mandato de Nixon. Bajo esta presidencia hubo una mayor implicación respecto a Oriente Medio, y las relaciones entre ambas élites siguieron estrechándose (Izquierdo Brichs 2004).

448 Con este concepto Nitzan y Bichler se refieren a la coalición que se establece de forma tácita, o explícita, en

que se beneficia del aumento de conflictividad en la región. Este hecho representa una clara integración de este grupo de actores israelíes en las dinámicas globales, y a nivel individual permite a los distintos actores establecer alianzas con actores globales, lo que implica un refuerzo de su posición individual y de la posición del *security network* en el sistema israelí.

Sin embargo, para este sector israelí, su alianza con la coalición “Weapondollar–Petrodollar”, también conlleva oponerse a las élites económicas globales que no forman parte de esta alianza, y que están en conflicto con ella por su necesidad de un contexto contrario al que beneficia a esta alianza (estabilidad, energía barata, fronteras abiertas, reducción de presupuestos estatales, etc.). No obstante, durante la década de los setenta y hasta mediados de los ochenta, a nivel global es la coalición “Weapondollar–Petrodollar” la que mantiene una posición aventajada⁴⁴⁹, con un contexto claramente favorable – facilitado por estos mismos sectores, según Nitzan y Blicher (2002).

Es justamente cuando estos sectores pierden su posición predominante, a mediados de los ochenta, que se lanza en Israel la primera gran reforma neoliberal, a la que proseguirán varias reformas más en la misma dirección en los noventa, y a partir del año 2000. Estas primeras reformas tuvieron que ir acompañadas de un proceso de desecurización en Israel, respecto a los palestinos y los vecinos árabes, para que fuera posible la integración de las élites económicas en el sistema global (Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007; Navarro Muñoz 2015). Este proceso dará como frutos más destacados los acuerdos de Oslo y la firma del tratado de paz con Jordania. La desecurización benefició a las élites económicas internas israelíes, pero también a las élites globales que no forman parte de la coalición “Weapondollar–Petrodollar”. De hecho, actores globales neoliberales (sobre todo estadounidenses) presionaron para que se llevaran a cabo las primeras reformas de 1985, y participaron activamente en su elaboración (Maman y Rosenhek 2007).

La integración de las élites económicas israelíes en el nivel global les permitirá

períodos concretos, entre las principales industrias petroleras y las principales industrias de armas (esencialmente estadounidenses). Son dos industrias que se benefician del conflicto en el Oriente Medio y que se necesitan entre ellas para aumentar sus beneficios. De forma simplificada podemos decir que la industria armamentística necesita precios altos en el petróleo para que los regímenes regionales tengan una entrada de dólares que les permita adquirir gran cantidad de armamento. Mientras que las industrias petroleras necesitan los conflictos regionales para incrementar de forma espectacular los precios del petróleo, y con ello sus beneficios (Nitzan y Bichler 2002).

449 Durante este período, estos sectores económicos consiguen tener un diferencial de acumulación de capital (y por lo tanto de poder) superior al resto de sectores económicos (Nitzan y Bichler 2002, 211, 236-38; Bichler y Nitzan 2015).

establecer sus propias alianzas con actores globales, y reducir progresivamente las distancias respecto al *security network* en este ámbito. El peso que tengan estas alianzas globales, de unos y otros actores, oscilará también en función del contexto y de la correlación de fuerzas entre los actores globales. Sin embargo, hay que remarcar que para los actores de la corriente neoliberal, su incorporación en el ámbito global le ofrece una ventaja añadida: a nivel global sus recursos de poder cotizan al alza en el *campo del poder*, mientras que el poder militar y la coacción han perdido peso; y la ideología neoliberal, que les beneficia enormemente, adquiere una posición dominante (Izquierdo y Etherington 2017). Las élites del *security network* sólo pueden mantener el pulso si consiguen mantener la tensión y la conflictividad en la región.

Capítulo 13

Conflicto dominante y relaciones de poder en un contexto de competición que llevan a la guerra del 2006

Siguiendo el mismo esquema que se ha usado en el análisis del sistema libanés, y de acuerdo con el marco teórico, después del análisis de los actores y una vez vistas las características generales del régimen en el que estos tienen que competir, analizamos las relaciones de poder y los conflictos entre los actores principales, centrándonos especialmente en las relaciones y dinámicas que nos permiten explicar el estallido de la guerra del 2006.

A diferencia del régimen de poder libanés, el conflicto dominante del régimen israelí ha sido estable en las últimas tres décadas. Ha evolucionado el entorno, han cambiado los actores, y ha fluctuado el valor de los distintos recursos en el *campo del poder*, pero se ha mantenido constante el enfrentamiento entre dos corrientes, o dos amplias alianzas, que han estructurado las relaciones de poder en Israel, y en consecuencia han afectado a la conducta de los actores de este sistema. A continuación analizamos los principales conflictos que se dan entre estos grupos de actores, las dinámicas que conllevan en el sistema israelí, y cómo estos conflictos y sus dinámicas resultantes nos llevan a la Guerra del Líbano de 2006.

13.1 Conflicto dominante en Israel

El conflicto dominante del régimen de poder israelí no es evidente de forma inmediata porque no queda bien definido por sus élites políticas, las más visibles. Los principales partidos israelíes en las últimas décadas integraban a actores con posiciones distintas y, como hemos expuesto, los discursos, que usaban como recurso de poder, podían tener poca relación con sus intenciones reales, o sus actos. Únicamente en períodos concretos, la alineación de las cúpulas del laborismo y el Likud han coincidido con el conflicto dominante que se establece en Israel cuando las élites económicas consiguieron suficiente poder como para cuestionar el sector de seguridad y competir con él para la imposición de políticas públicas⁴⁵⁰.

Este conflicto se hace evidente en un momento de divergencia entre ambas élites. Hemos observado como, a mediados de la década de los ochenta, la industria armamentística israelí deja de ser un sector en plena expansión como había sido en la década de los setenta, y sufre un importante descenso que se convertirá en una crisis durante los noventa. Con el cambio de tendencia, invertir en esta industria parece poco interesante para las élites económicas. Este hecho hace que los pocos intereses comunes entre las élites económicas y las del sector de seguridad israelí se reduzcan, y que ambas élites perciban como necesarias, para mantener su posición en la competición, políticas públicas antagónicas en cuestiones esenciales como la conflictividad y la securización, el modelo de Estado (y el peso del presupuesto de defensa), las relaciones exteriores y la imagen de Israel en el mundo, etc. Igualmente ambas élites estarán frontalmente enfrentadas en el *campo del poder*.

Asimismo a nivel global, en este período, los componentes de la coalición “Weapondollar–Petrodollar” también pierden posiciones. Según los datos ofrecidos por

450 Esta alineación pareció coincidir más durante la década de los ochenta, con el laborismo liderado por Peres y el Likud por Yitzhak Shamir – “un defensor de la teoría del conflicto permanente entre Israel y los árabes” (Shlaim 2003, 546). Quizás el último período, que a grandes rasgos se puede considerar que se da esta alineación, es durante el segundo Gobierno de Yitzhak Rabin (1992-1995), en el que el Laborismo se posiciona claramente a favor de la desecurización y está plenamente integrado en la órbita neoliberal, mientras el Likud mantenía la posición contraria hasta el cambio de liderazgo en 1993, que pasa a estar en manos de Netanyahu, con un discurso igual de agresivo, pero con una posición real mucho menos clara en aquellos momentos.

Nitzan y Bichler, el espectacular aumento en la proporción de los beneficios de la industria militar respecto al resto de actividad económica se detiene en 1985 para empezar un descenso irregular (2002, 211). Es decir, si hasta esta fecha, la industria militar va mejorando rápidamente su capacidad de acumulación de capital (poder) respecto al resto, a partir de este momento empieza a perder posiciones. Lo mismo sucede con la principal industria petrolera, con una importante reducción en el diferencial de acumulación en 1984, una ligera recuperación el 1985, y la entrada en un diferencial de acumulación negativo a partir de 1986 (2002, 237).

Así, en 1985 se hace evidente la capacidad de las élites económicas israelíes de hacer frente al *security network* con la aprobación del Plan de estabilización económica de emergencia, una verdadera reforma neoliberal contraria a los intereses del sector de seguridad⁴⁵¹. Podemos considerar que en este año emerge el conflicto entre las dos principales élites del régimen israelí, la élite económica neoliberal, y la élite del *security network* (capitaneadas por los actores que controlan las FDI). Siendo éstos los dos grupos de actores con más peso en el régimen, consideramos que éste es el conflicto dominante del sistema israelí.

13.2 El conflicto por “el conflicto”, o la batalla por y contra la securización

En el primer capítulo de esta tesis distinguíamos los fenómenos sociales como recurso o como estructura en función del papel que juegan en el sistema estudiado, pudiendo ser una entidad dual si tienen un componente estructural y a la vez un componente que, pudiendo ser controlado por actores del sistema y usado en la competición para la acumulación diferencial de poder, podamos considerar recurso. Es decir, si un fenómeno social tiene una dinámica

⁴⁵¹ La ideología neoliberal *per se* ya perjudica, como se ha visto, al sector de seguridad. En esta reforma concreta, entre otros, se refuerzan las administraciones más neoliberales del Estado (Banco de Israel y Ministerio de Finanzas) frente a las del sector de seguridad; se impone una reducción del gasto público (el gasto en defensa, que en 1981 estaba por encima del 20% del PIB, se reduce al 14,8 en 1986 (la evolución posterior será irregular, pero con una tendencia general al descenso); y el ejército pasa a asumir en su presupuesto los gastos sociales que representa la movilización de la reserva, entre los que destaca la indemnización por pérdida de salario, unos costes hasta entonces asumidos por la seguridad social.

propia pero puede ser controlado parcialmente por algunos de los actores del sistema para su beneficio, lo consideraremos una entidad dual con un componente recurso de poder y un componente estructura. Esto es lo que sucede con lo que de forma común se denomina el “conflicto”⁴⁵² árabe-israelí.

En el capítulo anterior, mostrábamos como la conflictividad y la securización devienen estructurales en Israel. A la vez, veíamos como en el sistema israelí encontramos unos actores de las élites políticas y militares que tienen la capacidad de influir en la evolución de las tensiones y los enfrentamientos armados regionales, para mejorar su posición en la competición⁴⁵³. Esta capacidad representa un notable recurso, dado que permite tener un enorme impacto en el contexto político, social y económico, tanto a nivel estatal, como regional. Se ha explicado, por ejemplo, como ello es usado en numerosas ocasiones para hacer descarrilar propuestas políticas que perjudicaban a los actores que disfrutaban de este control, o para que estos puedan imponer las suyas.

De hecho, la conflictividad exterior y con los territorios ocupados tiene un impacto social tan importante que, en la medida en que esta conflictividad y su impacto están mediados o controlados por algunos actores concretos, podemos considerarla también *recurso estructurante*. Encontramos su estructuración en el peso de las instituciones y burocracias (organizaciones) pertenecientes al *security network* y en los mecanismos establecidos para que mantengan su posición (y sus presupuestos) en los engranajes estatales. Pero también la encontramos a nivel ideológico. El militarismo israelí y los procesos de securización adquieren rasgos de hegemonía ideológica (aunque con algunas fisuras) que han sido naturalizados por la sociedad, como expresa Kimmerling:

452 En este caso nos referimos al término conflicto usado de forma común, lejos de la definición propuesta en nuestro cuerpo teórico. Por este motivo lo usamos entrecomillado. No se refiere a un conflicto en concreto, sino que hace referencia a una idea abstracta y difusa de confrontación con los árabes, sean palestinos, o de otros países, asociada a enfrentamiento militar, aunque en ocasiones los militares sólo existan en el bando israelí del enfrentamiento. Para evitar la confusión con el concepto de conflicto como término formal de nuestra propuesta teórica, que hace referencia a un conflicto concreto, entre actores concretos, y en el que se pueden identificar sus causas en tanto que recursos conflictuales, nos referiremos a *conflictividad*, para expresar esta idea vaga de confrontación con “otros” que aumenta la tensión social y la sensación de amenaza, y facilita la securización, en este caso en Israel.

453 Dos ejemplos sencillos y claros pueden ser, primero, cuando Sharon hace estallar la Segunda Intifada antes de un proceso electoral que lo hará Primer Ministro. Otro podría ser el Jefe del Estado Mayor Mofaz, que busca (y consigue) una fuerte escalada bélica de la Segunda Intifada, entre otros con la represión armada de protestas, y respuestas desproporcionadas. A lo largo de todo lo que le queda de mandato, lleva a cabo una durísima represión, en algunos momentos buscando deliberadamente elevar el número de bajas palestinas (Navarro Muñoz 2015). Con ello consigue ser muy cotizado entre los partidos de la derecha, y deviene Ministro de Defensa de Sharon justo después de dejar de ser el Jefe del Estado Mayor.

“Civilian militarism represents, in the final analysis, the supreme expression of the attainment of a hegemony: the society and the state become subordinate to the military and national security considerations. [...] This form of militarism is related to Gramsci's (1973) approach, by which hegemony is defined as the struggle over monopolistic control of a set of ideas that excludes all other possible rival conceptions and approaches to society and state power, and which supports the domination of the ruling social groups. Such ideas may come not only to comprise an entire ideological network that regulates the collectivity's behaviour, the rules of the game in the society and even the perceived 'cosmological order' that governs the 'world'. More than this, such ideas may be expressed in terms of institutional and behavioral arrangements that determine the collectivity's structure and its boundaries.” (1993, 210).

En este sentido, coincidimos también con Navarro (2015, 148-49) en que nos encontramos frente a un nivel estructural de hegemonía gramsciana⁴⁵⁴. Su extensión, su “naturalización” por parte de la población, su perduración en el tiempo, y su institucionalización muestran que es una ideología que ha devenido estructural en el sistema israelí. Otra muestra de que es estructural la encontramos cuando esta ideología se convierte en un inconveniente para la acumulación diferencial de poder de las élites que la implementaron durante las primeras décadas del Estado de Israel, estas élites tienen que hacer frente a notables resistencias en su intento de modificarla. Es decir, ya no estaba bajo su control, se había convertido estructural.

Para las élites neoliberales es imprescindible hacer frente a estos recursos estructurantes y a las estructuras sociales resultantes para poder crear un entorno en el que les sea posible competir con las élites del *security network*. Ello sólo es posible a través del uso de otros recursos estructurantes. Debemos recordar que, por ejemplo, las ideologías devienen estructurales cuando son apropiadas o incorporadas por los agentes (quienes co-constituyen las estructuras sociales a través de sus prácticas). Por esto, para modificarlas, se requiere usar recursos de poder (estructurantes), que actúen a través de la tercera cara del poder de Lukes y que sean capaces de modificar los *habitus* de los agentes. Es a través del cambio en los agentes que se modifican las estructuras sociales. Este proceso requiere movilizar cantidades ingentes de recursos, lo que habitualmente implica el establecimiento de amplias alianzas de actores para conseguir estas modificaciones. Dichas alianzas aún son más necesarias si se pretenden modificar a la vez otros niveles estructurales, como instituciones y fenómenos sociales (en este caso la conflictividad). Esta es la situación a la que tiene que hacer frente la

454 Ver Capítulo 1.

corriente neoliberal cuando, a partir de mediados de los años ochenta, el militarismo, la conflictividad y la securización se han convertido en un obstáculo para su acumulación diferencial de poder.

Por un lado, a nivel externo, para poder integrarse en la economía global y no quedar al margen de los mercados financieros internacionales, las élites económicas necesitan terminar con la conflictividad:

“when in the late 1980s and early 1990s economic globalization opened up new opportunities for big business in Israel, it became clear to the potential beneficiaries that these opportunities were blocked more by the persistence of the Israeli–Palestinian conflict than the vestiges of the developmental state. As a result, members of the business elite mobilized politically to demand peace, not liberalization” (Maron y Shalev 2017, 175).

Para estas élites, no integrarse en el proceso de globalización y de desarrollo del neoliberalismo, significa renunciar a las oportunidades que éstos representan, y alejarse de los centros de poder de un sistema global en el que ganan peso en su *campo del poder* los recursos de las élites económicas:

“El Estado judío se había convertido en un aliado incómodo para Europa y los Estados Unidos, y estaba claro que no sería admitido en el núcleo del sistema mientras no terminara el conflicto árabe-israelí con una paz real. La marginalidad en el sistema implicaba, también, la desconfianza del capital internacional. Aún más grave, quizás, que la marginalidad política, este flotar en la semiperiferia del sistema apartaba a Israel del circuito financiero internacional, alejando el flujo inversor que es cada vez más necesario para el proceso de acumulación de capital y poder” (Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007, 99).

Por otro lado, a nivel interno, la desecurización y la integración en el proceso de globalización representaría reequilibrar su posición respecto al sector de seguridad, dejando de tener un rol discreto en el régimen de poder israelí, y abrir este régimen al neoliberalismo, que, como hemos visto, implica una remarcable revalorización de sus recursos, a la vez que la creación de estructuras (institucionales e ideológicas) que les benefician ampliamente. Como expresa en 1993 Ephraim Reiner, antiguo presidente del Bank Hapoalim, principal banco de Israel:

“Los empresarios de Israel saben muy bien por qué apoyan la paz. Como en cualquier otro sitio, quieren ampliar al máximo el volumen de los recursos de que disponen para el crecimiento del mercado y el bienestar de sus habitantes. En las condiciones políticas y militares que han caracterizado a Israel durante los años de su existencia, éste ha sido un deseo imposible de realizar. ¿Cómo se puede pedir

lo que los economistas definen como “administración reducida”, es decir, un gobierno que no requiera la mayor parte de la producción económica, en un lugar en el que estalla una guerra prácticamente cada diez años? [...]. Una economía normal, cuyos recursos están dedicados al sector privado, puede darse únicamente en condiciones de paz. El fin del estado de guerra entre los israelíes y los palestinos por una parte y entre los países árabes e Israel por otra, se convierte por lo tanto en el interés supremo de los focos de iniciativa, de inversión y de gestión de la sociedad israelí” (citado en: Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007, 102).

No es el único gran directivo que se implica en el apoyo al segundo gobierno de Rabin en la desecurización y la desescalada de la conflictividad. Entre ellos destaca Benny Gaon, CEO de Koor, que lidera el proceso y animará a los empresarios a invertir en el mundo árabe y establecer *join ventures* con capital árabe (Peled 2004, 54-55). De igual modo, otros líderes empresariales se movilizan apoyando al Partido Laborista desde el proceso electoral de 1992 y durante las negociaciones:

“A week before the elections Dov Lautman, ceo of the leading textile company Delta Galil Industries, former president of the Israeli Manufacturers’ Association and a major figure in the business community, declared that the primary obstacle to foreign investment in the Israeli economy was regional instability. Only the combination of a proper economic policy with progress in the peace talks, he argued, could make Israel attractive to overseas investors. In November 1992 Lautman added the Arab boycott to his list of conditions that hurt Israel economically, urging the government and the business community to make its abolition a top policy priority. The same point was also made by Dan Gillerman, President of the Association of Chambers of Commerce, who claimed that the boycott had cost the Israeli economy \$44 billion. In January 1993 Lautman went a step further and declared that a breakthrough in the stalled Madrid peace talks would signal a turning point for the Israeli economy. As soon as news of the agreement reached in Oslo in September 1993 was leaked to the press, Israel’s business leaders took out a paid advertisement in the main liberal daily, Haaretz, on the eve of the Jewish New Year, calling on Rabin and Foreign Minister Shimon Peres to ‘bring peace for the sake of good years’.” (Peled 2004, 54)

En suma, para las élites económicas, la paz y la desecurización en este período parecen imprescindibles para poder hacer frente a la competición en el régimen israelí. El proceso en esta dirección se llevará a cabo ayudado por un contexto global y regional favorable, y aprovechando cambios en la sociedad israelí⁴⁵⁵. Quizás su expresión más visible en el inicio de este proceso fueron las movilizaciones frente a la Guerra del Líbano de 1982, y la posterior presión exigiendo la retirada de las FDI del territorio libanés.

Durante este proceso, en el cual se firman los acuerdos de Oslo y el tratado de paz con

455 Ver capítulos anteriores, o Navarro (2015) y Álvarez-Ossorio e Izquierdo Brichs (2007).

Jordania, las élites económicas israelíes consiguen mejoras importantes. Se suaviza drásticamente el boicot árabe⁴⁵⁶; se abren nuevos mercados, no sólo en países árabes sino incluso en Asia Central y en el Este asiático, hasta entonces vetados para sus productos (Ben-Porat 2008); y finalmente llegan las inversiones extranjeras. Como expresa Peled:

“After the Oslo agreement, many foreign markets that had been closed to Israeli firms, in the Middle East and beyond, had opened up, leading to unprecedented economic prosperity in the 1990s. By the same token, foreign direct investment in the Israeli economy, virtually non-existent before 1993, reached \$1.5–2 billion a year by the middle of the decade. Symbolic of the nexus between the Israeli peace camp and neoliberalization, in 1993 Omri Padan, a founding member of Peace Now, was granted the first McDonald’s concession in Israel.” (2004, 55).

Estos son los beneficios directos que les permitirán una mayor acumulación de capital. Pero para esta élite, los avances en su competición dentro del régimen israelí van mucho más allá. Frente a las élites militares, durante este período, se consiguen varias victorias mayores. Hemos visto que la transformación de las instituciones estatales, siguiendo las premisas neoliberales, empodera el Ministerio de Finanzas y el Banco de Israel (eminentemente neoliberales) frente al resto de instituciones. Asimismo se llevan a cabo numerosas privatizaciones, y una reducción del tamaño del Estado, incluyendo una importante reducción de los presupuestos del sector de seguridad. También consiguen victorias en el ámbito ideológico, extendiendo la ideología neoliberal y abriendo grietas en la hegemonía militarista.

Las victorias de las élites neoliberales, ahora ya competidoras directas con las élites del sector de seguridad, son claras derrotas para estos últimos. Las más notables para estos actores del *security network* son la continua reducción de su presupuesto, implicando reducción de contratos y de personal, y la reducción de su prestigio y de la motivación de servir en el ejército por parte de la población. Por esto, durante este período, vemos como se oponen frontalmente a cualquier forma de retirada de los territorios ocupados. Entre otros motivos ello es debido a que, en palabras de Peled: “the IDF has been, *de facto* and *de jure*, the sovereign power in these territories, which have not been formally annexed to Israel to this day. In addition to intelligence and operational forces, managing the Territories and their millions of Palestinian residents requires a large civil affairs bureaucracy, sustained by huge budgets, where many military careers have been made” (2004, 62). A lo que debemos añadir

456 Se levanta el boicot secundario en la práctica totalidad de los países, este nivel de boicot consiste en la prohibición de hacer negocios con las empresas de cualquier origen que tengan actividad económica con Israel. Jordania y Egipto, a través de sus tratados de paz han normalizado sus relaciones, y numerosos países árabes establecen relaciones diplomáticas de “bajo nivel”.

que, aparte de esta pérdida de presupuesto y de personal que implicaría la retirada de los territorios ocupados, también conllevaría una reducción de su capacidad de control de la evolución de la conflictividad que las FDI ejercen desde el propio terreno.

Pero las amenazas no quedaban aquí. Se puso sobre la mesa la posibilidad de terminar con el reclutamiento obligatorio y convertir el ejército en un cuerpo profesional, e incluso se habla sobre la privatización de algunas de las principales funciones del ejército (Peled 2004, 63). Y, seguramente lo más grave: todo ello implicaría una clara pérdida de influencia política por parte de sus élites. Como expresan Álvarez-Ossorio e Izquierdo, “[e]n un contexto de paz, de relaciones normalizadas con los Estados árabes, sería impensable que los militares tuvieran la presencia actual en las instituciones políticas” (Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007, 103).

Claramente el proceso de paz y la desecurización son una amenaza para la posición privilegiada de los actores del *security network* en el régimen de poder israelí. Esto explica la durísima actuación de las FDI en el inicio de la Segunda Intifada, fuera del control del Gobierno, que hace imposible el retorno a las conversaciones de paz⁴⁵⁷. En realidad, las FDI han ido preparando el terreno para que se diera el estallido de la Intifada, como nos explica Navarro:

“Su autoridad sobre el terreno les permite influir decisivamente en la marcha de los acontecimientos. Probablemente, es en este ámbito donde toman conciencia de que la tensión y el conflicto creciente en las relaciones con los palestinos se les ofrece como la mejor oportunidad para contrarrestar la pérdida de centralidad de las FDI. Por medio de una singular mezcla de ideología e interés, se embarcan en una política de intransigencia con el fin de provocar una nueva confrontación con los palestinos, sólo así se explican su obstruccionismo hacia cualquier concesión por parte israelí, su condescendencia con las sevicias de los colonos, su rigor a la hora de responder a cualquier ataque palestino. En la tensión creciente en Cisjordania y Gaza, que las FDI fomentan con plena libertad operativa, se larva lo que se conocerá como Intifada de Al Aqsa.” (Navarro Muñoz 2015, 401-2).

La escalada de violencia que se da a partir del estallido de la Intifada permite a los miembros de los servicios de seguridad, de la mano del Gobierno de Sharon, relanzar un proceso de securización de las relaciones con los palestinos, y por extensión con los árabes.

⁴⁵⁷ Quizás ello también explica: la anterior fuerte movilización del *security network* a favor de Ehud Barak durante el proceso electoral de 1999; el fracaso de las negociaciones de Camp David y que Barak deslegitimara a Arafat como interlocutor; y su posterior inhibición tanto frente a las provocaciones de Sharon en la Explanada de las mezquitas, como frente a la subsiguiente actuación del ejército frente a la movilización palestina. Ver Capítulo 11.

Un proceso que ya se había ido preparando con el discurso de Netanyahu⁴⁵⁸ como Primer Ministro, y que posteriormente Barak no había desmantelado. De este modo, la conflictividad vuelve a ser central en el régimen israelí, y los actores del *security network* recuperan una buena parte del terreno perdido en la última década.

Las élites económicas, no sólo perciben el proceso como una pérdida de posición respecto a las élites del sector de seguridad, también las pérdidas en términos de capital son importantes. Vemos como en 2004, Fair Offek, presidente del Instituto Israelí para la Exportación y la Cooperación Internacional, y Jacob Perry, ex jefe del Shin Bet, en la presentación de una feria internacional de telecomunicaciones, de la cual el último es presidente, se lamentan del impacto de la Intifada en la economía israelí:

“El conflicto contra los palestinos no sólo creó un clima de inseguridad permanente, también significó un duro golpe a la economía, que pasó de un fuerte crecimiento, superior al 7% en 2000, a la recesión en 2001 y 2002. La Intifada no es la única responsable del derrumbamiento, asegura Perry. "En todo el mundo hubo una crisis de las nuevas tecnologías, que golpeó especialmente a nuestro país", afirma. El conflicto, sin embargo, tuvo consecuencias evidentes en la economía. Según Perry, la agricultura y la construcción, dos sectores muy dependientes de la mano de obra barata, se resintieron del casi cierre de las fronteras a los trabajadores palestinos. El turismo, en pleno auge al final de los años noventa, se paralizó. Aunque casi no hubo turistas víctimas de atentados, el sector no resistió a las imágenes de terror de Israel difundidas en todo el mundo, subraya Fair Offek. [...] La boyante industria de las nuevas tecnologías [...] vio cortarse el grifo de la inversión extranjera. Y el miedo se apoderó de las multinacionales. "Desde 2001, ya no viene ningún empresario norteamericano. Los únicos que hicieron buenos negocios son los que organizan las videoconferencias", dice, medio en broma, Perry. Para él, sin embargo, la peor consecuencia de la Intifada es psicológica. "La gente piensa en proteger a su familia, no en hacer negocios". Pero como lo subraya el antiguo jefe del Shin Bet, [...] [p]ara asegurar la estabilidad económica, una paz duradera parece necesaria” (Hug 2004).

Lochery (2007a, 12-14) sitúa en un 63% la caída del turismo entre el 2000 y la segunda mitad del 2003, el paro aumenta casi un 2% (pasando del 8,8% que ya son cifras altas para el país, al 10,7%⁴⁵⁹), el déficit fiscal pasa del 0,7% al 5,6% durante el mismo período, y el PNB *per cápita* se reducía un 6,3% del 2001 al 2004. Este autor asimismo nos recuerda que

458 Netanyahu llega al poder con un discurso claramente belicista y securiza fuertemente las relaciones con los palestinos y los vecinos. Una vez en el poder, sigue con un discurso de confrontación, y actúa con dureza con los palestinos, debilitando los Acuerdos de Oslo, pero evita hacer descarrilar el proceso de paz y firma los Acuerdos de Hebrón. Será Barak quien permite al ejército que haga descarrilar definitivamente el proceso, como hemos visto anteriormente.

459 Según los datos del Banco Mundial se llega al 13,5% en 2003, los datos más altos registrados en esta base de datos. Datos del *Catálogo de datos del Banco Mundial*: <https://datos.bancomundial.org>.

la Intifada coincide con una desaceleración global que afecta notablemente a la industria tecnológica. A pesar de esto, afirma que la mayor parte de la fuerte crisis israelí está más relacionada con la conflictividad que con este factor global:

“many sectors of the Israeli economy were extremely badly effected by the decline in the security situation (caused by the attacks by Palestinian groups) and these included tourism, agriculture, construction and exports to the Palestinian Authority areas.

Equally worrying for the Israeli economy was the substantial decline in the net foreign investment in Israeli industries, which fell from \$11.5 billion in 2000 to \$3.5 billion in 2002. Clearly the security situation was a major factor in this decline. The problem with being heavily reliant on a high-tech sector for attracting foreign investment is that it is very easy for investors and companies to change market preference and either set up in new countries or invest in alternative markets. Put simply, Israel’s much vaunted high-tech miracle economy was extremely vulnerable to the political instability caused by concerns over security” (Lochery 2007a, 12).

Pero estas pérdidas, más que notables, no representan ni mucho menos volver a la situación de principios de los noventa. El boicot económico sigue mayormente levantado, teniendo muy escasas consecuencias, y las élites económicas se han integrado en la economía global, quedando más protegidas del impacto negativo de los problemas internos. Es más, la crisis económica y de seguridad es utilizada por Sharon para dar pasos en la implantación del modelo neoliberal, con una importante reducción de las prestaciones sociales.

Esta nueva situación de las élites económicas hace que se relajen en su exigencia de paz, y que puedan permitirse sobrellevar un cierto nivel de conflictividad, que ciertamente tiene consecuencias negativas a nivel económico, pero al mismo tiempo permite tener a la población movilizada y sin capacidad de crítica sobre cuestiones sociales o laborales.

Sin embargo, esto no significa que la conflictividad y la securización no les perjudiquen. Como hemos evaluado, el perjuicio económico es importante, y el perjuicio en el conflicto con la élite del *security network* aún es peor. Pero quizás porque estas últimas élites han ganado el discurso, securizando la relación con los palestinos, y quizás cansados de que las distintas iniciativas de paz sean destruidas desde el terreno, por la capacidad de las FDI de provocar escaladas a través de provocaciones – en ocasiones con la colaboración de los colonos – y de respuestas desproporcionadas, las élites económicas dejan en un segundo plano el conflicto por “el conflicto” y la securización, para centrarse en el conflicto por los otros dos recursos de poder esenciales en la confrontación con las élites del *security network*: el enorme

presupuesto de defensa, y la influencia en la élite política.

13.3 El conflicto por el presupuesto de defensa, la progresiva victoria neoliberal

El conflicto por el presupuesto de defensa es uno de los principales conflictos entre las élites israelíes. Determinar la cantidad de recursos que se asigna al sector de seguridad es una batalla recurrente que se establece cada año, con altos y bajos, a veces de forma más discreta y a veces adquiere una notable visibilidad poniendo a la opinión pública en medio de un fuego cruzado.

Es una batalla que a nivel institucional lideran el Ministerio de Finanzas por un lado, y las FDI junto con el Ministerio de Defensa por el otro⁴⁶⁰, pero que implica a un amplio número de instituciones y actores que se movilizan para defender su posición. Implican la Knesset (especialmente al Comité para el Presupuesto de Defensa⁴⁶¹), y al Consejo de Ministros liderado por el Primer Ministro, quienes acaban teniendo la última palabra, pese a que ambas instituciones carecen de los recursos necesarios para poder tomar decisiones de forma independiente y con el conocimiento necesario. El Parlamento se ha quejado repetidamente de la falta de acceso a la información necesaria, y tampoco dispone de los recursos humanos para poder analizar los complejos informes del ejército (Shiffer 2010). Mientras que el Gobierno carece de especialistas independientes y del tiempo necesario para hacer análisis ponderados e independientes⁴⁶², aparte del hecho que el Jefe del Estado Mayor habitualmente forma parte del Consejo de Ministros (Peri 2006). Además de estas instituciones estatales (el Gobierno y la Knesset), rápidamente se añaden al debate *lobbies* (notablemente el de la industria militar), periodistas, especialistas y expertos (relacionados

460 En realidad la responsabilidad es del Ministerio de Defensa, que aunque sea el representante “civil”, no deja de formar parte del “*security network*” como hemos advertido (Sheffer y Barak 2013). Sin embargo, el desequilibrio de poder entre ambas instituciones hace que, de facto, quien determina el presupuesto de defensa son las FDI (Peri 2006, 156).

461 Que integra a miembros del Comité de Finanzas y del Comité de Asuntos Internacionales y Defensa.

462 Hemos visto que para reforzar la posición del Gobierno, Netanyahu crea en 1999 el Consejo Nacional de Seguridad, pero que debido a la capacidad de boicot del sector de seguridad (incluyendo al Ministerio de Defensa), y a la falta de interés de los dos siguientes Primeros Ministros (Barak y Sharon, estrechamente ligados al *security network*), no ha podido ser un contrapeso a la información proveniente del ejército.

con economía o seguridad) que se movilizan cada uno defendiendo sus posiciones (Shiffer 2007; Sheffer y Barak 2013, 87-89).

No es de extrañar la existencia de este conflicto y la movilización a su alrededor teniendo en cuenta que el presupuesto de defensa israelí es un factor mayor de su régimen de poder, con un fuerte impacto económico, político y social. Pese a la progresiva reducción que ha sufrido el gasto en defensa, en 2005 aún representa el 23% del presupuesto estatal, y el 8% del PIB si incluimos las ayudas de EEUU destinadas a defensa (Shiffer 2010, 214). Las ayudas norteamericanas representan un 18% de este gasto a finales de la primera década de este siglo⁴⁶³ (Broude, Deger, y Sen 2013, 41). Estas cifras hacen referencia al gasto directo en defensa, pero no incluyen otros costes que implican las actividades de defensa para la economía israelí. Para ello en Israel se calcula el *coste total de defensa*⁴⁶⁴ que supone aproximadamente un 25% más que el gasto en defensa, y por lo tanto en 2005 representaba cerca del 10% del PIB (Shiffer 2010, 214).

Otra característica peculiar de esta enorme cantidad de dinero es su falta de control. En este sentido, respecto al volumen global de esta cantidad, observamos como anualmente las FDI sobrepasan el presupuesto de defensa, como nos explican Sheffer y Barak: "According to data published in 2005, the actual budget of Israel's Ministry of Defense in the period 1999–2004 has exceeded the budget officially approved by the government by 10 to 15 percent. Interestingly, this occurred without the government, the Knesset, or the Israeli public being informed" (2013, 87). Mientras que respecto a su utilización en detalle, veíamos que ni la Knesset ni el Gobierno tienen ni los medios ni la información para supervisarlo. En este sentido, "Israel's Accountant General, Shuki Oren, recently complained, 'It is difficult if not impossible to supervise the defense budget . . . the security sector does everything it can so that it will not be subject to true supervision . . . [and] the civilian sector that funds them [the security agencies] does not supervise them.'" (Sheffer y Barak 2013, 87).

Para las élites de las FDI y del resto del sector de seguridad, evidentemente el presupuesto de defensa representa un recurso de poder fundamental, delimita el tamaño de sus

463 Recordamos que la mayor parte de esta ayuda sirve para la compra de armamento y material militar en industrias estadounidenses, no pasando nunca este dinero por Israel.

464 El *coste total de defensa* incorpora los costes que no se incluyen en el gasto en defensa, pero que también tienen esta finalidad (como por ejemplo la construcción de refugios para civiles), y los costes de oportunidad de la actividad de defensa (entre los que destaca el coste de oportunidad que representa el reclutamiento y la reserva). Queda excluido del cálculo el coste de oportunidad de los terrenos utilizados por el ejército por la dificultad de realizar una estimación (Shiffer 2010, 214).

instituciones y las actividades que pueden realizar, tanto en el terreno, como en inteligencia o en producción de información. Hemos visto que en el ejército también limita su capacidad de movilizar la reserva, dado que desde 1985 tiene que asumir los costes de esta movilización, incluyendo las indemnizaciones por pérdida de días trabajados. Mientras que la falta de control externo sobre este enorme recurso aún da más poder a estas élites que, en consecuencia, disfrutan de más margen de maniobra en su uso.

Para la industria militar israelí el presupuesto de defensa es esencial, dado que su mercado interno depende de este presupuesto, y que la venta de su material bélico a las FDI facilita posteriormente su venta al exterior (Shiffer 2007, 198). Y la industria militar beneficia a numerosos intermediarios, contratistas, *lobbies* y comerciales de distintos tipos, o, como hemos visto, puede financiar campañas electorales de políticos próximos, por lo que, en realidad, todo el *security network* es engrasado con el presupuesto de defensa, que por lo tanto es percibido como vital para mantener su posición.

El sector neoliberal, capitaneado por unas élites económicas que compiten en el sistema israelí pero también a nivel global, percibe como necesarias unas condiciones macroeconómicas “óptimas” para poder competir en ambos niveles. Una de las mayores desviaciones de Israel respecto al modelo ideal neoliberal es su enorme gasto en defensa en proporción al peso económico del país, un gasto sin igual en los países que se consideran democracias liberales, según los datos del SIPRI.

Es un gasto que ni siquiera tiene una finalidad social, que compense el creciente descontento en Israel frente a la introducción del neoliberalismo y el aumento de desigualdades. Y las especificidades de la economía israelí, con una importante industria militar (en la que varias de las principales compañías son propiedad o están controladas por el Estado) con una destacada capacidad de exportación, o una industria tecnológica que se beneficia de la transferencia de conocimiento militar al civil, distan de compensar el agujero que representa este gasto para la economía.

Broude, Deger y Sen (2013) nos ofrecen un minucioso estudio sobre el impacto macroeconómico del gasto en defensa en Israel⁴⁶⁵. Estos autores que se cuestionan de forma genérica el vínculo entre gasto en defensa y crecimiento económico, escogen el caso israelí

⁴⁶⁵ Sobre esta cuestión, y sobre los costes del conflicto, ver también: Anthony et al. (2015), Bar-Tal y Shnell (2013), Cohen et al. (1996), Hever (2012), Swirski (2008).

porque consideran que, como explicábamos, tiene unas condiciones especialmente buenas para poder sacar un rendimiento positivo del gasto militar: unas generosas ayudas militares externas; una importante industria militar propia, con una remarcable capacidad de exportación; y un importante sector de industria tecnológica que se aprovecha de la transferencia de la investigación militar a civil. Todo ello en una sociedad fuertemente motivada por sentirse permanentemente frente a amenazas externas, y con un alto nivel de formación tecnológica.

Dados los resultados ambiguos de la literatura teórica previa, en la relación entre gasto en defensa y crecimiento (una literatura que contrastan con el estudio empírico que llevan a cabo), y la cuasi inmejorable posición de Israel para el aprovechamiento económico de este gasto, los autores esperaban un resultado más positivo para la economía israelí. Sin embargo, constatan que todos los posibles efectos colaterales positivos quedan claramente superados por las ingentes cantidades de recursos que se desvían a este sector, y estiman que por cada 1% del PIB que se destina a defensa se pierde un 0.33% de crecimiento del PIB. En suma, concluyen:

“Whatever the microeconomic impact on individual sectors and industries, our empirical model shows that the *macroeconomy* has not benefited from defence spending. The postulated impact effects simply have not materialised. Indeed, the multiplier from defence to growth is exceptionally high and negative. Even though our econometric model can be criticised for specification errors, the coefficient for the multiplier is so large that it is bound to be accepted as negative. Defence is not a boon for the Israeli economy in spite of its much-vaunted technological sophistication. It is time to consider from an economic point of view whether an alternative security strategy would be more productive for the economy” (Broude, Deger, y Sen 2013, 56).

Pero para las élites neoliberales, el gasto en defensa no sólo representa una pérdida de recursos y un factor de ineficiencia, sino que además estos recursos van a reforzar a los actores antagonistas en su modelo de Estado, en la ideología, en las políticas regionales y globales que les benefician, etc. Dicho de otro modo, son recursos que no solamente se pierden, sino que pasan a estar en manos de los actores con los que están en conflicto.

El sector neoliberal ha ido ganando posiciones progresivamente, desde la década de los ochenta, en esta lucha por el gasto en defensa. De forma irregular, con altos y bajos en función de las circunstancias, la tendencia general del porcentaje del gasto en defensa respecto al PIB ha sido claramente a la baja desde mediados de los setenta.

Si el gasto en defensa se había mantenido, a grandes rasgos, por debajo del 10% durante las dos primeras décadas del Estado israelí⁴⁶⁶, el espectacular aumento de esta partida del presupuesto empieza el 1967 cuando se supera el 15%, el 1970 se supera el 23% y se llega a un pico máximo el 1975 con del 30,5% según los datos del SIPRI. Algunos autores incluso dan cifras superiores, Shiffer (2010, 215) nos indica que este año se llegó al 32% del PIB, y Nitzan y Blicher (2002), basándose en los datos de la Oficina Central de Estadísticas de Israel, señalan que el 30% ya se supera en 1973, y que el 1975 se aproxima al 33%. Desde entonces ha seguido una evolución irregular, pero con una marcada tendencia a la baja. Según estos autores, no se baja del 20% del PIB hasta la década de los ochenta, y en los datos del SIPRI se desciende del 10% en el 1995.

De estos datos hay que destacar que es *después* de la Guerra de 1967, una vez la superioridad militar israelí es incuestionable, cuando se dispara el gasto en defensa. Evidentemente cada aumento del gasto de la defensa tenía su justificación: El control de los territorios ocupados después del la Guerra del 1967, la posterior Guerra de desgaste, escalada armamentística, Guerra del 1973, etc.

De todos modos queremos recordar otros hechos respecto a la correlación de fuerzas, y a las supuestas amenazas a las que hace frente Israel. Para empezar, parece que desde mediados de los cincuenta Israel ya tenía una clara superioridad sobre sus adversarios, y en los sesenta esta superioridad se había reforzado:

“According to former Israeli ambassador to the United States, Abba Eban, many in the State Department were convinced of Israel’s military superiority and ability to win a ‘crushing victory’ already in the 1950s (Eban 1977: 185). After the 1967 War, IDF generals such as Ezer Weitzman, Benjamin Peled and Yitzhak Rabin, admitted quite openly that Nasser had presented no real danger. Ten days before the war, a secret CIA report delivered to Johnson accurately predicted an Israeli victory within six days. Some U.S. officials who hoped to avert a war communicated these assessments directly to Jordan and Egypt and, indeed, until the last moment, Nasser still hoped for a diplomatic resolution (Cockburn and Cockburn 1991: 140–54).” (Nitzan y Bichler 2002, 243).

La guerra del 1967, no sólo pone en evidencia esta enorme superioridad, sino que además Israel obtiene el control de amplios territorios, lo que reforzaba su posición frente a

466 Con la remarcable excepción del 1956, cuando durante la Guerra de Suez se llega al 14%, igualmente, a principios de los sesenta se supera ligeramente la barrera del 10%, pero las cifras habituales oscilaban entre el 6 y el 9% (Nitzan y Bichler 2002). Según las cifras del SIPRI, que son ligeramente inferiores a las anteriores (basadas en la Oficina Central de Estadísticas de Israel), a principios de los sesenta nunca se llegó al 10%.

una posible negociación. Igualmente Israel, desde finales de la década de los cincuenta⁴⁶⁷, tiene en marcha un programa nuclear, y se considera que desde inicios de los setenta ya era capaz de elaborar armamento nuclear, estando disponible como último recurso en la Guerra del 1973 (Shlaim 2014; Nitzan y Bichler 2002).

En el año 70 muere Nasser, y Anwar el Sadat, su sucesor deja la órbita soviética para pasar a la órbita estadounidense. Así, es el principal aliado de Israel quien suministra las armas a Egipto a partir de entonces. Es decir, el pico en el gasto en defensa se produce cuando Egipto depende del armamento de Estados Unidos para hacer frente a Israel. Los servicios de inteligencia del país norteamericano son informados de la inminente guerra del 1973⁴⁶⁸, y la preocupación estadounidense fue ser capaces de intervenir antes de que Israel destruyera a sus oponentes después de recuperarse del ataque sorpresa (Nitzan y Bichler 2002). Así se hizo evidente en el transcurso de la guerra.

Si la mayor escalada en el gasto militar no está relacionada con una situación de debilidad militar israelí frente a sus adversarios en la región, ni con amenazas existenciales reales, entonces quizás habría que plantearse si la evolución del importe de este gasto en realidad no depende del peso que tiene el *security network* en el régimen israelí. Es este peso el que le otorga su capacidad de securizar y decretar amenazas existenciales⁴⁶⁹, e influir no sólo en la elaboración del presupuesto de defensa, sino incluso en la relación con sus vecinos y en la conflictividad con el mundo árabe⁴⁷⁰.

467 En 1958 inicia la construcción de dos reactores nucleares, uno de mano de los franceses con la tecnología necesaria para producir plutonio con fines armamentísticos, y otro más reducido, de la mano de Estados Unidos, únicamente con fines de investigación (Shlaim 2014).

468 En realidad son informados por distintas fuentes: "While there is no evidence to implicate the U.S. Administration as instigator in the conflict, there is also little to indicate it keenly tried to prevent it. To be sure, the war didn't catch the Nixon government by surprise. Warned by King Faisal of Saudi Arabia already in the beginning of 1973, the ARAMCO partners were aware of what was coming, and they passed on the information to Washington (Blair 1976: 266–8; Sampson 1975: 243–8; and Yergin 1991: 593–7). A similar message came from a CIA study (incidentally co-authored by the same analyst who anticipated that the 1967 War would last only six days), which concluded that the Egyptians were planning to attack Israel (Cockburn and Cockburn 1991: 171). Indeed, Kissinger was directly informed of the pending assault, both by Jordan's King Hussein (who between 1957 and 1977 was a paid CIA agent), and by sources close to President Sadat of Egypt (Neff 1988: 105)." (Nitzan y Bichler 2002, 246-47).

469 Como afirman Sheffer y Barak: "it is clear that some security officials in Israel have amplified or manipulated the domestic and external threats to the state's national security and presented them as existential for utilitarian reasons, not least of which is the need to increase or preserve the budget allotted to the security agencies" (2013, 71). Estos dos autores citan como ejemplo a Ami Ayalon, ex general y antiguo miembro del Estado Mayor que durante los 38 años de su carrera en el *security network* se ha "especializado" en magnificar las amenazas percibidas a la seguridad nacional para la obtención de más fondos (2013, 71).

470 Sólo a modo de ejemplo recordamos que Levi Eshkol fue sometido a una enorme presión (que casi llegó a la insurrección) de los militares por su empeño en intentar evitar la Guerra del 1967, y es empujado por la élite

A partir de que se inicia el proceso de desecurización en la década de los ochenta, reparamos en que las élites del *security network* empiezan a perder posiciones (en porcentaje respecto al PIB) en el presupuesto de defensa. Un proceso que se acelera en la siguiente década. En este último período, la situación ha cambiado tanto que nos encontramos dos Primeros Ministros provenientes del *security network*, Ehud Barak y Ariel Sharon, que también llevan a cabo recortes del gasto en defensa bajo la presión del sector neoliberal.

Hemos visto que, con el estallido de la Segunda Intifada, las élites neoliberales pierden la batalla de la securización. En términos de gasto en defensa sufren también una derrota, con un aumento del 16% del 2000 al 2002. Pero en este ámbito no se quedan de brazos cruzados y ya para los presupuestos del 2003 el Ministerio de Finanzas pide una reducción del gasto de 9 mil millones de NIS (Nuevo Shekel Israelí), equivalente a casi un cuarto del gasto del Gobierno en defensa. El Ministerio de Defensa defiende que es una propuesta irresponsable, que no tiene en cuenta las necesidades en defensa, y que además no toma en cuenta la rigidez que implican los numerosos programas plurianuales, indicando que la reducción debería programarse y ser progresiva para ser menos perjudicial (Shiffer 2010, 226). El primer ministro Ariel Sharon tiene que mediar, imponiendo una reducción considerable, pero menor de la exigida desde el Ministerio de Finanzas (2010, 226). Posteriormente el sector de seguridad recibió “suplementos” por valor de 2,9 mil millones de NIS, pasando de un presupuesto asignado en 33,6 mil millones, a un gasto de 36,5 mil millones (Barak y Sheffer 2006, 252).

En 2003 se lanza una campaña liderada por Netanyahu, en aquel momento como Ministro de Finanzas, y apoyada por economistas, periodistas y algunos expertos en seguridad, para llevar a cabo un fuerte recorte del presupuesto de defensa del año 2004. Por eso encontramos los medios de comunicación llenos de reportajes sobre los excesivos privilegios del personal militar, y artículos de opinión exigiendo al Gobierno llevar a cabo las necesarias reformas en el sector de seguridad (Sheffer y Barak 2013, 87). Desde el Ministerio de Finanzas se pide una reducción de 3 mil millones respecto al presupuesto anterior (no respecto al gasto real), dejando la cifra del presupuesto en 30,6 mil millones.

El *security network* responde con fuerza a lo que percibe como una agresión:

“In what has become an annual ritual in Israel, the IDF, supported by the Security

de las FDI a aceptar su estrategia ofensiva (Shlaim 2003).

Network, underscored the threats to Israel's national security, and argued that responsibility for cuts in security allocations in such perilous times would rest on the civilians' shoulders. Characteristically, CS Yaalon likened the army's negotiations with the Ministry of Finance to a 'Turkish bazaar', adding that the latter was not authorized (!) to make decisions on cuts in the security budget because it would not be responsible for their consequences. The Treasury's behavior, he stated, was 'on the threshold of irresponsibility'. Instead of reprimanding him, Defense Minister Mofaz, a former CS, accused the Treasury of stabbing the DE in the back, adding that the proposed budgetary cut would place Israel under an 'unreasonable threat'. Other retired security officials also joined the struggle. Some published a newspaper ad explicitly warning the cabinet not to 'shatter our security' by opening an 'internal front' against the security forces 'who are fighting day by day and hour by hour for the security and future of the state of Israel'. Others used their civilian positions to make the military's case. The military-affairs correspondent of channel 2—and a lieutenant colonel in the army reserves—argued that the proposed budgetary cut would 'destroy' the DE. MK Sneh, a retired brigadier who chairs the subcommittee for defense preparedness in the Committee of Foreign Affairs and Security, also warned against an additional cut in security allocations. Because his was one of the only civilian institutions acquainted to a certain degree with the details of the security budget, his stance was particularly significant." (Barak y Sheffer 2006, 252).

Frente a la agresiva respuesta del *security network*, Sharon tiene que intervenir de nuevo, en este caso deja el recorte en poco menos de 2 mil millones, quedando el presupuesto en 31,78 mil millones. A la Knesset les llega un presupuesto de 32,4 mil millones que es rechazado desde las comisiones encargadas, y se aprueba un presupuesto de 29,9 mil millones. Sin embargo, en el transcurso del año siguiente, la Knesset se ve obligada a aprobar una subida del gasto para el año corriente a 35 mil millones (Barak y Sheffer 2006, 252-53).

Finalmente después de una agria batalla, con frentes en el propio Gobierno, en el Parlamento y en la opinión pública, el resultado dista mucho de las ambiciones del Ministerio de Finanzas, consiguiendo una tímida reducción de gasto de sólo 1,5 mil millones NIS. Aun así, las FDI afirman que se han visto obligadas a aplicar dolorosas reducciones de gastos, despedir a más de cinco mil oficiales y otro tipo de personal, desmantelando parte de su poder (Shiffer 2010, 227).

Aunque la tímida reducción lograda podría dejar un sabor agridulce en la corriente neoliberal, el debate generado al respecto ha permitido que este sector consiga algunos notables avances estratégicos sobre el control del gasto en la defensa: a partir de entonces el Ministerio de Finanzas nombra a un representante suyo como jefe de contabilidad del Ministerio de Defensa; el propio Ministerio de Defensa realiza una reestructuración interna

estableciendo una unidad de planificación estratégica, reforzando en este ámbito su posición frente a las FDI; el Consejo Nacional de Seguridad gana peso y se le otorga un rol en la elaboración de los presupuestos; y finalmente, el Primer Ministro pide al Ministro de Defensa que prepare conjuntamente con el Ministerio de Finanzas y el Consejo Nacional de Seguridad, un plan multianual para el presupuesto de defensa (recordemos que los proyectos multianuales eran uno de los principales problemas para llevar a cabo recortes más drásticos) (Shiffer 2007).

Todas estas medidas debilitan la posición de las élites de las FDI, y por extensión al *security network*, respecto al gasto en defensa, otorgando más control y capacidad de influencia sobre el resultado final a sus adversarios. Si ello podía parecer preocupante a las élites del *security network*, que ven que todo ello sucede con un Primer Ministro supuestamente de los suyos, pueden preocuparse más al ver que el debate sobre el tamaño del presupuesto de defensa se intensifica, y que la necesidad de realizar recortes importantes en el sector de seguridad pasa a ser uno de los debates en la campaña del 2006 (Shiffer 2010, 230-31). Más aún cuando uno de los partidos que los apoyó con más firmeza (el Partido Laborista) entra a formar parte del Gobierno.

13.4 El conflicto por la influencia en las élites políticas y el policy making

En el Capítulo 10 veíamos como las élites económicas israelíes de la corriente neoliberal disponen de numerosos recursos y mecanismos para influir en los actores políticos y de la alta administración del Estado. Entre ellos encontramos la financiación de los partidos políticos, la corrupción o las puertas giratorias. Además, a partir de la democratización interna de los partidos que se da a principios de los noventa, los actores políticos necesitan financiación también a nivel individual para hacer frente a su promoción interna y a las campañas de primarias de los propios partidos. En consonancia con ello, los primeros ministros de Israel de las últimas dos décadas, Netanyahu, Barak, Sharon y Olmert, han estado todos involucrados en casos de corrupción o financiación ilegal.

Igualmente, las élites económicas ejercen su influencia sobre las élites políticas a

través de otros mecanismos más indirectos, como por ejemplo el fuerte control que detentan sobre los medios de comunicación, su capacidad de influir en el propio tejido económico del sistema, o a través de la ideología, con la instauración del neoliberalismo. Asimismo, estas élites se benefician directamente de la tecnocratización de la política económica de Israel, y su transferencia en gran parte al Ministerio de Finanzas y al Banco de Israel, dos instituciones con un enorme peso, que empujan con fuerza hacia la implementación del modelo neoliberal, no sólo por ideología, también porque la posición de sus propias élites en el régimen de poder depende de ello.

También hemos mostrado que, en el ámbito de la ideología, el *security network* tiene más peso, con una ideología casi hegemónica ampliamente instaurada desde hace décadas. Los otros mecanismos relacionados con el capital, citados anteriormente (corrupción o financiación a políticos, puertas giratorias, etc.), de forma análoga pueden ser utilizados por el *security network*, a través del capital obtenido por la industria militar, sin embargo su capacidad es inferior a la de las élites neoliberales, con muchos menos actores y una cantidad de capital muy inferior. Igualmente, tienen varios mecanismos para influir en los medios de comunicación. No obstante, únicamente con estos mecanismos, el *security network* quedaría en una posición claramente inferior para competir frente a la corriente neoliberal.

Pero poseen otros tres recursos específicos que refuerzan enormemente su posición: el hecho de ser considerados una autoridad epistémica y ostentar casi un monopolio en la información sobre seguridad del país, tanto frente a la propia población, como frente a la élite política; su capacidad de transformar la realidad desde el terreno gracias a su amplia autonomía; y su capacidad de infiltrar a las élites políticas con personal propio, proveniente generalmente de las FDI, beneficiándose de su fuerte prestigio.

Desde el sector neoliberal se intenta limitar el uso de estos tres recursos en la medida de lo posible. Los resultados no serán muy exitosos para la corriente neoliberal, pero las actuaciones en esta dirección ilustran el conflicto abierto entre ambos grupos.

Hemos visto como Netanyahu crea el Consejo Nacional de Seguridad, para hacer frente al monopolio de la información por parte del sector de seguridad frente a la élite política. Sin embargo, este organismo, boicoteado y marginado por otras organizaciones del Estado pertenecientes al sector de seguridad (FDI, servicios de inteligencia y Ministerio de Defensa), será incapaz de cumplir su cometido. Tampoco será reforzado posteriormente ni por

Barak ni por Sharon, ambos procedentes del *security network*. Sin embargo, como consecuencia de la batalla por el gasto en defensa que estalla de forma abierta en 2003, este organismo gana peso pasando a ser incluido en el proceso de determinación del presupuesto, para ofrecer una visión más independiente⁴⁷¹ de la situación de seguridad del país.

Olmert, a diferencia de Barak y Sharon, distante del *security network*, e inexperto en el ámbito de la seguridad, cuando llega a Primer Ministro robustece este organismo creado por Netanyahu. Así, el Consejo Nacional de Seguridad mejora su rango institucional y se traslada de la periferia de Tel Aviv, lejos del resto de instituciones, a Jerusalén, en las propias oficinas del Primer Ministro (Shiffer 2010, 211; Sheffer y Barak 2013). Posteriormente, en 2008, bajo el mismo Primer Ministro, su rol será ampliado considerablemente y Netanyahu, durante su segundo mandato, seguirá reforzando su posición (Spira 2008; Gur 2014).

Para reducir la capacidad de transformar la realidad desde el terreno que tienen las FDI, o de hacer fracasar las directivas políticas gracias a su amplia autonomía, se intenta aumentar el control de las instituciones políticas sobre las FDI. Desde 1973 se han realizado numerosos informes y se han redactado varias propuestas para aumentar el control sobre las FDI y las agencias de inteligencia, y para reforzar la posición del Gobierno frente a los militares. Pero nadie ha tenido la voluntad y la capacidad de aplicar grandes cambios y los avances han sido mínimos (Peri 2006, 259-61).

Por su lado, la Knesset toma la iniciativa en 2004 mostrando su voluntad de hacer más efectivo su supuesto control sobre las FDI y en consecuencia se produce un enfrentamiento entre la Comisión de Asuntos Exteriores y Defensa de esta institución y el Jefe del Estado Mayor. El jefe del ejército reacciona prohibiendo que los oficiales de las FDI vayan a declarar en dicha comisión, abriendo una crisis institucional. Para resolver el enfrentamiento fueron necesarias largas discusiones entre el Ministro de Defensa, el Jefe del Estado Mayor, el Presidente del Parlamento, y el Presidente de la Comisión (Peri 2006, 261).

Los líderes de la Knesset, con voluntad de seguir en su empeño, crean una nueva comisión para elaborar recomendaciones para mejorar el control del sector de seguridad desde la Knesset, pero incorporando también recomendaciones más generales para reequilibrar las

471 Algunos autores consideran que aporta una visión “civil” de la seguridad como alternativa al monopolio militar (Peri 2006). Es indiscutible que, al menos, sirve para intentar limitar el grave conflicto de intereses que se genera en Israel con el hecho que sean los militares quien informan sobre la situación de seguridad que determinará su presupuesto.

relaciones civil-militares. Entre estas recomendaciones, encontramos la de alargar el período que tienen que esperar los militares para formar parte de la élite política, y reforzar legalmente dicha obligación⁴⁷². En aquel momento dicho período consistía en 6 meses para ser ministro, y 100 días para concurrir en unas elecciones para la Knesset (Peri 2006, 262), unos plazos cortos que además no se respetaban, con incorporaciones casi inmediatas tanto en la Knesset, como en el Gobierno. Un ejemplo claro es el caso de Shaul Mofaz, nombrado Ministro de Defensa por Sharon justo después de dejar el puesto de Jefe del Estado Mayor (Sheffer y Barak 2013, 66-67). Esta recomendación va claramente orientada a frenar el tercer mecanismo al que hacíamos referencia, la infiltración de las élites políticas por actores procedentes del sector de seguridad.

Como hemos explicado, este fenómeno se instaura a partir de los días anteriores a la guerra del 1967, y se refuerza después de la guerra del 1973, con la elección por primera vez de un Primer Ministro procedente del Estado Mayor del ejército, Yitzhak Rabin. El grado de infiltración se mantiene con variaciones menores desde entonces. El último descenso considerable a nivel del Gobierno coincide con el proceso de des securización de los años noventa, en los gobiernos de 1995-1996 (Peres) y 1996-1999 (Netanyahu) con “sólo” 4 miembros procedentes del sector de seguridad formando parte del ejecutivo. Esta dinámica termina con la llegada de Ehud Barak, con un gobierno con 7 miembros procedentes del sector de seguridad (además de que el propio primer ministro Barak, antiguo Jefe del Estado Mayor, ocupa la cartera de Ministro de Defensa), quién por añadidura introduce a otros numerosos antiguos miembros del sector de seguridad en la burocracia gubernamental y en la alta administración del Estado (Sheffer y Barak 2013). Los gobiernos de Sharon mantendrán 6 miembros cada uno. Recordamos que la infiltración en la Knesset todavía se mantiene constante en valores que oscilan entre el 10 y el 11,6% en las últimas décadas.

Así, en este ámbito, parecen pocos los avances logrados por el sector neoliberal. El temprano retiro en los militares les facilita hacer una segunda carrera (o más), y el prestigio que otorga el ejército sigue abriendo una puerta a la élite política para los actores provenientes de la élite militar. Éste sigue siendo un poderoso recurso de poder del *security network* para

472 Entre las propuestas que van destinadas a mejorar la capacidad de control de la Knesset sobre los militares, encontramos: reforzar el estatuto de la Comisión de Asuntos Exteriores y Defensa para que tanto civiles como militares estén obligados a declarar (y deje de ser voluntario); que el Jefe del Estado Mayor tenga la obligación de informarles a través de un informe mensual; y reformar en profundidad del proceso de elaboración del presupuesto de defensa, dando más poder a dicha comisión.

influir en el *policy making*, que resiste a la presión neoliberal.

Aun así, algunos cambios menores sí que se han dado. La edad media de retirarse de los altos oficiales del ejército ha ido subiendo progresivamente de los 41,9 de media en el período del 1948-57, a los 53,2 años en el período de 1998 a 2008. Sin embargo este hecho no parece haber limitado la realización de segundas carreras, el 95,5% de los altos oficiales retirados en este último período han realizado al menos una segunda carrera (Barak y Tsur 2012).

Asimismo, como vemos, se ha puesto encima de la mesa el establecer un período de espera obligatorio para los militares a la hora de hacer carrera política. En realidad, después de la Guerra del Líbano de 2006, en 2007, la Knesset aprueba una ley que establece un período obligatorio de 3 años de espera antes de que los oficiales del ejército puedan ejercer como parlamentarios o formar parte del Gobierno (Sheffer y Barak 2013, 67).

De este modo, llegamos a 2006 con una situación estable (desde la subida del período de Barak) respecto a los niveles de infiltración del sector de seguridad en la política, con un gobierno de Sharon y un parlamento que mantienen sus cuotas habituales. No obstante, a causa de una serie de casualidades (entre las que destaca el imprevisible accidente vascular cerebral del propio Sharon), y de la influencia de las élites neoliberales para impulsar a sus propios candidatos (es difícil determinar el peso que corresponde a cada una de las causas), en las elecciones de marzo de este año nos encontramos con un panorama con algunos cambios significativos: ninguno de los líderes de los tres principales partidos (Olmert, Peretz y Netanyahu⁴⁷³) forma parte del *security network*, algo que no sucedía desde 1996, en pleno período de desecurización. El Gobierno resultante de las elecciones mantiene una proporción similar de miembros pertenecientes al *security network*, pero tienen un peso muy inferior al habitual dentro del Gobierno, la amplia mayoría se encuentran en los rangos inferiores del Gobierno (International Crisis Group 2006a, 17). Destaca el hecho que ni el Primer Ministro, ni el Ministro de Defensa, las dos posiciones más importantes para el *security network* tienen una experiencia previa destacable en cuestiones de seguridad. Este hecho no se producía desde el período 1980-1981 cuando Menahem Begin ostentó ambas posiciones, y ésta representa la única otra excepción desde 1967 (Sheffer y Barak 2013, 50).

473 En realidad la caída electoral del Likud, a causa de la creación de Kadima, fue tan importante que quedó cuarto, superado por el Shas. El líder del Shas, Yishai, tampoco provenía del sector de seguridad.

13.5 Peretz y Olmert ¿Actores débiles, o una amenaza al security network? El sustrato de la Guerra del 2006

Las élites del *security network* consiguieron volver a imponer más securización y un discurso militarista con el primer Gobierno de Netanyahu, y hemos observado como a continuación incrementaron su control del *policy making* con el Gobierno de Barak. Su posición se reforzó notablemente con el estallido de la Segunda Intifada bajo este Primer Ministro y con la posterior escalada de violencia bajo el Gobierno de Sharon, quien siguió impulsando la securización y un discurso militarista.

A pesar de todo, a grandes rasgos, las élites del *security network* han visto como iban debilitándose progresivamente sus posiciones desde la década de los setenta, cuando podemos considerar que estuvieron en su punto álgido. Esta pérdida paulatina se debe principalmente a la incursión del neoliberalismo en el régimen de poder y al refuerzo de sus élites económicas, aunque también han influido otros cambios que se han dado en la sociedad israelí. Nada hacía pensar que, una vez desescalase la confrontación con los palestinos, el declive no iba a continuar. De hecho hemos visto como ya en 2003 y 2004 las fuerzas armadas se enfrentan a las distintas presiones que pretenden (y consiguen parcialmente) reducir su presupuesto y debilitar su influencia política.

Las elecciones de 2006 podían parecer un punto de inflexión respecto al militarismo y los procesos de securización. El líder de los laboristas pide abiertamente un sustancial recorte en el presupuesto de defensa, para poder recuperar el gasto social fuertemente debilitado en los últimos años, convirtiéndose en un tema de debate importante de la campaña. Olmert no defiende abiertamente una posición similar, pero tampoco defiende la posición de los militares. Esta situación ya representa un cambio en los debates electorales israelíes, pero además, los resultados de las elecciones muestran un giro hacia la izquierda, en comparación con los resultados de 2003.

El nuevo partido Kadima, que se considera de centro, consigue la victoria, una victoria que en las elecciones anteriores había obtenido el Likud. La aparición de esta nueva formación, compuesta por miembros provenientes tanto del Likud como del laborismo, hunde

al Likud de Netanyahu, que pierde 26 diputados, quedando en cuarta posición, con sólo 12 diputados y menos del 9 % de votos, mientras que el laborismo, pese a la fuerte crisis que también atraviesa, consigue mantener los mismos resultados que en 2003 (19 diputados)⁴⁷⁴.

Según Warschawski (2006), la debacle del Likud ilustra que el discurso de confrontación de Netanyahu ha perdido apoyo social. A nivel social hay un agotamiento respecto a la conflictividad, y los discursos belicosos dejan de ser la alternativa escogida:

“the new mentality can be summarized as an aspiration to normal life and security, security being based not on “a permanent preemptive war against Palestinian terrorism” but on separation. This shift in the public mood is precisely what Netanyahu, as leader of the Likud party, had failed to grasp during the electoral campaign, as he kept on repeating the same old war-mongering slogans of blood and tears and denouncing the weakness of his opponents in the war against terror. Even Hamas’s victory did not help the Likud leader” (Warschawski 2006, 46-47).

Seguramente la reciente victoria electoral de Hamás no tuvo un fuerte impacto en mantener un altísimo nivel de securización en el régimen israelí porque, aparte del agotamiento social respecto a la conflictividad, el mensaje de Barak de que no había con quien negociar había calado profundamente en un sector muy amplio de la sociedad (Warschawski 2006). Por lo tanto, el cambio de líderes en la ANP afectaba poco a la percepción de una sociedad que había abrazado mayoritariamente la solución unilateral, iniciada por Barak y desarrollada por Sharon.

En este contexto, Olmert y Peretz llegan al Gobierno con las posiciones de Primer Ministro y Ministro de Defensa respectivamente. Como hemos visto, en Israel es excepcional que coincidan dos líderes sin experiencia en temas de seguridad en estas posiciones, y desde 1967 es infrecuente que uno de ambos cargos no proceda de la carrera militar. Estos dos puestos del Gobierno son los que ejercen un mayor control sobre el ejército y la mayor parte del *security network*. Recordemos que una parte de la industria militar es propiedad del Estado, y que el resto está regulada y fuertemente condicionada por el Gobierno a través del Ministerio de Defensa. Mientras que el Mossad y el Shin Bet dependen del Primer Ministro. Ciertamente, las élites del *security network* podían sentirse amenazadas por el nuevo Gobierno (y por la consecuente mayoría en la Knesset), dado que se podía prever la apertura de tres frentes potencialmente perjudiciales para ellas.

⁴⁷⁴ Es cierto que parte del voto del Likud se va a la extrema derecha que sube de 12 a 20 diputados, pero aun así, toda la derecha ha pasado de tener 52 diputados, a sólo 32, de 120 que forman la Knesset (Warschawski 2006, 46).

El primer frente que se preveía que se abriera con el *security network* era por la reducción del presupuesto de defensa. Peretz no se lanzó al vacío con su petición de reducción del gasto en defensa, el debate público al respecto había ido creciendo, y desde los medios de comunicación y desde estancias políticas⁴⁷⁵ se denunciaban las supuestas ineficiencias y el despilfarro que representaba el ejército. Se exigían reducciones en los presupuestos de defensa y destinar parte de dicho presupuesto a fines sociales (Shiffer 2010, 231).

En el discurso de su victoria, que se consideró como la base de la nueva agenda del Gobierno, Olmert expresó la necesidad de aumentar los recursos en educación, sin aclarar de donde obtendría estos recursos, pero su pacto con Peretz y el debate social abierto podían hacer pensar que provendrían de una reducción en el gasto militar. En realidad, Olmert, aunque no se había expresado abiertamente sobre la cuestión, estaba ligado a la corriente neoliberal. Apoyó en todo momento la dura política de recortes (primero de gasto social y posteriormente militar) llevada a cabo por Sharon y Netanyahu, y cuando asumió el Ministerio de Finanzas (que se añade al Ministerio de Industria, Comercio y Trabajo y a la posición de Vice Primer Ministro) después de la dimisión de Netanyahu en protesta por la retirada unilateral de Gaza en agosto 2005, continuó la misma línea que su antecesor. Es más, después de formar el nuevo gobierno y antes de la guerra del 2006, Olmert y Peretz se reunieron con el Estado Mayor del Ejército y les hacen saber que deberán hacer frente a un presupuesto menor, pese a las quejas y los informes que presentan los generales para defender su posición. Harel e Issacharoff afirman que para terminar la reunión, el Primer Ministro “rejected the generals’ arguments against budget cuts. ‘I have enough problems with the financial situation of old people in Tel Aviv,’ he told them. ‘You’ll have to make do with whatever there is’.” (Harel y Issacharoff 2008, 72). Conjuntamente con el Ministro de Finanzas se estaba elaborando un programa para realizar un sustancial recorte en el presupuesto de defensa de 2007 (Levy 2009b, 4).

La segunda amenaza para el *security network* del nuevo Gobierno era la principal promesa electoral de Olmert, el “plan de convergencia” (*hitkansut*), que implicaba la retirada unilateral de la mayor parte de Cisjordania, haciendo efectivas las fronteras impuestas con el muro, el desmantelamiento de las colonias aisladas o ilegales (entre 90 y 60 mil colonos), y la

475 A modo de ejemplo, el antiguo jefe del Consejo Nacional de Seguridad, Uzi Dayan, ya pedía un recorte del 10% del presupuesto total (4,5 mil millones de reducción), en octubre 2005. Este mismo actor se presenta a las elecciones de 2006 liderando un pequeño partido que no obtendrá representación (Shiffer 2007, 236).

anexión de los grandes bloques de colonias, entre los que destacan Ariel, Maale Adumim y Gush Etzion, con el mantenimiento del control de Jerusalén Este y del Valle del Jordán (Barreñada 2006, 3-4).

Aunque este proyecto distaba mucho de buscar la paz, y aseguraba mantener un nivel de conflictividad porque implicaba la inviabilidad de un Estado palestino (Álvarez-Ossorio 2006), era una amenaza para las FDI, dado que suponía perder la gestión y el control directo de los Territorios Palestinos Ocupados. Hemos visto como sólo la burocracia necesaria para hacer la gestión civil de los millones de palestinos, representaba unos recursos en personal y económicos importantes que las FDI perderían (Peled 2004), que se añadirían a la reducción de los cuerpos de seguridad desplegados sobre el terreno, inteligencia, etc. Esto implicaba que cualquier tipo de retirada de los Territorios Palestinos Ocupados representase un fuerte golpe al *security network*.

El tercer frente que se abría para el *security network* era la pérdida de influencia en el *policy making*. Habían perdido el control sobre las posiciones principales en el Gobierno (Primer Ministro y Ministro de Defensa), y su peso en el ejecutivo se había reducido sustancialmente.

En este sentido, como hemos visto, una de las primeras acciones de Olmert después de tomar posesión del Gobierno es trasladar el Consejo Nacional de Seguridad de la periferia de Tel Aviv, aislado del resto de instituciones, a la oficina del Primer Ministro en Jerusalén, otorgándole un rango administrativo superior. Una acción claramente destinada a encontrar un contrapeso al monopolio informativo sobre cuestiones de seguridad que ostentaban las FDI y la comunidad de inteligencia.

Mientras que en la Knesset, la coalición que constituye el Gobierno tiene una mayoría absoluta⁴⁷⁶ y durante este período se aprobaron leyes como la que obligaba a los militares a esperar tres años antes de incorporarse al Gobierno o a la misma Knesset. Igualmente, en 2008 aprobó por unanimidad una ley para reforzar notablemente el Consejo Nacional de Seguridad, ampliando sustancialmente sus funciones y expandiendo drásticamente los poderes de su presidente⁴⁷⁷ (Ilan 2008), en un nuevo intento de reequilibrar su posición respecto a los

476 En la alianza inicial, con Kadima, el laborismo, el Shas y el Gil cuentan con 68 parlamentarios de 120.

477 Entre otros, se le otorga la capacidad de citar para deliberaciones a cualquier empleado u oficial del sector de seguridad; se le facilita obtener información de los cuerpos de seguridad; y se le invita a asistir a los Consejos de Ministros donde se debatan temas de defensa o asuntos exteriores, y a todos los comités en los

principales actores del sector de seguridad.

Sin embargo, este Gobierno que podía parecer una amenaza para el *security network* tenía los pies de barro por la enorme debilidad de Olmert y Peretz, los dos líderes de los principales partidos que formaban la coalición y que ocupaban los dos puestos esenciales para el *security network*.

Ehud Olmert no era un político menor, llevaba una larga trayectoria como miembro de la Knesset y fue ministro desde el 1988 al 1992 con el Likud. Posteriormente fue alcalde de Jerusalén durante una década, hasta que en 2003 se presenta de nuevo a las elecciones de la Knesset. Durante el Gobierno que se constituyó en aquel año, liderado por Sharon, obtuvo un papel relevante, y su posición se fue reforzando. Inició el mandato con el Ministerio de Industria, Comercio y Trabajo, al que se le añadieron las competencias de la Autoridad de Tierras, la Autoridad de Radiotelevisión y la Administración Beduina del Neguev (Ortiz de Zárate 2016), y lo que fue decisivo para su futuro político, la posición de Vice Primer Ministro primero (Acting Prime Minister⁴⁷⁸).

Posteriormente vio reforzadas sus funciones con el Ministerio de Comunicaciones, hasta el momento en manos de Sharon, un cargo que ostentará durante un año y medio añadido a los anteriores. En agosto de 2005 adquirió también el control del Ministerio de Finanzas, después de la dimisión de Netanyahu. Si bien esta acumulación de poder conseguida en el segundo Gobierno de Sharon se debía esencialmente, según Ortiz de Zárate (2016), a la fidelidad de Olmert hacia este último, al que sigue desde el primer momento al nuevo partido Kadima, más que a su capacidad de liderazgo.

Finalmente, en enero de 2006, a causa de la incapacitación de Sharon como consecuencia de un accidente vascular cerebral, Olmert pasó a ser el líder del Gobierno, el líder del Kadima y el cabeza de lista de este partido para las cercanas elecciones. Coincidiendo con Ortiz de Zárate, Shlaim expresa que Olmert llega al puesto de Primer Ministro más por accidente que por méritos propios:

que estén presentes los responsables de los servicios de inteligencia.

478 En Israel encontramos “Acting Prime Minister”, “Deputy Prime Minister” y “Vice Prime Minister”, sin embargo los dos últimos son honorarios y no están definidos legalmente (pero pueden servir para definir las posiciones en el Consejo de Ministros). El “Acting Prime Minister”, es quien dirige los Consejos de Ministros cuando el Primer Ministro está ausente, y es quien sustituye al Primer Ministro en caso de incapacitación (legal o por enfermedad) o defunción. La posición concreta de Olmert se puede confirmar en: https://www.knesset.gov.il/mk/eng/mk_eng.asp?mk_individual_id_t=3 (visitada en 30/07/2018).

“Ehud Olmert’s rise to the pinnacle of power in Israeli politics was almost accidental. It was in no small measure due to the title of [acting] prime minister he happened to hold at a crucial moment, a title Ariel Sharon had been constrained to confer on him as a consolation prize for denying him the powerful post of minister of finance. That post went to Binyamin Netanyahu, the former Likud leader and prime minister. Olmert and Netanyahu were both staunch hard-liners: the difference was that Olmert followed Sharon into Kadima, whereas Netanyahu stayed in the Likud. Sharon did not expect Olmert to succeed him as prime minister and did not consider him worthy of the position. Yet when Sharon fell into a coma in January 2006, Olmert automatically succeeded him both as the leader of Kadima and as acting prime minister.” (Shlaim 2014, 1077).

Esta sucesión de acontecimientos que llevaron a Olmert a ser Primer Ministro en funciones y líder del Kadima hacen que su posición sea muy débil incluso dentro del propio partido. Antes del accidente vascular cerebral que dejó a Sharon en coma (pero después de que hubiera tenido un primer accidente vascular por el que estuvo ingresado en urgencias menos de 48h), se confeccionaron las listas electorales para las elecciones de marzo del 2006, y en este proceso se hizo evidente el enfrentamiento entre Olmert y Tzipi Livni, en esta ocasión rivalizando por el segundo puesto. Olmert consiguió ser el número dos de la lista gracias a su experiencia, mientras que Livni obtuvo el tercer puesto pese a gozar de una mayor popularidad (Ortiz de Zárate 2016). El orden de estas posiciones era relevante porque en caso de que Sharon, con 77 años, tuviera que dejar el cargo a causa de sus problemas de salud, el número dos obtenía la primera posición.

Posteriormente, con la inhabilitación de Sharon, Livni amaga con disputar la presidencia del Kadima. Olmert, a cambio de que ella renunciara a abrir una disputa en un momento crucial para el partido, le ofreció el Ministerio de Exteriores y la posición de número dos en el próximo Gobierno (Ortiz de Zárate 2011b). El enfrentamiento entre los dos antiguos colaboradores de Sharon no terminó aquí. La confrontación se prolongó hasta la caída de Olmert en marzo del 2009.

Destacamos como momentos ilustrativos de esta confrontación cuando en mayo del 2007 Livni pidió la dimisión de Olmert y se ofreció para reemplazarlo como líder del Kadima y como Primera Ministro. El embate de la Ministra de Exteriores consigue el apoyo de la mitad de su grupo parlamentario, pero Olmert, a mínimos de popularidad y bajo investigación policial por abuso de poder y prevaricación, se resistió a dimitir apelando a la estabilidad (Ortiz de Zárate 2011b). Posteriormente, durante las negociaciones que Olmert estableció con Mahmoud Abbas en septiembre de 2008, seguramente intentando salvar su legado estando al

final de su carrera política (presentó su dimisión aquel mismo mes⁴⁷⁹), el Presidente palestino recibió mensajes de Tzipi Livni diciéndole que no aceptara la propuesta de Olmert, que ella, una vez fuera Primera Ministra, le haría una oferta mejor (Shlaim 2003, 1078-79).

Por su lado, la llegada de Amir Peretz al liderazgo del Partido Laborista sorprendió a comentaristas y analistas (Lochery 2007b, 310; Warschawski 2006, 48) puesto que su principal rival, Shimon Peres, tenía una enorme talla política y mantenía el control sobre el aparato del partido, además de disfrutar de un apoyo mayoritario entre los altos cuadros y líderes⁴⁸⁰ del mismo. Sin embargo, como habíamos visto, Peretz había conseguido aportar un gran número de militantes nuevos, procedentes de su paso por el Histadrut y del partido Una Nación, que lo apoyaron y que le dieron la victoria en las primarias.

De este modo Peretz devino líder, pero con el aparato del partido y buena parte de sus figuras destacadas en su contra. Una parte importante de los líderes con más peso del partido se fueron al nuevo partido Kadima, entre ellos el propio Peres, Haim Ramon y Dalya Itsik, a los que siguen muchos otros, más a medida que las encuestas daban una amplia victoria a Kadima (Warschawski 2006).

Pero lo peor para Peretz es que los que se quedaron tampoco le facilitaron su liderazgo:

“Many members loyal to former leader Shimon Peres remained in the party’s Central Committee and made life difficult for the new leader. Other contenders for the leadership made it clear that they did not accept Peretz’s position and there were widespread rumours of plotting and potential leadership challenges from figures such as former leader Ehud Barak, who had withdrawn his own candidature and supported Peres during the leadership election. As a result of all of this, Peretz needed to be careful to balance the goals of the national campaign with the needs of developing his own power base within the party and preventing rebellion” (Lochery 2007b, 312).

Estos temores de Peretz se hacen realidad en junio del 2007. Con la popularidad hundida también dentro del partido (a causa del notorio fracaso de su gestión de la guerra del Líbano y de haber abandonado su agenda social) se convocan primarias anticipadas que

479 Olmert presenta la dimisión en septiembre 2008, pero Tzipi Livni, nueva líder de Kadima, no es capaz de renovar un acuerdo de coalición que le permita sucederlo como Primera Ministra y en consecuencia hay que convocar elecciones. Las elecciones quedan convocadas para el 10 de febrero, y Olmert sigue como Primer Ministro en funciones hasta entonces.

480 Entre ellos Ehud Barak, que mantenía una muy mala relación con Peretz, y también aspiraba a dirigir el partido, pero percibiendo el rechazo que despertaba se retira de la competición y pide el apoyo por Peres (Ortiz de Zárate 2011a).

pierde frente a Ehud Barak, quien le releva de la posición de Ministro de Defensa de la que se había negado a dimitir⁴⁸¹.

Este miedo de Peretz se percibe desde el principio, ya durante las negociaciones para la formación de gobierno con Ehud Olmert. Peretz asumió directamente las negociaciones por parte del Partido Laborista⁴⁸², dejando de lado a los expertos del partido por miedo a que usaran las negociaciones para minar su autoridad en el partido, o directamente para reemplazarle en el liderazgo (Lochery 2007b). Igualmente, uno de los motivos de Peretz para aceptar la cartera de Defensa era que así dificultaba que sus principales rivales dentro del partido pudieran formar parte del Gobierno. Los dos contrincantes declarados a los que hacía frente Olmert, después de que Peres abandonara el partido, eran Benjamin Ben-Eliezer y Mata Vilani (líderes laboristas y exministros que se enfrentaron a Peretz en las últimas primarias), ambos ex-generales, y el último de ellos ya había sido Ministro de Defensa con Sharon. Igualmente bloqueaba el acceso al Gobierno a Ehud Barak, quien era el potencial mayor rival de Peretz al liderazgo laborista (Lochery 2007b, 317).

En consecuencia, tanto Olmert como Peretz, por su forma de llegar al liderazgo de sus partidos políticos, y por las estructuras y las dinámicas de competición internas en dichos partidos, eran actores débiles. El control sobre su propio partido debería ser uno de sus principales recursos de poder, y en ambos casos, no sólo su control era pobre sino que se encontraban fuertemente cuestionados (y desafiados) desde dentro mismo del partido. Pero éste no era el único factor que hacía especialmente débiles a estos dos actores para los puestos que ocupaban.

El otro principal motivo de Peretz para aceptar el Ministerio de Defensa, era, en palabras de Lochery: “For Peretz the ministry is important as it provides him with an opportunity to illustrate to the Israeli electorate that he is a national leader of stature and not

481 Frente a las fuertes críticas que recibe el Gobierno de Olmert por la gestión de la guerra, el Primer Ministro pretende cambiar la posición de Peretz dentro del Gobierno (para mantener el gobierno de coalición), pero él se niega, defendiendo que esto lastraría su futuro político, y que él no era el responsable de que Hezbolá hubiera desarrollado sus capacidades y hubiera acumulado misiles, hasta tal nivel. Algunos analistas sugieren que Barak se incorpore al partido Kadima para que Peretz deje de percibirlo como una amenaza para el liderazgo laborista y acepte cederle el puesto de Ministro de Defensa (Makovsky y White 2006, 25). Sin embargo, Barak optó por otra vía que, además de llevarlo al Ministerio de Defensa, le ofrecía el liderazgo del Partido Laborista.

482 En un primer momento exploró la posibilidad de formar un gobierno liderado por los laboristas (dejando al Kadima de lado) con él como Primer Ministro. Una vez asumió que no podía liderar un gobierno con 19 diputados, propuso a Olmert como Primer Ministro (Lochery 2007b).

just a fiery trade unionist” (Lochery 2007b, 317). Sin embargo, como advertía Warschawski (2006, 52), pese a que el Ministerio de Defensa podía parecer útil para obtener prestigio, era un regalo envenenado. Pero para explicar el otro factor de debilidad de estos actores, y por qué Peretz pensaba que para ser un “líder nacional”, usando la expresión de Lochery, tenía que ponerse al frente del Ministerio de Defensa, tenemos que volver al contexto y a las estructuras en las que estos actores evolucionan.

En Israel, la ideología militarista es tan hegemónica y la securización tan estructural que, desde 1967, los actores de la cima de la élite política que no provienen de carrera militar, se han presentado como expertos en seguridad. Como nos explican Barak y Sheffer “This behavior is obviously related to the widespread perception in Israel that it faces continuous existential threats and the expectation of many Israelis that their leaders should be capable of responding to their individual and collective feelings of insecurity” (Barak y Sheffer 2006, 93). Una visión reforzada desde el *security network*, los grandes beneficiados de esta percepción.

Como ejemplo vemos que Peres y Netanyahu siempre han resaltado su experiencia en los ámbitos de seguridad. Peres constantemente destacaba sus experiencias como director general del Ministerio de Defensa, Vice Ministro de Defensa, y Ministro de Defensa. Igualmente vemos como poco antes de las elecciones de 1996, siendo Primer Ministro en funciones después del asesinato de Rabin, Peres aparece con una chaqueta militar mientras lanza una operación militar contra Hezbolá (Barak y Sheffer 2006, 94), lo que representa un claro ejemplo de querer dar una imagen de líder duro experto en seguridad.

De forma similar Netanyahu, con una modesta experiencia militar que no le permite competir con los actores políticos procedentes del Estado Mayor, continuamente se presenta como experto en seguridad, remarcando en su biografía actividades como la organización de conferencias internacionales de lucha contra el terrorismo. A la vez se muestra rodeado de “expertos en seguridad” y acostumbra a poner a reconocidos líderes militares en los puestos de Ministro de Defensa cuando él es Primer Ministro (Barak y Sheffer 2006, 94-95). A Netanyahu, como hemos visto, su discurso duro y beligerante le es útil no sólo para ganar popularidad, sino también para hacer frente a los miembros del sector de seguridad (Levy 2009b).

De esta forma, ambos políticos intentan situarse al mismo nivel que sus competidores,

ya sea en su mismo partido, o en los partidos contrincantes, que provienen del sector de seguridad. No obstante, Olmert y Peretz tenían tan poca experiencia relacionada con seguridad, que no podían usar las estrategias de Peres o Netanyahu, y Olmert ni siquiera escogió (o pudo escoger) a un reputado militar para la posición de Ministro de Defensa. Por todo ello Barak y Sheffer, afirman:

"Without security credentials, both Olmert and Peretz were at a considerable disadvantage, not only within their own parties, both of which included several former officers and security officials, but also vis-à-vis other political parties (especially the Likud), in their dealings with the IDF and the other security services, and, of course, in their attempts to gain public support for their policies. It is not surprising, then, that throughout their term these two leaders continuously sought to demonstrate that they, too, cared much for Israel's security" (2013, 95).

En realidad, su debilidad era tal que algunos actores de las élites militares, conscientes de ello, rápidamente dieron la bienvenida a lo que ellos denominaron un ministro "civil" (Lochery 2007b, 317). No se equivocaba Warschawski sobre Peretz cuando vaticinaba:

"Peretz will be squeezed between his promise to reduce the military budget in order to free up funds for social improvements on the one side, and pressures by the military on the other. Already, the generals are treating him as an amateur on security issues and demanding that he proves himself by defending their scandalous budget. As Ha'Aretz analyst Nehemia Strassler cynically predicts: From the moment he enters the defense ministry, he [Peretz] will be the system's best advocate, and if he tries to cut [the budget], the entire army will stand against 'the civilian who doesn't understand anything'." (Warschawski 2006, 52).

Una muestra del desprecio constante que recibía de la cúpula de las FDI la encontramos cuando se hicieron públicas unas fotos en las que se veía a Peretz mirando por unos prismáticos aún con la tapa puesta, junto a los militares (Sheffer y Barak 2013, 96). Una situación que dejaba claro cómo los militares aprovechaban la pretensión del ministro de dar una imagen de líder experto en seguridad, para humillarlo y dejar claro que no sabía nada al respecto.

Desde un primer momento Olmert y Peretz escogen, como estrategia para hacer frente a esta situación, avanzar aún más en la securización y la militarización:

"Para hacer frente a las acusaciones de debilidad que llegaban desde el Likud y los partidos de extrema derecha, Olmert y Peretz siguieron aplicando la máxima dureza sobre los palestinos y prepararon la agresión al Líbano. También mantuvieron la obstaculización de toda solución negociada con los palestinos y el boicot al gobierno de Hamás. En este sentido, el gobierno israelí mantuvo la táctica de provocaciones contra el Movimiento de Resistencia Islámico para forzar

la ruptura de la tregua unilateral de los islamistas palestinos y fomentar el enfrentamiento entre los palestinos. Así, los asesinatos de dirigentes islamistas, el encarcelamiento incluso de ministros y decenas de diputados o las matanzas de civiles se incrementaron desde la llegada de Hamás al gobierno, con la clara intencionalidad de provocar respuestas violentas que acentuaran la marginación de los palestinos por la comunidad internacional” (Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007, 135).

Es decir, frente a unas estructuras ideológicas consolidadas, estos dos actores no pertenecientes al *security network*, para seguir compitiendo en una dura contienda cortoplacista, no se atreven a lanzar un proceso de desecurización que cambie el valor del prestigio del sector de seguridad en el *campo del poder*. Todo al contrario, rápidamente tratan de demostrar que ellos también son líderes duros de talla nacional, cayendo en la trampa de avanzar más aún en la securización y la conflictividad, reforzando aún más a los militares, que consiguen una enorme capacidad de influencia, y a sus oponentes políticos directos, en una carrera que sus adversarios tenían ganada antes de empezar. Así nos encontramos un Primer Ministro claramente neoliberal y un Ministro de Defensa fundador del movimiento Paz Ahora que, para hacer frente a su situación de debilidad, una vez llegan al poder, empiezan a preparar (es decir, a aprobar las propuestas presentadas por los militares) una operación militar a gran escala en territorio libanés. Cuando el *security network* y especialmente las FDI son las más beneficiadas de una operación similar.

13.6 Una guerra en nombre de la disuasión que olvida a los secuestrados

A causa de todo lo anterior, vemos como desde el 2000, después de la retirada unilateral del Líbano, las FDI han estado preparando por iniciativa propia una amplia operación en este país. Un primer plan completo se presentó en 2002, denominado “Defensa de la Tierra”, que consistía en una amplia operación militar de más de un mes y medio de duración e incluía un amplio despliegue de tropas en territorio libanés y el ataque a las fuerzas sirias en el Líbano. En 2005, el plan necesita ser revisado para adaptarlo a la nueva realidad libanesa después de la retirada siria. Esta actualización, pedida por el anterior Jefe del Estado Mayor Moshe Yaalon, se realiza bajo el mandato de Dan Halutz. Este último bien pronto

mostrará su interés en llevar a cabo un ataque a gran escala en el Líbano (Harel y Issacharoff 2008).

Como señalábamos, cuando Halutz coge el relevo de Yaalon, el enfrentamiento con los palestinos había ido a menos, la Segunda Intifada se había terminado, y desde hacía un par de años el *security network* estaba recibiendo una fuerte presión desde distintos ámbitos para limitar su presupuesto y reducir su capacidad de influencia. Asimismo hemos destacado que, siendo conscientes que no podían sostener una guerra extensa de larga duración, el *security network* tenía un especial interés en operaciones militares acotadas en el tiempo y en guerras cortas. La planificación de la guerra del Líbano respondía perfectamente a estas necesidades.

Por ello, ya en noviembre de 2005, Halutz y Sharon discutieron sobre una posible escalada para responder al intento fallido de Hezbolá de secuestrar soldados en el pueblo fronterizo de Rajar. Halutz proponía lanzar un bombardeo sobre las infraestructuras civiles en la próxima ocasión. La respuesta de Sharon fue clara, insistiendo en que: “As for operations on the Lebanese border, this has been the policy for the last five years at least. I said that whatever doesn’t have to be done over there—shouldn’t be done” (Harel y Issacharoff 2008, 70-71). Parece que, como defienden algunos autores, la guerra del 2006 probablemente no habría sucedido bajo Sharon. Ehud Barak también remarcó en su momento que bajo su mandato tampoco se habría realizado, seguramente ambos tenían más capacidad de control de las FDI, no necesitaban demostrar que ellos también eran arduos guerreros, y sabían que en el Líbano es fácil entrar, pero difícil de salir, y el desgaste político podía ser alto.

En consonancia con los intereses de las FDI a los que hacíamos referencia, durante este período Hezbolá percibe una importante tendencia a la escalada por parte del ejército israelí. La contundente respuesta de las FDI a su intento de secuestro de noviembre de 2005 le cuesta la vida a cuatro de sus hombres. En mayo de 2006, en respuesta a un enfrentamiento entre las FDI con un grupo palestino en la frontera, Hezbolá dispara a un puesto fronterizo, hiriendo a un soldado. La respuesta a esperar, era que las FDI abrieran fuego de artillería contra un par o tres de puestos fronterizos o centros de control del Partido de Dios. Sin embargo, las FDI someten a un intenso fuego de artillería una veintena de puestos de Hezbolá, destruyendo varios de ellos. Ello iba más lejos que lo establecido en “las reglas del juego” de los intercambios entre ambos. Hezbolá no se queda de brazos cruzados y dispara varios cohetes Katyusha en dirección a los cuarteles generales del norte de las FDI (Norton 2007,

134-35). Después de este episodio de escalada, Halutz sentencia que el próximo incidente con Hezbolá “would have to be used as a springboard 'for a new arrangement along the border'.” (Harel y Issacharoff 2008, 71).

La mejor predisposición de Olmert respecto Sharon hacia un ataque al Líbano se hace evidente pronto. En enero, aún como Primer Ministro en funciones, sustituyendo a Sharon en estado de coma, habló con la cúpula de las FDI sobre la posibilidad de empezar una guerra en el Líbano. Posteriormente, en marzo revisó la planificación de la próxima guerra en el Líbano (Urquhart 2007). En junio se llevaron a cabo ejercicios militares para evaluar esta planificación de la guerra en el Líbano (Harel y Issacharoff 2008, 62). Igualmente los líderes israelíes habían informado a sus contrapartes estadounidenses de un inminente ataque a gran escala el Líbano (Mearsheimer y Walt 2007).

En este contexto llega el secuestro de Hezbolá el 12 de julio de 2006 hacia las 9 horas de la mañana. A lo largo del día se suceden diversas reuniones entre la élite política y militar israelí para acordar una respuesta, mientras el ejército bombardea posiciones en el Sur del Líbano, esencialmente posiciones de Hezbolá, pero también una carretera principal y otras infraestructuras civiles. De estas reuniones cabe destacar que no se evaluó ningún otro escenario que no fuera una respuesta armada, y que en ningún momento esta respuesta armada se adecuó a la situación creada por la operación de Hezbolá. El objetivo de las FDI era ir a la guerra, y ya tenían la excusa necesaria para poner su plan en marcha.

Por ello vemos como Henriksen afirma: “In line with the Winograd Report’s conclusions, Eiland [Former Head of Israel’s National Security Council, General Giora Eiland] argues that ‘real, serious and professional discussions on how to respond to the abductions did not take place in the Israeli government that day’. In reality, says Eiland, the government simply decided: ‘Let us begin to attack Lebanon’.” (2012, 99). En la misma dirección Harel and Issacharoff explican: “Olmert’s advisors claim that no one broached the question of whether to respond. ‘It was clear to all of us that we had to respond,’ they say. ‘The nature of the response was rooted in the decisions that had been made in March 2006, when a basket of targets had been approved. [...] On July 12, nobody suggested that Israel wait before acting” (Harel y Issacharoff 2008, 77).

Este es un de los de los errores que se señalan en el informe preliminar Winograd. Los autores del informe reprochan que el gobierno israelí no tuvo en consideración toda la gama

de posibilidades disponibles para hacer frente al secuestro de los dos soldados, incluyendo la combinación de iniciativas políticas y diplomáticas con la posible respuesta militar (Henriksen 2012, 118).

En realidad el secuestro de los dos soldados parece que únicamente era la excusa para la intervención. No sólo no fueron sometidas a consideración las opciones políticas y diplomáticas para la liberación de los secuestrados, sino que ni siquiera se adaptó la operación militar al nuevo contexto, para intentar cualquier tipo de operación de rescate o similar. Como reconocía posteriormente el General Halutz “nothing was developed on that specific day” (Henriksen 2012, 99). Por este motivo, el mismo Jefe del Estado Mayor en las discusiones con Olmert y Peretz sugiere que la liberación de los soldados no fuera un objetivo militar, dado que lo consideraba un objetivo irreal (Harel y Issacharoff 2008, 78). La cúpula militar también deja claro que difícilmente se podría desarmar a Hezbolá. Sin embargo esto no era aceptable para los líderes políticos porque ellos tenían que justificar la guerra frente a la opinión pública⁴⁸³. Así, en el sexto día de campaña, Olmert en un discurso en la Knesset, aún establece los siguientes objetivos de la guerra que ellos han iniciado: (1) el regreso de los secuestrados; (2) un alto el fuego completo; (3) el despliegue del ejército libanés en todo el Sur del Líbano; y (4) la expulsión de Hezbolá de este territorio, y el cumplimiento de la resolución 1559 (lo que implica el desarme del Partido de Dios) (Henriksen 2012, 99).

El debate real que se dio el primer día, además de la cuestión de los objetivos de la guerra, fue si se realizaba un bombardeo masivo de las infraestructuras civiles libanesas como pedía el ejército, o si como defendía Peretz se centraban más en un bombardeo a las infraestructuras de Hezbolá, incluyendo las plataformas para lanzar misiles de medio alcance, en muchas ocasiones ubicadas en territorio habitado. Los argumentos de Peretz no son muy sofisticados, no comparte la opinión de la cúpula militar según la cual la destrucción de todas las centrales eléctricas del país, hospitales, etc. pondría a la población libanesa en contra de Hezbolá en vez de en contra de Israel. Para él es prioritario evitar el lanzamiento de misiles sobre Israel. La administración estadounidense con la que se estableció contacto a lo largo del día, apoyaba la postura de Peretz y pedía que se evitasen en lo posible los ataques a las

483 Levy nos explica al respecto: “setting expansive goals served the political leadership’s need for legitimacy in an environment with a reduced level of readiness to sacrifice. A more modest set of aims would have further decreased the legitimacy for military sacrifice and made the war unjustifiable. Moreover, given the criticism directed at previous governments for having reconciled themselves to the empowerment of Hezbollah in southern Lebanon, the government’s ability to realize any military – political outcome other than the disarming of Hezbollah was limited” (Levy 2010b, 798).

infraestructuras civiles que debilitaran el gobierno de Siniora, al que consideraban un aliado (Harel y Issacharoff 2008). Ciertamente, las FDI centraron sus primeros bombardeos en las infraestructuras de Hezbolá, pero como se ha explicado anteriormente, la destrucción de infraestructuras civiles en el Líbano fue masiva.

Levy remarca la debilidad de los líderes políticos frente a las FDI, y su necesidad de mostrar que cooperan con el ejército, en esta dirección, Olmert expresaba:

“The government does not limit you in any significant way,” said Olmert to the IDF’s command at the outbreak of the war. “The government just sets the space in which much can be done. . . . You have a prime minister and a defense minister who are willing to take responsibility for tough decisions. Take advantage of it; don’t make us your concern. Think as far as you can . . . leave it to us to make decisions.” Ultimately, the belligerence-charged atmosphere spurred the civilian government to go to war and give a free hand to the IDF.” (Levy 2010b, 796).

El principal argumento de las FDI es que estaban obligados a actuar de forma contundente para restablecer su capacidad de disuasión y de esta forma ofrecer seguridad a la población israelí (Henriksen 2012). Es un discurso ideal dado que les permitió llevar a cabo el tipo de guerra que necesitaba el *security network*, una operación espectacular con destrucción masiva, pero limitando el número de bajas propias. El mismo Halutz afirmaba que estaban obligados a responder más allá de las expectativas, “mucho más allá, dramáticamente más allá” según sus propias palabras (Henriksen 2012, 113). Sin embargo, como hemos visto, estas palabras sólo pueden ser consideradas discurso usado como recurso de poder por parte de estos actores.

En un contexto en el cual su adversario, Hezbolá, necesitaba una respuesta agresiva para justificar la existencia de su brazo armado en el sistema libanés, parece poco claro que el objetivo real de la acción de las FDI fuera terminar con dicho adversario o proteger a la población de él. Al contrario, como se ha explicado, Hezbolá sale claramente reforzado gracias a la actuación israelí. Igualmente, teniendo en cuenta que se encontraban en una situación en la que había una ausencia de ataques de Hezbolá a la población civil, parece poco creíble alegar que se pretende ofrecer seguridad a la propia población llevando a cabo una acción que implica la caída de más de 4.000 cohetes en una zona poblada, que además saben que está poco preparada y con insuficientes refugios (Harel y Issacharoff 2008). Hay que recordar, además, que en este período se ha hecho caso omiso de las peticiones del gobierno libanés para llegar a un acuerdo sobre la base de la resolución 1559 que resolviera las

discrepancias con el Líbano (las granjas de Chebaa, los presos y el respeto de la soberanía y el espacio aéreo libanés) que justifican la continuación de la actividad de Hezbolá (Levy 2009b). Un acuerdo en este sentido implicaba el despliegue del ejército libanés en el Sur del Líbano, y un muy probable desarme de Hezbolá.

Conclusiones

En el presente capítulo de conclusiones queremos abordar por separado varias cuestiones distintas. Para ordenarlas se han hecho dos apartados.

En el primero, dedicado a las conclusiones y reflexiones respecto a la Guerra del Líbano de 2006, se realiza un análisis de las principales dinámicas del complejo conflictual a nivel transnacional y de las consecuencias de la guerra. Posteriormente, la evaluación de los dos objetivos establecidos en la introducción sobre este ámbito nos sirve para incorporar unas últimas reflexiones sobre el estudio de caso y para validar la hipótesis presentada.

En el segundo apartado del capítulo se abordan las conclusiones y reflexiones sobre la propuesta teórica presentada en esta tesis. Como en el apartado anterior, la evaluación de los objetivos nos sirve para repasar las mayores aportaciones realizadas en la tesis y presentar unas reflexiones al respecto. A continuación se recogen algunos resultados y contribuciones de la aplicación del marco teórico al objeto de estudio.

Reflexiones y conclusiones respecto al estudio de caso

Para realizar el análisis de la Guerra del Líbano del 2006, siguiendo el marco teórico, hemos establecido un *complejo conflictual* formado por dos sistemas (o subsistemas)

sociopolíticos, el libanés y el israelí, dado que éstos son los territorios y las sociedades que comprende (o a las que abarca) la guerra.

Ambos sistemas, a causa de su evolución histórica, en tanto que sistemas sociales, están prácticamente aislados entre sí. Por este motivo se ha realizado su estudio por separado, en las partes Segunda y Tercera de la tesis, representando el principal trabajo de análisis de caso. Ciertamente, las relaciones entre los dos sistemas son muy pobres o cuasi inexistentes, limitándose esencialmente a relaciones indirectas o a través del propio conflicto armado. Ello permite explicar las dinámicas internas sin la interacción con el otro sistema salvo lo inherente a la conflictividad entre sí. Por este motivo, en el estudio realizado de ambos sistemas se desvelan de forma clara las causas de la guerra del 2006. Sin embargo, con la voluntad de completar el análisis del *complejo conflictual*, a continuación presentaremos un breve análisis supraestatal que englobe a ambos sistemas y unas reflexiones finales sobre el complejo conflictual. Igualmente incluimos algunas de las consecuencias inmediatas de la guerra para sus principales actores.

Posteriormente, presentamos una evaluación de los objetivos del estudio de caso y la validación de la hipótesis repasando los principales argumentos de este estudio, y se exponen unas reflexiones finales respecto a las causas de la perduración de la conflictividad.

Análisis supraestatal y reflexiones sobre el *complejo conflictual*

Como hemos visto a lo largo del estudio de caso llevado a cabo en la Parte Segunda y Parte Tercera de la presente tesis, ambos sistemas sociopolíticos tienen muy presente al otro, pero mantienen muy poca relación entre ellos. Se tienen muy presentes entre ellos por la traumática historia que comparten de guerras y enfrentamientos. También se pueden tener presentes por las frecuentes violaciones del espacio aéreo, y en general de la soberanía libanesa, por parte de las FDI, y por el lanzamiento esporádico de cohetes sobre Israel por parte de Hezbolá y otros grupos más pequeños. Pero seguramente, donde encontramos que un sistema está más presente en el otro, es en los discursos de algunos de los principales actores de ambos lados. Es decir, el principal intercambio entre ambos sistemas lo podríamos reducir a la conflictividad que mantienen entre ellos y a los discursos de algunos actores.

Pero si buscamos las causas reales de la perduración de esta conflictividad es difícil encontrar algo sólido. Incluso si lo analizáramos desde una óptica de Relaciones Internacionales o de Resolución de Conflictos, entre el Líbano e Israel, dejando de lado a los refugiados palestinos (que no los podemos considerar un actor destacado por su poco peso en el sistema), no mantienen ninguna incompatibilidad de objetivos, ni se disputan recursos de forma más importante que muchos otros países vecinos que conviven en paz. Las anomalías o errores de la Línea Azul existen (Kaufman 2004, 2009), pero son menores y no representan recursos importantes para ninguno de los dos. De hecho, los actores libaneses enfrentados a Hezbolá en el régimen libanés han intentado que Israel cediera las granjas de Chebaa, para quitar uno de los pocos argumentos que le quedan a Hezbolá para mantener su brazo armado y su discurso beligerante.

El único recurso, desde estas perspectivas tradicionales, que en el período analizado podría ser conflictivo es el agua (Riquelme 2015). Pero como hemos explicado, Izquierdo (2003) refuta que en las últimas décadas (con las mejoras técnicas en tratamiento de aguas, las opciones de desalinización, etc.) este factor tenga una importancia suficiente como para ser la causa de un conflicto armado.

Si lo miramos desde nuestra perspectiva teórica, aún es más difícil detectar conflictos entre los actores de un sistema y del otro, dado que no compiten entre ellos directamente. En el caso de los dos actores enfrentados militarmente a través de las organizaciones que controlan, la élite de Hezbolá y la cúpula de las FDI, ¿qué conflicto mantienen entre ellos? No compiten por ningún recurso de poder, por lo tanto, desde nuestra perspectiva teórica, siendo rigurosos, no mantienen ningún conflicto entre ellos. Incluso desde las definiciones de conflicto de Resolución de Conflictos, siguiendo a Galtung, vemos que no hay un enfrentamiento por objetivos enfrentados o incompatibles entre estos dos actores. Mientras que si seguimos a Wallensteen vemos que no hay una disputa por recursos escasos, para que se cumpliera su definición de conflicto.

Hemos explicado que Hezbolá, en su discurso, justifica su actividad militar sobre tres factores. Los dos primeros son que Israel aún es un país ocupante porque no se ha retirado de las Granjas, y que Israel tiene presos libaneses. Hemos visto como la cuestión de las Granjas le es útil en un primer momento, pero la propia población del Sur del Líbano, cansada de la confrontación, no aceptarían un conflicto armado por defender estos aproximadamente 25 km²

de territorio fronterizo deshabitado. Lo mismo sucede con los presos. Después del intercambio de presos que se hizo en 2004, quedan muy pocos presos libaneses en las cárceles israelíes, según algunas fuentes sólo tres (International Crisis Group 2006a, 10). A falta de apoyo para la lucha por liberar las Granjas, los presos es la excusa para la acción del 12 de julio. Pero una muestra de que de ninguna forma se justifica un conflicto armado para liberar a los muy pocos presos en manos israelíes, es que Nasrallah tuvo que pedir disculpas y decir que si hubiera previsto la respuesta israelí no habría llevado a cabo la operación de secuestro⁴⁸⁴.

El tercer argumento de la élite de Hezbolá son las violaciones constantes de la soberanía libanesa por parte del ejército de Israel, y la necesidad de mantener una capacidad de disuasión frente a este Estado enemigo. Curiosamente aquí Hezbolá coincide con el discurso de la élite del ejército israelí, según el cual tiene que restablecer su capacidad de disuasión después de la retirada unilateral del Sur del Líbano y de que Nasrallah dijera que Israel era débil como una tela de araña (Makovsky y White 2006). El concepto de *disuasión* es extremadamente adecuado para los discursos de ambos actores dado que supone basar la seguridad de la población o del Estado en el refuerzo de *su* capacidad militar y de *su* posición en el propio sistema. Por el contrario, si tal seguridad de la población se buscara a través de un acuerdo de paz (que ofrecería una seguridad mucho más real) ello implicaría dismantelar gran parte de sus principales recursos de poder (y la devaluación de éstos en el *campo del poder*). Incluso hemos visto como las FDI se oponen al armamento defensivo dado que, pese a ofrecer más seguridad a la población, perjudica su posición.

Ambos discursos enfrentados apelando a la disuasión podría parecer que nos llevan a una situación del clásico *dilema de seguridad*, pero sólo es una apariencia. En realidad ambos actores (las élites FDI y las élites del brazo armado de Hezbolá) salen beneficiados del discurso del otro por dos motivos. El primero, y más evidente, es que el discurso del otro justifica el suyo, ganando más legitimidad, apoyo y capacidad de movilización (es decir, poder) en su propio sistema. Pero además, existe un ámbito en el que ambos grupos de actores tienen intereses comunes, un ámbito que muchos análisis dejan de lado omitiendo una dinámica esencial para comprender las dinámicas que facilitan la perduración de los complejos conflictuales, el *campo del poder*.

484 Igualmente el discurso de los presos de Hezbolá se ponía en evidencia cuando sus rivales le pedían que también reclamara la liberación de los presos libaneses en cárceles sirias, muy superiores en número.

Para ambos actores, los discursos de confrontación de su adversario y las escaramuzas ocasionales con él son imprescindibles para mantener el destacado valor que tienen sus recursos de poder en ambos sistemas. En unos sistemas como el israelí y el libanés, integrados en un mundo globalizado, la relevante posición de sus recursos en el *campo del poder* va en contra de la dinámica habitual de países que han abrazado el neoliberalismo⁴⁸⁵. Es decir, para que sus recursos mantengan una posición privilegiada en la competición para devenir la forma de “dominación dominante” (en palabras de Bourdieu) en sus sistemas sociopolíticos, requieren la beligerancia del otro.

Visto de otro modo ¿Cómo crearían su discurso ambos actores sin el otro? ¿Cómo conseguirían extraer de los sistemas sociales (es decir de la población) esta enorme cantidad de recursos materiales y simbólicos sin la actuación del otro? ¿Cómo conseguirían que los recursos de poder en los que se sustentan las élites de las FDI y las élites del brazo militar de Hezbolá estén tan bien valorados, o coticen tan alto en el *campo del poder* sin mantener la conflictividad entre ellos? Para las FDI, la desaparición de Hezbolá, como hemos observado en el estudio, representaría debilitar su posición en el sistema israelí, pero para Hezbolá, un Israel pacífico y respetuoso simplemente representaría su fin como grupo armado.

En el período anterior a la guerra del 2006, si el objetivo real de las élites del *security network* israelí (con las élites de las FDI y los políticos pertenecientes a esta red al frente) fuera, como declaran en su discurso, terminar con el brazo armado de Hezbolá, en un período en el que el Partido de Dios hace frente a una fuerte presión para que se desarmase, habría sido relativamente sencillo para Israel desarticular los tres principales argumentos de Hezbolá. Renunciar a la violación del espacio aéreo libanés, ceder las granjas de Chebaa y negociar algún tipo de transferencia de los presos libaneses al Líbano: representan cuestiones menores para Israel, no le suponen ninguna renuncia importante, y en aquella situación habrían hundido la legitimidad de Hezbolá. Sin embargo, como afirma Barak, las élites israelíes hacen lo contrario:

“since Israel’s withdrawal from Lebanon in 2000, the IDF and the “security network” again monopolized Israel’s policy towards Lebanon, and most of them supported the “containment policy”, which was actually a do-nothing policy towards Lebanon that left the unsettled matters between the two states unresolved

485 Como se argumenta en Izquierdo y Etherington (2017), esta ideología refuerza el peso de la corporación y del capital frente a los recursos que controlan las élites militares. Estos últimos van perdiendo posiciones en un *campo del poder* global.

and gave Hizbullah the justification it needed to continue its “resistance”, this time to “deter” Israel and not only liberate Lebanon’s occupied territory.” (Barak 2010, 183).

El hecho que no se esté dispuesto a hacer estas mínimas concesiones para terminar con su “enemigo” indica que en realidad el conflicto no era contra dicho “enemigo”. El problema era que, en realidad, hacer estas concesiones (y la consecuente desaparición del brazo armado de Hezbolá) sí que implicaba una importante pérdida de posición en el conflicto real, el conflicto interno en Israel.

También hemos visto como a lo largo de la década de los noventa ambos adversarios acuerdan, en ocasiones explícitamente⁴⁸⁶ y en otras de forma tácita, unas líneas rojas en sus enfrentamientos a las que analistas y los propios actores se refieren como las “reglas del juego”⁴⁸⁷. Estas “reglas del juego” permiten mantener el discurso beligerante y las escaramuzas necesarias para ambos, pero evita que las consecuencias sean demasiado negativas y sus actividades sean puestas en cuestión en los respectivos sistemas.

Igualmente, como hemos destacado a lo largo de los análisis de ambos sistemas, élites israelíes (pertenecientes al *security network*) tuvieron la oportunidad de llegar a acuerdos de paz con Siria y Líbano. Ello implicaba la seguridad que decían buscar para su población y la desaparición del brazo armado de Hezbolá como tal⁴⁸⁸. Pero una vez más su discurso y sus declaraciones no tenían porque expresar los objetivos reales de sus acciones, y analizando sus actuaciones que impiden que se establezca este acuerdo de paz, parece evidente que no buscaban la seguridad sino la securización.

486 En 1996 ambos actores establecen un acuerdo en el que se tolera el uso de la violencia del adversario, pero se establecen unas líneas rojas, o reglas de juego (Makdisi 2006). A grandes rasgos estas reglas consistían en que los civiles no fueran objetivo de sus operaciones militares y que éstas transcurrieran en territorio ocupado (esencialmente las granjas de Chebaa).

487 Numerosos autores utilizan esta terminología (*rules of the game*), y en ocasiones citan a actores usando dicha terminología. Entre muchos otros encontramos: Norton (2007), International Crisis Group (2002, 2006a), Makdisi (2006).

488 Vemos como Azani nos explica que ya en 1991, a causa de la conferencia de Paz de Madrid, y hasta 1996, Hezbolá se preparó para desarmarse en caso de que las conferencias de paz fueran exitosas (con la oposición del ala radical de al-Tufayli que acabaría abandonando el partido). Cuando estos documentos fueron filtrados a la prensa, los líderes de Hezbolá declararon que siempre se opondrían a una normalización de relaciones con Israel y que la lucha de la resistencia seguiría a nivel económico, social y cultural. Es decir, admitieron indirectamente que renunciarían a la lucha armada. Al inicio de este período redujeron drásticamente su actividad militar, presionados por el entorno creado por las negociaciones y la presión que recibían de su propio gobierno. Sin embargo, las dolorosas acciones que sufren por parte de Israel, entre las que destaca el secuestro de Mustafa Dirani, hacen que el partido de Dios retome su actividad armada habitual (Azani 2009, 161-64).

Por lo tanto, si dejamos de lado el propio discurso de los actores que usan como recurso de poder, podemos concluir que no se percibe ningún motivo de disputa real entre las élites de ambos cuerpos armados, pero en cambio sí que encontramos unos intereses comunes. Y tanto si es de forma voluntaria como si no, en ocasiones establecen sinergias que favorecen a ambas élites.

Centrándonos más específicamente en el caso de estudio que nos incumbe, la guerra del 2006, varios autores nos recuerdan que Israel tenía varias opciones distintas para hacer frente al secuestro del 12 de julio, mucho más eficaces (para conseguir los objetivos que declaran) y menos destructivas que la guerra que llevan a cabo. Autores como Barak (2010), Levy (2010a) o Grinberg (2010), entre otros, resaltan que incluso en términos de eficacia, habría sido mucho mejor abordar el secuestro desde una óptica diplomática que militar.

Hezbollah, después de la aprobación de la resolución 1559 del Consejo de Seguridad de Naciones Unidas se encontraba frente a una enorme presión internacional e interna para que se desarmara. En el Líbano, buscando superar la profunda crisis política posterior al asesinato de Hariri y a la retirada siria, se había establecido el Diálogo Nacional entre los principales actores de su régimen de poder para llegar a acuerdos en distintas cuestiones esenciales que impedían salir del bloqueo y la crisis. Entre estas cuestiones destacaba el desarme de Hezbollah, que tenía que ser abordado en el siguiente encuentro del Diálogo Nacional posterior al 12 de julio, que nunca se realizó por el estallido de la guerra. Al mismo tiempo había unidades de cuerpos de seguridad estadounidenses, franceses y británicas asistiendo a los cuerpos de seguridad libaneses para, entre otras cosas según Larzillière (2012), prepararlos por si se llevaba a cabo un proceso de desarme del Partido de Dios.

Aprovechando esta situación de máxima presión, habría sido mucho más beneficioso para dañar a Hezbollah, que Israel se hubiera limitado a denunciar la agresión sufrida y la flagrante violación de la Línea Azul (frontera reconocida por Naciones Unidas) al Consejo de Seguridad de Naciones Unidas, haciendo notar que el brazo armado del Partido de Dios representa un peligro para la estabilidad en la región. Hezbollah habría tenido verdaderas dificultades en gestionar el aumento de la presión que ello habría representado, y muy probablemente se habría visto obligado en el corto plazo a hacer considerables concesiones respecto a su brazo armado con el propio gobierno, o en el Diálogo Nacional.

Si Israel hubiera coordinado, además, una ofensiva diplomática, y establecido un

diálogo con el gobierno libanés para resolver los tres factores menores que servían de justificación del brazo armado del Partido de Dios (granjas de Chebaa, presos y respeto del espacio aéreo), habría hundido completamente, a corto o a medio plazo, la legitimidad del brazo armado de Hezbolá y de sus acciones violentas, y muy difícilmente habría conseguido resistirse a, por lo menos, abrir una negociación a partir del Diálogo Nacional sobre su desarme.

En caso de que desde Israel se hubiera querido ejercer una presión directa, a través de la fuerza, tenía mucho más sentido poner primero un ultimátum para la liberación de los secuestrados e imponer el bloqueo naval, terrestre y aéreo al país hasta la liberación de éstos, que los bombardeos masivos llevados a cabo. Una respuesta percibida como más proporcionada por parte de la sociedad libanesa, pero que ejerciera presión sobre ella, podría haber aumentado la presión social contra el Partido de Dios.

En cambio, como era de esperar, la respuesta desproporcionada que sumergió al Líbano bajo una ola de destrucción, reforzó la idea de que frente al Estado agresor era necesario tener un cuerpo de disuasión, y que en el Líbano este cuerpo únicamente podía ser Hezbolá. El resultado fue un importante aumento del apoyo popular a las élites del Partido de Dios en el Líbano y en el resto del mundo árabe, todo lo contrario de lo que supuestamente buscaban las FDI.

En este sentido, Norton (2006, 66) se muestra sorprendido del pobre análisis del sistema libanés por parte de los servicios de inteligencia militar israelíes, más teniendo en cuenta que Israel ya había usado la misma táctica de bombardear indiscriminadamente el Líbano en 1993 y en 1996 para debilitar el apoyo a Hezbolá, no sólo no consiguiendo dicho objetivo, sino que en ocasiones produciendo el efecto contrario. Teniendo en cuenta la cantidad de recursos de que dispone la inteligencia militar para dicho análisis, quizás el error es considerar que el objetivo de los actos de los actores es el que expresan en sus discursos.

Hemos visto como las FDI se encontraban en un contexto en el que algunos de sus principales recursos de poder, sobre todo el presupuesto de defensa, pero también su capacidad de influencia en el ámbito político, estaban siendo cuestionados⁴⁸⁹. Y

489 Como se ha explicado, respecto al primero se abre un debate social, y es cuestionado abiertamente en los medios de comunicación y por actores relevantes. También será objeto de debate en la campaña electoral, con el principal defensor de sustanciales recortes en el ejército obteniendo la cartera de Ministro de Defensa. Respecto a la enorme capacidad de influencia política, no hay un debate tan visible, pero el *security network*

efectivamente, con la guerra, al menos en un primer momento, consiguen resolver la pérdida de posiciones en ambos recursos.

Por un lado, según Sheffer y Barak, a consecuencia de la guerra del 2006, el gasto en defensa aumenta un 30% durante los siguientes cinco años (2013, 90), aunque según los datos ofrecidos por el SIPRI (basados en estimaciones hasta el 2006) este aumento no fue tal. Según este centro de investigación, hubo un aumento en términos absolutos, y una desaceleración de la caída del porcentaje respecto al PIB, el mismo 2006, y sus efectos no se prolongan más allá de este año. Pero en cualquier caso, con la guerra, la cuestión del presupuesto militar desaparece del debate público, y el *security network* queda en una posición más cómoda al respecto. Por otro lado, como hemos explicado, el *security network* recupera el control de la cartera de Ministro de Defensa con la dimisión de Amir Peretz y su relevo por Ehud Barak, una importante mejora de su capacidad de influencia en el ámbito político sobre las cuestiones que le son más esenciales.

Sin embargo, a causa de los pobres resultados de las FDI en la guerra, no todo son consecuencias positivas para el *security network*. Las FDI no consiguen ninguno de los objetivos establecidos durante la guerra (que justificaban la propia intervención militar), dejando un sabor a derrota en amplios sectores israelíes.

Sin querer desarrollar la cuestión, entendemos que estos pobres resultados tienen dos causas distintas. La primera causa es que la guerra fue preparada antes de conocer cual sería el *casus belli* que haría estallar el conflicto. En realidad, desde nuestra perspectiva, entendemos que la guerra fue preparada para defender la posición de las FDI y sus principales recursos de poder que estaban siendo cuestionados en el propio sistema israelí. Por ello se prepara una actuación a medida de las FDI, una espectacular demostración de fuerza de mucho presupuesto y muy pocas bajas, pero que ni siquiera contempla una operación para la liberación de unos secuestrados, siendo éste supuestamente el primer objetivo de la guerra que finalmente se declara. Este hecho también explica que la guerra estuviera preparada detalladamente con mucha antelación (y consultada con actores estadounidenses y analizada juntamente con Olmert y Peretz), y a la vez que numerosos autores y el informe de la Comisión Winograd identifiquen como una de las causas del fracaso la pobre preparación del

ha perdido posiciones en este ámbito con una considerable pérdida en el control de los puestos más importantes del gobierno, y el refuerzo del Consejo Nacional de Seguridad.

conflicto. En realidad, había una disociación entre la planificación realizada antes del *casus belli* y los objetivos establecidos frente a esta agresión de Hezbolá.

El otro motivo de los resultados insatisfactorios de las FDI en la guerra fueron las necesidades distintas de los principales actores políticos y de las FDI, y la descoordinación entre ellos. En lo relativo a los objetivos de la guerra, por ejemplo, los actores políticos (Olmert y Peretz) necesitaban establecer unos objetivos mucho más ambiciosos para justificar la propia operación militar. Por ello afirman, por ejemplo, que se liberarán los secuestrados y que se terminará con el lanzamiento de cohetes de Hezbolá, aunque son advertidos por las élites de las FDI (que empujan decididamente hacia la guerra) de que no es seguro que se puedan conseguir dichos objetivos (Makovsky y White 2006).

Para el *security network* el fracaso de la operación militar implicará un desgaste del prestigio de las FDI, uno de sus principales recursos, como se ha considerado en el análisis, y el Jefe del Estado Mayor se ve obligado a dimitir, una medida excepcional en Israel. Además, el parlamento, reforzado frente a las FDI por el desastre de la guerra, aprueba medidas que en un futuro pueden reducir la influencia del *security network* en la elaboración de políticas públicas. Así, como se ha explicado, dificulta su infiltración en el ámbito político haciendo obligatorio que los militares tengan que esperar tres años para incorporarse en el gobierno o en el parlamento, y refuerza sustancialmente el peso del Consejo Nacional de Seguridad, con la intención de debilitar el monopolio de la información sobre seguridad que ostentan las FDI junto con los otros servicios de inteligencia⁴⁹⁰.

Otra consecuencia de la crisis política que provoca la guerra es el hundimiento de la popularidad de Peretz y de Olmert. El primero es obligado a dimitir, mientras que Olmert bate récords de baja popularidad de un Primer Ministro israelí (Álvarez-Ossorio 2009). Igualmente se entierra el proyecto de retirada unilateral de Cisjordania (International Crisis Group 2006a, 21), y ello, junto a lo anterior, provocan una caída de la intención de voto al Partido Kadima y el resurgir del Likud. Este hecho implica un refuerzo del discurso securitario, algo que beneficia claramente al sector de seguridad aunque se tendrá que enfrentar de nuevo al Primer Ministro neoliberal Benjamin Netanyahu.

Para las élites de Hezbolá, pese a que no se encuentran frente a una situación sencilla,

⁴⁹⁰ Algo que conlleva un evidente conflicto de intereses, dado que quien informa a los que tienen que tomar decisiones sobre las instituciones del sector de seguridad (entre ellas, designar su presupuesto) son estas mismas instituciones.

los resultados de la guerra son claramente positivos. Ciertamente, la organización ha sufrido importantes daños materiales y las pérdidas humanas han sido considerables. Pero las ganancias en recursos de poder inmateriales y en apoyo de la población son enormes, y como destacábamos en nuestro análisis anterior, en el conflicto libanés de Hezbolá contra el entorno Hariri y sus aliados tenían más peso los recursos simbólicos, y a través de ellos el apoyo de la población, que los recursos materiales.

Esta nueva situación permitió, a la élite de Hezbolá, hacer frente al gobierno de Siniora para defender su brazo armado y asegurarse que no se tomaran decisiones estratégicas que le perjudicaran. Ello abrió un prolongado pulso, con importantes movilizaciones, que se inició con la dimisión de los ministros de Hezbolá y Amal del gobierno en noviembre del 2006, y terminó un año y medio después, en mayo 2008 con el acuerdo de Doha.

Antes de llegar a este acuerdo, en este mismo mes de mayo, Hezbolá y Amal movilizaron sus brazos armados tomando el control de infraestructuras esenciales del país y barrios enteros de Beirut, frente a la amenaza de prohibir la red de comunicación por cable propia de Hezbolá (imprescindible para mantener comunicaciones secretas) y la expulsión del responsable de seguridad del aeropuerto internacional de Beirut, estrechamente relacionado con el Partido de Dios.

Esta demostración de fuerza fue posible gracias a la ingente cantidad de recursos simbólicos y al amplio soporte social que la élite de Hezbolá había conseguido durante la guerra del 2006, aunque esta misma movilización le supondrá una pérdida importante de dichos recursos, sobre todo en las comunidades no-shiís. Pero en el acuerdo de Doha consigue lo que durante todo este tiempo había reclamado: tener capacidad de veto (junto con Amal y el Partido de Aoun) en las decisiones estratégicas del gobierno de unidad nacional. Ello le aseguraba, entre otros, la protección política de su brazo armado. Igualmente se resolvió el bloqueo de la elección del Presidente, cargo que había quedado vacante hacía seis meses, escogiendo por unanimidad a Michael Suleiman. A cambio, Hezbolá (y Amal) se comprometían a no volver a usar, en ningún caso, sus armas en los conflictos internos o para conseguir réditos políticos (International Crisis Group 2008, 2010).

Volviendo a la pauta de análisis sugerida por el marco teórico, el conjunto de reflexiones anteriores implican que en realidad, en el complejo conflictual de la guerra del 2006 no hay un conflicto dominante supraestatal entre actores de los dos sistemas

sociopolíticos. Ninguno de los actores con más peso, de ambos países, está enfrentado con destacados actores del otro por un recurso disputado.

En cambio sí hemos visto que el *complejo conflictual* analizado tiene un conflicto dominante en cada uno de los dos sistemas: el conflicto entre la élite económica neoliberal y la élite del *security network* del sistema israelí, y el conflicto entre el entorno Hariri y las élites de Hezbolá. Y cada uno de estos conflictos dominantes estructuran y afectan de forma importante las dinámicas interiores de cada uno de los sistemas.

No obstante, en el análisis del complejo conflictual tenemos que remarcar la importante diferencia de poder entre los actores de ambos sistemas, con un peso muy superior de los actores israelíes. Como hemos explicado, los recursos de poder en el sistema israelí tienen unas dimensiones claramente superiores a las del sistema libanés, y sus actores, a nivel global están mucho mejor situados (más aún después de la desaparición de Rafic Hariri).

Este desequilibrio de fuerzas se hace sentir duramente en el complejo conflictual, sólo hace falta ver las víctimas y las pérdidas provocadas por la guerra del 2006 que encontramos en cada lado de la Línea Azul. En realidad, durante la guerra, vemos como son las FDI las que toman la iniciativa y determinan su evolución, mientras que Hezbolá, respecto al ámbito militar, a grandes rasgos se limita a resistir y a seguir lanzando cohetes (Pellégrini 2010).

Igualmente hemos mostrado la diferencia en la capacidad de determinar la evolución del complejo conflictual de los distintos actores. Por ejemplo, explicábamos que desde el lado israelí se había tenido la posibilidad de firmar la paz o crear unas condiciones que dejaran a Hezbolá sin argumentos para no desarmarse. Por el contrario, los actores libaneses no disfrutaban de estas capacidades, la inactividad de Hezbolá puede debilitar los argumentos o la legitimidad de las FDI, pero no les pone bajo presión con riesgo de desaparecer como actores. Del mismo modo, como hemos argumentado, los actores libaneses ni siquiera tienen capacidad de firmar un acuerdo de paz que no incluya Siria.

Por todo ello, concluimos que el conflicto dominante principal del complejo conflictual es el conflicto dominante del sistema israelí, al que están subordinados el resto de relaciones de poder y conflictos del complejo conflictual. Así, el conflicto entre la élite económica neoliberal y la élite del *security network* del sistema israelí condicionará fuertemente las dinámicas de ambos sistemas y las actuaciones de los actores respecto al

complejo conflictual, y con ello, la evolución del propio complejo conflictual.

Evaluación de los objetivos del estudio empírico y validación de la hipótesis

En la introducción de este estudio establecíamos que el primer objetivo del análisis de caso era examinar y determinar las causas del estallido de la Guerra del Líbano del 2006. Este era el objetivo principal del estudio de caso, y estaba estrechamente relacionado con la hipótesis presentada, en la que se afirmaba que las dinámicas de competición para la acumulación diferencial de poder entre las élites dentro de cada uno de los Estados son la causa del estallido de la Guerra del Líbano del 2006.

Hemos visto como la llegada de Netanyahu al poder en 1996 supuso el fin de un proceso de desecurización que había perjudicado muy seriamente al *security network* y que parecía que aún podía ir a peor, aunque Netanyahu no representó una mejora en ningún otro recurso de poder para las élites del *security network* (siendo un actor neoliberal, siguió reduciendo su presupuesto, e intentó limitar su influencia en la política) que no fuera la propia securización. Es con la llegada de Ehud Barak al poder que estas élites recuperan una fuerte capacidad de influencia en el gobierno. Ello llevará al estallido de la Segunda Intifada y al fracaso de las negociaciones de un acuerdo de paz con Siria.

La Segunda Intifada representa una importante mejora para el *security network*, con una notable recuperación del gasto en defensa y un fuerte aumento de la securización y de la conflictividad que refuerzan drásticamente el valor de sus recursos de poder, ganando más influencia y autonomía. Igualmente mantienen bajo su control los puestos estratégicos del gobierno (Primer Ministro y Ministro de Defensa).

Pero con el final de la Segunda Intifada emerge con fuerza el debate público sobre el desmedido presupuesto de defensa, con numerosos actores pidiendo drásticos recortes. Asimismo, los actores del *security network* pierden el control de los primeros puestos de los principales partidos políticos, y tendrán una posición secundaria en el gobierno del 2006. Igualmente, una cierta relajación en el nivel extremo de securización debilita la posición de sus recursos y refuerzan esta pérdida de influencia.

Hemos visto como dicho gobierno está liderado por Ehud Olmert como Primer Ministro (y líder del Kadima, principal partido del gobierno) y Amir Peretz como Ministro de Defensa (y líder del Partido Laborista, el segundo partido más importante de la coalición). Ambos actores podrían haber representado una clara amenaza para el *security network*. Ehud Olmert pertenecía a la corriente neoliberal que tenía como objetivo llevar a cabo drásticas reducciones en el presupuesto de defensa y desescalar la conflictividad. Mientras que Amir Peretz había hecho campaña electoral pidiendo abiertamente esta reducción en el presupuesto. Este último actor, además, había cultivado una imagen de “paloma” siendo uno de los fundadores de Paz Ahora, y ambos estaban claramente interesados en reducir la influencia de los militares en el proceso de elaboración de políticas públicas, o *policy making*.

No obstante, ambos actores eran extremadamente débiles por dos motivos. Por la forma de llegar al liderazgo de los respectivos partidos (Olmert a causa de la incapacitación de Sharon, y Peretz gracias a unas primarias, pero teniendo al aparato del partido y a sus líderes en su contra), hace que sus posiciones sean fuertemente cuestionadas dentro del propio partido, y deban hacer frente a varios contrincantes que procurarán desbancarlos⁴⁹¹. Y por su pobre experiencia en el ámbito de seguridad, una cualidad que en Israel, por los factores que se ha explicado anteriormente ligados a la securización, es necesaria para ser considerado un líder nacional en las posiciones que ambos ostentaban.

El *security network* necesita escalar la conflictividad para reforzar su posición e impedir entrar otra vez en una dinámica de desecurización que le podría suponer pérdidas considerables. Siendo conscientes del agotamiento social frente a la Segunda Intifada, y de la imposibilidad de entrar en conflictos armados de larga duración, preparan la Guerra del Líbano de 2006, una operación militar adecuada a sus intereses. Una operación militar que Olmert y Peretz deberían haber evitado dado que implicaba un aumento en la securización que debilitaba sus propias posiciones⁴⁹² y que impedía implementar sus programas, hundiendo su popularidad y legitimidad. Pero a causa de su incapacidad de hacer frente a los militares, y pensando que la guerra era una oportunidad para reforzar sus credenciales en seguridad, apoyan la iniciativa de los militares. La guerra dañará enormemente su carrera política.

491 Hemos explicado que en el caso de Peretz, Barak consigue arrebatarse el liderazgo del partido y la posición de Ministro de Defensa. Olmert resistirá los fuertes embates de Tzipi Livni, pero se verá obligado a dimitir empujado por los desastrosos niveles de popularidad, y asediado por la corrupción.

492 Devalúa sus recursos de poder en el campo del poder y refuerza a los de sus adversarios, reforzando la dinámica de preponderancia de los militares sobre los políticos, y más si éstos no tienen experiencia en seguridad.

En suma, de forma resumida hemos visto como en Israel la guerra se prepara sin tener en cuenta las interacciones con el sistema libanés. Lo que guía la actuación de los principales actores que toman las decisiones con relación a la guerra lo hacen en respuesta a los conflictos a los que deben hacer frente en su propio sistema. Lo mismo sucede con la acción de Hezbolá que fue considerada un *casus belli* por Israel.

La retirada unilateral israelí del sur del Líbano en el año 2000 había dejado a Hezbolá sin la principal justificación para mantener su brazo armado, y corría el riesgo de sufrir el mismo final que los distintos grupos armados de la Guerra Civil que fueron desmovilizados una vez ésta terminó. A partir de este momento, su brazo armado será cuestionado en distintos períodos por distintos actores libaneses, aunque, de forma hábil y pragmática los líderes del Partido de Dios saben adecuar su discurso y actuar de forma equilibrada, asegurándose que la conflictividad con Israel siga teniendo peso en la política libanesa (lo que evita el debate sobre su brazo armado y refuerza sus recursos en el *campo del poder*), pero evitando llevar a cabo acciones que le hagan perder apoyo social.

Además, hasta el 2005, Hezbolá goza de la protección que le ofrece la presencia siria en el país. A partir de 1998, el dossier libanés pasa a estar en manos de Bashar al-Assad que se prepara para heredar la presidencia de su padre, y este actor primario sirio, que llega a la presidencia en el 2000, es un aliado de Nasrallah. Igualmente, el presidente Lahoud mantiene estrechas relaciones con la élite de Hezbolá, e impide que se aprueben políticas estratégicas en contra del Partido de Dios.

Sin embargo, la retirada siria en 2005 y el fuerte desgaste que sufre el Presidente, al que sus opositores intentarán expulsar de su cargo (y que su mandato en cualquier caso termina en 2007), hacen que Hezbolá tenga que defender por sí mismo su brazo armado y las políticas estratégicas que le son beneficiosas. Por ello pedirá formar parte del gobierno y acentuará la competición por el control de las instituciones estatales, incrementando el conflicto con los principales actores del 14M. A su vez, estos actores que controlan el gobierno intentan aprovechar la oportunidad histórica de estar en el foco de la comunidad internacional, y tener aprobada la resolución 1559 que exige el desarme de todas las milicias libanesas, para forzar el desarme del Partido de Dios.

Ciertamente, tanto a nivel nacional como internacional, la presión es enorme. Como decíamos, desde la aprobación de la resolución 1559 del Consejo de Seguridad de Naciones

Unidas, el brazo armado de Hezbolá está en el punto de mira de la comunidad internacional, y desde el propio gobierno le piden que se desarme. El asesinato de Hariri, la súbita retirada siria y la ola de atentados que afectan al país, además de desestabilizar el régimen de poder libanés y polarizar la sociedad, incrementan la tensión sobre las armas del Partido de Dios, con comunidades que se sienten desprotegidas y que se preguntan por qué a Hezbolá se le permite poseer una milicia y a ellas no.

El desarme de Hezbolá deviene un debate público de primer orden, dejando de ser un factor incuestionable. Ello muestra la pérdida de poder simbólico y de valor de sus recursos en el *campo del poder*. Esta situación pone fuertemente a la defensiva al Partido de Dios, como ilustra el hecho de que a causa de un *sketch* sobre la cuestión, en un programa de humor, se produjeran disturbios, algo que a su vez perjudicaba la imagen del propio partido.

El conjunto de hechos que acabamos de explicar llevan a una situación de fuerte crisis política y de parálisis, que finalmente los principales líderes del país aceptan abordar en lo que denominaron Diálogo Nacional. En este debate para resolver las cuestiones más sensibles que bloquean la política libanesa, la cuestión del brazo armado de Hezbolá tiene una posición destacada en la agenda. Las élites de Hezbolá han aceptado dicho debate, siempre y cuando la cuestión de lo que ellos consideran que es la Resistencia se aborde conjuntamente con la cuestión de la seguridad del Estado libanés, pensando que podían sostener que la Resistencia era imprescindible para la disuasión frente a Israel, y por lo tanto para la seguridad del Líbano. No obstante vemos como incluso en los medios de comunicación se abren debates sobre soluciones para conciliar ambas cuestiones, y encontramos artículos de prensa que proponen, por ejemplo, la subordinación del brazo armado de Hezbolá al ejército, pero como un cuerpo independiente, manteniendo su estructura de guerrilla que lo hace especialmente eficaz contra las FDI.

De este modo, Hezbolá se encuentra cada vez con más dificultades de defender a su propio brazo armado. A ello se añade una intensa actividad del gobierno libanés para conseguir desescalar la conflictividad con Israel, y para conseguir que éste renuncie a las granjas de Chebaa (consiguiendo que, por ejemplo, UK muestre su apoyo sobre esta cuestión).

Tal y como estaban las cosas, el debate de las armas de Hezbolá en el Diálogo Nacional era extremadamente peligroso para el Partido de Dios. Sus élites habían afirmado

que se podía hablar de todo para preservar su legitimidad, pero en el nuevo contexto, poner este tema sobre la mesa sin tener fuertes argumentos para defenderse, y tener que llegar a acuerdos, parecía extremadamente difícil sin llevar a cabo importantes concesiones. Pero romper la dinámica del Diálogo Nacional o salirse de él representaba un fuerte golpe a la propia legitimidad y podía tener imprevisibles consecuencias en el Líbano.

Es en estas circunstancias que, para aliviar la fuerte presión sobre su brazo armado, y para mejorar su delicada posición en el régimen libanés, Hezbolá lanza la contundente acción que será utilizada como justificación por Israel para desencadenar la guerra que ya tenía preparada.

De esta forma vemos como lo que lleva a los principales actores hacia la guerra no es la confrontación con el que será su adversario durante el conflicto armado, sino las dinámicas de conflicto internas en cada uno de estos Estados. Hecho que nos lleva a validar nuestra hipótesis.

Otra forma de validar nuestra hipótesis, o de reforzar su validación, sería demostrar su veracidad a través del proceso de reducción al absurdo (*reductio ad absurdum*), es decir, mostrar que si afirmamos la proposición contraria a la que se pretende demostrar llegamos a una contradicción. En este caso, tenemos que suponer que la máxima preocupación de las élites de Hezbolá y de las FDI (y por lo tanto lo que guía su conducta) es la relación entre ambos sistemas, y que por lo tanto los objetivos que establecen ambas élites a través de sus discursos son reales, buscando la protección y la seguridad de sus propios Estados. Pero como hemos explicado en el subapartado anterior, en el análisis del sistema supraestatal del complejo conflictual, si éstas hubieran sido sus prioridades habrían actuado prácticamente de forma opuesta a como en realidad actuaron ambos actores. Ambos conocían perfectamente que sus actuaciones representaban un peligro considerable para sus propias poblaciones, y que si querían ofrecer seguridad tenían que desescalar la conflictividad, todo lo contrario de lo que llevan a cabo. Por consiguiente, vemos como nuestra suposición entra en contradicción con la realidad, lo que refuerza la validación de nuestra hipótesis.

Por ello afirmamos que las dinámicas de competición para la acumulación diferencial de poder entre las élites dentro de cada uno de los Estados son la causa del estallido de la Guerra del Líbano del 2006.

Con esta afirmación de la hipótesis no queremos generalizar y defender que todas las guerras son por causas internas (aunque probablemente buena parte lo sean o las causas internas inciden fuertemente en sus dinámicas), ni queremos que parezca que la propuesta teórica se limita a ser una propuesta de las teorías de la *guerra de distracción (diversionary war)*⁴⁹³. De hecho, se han estudiado otros complejos conflictuales en los que la guerra se lleva a cabo entre actores que tienen conflictos reales entre ellos⁴⁹⁴. Desde la Sociología del Poder defendemos que en todos los casos la guerra será el producto de la competición entre los actores, y es necesario el análisis de cada caso para determinar si el conflicto es debido a un conflicto interno dentro del propio país (en este caso sí que la dinámica se puede acercar a las propuestas de las teorías de la *guerra de distracción*) o si, por el contrario, existe una relación de poder y un conflicto entre los actores de sistemas distintos que desencadenan la guerra.

El segundo objetivo que planteábamos en la introducción de la tesis consistía en desvelar dinámicas que subyacen en la conflictividad regional árabe-israelí, y contribuir a la explicación de las causas de su perduración y las dificultades de su resolución. Como afirmábamos en la formulación del objetivo, se esperaba que la consecución de este objetivo surgiera del estudio realizado para lograr cumplir el objetivo anterior (y la validación de la hipótesis). Esto era consecuencia de que el primer objetivo nos hacía analizar las causas del estallido de la guerra, y en la medida que estas causas eran recurrentes, o perduraban en el tiempo, y las podíamos extrapolar a otros enfrentamientos armados, podíamos pensar que respondían a dinámicas que subyacen en dicha conflictividad regional.

El análisis llevado a cabo en la Parte Segunda y Parte Tercera de la tesis de ambos sistemas, buscando las causas de la guerra del 2006, ha mostrado en detalle varias de estas dinámicas o factores que explican la perduración del *complejo conflictual* árabe-israelí. A continuación intentamos remarcar de forma resumida las más destacadas.

493 Sobre la teoría sobre la *diversionary war* encontramos, entre otros, Chiozza y Goemans (2004), Cramer (2006), Gent (2009), Levy (1989), Mitchell y Prins (2004), Oakes (2006, 2012), Smith (1996), Sobek (2007), Tarar (2006), Tir (2010) y Tir y Jasinski (2008).

494 El análisis de la Segunda Guerra del Congo (trabajo de final de máster de este autor) mostraba que los principales actores responsables de la guerra mantenían un conflicto real entre ellos, el conflicto por las riquezas minerales del vasto país africano. Así unos 20 grupos armados y los líderes de varios países, entre los que destacan las élites Ruandesas, las élites Ugandesas y las propias élites Congoleñas, se disputan el control territorial de la República Democrática del Congo, y sobre todo, la explotación de sus minerales. Para todos ellos, la explotación de los minerales es esencial para mantener su posición en la competición, y por ello afirmamos que los actores que desencadenan la guerra mantenían un conflicto real entre ellos. Ver Farrés Fernández (2009).

Una de las características necesarias a tener en cuenta para entender las dinámicas que subyacen en dicho complejo conflictual ya nos la desvelaban Álvarez-Ossorio e Izquierdo cuando afirmaban:

“El proceso de paz y el futuro del conflicto entre Israel y los palestinos dependen principalmente de Israel. Al igual que en cualquier conflicto político, la relación de poder entre los actores implicados es determinante y, en este caso, la superioridad israelí es tan desproporcionada que sólo deja capacidad de decisión y de negociación a los distintos sectores de la sociedad de Israel que además tienen posiciones distintas, cuando no enfrentadas, sobre el conflicto. De esta forma, la negociación principal no se celebra entre israelíes y palestinos, sino entre israelís e israelís.

El poder militar, el económico y la influencia sobre los Estados Unidos y las potencias occidentales son tan enormemente superiores en la parte israelí que la única carta que les queda a los palestinos es el rechazo a la ocupación o a una solución impuesta” (Álvarez-Ossorio y Izquierdo Brichs 2007, 79).

A través del presente estudio vemos que, aunque las diferencias de poder no son tan abismales entre los actores israelíes y los actores libaneses como entre los actores israelíes y los palestinos, el desequilibrio de poder sigue siendo enorme y la dinámica es parecida. En muchas ocasiones los actores libaneses se limitan a reaccionar frente a las estrategias que escogen los actores israelíes, quienes tienen una capacidad notablemente superior de influir en la evolución de la conflictividad.

A lo largo del análisis hemos ido viendo como efectivamente son algunos actores de Israel los que tienen la capacidad de ir determinando la evolución de este enfrentamiento, y en último término, en esta conclusión advertíamos que mientras que los actores israelíes tienen la capacidad de acabar con dicha confrontación, y han tenido la posibilidad de crear las condiciones que lleven a un desarme de Hezbolá (e incluso han tenido a mano la posibilidad de firmar un acuerdo de paz), los actores libaneses están lejos de disponer de estas capacidades frente a los actores israelíes o en la influencia de la conflictividad. Por ello, el mayor poder y mayor capacidad de influencia en la evolución del conflicto conlleva que sean los actores israelíes los que tengan más responsabilidad en la perduración de éste. Este hecho se producirá en todas las confrontaciones del complejo conflictual árabe-israelí en las que los actores israelíes estén en una clara posición de superioridad respecto a sus oponentes.

Dejando de lado la necesidad de tomar en cuenta los desequilibrios de poder entre los principales actores, una de las dinámicas que encontramos en el complejo conflictual

estudiado es que, en cada uno de los sistemas, los actores beneficiados por la conflictividad son los que tienen más capacidad de determinar la evolución de la propia conflictividad. Aunque los actores del sistema israelí, por el enorme poder que acumulan, tienen un impacto mucho mayor en la evolución del complejo conflictual, este hecho lo encontramos en los dos sistemas, para desesperación de los actores perjudicados por este aumento de conflictividad.

Esta posición dominante en determinar la evolución de la conflictividad de los actores beneficiados por la misma en el sistema israelí, es extrapolable a todos los enfrentamientos del complejo conflictual árabe-israelí, dado que en todos Israel está presente, y como hemos comprobado a lo largo de nuestro estudio, esta situación se prolonga en el tiempo. Por ello, que en Israel se dé la circunstancia de que los actores beneficiados por la conflictividad sean los que tienen mayor capacidad de influir en la evolución de ésta, es claramente una de las causas de la perduración del complejo conflictual árabe-israelí.

Otra dinámica que desvela el presente estudio es la comunión de intereses y las sinergias entre actores de distintos países que supuestamente están enfrentados, pero que ambos salen beneficiados del conflicto: no sólo se justifican mutuamente, como se había podido señalar hasta ahora, sino que incluso comparten los mismos objetivos e intereses en el *campo del poder*, defendiendo con sus acciones el valor de los recursos de poder que ambos disponen. Es decir, los distintos actores (supuestamente enfrentados) crean sinergias para defender la importancia que tienen, en el sistema estudiado, recursos de poder como el prestigio ganado a través de acciones bélicas, la ideología militarista, o la propia capacidad militar como recurso material. Sin las acciones del adversario, estos recursos de poder se irían devaluando progresivamente con el tiempo.

El presente estudio también nos ha permitido ejemplarizar cómo la conflictividad debe ser analizada como un fenómeno social, compuesto por unas estructuras que escapan al control de los actores, y a la vez es un recurso de poder en la medida que puede ser controlada por algunos actores. No es menor la importancia de poder usar la evolución de los complejos conflictuales directamente como recurso en la competición con otros actores. Por ejemplo, vemos como las FDI, a través de sus actuaciones en el terreno, hacen fracasar directivas de los actores políticos, e incluso son capaces de crear cambios en el contexto político, por ejemplo provocando una escalada de violencia que haga descarrilar estrategias políticas que les eran perjudiciales. Del mismo modo, Hezbolá cambia el contexto político libanés con la operación

de secuestro, consiguiendo reequilibrar su relación de poder con las élites del 14M.

Además el complejo conflictual puede ser un recurso de poder especialmente destacado, con un impacto social tan importante que, a través de la incorporación de cambios en los *habitus* de los agentes, produce cambios estructurales, es decir, también es un recurso de poder estructurante. Ello tiene varias consecuencias. El hecho que sea un recurso de poder estructurante representa otro factor de interés en que este fenómeno no se extinga, para los actores que tienen capacidad de controlarlo. Por ejemplo, hemos visto como la conflictividad permite a las FDI, y de forma más amplia al *security network*, hacer estructural en Israel la ideología militarista, y a través de fuertes procesos de securización, imponer una *siege mentality*.

Por otro lado, la componente estructural propia de la conflictividad, añadida a las estructuras resultantes de su uso como recurso de poder estructurante, afecta a los distintos planos de estructuras que hemos presentado en el primer capítulo. Hemos visto que éstas pueden llevar a que actores que controlaban el complejo conflictual, cuando la perduración de éste les representa un problema y quieren detenerlo, puedan encontrarse con dificultades en el proceso y fracasar en su intento de resolver el complejo conflictual. Todo este conjunto de estructuras del sistema israelí también subyace en la perduración del complejo conflictual árabe-israelí.

Reflexiones y conclusiones respecto a las propuestas teóricas

Algunos de los principales objetivos del presente trabajo son sus elaboraciones teóricas. Por ello, se ha incluido un apartado sobre reflexiones y conclusiones al respecto. En él, primeramente, siguiendo los objetivos establecidos en la introducción, recogemos las contribuciones más destacadas y las conclusiones que conllevan. Posteriormente, en un segundo subapartado se presentan unas reflexiones que incluyen las principales lecciones y las conclusiones de la aplicación del modelo teórico propuesto al objeto de estudio.

Evaluación de los objetivos de la propuesta teórica

Respecto a nuestra elaboración teórica, en la introducción establecíamos de forma genérica que el primer objetivo era presentar una contribución que complementase el cuerpo teórico existente de la Sociología del Poder, enriqueciéndolo, reforzando sus fundamentos teóricos, y resolviendo las lagunas detectadas hasta el momento. De acuerdo con este objetivo, en los dos primeros capítulos de la Parte Primera se lleva a cabo un desarrollo teórico complementario a la teoría existente, con algunas aportaciones nuevas.

Teniendo en cuenta los debates abiertos en el seno de la disciplina académica de las Relaciones Internacionales, y con el fin de realizar un desarrollo que refuerce los fundamentos teóricos y resuelva lagunas detectadas hasta el momento, se consideró necesario presentar una propuesta ontológica del marco teórico. Ello nos permite ubicar mejor el cuerpo teórico en el ámbito de las Relaciones Internacionales⁴⁹⁵, pero a la vez, también nos integramos más en los debates que afectan de forma más amplia a las Ciencias Sociales. Asimismo, esto nos facilita incorporar en nuestra propuesta teórica destacadas aportaciones de disciplinas pertenecientes a este ámbito, y externas a las Relaciones Internacionales.

La primera aportación en nuestra propuesta teórica es la incorporación del concepto de *agente*, distinto al de *actor*. Ello nos acerca al lenguaje y conceptos de la Sociología, y por ello nos facilita el diálogo y la incorporación de conceptos de esta disciplina en nuestra propuesta ontológica⁴⁹⁶. Así, entendemos a los *agentes* como las personas (individuos) que forman parte del sistema que se quiera analizar, o que establezcan relaciones o prácticas

495 Como se ha explicado, con este enfoque nos acercamos a autores constructivistas y del realismo crítico que insisten en la necesidad de establecer bases ontológicas explícitas a los marcos teóricos de las Relaciones Internacionales, que le ofrezcan una base más sólida, y que permitan abordar debates sobre los problemas que subyacen en las teorías de esta disciplina académica.

496 La incorporación de los agentes también nos debería facilitar un futuro desarrollo de un marco teórico en el ámbito de las dinámicas de la población. Algo importante, por ejemplo, en el estudio de lo que consideramos a nivel macrosociológico el poder lineal. De hecho, la introducción de este concepto de agente, como decíamos, nos ayuda a explicar las disonancias en el sistema, que no esté todo dominado por unos actores-élite que controlan los recursos de poder y por sus relaciones de poder circular. Es decir, teniendo en cuenta que las estructuras sociales incluyen los regímenes de verdad, las hegemonías ideológicas, los valores imperantes e influyen fuertemente en los procesos de socialización (y por lo tanto en los *habitus* de los agentes), que las estructuras estén (co-)constituidas por agentes que escapen a las relaciones de poder circulares es lo que posibilita la crítica y la toma de conciencia de la población, y por consiguiente, lo que deja espacio a la resistencia de la población frente a las élites.

respecto al objeto de estudio⁴⁹⁷. Estos agentes tienen unas características concretas, entre la que destacamos, a causa de su necesaria interacción social, un *habitus* o unas estructuras internas que el agente incorpora a través de su experiencia, y que son productoras de disposiciones y prácticas. Mientras que respecto a los *actores* seguimos manteniendo la definición ya presentada desde la Sociología del Poder, sólo añadiendo que son *agentes* “who have the capacity to interfere in the power relations. Thus, all individuals [*agents*] who in a relatively conscious pursuing of their interests, whether in latent or manifesting mode, accomplish to alter or influence power relations are qualified as actors. Our definition implies some indispensable elements: it is applicable only to human beings, whose action is characterised by a certain degree of consciousness and intentionality and has as outcome the modification of power relations” (Lampridi 2011, 32).

La incorporación del *habitus* propuesto por Bourdieu, nos permite especificar las propiedades ontológicas de nuestro *actor*, abordar debates de las Ciencias Sociales y superar algunas de las críticas que se podrían presentar a la Sociología del Poder a este concepto tal y como estaba formulado anteriormente. Así, el *habitus* hace que nuestros actores no sean seres “ahistóricos”, o por ejemplo, nos permite abordar en profundidad el debate sobre el “*rational choice*”. Pero, más importante para nuestra teoría, nos permite explicar mejor cómo interactúan, y a través de qué mecanismos, los principales conceptos de nuestro cuerpo teórico: los actores/agentes, los recursos de poder, y la estructura.

Del prolífico sociólogo francés también incorporamos otros dos conceptos a la Sociología del Poder, que nos serán especialmente útiles a la hora de desvelar algunas dinámicas concretas en las relaciones de poder de los sistemas analizados: los *recursos de poder simbólicos* y el *campo del poder*.

Respecto a los recursos de poder, después de un debate sobre el propio concepto *poder*, establecemos las características que éste posee (asumido que es necesaria una visión amplia que incorpore las distintas formas o mecanismos que puede presentar, por sutiles que sean), y mostramos la necesidad de que el poder sea estudiado a través de los recursos de los actores (siempre entendidos de forma relacional). A continuación desarrollamos el concepto

497 Veíamos que los agentes serían los individuos biológicos (seres humanos) que interactúan socialmente, o en palabras de Wight “a ‘social person’, someone, that is, who has a set of socially derived powers, properties and liabilities, which make up a ‘social identity’ and allow them to ‘do’ certain things, but also place barriers to them ‘doing’ other things” (Wight 2006, 211).

de recurso de poder, y presentamos un sistema de clasificación de los recursos con la voluntad de clarificar su funcionamiento. Como novedad, además de la incorporación de los recursos de poder simbólicos, destacamos la propuesta de los *recursos de poder estructurantes*, aquellos recursos de poder que por sus características, actuando a través de la tercera cara o dimensión de Lukes (2007), permiten a los actores influir en los *habitus* de los agentes, produciendo cambios en sus prácticas, y con ello modifican las estructuras sociales.

En el ámbito de las estructuras, se proponen algunas modificaciones y aclaraciones a la propuesta realizada hasta el momento, después de confrontar las propias de la Sociología del Poder con la compleja propuesta de Wight (2006). Como resultado de ello se modifican los distintos niveles de estructuras que encontrábamos en la Sociología del Poder, y proponemos tres estructuras distintas: la formada por las relaciones de poder entre los actores (que forman parte del régimen de poder); la estructura social, co-constituida por los agentes a través de sus prácticas; y la estructura constituida por los aspectos biológicos y materiales que afectan y son afectados por la vida social, pero que no co-constituyen los agentes al no tener capacidad de afectar a su *habitus*. A su vez, la estructura social, que tiene una importancia destacada en los análisis, estaría compuesta por varios niveles: un primer nivel formado por las instituciones y normas; seguidamente encontramos el nivel de las hegemonías ideológicas de Gramsci; en un nivel más profundo, los regímenes de verdad de Foucault; a los que se añade el nivel de los valores que posee la población.

A continuación, una vez presentados los conceptos de nuestra propuesta ontológica, se presenta el cuerpo teórico ya conocido de la Sociología del Poder a partir de dichos conceptos. Ello nos permite enriquecer algunas explicaciones, o contrastar con autores próximos algunas de sus propuestas. En esta exposición, la aportación más destacable probablemente sea la vertebración entre los distintos niveles de análisis, que hasta ahora no había sido formulada específicamente. También muestra la utilidad de la propuesta ontológica y cómo ésta abre posibilidades de desarrollo de nuevas propuestas metodológicas en ámbitos distintos.

El segundo objetivo que establecíamos en la introducción era desarrollar la propuesta teórica presentada anteriormente en el ámbito del análisis de conflictos internacionales, es decir, proponer nuevos conceptos teóricos y una nueva metodología basados en la Sociología del Poder para el análisis de conflictos internacionales. A dicho objetivo se ha consagrado el

tercer capítulo de la tesis.

El desarrollo teórico se inicia con la confrontación de la Sociología del Poder con destacadas propuestas de la disciplina de Resolución de Conflictos, incluyendo también elaboraciones procedentes de la Sociología o de Relaciones Internacionales, sobre el concepto conflicto. Este diálogo ha tenido como resultado una deconstrucción del concepto conflicto que ofrecían dichas propuestas.

Ello era necesario para escapar, por un lado, de la trampa de asignar los objetivos a los actores en función de sus discursos, y por otro, evitar caer en el error de ubicar la *agency* en entidades abstractas. Ambos errores son frecuentes en el análisis de conflictos, aunque a veces pasan desapercibidos porque los autores no definen claramente donde ubican la *agency*, ni cómo deducen cuáles son los objetivos reales de los actores.

Quizás estas destacadas ausencias, que encontramos tanto en los marcos teóricos para el análisis de conflictos como en los estudios empíricos, se producen porque los autores consideran ambas cuestiones como evidentes. Sin embargo, mostramos que esta falta de clarificación, que facilita caer en las dos trampas que acabamos de ver, puede conllevar importantes errores en el análisis y beneficia a las élites que tienen interés en el estallido o en la perpetuación de los conflictos, dado que se ocultan los motivos reales de sus actuaciones y se justifica, al menos parcialmente, su conducta.

Basándonos en las aportaciones del diálogo anterior, construimos una propuesta en la que consideramos el conflicto como una relación de poder entre un mínimo de dos actores que se disputan, en un momento concreto, el control de un recurso de poder (o más) percibido como determinante para no desaparecer como actores.

Asimismo, clarificamos que los sistemas sociales de niveles macro o mega (éstos incluyen los conflictos intraestatales relevantes a nivel estatal, y los conflictos internacionales) están formados por un gran número de actores que tienen múltiples conflictos entre ellos, dado que para la Sociología del Poder los actores son individuos o alianzas de individuos (y no entidades abstractas como la Nación, la Corporación, etc.). En consecuencia, lo que considerábamos un conflicto internacional (o en grandes grupos sociales) es un sistema formado por el conjunto de conflictos y relaciones de poder entre una multitud de actores implicados; nos referiremos a este sistema como *complejo conflictual*.

Por todo ello, explicábamos que para realizar su análisis deberemos determinar cuáles son los actores del complejo, las diferencias de poder entre ellos y su posición primaria o secundaria en el sistema. El estudio del poder de los distintos actores se realiza a través del análisis de sus recursos de poder entendidos de forma relacional. Dicho análisis, además, nos da información sobre qué recursos se usan en la competición, y nos permite identificar cuáles son realmente los conflictos del complejo conflictual y entre qué actores se producen.

Esto nos permitirá desvelar la estructura del régimen de poder del complejo conflictual con todos sus elementos. En esta estructura, no sólo está presente la jerarquía de los actores, sino que también encontramos la estructura formada por los conflictos, en la que unos están subordinados a otros, al ser estos últimos prioritarios para los actores primarios de más peso, mientras que los subordinados representan conflictos menores de los actores primarios, o son conflictos de los actores secundarios. Esto nos lleva a encontrar el *conflicto dominante* del complejo conflictual en la cumbre de dicha estructura. Éste, aunque en ocasiones no es el más visible, es el conflicto que vertebra las dinámicas y los equilibrios del sistema y, por lo tanto, afectan al resto de conflictos y relaciones de poder del complejo conflictual.

Desvelar la estructura de los conflictos de un complejo conflictual e identificar el conflicto dominante parece clave para poder comprender las dinámicas que transcurren en su seno, para poder explicar la conducta de los actores, y en definitiva, para poder abordar la resolución de cualquier complejo conflictual.

Todo ello nos lleva a confirmar la proposición que avanzábamos en la introducción: los enfrentamientos armados o las guerras están subordinados al *conflicto dominante* (entre individuos –o estrechas alianzas de éstos– que actúan como actores) del *complejo conflictual* que los comprende, su evolución y posible resolución estarán condicionadas por éste.

Independientemente de los dos objetivos establecidos al inicio de la tesis, la incorporación del *campo del poder* en el cuerpo teórico de la Sociología del Poder nos ha permitido identificar, a nivel teórico, unas dinámicas muy poco tenidas en cuenta en los análisis, y pone de relieve una contradicción inherente en el concepto de conflicto propuesto por las corrientes teóricas dominantes.

Incorporar en los análisis las dinámicas que implica *el campo del poder* conlleva tener en cuenta una doble dinámica de competición entre los actores. La acumulación diferencial de

poder ya no se limita únicamente a aumentar *la cantidad* de los recursos de poder que posee un actor y/o hacer disminuir los recursos de los competidores, sino que además incluye mejorar *el valor* de sus recursos en el campo del poder respecto al valor del resto de recursos.

Este hecho pone en evidencia que actores que desde las aproximaciones tradicionales de la Conflictología se entiende que están en conflicto, en realidad no tienen únicamente objetivos opuestos, sino que muy a menudo, por sustentar su posición sobre el mismo tipo de recursos de poder, tienen objetivos comunes (la defensa del valor de estos recursos de poder). Y dependiendo del contexto analizado, en ocasiones puede darse la situación que para los actores tengan más importancia los objetivos comunes que los objetivos opuestos. Esta cuestión supone un nuevo argumento para ilustrar los problemas que implica fundamentar la definición de conflicto en los objetivos de los actores.

Según nuestro concepto de conflicto, basado en la disputa de un recurso de poder que los actores enfrentados perciben como indispensable para mantener su capacidad de competir, estos actores tienen en común el interés de preservar el valor del recurso de poder por el que compiten. En cambio, paradójicamente, actores que sean aliados pero que sustentan sus respectivas posiciones en recursos distintos, se encontrarán enfrentados en el *campo del poder*. Por ello, incluir esta dinámica nos parece esencial para entender las sinergias de colaboración que pueden surgir entre distintos actores en conflicto, o las tensiones entre aliados que puede producir la lucha por imponer un mejor valor en un recurso de poder.

Igualmente, esta dinámica nos desvela otra causa de la perduración de los conflictos. La propia existencia del complejo conflictual refuerza la posición en el *campo del poder* de recursos de poder como el poder militar, el poder coercitivo, las ideologías nacionalistas o militaristas, el prestigio de los combatientes, etc. Este hecho a su vez refuerza a los actores que poseen estos recursos, y por lo tanto, estos actores salen beneficiados de la perduración del complejo conflictual. Como veíamos, estas causas se añaden a las transformaciones en las estructuras sociales que provoca la existencia del complejo conflictual, reforzando por ejemplo hegemonías ideológicas militaristas, la cultura de la violencia, etc. Tanto las élites perjudicadas por la existencia del complejo conflictual, como la población, tendrán que hacer frente a todo ello para reequilibrar la situación y conseguir avanzar en la resolución del complejo conflictual. Las primeras lo podrán llevar a cabo a través de los recursos de poder estructurantes, habitualmente a través de amplias alianzas, y la población a través de la

instauración de valores (aunque surjan de forma reactiva a causa del hartazgo de las consecuencias que soporta del complejo conflictual). La confluencia de intereses entre ambos puede llevar a alianzas entre estas élites y la población, posiblemente lo que más puede hacer peligrar la posición de las élites beneficiadas por el complejo conflictual.

Resultados de la aplicación de la propuesta teórica

El estudio realizado sobre las causas de la Guerra del Líbano de 2006 desde la nueva perspectiva teórica nos ha permitido ilustrar algunas de las cualidades, tanto del propio marco teórico de la Sociología del Poder, como de la propuesta presentada para el análisis de conflictos internacionales.

En consonancia con el marco teórico de la Sociología del Poder presentado en la Parte Primera, hemos mostrado a lo largo del análisis que, a diferencia de otras propuestas de Relaciones Internacionales o de Resolución de Conflictos, nuestros actores no son entidades ahistóricas, y aunque actúen *como si* tuvieran un “*rational choice*”, para entender sus formas de interactuar con el resto de elementos del sistema, tenemos que tener en cuenta que su *habitus* está constituido por la posición social y el lugar concreto de su momento histórico. En ambos sistemas, pero en el Líbano con más detalle por ser el menos estudiado, y también a modo de ejemplificación, se ha ubicado a los actores en su contexto social e histórico y se ha mostrado su evolución para poder explicar su conducta.

Igualmente, a lo largo del análisis hemos mostrado la evolución histórica de los recursos de poder sobre los que se sostienen estos actores, así como la evolución del valor de estos recursos en el *campo del poder*. En el caso de Israel, por ejemplo, hemos visto los cambios que se producen en la evolución del valor de los recursos de poder con la entrada del neoliberalismo en la década de los ochenta, o los cambios producidos por los procesos de securización y desecurización.

También hemos remarcado que la Sociología del Poder no supone una simplificación de los sistemas, estimando superficialmente los recursos de poder de los diferentes actores y limitándose a evaluar los resultados de la confrontación de estos recursos, como se podría

pensar de una propuesta similar proveniente de las Relaciones Internacionales. No pretende ser una versión de la Geopolítica con actores pequeños. Todo lo contrario. Como explicamos, la función de esta propuesta teórica no es eliminar partes de la realidad para simplificar los análisis. Su función es, integrando la complejidad, primero ayudar a determinar cuáles son los elementos relevantes del objeto de estudio que queremos analizar. Y segundo, y más interesante, indicarnos los mecanismos que subyacen en las dinámicas y fenómenos que observamos en nuestro objeto de estudio, facilitándonos su explicación, así como permitiéndonos desvelar cuestiones relevantes de dichas dinámicas, invisibles en muchas ocasiones sin estos útiles teóricos.

Por todo lo anterior, como hemos constatado en nuestro trabajo, la aplicación de esta propuesta teórica no evita que sea necesario un importante trabajo de documentación y un profundo conocimiento del objeto de estudio para poder realizar un análisis detallado. Por eso, por ejemplo en el presente estudio, el sistema libanés que en un inicio era el más desconocido por el autor, ha requerido un mayor esfuerzo y un análisis más detallado para poder desvelar las dinámicas que llevan a la Guerra del Líbano del 2006.

Los resultados muestran que, aunque la Sociología del Poder no reduce las tareas de documentación y del análisis, nos ofrece respuestas satisfactorias a cuestiones que no habían podido responder otros marcos teóricos y nos señala nuevos elementos clave para la comprensión de las dinámicas del sistema y para la explicación de la conducta de los actores. Todo ello ha sido reforzado, en el ámbito del análisis de conflictos internacionales, con la propuesta teórica que se ha presentado con este fin.

La propuesta de un concepto de conflicto adecuado a la Sociología del Poder, entender los conflictos internacionales como *complejos conflictuales*, la introducción del concepto de conflicto dominante y la incorporación del *campo del poder* al análisis de conflictos internacionales, se ha mostrado especialmente útil en nuestro análisis de las causas de la guerra del 2006.

El concepto de conflicto descrito, distinto de las propuestas vigentes en Resolución de Conflictos y Relaciones Internacionales, ha sido eficaz para distanciarnos de los discursos de los actores, o de los anteriores análisis que establecen los objetivos de los actores a través de conceptos como “el interés nacional”, completamente refutados desde la Sociología del Poder. Junto con esto, entender los conflictos internacionales como *complejos conflictuales*, nos ha

ayudado a identificar los principales actores del complejo y las relaciones que mantienen entre ellos, huyendo del error de pretender establecer *unas partes* en conflicto agrupando los actores en función de una cualidad pretendidamente superior, como la nacionalidad, o similar. Cada actor distinto tendrá sus intereses propios y deberá hacer frente a sus propios conflictos en el régimen de poder en el que se encuentre. Ello se ilustra muy bien en el análisis de los sistemas libanés y sirio, fuertemente solapados, con actores de ambos sistemas estableciendo alianzas y manteniendo conflictos entrecruzados con actores del otro sistema.

La introducción del concepto *conflicto dominante* nos ha permitido determinar el conflicto con más peso del sistema y con ello centrar nuestra atención en éste y detectar más fácilmente las dinámicas que produce. Como hemos comprobado en el análisis, esto ha facilitado la explicación de las principales dinámicas de cada uno de los sistemas por separado, y del *complejo conflictual* en conjunto. Del mismo modo, la incorporación del *campo del poder* de Bourdieu al análisis de conflictos internacionales, se ha mostrado especialmente útil para desvelar dinámicas que se han mostrado esenciales para la comprensión, tanto de los distintos sistemas, como del propio complejo conflictual, y que habían pasado inadvertidas hasta el momento. Aunque hemos mostrado varias de estas dinámicas, destaca sin duda la conjunción de los intereses de las élites de Hezbolá y de las FDI en este ámbito.

Todo esto hace que, comparando los resultados de la aplicación de esta elaboración teórica con otras, consideremos que desvelamos unas dinámicas en las relaciones de poder, esenciales para la comprensión de los sistemas analizados, que las otras propuestas no son capaces de poner de relieve. Ello es importante para validar tanto nuestra propuesta ontológica como la teoría que se sustenta en ella. Recordemos que tanto Wight como Wendt defienden que es necesario hacer explícitas las distintas ontologías que subyacen en las diferentes propuestas teóricas, y que estas propuestas ontológicas deben competir entre ellas en función de los resultados que ofrecen los cuerpos teóricos que se sustentan en ellas.

En este sentido, entre los autores que hacen un análisis más exhaustivo del sistema libanés en el período y el ámbito estudiados encontramos a Meur (2012). Esta autora ya refuta que sea posible utilizar una perspectiva de la corriente realista de Relaciones Internacionales para el análisis de las relaciones entre el Líbano y Siria. Entre otras cuestiones, es evidente que el destacado papel de los distintos actores internos de cada Estado hace inviable cualquier

aproximación desde esta perspectiva. Ello lleva a esta autora a partir de un marco teórico constructivista poco desarrollado. Gracias a la gran cantidad de información de la que dispone (siendo una notable aportación de su trabajo) y a un buen análisis, en algunos momentos presenta los conflictos entre sí de los principales actores del sistema libanés, y con los actores sirios. Pero los presenta como un hecho más, sin darles el peso que tienen en la explicación de las dinámicas del sistema. Este hecho le ha impedido desvelar varias de las dinámicas que se han explicado en nuestro análisis del sistema libanés. La falta de un marco teórico como la Sociología del Poder le ha dificultado poder vertebrar y jerarquizar la abundante información a su disposición, así como identificar las principales dinámicas en las relaciones de poder del sistema. De haber tenido en cuenta los conceptos de la Sociología del Poder, y nuestro desarrollo teórico en el ámbito del análisis de conflictos internacionales, habría podido ofrecer una explicación más sólida y exhaustiva de los hechos.

Otros análisis excelentes del sistema libanés en esta coyuntura los encontramos en International Crisis Group (2002, 2003, 2005a, 2005b, 2006a, 2007, 2008, 2010). Destaca su análisis realizado en 2005 (2005a, 27-28) en el que presentan tres hipótesis para explicar el comportamiento sirio. Una de ellas describe bastante bien la lucha por el poder en Siria, y sus relaciones con los principales actores libaneses, aunque la falta de herramientas de análisis deja esta cuestión abierta, como una hipótesis más, que no concluyen, y que no se pone en el centro del análisis. Así, esta cuestión se limita a ser un posible hecho más en la sucesión de hechos que nos relatan, como si no vertebrara las relaciones de poder en el Líbano, y no fuera esencial para comprender la conducta de los principales actores libaneses. Así, por la falta de herramientas de análisis más profundas, en ocasiones, pese a disponer de la información necesaria, se cae en explicaciones simplemente descriptivas, o se sacan conclusiones superficiales.

Algo similar sucede con otro autor con excelentes análisis respecto al Líbano, Corm (2005, 2012). Aporta una enorme cantidad de información, y realiza análisis, sin un marco teórico previo definido, sumamente interesantes. Pero la falta de este marco teórico hace que, algunas veces infravalore, o tenga poco en cuenta, las relaciones de poder entre los actores, y que no tenga la capacidad de desvelar las dinámicas que establecen estas relaciones de poder. Por ello, por ejemplo, tiene dificultades para explicar las relaciones que se dan entre las élites sirias y las élites libanesas y su evolución.

En cuanto al sistema israelí la situación es diferente, porque hemos visto dos análisis realizados desde la Sociología del Poder sobre los mismos ámbitos que el presente estudio⁴⁹⁸. Respecto a estos dos trabajos sólo destacamos la incorporación formal de la teoría de los *recursos simbólicos*, y del *campo del poder*. Ambos conceptos, sobre todo el *campo del poder*, nos han permitido explicar dinámicas que habían pasado desapercibidas en los análisis anteriores. Igualmente, la aportación del concepto de *conflicto dominante* permite establecer quizás de forma más clara las dinámicas ya presentadas en los trabajos anteriores.

Un aspecto que ha puesto de relieve la aplicación de nuestra propuesta teórica al complejo conflictual libano-israelí es que este tipo de análisis aporta herramientas y conocimientos para favorecer el fin del complejo conflictual.

Una vez identificados los actores que se benefician de la conflictividad en la competición, el marco teórico nos ayuda a desvelar sus motivaciones reales y desarmar el discurso que están usando como recurso. Además de la pérdida del discurso como recurso de poder, sólo el hecho de exponer los objetivos reales de su actuación debilita buena parte de sus recursos de poder simbólico, entre ellos (notablemente) la legitimidad que sustentan en su discurso.

Conocer los recursos de poder de los individuos responsables de la perpetuación de los complejos conflictuales nos muestra de qué formas se podría debilitar su posición para que dejen de tener capacidad de prolongarlos, ya sea haciendo que dejen de ser actores primarios, o forzándoles a usar recursos de poder distintos al enfrentamiento armado y la conflictividad en la competición que llevan a cabo con el resto de actores.

Otro factor interesante al respecto es que al considerar que los actores únicamente pueden ser individuos, junto con las dinámicas que nuestra propuesta teórica permite desvelar, nos permite exigir responsabilidades personales a los actores.

Lukes, en Hayward y Lukes (2008) y Wight (2006) nos muestran que, en los análisis realizados, si el poder no es una capacidad de los actores y la *agency* no se ubica en los agentes entendidos éstos como individuos concretos, se evaden las responsabilidades personales. Esto puede ser muy útil para algunos actores (como discurso para evadir sus responsabilidades) pero, como remarcan ambos autores, para el analista de Ciencias Sociales

498 Nos referimos a Navarro Muñoz (2015), y Álvarez-Ossorio e Izquierdo (2007).

señalar estas responsabilidades es un objetivo y un deber.

En este sentido, desde la Sociología del Poder, poner en evidencia la responsabilidad de los actores en función de sus motivaciones reales, no sólo les puede debilitar su legitimidad y hacer evidente su falta de ética, sino que incluso les puede hacer más vulnerables frente a los sistemas judiciales (nacionales e internacionales): es diferente en la legalidad internacional secuestrar a unos soldados del país vecino porque se está siendo agredido u ocupado, que si se realiza porque se tienen presiones políticas en el propio país exigiendo desarmarse. Igualmente, es distinto causar una escalada bélica que produce más de un millar de víctimas porque se está sufriendo un ataque que pone en riesgo la seguridad del propio Estado, que si es para reforzar la posición personal en una competición interna de su régimen de poder.

Por todo lo anterior, tener en cuenta las aportaciones de nuestra propuesta teórica en los análisis de conflictos internacionales puede ser útil para que los recursos y esfuerzos invertidos en la resolución de los complejos conflictuales sean productivos. Aun así, nuestra propuesta teórica se limita al análisis de los conflictos internacionales, siguiendo en esta misma dirección, ¿sería posible el desarrollo de una metodología, contando con las aportaciones de Resolución de Conflictos, con voluntad prescriptora para que, una vez analizado el complejo conflictual, indicara los pasos para su resolución? ¿Y el desarrollo de unas sólidas pautas para la prevención de nuevas guerras y conflictos armados? En otras palabras, parece pendiente de desarrollo la metodología para aplicar la propuesta de la Sociología del Poder en los otros ámbitos de la Resolución de Conflictos o la Investigación para la paz, como pueden ser la prevención de conflictos, la gestión de conflictos o la rehabilitación postconflicto, más allá del análisis de los conflictos internacionales.

Bibliografía

- Abboud, Samer N., y Benjamin J. Muller. 2013. «Geopolitics, Insecurity and Neocolonial Exceptionalism: A Critical Appraisal of the UN Special Tribunal for Lebanon». *Security Dialogue* 44 (5-6): 467-84. <https://doi.org/10.1177/0967010613502377>.
- Accardo, Alain. 1983. *Initiation à la sociologie de l'illusionnisme social: invitation à la lecture des œuvres de Pierre Bourdieu*. Éd. le Mascaret.
- . 1997. *Introduction à une sociologie critique Lire Bourdieu*. <http://philpapers.org/rec/ACCIU>.
- Achcar, Gilbert, y Michel Warschawski. 2007. *La guerra de los 33 días: Israel contra Hezbolá en el Líbano y sus consecuencias*. Icaria Editorial.
- Adler-Nissen, Rebecca. 2011. «On a Field Trip with Bourdieu». *International Political Sociology* 5 (3): 327-30. https://doi.org/10.1111/j.1749-5687.2011.00137_1.x.
- . 2013. *Bourdieu in International Relations: Rethinking Key Concepts in IR*. The New International Relations. Routledge.
- Akram, Sadiya, Guy Emerson, y David Marsh. 2015. «(Re)Conceptualising the third face of power: insights from Bourdieu and Foucault». *Journal of Political Power* 8 (3): 345-62. <https://doi.org/10.1080/2158379X.2015.1095845>.
- Álvarez-Ossorio, Ignacio. 2005. «Siria y Líbano, bajo el cambio político en Oriente Próximo». <http://rua.ua.es/dspace/handle/10045/8040>.
- . 2006. «El Plan Olmert: Las implicaciones del unilateralismo israelí». *Política Exterior*, 21–27.
- . 2009. *Siria contemporánea*. Síntesis.

- Álvarez-Ossorio, Ignacio, y Ignacio Gutiérrez de Terán. 2009. «La república hereditaria Siria: el fracaso de una transición». <http://rua.ua.es/dspace/handle/10045/27819>.
- Álvarez-Ossorio, Ignacio, y Ferran Izquierdo Brichs. 2007. *Por qué ha fracasado la paz?: claves para entender el conflicto palestino-israelí*. Los Libros de la Catarata.
- Ambos, Kai. 2011. «Judicial Creativity at the Special Tribunal for Lebanon: Is There a Crime of Terrorism under International Law?» *Leiden Journal of International Law* 24 (03): 655–675. <https://doi.org/10.1017/S0922156511000215>.
- Amnesty International. 2006. «Israel/Lebanon: Deliberate Destruction or 'Collateral Damage'? Israeli Attacks on Civilian Infrastructure». MDE 18/007/2006. <https://www.amnesty.org/en/documents/document/?indexNumber=MDE18%2f007%2f2006&language=en>.
- Anthony, C. Ross, Daniel Egel, Charles P. Ries, Craig A. Bond, Andrew Liepman, Jeffrey Martini, Steven Simon, et al. 2015. *The Costs of the Israeli-Palestinian Conflict*. The Costs-of-Conflict Study Team. RAND International. https://www.rand.org/pubs/research_reports/RR740z1-1.html.
- Arar, Tareq. 2007. «L'« effet Nasrallah » : les conséquences de la guerre israélo-libanaise au Proche-Orient». *Hérodote* 124 (1): 24. <https://doi.org/10.3917/her.124.0024>.
- Arendt, Hannah. 1970. *On Violence*. Houghton Mifflin Harcourt.
- Aron, Raymond. 1950a. «Social Structure and the Ruling Class: Part 1». *The British Journal of Sociology* 1 (1): 1-16. <https://doi.org/10.2307/587304>.
- . 1950b. «Social Structure and the Ruling Class: Part 2». *The British Journal of Sociology* 1 (2): 126-43. <https://doi.org/10.2307/587553>.
- . 1962. *Paix et guerre entre les nations*. Paris: Calmann-Lévy.
- Asamblea General de las Naciones Unidas. 1950. «General Progress Report and Supplementary Report of the United Nations Conciliation Commission for Palestine». A/1367/Rev.1. <https://unispal.un.org/DPA/DPR/unispal.nsf/0/93037E3B939746DE8525610200567883>.
- Avon, Dominique, y Anaïs-Trissa Khatchadourian. 2010. *Le Hezbollah: De la Doctrine à L'action: Une Histoire du «Parti de Dieu»*. Editions du Seuil.
- Azani, Eitan. 2009. *Hezbollah: The Story of the Party of God: From Revolution to Institutionalization*. Palgrave Macmillan.

- Azar, Edward E. 1990. *The Management of Protracted Social Conflict: Theory and Cases*. Aldershot, Hampshire, England; Brookfield, Vt., USA: Dartmouth ; Gower Pub. Co.
- Azar, Edward E., y John W. Burton, eds. 1986. *International Conflict Resolution: Theory and Practice*. Sussex : Boulder, Colo: Lynne Rienner Pub.
- Bachrach, Peter, y Morton S. Baratz. 1962. «Two Faces of Power». *American Political Science Review* 56 (4): 947-52. <https://doi.org/10.2307/1952796>.
- Barak, Oren. 2010. «Ambiguity and Conflict in Israeli-Lebanese Relations». *Israel Studies* 15 (3): 163-88. <https://doi.org/10.2979/isr.2010.15.3.163>.
- Barak, Oren, y Gabriel Sheffer. 2006. «Israel's "Security Network" and Its Impact: An Exploration of a New Approach». *International Journal of Middle East Studies* 38 (02): 235–261. <https://doi.org/10.1017.S0020743806382049>.
- . 2007. «The study of civil-military relations in Israel: A new perspective». *Israel Studies*, 1–27.
- . , eds. 2009. *Existential Threats and Civil-Security Relations*. Lexington Press Lanham, MD.
- Barak, Oren, y Eyal Tsur. 2012. «The Military Careers and Second Careers of Israel's Military Elite». *The Middle East Journal* 66 (3): 473-92. <https://doi.org/10.3751/66.3.15>.
- Barbé, E. 2003. *Relaciones internacionales*. Madrid: Tecnos.
- Barnes, Barry. 1988. *The Nature of Power*. Polity.
- Bar-or, Amir, y Karl W. Haltiner. 2009. «Democratic Control of the Armed Forces in Israel and Switzerland in Times of Security Threats». En *Existential Threats and Civil-security Relations*, editado por Oren Barak y Gabriel Sheffer, 153-78. Lexington Press Lanham, MD.
- Baroudi, Sami E. 2002. «Continuity in Economic Policy in Postwar Lebanon: The Record of the Hariri and Hoss Governments Examined, 1992-2000». *Arab Studies Quarterly* 24 (1): 63.
- Barreñada Bajo, Isaías. 2004. «Identidad y ciudadanía en el conflicto israelo-palestino : los palestinos con ciudadanía israelí, parte del conflicto y excluidos del proceso de paz», enero.
- Barreñada, Isaías. 2006. «Elecciones en Israel: en busca de la legitimación del unilateralismo». *Boletín Elcano*, n.º 81 (mayo): 8 p.

- Bar-Tal, Daniel, y Itzhak Shnell. 2013. *The Impacts of Lasting Occupation: Lessons from Israeli Society*. Oxford; New York: Oxford University Press.
- Barzilai, Gad. 1999. «War, Democracy, and Internal Conflict: Israel in a Comparative Perspective». *Comparative Politics*, 317–336.
- Basallote Marín, Antonio. 2015. «La Cuestión Israelí: Sionismo y Disidencia. Ideología, Identidad y Contestación Social en la Sociedad Judía de Israel.» [Http://purl.org/dc/dcmitype/Text](http://purl.org/dc/dcmitype/Text), Universidad de Sevilla. <https://dialnet.unirioja.es/servlet/tesis?codigo=46331>.
- Battistella, Dario. 2003. *Théories des relations internationales*. Presses de la fondation nationale des sciences politiques.
- . 2015. *Théories des relations internationales 5e édition: 5e édition mise à jour*. Presses de Sciences Po.
- Baudot, M., E. Delcroix, B. Guiot, B. le Gouvello, y M. Osada. 2007. *Une illustration de la guerre de l'information: Le conflit entre Israël et le Hezbollah de l'été 2006*. Ecole de guerre économique. <http://www.egc.fr/download/liban2007.pdf>.
- BBC. 2008. «Profile: Fouad Siniora», 28 de mayo de 2008, sec. Middle East. http://news.bbc.co.uk/1/hi/world/middle_east/4641865.stm.
- Ben-Eliezer, Uri. 2001. «From Military Role-Expansion to Difficulties in Peace-Making: The Israel Defense Forces 50 Years on.»». En *Military, State and Society in Israel: Theoretical and Comparative Perspective*, editado por Daniel Maman, Eyal Ben-Ari, y Zeev Rosenhek, 137–172.
- . 2012. *Old Conflict, New War: Israel's Politics toward the Palestinians*. Palgrave Macmillan US. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=e89c581b05eb68a2f3d9c24bc873d62c>.
- Ben-Meir, Yehuda. 1995. *Civil-Military Relations in Israel*. Columbia University Press.
- Ben-Porat, Guy. 2008. «Political Economy: Liberalization and Globalization». En *Israel since 1980*, 1.^a ed. The World Since 1980. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=F126447720FD807A3CE88871E9DB2926>.
- Berling, Trine Villumsen. 2012. «Bourdieu, International Relations, and European Security». *Theory and Society* 41 (5): 451-78. <https://doi.org/10.1007/s11186-012-9175-7>.
- Bhaskar, Roy. 1979. *The possibility of naturalism: A philosophical critique of the contemporary human sciences*. Routledge. <https://books.google.com/books?>

hl=ca&lr=&id=dmsKBAAQBAJ&oi=fnd&pg=PP1&ots=uluZlAcyrP&sig=SfG6xd8_5F_TM0Ud3JYpekUQtbo.

- Bichler, Shimshon, y Jonathan Nitzan. 1996. «Military Spending and Differential Accumulation: A New Approach to the Political Economy of Armament – The Case of Israel», enero. <http://bnarchives.yorku.ca/12/>.
- . 2004. «Israel's Global Capitalism». *Article - Mimeograph*, junio. <http://bnarchives.yorku.ca/20/>.
- . 2007. «Israel's Roaring Economy». *Article - Mimeograph*, junio. <http://bnarchives.yorku.ca/232/>.
- . 2015. «Still About Oil?» *Real-World Economics Review*, n.º 70 February: 49-79.
- Bigo, Didier. 2011. «Pierre Bourdieu and international relations: Power of practices, practices of power». *International Political Sociology* 5 (3): 225–258.
- Blalock, Hubert M. 1989. *Power and Conflict: Toward a General Theory*. Newbury Park [etc.]: Sage.
- Blanford, Nicholas. 2006. *Killing Mr Lebanon: The Assassination of Rafik Hariri and Its Impact on the Middle East*. London ; New York: I.B.Tauris.
- Bosco, Robert M. 2009. «The Assassination of Rafik Hariri: Foreign Policy Perspectives». *International Political Science Review* 30 (4): 349–361. <https://doi.org/10.1177/0192512109342521>.
- Bouhabib, Melia Amal. 2010. «Power and Perception: The Special Tribunal for Lebanon». *Berkeley J. Middle E. & Islamic L.* 3: 173.
- Boulding, Kenneth Ewart. 1962. *Conflict and Defense: A General Theory*. Harper.
- Bourdieu, Pierre. 1977. «Sur le pouvoir symbolique». *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 32 (3): 405-11. <https://doi.org/10.3406/ahess.1977.293828>.
- . 1979. *La distinction: critique sociale du jugement*. Paris, France: Éd. de Minuit.
- . 1980. *Le sens pratique*. Paris: Editions de Minuit. <https://dialnet.unirioja.es/servlet/libro?codigo=584875>.
- . 1987. *Choses dites*. Minuit.
- . 1989. *La noblesse d'État: grandes écoles et esprit de corps*. Les Editions de minuit.

- . 1994. *Raisons pratiques: sur la théorie de l'action*. Paris, France: Éd. du Seuil.
- Bourdieu, Pierre, y James Samuel Coleman, eds. 1991. *Social theory for a changing society*. Oxford, San Francisco, Boulder: Westview Press Boulder, CO. <http://library.wur.nl/WebQuery/clc/555883>.
- Bourdieu, Pierre, y Andrés García Inda. 2001. *Poder, derecho y clases sociales*. Desclée de Brouwer.
- Bourdieu, Pierre, y Loïc Wacquant. 1999. «On the Cunning of Imperialist Reason». *Theory, Culture & Society* 16 (1): 41-58.
- Bourdieu, Pierre, y Loïc JD Wacquant. 1992. *Réponses: pour une anthropologie réflexive*. Seuil.
- Broude, Mark, Saadet Deger, y Somnath Sen. 2013. «Defence, Innovation and Development: The Case of Israel». *Journal of Innovation Economics & Management*, n.º 12 (agosto): 37-57. <https://doi.org/10.3917/jie.012.0037>.
- Bull, Hedley. 1977. *The anarchical society: a study of order in world politics*. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=ce0c748b1652fba9b47ef0aaf92bb2f2>.
- Bunge, Mario. 1996. *Finding Philosophy in Social Science*. Yale University Press.
- . 1999. *Buscar la filosofía en las ciencias sociales*. Siglo XXI.
- Burston, Bradley. 2006. «Lebanon II: The First War Run by Peace Now». *Haaretz*, 2 de agosto de 2006. <https://www.haaretz.com/news/lebanon-ii-the-first-war-run-by-peace-now-1.194277>.
- Burton, John. 1990a. *Conflict: resolution and prevention*. Macmillan.
- . , ed. 1990b. *Conflict: Human Needs Theory*. London [etc.]: The Macmillan Press.
- Burton, John, y Frank Dukes. 1990. *Conflict: Practices in Management, Settlement and Resolution*. 1990 edition. Basingstoke; London: Palgrave Macmillan.
- Bustos, Rafael. 2007. «26. Les violations du droit international humanitaire dans le conflit de l'été 2006». En *Liban, une guerre de 33 jours*, editado por Franck Mermier y Elizabeth Picard, 219-26. Cahiers libres. Paris: La Découverte. http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=DEC_PICAR_2007_01_0219.
- Buzan, Barry, y Ole Wæver. 2003. *Regions and Powers: The Structure of International Security*. Cambridge University Press.

- Charara, Walid, y Frédéric Domont. 2006. *Le Hezbollah: un mouvement islamo-nationaliste*. Fayard.
- Chiozza, Giacomo, y Henk E. Goemans. 2004. «Avoiding Diversionary Targets». *Journal of Peace Research* 41 (4): 423-43. <https://doi.org/10.1177/0022343304044475>.
- Choucair, Walid. 2006. «The Shiites' return to Cabinet ends a period of political deterioration». *THE DAILY STAR Lebanon*, 4 de febrero de 2006, sec. Lebanon News. <http://www.dailystar.com.lb/News/Lebanon-News/2006/Feb-04/6867-the-shiites-return-to-cabinet-ends-a-period-of-political-deterioration.ashx>.
- Clarke, Duncan L. 1994. «The Arrow Missile: The United States, Israel and Strategic Cooperation». *Middle East Journal* 48 (3): 475-91.
- Clegg, Stewart. 1975. *Power, Rule, and Domination: A Critical and Empirical Understanding of Power in Sociological Theory and Organizational Life*. London: Routledge & Paul.
- . 1989. *Frameworks of Power*. SAGE.
- Clegg, Stewart, y Mark Haugaard, eds. 2009. *The SAGE Handbook of Power*. SAGE Publications.
- Clifford-Vaughan, Michalina. 1960. «Some French Concepts of Élités». *The British Journal of Sociology* 11 (4): 319-31. <https://doi.org/10.2307/587778>.
- Cohen, Antonin. 2011a. «Bourdieu Hits Brussels: The Genesis and Structure of the European Field of Power». *International Political Sociology* 5 (3): 335-39. https://doi.org/10.1111/j.1749-5687.2011.00137_3.x.
- Cohen, Eliot A., Andrew J. Bacevich, y Michael J. Eisenstadt. 1998. «Knives, Tanks, and Missiles»: *Israel's Security Revolution*. A Washington Institute Monograph. Washington D.C.: Washington Institute for Near East Policy.
- Cohen, Hillel. 2011b. *The Rise and Fall of Arab Jerusalem: Palestinian Politics and the City since 1967*. Oxon; New York: Routledge.
- Cohen, Jordin S., Randolph Stevenson, Alex Mintz, y Michael D. Ward. 1996. «Defense Expenditures and Economic Growth in Israel: The Indirect Link». *Journal of Peace Research* 33 (3): 341-52. <https://doi.org/10.1177/0022343396033003007>.
- Cohen, Samy. 2010. «Civilian control over the army in Israel and France». En *Militarism and Israeli Society*, editado por Gabriel Sheffer y Oren Barak, 238-58. An Israel Studies Book. Bloomington and Indianapolis: Indiana University Press. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?>

md5=B88ADAF3723B9AA3754E713D58CBE8D5.

Connolly, William E. 1983. *The Terms of Political Discourse*. 2^o Edition. Oxford: M. Robertson.

Consejo de Seguridad de Naciones Unidas. 2005a. «Primer informe semianual del Secretario General al Consejo de Seguridad sobre la aplicación de la resolución 1559 (2004)». S/2005/272. http://www.un.org/en/ga/search/view_doc.asp?symbol=S/2005/272&referer=http://www.un.org/en/peacekeeping/missions/unifil/reports.shtml&Lang=S.

———. 2005b. «Segundo informe semianual del Secretario General al Consejo de Seguridad sobre la aplicación de la resolución 1559 (2004)». United Nations Official Document S/2005/673. http://www.un.org/en/ga/search/view_doc.asp?symbol=S/2005/673&referer=http://www.un.org/en/peacekeeping/missions/unifil/reports.shtml&Lang=S.

Corm, Georges. 2002. *Le Proche-Orient éclaté: 1956-2003*. Editions Gallimard.

———. 2005. *Le Liban contemporain: histoire et société*. Découverte.

———. 2012. *Le Proche-Orient éclaté*. Editions Gallimard.

Coser, Lewis Alfred. 1956. *The Functions of Social Conflict*. London: Routledge & Kegan Paul.

Cox, ROBERT W. 1986. «Social Forces, States and World Orders». En *Neorealism and Its Critics*, editado por Robert O. Keohane, 204-54. New York: Columbia University Press.

Cox, Robert W. 1996. «Towards a post-hegemonic conceptualization of world order: reflections on the relevancy of Ibn Khaldun». En *Approaches to World Order*, 144–173. Cambridge, UK: Cambridge University Press.

Cox, Robert W., y Timothy J. Sinclair. 1996. *Approaches to World Order*. Cambridge Studies in International Relations. Cambridge, UK: Cambridge University Press.

Cramer, Jane Kellett. 2006. «“Just Cause” or Just Politics? US Panama Invasion and Standardizing Qualitative Tests for Diversionary War». *Armed Forces & Society* 32 (2): 178–201.

Curle, Adam. 1971. *Making Peace*. London: Tavistock Press.

Dahl, Robert Alan. 1961. *Who Governs?: Democracy and Power in an American City*. Yale University Press.

- Deeb, Lara. 2006. «Deconstructing a ‘Hizbullah Stronghold’». [http://web. mit. edu/cis/www/mitejmes](http://web.mit.edu/cis/www/mitejmes), 115.
- Dessler, David. 1989. «What’s at Stake in the Agent-Structure Debate?» *International Organization* 43 (3): 441-73.
- Deutsch, Morton, Peter T. Coleman, y Eric Colton Marcus. 2006. *The handbook of conflict resolution*. John Wiley and Sons.
- Di Peri, Rosita. 2014a. «Islamist Actors from an Anti-system Perspective: The Case of Hizbullah». *Politics, Religion & Ideology* 15 (4): 487-503. <https://doi.org/10.1080/21567689.2014.934360>.
- . 2014b. «Re-defining the Balance of Power in Lebanon: Sunni and Shiites Communities Transformations, the Regional Context and the Arab Uprisings». *Oriente Moderno* 94 (2): 335-56. <https://doi.org/10.1163/22138617-12340064>.
- Dibeh, Ghassan. 2005. *The Political Economy of Postwar Reconstruction in Lebanon*. Vol. 2005/44. WIDER Research Paper. UNU-WIDER. http://www.wider.unu.edu/publications/working-papers/research-papers/2005/en_GB/rp2005-44/.
- Digester, Peter. 1992. «The Fourth Face of Power». *The Journal of Politics* 54 (4): 977-1007. <https://doi.org/10.2307/2132105>.
- Dowding, Keith. 1996. *Power*. University of Minnesota Press.
- . 2008a. «Agency and structure: Interpreting power relationships». *Journal of Power* 1 (1): 21–36.
- . 2008b. «Power, Capability and Ableness: The Fallacy of the Vehicle Fallacy». *Contemporary Political Theory* 7 (3): 238-58. <https://doi.org/10.1057/cpt.2008.23>.
- . , ed. 2011. *Encyclopedia of Power*. 1 edition. Thousand Oaks, Calif: SAGE Publications, Inc.
- Downs, Anthony. 1967. *Inside Bureaucracy*. Boston: Little, Brown and Company.
- Duroselle, Jean-Baptiste. 1964. «La nature des conflits internationaux». *Revue française de science politique* 14 (2): 295-308.
- Dvir, D., y A. Tishler. 2000. «The Changing Role of the Defense Industry in Israel’s Industrial and Technological Development». *Defense Analysis* 16 (1): 33-51. <https://doi.org/10.1080/713604690>.

- Dyrberg, Torben Bech. 1997. *The Circular Structure of Power: Politics, Identity, Community*. London ; New York: Verso.
- Eide, Asbjørn. 1972. «Dialogue and Confrontation in Europe». *Journal of Conflict Resolution* 16 (4): 511-22. <https://doi.org/10.1177/002200277201600404>.
- Enderlin, Charles. 2006. *Les années perdues: Intifada et guerres au Proche-Orient 2001-2006*. Fayard.
- Farrés Fernández, Guillem. 2009. «La Deuxième guerre du Congo et sa résolution: Une approche selon la sociologie du pouvoir». Tesina no publicada, Université Jean Moulin Lyon III.
- . 2013. «Recensión: Political Regimes in the Arab World: Society and the Exercise of Power». *Revista Española de Ciencia Política*, n.º 31: 201–205.
- . 2014. «Ferran Izquierdo Brichs (ed.) (2013). El islam político en el Mediterráneo. Radiografía de una evolución». *AWRAQ Revista de análisis y pensamiento sobre el mundo árabe e islámico contemporáneo*, 2014. <http://www.awraq.es/index.aspx?r=46>.
- Fattouh, Bassam, y Joachim Kolb. 2006. «The outlook for economic reconstruction in Lebanon after the 2006 war». *The MIT Electronic Journal of Middle East Studies* 6: 96-114.
- Feliu, Laura, y Ferran Izquierdo Brichs. 2016. «Estructura de poder y desafíos populares. La respuesta del régimen marroquí al Movimiento 20 de Febrero». *Revista de Estudios Políticos*, n.º 174. <http://dx.doi.org/10.18042/cepc/rep.174.07>.
- Finnemore, Martha, y Kathryn Sikkink. 1998. «International norm dynamics and political change». *International organization* 52 (04): 887–917.
- Fisas, Vicenç. 1998. *Cultura de paz y gestión de conflictos*. Barcelona: Icaria.
- Flapan, Simha. 1987. *The Birth of Israel: Myths and Realities*. Pantheon Books.
- Foucault, Michel. 1980. *Power/Knowledge: Selected Interviews and Other Writings, 1972-1977*. Pantheon Books.
- . 1982. «The Subject and Power». *Critical Inquiry* 8 (4): 777-95.
- . 1999. *Estrategias de poder*. Obras esenciales 2. Ediciones Paidós Iberica. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=C695548016495FF6C3629FF2FB8273E9>.
- Gallie, W. B. 1956. «Essentially Contested Concepts». *Proceedings of the Aristotelian Society* 56 (marzo): 167-98.

- Galtung, Johan. 1978. «Conflict as a way of life». En *Essays in Peace Research Volume III, Peace and Social Structure*, III:563. Copenhagen: Christian Ejlers.
- . 1996. *Peace by Peaceful Means: Peace and Conflict, Development and Civilization*. London: SAGE.
- . 1998. *Tras la violencia, 3R: reconstrucción, reconciliación, resolución : afrontando los efectos visibles e invisibles de la guerra y la violencia*. Bilbao: Gernika Gogoratuz. <https://dialnet.unirioja.es/servlet/libro?codigo=214864>.
- . 2003. *Paz Por Medios Pacíficos: Paz Y Conflicto, Desarrollo Y Civilización*. Bilbao : Gernika-Lumo: Bakeaz ; Gernika Gogoratuz.
- Gambill, Gary C. 2004. «Dossier: Hassan Nasrallah». *Middle East Intelligence Bulletin* 6 (2/3). http://www.meforum.org/meib/articles/0402_ld.htm.
- Gambill, Gary C., y Ziad K. Abdelnour. 2001. «Dossier: Rafiq Hariri Prime Minister of Lebanon». *Middle East Intelligence Bulletin* 3 (7). http://web.archive.org/web/20140508004255/http://www.meforum.org/meib/articles/0107_ld1.htm.
- Gamson, William A. 1990. *The Strategy of Social Protest*. 2 edition. Belmont, Calif: Wadsworth Pub Co.
- Gent, Stephen E. 2009. «Scapegoating Strategically: Reselection, Strategic Interaction, and the Diversionary Theory of War». *International Interactions: Empirical and Theoretical Research in International Relations* 35 (1): 1. <https://doi.org/10.1080/03050620802497048>.
- Georgakakis, Didier. 2011. «Don't Throw Out the "Brussels Bubble" with the Bathwater: From EU Institutions to the Field of Eurocracy». *International Political Sociology* 5 (3): 331-34. https://doi.org/10.1111/j.1749-5687.2011.00137_2.x.
- Geukjian, Ohannes. 2014. «Political Instability and Conflict after the Syrian Withdrawal from Lebanon». *The Middle East Journal* 68 (4): 521-45.
- Giddens, Anthony. 1972. «Elites in the British Class Structure». *The Sociological Review* 20 (3): 345-72. <https://doi.org/10.1111/j.1467-954X.1972.tb00214.x>.
- . 1981. *A Contemporary Critique of Historical Materialism*. University of California Press.
- . 1984. *The Constitution of Society: Outline of the Theory of Structuration*. University of California Press.

- . 2007. *New Rules of Sociological Method: A Positive Critique of Interpretative Sociologies*. 2nd ed. Polity Press. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=bbb9f9f4ed4c8f84bc6add6937d2fc6a>.
- Gijón Mendigutia, Mar. 2008. «Los “nuevos historiadores” israelíes. Mitos fundacionales y desmitificación». *Revista de Estudios Internacionales Mediterráneos*, n.º 5 (agosto): 27-41.
- Gilpin, Robert. 1981. *War and change in world politics*. Cambridge [etc.]: Cambridge University Press. https://books.google.com/books?hl=ca&lr=&id=2iKL7zr3kl0C&oi=fnd&pg=PR9&dq=War+and+change+in+world+politics&ots=W1X4Dk2YWL&sig=iONIGWp4SjK9g9SYdjmZh_rxRA.
- Goenaga, Amaia, y Elvira Sánchez. 2009. «Élites, poder y cambio político en el Líbano de la II República». En *Poder y regímenes en el mundo árabe contemporáneo*, editado por Ferran Izquierdo Brichs, 305-39. Barcelona: CIDOB.
- Goenaga Sánchez, Amaia. 2007. «Hezbollah. ¿una amenaza para el sistema consociacional libanés?» *Revista de Estudios Internacionales Mediterráneos (REIM)*, n.º 1: 23-30.
- . 2008. *Elites y relaciones de poder en el Líbano de la II República*. Altafulla: FIMAM. <http://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWVpbnxmaW1hbWVzfGd4OjE5YTczYjczN2RkYmIwNDQ>.
- . 2011. «Líbano. Crisis de gobierno y reestructuración del equilibrio de poder». *Revista «Cuadernos Manuel Giménez Abad»*, n.º 1: 1-5.
- . 2013. «Líbano y el triunfo islamista en un entorno multiconfesional». En *El Islam político, Radiografía de una evolución*, 85-120. Interrogar la actualidad 34. CIDOB. <http://www.cidob.org/en/content/download/35685/571311/file/34-EL+ISLAM+POL%C3%8DTICO+EN+EL+MEDITERR%C3%81NEO+RADIOGRAF%C3%8DA+DE+UNA+EVOLUCI%C3%93N.pdf#page=85>.
- . 2015. «El sector bancario libanés y su papel en el diseño y reproducción del orden social, político y económico del Líbano contemporáneo». Universidad Autónoma de Madrid.
- Gramsci, Antonio. 1973. *Letters from Prison*. 1st edition. New York: Harper & Row.
- . 1999. *Cuadernos de la cárcel*. Ediciones Era. <https://books.google.com/books?hl=ca&lr=&id=SIiqERfwtWgC&oi=fnd&pg=PA7&ots=UM1tZiY93H&sig=aWNRsiBABpmuJVME7ebSReBXasE>.

- Gray, John. 1983. «Political Power, Social Theory, and Essential Contestability». En *The Nature of Political Theory*, editado por David Miller y Larry Siedentop, 75–101. Oxford [etc.]: Clarendon Press.
- Gray, John N. 1977. «On the Contestability of Social and Political Concepts». *Political Theory* 5 (3): 331-48.
- Greenhill, Kelly M., y Solomon. Major. 2007. «The Perils of Profiling: Civil War Spoilers and the Collapse of Intrastate Peace Accords». *International Security* 31 (3): 7-40.
- Grinberg, L. Lev, y Gershon Shafir. 2000. «Economic Liberalization and the Breakup of the Histadrut's Domain». En *The New Israel: Peacemaking and Liberalization*, editado por Gershon Shafir y Yoav Peled, 103–27. Boulder; Oxford: Westview Press.
- Grinberg, Lev Luis. 2010. *Politics and violence in Israel/Palestine: democracy versus military rule*. Routledge studies in Middle Eastern politics 12. London ; New York: Routledge.
- . 2017. «Paving the Way to Neoliberalism: The Self-Destruction of the Zionist Labor Movement». En *Neoliberalism as a state project : changing the political economy of israel*, editado por Asa Maron y Michael Shalev, First edition, 29-45. Oxford University Press. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=2e9025ae9cca538c929744083f88e468>.
- Gur, Haviv Rettig. 2014. «Inside Israel's White House: How Netanyahu Runs the Country», 6 de enero de 2014. <http://www.timesofisrael.com/inside-israels-white-house-how-netanyahu-runs-the-country/>.
- Gurr, Ted Robert, ed. 1980. *Handbook of Political Conflict: Theory and Research*. New York: The Free Press.
- Gurrey, Raphaëlle Bacqué et Béatrice. 2007. «Chirac : guérir de l'Elysée». *Le Monde.fr*, 15 de noviembre de 2007, sec. Politique. http://www.lemonde.fr/politique/article/2007/11/15/chirac-guerir-de-l-elysee_978520_823448.html.
- Gutiérrez de Terán, Ignacio. 2000. «Las relaciones interconfesionales en Líbano y Siria desde la época de las Tanzimat hasta nuestros días». Universidad Autónoma de Madrid. <http://dialnet.unirioja.es/servlet/tesis?codigo=31450>.
- . 2003. *Estado y confesión en Oriente Medio: el caso de Siria y Líbano: religión, taifa y representatividad*. Madrid: Ediciones Universidad Autónoma de Madrid : CantArabia Editorial.

- Haddad, Bassam. 2005a. «Left to its Domestic Devices: How the Syrian Regime Boxed Itself In». *Documento Del Real Instituto de Estudios Internacionales y Estrategicos*. http://kms2.isn.ethz.ch/serviceengine/Files/ESDP/13890/ipublicationdocument_single_document/a207b640-27a0-4fb2-b4f6-968e235c8187/en/WP+43,+2005.pdf.
- Haddad, Simon. 2005b. «The Lebanese Parliamentary Elections of 2005». *The Journal of Social, Political, and Economic Studies* 30 (3): 305-31.
- Hamzeh, Ahmad Nizar. 2004. *In The Path Of Hizbullah*. Syracuse University Press.
- Hansen, Toran. 2008. «Critical conflict resolution theory and practice». *Conflict Resolution Quarterly* 25 (4): 403-27. <https://doi.org/10.1002/crq.215>.
- Harb, Zahera. 2011. *Channels of Resistance in Lebanon: Liberation Propaganda, Hezbollah and the Media*. I.B.Tauris.
- Harel, Amos, y Avi Issacharoff. 2008. *34 Days: Israel, Hezbollah, and the War in Lebanon*. New York and Hampshire: Palgrave Macmillan. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=63D922FA7F793FD24BCD5636BDC37746>.
- Harik, Judith Palmer. 1996. «Between Islam and the System: Sources and Implications of Popular Support for Lebanon's Hizballah». *The Journal of Conflict Resolution* 40 (1): 41-67.
- Harris, William W. 2006. *The New Face of Lebanon: History's Revenge*. Markus Wiener Publishers.
- . 2007. «Crisis in the Levant: Lebanon at Risk?» *Mediterranean Quarterly* 18 (2): 37-60.
- . 2013. «Investigating Lebanon's Political Murders: International Idealism in the Realist Middle East?» *The Middle East Journal* 67 (1): 9-27.
- Hasbani, Nadim. 2007. «Liban : crise politique sur fond de nouveau partage du pouvoir». *Politique étrangère*, n.º 1: 39.
- Hatoum, Leila. 2006. «Siniora says Blair will help on Shebaa». *THE DAILY STAR Lebanon*, 10 de mayo de 2006, sec. Lebanon News. <http://www.dailystar.com.lb/News/Lebanon-News/2006/May-10/8052-siniora-says-blair-will-help-on-shebaa.ashx>.
- Hatoum, Majdoline. 2005. «Opposition meeting excludes FPM». *THE DAILY STAR Lebanon*, 2 de febrero de 2005, sec. Lebanon News. <http://www.dailystar.com.lb/News/Lebanon-News/2005/Feb-02/2501-opposition-meeting-excludes-fpm.ashx>.

- Haugaard, Mark. 1997. *The Constitution of Power: A Theoretical Analysis of Power, Knowledge and Structure*. Manchester University Press.
- . , ed. 2002. *Power: A Reader*. Manchester University Press.
- . 2003. «Reflections on Seven Ways of Creating Power». *European Journal of Social Theory* 6 (1): 87-113. <https://doi.org/10.1177/1368431003006001562>.
- . 2010. «Power: A ‘Family Resemblance’ Concept». *European Journal of Cultural Studies* 13 (4): 419-38. <https://doi.org/10.1177/1367549410377152>.
- . 2012. «Rethinking the four dimensions of power: domination and empowerment». *Journal of Political Power* 5 (1): 33-54. <https://doi.org/10.1080/2158379X.2012.660810>.
- . 2015. «Reflections upon empowerment/domination, social change and the four dimensions of power». *Journal of Political Power* 8 (3): 293-99. <https://doi.org/10.1080/2158379X.2015.1100827>.
- Hawley, Amos H. 1992. «The Logic of Macrosociology». *Annual Review of Sociology* 18: xii-14.
- Hayward, Clarissa, y Steven Lukes. 2008. «Nobody to shoot? Power, structure, and agency: A dialogue». *Journal of Power* 1 (1): 5–20.
- Hayward, Clarissa Rile. 2000. *De-Facing Power*. Cambridge University Press.
- Henriksen, Dag. 2012. «Deterrence by Default? Israel’s Military Strategy in the 2006 War against Hizballah». *Journal of Strategic Studies* 35 (1): 95-120. <https://doi.org/10.1080/01402390.2011.601095>.
- Hever, Shir. 2012. «Economic Cost of the Occupation to Israel». En *The Impacts of Lasting Occupation: Lessons from Israeli Society*, editado por Daniel Bar-Tal y Izhak Schnell. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199862184.003.0011>.
- Himes, Joseph S. 1980. *Conflict and Conflict Management*. Athens, Ga: University of Georgia Press.
- Hobbes, Thomas. 2009. *Leviathan: The Matter, Forme, & Power of a Common-Wealth Ecclesiastical and Civill*. The Floating Press.
- Hoddie, Matthew, y Caroline A. Hartzell. 2010. *Strengthening Peace in Post-Civil War States: Transforming Spoilers Into Stakeholders*. University of Chicago Press.

- Hofnung, Menachem. 2006. «Financing Internal Party Races in Non-Majoritarian Political Systems: Lessons from the Israeli Experience». *Election Law Journal* 5 (4): 372-83. <https://doi.org/10.1089/elj.2006.5.372>.
- . 2008. «Unaccounted Competition: The Finance of Intra-Party Elections». *Party Politics* 14 (6): 726-44.
- Höglund, Kristine, y I. William Zartman. 2006. «Violence by the State: Official Spoilers and Their Allies». En , 11-32. University of Notre Dame Press. <http://www.diva-portal.org/smash/record.jsf?pid=diva2:104854>.
- Hollis, Martin, y Steve Smith. 1990. *Explaining and Understanding International Relations*. Clarendon Press.
- Holsti, Kalevi Jaakko. 1967. *International Politics: A Framework for Analysis*. Prentice-Hall.
- Houri, Walid el, y Dima Saber. 2010. «Filming Resistance A Hezbollah Strategy». *Radical History Review* 2010 (106): 70-85. <https://doi.org/10.1215/01636545-2009-021>.
- Hug, Alois. 2004. «La economía, golpeada por la Intifada, intenta salir de la crisis». *El País*, 1 de julio de 2004. https://elpais.com/diario/2004/07/01/internacional/1088632801_850215.html.
- Ilan, Shahrar. 2008. «Knesset Approves Expanding Powers of National Security Chief». *Haaretz*, 29 de julio de 2008. <https://www.haaretz.com/1.5008694>.
- International Crisis Group. 2002. «Old Games, New Rules: Conflict on the Israel-Lebanon Border». 7. Middle East Report. <http://www.crisisgroup.org/en/regions/middle-east-north-africa/israel-palestine/007-old-games-new-rules-conflict-on-the-israel-lebanon-border.aspx>.
- . 2003. «Hizbollah: Rebel Without A Cause?» 7. Middle East Briefing. <http://www.crisisgroup.org/en/regions/middle-east-north-africa/syria-lebanon/lebanon/B007-hizbollah-rebel-without-a-cause.aspx>.
- . 2005a. «Syria After Lebanon, Lebanon After Syria». 39. Middle East Report. <http://www.crisisgroup.org/en/regions/middle-east-north-africa/syria-lebanon/lebanon/039-syria-after-lebanon-lebanon-after-syria.aspx>.
- . 2005b. «Lebanon: Managing the Gathering Storm». 48. Middle East Report. <http://www.crisisgroup.org/en/regions/middle-east-north-africa/syria-lebanon/lebanon/048-lebanon-managing-the-gathering-storm.aspx>.
- . 2006a. «Israel/Palestine/Lebanon: Climbing Out of the Abyss». 57.

- <http://www.crisisgroup.org/en/regions/middle-east-north-africa/egypt-syria-lebanon/lebanon/057-israel-palestine-lebanon-climbing-out-of-the-abyss.aspx>.
- . 2006b. «Israel/Hizbollah/Lebanon: Avoiding Renewed Conflict». 59. Middle East Report. <http://www.crisisgroup.org/en/regions/middle-east-north-africa/syria-lebanon/lebanon/059-israel-hizbollah-lebanon-avoiding-renewed-conflict.aspx>.
- . 2007. «Hizbollah and the Lebanese Crisis». 69. <http://www.crisisgroup.org/en/regions/middle-east-north-africa/syria-lebanon/lebanon/069-hizbollah-and-the-lebanese-crisis.aspx>.
- . 2008. «Lebanon: Hizbollah's Weapons Turn Inward». Policy Briefing 23. Middle East Briefing. Beirut, Brussels. <https://www.crisisgroup.org/middle-east-north-africa/eastern-mediterranean/lebanon/lebanon-hizbollah-s-weapons-turn-inward>.
- . 2010. «Lebanon's Politics: The Sunni Community and Hariri's Future Current». *International Crisis Group*, Middle East Report, n.º 96 (mayo). <http://www.crisisgroup.org/en/regions/middle-east-north-africa/syria-lebanon/lebanon/096-lebanons-politics-the-sunni-community-and-hariris-future-current.aspx>.
- Israel Ministry of Foreign Affairs. s. f. «Israel-Hizbullah conflict: Victims of rocket attacks and IDF casualties». Accedido 27 de agosto de 2018. <http://www.mfa.gov.il/mfa/foreignpolicy/terrorism/hizbullah/pages/israel-hizbullah%20conflict-%20victims%20of%20rocket%20attacks%20and%20idf%20casualties%20july-aug%202006.aspx>.
- Izquierdo Brichs, Ferran. 2003. «Guerra y agua: Objetivos y actitudes de los actores en el conflicto por Palestina». Universitat Autònoma de Barcelona, <https://ddd.uab.cat/record/37478>.
- . 2004. «Estados Unidos e Israel, de La Alianza a La Simbiosis». *Revista CIDOB d'afers Internacionals*, n.º 64: 71-98.
- . 2007a. «Poder y estado rentista en el mundo árabe». *Revista de Estudios Internacionales Mediterráneos (REIM)*, n.º 2: 5-34.
- . 2007b. «Poder y transición política en el mundo árabe». *Awraq*, n.º 24: 149-92.
- . 2008. *Poder y felicidad: Una propuesta de sociología del poder*. Madrid: Catarata.
- . , ed. 2009. *Poder y regímenes en el mundo árabe contemporáneo*. Mediterráneo y Oriente Medio. Barcelona: Fundació CIDOB.

- . 2011. *Poder Global y Teoría de las Relaciones Internacionales*. Pendiente de publicación.
- . 2012. *Political Regimes in the Arab World: Society and the Exercise of Power*. Routledge.
- . , ed. 2013. *El islam político en el Mediterráneo. Radiografía de una evolución*. Interrogar la actualidad 34. Barcelona: CIDOB. https://www.researchgate.net/profile/Ferran_Izquierdo_Brichs/publication/270589884_IZQUIERDO_BRICHS_F_ed_El_islam_politico_en_el_Mediterraneo_Radiografia_de_una_evolucion_Barcelona_CidobBellaterra_2013/links/54b009fd0cf220c63ccdd7fd.pdf.
- . s. f. «Barcelona en Comú ¿partido político o movimiento social? (Documento de trabajo)». Consultado 8 de marzo de 2017. https://www.academia.edu/17269628/Barcelona_en_Com%C3%BA_partido_pol%C3%ADtico_o_movimiento_social_Documento_de_trabajo_.
- Izquierdo, Ferran, y John Etherington. 2013. «De la revolución a la moderación: el largo camino del islam político». En *EL ISLAM POLÍTICO EN EL MEDITERRÁNEO: Radiografía de una evolución*, 11-48. Interrogar la actualidad 34. Barcelona: CIDOB. <http://www.cidob.org/en/content/download/57552/1486053/file/34-EL+ISLAM+POL%C3%8DTICO+EN+EL+MEDITERR%C3%81NEO+RADIOGRAF%C3%8DA+DE+UNA+EVOLUCI%C3%93N.pdf#page=11>.
- . 2017. *Poder Global, Una mirada desde la Sociología del Poder*. Serie General Universitaria. Barcelona: Bellaterra.
- Izquierdo, Ferran, y Guillem Farrés. 2008. «La competición por el poder entre el Islam político y los militares en Turquía: del conflicto a la estabilidad». *Revista de Estudios Internacionales Mediterráneos (REIM)*, n.º 5 (agosto): 109-32.
- Izquierdo, Ferran, y Athina Kemou. 2009. «La sociología del poder en el mundo árabe contemporáneo». En *Poder y regímenes en el mundo árabe contemporáneo*, editado por Ferran Izquierdo. Barcelona: Fundación CIDOB.
- Izquierdo, Ferran, y Athina Lampridi-Kemou. 2012. «Sociology of power in today's Arab world». En *Political Regimes in the Arab World: Society and the Exercise of Power*, 45:6-37. <https://books.google.es/books?hl=ca&lr=&id=zKplXDI4AIMC&oi=fnd&pg=PA6&dq=Lampridi+Izquierdo&ots=7JNc0ZfixU&sig=xuwc-Ae-qnPh0mUmhYWVNKHp7Pw>.
- Jackson, Peter. 2008. «Pierre Bourdieu, the 'cultural turn' and the practice of international history». *Review of International Studies* 34 (1): 155-81.

<https://doi.org/10.1017/S026021050800795X>.

- . 2009. «Pierre Bourdieu». En *Critical Theorists and International Relations*, editado por Jenny Edkins y Nick Vaughan-Williams, 102–113. London ; New York: Routledge. <https://books.google.com/books?hl=ca&lr=&id=taJJuCHA6z0C&oi=fnd&pg=PA102&dq=Pierre+Bourdieu+Peter+Jackson&ots=WQtTU-qOHA&sig=3GE9tzvAieT1TTyDzgtUKMS74vE>.
- Jeong, Ho-Won. 1999. *Conflict resolution: dynamics, process and structure*. Ashgate.
- . 2008. *Understanding conflict and conflict analysis*. SAGE.
- . 2009. *Conflict Management and Resolution: An Introduction*. Taylor & Francis.
- Jurdi, Nidal Nabil. 2007. «The Subject-Matter Jurisdiction of the Special Tribunal for Lebanon». *Journal of International Criminal Justice* 5 (5): 1125-38. <https://doi.org/10.1093/jicj/mqm071>.
- Kalecki, Michal. 1972. *The Last Phase in the Transformation of Capitalism*. New York: Monthly Review Press. https://monthlyreview.org/product/last_phase_in_the_transformation_of_capitalism/.
- Karam, Zeina. 2005. «Former Ally Criticises Syrian President for Threats to Hariri». *The Guardian*, 31 de diciembre de 2005, sec. World news. <http://www.theguardian.com/world/2005/dec/31/syria.mainsection>.
- Kaufman, Asher. 2002. «Who Owns the Shebaa Farms? Chronicle of a Territorial Dispute». *The Middle East Journal* 56 (4): 576-96.
- . 2004. «Understanding The Shebaa Farms Dispute: Roots of the Anomaly and Prospects of Resolution». *Palestine - Israel Journal of Politics, Economics, and Culture* 11 (1): 37–43.
- . 2009. «“Let sleeping dogs lie:” On ghajar and other anomalies in the Syria-Lebanon-Israel tri-border region». *Middle East Journal* 63 (4): 539–560. <https://doi.org/10.3751/63.4.11>.
- Kerr, Michael. 2006. *Imposing Power-Sharing: Conflict and Coexistence in Northern Ireland and Lebanon*. Dublin [etc.]: Irish Academic Press.
- Kimmerling, Baruch. 1993. «Patterns of Militarism in Israel». *European Journal of Sociology / Archives Européennes de Sociologie* 34 (2): 196-223. <https://doi.org/10.1017/S0003975600006640>.
- . 2001. *The Invention and Decline of Israeliness: State, Society, and the Military*.

University of California Press.

- Knudsen, Are. 2010. «Acquiescence to Assassinations in Post-Civil War Lebanon?». *Mediterranean Politics* 15 (1): 1–23. <https://doi.org/10.1080/13629391003644611>.
- Koopmans, Ruud. 2004. «Protest in Time and Space: The Evolution of Waves of Contention». En *The Blackwell Companion to Social Movements*, editado por David A. Snow, Sarah A. Soule, y Hanspeter Kriesi, 19-46. Blackwell Publishing Ltd. <https://doi.org/10.1002/9780470999103.ch2>.
- Korpi, Walter. 1985. «Power resources approach vs. action and conflict: on causal and intentional explanations in the study of power». *Sociological Theory* 3 (2): 31–45.
- Kraidy, Marwan M. 1998. «Broadcasting regulation and civil society in Postwar Lebanon». *Journal of Broadcasting & Electronic Media* 42 (3): 387-400. <https://doi.org/10.1080/08838159809364457>.
- . 1999. «State Control of Television News in 1990s Lebanon». *Journalism & Mass Communication Quarterly* 76 (3): 485-98. <https://doi.org/10.1177/107769909907600306>.
- Kruglanski, Arie W. 1989. *Lay Epistemics and Human Knowledge: Cognitive and Motivational Bases*. 1.^a ed. Perspectives in Social Psychology. Springer US. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=d52ff296740a0fde33fffc364656fbdb>.
- Lamloum, Olfa. 2008. «Le Hezbollah au miroir de ses médias». *Le Hezbollah: état des lieux*, 21–45.
- . 2009. «L’histoire sociale du Hezbollah à travers ses médias». *Politix* n° 87 (3): 169-87. <https://doi.org/10.3917/pox.087.0169>.
- Lampridi, Athina. 2011. «Egypt’s National Interest. A ‘Sociology of Power’ Analysis». Universidad Autònoma de Barcelona: Universidad Autònoma de Barcelona. <http://ddd.uab.cat/record/113032/>.
- Lampridi Kemou, Athina. 2008. «From Cairo to Tel Aviv: Nasser’s differential accumulation of power and its impact on the relations between Egypt and Israel». *Revista de Estudios Internacionales Mediterráneos*, n.º 5. <http://www.tallerteim.com/reim/index.php/reim/article/view/198>.
- . 2009. «Power competition in Nasser’s Egypt». *Revista de Estudios Internacionales Mediterráneos*, n.º 8. <http://reim.tallerteim.com/index.php/reim/article/view/155>.
- Larzillière, Pénélope. 2012. «Production of Norms and Securitization in Development

- Policies : From “Human Security” to “Security Sector Reform”». *Working Paper : American University of Beirut, Issam Fares Institute, Working Paper Series*, n.º 13 (diciembre): 23.
- Lecadre, Renaud. 2007. «Chirac trouve un point de chute à Paris chez la famille Hariri». *Libération.fr*, 27 de abril de 2007. http://www.liberation.fr/politiques/2007/04/27/chirac-trouve-un-point-de-chute-a-paris-chez-la-famille-hariri_91616.
- Lederach, John Paul. 1998. *Construyendo la paz: reconciliación sostenible en sociedades divididas*. Bilbao: Gernika Gogoratuz. <https://dialnet.unirioja.es/servlet/libro?codigo=18557>.
- Lederach, John Paul, y Janice Moomaw Jenner. 2002. *A Handbook of International Peacebuilding: Into the Eye of the Storm*. Jossey-Bass.
- Leenders, Reinoud. 2006. «How the Rebel Regained His Cause: Hizbullah and the Sixth Arab-Israeli War». *The MIT Electronic Journal of Middle East Studies* 6: 38–57.
- . 2012. *Spoils of Truce: Corruption and State-Building in Postwar Lebanon*. Cornell University Press.
- Lehman, Edward W. 1969. «Toward A Macrosociology of Power». *American Sociological Review* 34 (4): 453-65. <https://doi.org/10.2307/2091956>.
- Lemarchand, Rene. 2007. «Consociationalism and Power Sharing in Africa: Rwanda, Burundi, and the Democratic Republic of the Congo». *Afr Aff (Lond)* 106 (422): 1-20. <https://doi.org/10.1093/afraf/adl041>.
- Levy, Jack S. 1989. «The diversionary theory of war: A critique». *Handbook of war studies* 1: 259–288.
- Levy, Yagil. 2009a. «From Republican to Market Control over the Armed Forces: A Conceptual Framework». *Polity; Basingstoke* 41 (1): 1-29. <http://dx.doi.org/are.uab.cat/10.1057/pol.2008.19>.
- . 2009b. «The Second Lebanon War: Coping With the “Gap of Legitimacies” Syndrome». *Israel Studies Forum* 24 (1): 3-24.
- . 2010a. «How the press impairs civilian control over the armed forces: the case of the Second Lebanon War». *Journal of Power* 3 (2): 243-57. <https://doi.org/10.1080/17540291.2010.493703>.
- . 2010b. «The Second Lebanon War: Examining “Democratization of War” Theory».

- Armed Forces & Society* 36 (5): 786–803.
- . 2016. «The Real Reasons for the IDF’s Break with Netanyahu». *Foreign Affairs*, 9 de junio de 2016. <https://www.foreignaffairs.com/articles/israel/2016-06-09/real-reasons-idf-s-break-netanyahu>.
- . 2017. «Control from within: How soldiers control the military». *European Journal of International Relations* 23 (1): 192–216.
- Lewis, Samuel W. 2006. «Foreword». En *Generals in the cabinet room: How the military shapes Israeli policy*, de Yoram Peri. Washington D.C.: US Institute of Peace Press.
- Lion Bustillo, Javier. 2012. «Líbano 1975-1990: ¿teatro de confrontación internacional o fuente de inestabilidad regional?». *Revista de Paz y Conflictos* 5 (0): 66-92.
- . 2014. «Líbano y Siria: entre la disociación y el desbordamiento». *Revista CIDOB d’afers internacionals*, n.º 108: 10.
- Llewellyn, Tim. 2010. *Spirit of the phoenix: Beirut and the story of Lebanon*. London ; New York: I.B. Tauris.
- Lochery, Neill. 2007a. «The politics and economics of Israeli disengagement, 1994–2006». *Middle Eastern Studies* 43 (1): 1-19. <https://doi.org/10.1080/00263200601079591>.
- . 2007b. «No Longer Dominant, Playing for Second: The Israel Labour Party in the 2006...». *Israel Affairs* 13 (2): 305-24.
- López Alonso, Carmen. 2009. «Historia y presente en Israel y Palestina. Separación, oposición y entrecruzamiento de dos historias paralelas. Nuevos y viejos enfoques». *Ayer*, n.º 76: 293-317.
- López Martínez, Mario. 2004. *Enciclopedia de paz y conflictos: A-k t. 2. L-z*. Editorial Universidad de Granada.
- Lukes, Steven. 2005. *Power: A Radical View*. 2nd: Palgrave Macmillan.
- . 2007. *El poder: un enfoque radical*. Siglo XXI de España Editores.
- Lukes, Steven, y Ladawn Haglund. 2005. «Power and Luck». *European Journal of Sociology / Archives Européennes de Sociologie* 46 (01): 45–66. <https://doi.org/10.1017/S0003975605000020>.
- Makdisi, Karim. 2006. «Israel’s 2006 War on Lebanon: Reflections on The International Law of Force». *The MIT Electronic Journal of Middle East Studies* 6: 9-26.

- . 2011. «Constructing Security Council Resolution 1701 for Lebanon in the Shadow of the ‘War on Terror’». *International Peacekeeping* 18 (1): 4-20. <https://doi.org/10.1080/13533312.2011.527502>.
- Makovsky, D., y J. White. 2006. *Lessons and implications of the Israel-Hizballah war: A preliminary assessment*. Washington Institute for Near East policy.
- Maman, Daniel. 1997a. «The Elite Structure in Israel: A Socio-Historical Analysis». *Journal of Political and Military Sociology; DeKalb* 25 (1): 25-46.
- . 1997b. «The Power Lies in the Structure: Economic Policy Forum Networks in Israel». *The British Journal of Sociology* 48 (2): 276-85.
- . 2017. «Big Business and the State in the Neoliberal Era: What Changed, What Didn't?» En *Neoliberalism as a state project: changing the political economy of israel*, editado por Asa Maron y Michael Shalev, First edition, 46-59. Oxford University Press. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=2e9025ae9cca538c929744083f88e468>.
- Maman, Daniel, y Zeev Rosenhek. 2007. «The politics of institutional reform: The ‘Declaration of Independence’ of the Israeli Central Bank». *Review of International Political Economy* 14 (2): 251-75. <https://doi.org/10.1080/09692290701203664>.
- . 2011. *The Israeli Central Bank: Political Economy, Global Logics and Local Actors*. Taylor & Francis.
- . 2012. «The institutional dynamics of a developmental state: Change and continuity in state–economy relations in Israel». *Studies in Comparative International Development* 47 (3): 342–363.
- . 2017. «The Reconfigured Institutional Architecture of the State: The Rise of Fiscal and Monetary Authorities.» En *Neoliberalism as a state project: changing the political economy of israel*, editado por Asa Maron y Michael Shalev, First edition, 60-73. Oxford University Press. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=2e9025ae9cca538c929744083f88e468>.
- Mandelkern, Ronen, y Gideon Rahat. 2017. «Parties and Labour Federations in Israel». En *Left-of-Centre Parties and Trade Unions in the Twenty-First Century*, editado por Elin Haugsgjerd Allern y Tim Bale. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780198790471.003.0008>.
- Mandelkern, Ronen, y Michael Shalev. 2010. «Power and the ascendance of new economic policy ideas: Lessons from the 1980s crisis in Israel». *World Politics* 62 (3): 459–495.

- Mann, Michael. 1986. *The Sources of Social Power: A History of Power from the Beginning to AD 1760*. Cambridge University Press.
- Mannheim, Karl. 1940. *Man and Society in an Age of Reconstruction: Studies in Modern Social Structure*. Routledge and Kegan Paul.
- Maoz, Zeev. 1997. «Regional security in the Middle East: Past trends, present realities and future challenges». *Journal of Strategic Studies* 20 (1): 1-45. <https://doi.org/10.1080/01402399708437663>.
- . 2006. *Defending the Holy Land*. University of Michigan Press.
- . 2009. «Threat Perception and Threat Manipulation: The Uses and Misuses of Threats in Israel's National Security, 1949-2008». En *Existential threats and civil-security relations*, editado por Oren Barak y Gabriel Sheffer, 179-218. Lexington Press Lanham, MD. <https://books.google.com/books?hl=ca&lr=&id=pE5v6VPkka4C&oi=fnd&pg=PA179&dq=Threat+Perception+and+Threat+Manipulation:+The+Uses+and+Misuses+of+Threats+in+Israel%27s+National+Security,+1949-2008&ots=0NugQgI00h&sig=PsudAyaeq1Acyn4n2kuRWYcRBpA>.
- Marfo, E., y H. Schanz. 2009. «Managing logging compensation payment conflicts in Ghana: Understanding actor-empowerment and implications for policy intervention». *Land Use Policy* 26 (3): 619-29. <https://doi.org/10.1016/j.landusepol.2008.08.009>.
- Maron, Asa, y Michael Shalev, eds. 2017. *Neoliberalism as a state project : changing the political economy of israel*. First edition. Oxford University Press. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=2e9025ae9cca538c929744083f88e468>.
- Martín, Javier. 2005. *Hizbulah: el brazo armado de Dios*. Los Libros de la Catarata.
- Martin, Roderick. 1977. *The Sociology of Power*. Routledge & Kegan Paul.
- Masalha, Nur. 1992. *Expulsion of the Palestinians: The Concept of «Transfer» in Zionist Political Thought, 1882-1948*. Inst for Palestine Studies.
- Matar, Dina. 2015. «Hassan Nasrallah: The Cultivation of Image and Language in the Making of a Charismatic Leader». *Communication, Culture & Critique* 8 (3): 433-47. <https://doi.org/10.1111/cccr.12089>.
- McDowall, David. 1996. *Lebanon: a conflict of minorities*. Minority Rights Group International report. Minority Rights group.
- Mearsheimer, John J. 2001. *The Tragedy of Great Power Politics*. New York: Norton.

- Mearsheimer, John J., y Stephen M. Walt. 2007. *The Israel Lobby and U.S. Foreign Policy*. 1st ed. New York: Farrar, Straus and Giroux. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=6F7F912E0FB5957E5199D7465E52270F>.
- Mehlis, Detlev. 2005. «Informe de la Comisión Internacional Independiente de Investigación establecida en virtud de la resolución 1595 (2005) del Consejo de Seguridad». S / 2005/662. Beirut: Consejo de Seguridad de Naciones Unidas.
- Mehozay, Yoav. 2012. «The fluid jurisprudence of Israel's emergency powers: Legal patchwork as a governing norm». *Law & Society Review* 46 (1): 137–166.
- . 2016. *Between the Rule of Law and States of Emergency: The Fluid Jurisprudence of the Israeli Regime*. SUNY Press.
- Mérand, Frédéric, y Vincent Pouliot. 2008. «Le monde de Pierre Bourdieu : Éléments pour une théorie sociale des Relations internationales». *Canadian Journal of Political Science/Revue canadienne de science politique* 41 (3): 603-25. <https://doi.org/10.1017/S0008423908080748>.
- Meur, Élisabeth. 2012. *Liban-Syrie : inextricables destins ? Géopolitique et résolution des conflits* 11. Peter Lang. <http://www.peterlang.com/index.cfm?event=cmp.ccc.seitenstruktur.detailseiten&seitentyp=produkt&pk=62956>.
- Michael, Kobi. 2007a. «Military Knowledge and Weak Civilian Control in the Reality of Low Intensity Conflict—The Israeli Case». *Israel Studies*, 28–52.
- . 2007b. «The Israel Defense Forces as an epistemic authority: An intellectual challenge in the reality of the Israeli – Palestinian conflict». *Journal of Strategic Studies* 30 (3): 421-46. <https://doi.org/10.1080/01402390701343417>.
- Migdal, Joel S. 2001. *Through the Lens of Israel: Explorations in State and Society*. SUNY Press.
- Milanović, Marko. 2007. «An Odd Couple Domestic Crimes and International Responsibility in the Special Tribunal for Lebanon». *Journal of International Criminal Justice* 5 (5): 1139-52. <https://doi.org/10.1093/jicj/mqm074>.
- Mills, Charles Wright. 1956. *The Power Elite*. Oxford University Press.
- Mitchell, Sara McLaughlin, y Brandon C. Prins. 2004. «Rivalry and Diversionary Uses of Force». *The Journal of Conflict Resolution* 48 (6): 937-61.
- Morgenthau, Hans Joachim. 1993. *Politics Among Nations: The Struggle for Power and Peace*. 6th ed. McGraw-Hill.

- Morris, Benny. 1988. *The Birth of the Palestinian Refugee Problem Revisited*. Cambridge University Press.
- . 1990. *1948 And After: Israel and the Palestinians*. Oxford: Clarendon Press.
- Morriss, Peter. 1987. *Power: A Philosophical Analysis*. Manchester University Press.
- . 2002. *Power: A Philosophical Analysis, Second Edition*. Manchester University Press.
- Mosca, Gaetano. 1939. *The Ruling Class*. New York and London: McGraw-Hill Book Company.
- Moskovich, Yaffa. 2015. «Activist Leadership in the New Israeli Labour Unions — The Histadrut. Bringing about Privatisation, Downsizing, and Goal Transformation: An Israeli Case Study». *Journal of Organisational Transformation & Social Change* 12 (2): 159-77. <https://doi.org/10.1179/1477963315Z.00000000040>.
- Moubayed, Sami. 2005. «The new face of Lebanon». *Asia Times*, 8 de julio de 2005, sec. Middle East. http://www.atimes.com/atimes/Middle_East/GG08Ak02.html.
- Mouf, Chantal. 2015. «In Defence of Left-Wing Populism». En *In Defence of Left-Wing Populism*. UCL School of Slavonic and East European Studies (SSEES) Home UCL logo. <https://www.ucl.ac.uk/ssees/centenary/sca-conference-video-day1part2>.
- Mühlbacher, Tamirace Fakhoury. 2009. *Democracy and Power-Sharing in Stormy Weather: The Case of Lebanon*. Springer Science & Business Media.
- Naba, René. 2011. *Hariri de père en fils: Hommes d'affaires et premiers ministres*. Editions L'Harmattan.
- Nada Bakri. 2006. «Shiite ministers end boycott without mention of the “M” word | News , Lebanon News | THE DAILY STAR». *THE DAILY STAR Lebanon*, 3 de febrero de 2006, sec. Lebanon News. <http://www.dailystar.com.lb/News/Lebanon-News/2006/Feb-03/6859-shiite-ministers-end-boycott-without-mention-of-the-m-word.ashx>.
- Nada Bakri, y Nafez Qawas. 2006. «Lebanese leaders agree to meet later - and to stop trading smears». *THE DAILY STAR Lebanon*, 9 de junio de 2006, sec. Lebanon News. <http://www.dailystar.com.lb/News/Lebanon-News/2006/Jun-09/41895-lebanese-leaders-agree-to-meet-later-and-to-stop-trading-smears.ashx>.
- Nassif, Daniel. 2001. «Dossier: Abdul Halim Khaddam». *Middle East Intelligence Bulletin* 2 (2).

http://web.archive.org/web/20140926065558/http://www.meforum.org/meib/articles/002_med.htm.

Navarro Muñoz, Fernando. 2012. «Identidad y seguridad en la competición por el poder en Israel». *Revista CIDOB d'afers internacionals* 97-98 (abril): 305-24.

———. 2015. «Procesos de securitización en Israel: el camino hacia la segunda intifada examinado desde la sociología del poder». <http://www.tdx.cesca.cat/handle/10803/312850>.

Newman, Edward, y Oliver Richmond. 2006a. *Challenges to Peacebuilding: Managing Spoilers During Conflict Resolution*. United Nations University Press.

———. 2006b. «Peace building and spoilers». *Conflict, Security & Development* 6 (1): 101-10. <https://doi.org/10.1080/14678800600590728>.

Nilsson, Desirée, y Mimmi Söderberg Kovacs. 2011. «Revisiting an Elusive Concept: A Review of the Debate on Spoilers in Peace Processes». *International Studies Review* 13 (4): 606-26. <https://doi.org/10.1111/j.1468-2486.2011.01080.x>.

Nitzan, Jonathan. 1992. «Inflation As Restructuring. A Theoretical and Empirical Account of the U.S. Experience». Thesis, McGill University. <http://bnarchives.yorku.ca/207/>.

———. 1998. «Differential Accumulation: Toward a New Political Economy of Capital». *Review of International Political Economy* 5 (2, Summer): 169-217.

Nitzan, Jonathan, y Shimshon Bichler. 1995. «Bringing Capital Accumulation Back In: The Weapondollar-Petrodollar Coalition – Military Contractors, Oil Companies and Middle-East “Energy Conflicts”». *Review of International Political Economy* 2 (3, Summer): 446-515.

———. 2002. *The Global Political Economy of Israel: From War Profits to Peace Dividends*. Pluto Press.

Norton, Augustus R. 2006. «Hizballah through the Fog of the Lebanon War». *Journal of Palestine Studies* 36 (1): 54–70.

———. 2007. *Hezbollah: A Short History*. Princeton University Press.

Oakes, Amy. 2006. «Diversionary War and Argentina’s Invasion of the Falkland Islands». *Security Studies* 15 (3): 431. <https://doi.org/10.1080/09636410601028354>.

———. 2012. *Diversionary war: Domestic unrest and international conflict*. Stanford University Press.

- Onuf, Nicholas. 1989. *World of Our Making Rules and Rule in Social Theory and International Relations*. Columbia: University of South Carolina Press. <https://philpapers.org/rec/ONUWOO>.
- . 1998. «Constructivism: a user's manual». *International relations in a constructed world* 59. <https://books.google.com/books?hl=ca&lr=&id=ccU-FAKLppAC&oi=fnd&pg=PA58&dq=constructivism+a+user%27s+manual+nicholas+onuf&ots=8e0KgZZd4V&sig=ZOTUmENh9aaCfPJZt9ujZjJxsPU>.
- Ortiz de Zárate, Roberto. 2011a. «Ehud Barak». *CIDOB, Biografías Líderes Políticos*, . http://www.cidob.org/ca/documentacio/biografias_lideres_politicos/asia/israel/ehud_barak.
- . 2011b. «Tzipi Livni». *CIDOB, Bibliografías Líderes Políticos*, , junio. http://www.cidob.org/ca/documentacio/biografias_lideres_politicos/asia/israel/tzipi_livni.
- . 2015a. «Émile Lahoud». *CIDOB, Bibliografías líderes políticos*, , marzo. http://www.cidob.org/biografias_lideres_politicos/asia/libano/emile_lahoud.
- . , ed. 2015b. «Rafiq Hariri». *CIDOB, Bibliografías Líderes Políticos*, , marzo. http://www.cidob.org/biografias_lideres_politicos/asia/libano/rafiq_hariri.
- . , ed. 2015c. «Bashar al-Assad». *CIDOB, Bibliografías Líderes Políticos*, , junio. http://www.cidob.org/biografias_lideres_politicos/asia/siria/bashar_al_assad.
- . 2016. «Ehud Olmert». *CIDOB, Bibliografías Líderes Políticos*, , junio. http://www.cidob.org/biografias_lideres_politicos/asia/israel/ehud_olmert.
- Pakradouni, Karim, Anna Wurth, y Helen Lackner. 2012. *Years of Resistance: The Mandate of Emile Lahood, the Former President of Lebanon*. Garnet Publishing Ltd.
- Pappé, Ilan. 1992. *The Making of the Arab-Israeli Conflict, 1947-1951*. New York: I. B. Tauris.
- . 2006a. *The Ethnic Cleansing of Palestine*. Oxford: Oneworld. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=44F7CEAB3B4EA784451D636BC648D02F>.
- . 2006b. *A History of Modern Palestine: One Land, Two Peoples*. Cambridge University Press.
- Pareto, Vilfredo. 1968. *The Rise and Fall of Elites: An Application of Theoretical Sociology*.

Transaction Publishers.

- Parsons, Talcott. 1963. «On the Concept of Political Power». *Proceedings of the American Philosophical Society* 107 (3): 232-62.
- Pearlman, Wendy. 2009. «Spoiling Inside and Out: Internal Political Contestation and the Middle East Peace Process». *International Security* 33 (3): 79-109. <https://doi.org/10.1162/isec.2009.33.3.79>.
- Peled, Yoav. 2004. «Profits or glory? The twenty-eighth elul of Arik Sharon». *New left review*, n.º 29 (septiembre): 47-70.
- Pellégrini, Alain. 2010. *Un été de feu au Liban: 2006 : les coulisses d'un conflit annoncé*. Economica.
- Peri, Yoram. 1985. *Between Battles and Ballots: Israeli Military in Politics*. Cambridge University Press.
- . 2006. *Generals in the cabinet room: How the military shapes Israeli policy*. Washington D.C.: US Institute of Peace Press.
- Peterson, John. 2003. «*Policy Networks*». Political Science Series 90. Vienna: Institute for Advanced Studies (IHS). <http://irihs.ihs.ac.at/id/eprint/1506>.
- Pouliot, Vincent, y Frédéric Mérand. 2013. «1 Bourdieu's concepts, Political sociology in international relations». En *Bourdieu in International Relations: Rethinking Key Concepts in IR*, editado por Rebecca Adler-Nissen, 24-44. The New International Relations. Routledge. http://www.academia.edu/download/35185323/Bourdieu_in_International_Relations_Rethinking_Key_Concepts_in_IR.pdf.
- Qāsim, Na'īm. 2005. *Hizbullah: The Story from Within*. Saqi.
- Raad, Nada. 2005. «Opposition demands total Syrian withdrawal from Lebanon | News , Lebanon News | THE DAILY STAR». *THE DAILY STAR Lebanon*, 3 de febrero de 2005. <http://www.dailystar.com.lb/News/Lebanon-News/2005/Feb-03/3702-opposition-demands-total-syrian-withdrawal-from-lebanon.ashx>.
- Raad, Nada, y Nayla Assaf. 2005. «Visit by Syrian deputy foreign minister draws mixed Lebanese reactions | News , Lebanon News | THE DAILY STAR». *THE DAILY STAR Lebanon*, 2 de febrero de 2005, sec. Lebanon News. <http://www.dailystar.com.lb/News/Lebanon-News/2005/Feb-02/2509-visit-by-syrian-deputy-foreign-minister-draws-mixed-lebanese-reactions.ashx>.

- Ramírez Díaz, Naomi. 2011. «Siria: Crónica de una represión anunciada». *Revista CIDOB d'afers internacionals*, n.º 96 (diciembre): 171-89.
- Ramsbotham, Oliver, Tom Woodhouse, y Hugh Miall. 2011. *Contemporary conflict resolution: the prevention, management and transformation of deadly conflicts*. Cambridge: Polity Press.
- Ranstorp, Magnus. 1997. *Hizb'allah in Lebanon: The Politics of the Western Hostage Crisis*. Palgrave Macmillan.
- Rapoport, Anatol. 1970. «Can peace research be applied?» *Journal of conflict resolution* 14 (2): 277–286.
- . 1989. *The Origins of Violence: Approaches to the Study of Conflict*. New York: Paragon House.
- Rhodes, Rod AW. 1997. *Understanding governance: Policy networks, governance, reflexivity and accountability*. Philadelphia, US: Open University Press. <http://eprints.soton.ac.uk/336524/>.
- Riquelme, Salvador Atencia. 2015. «Los recursos hídricos como causa del siguiente conflicto Líbano-Israelí». *Ejército: de tierra español*, n.º 892: 14-21.
- Rogers, Mary F. 1974. «Instrumental and Infra-Resources: The Bases of Power». *American Journal of Sociology* 79 (6): 1418-33.
- Romeva Rueda, Raül. 2002. «Rehabilitación posbélica y construcción de la paz. El caso de la ayuda internacional a Bosnia y Hercegovina». Universitat Autònoma de Barcelona. <http://www.tdx.cat/handle/10803/5215>.
- . 2003. *Guerra, Posguerra Y Paz: Pautas Para El Análisis Y La Intervención En Contextos Bélicos O Postacuerdo*. Barcelona: Icaria.
- Rosman-Stollman, Elisheva, y Aharon Kampinsky. 2014. *Civil–Military Relations in Israel: Essays in Honor of Stuart A. Cohen*. Lexington Books.
- Ruiz Herrero, Juan M. 2007. «La segunda vida de Rafiq Hariri». *Revista de Estudios Internacionales Mediterráneos* 0 (3). <http://www.talleriteim.com/reim/index.php/reim/article/view/228>.
- . 2011. «Las Técnicas de la miseria. La vida cotidiana en el gran Beirut (1984-1988)». <Http://purl.org/dc/dcmitype/Text>, Universidad Autónoma de Madrid. <https://dialnet.unirioja.es/servlet/tesis?codigo=34371>.
- Saad-Ghorayeb, Amal. 2002. *Hizbu'llah: Politics and Religion*. Pluto Press.

- . 2003. «Factors Conducive to the Politicization of the Lebanese Shī'a and the Emergence of Hizbu'llĀh». *Journal of Islamic Studies* 14 (3): 273–307.
- . 2006. «Hezbollah's Apocalypse Now». *The Washington Post*, 23 de julio de 2006, sec. Opinions. <http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2006/07/21/AR2006072101363.html>.
- . 2007. *In Their Own Words: Hizbollah's Strategy in the Current Confrontation*. Carnegie Endowment for International Peace. http://edoc.bibliothek.uni-halle.de/receive/HALCoRe_document_00010316.
- Saad-Ghorayeb, Amal, Amal, y Emilie Sueur. 2007. Le Hezbollah : résistance, idéologie et politique. http://www.cairn.info/are.uab.cat/article.php?ID_ARTICLE=COME_061_0041.
- Saad-Ghorayeb, Amal, y Marina Ottaway. 2007. *Hizbollah and Its Changing Identities*. Carnegie Endowment for International Peace. http://www.actforamericaeducation.com/downloads/All_Files_by_Type/ottaway_ghorayeb_final.pdf.
- Sáez Ortega, Pedro. 1997. *Las claves de los conflictos*. Edición: Primera. Madrid: Centro de Investigación para la paz.
- Salem, Paul. 2006. «The Future of Lebanon». *Foreign Affairs* 85 (6): 13-22. <https://doi.org/10.2307/20032139>.
- Salibi, Kamal S. 1988. *A House of Many Mansions: The History of Lebanon Reconsidered*. University of California Press.
- Samaan, J. L. 2007. *Les métamorphoses du Hezbollah*. KARTHALA Editions.
- Samii, Abbas William. 2008. «A stable structure on shifting sands: assessing the Hizbullah-Iran-Syria relationship». *The Middle East Journal*, 32–53.
- Sand, Shlomo. 2012. *The Invention of the Land of Israel: From Holy Land to Homeland*. Verso Books.
- Schneckener, Ulrich. 2009. *Spoilers or Governance Actors? Engaging Armed Non-State Groups in Areas of Limited Statehood*. SFB 700 FU Berlin. <http://edoc.vifapol.de/opus/volltexte/2010/2147/>.
- Schumpeter, Joseph A. 2003. *Capitalism, socialism and democracy*. London ; New York: Routledge. <https://books.google.be/books?hl=ca&lr=&id=MRg5crpAOBIC&oi=fnd&pg=PR2&dq=Capitalism>,

+Socialism+and+Democracy&ots=o11x0k8msW&sig=JB9pKycLdzIOGa5fZQEZFt-bBBs.

Scott, John, ed. 1994. *Power: Critical Concepts*. 3 vols. London ; New York: Psychology Press.

———. 2001. *Power*. Wiley.

Scott Lasensky, y Mona Yacoubian. 2005. «Syria and Political Change». <http://www.usip.org/publications/syria-and-political-change>.

Segev, Tom. 1998. *1949: The First Israelis*. Editado por Arlen N. Weinstein. Henry Holt.

Shafir, Gershon, y Yoav Peled. 2000a. «Peace and Profits: The Globalization of Israeli Business and the Peace Process». En *The New Israel: Peacemaking and Liberalization*, editado por Gershon Shafir y Yoav Peled. Boulder; Oxford: Westview Press. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=B6A73339F8226511D0BCD9CE9EBF80FD>.

———. 2000b. *The New Israel: Peacemaking and Liberalization*. Boulder; Oxford: Westview Press. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=B6A73339F8226511D0BCD9CE9EBF80FD>.

Shalev, Michael. 2011. *Labour and the political economy in Israel*. Oxford : Oxford University Press,. http://cataleg.uab.cat/iii/encore/record/C__Rb1937783__SIsrael%20economy__Orighresult__U__X2?lang=cat&suite=def.

Sheffer, Gabriel, y Oren Barak, eds. 2010. *Militarism and Israeli Society*. An Israel Studies Book. Bloomington and Indianapolis: Indiana University Press. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=B88ADAF3723B9AA3754E713D58CBE8D5>.

———. 2013. *Israel's Security Networks: A Theoretical and Comparative Perspective*. 1.^a ed. Cambridge University Press. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=10038a98048546a3e8c0ff36e76af163>.

Shefi, Yoad, y Asher Tishler. 2005. «The effects of the world defense industry and US military aid to Israel on the Israeli defense industry: A differentiated products model». *Defence and Peace Economics* 16 (6): 427–448.

Shiffer, Zalman F. 2007. «The Debate Over the Defense Budget in Israel». *israel studies* 12 (1): 193–214.

———. 2010. «The Debate Over the Defense Budget in Israel». En *Militarism and Israeli*

- Society*, editado por Gabriel Sheffer y Oren Barak, 213-37. Israel Studies. Bloomington: Indiana University Press.
- Shlaim, Avi. 2003. *El muro de hierro: Israel y el mundo árabe*. Almed.
- . 2005. «The rise and fall of the Oslo Peace process». *International relations of the Middle East*, 241–261.
- . 2014. *The Iron Wall: Israel and the Arab World*. Updated and Expanded. New York and London: W. W. Norton & Company. <http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=a5089d2cef58b15eca7d809b361ebd4d>.
- Smith, Alastair. 1996. «Diversionary foreign policy in democratic systems». *International Studies Quarterly* 40 (1): 133–153.
- Smouts, Marie-Claude, Dario Battistella, y Pascal Vennesson. 2003. *Dictionnaire des relations internationales: approches, concepts, doctrines*. Dalloz.
- Sobek, David. 2007. «Rallying Around the Podesta: Testing Diversionary Theory Across Time». *Journal of Peace Research* 44 (1): 29-45. <https://doi.org/10.1177/0022343307072178>.
- Spira, Yechiel. 2008. «Israel: National Security Council Expanding Its Scope of Operation». *Yeshiva World News* (blog). 31 de julio de 2008. <https://www.theyeshivaworld.com/news/israel-news/21686/israel-national-security-council-expanding-its-scope-of-operation.html>.
- Spivak, Gayatri Chakravorty. 1996. *The Spivak Reader: Selected Works of Gayatri Chakravorty Spivak*. Editado por Donna Landry y Gerald MacLean. Psychology Press.
- Stedman, S. J. 1997. «Spoiler problems in peace processes». *International Security*, 5–53.
- Swirski, Shlomo. 2008. *The Cost of Occupation: The Burden of the Israeli-Palestinian Conflict, 2008 Report*. ADVA CENTER. <http://adva.org/wp-content/uploads/2014/09/costofoccupation2008fullenglish-1-.pdf>.
- Szekely, Ora. 2012. «Hezbollah's Survival: Resources and Relationships». *Middle East Policy* 19 (4): 110-26. <https://doi.org/10.1111/j.1475-4967.2012.00564.x>.
- Tarar, Ahmer. 2006. «Diversionary Incentives and the Bargaining Approach to War». *International Studies Quarterly* 50 (1): 169-88. <https://doi.org/10.1111/j.1468-2478.2005.00397.x>.
- Tarraf, Souha. 2007. «18. Les fermes de Chebaa». En *Liban, une guerre de 33 jours*, editado por Franck Mermier y Elizabeth Picard, 162–166. La Découverte.

- http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=DEC_PICAR_2007_01_0162.
- Tir, Jaroslav. 2010. «Territorial diversion: Diversionary theory of war and territorial conflict». *The Journal of Politics* 72 (2): 413–425.
- Tir, Jaroslav, y Michael Jasinski. 2008. «Domestic-level diversionary theory of war: Targeting ethnic minorities». *Journal of Conflict Resolution* 52 (5): 641–664.
- UN Human Rights Council. 2006. «Report of the Special Rapporteur on Extrajudicial, Summary or Arbitrary Executions, Philip Alston; the Special Rapporteur on the Right of Everyone to the Enjoyment of the Highest Attainable Standard of Physical and Mental Health, Paul Hunt; the Representative of the Secretary-General on Human Rights of Internally Displaced Persons, Walter Kälin; and the Special Rapporteur on Adequate Housing as a Component of the Right to an Adequate Standard of Living, Miloon Kothari: Mission to Lebanon and Israel (7-14 September 2006)». A/HRC/2/7. Israel | Lebanon. <http://www.refworld.org/docid/45c30b660.html>.
- Urquhart, Conal. 2007. «Israel Planned for Lebanon War Months in Advance, PM Says». *The Guardian*, 9 de marzo de 2007, sec. World news. <https://www.theguardian.com/world/2007/mar/09/syria.israelandthepalestinians>.
- Vaucher, Antoine. 2011. «Interstitial Power in Fields of Limited Statehood: Introducing a “Weak Field” Approach to the Study of Transnational Settings». *International Political Sociology* 5 (3): 340-45. https://doi.org/10.1111/j.1749-5687.2011.00137_4.x.
- Veblen, Thorstein. 2010. *Teoría de la clase ociosa*. México: Fondo de Cultura Económica.
- Velasco Muñoz, María Rosa. 2015. «Los palestinos en el Líbano: evolución del colectivo y análisis del impacto sobre el país a partir de 1948». Barcelona: Universidad Autònoma de Barcelona. <http://tdcat.cesca.es/handle/10803/312852>.
- Verdeil, Eric. 2002. «Une ville et ses urbanistes : Beyrouth en reconstruction». Paris: Université Panthéon-Sorbonne - Paris I. <https://strates.revues.org/452>.
- Vinyamata, Eduard. 2007. *Conflictología: curso de resolución de conflictos*. Barcelona: Ariel. <https://dialnet.unirioja.es/servlet/libro?codigo=614442>.
- Vloeberghs, Ward. 2012. «The Hariri Political Dynasty after the Arab Spring». *Mediterranean Politics* 17 (2): 241-48. <https://doi.org/10.1080/13629395.2012.694046>.
- Walker, R. B. J. 1993. *Inside/Outside: International Relations as Political Theory*. Cambridge University Press.

- Wallensteen, Peter. 2007. *Understanding conflict resolution: war, peace and the global system*. SAGE.
- Wallerstein, Immanuel. 1974a. *The Modern World-System I: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century (Studies in Social Discontinuity)*. Vol. 1. Academic Press Inc. https://books.google.com/books?hl=ca&lr=&id=_sMhCkmEghsC&oi=fnd&pg=PP1&ots=c3kpdQ8r88&sig=vWqnQCT-upw5Tay_aiMmgNHgdnA.
- . 1974b. «The rise and future demise of the world capitalist system: Concepts for comparative analysis». *Comparative studies in society and history* 16 (4): 387–415.
- Waltz, Kenneth Neal. 1959. *Man, the State, and War: A Theoretical Analysis*. Columbia University Press.
- Warschawski, Michel. 2006. «The 2006 Israeli Elections: A Drive to Normalcy and Separation». *Journal of Palestine Studies* 35 (4): 44-53. <https://doi.org/10.1525/jps.2006.35.4.44>.
- Weber, Max. 1978. *Economy and Society: An Outline of Interpretive Sociology*. University of California Press.
- Wendt, Alexander. 1987. «The agent-structure problem in international relations theory». *International Organization* 41 (03): 335–370. <https://doi.org/10.1017/S002081830002751X>.
- . 1991. «Bridging the theory/meta-theory gap in international relations». *Review of International Studies* 17 (04): 383–392. <https://doi.org/10.1017/S0260210500112070>.
- . 1998. «On constitution and causation in International Relations». *Review of International Studies* 24 (05): 101–118. <https://doi.org/null>.
- . 1999. *Social Theory of International Politics*. Cambridge University Press.
- Wierda, Marieke, Habib Nassar, y Lynn Maalouf. 2007. «Early Reflections on Local Perceptions, Legitimacy and Legacy of the Special Tribunal for Lebanon». *Journal of International Criminal Justice* 5 (5): 1065-81. <https://doi.org/10.1093/jicj/mqm072>.
- Wight, Colin. 2004. «State agency: social action without human activity?» *Review of International Studies* 30 (02). <https://doi.org/10.1017/S0260210504006060>.
- . 2006. *Agents, Structures and International Relations: Politics as Ontology*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- Wrong, Dennis Hume. 1979. *Power: Its Forms, Bases, and Uses*. New Brunswick and

London: Transaction Publishers.

Zahar, Marie-Joëlle. 2003. «Reframing the Spoiler Debate in Peace Processes». En *Contemporary Peacemaking*, editado por John Darby y Roger Mac Ginty, 114-24. Palgrave Macmillan UK. https://doi.org/10.1057/9781403918475_11.

Zartman, I. William. 2008. *Negotiation and Conflict Management: Essays on Theory and Practice*. Routledge.

Ziadeh, Radwan. 2012. *Power and Policy in Syria: Intelligence Services, Foreign Relations and Democracy in the Modern Middle East*. I.B.Tauris.

Zisser, Eyal. 2009. «Nasrallah's Defeat in the 2006 War». *Middle East Quarterly*, enero. <http://www.meforum.org/2054/nasrallahs-defeat-in-the-2006-war>.